



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

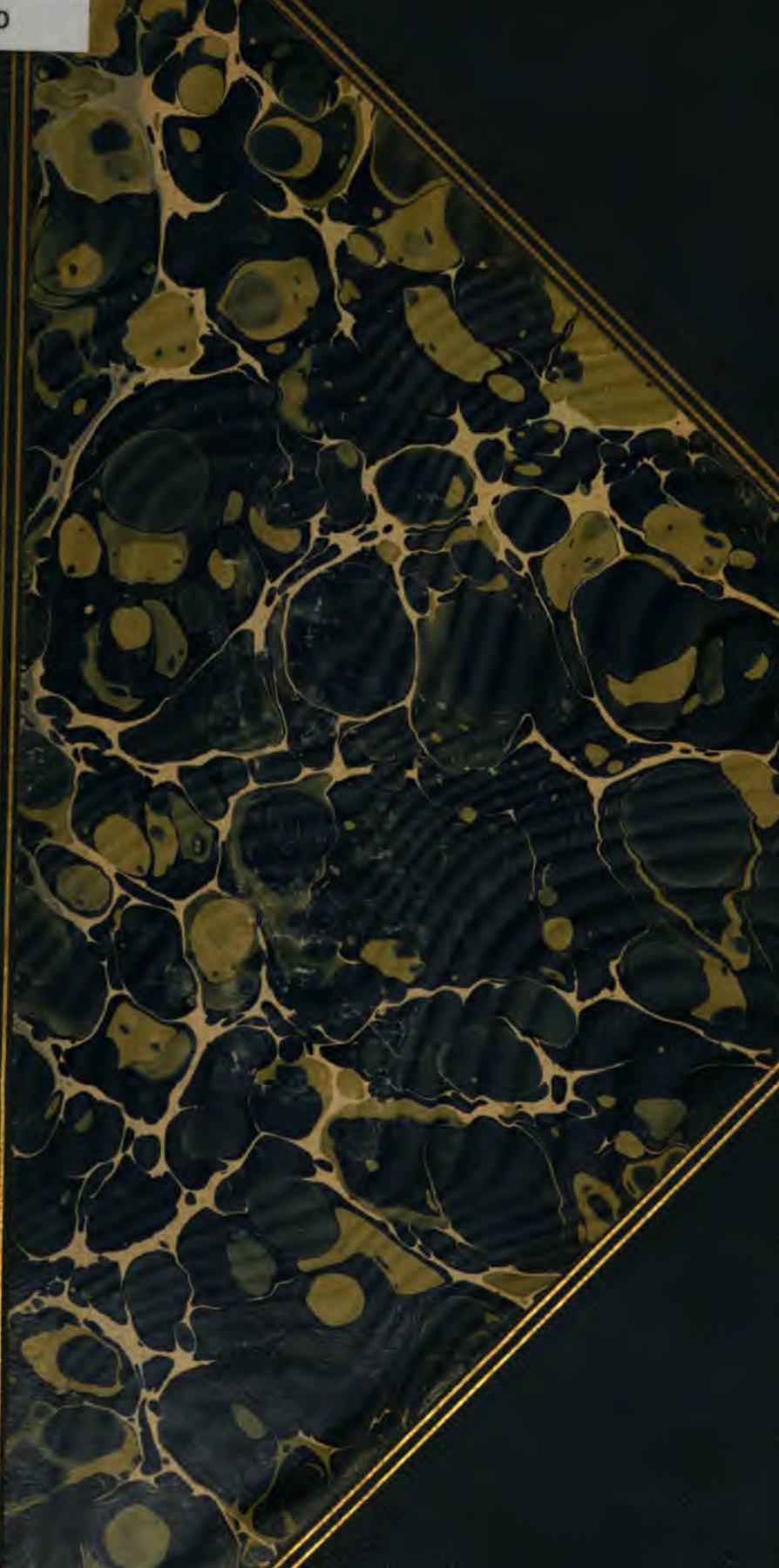
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



~~20th~~
~~21st~~
~~22nd~~

DC
G11
.N73
S8

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NIVERNAISE
DES
SCIENCES, LETTRES ET ARTS.

NEVERS,

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE FAY,

PLACE DE LA HALLE ET RUE DU REMPART, 2.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NIVERNAISE

DES
SCIENCES, LETTRES ET ARTS.

SECONDE SÉRIE.

TOME SEPTIÈME.



A NEVERS
CHEZ MICHOT, LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ, PLACE SAINT-SÉBASTIEN,
ET CHEZ M^{me} VEUVE BOUTILLIER, RUE DE L'EMBARCADÈRE.

1876

*



Demming
Nijhoff
13603
5-4-27

SOCIÉTÉ NIVERNAISE

DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS.

BUREAU.

Mgr CROSNIER ✱, protonotaire apostolique, vicaire général, membre correspondant de la commission de la topographie des Gaules, etc, *président.*

MM ROUBET, juge de paix à La Guerche, *vice-président.*

Ernest DE TOYTOT, *secrétaire.*

LEOSPIED, *pro-secrétaire.*

BOUTILLIER, *bibliothécaire-archiviste.*

BOUVEAULT, *architecte.*

SUBERT, *trésorier.*

MEMBRES HONORAIRES.

Mgr DE LADOUÉ, évêque de Nevers.

MM. le PRÉFET DE LA NIÈVRE.

DE TOYTOT ✱, ancien président du tribunal civil.

LISTE DES MEMBRES TITULAIRES

DRESSÉE SELON L'ORDRE DE LEUR RÉCEPTION.

MM. BAUDIAU, curé de Dun-les-Places, fondateur, 5 juin 1851.

BERTIN ✱, ingénieur à Clermont, *id.*, *id.*

BOMPOIS (Ferdinand), à Marzy, *id.*, *id.*

BOUCAUMONT (O. ✱), ingénieur en chef retraité, *id.*
à Nevers, *id.*, *id.*

CHOUET, avocat à Montigny-aux-Amognes, *id.*, *id.*

CLÉMENT, curé de Châtillon, *id.*, *id.*

MM. Gustave ANDRIEU, à Nevers,	11 avril 1872.
BOGROS, curé de Marzy,	9 mai 1872.
l'abbé PANNETIER, à Nevers,	29 août 1872.
MONTEIGNIER, à Dompierre-sur-Nièvre,	<i>id.</i>
CHAPOIS, curé d'Aunay,	30 août 1872.
BOËRE, curé de Crux-la-Ville,	31 août 1872.
KOLB-BERNARD, à Plagny,	5 décembre 1872.
CHEVALIER-LAGÉNISSIERE, 9, rue Baretta, à Turin (Italie),	<i>id.</i>
DU VERNE (Victor), à Nevers,	9 janvier 1873.
SOYER (l'abbé), école des Carmes, Paris,	<i>id.</i>
MICROT, libraire de la Société nivernaise,	4 février 1873.
MONOT *, docteur en médecine, à Montsauche,	6 mars 1873.
DE BRIMONT, sous-préfet, à Cosne,	<i>id.</i>
LAROCHE (Benjamin), propriétaire à Saint- Benin-d'Azy,	5 juin 1873.
Lucien GUENEAU, à Luzu,	<i>id.</i>
COMOY *, docteur en médecine, à Nevers,	3 juillet 1873.
HUGON (Edmond), juge, à Nevers,	<i>id.</i>
VAUTRINOT (l'abbé), curé de Rénilly,	<i>id.</i>
DE SAVIGNY DE MONCORPS (Charles) *, à Fer- totot,	<i>id.</i>
D'ANCHALD (Maurice), à Donzy,	21 juillet 1873.
Victor GUENEAU, percepteur à Vandenesse,	7 août 1873.
Ernest MIGNOT, médecin à Pougues,	<i>id.</i>
Michel CROSNIER, curé de Saint-Louis de Fourchambault,	<i>id.</i>
Ernest RIGNAULT, notaire à Corbigny,	<i>id.</i>
LE HARDY DU MARAIS (l'abbé), rue de Grenelle- Saint-Germain, Paris,	<i>id.</i>
DE SAVIGNY DE MONCORPS (René) *, à Fertotot,	6 novembre 1873
PELLETIER DE CHAMBURÉ, au château de La Chaux, par Saulieu (Côte-d'Or),	<i>id.</i>
BUSQUET, directeur à La Machine,	<i>id.</i>
CHATEL, bibliothécaire à Nevers,	<i>id.</i>
D'ASIS-GAILLISSANS, professeur au lycée de Nevers.	<i>id.</i>
GREUZARD (l'abbé), archiprêtre de la cathédrale,	<i>id.</i>
LAFOND (Louis), propriétaire à Pouilly,	<i>id.</i>
GIRAUD, directeur de la Banque de France, à Nevers,	<i>id.</i>
DE LA MAISONNEUVE, conseiller de préfecture, à Nevers,	<i>id.</i>

MM. DUBARBIER (l'abbé), vicaire général, à Nevers,	4 décembre 1873.
OPPEPIN, instituteur à Nevers,	<i>id.</i>
GARENNE (Xavier), propriétaire à Luzy,	8 janvier 1874.
J. GUILLEMIN, chef d'institution à Château-Chinon,	<i>id.</i>
DE BERTHIER (Charles), propriétaire à Nevers.	5 mars 1874.
MERLIER, à Lormes,	26 mars 1874.
DE CHABROL, à Saint-Patrice, près Tours,	<i>id.</i>
CHONEZ ✱, président de chambre, à Bourges,	7 mai 1874.
D'ESPIARD (le baron Henri), à Mazille, par Moulins-Engilbert,	<i>id.</i>
Abel MÉTAIRIE, à Fontfaye, par Châteauneuf-val-de-Bargis,	9 juillet 1874.
LOCQUIN, avocat à Nevers,	<i>id.</i>
BERTAUX (Prosper), à Nevers,	<i>id.</i>
HERPIN, aux Bordes, commune de La Chapelle-Hugon (Cher),	<i>id.</i>
Albéric GONAT, à Saint-Pierre-le-Moutier,	17 août 1874.
MASSILLON, architecte à Nevers,	<i>id.</i>
Théodore MEYNIER, propriétaire à Coulanges,	5 novembre 1874.
DARLET (Octave), professeur à Clamecy,	14 janvier 1875.
GADOIN, président, à Cosne,	<i>id.</i>
ROBERT, juge, à Cosne,	<i>id.</i>
DE LA MALLE, président, à Nevers,	4 février 1875.
DUPLESSY ✱, docteur en médecine, à Nevers,	<i>id.</i>
PROVOST-COMOY, pharmacien à Nevers,	25 février 1875.
SAZERAC DE FORGE ✱, préfet du Loiret,	13 mai 1875.
DE LANGLE DE GARY, juge d'instruction, à Nevers,	<i>id.</i>
FAULQUIER (Adrien), conseiller général, à Clamecy,	<i>id.</i>
BONNEAU DU MARTRAY, ingénieur, à Nevers,	7 octobre 1875.
DE CAZES ✱, ancien préfet de la Nièvre,	4 novembre 1875.
DUFRENE (l'abbé), supérieur de l'institution Saint-Cyr, à Nevers,	<i>id.</i>
DE LAUBESPIN (le comte) ✱, à Tracy,	9 décembre 1875.
Achille MUNIER, propriétaire à Frontignan (Hérault),	<i>id.</i>
JAVILLIER, pharmacien à Nevers,	<i>id.</i>
Paul BERTON, substitut, à Nevers,	<i>id.</i>
COLLARD (le colonel) O. ✱, à Arquian (Nièvre),	<i>id.</i>
Pierre PETIT, imprimeur à Clermont-Ferrand,	3 février 1876.
Octave ROGER, substitut, à Nevers,	6 avril 1876.
Paul USQUIN, à Pougues,	<i>id.</i>

MM. JONCARD, notaire à Pougues, 4 mai 1876.
 RAFFESTIN, receveur de l'enregistrement à Pougues, *id.*

MEMBRES CORRESPONDANTS.

MM. ALBRIER, directeur de la *Revue de Bourgogne*, à Dijon.
 DU BROC DE SEGANGE ✱.
 BAUDOIN, architecte à Avallon.
 DE BELLOGUET (le baron), à Paris.
 BERRY, conseiller honoraire à la cour de Bourges.
 BLANCHÉ, ancien juge.
 BLANDIN, docteur en médecine à Nantes.
 BOUCHARDON.
 BOUDARD, inspecteur des enfants assistés à Gannat.
 BRILLAUD, inspecteur des écoles primaires à Autun.
 BULLIOT, président de la Société éduenne, à Autun.
 DE BURES, membre de la Société d'émulation, à Moulins (Allier).
 DE BOURGOING ✱.
 DE BRÉMOND D'ARS (le comte), à Nantes.
 DE CALLAC (le comte) O. ✱, ancien préfet de la Nièvre.
 DE CHAMBURE fils.
 CIRODDE, ingénieur des ponts et chaussées.
 COUGNY, professeur au lycée de Versailles, officier d'académie.
 COUGNY, professeur de dessin à Paris.
 DESROSIER, professeur au collège de Riom.
 DUMOUTET, sculpteur à Bourges.
 GARSONNET ✱, inspecteur de l'académie de Dijon.
 GAUTHERIN, statusaire, 11, impasse du Maine, Paris.
 GONET, vétérinaire au 3^e lanciers.
 GERMAIN, docteur en médecine à Paris.
 HUMANN, trésorier général à Saint-Étienne (Loire).
 HURET, curé de Suilly-la-Tour.
 JULLIEN, peintre à Paris.
 LAPEYRE DE CRUSSOL, receveur de l'enregistrement.
 LE BLANC-BELLEVAUX.
 DE L'ÉTOILE (le comte), à Moulins (Allier).
 MARTIN (Émile).
 MORELLET, censeur retraité, à Paris.
 RAYNAUD ✱, ancien recteur.
 ROBERT-MARTIN, ancien juge, à Nevers.
 SABOURIN DE NANTON.
 DE SENAC.
 THOMAS, employé au ministère de la guerre, à Paris.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES.

- 1 Revue des sociétés savantes, à Paris.
 - 2 Société française pour la conservation des monuments, à Caen.
 - 3 Société éduenne, à Autun.
 - 4 Société d'agriculture, du commerce, etc., du département de la
Marne, à Châlons.
 - 5 Société archéologique de Montpellier.
 - 6 Société archéologique de Sens.
 - 7 Société des lettres, sciences et arts, à Orléans.
 - 8 Académie de Reims.
 - 9 Société d'émulation de Moulins.
 - 10 Société des sciences historiques et naturelles, à Auxerre.
 - 11 Société historique du Cher, à Bourges.
 - 12 Société d'émulation de Montbeillard.
 - 13 Société des lettres, à Varzy.
 - 14 Société des sciences, arts et belles-lettres du Var, à Toulon.
 - 15 Académie de Mâcon.
 - 16 Académie de Maine-et-Loire, à Angers.
 - 17 Société de l'histoire naturelle, à Colmar.
 - 18 Société d'études, à Avallon.
 - 19 Société scientifique de Guéret.
 - 20 Société dunkerquoise, à Dunkerque.
 - 21 Société littéraire de Lyon.
 - 22 Société pour la conservation des monuments historiques, à Strasbourg.
 - 23 Société littéraire et scientifique de Castres.
 - 24 Académie des sciences de Clermont.
 - 25 Société académique de Boulogne-sur-Mer.
 - 26 Société du Cher.
 - 27 Société historique et archiviste de Château-Thierry.
 - 28 Académie des sciences, belles-lettres et arts de Marseille.
 - 29 Société philotechnique, à Paris.
 - 30 Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.
 - 31 Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers.
 - 32 Commission historique du Nord.
 - 33 Société d'archéologie de Seine-et-Marne.
 - 34 Société des sciences et arts de Vitry-le-François.
 - 35 Société archéologique de l'Orléanais.
 - 36 Académie du Gard.
 - 37 Société archéologique de Périgueux.
-



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NIVERNAISE

DES
LETTRES, SCIENCES ET ARTS.

SÉANCE DU 3 JUILLET 1873.

Présidence de M^r CROSNIER.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Sont déposés sur le bureau les ouvrages suivants :

1° *Note sur Frontignan pour servir à son histoire*, par Achille Munier, 1869 ;

2° *De l'exercice et de l'abus des droits de lignerage et de chasse dans les garrigues du canton de Frontignan*, par A. Munier ;

3° *Études géologiques sur le Var et le Rhône pendant les périodes tertiaires et quaternaires*, par A. de Chambrun de Rosemont ;

4° *Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard*, 2^e série, IV^e volume ;

T. VII, 2^e série.

5° *Bulletin* de la Société d'émulation de l'Allier, t. XII, 2° livraison, 1873 ;

6° *Société archéologique de Rambouillet*, tome I^{er}, 3° livraison ;

7° *Romaniana*, livraison de janvier 1874 ;

8° *Bulletin* de la Société des sciences, lettres et arts de Pau, 1871-1872 ;

9° *Recueil* des publications de la Société havraise, 1870-1871 ;

10° *Revue des associations catholiques pour la classe ouvrière*, 3° année, juin 1873 ;

11° *Sur les mouvements simultanés des corps sphériques variables dans un fluide indéfini et incompressible*, 1^{er} mémoire, par Bjerknes, 1871 ;

12° *Société des sciences naturelles et historiques de Cannes*, t. III, n° 2, 1873.

M. le Président lit : 1° une lettre de M. Henry d'Assigny, faisant hommage à la Société d'un travail autographié, avec illustrations, intitulé : *Le 12° mobile aux armées de la Loire et de l'Est*. Cette lettre sera insérée au *Bulletin*. 2° Une lettre de M. Chonez, président de chambre à la cour de Bourges, demandant communication des renseignements dont nous pourrions disposer relativement au tribunal révolutionnaire de Nevers, dont l'existence, dit-il, serait en contradiction avec les notions généralement acquises.

M. le Président donne lecture d'un intéressant travail sur l'église de Paray-le-Monial.

MM. Jacquinot et Subert présentent à la Société comme membre résidant M. le docteur Comoy.

MM. Boutillier et de Rosemont présentent au même titre M. Edmond Hugon, juge au tribunal de première instance.

MM. Crosnier et Roubet présentent au même titre **M. l'abbé Vautrinot**, supérieur de l'institution Saint-Cyr.

MM. Comoy, Hugon et Vautrinot sont admis.

M. le Président prend ensuite la parole au sujet du voyage voté à la précédente séance ; il expose l'itinéraire qui lui paraît le plus convenable et le plus rationnel. Après cet exposé, il est décidé que le départ sera fixé au **lundi 21 juillet**. On devra se trouver dès le grand matin à la porte de la Barre.

Première journée : visite à **Beaumont**, à **Varzy**; coucher à **Clamecy**.

Deuxième journée : visite à **Vézelay**, à **Saint-Père-sous-Vézelay**; coucher à **Avallon**.

Troisième journée : visite aux grottes d'**Arcy**; coucher à **Auxerre**.

Quatrième journée : visite à **Druye**, **Entrains**; coucher à **Donzy**.

Cinquième journée : visite à **La Charité**; retour à **Nevers**.

Les membres de la Société qui désireraient faire partie de l'excursion sont instamment priés de donner leurs noms avant le **lundi 14** au plus tard.

M. Roubet, délégué par la Société nivernaise au congrès de **Châteauroux**, donne lecture d'un rapport sur les travaux et les questions qui y ont été traités.

M. le docteur Jacquinet lit un compte-rendu des travaux du congrès relatif aux questions préhistoriques.

M. de Rosemont donne des explications sur une étude qu'il vient de publier sur le **Var** et le **Rhône**, dont il a été question plus haut dans les ouvrages offerts à la Société.

Lyon, le 1^{er} juillet 1873.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

J'ai l'honneur de vous adresser un exemplaire du journal de marche du régiment de la Nièvre, en vous priant de lui donner place dans les archives de la Société nivernaise.

Cette aride nomenclature de noms et de faits n'offre aujourd'hui d'intérêt que pour mes compagnons de misère ; mais plus tard, quand les tristes événements auxquels nous avons assisté seront oubliés, *et on oublie vite en France*, les chercheurs de cette époque pourront peut-être puiser dans mon récit des renseignements utiles pour l'histoire de notre Nivernais.

J'aurai alors rejoint dans un monde meilleur les acteurs de ce triste drame et ne pourrai avoir l'orgueil de dire avec le vieil Horace :

Eregi monumentum ære perennius.

Veillez, Monsieur le Président, faire agréer à mes collègues la *première* et la *dernière* œuvre d'un *membre indigne* de leur savante Société et recevoir l'assurance des sentiments de profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre bien dévoué serviteur,

H. FL. D'ASSIGNY,

*Ancien capitaine de la garde mobile
de la Nièvre.*



SEANCE DU 7 AOUT 1873.

Siègent au bureau : MM. Crosnier, *président* ; Roubet, *vice-président* ; Boutillier, *archiviste*, faisant les fonctions de secrétaire.

Sont déposés sur le bureau les ouvrages suivants :

1^o *Rondeaux et vers d'amour*, par Jehan Marion, poète nivernais du seizième siècle, publiés pour la pre-

mière fois par Prosper Blanchemain, offerts par M. Michot, libraire de la Société ;

2° *Annuaire* de la Société philotechnique, tome XXXIII, 1873 ;

3° *Mémoires* de la Société éduenne, tome II, nouvelle série, 1873 ;

4° *Romaniana*, n° 6, livraison d'avril ;

5° *Revue des sociétés savantes*, cinquième série, tome IV, novembre et décembre 1872 ;

6° *Bulletin d'archéologie chrétienne*, de M. de Rossi, deuxième série, quatrième année, n° 1.

La parole est à M. l'abbé Boutillier ; il donne lecture d'une requête de l'imprimeur de Nevers, en 1622, demandant un secours à la ville pour l'aider à se procurer des lettres grecques qui lui sont fort nécessaires. Cet acte curieux est accompagné de plusieurs autres titres concernant les premiers temps de l'établissement de l'imprimerie à Nevers.

M. le Président prend la parole et donne, à l'occasion de l'excursion scientifique de la Société, d'intéressants détails sur le musée de M. Regnault, d'Entrains, visité par les membres faisant partie du voyage. Il s'étend surtout sur les divinités orientales trouvées dans les environs d'Entrains, les pièces de monnaie et les médailles des anciennes villes d'Orient, le sicile d'argent des Juifs, etc. Comment ces objets sont-ils parvenus jusque sur les bords du Nohain ? Il répond à cette question en rappelant qu'Entrains était une ville importante, comme le prouvent les constructions antiques qu'on trouve sur son territoire et dans un rayon fort étendu. Les Celtes, qu'on voit comme troupes auxiliaires dans les armées des princes d'Orient, quand ils avaient

longtemps combattu , revenaient dans la mère-patrie, rapportant avec eux ce qu'ils avaient reçu pour leur solde et ce qu'ils avaient pillé lorsqu'ils trouvaient qu'on ne les rétribuait pas assez grassement ; on peut ainsi se rendre compte des objets curieux qu'on découvre à chaque pas sur le territoire de cette importante citée gauloise.

Sont admis membres de la Société :

1° M. Victor Gueneau, de Vandenesse, membre de la Société éduenne, proposé par MM. Millien et Subert. Ces messieurs font remarquer que M. Gueneau prépare un important travail sur Vandenesse et les communes environnantes.

2° M. le docteur Mignot, de Pougues, proposé par MM. Subert et Jacquinot ;

3° M. Sosthène Bornet, de Guérigny, présenté par MM. Millien et Bouveault ;

4° M. Michel Crosnier, curé de Saint-Louis de Fourchambault, proposé par MM. Crosnier et Boutillier ;

5° M. Ernest Regnaud, de Corbigny, présenté par MM. de Rosemont et Millien ;

6° M. Bonnassieux, à Nevers, présenté par MM. de Toytot et de Villefosse.

Sur la proposition de M. le Secrétaire, il a été décidé qu'à l'avenir on reportera à la fin de chaque fascicule la liste des ouvrages offerts à la Société, au lieu d'en faire mention dans le compte-rendu de chaque séance.



SÉANCE DU 6 OCTOBRE 1873.

Siégent au bureau : MM. Crosnier, *président* ; Roubet, *vice-président* ; de Toytot, *secrétaire*.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Président prend la parole au sujet des cartes qui, sur le vœu émis par la Société, doivent être jointes à l'*Inventaire* de l'abbé de Marolles : la carte du diocèse et la carte de la province.

Sur la carte du diocèse seraient désignés, par des lignes teintées, les deux archidiaconés ; les huit archiprêtres qu'ils renfermaient auraient aussi leurs lignes teintées, ou du moins indiquées par des traits ou signes spéciaux. D'autres lignes en noir traceraient la circonscription du diocèse actuel, qui n'est autre que celle du département ; enfin un dernier tracé circonscrirait l'ancienne province du Nivernais, qui n'est pas absolument conforme au duché.

Sur cette carte il ne serait question que des paroisses, des monastères, des chapelles rurales et des maladreries.

La carte de la province, au contraire, ne ferait mention que des châteaux et des fiefs ; une ligne teintée rappellerait les limites du département renfermé dans l'ancienne province. Ces dispositions, qui ont été admises par la Société, présenteraient les différentes divisions territoriales administratives et religieuses de notre Nivernais.

Sont proclamés membres titulaires de la Société :

1^o MM. Louis Lafond, le comte René de Savigny de Moncorps et Pougin de La Maisonneuve, présentés par MM. de Toytot et Boutillier;

2° MM. de Chambure, Giraud, directeur de la succursale de la Banque de France ; Busquet, directeur de La Machine ; de Boissoudy, juge-suppléant du tribunal de première instance de Nevers ; Chatel, bibliothécaire ; l'abbé Greuzard, archiprêtre de la cathédrale ; l'abbé Auguste Crosnier, curé de Marzy, présentés par MM. Crosnier et Subert ;

3° M. d'Asis-Gaillissans, professeur de philosophie au lycée, présenté par MM. Subert et Michot.

Le D^r Subert propose de faire imprimer des lettres destinées à faire part aux nouveaux membres de leur réception. Cette proposition est admise.

M. le Président dépose sur le bureau le *Sacramentaire nivernais* qui vient d'être terminé. Une discussion s'engage sur la question de savoir si cet ouvrage sera distribué aux membres reçus aujourd'hui, ou si, au contraire, il ne faut le remettre qu'aux sociétaires reçus avant le mois de septembre, comme le propose M. de Rosemont. Cette dernière proposition est adoptée.

Vu le nombre restreint des exemplaires tirés (200), il est décidé : 1° qu'il n'en sera pas envoyé aux sociétés correspondantes ; 2° que trois exemplaires seront mis à la disposition de M. le Président pour être offerts, au nom de la Société, à Mgr Forcade, à Mgr de Ladoue et à M. Sazerac de Forge, préfet de la Nièvre ; 3° que le *Sacramentaire* sera mis dans le commerce jusqu'à concurrence de quarante exemplaires, lesquels seront numérotés. Le prix est fixé à 60 fr. l'exemplaire.

Sur la proposition de M. de Villenaut, les membres reçus dans cette séance et ceux qui le seraient à l'avenir pourront obtenir cet ouvrage à moitié prix.

Quant à l'*Inventaire* de l'abbé de Marolles, il sera également mis dans le commerce au prix de 24 fr.

M. le Président fait donner lecture d'un travail de M. Gueneau sur la commune de Vandenesse. Cet important travail sera inséré dans le *Bulletin*.



SÉANCE DU 4 DÉCEMBRE 1878.

Présidence de M^r Crosnier.

Siègent au bureau : MM. Crosnier, *président* ; Roubet, *vice-président* ; de Toytot, *secrétaire*.

M^r Crosnier fait observer que les armoiries qui se trouvent dans le manuscrit de M. Gueneau, sur Vandenesse, feraient peut-être double emploi avec celles qui seront publiées dans l'*Armorial* de M. de Soultrait. Cette observation a déterminé la Société à décider qu'il y avait lieu de surseoir à l'impression de ces armoiries.

M. Roubet donne lecture d'un intéressant travail sur la céramographie. Ce travail sera inséré au *Bulletin*.

M. Subert demande la parole au sujet de la céramique révolutionnaire ; il lit un article tiré du *Musée universel*, duquel il résulterait que l'assiette dite à la guillotine serait apocryphe ou du moins serait de fabrication moderne.

M. Gueneau demande s'il n'y aurait pas lieu de faire imprimer un questionnaire destiné à appeler l'attention de nos compatriotes de la Nièvre sur les ossements, sépulcres, poteries, armes, inscriptions, en un mot sur les objets curieux de toute nature qui pourraient se rencontrer dans les diverses localités

M. le Président fait observer que déjà pareil questionnaire a été imprimé et répandu à l'époque du congrès de Nevers. La Société ne croit pas devoir adopter ce projet.

M. Morlon fait une communication au sujet de la famille de Ravisius Textor, dont un descendant, M. Textor de Ravisy, est l'auteur d'un ouvrage qui pourrait figurer dans la bibliothèque nivernaise ; interprétations d'antiques idoles bouddhistes, temples qu'il a visités, etc., ouvrage enrichi de nombreux dessins. Mgr Crasnier rappelle qu'il s'est mis en relations, il y a trois ans, dans une des réunions de la Sorbonne, avec M. Textor de Ravisy; qu'il a entendu avec le plus grand intérêt les explications données par lui sur son travail et examiné les curieuses gravures qui accompagnent le texte.

M. Morlon dépose sur le bureau la brochure qu'il a fait imprimer à part sur notre excursion en Morvand en 1872.

M. de Rosemont annonce qu'on a trouvé à Lurcy-le-Châtel des armes en pierre, en bronze, en fer, des médailles romaines, des objets du moyen-âge, et qu'on reconnaît une double enceinte parfaitement accusée ; il demande si la Société ne pourrait pas faire exécuter des fouilles dans cette localité. On lui fait remarquer que l'état de la caisse ne permet pas d'accueillir pour le moment sa proposition, que d'autres fouilles déjà projetées devraient jouir de la priorité.

M. l'abbé Boutillier donne lecture d'un intéressant travail intitulé : *Deux épisodes de l'histoire des émailleurs de Nevers*. Ce mémoire sera inséré au *Bulletin*.

Avant de se séparer, la Société décide que ceux qui peuvent avoir droit au *Sacramentaire* devront le réclamer ou

le faire réclamer dans le délai d'un an, sous peine de perdre ce droit. Une mention spéciale de cette disposition sera insérée dans les journaux et dans les lettres adressés aux sociétaires.



SEANCE DU 8 JANVIER 1874.

Présidence de M^r Crosnier.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. le Préfet demandant à la Société, de la part de S. Exc. le ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts, de vouloir bien rectifier au besoin le tableau des édifices dont la conservation présente un véritable intérêt au point de vue de l'art, et de compléter ce tableau, dans le cas où on aurait omis des monuments remarquables. A cette lettre est jointe une brochure comprenant la liste des monuments historiques de la France, classés primitivement.

La Société prie son président, Mgr Crosnier, de vouloir bien se charger de dresser cette liste, en rectifiant et en complétant celle qui existe déjà ; il serait bon qu'on ajoutât à cette nomenclature quelques dates et des indications destinées à la rendre plus intéressante.

M. le Président fait observer qu'il avait reçu cette communication dès le mois de septembre, mais que les vacances n'avaient pas permis d'en faire part à la Société, et enfin qu'aux réunions qui ont suivi les vacances, il avait perdu cette affaire de vue. Il ajoute qu'il regrette d'être seul chargé de ce travail, qui demande un soin tout spécial et du temps disponible. La Société insistant, M. le Président a accepté.

Mgr Crosnier a profité de la circonstance pour rappeler certains principes archéologiques qui ne sont peut-être pas assez compris, relativement aux différents styles des monuments, en sorte qu'on est exposé quelquefois à ne pouvoir faire l'application des caractères propres à chaque époque.

Un membre avait dit quelques mots sur Fontmorigny, ancienne abbaye de Cisterciens, au diocèse de Bourges, et à peu de distance de Fourchambault. « On sait, dit M. le Président, que le savant M. de Caumont avait établi une classification territoriale et par zone; ainsi, il admettait l'école bourguignonne, l'école ligérine, l'école auvergnate, l'école acquitane, etc. Une semblable classification n'est propre qu'à entraîner dans l'erreur ou dans le doute; nous devons l'accepter cependant, mais comme subdivision en quelque sorte d'une autre distinction plus rationnelle et seule admissible. Commençons par admettre les écoles monacales.

A la fin du onzième siècle, les enfants de saint Benoît se scindent et forment deux catégories: ceux qui veulent la règle primitive du saint fondateur dans toute sa sévérité et ceux qui l'admettent, mais mitigée. On comprend qu'il s'agit de Cîteaux et de Cluny, deux branches partant du même tronc, l'une présentant une luxuriante végétation, l'autre forte et vigoureuse, mais laissant tomber toutes les fleurs, qui ne doivent pas arriver à fruit, c'est-à-dire repoussant toute ornementation inutile. Tout le monde connaît les reproches peut être exagérés que saint Bernard adressait à ceux de Cluny relativement à ce qu'il appelait la futilité des sculptures qui couvraient leurs monuments. « Je comprends, ajoutait-il, » ces superfluités dans les églises cathédrales ou paroissiales; il faut prendre le peuple par les sens; mais il doit en être tout autrement dans les églises monacales. Là les

» religieux, plongés dans de sérieuses méditations, doivent
» avoir le front incliné vers la poussière. »

» Laissez-moi, Messieurs, vous rappeler que le saint abbé de Clairvaux, se laissant aller à toute son indignation, se plaint de voir cet excès d'ornementation se manifester jusque sur les dalles du temple de Dieu. « J'y vois, disait-il, des figures d'anges et de saints multipliées au point » qu'il est impossible de faire un pas sans écraser le nez » d'un saint, ni d'expectorer sans s'exposer à maculer la » bouche d'un ange. » Messieurs, je cite de mémoire ; mais si je m'écarte du texte, je suis sûr du moins de ne pas m'écarter du sens.

» De ces explications nous devons conclure qu'il faut avant tout admettre les écoles monacales, l'école de Cluny et l'école de Clteaux, peu discordantes quant aux grands principes d'architecture, sous le rapport des plans et des moyens de consolidation, mais bien différentes pour ce qui concerne les détails d'ornementation. Cette première classification admise comme la base essentielle du système que nous défendons, et qui nous paraît incontestable, nous devons adopter, en seconde ligne, ou comme subdivision, les modifications territoriales provenant soit de la nature de la pierre, soit des modèles anciens que présentent certaines zones, soit même du climat.

» Permettez-moi, Messieurs, de vous faire part d'un fait qui vient à l'appui des principes que nous venons d'établir. Quand M. de Montalembert travaillait à son *Histoire de saint Bernard*, il conçut le projet de visiter quelques églises construites sous son influence ; il vint donc jusqu'à Fontmorigny. A la vue de l'église de ce monastère, il n'osa se prononcer sur son âge ni sur son caractère architectonique.

Il avait vu Vézelay, il connaissait les restes de Cluny, il avait l'esprit imbu des principes de l'école bourguignonne, que nous appelons, nous, école clunysienne. Il ne put se rendre compte du monument qu'il visitait.

• Le savant écrivain se trouvait en compagnie d'un de nos collègues, M. le comte V. de Maumigny ; il lui demanda s'il me connaissait, et, dans ce cas, s'il voudrait me prier de lui donner mon avis sur l'abbatiale de Fontmorigny. La commission fut faite, et le jour pris avec M. de Maumigny pour aller visiter ce monastère. Au premier coup d'œil je me rendis compte de la difficulté. M. de Montalembert avait visité ce monument en voulant appliquer les principes des écoles territoriales ; le problème était difficile à résoudre. Mais en appliquant notre distinction d'écoles monacales, je compris que Fontmorigny, malgré sa différence de style avec Cluny et La Charité, était cependant de la même époque, comme Pontigny est de la même époque que Vézelay. L'admission des écoles monacales faisait disparaître tous les doutes. •

M. Xavier Garenne, auteur de plusieurs travaux intéressants, est proposé comme membre titulaire par MM. Subert et Boutillier.

M. Guillemot, secrétaire de la Société d'archéologie de Chalon-sur-Saône, qui habite maintenant Château-Chinon, demande à faire partie de la Société à titre de membre résident. Ce candidat est auteur de plusieurs ouvrages d'histoire et d'archéologie ; sa résidence à Château-Chinon et sa collaboration nous seront d'un grand secours. Il est présenté par MM. Crosnier et de Toytot.

MM. Garenne et Guillemot sont admis.

M. Roubet donne lecture d'une communication relative

à diverses médailles d'Antonin, trouvées aux environs de La Guerche.

M. Subert propose de faire une démarche officielle auprès de l'autorité municipale pour désigner un conservateur au musée d'antiquités et médailles du palais Ducal ; cette fonction est restée sans titulaire depuis le départ de M. de Laugardière. La proposition de M. Subert est adoptée. M. le Président se charge d'adresser cette demande à M. le Maire de Nevers.



SÉANCE DU 7 FÉVRIER 1874.

Sont présents : MM. Crosnier, *président* ; de Toytot, *secrétaire* ; Boutillier, *archiviste* ; Lhospied, *pro-secrétaire* ; Pinet de Maupas, de La Maisonneuve, Chatel, de Pierredon, l'abbé Fouché, l'abbé Laborde, l'abbé Valois, l'abbé Michel Crosnier, le docteur Subert, le docteur Mignot, de Rosemont, le docteur Comoy.

Il est arrêté qu'à l'avenir on portera sur le registre le nom de tous les membres présents, ce qui avait lieu autrefois. Cette disposition est motivée par la remise des jetons de présence qui seront délivrés à la fin de chaque séance. Ces jetons sont enfin à notre disposition après quatre ans d'attente, retard occasionné par le graveur et la Monnaie. Il est convenu que dix jetons de bronze pourront être changés contre un jeton d'argent.

M. le Secrétaire donne lecture d'une lettre de M. du Broc de Segange, qui remercie de la manière la plus flatteuse la Société nivernaise de l'envoi qui lui a été fait du *Sacramentaire*. Son appréciation sur l'ouvrage, au point de vue,

soit de la forme , soit du fond , doit être considérée comme particulièrement précieuse pour ceux qui ont contribué à la composition , à l'exécution ou à la reproduction de ce beau livre.

M. Bulliot qui , non content de travailler avec courage aux fouilles du Beuvray , a entrepris de rétablir l'ancienne chapelle dédiée à saint Martin , sur le point limitrophe des deux diocèses d'Autun et de Nevers, demande à la Société nivernaise de contribuer à cette œuvre. Prenant cette demande en considération , on a décidé qu'on souscrirait pour une somme de 100 fr., qui serait versée quand le travail serait exécuté.

M. le Président donne connaissance d'une circulaire de S. Exc. le ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts, relative au congrès des délégués des sociétés savantes, qui doit avoir lieu à Paris, à la Sorbonne, les 8, 9 et 10 avril. Il invite les membres de la Société à prendre part aux travaux de cette réunion.

Les délégués devront se faire inscrire et donner leurs noms à M. le Président avant le 15 mars, s'ils veulent obtenir, pour le chemin de fer, des billets à prix réduits.

M. le Curé-Doyen de Châtillon-en-Bazois fait parvenir à la Société des détails intéressants, relativement à des fouilles exécutées à Alluy et qui ont été suivies de la découverte de deux sarcophages assez curieux. Nous croyons devoir reproduire ici la lettre par lui écrite à cette occasion :

Châtillon-en-Bazois, le 28 janvier 1874.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Puisque notre Société s'attache à suivre les pas du temps sur notre sol, et que ces pas sont surtout marqués par des

tombeaux, j'appelle, pour un instant, votre attention sur des sarcophages qu'on vient de découvrir à quatre-vingts mètres au nord de l'église et du bourg d'Alluy, dans une *ouche* qui est à droite de la route de Châtillon à Cercy-la-Tour.

Le nommé Buisson, propriétaire du terrain, voulant faire une construction et prendre, si c'était possible, les matériaux chez lui, eut l'idée de faire un découvert au sommet de son champ, point le plus rapproché des maisons.

Il n'eut pas creusé à plus de cinquante centimètres qu'il rencontra des murs, puis des pierres éparses, dont plusieurs lui semblaient avoir déjà été travaillées par le ciseau. Sur les unes, en effet, étaient des figures indiquant qu'elles avaient pu faire partie de pieds-droits de portes, et les autres, d'une forme convexe, paraissaient appartenir à des couvercles de cercueils.

Il ne se trompait pas.

Bientôt le pic arrivait à un bloc solide qui, une fois dégagé, était un magnifique sarcophage de deux mètres de longueur sur soixante centimètres de largeur et un peu moins de hauteur à la tête.

L'intérieur a été creusé avec soin, et ses parois, comme les faces extérieures, sont couvertes de traits imitant des feuilles de fougère.

Ce sarcophage repose aujourd'hui à côté de l'excavation, à la surface du sol, où il attire la curiosité des visiteurs.

Il n'est pas le seul. Un autre, attaqué par une de ses extrémités qu'on a brisée, est encore enfoncé aux trois quarts et couvert, comme le précédent, d'une pierre convexe. On voit à l'intérieur les ossements des corps ou du corps qu'il renfermait.

Ces deux cercueils étaient placés dans le même sens, du couchant au levant, à trois mètres l'un de l'autre, et à peu près sur la même ligne.

D'autres ossements, trouvés à côté du cercueil extrait, me font conjecturer que ce lieu était un tombeau de famille dans un ancien cimetière.

Les cercueils ne peuvent remonter, selon moi, qu'à une

époque relativement peu reculée. Ce qui en est une preuve, c'est une croix de Malte, en bosse ou en saillie, qui figure sur la face extérieure de la tête du cercueil qui est à découvert.

Je vous envoie ci-joint le dessin de ce monument sépulcral.

J'ai engagé le propriétaire à le conserver, car il est vraiment remarquable.

Il n'a cependant d'intérêt, à mes yeux, que pour la localité, et vous n'en jugerez sans doute pas autrement. Néanmoins, j'ai voulu vous le faire connaître.

Veuillez agréer, etc.

CLEMENT,

Coré, membre de la Société nivernaise.

M. le Président fait observer que les croix, nommées plus tard croix de Malte, se rencontrent sur des monuments d'une époque très-reculée.

M. le Secrétaire demande la parole pour entretenir la Société de l'*Armorial nivernais* de M. de Soultrait, dont l'impression a été votée en 1869, mais qui ne devait être livré à l'impression qu'au moment où l'*Inventaire* de l'abbé de Marolles serait terminé. M. de Toytot expose que M. de Soultrait est prêt à envoyer la copie ; il n'attend plus que la fixation des conditions typographiques, lesquelles dépendent des arrangements à faire entre la Société et M. Fay ; il ajoute qu'il s'est entendu à cet effet avec l'imprimeur, qui est disposé à se procurer des caractères elzéviriens pour exécuter ce travail d'une manière convenable. Il est convenu qu'on conservera les prix stipulés et fixés pour nos diverses impressions.

Le livre de M. de Soultrait serait imprimé en un seul volume ; il sera précédé d'une préface, qui ne sera elle-même livrée à l'impression, ainsi que les divers articles sur les familles, qu'après avoir été soumise à la Société.

Quant au papier, il sera acheté à notre compte par l'imprimeur aux meilleures conditions possibles, mais il ne lui sera payé qu'au fur et à mesure de l'impression.

En ce qui concerne les dispositions typographiques, la Société estime que, sauf meilleur avis ou la volonté formelle de M. de Soultrait, les caractères relatifs aux fiefs et seigneuries ne seront pas différents de ceux employés dans le quatrième paragraphe, ayant rapport aux détails des armoiries ; il y aurait ainsi plus d'unité dans l'impression. Dans tous les cas, on préférerait pour les seigneuries un type plus fin et plus dégagé. Celui du quatrième paragraphe paraît préférable à celui du premier et du deuxième.

Sans adopter un papier de luxe, on admettra cependant pour l'impression un papier convenable, capable de captiver les amateurs et les collectionneurs. L'ouvrage ne sera pas vendu moins de 25 fr.

M. de Pierredon donne lecture d'un intéressant travail sur les noms des condamnés à mort du Nivernais devant le tribunal révolutionnaire. Ces importants détails, extraits du livre de Prudhomme, seront imprimés et accompagnés de tous les documents qui pourront être recueillis sur les exécutions révolutionnaires de notre province.

Sur la proposition de M. le Président, la Société estime qu'il serait important d'insérer dans le *Bulletin*, à la suite du travail de M. de Pierredon, la relation écrite jour par jour, par une des victimes, du voyage des soixante-un prêtres embarqués à Nevers pour être conduits à Nantes.



UN COMPTE-RENDU DU CONGRÈS DE CHATEAUXROUX.

AVANT-PROPOS.

Le congrès scientifique de France vient de tenir ses assises annuelles à Châteauroux, sous les auspices de M. de Cougny, qui succède dignement à M. de Caumont, de si regrettable mémoire.

Les séances, deux fois répétées par jour, ont commencé le 10 juin pour se terminer le 15.

Comme toujours, elles ont eu le privilège d'offrir constamment ce vif intérêt qui passionne les curieux et les érudits ; car si *voir* c'est *avoir*, *entendre* c'est *apprendre*.

Les départements voisins avaient fourni un nombreux contingent de pèlerins archéologues ; et les excursions suburbaines se sont accomplies dans ces charmantes conditions de douce température et de bonne confraternité qui font la joie des touristes.

La Société nivernaise était représentée par M. Daiguson, secrétaire général du congrès, et par MM. Jacquinot et Roubet.

Nous pensons être agréable à nos collègues, en leur offrant aujourd'hui un compte-rendu très-sommaire de plusieurs mémoires qui ont été lus devant une notable assemblée, et en présence encore d'une réunion bien plus nombreuse, d'auteurs anciens et modernes qui ont tout entendu sans sourire, sans murmurer.

Nous voulons dire que les séances se tenaient dans la salle de la belle bibliothèque de la ville.

Nous n'avons point la prétention de libeller un rapport complet et encore moins de formuler un examen critique des diverses questions qui ont été soumises au congrès ; les appréciations que nous pourrions émettre, demeureront donc toujours personnelles.

Le nombre des questions portées au programme était de quarante, autant qu'il y a d'immortels à l'Académie.

Nous osons dire que la moitié au moins de ces questions n'a pu être abordée : d'abord parce que leur revue s'opérait devant un unique bureau, et enfin parce que la session avait une durée trop restreinte.

Il a fallu nécessairement hâter, abréger et scinder la lecture de plusieurs mémoires.

Il en est résulté que les séances ont perdu un peu de cet attrait que provoque tout-à-coup une improvisation inattendue ou une courtoise objection.

Les auditeurs sont quelquefois exigeants, ils ne se contentent point toujours des eaux pures et coulantes des lectures ; ils ne craignent point d'être réveillés par le murmure plus accentué des petites cascades qu'improvise la discussion.

Mais il a fallu avant tout *précipiter le mouvement* ; le congrès avait sa limite officielle, son *pentetudum*.

In principio rerum, imperium penès lapides fuit.

La pierre paraît avoir été le premier instrument dont l'homme apprit à se servir pour commander à la nature et venir en aide à ses besoins.

Aussi l'âge de la pierre, et taillée et polie, a-t-il eu de grands honneurs au congrès de Châteauroux.

Les haches et les couteaux en silex, les racloirs, les polissoirs s'épalaient sur le tapis vert du bureau. Pendant plus d'un jour on n'a guère respiré que l'atmosphère des temps préhistoriques.

Nous laissons au surplus à M. Jacquinet la mission de vous dire ses appréciations sur des questions qui lui sont si familières.

« LES SCIENCES PRÉHISTORIQUES.

» Ma tâche est légère et mon récit sera court ; car, il faut le dire, les sciences préhistoriques, quoique comptant quelques fervents adeptes, ne sont pas encore très-répandues dans le département de l'Indre.

» J'aborde de suite la première question du programme :
» Existe-t-il dans la région des monuments mégalithiques?
» Je me suis demandé de suite pourquoi, dans l'arrangement du programme, on n'a pas suivi l'ordre chronologique ?
» Les monuments mégalithiques viennent après la pierre taillée, les cavernes à ossements, etc.

» Ce détail est d'une faible importance; mais il me semble qu'en fait de sciences positives, il faut mettre de l'ordre et de la méthode dans tout...

» Quoi qu'il en soit, M. le docteur de Beaufort fils a lu un intéressant et substantiel mémoire sur les dolmens, etc., de l'Indre, au nom de son père, aujourd'hui dans un âge avancé, et qui a consacré ses loisirs à l'étude des monuments anciens.

» Il résulte de ce mémoire que le département de l'Indre contient vingt-un dolmens, neuf menhirs et cinq peulvans.

» J'avoue que cette séparation des menhirs et des peulvans m'a fort étonné. J'avais cru, en effet, jusqu'ici que ces monuments étaient les mêmes. Menhir, du celtique *men-kir*, pierre longue; — peulven ou peulvan, de *poul*, pilier, et *vaen*, pierre.

» Les auteurs qui ont traité ces questions, tels que MM. Al. Bertrand, de Caumont, dans le précis préhistorique qui précède son abécédaire gallo-romain, ne paraissent pas séparer ces monuments.

» Je demandai à M. de Beaufort quelques éclaircissements, et il me mit entre les mains un grand album parfaitement dessiné, où tous les monuments mégalithiques cités par M. de Beaufort père étaient représentés.

» Les menhirs étaient bien les pierres élevées telles que nous les connaissons, mais les soi-disant peulvans étaient tout autre chose. C'étaient des monolithes d'un à deux mètres de large, sur une hauteur à peu près égale, larges à la base, arrondis au sommet, en forme de mamelon. Sur un des côtés, au niveau du sol, on voit une ouverture étroite, demi-circulaire, donnant accès à une cuvette; enfin, sur un point de la circonférence, à trente ou quarante centimètres du sol, se trouve une saillie ou protubérance plus ou moins

arrondie, de trente à quarante centimètres en tous sens et paraissant avoir été faite intentionnellement.

» Un de ces monuments, en grès, suivant M. de Beaufort, offrait une particularité singulière: le sommet était découpé en festons ou crête, et ses flancs présentaient des sillons parallèles et d'une certaine profondeur.

» Ces sillons et les entailles du sommet n'auraient-ils pas été le résultat des frottements répétés et prolongés que nécessitait la polissage des haches?

» En d'autres termes, ce monument, indépendamment de sa destination funéraire ou religieuse, n'aurait-il pas été un énorme *polissoir*?

» Cette observation, que je soumis à M. de Beaufort, lui parut plausible.

» En somme, ces curieux monuments me paraissent inédits; leur origine, leur époque, leur destination soulèvent des questions très-obscurcs, que des fouilles faites avec soin auraient pu seules éclaircir. Malheureusement ces fouilles n'ont point été faites. M. de Beaufort s'est borné à en dessiner et à en décrire exactement les formes extérieures.

» J'ajouterai que ces singuliers monuments m'ont rappelé, dans une certaine mesure, les stèles gallo-romaines si curieuses découvertes par M. le colonel de Morlet dans les Vosges et déposées dans le musée de Saverne. Ces stèles sont figurées, page 519, dans l'abécédaire d'archéologie celtique de de Caumont.

» Je ne m'arrêterai pas plus longtemps sur l'intéressant mémoire de M. de Beaufort, d'autant plus qu'il n'est pas inédit. Il a été inséré, il y a quelques années dans le *Recueil* de la Société des antiquaires de l'Ouest.

» Il ressort toutefois de ce mémoire une chose importante pour l'histoire des monuments mégalithiques: c'est que les assertions du savant archéologue M. Al. Bertrand se trouvent contredites en un point essentiel. Ce savant a prétendu qu'il n'existait point de monuments de ce genre dans le centre de la Gaule. Il part de là pour établir cette hypothèse que les

dolmens ont été construits par une race venue du dehors, et qui serait établie sur les côtes et le cours des grands fleuves sans pénétrer dans l'intérieur.

» Ce peuple, de race différente des Gaulois, est appelé par lui peuple des dolmens.

» L'époque des dolmens est aussi celle de la pierre polie. Or, la pierre polie se trouve partout, aussi bien dans l'ouest que dans l'intérieur de la France et dans les palafittes de la Suisse.

» Dans plusieurs ateliers de la pierre on trouve des pierres taillées de toutes les époques mélangées à la pierre polie.

» Ne doit-on pas voir là les progrès successifs apportés par les siècles, et peut-être aussi par le contact des peuples voisins, dans cette industrie de la pierre, sans qu'il soit besoin pour l'expliquer de faire envahir la Gaule par des peuples venus du dehors ?

» Ces questions, que je ne fais qu'effleurer ici, seront développées lorsque je traiterai prochainement des dolmens de la Nièvre ; car la Nièvre a eu ses dolmens, comme l'Indre, le Cher et tous les départements du Centre, en un mot.

» Après M. de Beaufort, M. l'abbé Voisin, curé de Donédic (Indre), et zélé préhistorien, est venu traiter aussi la question des dolmens. Dans un long mémoire, remarquable par le style et l'érudition, M. l'abbé Voisin a fait l'histoire des pierres sacrées de tous les pays et de toutes les époques, depuis la Genèse jusqu'à nos jours, en passant par l'antiquité assyrienne, égyptienne, etc. Pour lui, les dolmens ne sont que des autels de pierre consacrés à la divinité. Il nie les sépultures, il nie les sacrifices humains. Suivant lui, les druides ne sont que de purs déistes. Enfin, il explique les squelettes trouvés sous les dolmens par des cadavres de *suppliciés* qui auraient été jetés en ces endroits sacrés... Un semblable système aurait pu obtenir quelque créance il y a quelques années ; mais aujourd'hui que la science préhistorique veut surtout des faits et des observations faites avec soin, le mémoire de M. l'abbé Voisin n'a pas obtenu, auprès des savants du congrès, tout le succès qu'il en attendait.

» Quoi qu'il en soit, ce mémoire a eu ce résultat avantageux que les dolmens de l'Indre ont été de nouveau observés et décrits avec soin, disons-le avec M. de Beaufort.

» La deuxième question : « Existe-t-il dans la région des instruments de pierre taillée appartenant à l'époque dite préhistorique ? » a été très-peu traitée. Seul M. l'abbé Voisin a apporté une vingtaine de pierres trouvées par ses paroissiens sur le territoire de sa commune. Toutes sont des haches polies, plus ou moins entières, et en grande partie en silex du Grand-Pressigny. — Une seule offrait le type des haches dites de Saint-Acheul.

» Le musée de Châteauroux possède une vitrine remplie d'instruments de la pierre polie et provenant presque tous du Grand-Pressigny.

» Il y a aussi une petite série de pierres taillées du type quaternaire, en jaspé marbré, jaune et rouge, dont on n'a pu me dire la provenance.

» La solution de la cinquième question : « Les pierres prismatiques de Chambon sont-elles un produit de l'industrie humaine ou une formation géologique ? » n'a, je crois, laissé de doute dans l'esprit de personne. On avait déposé sur le bureau quatre ou cinq pierres informes, ne se ressemblant pas entre elles, et ne ressemblant à aucun instrument ou arme de l'âge de la pierre. M. l'abbé Voisin, en les examinant dit plaisamment : « Ce ne sont pas des haches, mais c'est peut-être pour en faire. » Eh bien ! il se trompait encore, car la substance de ces pierres, espèce de silicide opaque et peu dure, s'opposerait à ce qu'on pût faire aucun usage d'instruments confectionnés avec cette matière.

» La quatrième question, ainsi conçue : « Existe-t-il des cavernes à ossements ? Ont-elles été explorées ? » n'a pas été sérieusement examinée. M. l'abbé Damourette a fait l'histoire d'une caverne, creusée dans le calcaire jurassique, où on a trouvé les ossements fossiles d'un grand saurien, caractéristique de ce terrain. Ce qui rentre dans le domaine de la géologie proprement dite.

» M. l'abbé Damourette n'a pas été plus heureux en traitant de l'étymologie des noms des diverses localités du Bas-Berry, auxquelles il donne une origine ou gauloise ou romaine. Il a cité certains noms plus ou moins latinisés, tels qu'Avaricum, Bituriges, mais rien qui ne fût connu.

» En terminant, je dirai un mot sur la onzième question, car les monuments qui s'y rattachent sont de plusieurs époques et quelques-uns très-anciens. Je veux parler des souterrains de refuge.

» Plusieurs de ces constructions ont déjà été explorées et décrites sur divers points de la France, notamment à Riaumur et à La Cacaudière (département de la Vendée), par M. Léon Audé.

» Ces souterrains étaient de véritables refuges pour les populations qui s'y renfermaient en temps de guerre et d'invasion. Ils étaient pourvus de barrières, de passages étroits, enfin tout un système de défense et de protection.

» M. de Beaufort a observé dans le département de l'Indre une foule de ces souterrains ; il a dressé une carte sur laquelle on en compte quatre-vingt-cinq ! Mais il faut dire qu'ils sont presque tous de dimensions réduites ; ils ont de trois à sept mètres de longueur ; la hauteur est de deux mètres ; le sol est plat et la voûte demi-elliptique. M. de Beaufort, cherchant à expliquer l'origine de ces singulières constructions, croit la trouver en les regardant comme des silos destinés à contenir des châtaignes qui abondent dans ces localités. — J'avoue que cette explication ne me paraît pas péremptoire ; on a pu y loger des châtaignes ; mais il me semble plus plausible, en jugeant par analogie avec les souterrains de la Vendée, de les regarder comme des constructions très-anciennes, destinées, en cas de danger, à donner refuge aux habitants. Seulement, au lieu de leur donner des dimensions propres à loger toute la population d'un village, chacun se construisait un petit souterrain : c'était un refuge de famille.

» Je donne du reste cette opinion pour ce qu'elle vaut ; on conçoit que pour se prononcer d'une manière certaine et

positive, il faut avoir vu et examiné avec soin la configuration des terrains, et enfin avoir trouvé des éléments de nature à appuyer une conviction. »

ÉPIGRAPHIE.

M. Buhot de Kersers, secrétaire de la Société des antiquaires du Centre, a donné lecture d'un important travail qui embrasse dans son ensemble toutes les inscriptions de l'époque gallo-romaine recueillies dans la région.

Nous avons vu, non sans quelque fierté, que la Nièvre y apportait un honorable contingent de monuments épigraphiques.

Le département de l'Indre n'a pu en offrir qu'un nombre bien restreint : il s'élève à quatre seulement ; mais le dernier mot n'est point dit ; une société archéologique va bientôt se former à Château-Raoul. *Querite et invenietis.*

Parmi les inscriptions de la région nivernaise, l'auteur du mémoire a commencé par citer le fameux ANDE KAMULE, qui revient sans cesse sous son voile impénétrable.

Il a fini par l'inscription qui figure sur le sarcophage que nous sommes allés reconnaître à Decize, il y a quelques mois.

M. de Kersers partage complètement l'opinion de la Société nivernaise ; il suppose donc que le sarcophage a été creusé dans une pierre qui primitivement aurait servi de borne milliaire ; par conséquent, que les caractères, LITTÉRAIRES ou NUMÉRIQUES, qui figurent verticalement sur le bord extérieur de la cuve tumulaire, sont des indications de LIEUX ou de DISTANCES, dont la lecture pourra peut-être un jour être restituée sur la carte des Gaules.

LE BRONZE DANS L'OUEST DE L'EUROPE.

M. de Cessac a vaillamment abordé la question de savoir comment et par quelles circonstances présumées l'introduction du bronze aurait eu lieu dans l'ouest de l'Europe aux temps préhistoriques.

Cette intéressante question a déjà été l'objet de bien des systèmes divers.

M. Alexandre Bertrand, dans un récent mémoire, propose de rechercher le centre important qui fournissait le bronze, non en Italie, mais au pied du Caucase, d'où, rayonnant sur les Alpes par la vallée du Danube, il nous serait arrivé en suivant les routes depuis longtemps signalées par le savant M. Maury.

M. de Cessac admet que si l'homme des temps géologiques ne connut point dans nos contrées l'usage des métaux ; il ne fut point de même, de l'homme qui succéda à l'époque moderne, c'est-à-dire à la dernière grande révolution du globe.

Il suppose donc que diverses émigrations de peuplades orientales partirent, emportant avec elles des instruments de pierre et de bronze ; mais que bientôt le matériel métallique, venant à s'épuiser et à disparaître, ces émigrants se trouvèrent forcés de recourir aux instruments de pierre, jusqu'au moment où ils finirent par découvrir dans nos contrées, la présence des deux métaux propres à la formation du bronze.

La théorie de M. de Cessac trouvera sans doute des contradicteurs qui demanderont des preuves sérieuses au lieu d'hypothèses gratuites, et qui voudront trouver dans les trois âges primitifs de l'humanité en Europe, une petite place distincte pour le peuple des dolmens.

Hélas ! est-on d'accord sur le point de départ et sur le point d'arrivée de cette race inconnue ? Ses monuments mégalithiques garderont longtemps encore leur mystère.

Cependant, M. de Cessac essaye d'emprunter aux dolmens des arguments pour corroborer son système.

Malheureusement il est difficile d'en généraliser les inductions ; car si les dolmens du nord ne restituent que des instruments de pierre, les dolmens du midi fournissent des instruments de bronze.

M. de Cessac demande à la science la possibilité de distinguer parmi les objets que nous ont transmis les âges préhistoriques, ceux qui décèleraient une origine orientale.

On parviendra sans doute à faire cette distinction parmi les métaux avec quelque certitude, de la même manière que l'on est arrivé à préciser la provenance des instruments de la pierre polie. En effet, puisque nous ne rencontrons point dans l'ouest de l'Europe des gisements de jade et de néphite, nous sommes obligés d'admettre comme originaires de l'Orient, les instruments de jade et de néphite que nous trouvons dans nos contrées.

M. de Cessac, déjà connu par ses études sur les temps préhistoriques, est un travailleur patient et consciencieux. Il ne se laisse point emporter par trop d'enthousiasme, il marche et s'avance avec circonspection.

Il raconte au surplus qu'il a soumis ses conjectures théoriques à l'appréciation de M. Alexandre Bertrand, et il ajoute que le savant directeur du musée de Saint-Germain avoue lui-même, avec franchise, que les idées précédemment émises sur les âges préhistoriques se trouvent chaque jour bouleversées par des découvertes nouvelles, et qu'il est prudent de ne rien formuler encore.

Si donc la science est en complète rénovation, si les grottes des Troglodytes et les cités lacustres n'ont point livré leur dernier secret, attendons patiemment les révélations de l'âge du bronze, tout en applaudissant aux efforts de M. de Cessac.

DOLMENS ET J. CÉSAR.

M. l'abbé Voisin, en traitant la question des dolmens, a tenté de généraliser la destination primitive des monuments mégalithiques.

Il est de l'avis de M. Henri du Clézou, qui prétend n'avoir jamais rencontré un seul autel à *sacrifice* dans toute l'Armorique.

Il a donc fait table rase de l'existence légendaire de ces fameuses rigoles creusées — *même sur les pierres qui vivent* — à l'effet de déverser le sang des victimes.

Il a voulu rendre purs de tout sang humain, et les bandellettes sacrées et les rites hiératiques ; et ces pierres élevées au

milieu des plaines et des forêts ne seraient à ses yeux que des monuments exclusivement religieux, disons le mot, *alliaréens*.

On comprend combien une telle conjecture doit trouver de contradicteurs.

Sans doute le texte des *Contmentaires* contrarie quelque peu les assertions qui résultent de la thèse. Aussi, M. l'abbé Voisin réplique : « Jules César, en prétendant que les Celtes » ou les Gaulois sacrifiaient des victimes humaines à leurs » divinités, n'a fait que céder à cet esprit de malveillance et » de dénigrement qu'il avait conservé contre ses redoutables » ennemis. »

C'est là vouloir soulever une question *ad hominem* ; si dom Martin a dit que César vit tout en Gaule avec des yeux romains, et qu'il ne sut rien de la religion des Gaulois, qu'il ne comprenait peut-être pas, il oublie bien vite

Qu'avant de commander au reste des mortels,
César a présidé le culte des autels.

Et parce que l'on a dit quelque part que César était plus propre à vaincre les Gaulois qu'à les peindre, il serait pourtant peu prudent de dénier des faits que l'histoire a constamment admis comme une vérité.

Mais revenons aux pierres mégalithiques. Sans doute ces monuments peuvent être considérés comme ayant un caractère religieux, en tant qu'ils commandaient le respect le plus absolu.

Ainsi, les tombeaux, les pierres même servant d'abornement, ont toujours eu un caractère sacré. Mais il résulte des recherches et des investigations modernes que la plupart des dolmens étaient des monuments funéraires, des chambres sépulcrales, analogues aux chambres des pyramides égyptiennes, et qu'ils n'étaient pas des autels élevés aux divinités topiques.

Les fouilles qui se pratiquent chaque jour au pied et sous ces monuments fournissent des preuves suffisantes pour fixer leur destination.

M. Mauduit, de La Châtre, a manifesté sur la personnalité du conquérant des Gaules une opinion qui diffère grandement de celle professée par M. l'abbé Voisin.

Il s'est appliqué à rendre à César ce qui appartient à César, et s'il ne nous a point répété toutes les louanges que Cicéron a placées dans son discours *pro Marcello*, il a dit avec Napoléon III que César avait été l'homme suscité par la Providence, pour marquer du sceau de son génie une ère nouvelle, et faire progresser l'humanité.

M. Mauduit semble remercier César d'avoir pour ainsi dire participé à la création de cette cité berrichonne de La Châtre qui doit son nom au mot latin *Castrum*.

Après avoir indiqué et fixé les voies qui accédaient à ce point stratégique, il part de là pour conjecturer que Vercingétorix avait dû y établir un camp.

La chose est possible sans doute. Les chefs des armées qui se mouvaient à ces lointaines époques ont dû camper ici ou ailleurs. Mais pour arriver à conclure que *hic tendebat Vercingetorix*, il est facile de se perdre en route.

M. Mauduit, qui avait au surplus travaillé avec une louable prédilection le sujet qu'il traitait, a fini très-spirituellement par nous dire : « Je suis de La Châtre. A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère ! »

La question des mardelles a intéressé vivement le congrès.

Les mardelles sont de grandes excavations circulaires ou elliptiques qui se trouvent éparses dans les bois et dans les campagnes.

Dans un seul arrondissement du département de l'Indre, on est parvenu à en compter plus de quatre cents.

On ne paraît point fixé sur leur destination. Néanmoins, il est présumable qu'elles ont dû servir primitivement de refuge ou de lieu d'habitation.

C'est encore une étude que nous recommandons à nos chercheurs nivernais.

Dans la commune de Cours-les-Barres, il existe encore un champ qui porte le nom de Mardelle.

Dans la commune de Cuffy, on nous signale une contrée où l'on rencontre un grand nombre d'excavations dont on ignore l'origine. Le bois voisin se nomme le taillis des Crots ; nous eussions préféré qu'il se nommât le bois des Mardelles, ne serait-ce que pour se conformer au programme archéologique de la région (1).

On a très-sérieusement soulevé la question de savoir ce qu'était devenue la terre des déblais provenant des mardelles.

Le fait est que l'on n'est point parvenu à constater nulle part, aux alentours de ces excavations, des tertres, des accumulations ou des gisements qui puissent en décèler la provenance.

Mais ne peut-on point admettre que ces déblais, enlevés petit à petit, ont successivement été répandus en couches peu épaisses sur les terrains limitrophes, et qu'après tant de siècles écoulés, il n'est plus permis aux yeux de les signaler et de les apprécier ?

Dans une improvisation d'abord presque familière, et qui prend bientôt des proportions transcendantes, M. le docteur Cattoye rend compte de la visite qu'il vient de faire à la future cathédrale de Châteauroux.

Il donne *bene merito*, à l'habile architecte du nouveau monument, un large tribut de louanges. Puis, tout-à-coup, il lui demande pourquoi il n'a point, dans le pourtour de la nef, continué la charmante galerie qui produit un si heureux effet dans le transept ?

Il lui demande pourquoi il n'a point surmonté ce transept d'une flèche haute, élégante et symbolique.

Quelques esprits étroits auraient pu sans doute répondre à l'intrépide archéologue que pour faire des galeries, des clo-

(1) Près de ce bois, des ouvriers sont en ce moment à l'œuvre pour établir un chemin communal ; dans la tranchée qu'ils ont déjà opérée, nous avons reconnu l'existence de plusieurs fourneaux de potiers.

Nous devons donc conclure que les *crots* pratiqués dans le bois ont fourni la terre propre à la fabrication de la poterie, qui daterait du moyen-âge.

chers et la guerre, il faut beaucoup d'argent. Mais la passion pour l'art ne doit point connaître d'obstacles.

Se laissant emporter sur les ailes rapides de l'éclectisme, l'improvisateur s'écrie : « C'est peu d'avoir un diocèse soumis
» aux rites romains, il faut impérieusement que l'observance
» exacte et rigoureuse de ces rites se manifeste en tout ce qui
» a rapport au culte. »

« Je connais, dit-il, dans le centre de la France, une
» charmante chapelle qui est un chef-d'œuvre d'architecture ;
» elle a été reproduite six fois, en Belgique et jusque sur
» la plage de l'isthme de Suez. Eh bien, il y a dans ce mo-
» nument une faute énorme, colossale ! Les architectes n'en
» ont même point le soupçon ! les malheureux ! Le clocher
» est surmonté d'un *fleuron* — *suprà* — tandis que la *croix*
» est placée sur le fronton — *infra* !! »

Puis, revenant à l'église en construction, il veut que les fonts baptismaux soient placés sous la tour de droite en entrant, et que la chapelle qui sera créée sous la tour de gauche soit consacrée à saint Michel.

Faisant appel aux autorités civiles et religieuses, il les supplie et les adjure, au nom de l'éclectisme, d'ériger le maître-autel au milieu de l'intertransept. C'est là qu'il doit glorieusement s'élever, toujours illuminé par le plus grand rayonnement possible de la lumière des cierges et du jour.

C'est peu ; il faut que l'autel soit construit *modo romano et antiquo*.

M. le docteur Cattoye exige un ciborium. Le ciborium l'exalte et le captive, *adveniat regnum suum*. Il ajoute : « Par-
» donnez-moi, Messieurs, mon goût et mon admiration pour
» le ciborium, comme je pardonne moi-même à notre cher
» directeur, M. de Cougny, son goût et son admiration pour
» les pierres de *petit appareil*. » — *Sunt quos juvat structura*.

Entraîné par la chaleur de son improvisation, il arrive à demander que le ciborium de vieux chêne, — présent de Louis XIV, — qui se trouve dans une des modestes églises de Châteauroux, soit transporté dans la nouvelle église ;

comme si ce ciborium à colonnes salomoniques, et que les paroissiens désignent sous le nom de baldaquin, ne viendrait pas, malgré sa valeur artistique, contraster désagréablement avec le style du treizième siècle que l'architecte a su si habilement approprier à son œuvre.

Nous avons regretté bien sincèrement que notre honorable président de la Société nivernaise n'ait point assisté aux dissertations esthétiques dont nous avons essayé de rendre compte.

Mais, par compensation, il lui sera donné, sans doute, d'assister à l'inauguration de la *future* cathédrale de Châteauroux, — sinon à celle du ciborium demandé.

Les excursions archéologiques avaient lieu à six heures du matin. L'ancienne abbaye de Déols a naturellement provoqué les investigations des visiteurs.

M. de Cougny reconnaissait qu'une portion du mur de l'abside de l'église était d'une époque antérieure au dixième siècle. Un des touristes ne paraissait point suffisamment convaincu d'une origine si reculée.

Mais, *doctus cum marculo*, à l'aide d'un marteau nous parvîmes à mettre à nu les pierres de petit appareil, et l'on reconnut que des briques se trouvaient mêlées avec le petit appareil.

Or, ces briques témoignaient de l'ancienneté de l'œuvre ; elles étaient à rebord, *tegulæ*.

Il est permis quelquefois de braver l'article 257 du Code pénal, qui protège les monuments publics contre la dégradation. La recherche de la vérité dans l'art n'est-elle point une circonstance atténuante ?

Le tombeau de saint LUDRE, fils de LÉOCADÉ, a été de nouveau l'objet de quelques fugitives dissertations.

Ce beau monument que saint Grégoire de Tours a mentionné comme étant tout entier de marbre blanc (*ex marmore pario*), a déjà été décrit bien des fois.

Dans son excellent ouvrage sur les légendes des saints du

Berry, M. J. Veillat parle très-longuement de LOCANIUS et de LUSOR.

Une religieuse tradition raconte que ce sarcophage a reçu en dépôt le corps de saint Ludre.

Mais, tout en respectant cette croyance, les archéologues du congrès n'en ont pas moins reconnu que son exécution remontait au premier siècle de notre ère, et qu'il avait dû primitivement avoir eu une destination païenne, et ce, nonobstant certains *signes cruciformes* qui semblaient y avoir été gravés.

Les bas-reliefs qui ornent si richement le pourtour du tombeau n'ont pu être admirés avec toute l'attention qu'ils méritent ; on s'est contenté, d'après la tradition écrite et admise, d'y reconnaître UN SUJET DE CHASSE et UN FESTIN.

Nous osons aujourd'hui émettre une opinion plus précise sur l'un et l'autre de ces bas-reliefs.

Le premier sujet représente évidemment UN FESTIN. Mais nous croyons que l'artiste a voulu reproduire UN REPAS FUNÉRAIRE, ou peut-être cette cérémonie religieuse connue sous le nom de LECTISTERNIUM.

Les signes cruciformes que l'on remarque sur des objets demi-sphériques déposés sur la table indiquent les *parts* qui subdivisaient en quatre parties égales ces pains ou gâteaux que l'on désignait sous le nom de ARTOPTICII.

Le second sujet est plutôt UN COMBAT CONTRE DES ANIMAUX, qu'une chasse proprement dite.

En effet, on y découvre des animaux de toutes les espèces, des sangliers, des cerfs, des loups, des lions.

Le fond du tableau ne laisse apercevoir aucun arbre, aucune frondaison, propre à indiquer la proximité d'une forêt, mais on y distingue une borne, *meta*.

Nous assistons donc à une chasse dans une ARÈNE. Le sculpteur aura voulu rappeler la magnificence du FESTIN et des JEUX qui furent donnés à l'occasion des funérailles du personnage dont il avait à œuvrer le tombeau.

La *meta* porte l'indication numérale X. Ce caractère a été pris aussi pour le signe cruciforme et chrétien.

M. de Cougny a conjecturé que cet X, pris pour marque de quantité, pouvait indiquer la dimension en longueur ou en largeur du terrain concédé au monument funéraire; ne conviendrait-il pas d'y voir simplement la distance milliaire qui séparait cette borne, *meta*, d'avec quelques autres points du cirque?

Tel est le compte-rendu très-incomplet que nous pouvons offrir à ceux de nos collègues qui n'ont point eu la bonne fortune d'assister au congrès de Châteauroux, dont l'initiative appartient au digne historien de la cité, à M. le docteur Fauconneau-Dufresne.

Le tournoi scientifique n'a point fini faute de combattants. Dans ces brillantes journées, bien des esprits impatients et valeureux n'ont pas été appelé à *donner*. Il faut bien le dire, la cohorte armée de haches et flèches en silex a voulu combattre au premier rang; elle avait tout d'abord envahi le terrain de la bataille.

Il a donc fallu qu'un grand nombre se résignassent à remplir le rôle de spectateurs. Puis chacun se replia en se donnant un cordial adieu.

Mais, en partant, on prenait rendez-vous pour l'année prochaine au pied du Capitole, — nous voulons dire à Toulouse.

L. ROUBET.



UNE QUESTION DE CÉRAMOGRAPHIE.

L'épigraphie, — les arts, — les usages de la vie — et les phases des civilisations anciennes, apportent tour à tour aux céramographes, de nombreuses et intéressantes questions à résoudre.

Lelewel a écrit que l'histoire de la céramique était l'histoire de l'humanité entière; et, le premier, il a fait appel « aux » hardis — aux lucides » dans le champ de la science.

Suivant dignement ce même ordre d'idées, la ville de Paris a institué un service, dit historique, ayant pour but de recueillir tous les objets archéologiques que peut offrir le sol souterrain qui sans cesse est remué par les travaux de l'édilité moderne.

Déjà la céramique, en particulier, a conquis, parmi les découvertes récentes, une place fort remarquable; le nombre des vases restitués s'élève à plusieurs centaines.

Acceptant, en cela du moins, la capitale pour modèle, ne serait-il point désirable de voir les cités qui se vantent d'une antique origine, exercer leur vigilance sur les dépôts archéologiques et inexplorés que peut receler leur sol ou gaulois ou romain?

Notre cher NOVIODUNUM qui, au temps de J. César, avait son importance, ne possède-t-il point plusieurs nécropoles ou polyandres qui pourraient restituer quelques précieux débris des temps passés?

Ces réflexions nous étaient suggérées à propos de la découverte que nous faisons précisément sur le sol où s'étendait jadis le vieux cimetière de Saint-Didier, de plusieurs fragments de poterie qui paraissent dignes au moins d'un intérêt local, et qui, par conséquent, méritent d'être signalés.

A Nevers donc, tout récemment, des ouvriers étaient occupés à pratiquer, sur la place de la Halle, une longue tranchée, qui attira notre attention.

Arrivés à l'angle qui regarde le septentrion, après avoir mis à découvert les couches noirâtres d'un polyandre rempli d'ossements, ils rencontrèrent d'anciennes substructions que nous n'hésitâmes point à faire remonter à l'époque gallo-romaine. Bientôt ils rejetèrent, parmi les terrées, des fragments nombreux de poterie que nous avons recueillis avec sollicitude.

Ces céramiques offrent une remarquable variété de formes et de couleurs.

Leurs ornements que l'ébauchoir a mouchetés ou pointillés, — les zones alternativement striées ou picturales qui les entourent, — la finesse de la pâte qui les compose, — leur

antique origine, — tout enfin nous sembla mériter cette attention particulière qui brave les superbes dédains des indifférents qui le plus souvent *oculos habent et non videbunt*.

Parmi ces débris de poteries diverses, nous découvrîmes deux fonds de vases qui portaient l'empreinte sigillée du mot
ABRIIXTA.

Ces estampilles avaient été produites par deux cachets distincts, ainsi qu'il est facile de le reconnaître par la forme de certaines lettres correspondantes qui ne sont point complètement similaires.

Ce mot ABRECTA, car c'est ainsi que nous croyons devoir le lire, semblait apporter à notre oreille comme une assonance hellénique.

Interrogeant bientôt un classique vocabulaire, nous y trouvions en effet que le mot grec *ἀβρεκτος* signifiait *dur*, — *dense*, — *non mouillé*.

Or, nos estampilles n'étaient point précédées des sigles *or*, ou *o* (*officina*).

Elles n'étaient point non plus suivies des sigles *M.* ou *MA.* (*manu*), lesquels accompagnent assez généralement les noms des ouvriers, artistes ou fabricants.

Il nous vint donc à la pensée que ce mot ABRIIXTA, au lieu de rappeler le nom d'un *factor*, pourrait bien constituer une indication écrite, de *la qualité* de la poterie sur laquelle il était estampillé.

C'est-à-dire qu'en acceptant le mot *ἀβρεκτος* pour un adjectif pluriel, et en le faisant se rapporter avec le substantif sous-entendu *Κεραμια* (poteries), — lequel ne comporte point le singulier, — nous arrivions à présumer que ABRIIXTA était une *marque* indiquant une espèce de poterie particulière, qu'en langue fort peu archéologique nous traduirions par

Il s'agissait donc de s'enquérir :

1° Si déjà les céramographes qui se sont occupés des périodes grecques et romaines avaient déjà rencontré le nom ABRIIXTA ;

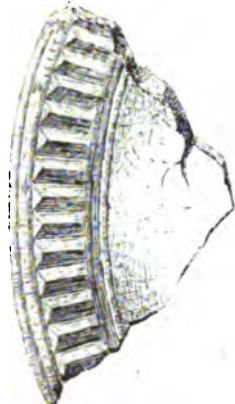
NEVERS. - Place de la Halle.

Vase de terre rouge et brun.

1

ABRIXTA

Intérieur gris-brunâtre.



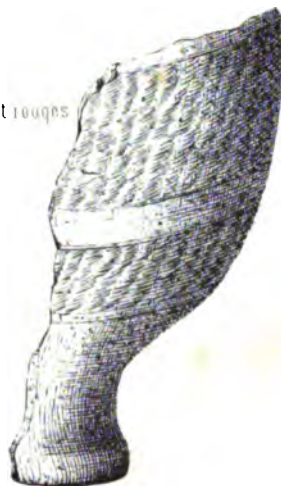
2

ABRIXTA

Vase de terre grise à paroi verticale



Zones noires et rouges



Intérieur de la coupe
en verre blanc.



Coupe entière, terre noire. — 1/2 d'ordonnée





2^e S'ils avaient fait l'observation, sur certaines pièces de céramique, d'une marque quelconque indiquant la nature de la pâte qui la composait.

Dans cette occurrence, nous nous sommes rappelé que les vrais princes de la science laissent volontiers venir à eux les plus minimes questions.

Nous avons donc consulté d'abord M. Alexandre Bertrand.

L'érudit conservateur du musée de Saint-Germain nous dit que le sigle ABRIIXTA était complètement nouveau pour lui, et il nous engagea à nous adresser à M. de Longpérier, bien compétent pour résoudre la seconde question.

Dans une réponse aussi courtoise que bienveillante, ce savant académicien nous fit bientôt connaître son opinion sur l'interprétation que nous avions soulevée :

« Depuis vingt ans, nous dit-il, j'ai collectionné un très-grand nombre d'estampilles de potiers; je ne connais point la marque ABRIIXTA.

» Quant à votre interprétation, elle est évidemment ingénieuse, mais elle suggère quelques observations.

» La marque ABRIIXTA est, comme vous le dites fort bien, en capitales latines; or, la transcription grecque donnerait ἀβρίξτα, tandis que le mot ἀβριςτος se transcrirait, en lettres latines, ABRIKTOS ou ABRICTOS.

» Vous seriez donc obligé d'admettre que le graveur de l'estampille a écrit un x (χι) au lieu d'un kappa; vous ne pouvez donc pas être déterminé par une parité d'orthographe frappante et incontestable, comme si vous aviez trouvé ABRIIKTA ou bien ABRIICTA. Car, du moment que le graveur de l'estampille eût voulu faire une transcription en caractères latins, il eût été naturel qu'il représentât le kappa d'ἀβριςτα par son correspondant exact, qui est le c.

» Je suis donc porté à croire que ABREXTA peut être un nom d'homme, dans lequel le caractère x a la valeur latine ou française.

» Vous me pardonnerez, Monsieur, la liberté avec laquelle
» je m'exprime; je n'ai en aucune façon la prétention de rien
» décider.

» Je me borne à vous faire part du sentiment vers lequel
» j'incline dans une question qui peut être discutée en sens
» contraire.

» Si vous répugnez à sous-entendre le mot *Κεραμια*, vous
» pourriez proposer *κυλίκ* (cylix), qui est le nom ordinaire
» de la coupe à boire.

» Mais quelque parti que vous adoptiez, vous seriez tou-
» jours obligé d'admettre que votre potier parlait grec.

» Encore une fois, Monsieur, je reconnais que votre con-
» jecture est ingénieuse, mais elle ne m'apparaît pas avec le
» caractère de la certitude que vous pourriez peut-être lui
» donner en la développant.

» Il faut donc continuer votre enquête, en magistrat, et
» chercher les éléments de conviction. »

La question que nous avons soulevée n'étant point *a priori*
écartée par une ordonnance de non-lieu ; encouragé au con-
traire par la gracieuse commission rogatoire que veut bien
nous confier M. de Longpérier, nous allons très-modestement
continuer notre enquête.

Hélas ! bien empêché que nous sommes, nous ne voyons
guère à y faire comparaître que AULUS PERSIUS ; encore
pourra-t-on le récuser comme poète et comme satirique.

Les céramiques *Κεραμια*, autrement les vases de terre, ont
toujours été d'un constant usage parmi les hommes.

Le plus ancien des auteurs encyclopédistes, Pline, nous l'a
répété dans son livre XXI^e.

Il ajoute que les poteries provenant de la Grèce, et notam-
ment de Samos, avaient acquis une réputation incontestable.
Si bien que les potiers romains s'ingénierent à leur opposer
une fructueuse concurrence, et répandirent bientôt leurs offi-
cines sur tous les points de l'empire.

Ces fabricants s'appliquèrent surtout à imiter avec le plus

d'exactitude possible les poteries helléniques, les plus généralement recherchées.

Nous savons, en effet, que la Toscane, c'est-à-dire l'Etrurie, parvint à accaparer une réputation si connue, que durant les deux derniers siècles de notre ère on ne se faisait point scrupule de confondre les vases étrusques avec les vases d'une provenance plus archaïque, fabriqués en Grèce et en Asie.

Poussant à bout leur habileté industrielle et commerciale, nous pouvons croire que plusieurs de ces fabricants en arrivèrent à donner à certains de leurs produits une désignation appellative, *une marque*, qui indiquait aux yeux une provenance sinon authentique, du moins similaire, avec les céramiques les plus recherchées comme goût et comme qualité.

Or, si nous admettons que les artistes grecs aient eux-mêmes qualifié leurs produits céramiques de la marque — *ἀερίστα* — il nous sera permis de conjecturer que les imitateurs romains ont pu, en employant leur alphabet latin, traduire et usurper la même signification, et, par conséquent, graver sur leurs estampilles le mot *ABRIIXTA*.

Désireux sans doute d'une parfaite parité d'orthographe, nous eussions préféré avoir rencontré *ABRIICTA* plutôt que *ABRIIXTA*.

Mais ne peut-on point admettre que le graveur qui déjà, en produisant son poinçon sigillaire, employait le sigle *II* — c'est-à-dire deux *I* au lieu de la lettre *X* — ne s'est fait aucun scrupule, en gravant un *x* (*xī*) au lieu d'un *κ* (*kappa*), surtout quand nous savons que le sigle *II* doit son origine à *η* (l'eta grec); et enfin que, dans l'un comme dans l'autre cas, la valeur phonétique se trouve parfaitement respectée.

Nous pouvons encore placer le graveur dans trois conditions littéraires différentes :

- 1° Il parlait le grec purement ;
- 2° Il ne parlait point le grec ;
- 3° Il le parlait imparfaitement.

Si le graveur parlait imparfaitement le grec, il a bien pu substituer le x (xi) au κ (kappa).

Les lapicides nous ont dès longtemps accoutumés à bien des irrégularités. Les monuments épigraphiques abondent en substitutions de lettres mises les unes pour les autres.

— Il ne parlait point le grec. — Alors il a traduit ou imité une forme, un spécimen grec, avec des caractères latinisés, et comme la lettre x est à la fois grecque et latine, il a pu la conserver dans son estampille.

Enfin le graveur parlait purement la langue grecque; il savait donc que ἀρετος est un mot qui se compose de l'α privatif et du radical βρεω (je mouille).

Or, précisément, βρεω s'écrit par un x (xi); il se trouvait donc suffisamment autorisé à user du x au lieu du κ désiré.

Dans l'intérêt de leur industrie individuelle ou rivale, il est bien naturel de croire que les fabricants romains ont dû signaler, *visiblement*, la qualité spéciale ou supérieure de leurs produits.

Perse, dans sa troisième satire, nous parle précisément de certains vases qu'il qualifie de FIDELIA (*eo quod recondita fideliter servant*, dit un scoliaste).

Dans la même satire, le poète s'exprime encore ainsi :

Sonat vitium percussa, malignè
Respondet viridi non cocta FIDELIA limo.

« Si le vase *mal cuit* rend sous les doigts qui le frappent » un son rauque et décèle d'abord le défaut. »

Voilà donc mentionnés des vases MAL CUIITS. Or, ceux qui portaient le sigle qui font l'objet de notre enquête sont parfaitement *denses et sonores*.

Ils méritaient donc l'épithète latine de FIDELIA et le qualificatif grec ἀρετα.

Quoi qu'il en soit, sans avoir aucunement la prétention de formuler une décision, nous pouvons dire au moins que notre cité nivernienne vient de restituer de son fond gaulois ou

romain, un nom qui jusqu'ici ne paraît point être connu des céramographes.

Un jour peut-être quelques chercheurs de bonne volonté parviendront à établir d'une manière précise, que les fabricants de l'époque romaine avaient aussi l'usage de constater par des *marques*, la qualité relative de leurs marchandises.

Cette question, sans doute, n'est point d'une importance extrême, et si elle demeure à l'état indéterminé, le monde savant n'en gémera point de désespérance.

Mais elle nous fournira l'occasion de répondre aux détracteurs qui reprochent aux archéologues de se préoccuper de trop minimes détails; que par ce fait l'archéologie, loin de prouver sa dégénérescence, affirme au contraire chaque jour toute sa vitalité : E PUR SI MUOVE.

L. ROUBET.



DEUX ÉPISODES INÉDITS DE L'HISTOIRE DES ÉMAILLEURS DE NEVERS.

I.

Le dépouillement des archives communales de Nevers, maintenant presque achevé, nous a fait découvrir une quantité de documents des plus curieux, et la plupart inédits, sur une branche des plus intéressantes et aussi des moins connues de l'histoire du Nivernais; nous voulons parler des artistes qui, chacun dans leur genre et à diverses époques, depuis le quatorzième siècle, ont illustré la cité.

Peintres, verriniers ou simples enlumineurs; imagiers et sculpteurs ou menuisiers en pierre; orfèvres et horlogers; faïenciers, verriers et émailleurs; tous, avec la note de leurs œuvres, ont successivement défilé devant nous, dans les longues séries des délibérations et surtout des comptes de l'hôtel de ville, de 1389 à 1790. Un jour, sans doute, nous demanderons à la Société de continuer à nous prêter la bienveillante

hospitalité de son *Bulletin*, pour publier tant de noms et tant de faits ignorés. Nous ne voulons aujourd'hui que faire connaître deux épisodes de l'histoire de nos anciens émailleurs ; les artistes dont nous allons citer les noms sont d'ailleurs parfaitement connus.

Le premier fait nous reporte à la fin du dix-septième siècle.

C'était en 1682, le collège de Nevers, sous l'habile direction des Pères Jésuites, était dans tout l'éclat de sa prospérité. Chaque année, le jour de la distribution des prix, en présence des maire et échevins et des notables de la cité, avaient lieu les *exercices ordinaires*, sortes d'examens publics sur les auteurs latins et grecs ou sur les principes de la rhétorique et de la philosophie. D'autres fois on représentait quelque tragédie latine composée par un des Pères, ou bien un élève, *orator Nivernensis*, récitait un discours d'apparat sur un sujet de circonstance, trop souvent peut-être sur un événement politique ou plus heureusement sur un point intéressant directement la ville. Ainsi, en 1701, tel était le titre du discours : *NIVERNUM, URBIBUS PRÆ CÆTERIS CELEBRANDUM, demonstrabit Remigius Girard d'Aumont d'Espeuilles, rhetor*. Et, par tous les moyens en leur pouvoir, les Pères s'efforçaient de démontrer que vraiment, sous le rapport littéraire, comme au point de vue des sciences et des arts, Nevers l'emportait sur beaucoup d'autres cités.

Donc, cette année 1682, il vint à la pensée du Père régent de philosophie, duquel nous regrettons de ne pouvoir citer le nom, de joindre à son cours ordinaire de physique l'enseignement de l'art de l'émail ; mais ayant reconnu, dit le texte original, que « cette science était spéculative », et qu'il ne la pouvait bien enseigner sans y joindre des démonstrations, il eut recours à un maître émailleur qui consentit volontiers à fournir les instruments et à faire les expériences nécessaires, pourvu que la ville le voulût favoriser des privilèges accordés aux personnes qui donnent leur travail au public, ce qui fut en effet accordé.

Nous ignorons si dans aucune autre ville de France, à Limoges par exemple, si célèbre de haute ancienneté par ses artistes émailleurs, il y eut jamais dans un collège un cours public sur l'art de l'émail.

Quoi qu'il en soit, nous sommes heureux de signaler un fait tout à l'honneur de notre ville, et nous donnons la copie des pièces relatives à ce singulier établissement, telles qu'elles se trouvent dans les registres des délibérations de l'hôtel commun de Nevers.

REQUÊTE D'ALASSEUR, ÉMAILLEUR (1).

« Messieurs,

» *Messieurs les Eschevins et Procureur du faict commun
de la ville de Nevers,*

» Vous expose humblement Jean Allasseur, esmailleur, que les professeurs de philosophie ont connu que cette science estant spéculative, ils la pourroient enseigner avec plus de facilité s'ils joignoient les démonstrations à leurs escripts et parolles, ce qui porta l'an dernier le révérend Père de la philosophie de cette ville à se servir du suppliant pour faire divers ouvrages et machines de son art qu'il jugea nécessaires pour l'instruction de ses escoliers; il est invité de continuer le mesme travail cette année et pour l'advenir, à quoy il se soumet très-volontiers et d'en faire les expériences; mais ne le pouvant qu'avec une dépense assez considérable, il souhaiteroit, pour toute indemnité, jouir des privilèges dont on favorise ordinairement les personnes qui donnent leur travail au publicq.

» Pour ces causes, Messieurs, il vous plaise gratifier le suppliant des privilèges accoustumés, qui consistent es exemptions de toute charge de ville sans exception, moyennant quoy il promet et s'oblige faire et fournir annuellement aux régents de philosophie tous les ouvrages et machines de son art qu'ils

(1) Archives communales de Nevers, série BB, 31, registre des délibérations de l'Hôtel-de-Ville, folio 209.

jugeront nécessaires pour l'utilité des escoliers et de tout le publicq, dont il fera luy-même les expériences, et vous ferez bien et justice.

» Signé à la minute : Jean Allaseur et Bruslault, procureur.

» Soit communiqué au procureur du faict commun de cette ville. Faict ce quatriesme juillet 1683. Signé : Gueneau, échevin. »

« Après avoir veu la requeste ci-dessus et connu l'utilité et l'avantage que peuvent recevoir les escoliers de philosophie touchant les ouvrages et machines de son art, je déclare, pour le Roy et le publicque, que je n'ay pas moyen d'empescher que ledit suppliant ne jouisse des privilèges et exemptions demandez par les fins de la requeste, aux conditions du contenu cy-dessus.

» Fait et conclud, ce neufiesme juillet 1683. Signé : Prisie de Curty, procureur du faict commun. »

« Veu la requeste cy-dessus, conclusions du procureur du faict commun de cette ville, et après estre entrez en considéracion de l'avantage que pourroit tirer le publicq des offres faictes par le suppliant et portez par la présente requeste, nous avons consenty les fins d'icelle, pour l'effect de quoy sera passé contract.

» Fait ce onziesme juillet 1683. Signé : Gueneau, Sallonyer-Duperon, Marion et Devarennés, eschevins. »

EXEMPTION DE JEAN ALASSEUR, ESMAILLEUR.

« Par-devant le nottaire royal résident à Nevers, soubzsigné et en présence des tesmoingns soubzcripts, ont esté présents en leurs personnes, nobles Claude Gueneau, assesseur général au bailliage et pairie de Nivernois; Jean Sallonnier-Duperon, Ignace Marion, advocats en Parlement; Jean de Varennes, marchand, et Philippe Prisie de Curty, eschevins et procureur du faict commun de cette ville, d'une part, et honorable homme Jean Allaseur, esmailleur, demeurant en cette ville de Nevers,

d'autre part, lesquelles parties, en exécution de l'ordonnance rendue par les sieurs eschevins, le unzième de ce mois, et les conclusions dudit procureur, ont fait et passé entre elles le traité qui ensuit. C'est à scavoir que ledit Allasseur, pour faciliter les professeurs de philosophie à enseigner cette science qu'ils auroient connu estre spéculative, c'estoit de joindre les démonstrations à leurs escripts et parolles et pour cet effect de faire diverses ouvrages et machines de son art. Il s'est obligé et oblige par ces présentes, pendant sa vie, envers lesdits sieurs eschevins et procureur du faict commun, présents et acceptants pour eux et leurs successeurs esdittes charges de faire et fournir à ses despans, annuellement, aux régents de philosophie du collège de cette ville, tous les ouvrages et machines de son art qu'ils jugeront nécessaires pour l'utilité des escoliers et de tout le publicq. dont il fera luy-même les expériences, et moyennant ce, lesdits sieurs eschevins et procureur consentent et accordent que le taux dudit Allasseur des subsistances et subvention de cette ville, soit réglé annuellement à cinq sols, et qu'il jouisse de l'exemption de logement des gens de guerres, contributions et autres charges publiques, le tout soubz le bon plaisir de monseigneur l'Intendant, ce qui a été accepté par ledit Allasseur. Et soit scellé, car ainsy fait à Nevers, au bureau de l'hostel commun, avant midy, le dix-huit juillet 1683 ; présents : maître Pierre Despaty et François Simonnet, praticiens, demeurants audit Nevers, tesmoingts soussignés, etc. »

« Au bas de l'expédition faite audit maître Allasseur du traité cy-dessus est escript : Nous avons homologué le présent contract et consentons qu'il ayt son entière exécution.

» Fait à Nevers, ce 24 juillet 1683. Ainsi signé : de Malon, intendant, et plus bas : par Mgr de Belair, secrétaire.

» Et à l'instant ledit maître Jean Allasseur, y desnommé, a retiré ladite grosse et expédition. Fait à Nevers cejourdhuy 31^e et dernier jour du mois de juillet 1683, dont acte signé avec moi, greffier et secrétaire de l'hostel de ville et communauté de Nevers.

» Jean ALLASSEUR (sic). — CALLOT. »

II.

Le second épisode, postérieur d'une vingtaine d'années, nous conduit au commencement du dix-huitième siècle.

Il était alors d'usage que tous les ans, après l'élection des échevins, ceux-ci nommaient à l'Hôtel-de-Ville quatre gouverneurs ou recteurs de l'hôtel-Dieu de Saint-Didier, et un receveur tenu de rendre compte chacun an, le mercredi après la Pentecôte, auquel jour il était obligé d'apporter son compte prêt sur le bureau de la chambre destinée pour ce faire en ladite maison-Dieu (1).

Or, cette année 1704 avait été élu le sieur Dupont Saint-Pierre, artiste émailleur, auquel nous serions tenté d'attribuer le petit squelette d'émail du musée de Nevers, reproduit, dit M. du Broc de Segange (2), « avec une grande vérité, et surtout avec un grand sentiment des proportions du corps humain ». Cet artiste, en effet, était en même temps habile chirurgien, « renoëur des fractures et dislocations des os du corps humain ». Il paraît même que ce genre d'exercice lui causait beaucoup d'occupation et devait l'empêcher de remplir l'office dont on avait voulu l'honorer. Sur sa requête formelle, il fut donc déchargé de la recette de l'hôtel-Dieu, mais à la condition de soigner gratuitement les pauvres gens de campagne et de la ville qui viennent journellement rechercher ses secours.

Voici de même la copie des pièces relatives à cette affaire :

ORDONNANCE DE DÉCHARGE DE LA NOMINATION DE M. CLAUDE
DUPONT SAINT-PIERRE, ÉMAILLEUR ET RECEVEUR DE L'HÔTEL-
DIEU (3).

« *Messieurs,*

» *Messieurs les Lieutenants de maire, Échevins et Officiers
de la maison de ville de Nevers.*

» Supplie humblement Claude Dupont Saint-Pierre, émailleur
et renoëur des fractures et dislocations des os du corps

(1) PARMENTIER, *Archives de Nevers*, t. II, p. 15.

(2) *La Faïence, les Faïenciers et les Émailleurs de Nevers*, p. 250 et 255.

(3) *Archives communales de Nevers*, série GG., fonds Saint-Didier.

humain, demeurant à Nevers, et vous expose qu'il a esté assigné, par exploit de Gounot, huissier, de cejourd'huy unzième décembre, pour comparoir par-devant vous et y prêter serment de s'acquitter avec honneur de la charge de receveur de l'hôtel-Dieu, à laquelle, par acte d'assemblée du jour d'hier, il fut nommé; mais comme cette charge ne luy convient en aucune manière et qu'il ne convient pas audit employ, qu'il a même le nombre de huit enfants vivants qui est une légitime excuse pour le faire décharger de toute collecte, tutelle, commission et régie, suivant la disposition des ordonnances de nos roys, par la même raison luy devrait estre une excuse vailable pour le faire décharger de la recepte à laquelle vous l'avez nommé. A laquelle considération adjoutant qu'il est actuellement et journellement employé au service des pauvres, puisqu'il s'occupe et exerce journellement à renoûer les fractures et dislocations des os et parties démisées du corps humain, qui ne luy permet pas de pouvoir exercer aucune recepte ni aucun employ qui le puisse dissiper d'un soin si utile et de ce secours charitable qu'il rend au public, qui ont excité madame la duchesse de Bourgoigne de luy accorder l'exemption raportée dans ses placets, et d'enjoindre à M. Le Vayer, cy-devant intendant de cette généralité, de l'en faire jouir, ce qu'il ordonna au bas de la requête que le suppliant luy présenta le 21^e de janvier 1697, lesquelles requête et ordonnance de monseigneur l'Intendant furent, en exécution de votre ordonnance du 26 janvier audit an 1697, enregistrées sur le registre de cet hôtel de ville.

» Le suppliant espère que vous aurés égard à ces excuses et exemptions à luy cy-devant accordées et que vous ferés attention qu'il serait impossible au suppliant de pouvoir servir les pauvres en même temps de deux manières si différentes, opposées et incompatibles, ce qui oblige le suppliant de recourir à vous.

» Ce considéré, mesdits sieurs, il vous plaise, eu égard aux légitimes et admissibles excuses proposées cy-dessus par le suppliant, le décharger de la nomination qui a été faite de sa

personne pour receveur de l'hôtel-Dieu de Saint-Didier de cette ville; ce faisant, ordonner qu'il sera procédé à une nouvelle assemblée et nomination d'un autre sujet pour remplir et exercer ladite charge, et vous ferés bien.

» Signé : C. DUPONT SAINT-PIERRE.

» Soit communiqué au procureur du roy pour luy oüy, ordonner ce qu'il appartiendra.

» A Nevers, le 11 décembre 1704. »

« Le procureur du roy qui a pris communication de la requeste cy-dessus et de l'ordonnance rapportée en ycelle déclaration que le privilège prétendu par le suppliant ne regarde que l'exemption du logement de gens de guerre et modération de ses cottes de subsistance et ustancille, et non de la fonction à laquelle il a esté nommé; mais que si l'on entre en considération des services que le public en peut tirer et qu'il expose par sadicte requeste, en ce cas il s'en rapporte à justice d'en ordonner, et que si l'on prend le party de le descharger de la recepte dudit hostel-Dieu, que ce soit à condition qu'il continuera de rendre ses services au public suivant qu'il le déclare, et qu'à l'esgard des pauvres gens de campagne et de cette ville qu'il renouera les fractures, dislocations des os et parties de leurs corps sans en rien exiger.....

» Signé : MOQUOT D'AGNON. »

« Vu la présente requeste et les conclusions du procureur du roy, ayant égard aux remontrances dudit Dupont, nous l'avons déchargé de la nomination faite de sa personne à la charge de receveur de l'hôtel-Dieu de cette ville, moyennant qu'il renouera les ruptures et remettra les dislocations des habitants de cette ville et des environs, sans en exiger aucun salaire, ainsy qu'il s'y soumet par la présente requeste, qui sera enregistrée en notre greffe pour y avoir égard en temps et lieu, et qu'il sera procédé à une nouvelle nomination.

» Délibéré au bureau de l'hôtel de ville de Nevers, le 12 décembre 1704. »

(*Suivent les signatures.*)

Pour copie conforme :

Nevers, ce 5 novembre 1873.

I.abbé BOUTILLIER,

Conservateur des archives communales.

NUMISMATIQUE.

Nous avons recueilli récemment; sur notre ancien sol niver-nais, trois pièces de monnaie qui ne sont point dépourvues de quelque intérêt. Elles remontent à des périodes diverses : — gauloise — romaine — et féodale — nivernaise.

La première a été trouvée à Baulne-lès-Cuffy, sur l'emplace-ment même de la villa dont nous avons déjà entretenu la Société dans une de nos précédentes séances.

C'est une pièce gauloise en bronze d'une très-belle conser-vation. En voici la description :

A. Tête à gauche fortement chevelée.

R. Cheval galopant à gauche, surmonté de trois petits anne-lets posés 2 et 1.

Au-dessous se lit le mot — ABVDOS, — souligné d'un trait.

D'après l'opinion admise par plusieurs savants, le mot *Abudos* serait le nom grécisé d'une peuplade des Celtes qui aurait habité le Bas-Berry, dans les environs de Levroux.

Le sol de la villa de *Belnâ* se montre toujours généreux ; il y a été trouvé, en même temps que la monnaie gauloise, un NERVA en bronze, une houe gallo-romaine — *sarculum* — et enfin un couteau en silex dans la forme dite *langue de chat*.

On sait qu'après la conquête des Gaules les habitants de nos contrées ont continué à se servir de leur monnaie auctocthone.

La seconde pièce de monnaie a été trouvée sur la rive gauche de la Loire, près le *Pas-de-Fer* (1), où aboutissait une route romaine.

C'est un *aureus*.

On lit sur l'avvers :

ANTONINVS AVGPI VSPTRP XIII.

Sur le revers c o s III. — La Justice tenant d'une main la balance et de l'autre la corne d'abondance.

Il faut donc lire :

ANTONINVS AVGVSTVS PIVS PATER PATRIAE TRIBVNTIA
POTESTATE (FVNCTVS) XIV.

Il est facile d'indiquer exactement la date de cet *aureus*.

Les empereurs romains, ne pouvant être pourvus de la puissance tribunitienne par l'acclamation du peuple, se déclaraient tout simplement revêtus de cette puissance.

Or, Antonin, récemment adopté par Adrien, fut pour la première fois nommé tribun le 25 février de l'année 890 de la fondation de Rome, c'est-à-dire l'an 137 de notre ère.

C'est donc quatorze ans après que fut frappée la pièce que nous retrouvons.

Elle date de l'an 151, c'est-à-dire dix ans avant la mort d'Antonin.

La troisième pièce a été trouvée sur le bord de l'ancien chemin qui allait du Gravier à La Guerche, en pratiquant les fondations d'un mur destiné à servir de clôture à la nouvelle école des Maristes.

C'est un denier de Louis de Flandre, comte de Nevers, 1296-1321.

(1) Nous trouvons cette dénomination sur les cartes des anciens géographes; c'est en ce lieu, *Passus*, que l'on conduisait, pour être voiturés sur la Loire, les fers provenant des forges placées dans les environs. — Le nom de Poids-de-Fer a été, depuis moins d'un siècle, substitué à la désignation primitive.

On lit en lettres onciales :

LVDOVICVS COMES.

Entre-filets denchés, — croix largement patée :

R. §. NIVERNENSIS.

Dans le champ, entre grenetis, un lion brisé d'un lambel.

Cette brisure était motivée par ce fait que le comte Louis mourut avant son père, Robert, comte de Flandre.

La pièce est assez bien frappée ; l'argent paraît de bon aloi.

Nous devons supposer qu'elle se rattache au dernier monnayage de Nevers qui, comme on le sait, fut aliéné en 1355.

Diverses variétés de ce coin ont été publiées par MM. Duby, Poëy d'Avant et George de Soultrait.

La pièce que nous reproduisons offre, comme variété, un très-petit anneau placé en sommet, entre la lettre S de Ludovicus et la lettre C de Comes.

Ce petit anneau, que l'on prendrait volontiers pour un *point*, ne désignerait-il pas un *point secret* dont la clé est inconnue ? Nous ne pensons pas que jusqu'à ce jour on ait signalé des points secrets sur les monnaies nivernaises ?

Nous nous permettrons, en finissant, d'indiquer une erreur commise en pleine Académie par M. Dupin.

Dans son éloge du duc de Nivernais, notre illustre compatriote a proclamé que le duché avait, jusqu'à l'époque de la Révolution, conservé le droit régalien de battre monnaie.

Il oubliait que, moyennant 1,300 écus d'or, le roi Jean avait acquis de Louis de *Male* le monnayage de notre province.

L. ROUBET.



EXTRAIT DU DICTIONNAIRE DE PRUDHOMME

RELATIF AUX NIVERNAIS CONDAMNÉS A MORT PAR LE TRIBUNAL
RÉVOLUTIONNAIRE.

La dissertation intéressante à laquelle a donné lieu l'existence de l'assiette en faïence nivernaise dite « assiette à la guillotine », ainsi que les précieux documents présentés à la Société nivernaise par M. l'abbé Boutillier, relativement aux jugements et exécutions révolutionnaires qui ont eu lieu à Nevers, sous le régime de la Terreur, m'engagent à présenter à la Société une liste, encore incomplète sans doute, des Nivernais victimes de cette époque néfaste.

Cette sinistre nomenclature est extraite d'un ouvrage devenu rare, parce qu'il fut en partie saisi lors de sa publication, par les ordres du Directoire : je veux parler du *Dictionnaire des individus envoyés à la mort judiciairement, révolutionnairement et contre-révolutionnairement pendant la Révolution, particulièrement sous le règne de la Convention nationale*, etc., etc., par L. Prudhomme. — Paris, an V de la République (1796, vieux style).

Cet ouvrage, composé de six volumes, porte en façon d'épigraphie la phrase suivante :

« De l'insouciance des gouvernés naît la tyrannie des gouvernans. »

La lecture du *Dictionnaire* de Prudhomme exige une certaine intrépidité ; elle offre le récit non exagéré des atrocités dérisoirement juridiques commises à une époque dont nous ne sommes séparés que par l'espace d'une génération et contre le retour de laquelle la société actuelle ne possède aucune certitude d'assurance.

Prudhomme ne fut point un historien ; à peine fut-il un écrivain ; il était surtout un pamphlétaire violent et un compilateur obscur. Né à Lyon en 1752, il fut tour à tour employé chez un

libraire de cette ville, ouvrier relieur à Meaux, journaliste pamphlétaire à Paris au moment où éclata la Révolution, et enfin libraire-éditeur dans cette même ville quelques années plus tard, époque où il publie l'ouvrage cité plus haut.

Louis Prudhomme débuta dans la carrière littéraire par être franchement démolisseur ; ses écrits ne furent que des attaques de la plus extrême violence contre tous les principes d'autorité connus ; ils sont nombreux et volumineux, et tous empreints de cette boursouffure et de cette exagération de pensées et de style qui paraissent former spécialement le fond de l'éloquence révolutionnaire en tous pays et à toutes les époques.

En 1790, il fit afficher sur les murs de Paris, sous le titre de : *Prudhomme à tous les peuples de la terre*, un libelle ainsi conçu :

« J'avertis que je publierai incessamment les crimes de tous
» les potentats de l'Europe, des papes, empereurs, rois d'Es-
» pagne, de Naples, etc.... Le premier besoin d'un peuple
» qui veut être libre est de connaître les crimes de ses rois.
» Malgré la vigilance des despotes, j'en répandrai des millions
» d'exemplaires dans leurs États, sous ma devise : « Liberté de
» la presse ou la mort. »

Après avoir réclamé la mise en jugement du roi Louis XVI, Prudhomme, effrayé des excès de la Convention et de la tyrannie de Robespierre, commença à attaquer les hommes qui couvraient la France de sang et de honte ; il s'attira ainsi la haine de ses anciens amis et fut même pendant quelque temps emprisonné comme royaliste. Accusation fort peut méritée sans doute par un homme qui fut constamment un ennemi déclaré de la monarchie et qui appelle la Révolution « une explosion » causée par « les dilapidations et la corruption d'une cour per- » fide, par son insouciance pour les maux de la patrie, le » machiavélisme, et plus communément encore l'ignorance et » l'ineptie des ministres, la nullité des grands, l'arrogance du » clergé, l'orgueil et les dépenses excessives d'une reine étran-

•

» gère, la conduite licencieuse des princes du sang et la faiblesse du monarque ».

Prudhomme n'est donc point suspect de partialité. S'il s'indigne des atrocités révolutionnaires, s'il réclame l'abolition de la peine de mort, il regarde la Révolution comme nécessaire et légitime; il la représente seulement comme ayant été « ensanglantée » par « d'atroces criminels ».

Cette condescendance avouée pour tout ce qui touche aux principes révolutionnaires donne un caractère tout particulier d'autorité au *Dictionnaire* que je cite et dont sont extraits les noms nivernais suivants :

BERGER-DESBARRES (J.-P.), cultivateur, âgé de cinquante-cinq ans, né à Nevers, domicilié à Garchizy, canton de Nevers, condamné à mort le 4 thermidor an II par le tribunal révolutionnaire de Paris.

BINET (MARIE-EDME), fille âgée de cinquante ans, née à Loural, domiciliée à Donzy, canton de Cosne (*sic*), département de la Nièvre, condamnée à mort comme conspiratrice le 27 messidor an II par le tribunal révolutionnaire de Paris.

BLOT (CHARLES), âgé de trente-trois ans, né à Montfort, conducteur de bœufs, domicilié à Cosne, département de la Nièvre, condamné à mort comme conspirateur et pour fournitures infidèles le 22 prairial an II par le tribunal révolutionnaire de Paris.

BOUCHERON (JACQUES-FÉLIX), âgé de trente-sept ans, natif de Conches, canton d'Evreux, département de l'Eure, inspecteur de la navigation de l'Yonne, domicilié à Clamecy, département de la Nièvre, condamné à mort comme contre-révolutionnaire le 25 ventôse an II par le tribunal révolutionnaire de Paris.

BOYAU (C.), âgée de soixante-douze ans, née à Nevers, veuve de CHARLES AMIRAL, demeurant à Plagny, département de la Nièvre, condamnée à mort le 4 thermidor an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme conspiratrice.

CACADIER (Pierre-François), âgé de cinquante-un ans, né à Pot-de-Fer, département du Cher, marchand de tabac, ex-

graffier du juge de paix, domicilié à Cosne, département de la Nièvre, condamné à mort comme conspirateur le 22 prairial an II par le tribunal révolutionnaire de Paris.

CAMESET (C.-P.), âgé de soixante ans, né et domicilié à Nevers, département de la Nièvre, ex-juge, condamné à mort le 4 thermidor an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme conspirateur.

GASCOING (LOUISE), âgée de cinquante-six ans, ex-noble, femme La Roche-Lupy, née et domiciliée à Nevers, département de la Nièvre, condamnée à mort le 4 thermidor par le tribunal révolutionnaire de Paris comme conspiratrice.

CHAMBRUN D'USSELOUP père (C.-L.), âgé de cinquante-six ans, né à Nevers, département de la Nièvre, domicilié à Ussebourg, auditeur en la ci-devant Chambre des comptes de Nevers, condamné à mort le 4 thermidor an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme conspirateur.

CHAMBRUN D'USSELOUP l'aîné (P.), âgé de vingt-cinq ans, né à Nevers, département de la Nièvre, domicilié à Ussebourg, propriétaire, condamné à mort le 4 thermidor an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme conspirateur.

CHASSÉ ou CHASSI, fils de feu Pierre-Philibert, ex-noble, domicilié à Donzy, département de la Nièvre, condamné à mort comme émigré le 25 vendémiaire an II par la commission militaire séante à Bois-le-Duc.

CHAUMETTE (P.-GASPARD-ANAXAGORAS), âgé de trente-un ans, natif de Nevers, département de la Nièvre, domicilié à Paris, agent national de la Commune de Paris, condamné à mort le 24 germinal an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme complice d'une conspiration contre la liberté et la souveraineté du peuple, tendante à troubler l'État par une guerre civile, dissoudre la représentation, assassiner les membres des comités et les patriotes, détruire le gouvernement républicain, s'emparer de la souveraineté du peuple, rétablir la monarchie.

CHEVAN (BASILE) *alias* CHEVANNE, dit DE MANGERIE, rentier, domicilié à Clamecy, département de la Nièvre, con-

damné à mort comme contre-révolutionnaire le 25 ventôse an II par le tribunal révolutionnaire de Paris.

CHOMOROT (GILBERT), maître de poste, domicilié à Cosne, département de la Nièvre, condamné à mort comme conspirateur le 22 prairial an II par le tribunal révolutionnaire de Paris.

COCHEUX (PIERRE), âgé de vingt-un ans, né à Poutié, département de la Nièvre, chaircuitier (*sic*), domicilié à Pouilly, département de la Nièvre, condamné à mort comme conspirateur le 9 messidor an II par le tribunal révolutionnaire de Paris.

DEPAUL-LEMPEREUR-BISSY (C.-E.), âgé de soixante-quatorze ans, né et domicilié à Nevers, département de la Nièvre, ex-juge au bailliage de Nevers, condamné à mort le 4 thermidor an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme conspirateur.

DOUSSET (LOUIS-MARIE-JOSEPH), ex-chanoine de Nevers, âgé de trente-deux ans, né à Versailles, domicilié à Paris, département de la Seine, condamné à mort comme conspirateur le 2 messidor an II par le tribunal révolutionnaire de Paris.

DREUX, femme LICHY (JEANNE), âgée de soixante-deux ans, native de Sauvigny, département de l'Allier, ex-noble, domiciliée à Cosne, département de la Nièvre, condamnée à mort comme contre-révolutionnaire le 16 floréal an II par le tribunal révolutionnaire de Paris.

DUBOIS père (J.-J.), âgé de soixante-quatre ans, né à Moulins, département de l'Allier, domicilié à Nevers, département de la Nièvre, président de la ci-devant Chambre des comptes de Nevers, condamné à mort le 4 thermidor an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme conspirateur.

DU VERNE (BARTHÉLEMY), âgé de soixante-sept ans, né à Châteauneuf, département de la Nièvre, ex-noble, maréchal-de-camp, domicilié à Nevers, même département, condamné à mort comme contre-révolutionnaire le 25 ventôse an II par le tribunal révolutionnaire de Paris.

DU VERNE (M.-JOSÉPHINE-THOMASSINE-PACÔME), âgée de trente-six ans, née à Mingot, fille ex-noble, domiciliée à Cosne, département de la Nièvre, condamnée à mort comme contre-révolutionnaire le 16 floréal an II par le tribunal révolutionnaire de Paris.

DUMOUTOS ou **DUMONTOS** (JACQUES-NICOLAS-SANGLÉ), dit **LONGCHAMP**, âgé de quarante-trois ans, ci-devant valet de chambre de la femme Capet, ci-devant marchand de bois, domicilié à Paris, faubourg Honoré, 40, département de la Seine, condamné à mort le 25 ventôse an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme complice d'une conspiration de Capet contre le peuple à la journée du 10 août 1792.

ÉVRA (J.-B.-F.), ex-gendarme, âgé de quarante ans, né à La Charité-sur-Loire, département de la Nièvre, domicilié au Gravier, département du Cher, condamné à mort comme conspirateur le 4 thermidor an II par le tribunal révolutionnaire de Paris.

FABRE (JEAN-JOSEPH), curé, domicilié à Saint-Éloi, département de la Nièvre, condamné à mort le 28 nivôse an II par le tribunal criminel du département du Puy-de-Dôme comme réfractaire.

FAISEAU (JEAN-BAPTISTE), agent de l'ex-duc de Nivernois, né à Loselle, département de la Nièvre, domicilié à Donzy, même département, condamné à mort le 27 messidor an II par le tribunal révolutionnaire séant à Paris comme conspirateur.

FARDYR, *alias* **FARDIÈRE** (J.), femme **RAPIN** (JEANNE), âgée de cinquante ans, née à Bordeaux, département de la Gironde, domiciliée à Donzy, département de la Nièvre, condamnée à mort le 27 messidor an II par le tribunal révolutionnaire séant à Paris comme conspiratrice.

FAULQUIER (LÉGER-NICOLAS), domicilié à Clamecy, département de la Nièvre, membre dudit département, ex-substitut du procureur du ci-devant tyran-roi en la ci-devant élection de Clamecy, condamné à mort le 25 ventôse an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme contre-révolutionnaire.

FENGUEUR (GLAUDE), ou FEUGNEUR (CHARLES), âgé de quarante-six ans, natif de Neuf-Marché, district de Gournay, garde forestier des bois nationaux, domicilié à Arme (district de Clamecy), condamné à mort le 25 ventôse an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme conspirateur et complice des manœuvres contre-révolutionnaires qui ont existé dans le département de la Nièvre.

FITY (JEAN-JOSEPH), menuisier, âgé de trente ans, né à Nevers, département de la Nièvre, domicilié à Buis, département de la Drôme, condamné à mort le 18 floréal an II par le tribunal révolutionnaire séant à Paris, comme complice d'une conspiration qui a existé dans le département de la Drôme.

FOLLEREAU (PIERRE), ex-bénédictin, domicilié à Nevers, département de la Nièvre, condamné à mort le 28 ventôse an II par le tribunal révolutionnaire du département de la Vienne comme réfractaire à la loi.

FOURNIER, veuve CHABANNE (MARIE-FRANÇOISE-HYACINTHE), ex-marquise, âgée de quarante-sept ans, née à Quincy-sur-Yonne, domiciliée à Nevers, département de la Nièvre, condamnée à mort le 25 ventôse an II par le tribunal révolutionnaire séant à Paris comme contre-révolutionnaire, accusée d'avoir pratiqué des manœuvres tendantes à assassiner le peuple, à discréditer les assignats et d'avoir prêché le fédéralisme et le royalisme.

FRAPIER (AUGUSTE-EDME), maire, ex-juge, domicilié à Donzy, département de la Nièvre, condamné à mort le 27 messidor an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme conspirateur.

GAUCHER (H.-G.), ancien major du ci-devant régiment de Bassigny, âgé de cinquante-neuf ans, né à Saint-Léger, département de la Nièvre, ex-chevalier de l'ordre du tyran-roi, domicilié à Langres, département de la Haute-Marne, condamné à mort le 1^{er} thermidor an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme conspirateur.

GAUTIER (A.), âgé de cinquante-trois ans, né à Montaigu, département de la Creuse, domicilié à Méry (?) département de

la Nièvre, ex-commissaire du tyran-roi, condamné à mort le 4 thermidor an II par le tribunal révolutionnaire séant à Paris comme conspirateur.

GONDIER (PIERRE), âgé de trente ans, agent de change, natif de Saint-Honoré, département de la Nièvre, domicilié à Paris, département de la Seine, condamné à mort le 15 brumaire an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme convaincu d'avoir accaparé quantité de pains chez lui. Cet accaparement consistait, d'après la déclaration de la domestique, en plusieurs morceaux de pain dans son buffet pour les poules de la voisine.

GOY (PHILIPPE-ÉTIENNE), ancien vice-président du district de Cosne, chef de la légion de la garde nationale, âgé de trente ans, né à Donzy, domicilié à Cosne, département de la Nièvre, condamné à mort le 22 prairial an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme conspirateur et complice de la conspiration qui a existé à Cosne.

GUÉRIN (THOMAS-LOUIS), dit LORILLARD, perruquier, âgé de trente-six ans, né à La Charité-sur-Loire, département de la Nièvre, domicilié à Orléans, département du Loiret, condamné à mort le 26 prairial an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme conspirateur, ayant applaudi au fédéralisme.

HALY père (J.-J.), âgé de trente-six ans, né à Gerson, département du Cher, domicilié à Nevers, département de la Nièvre, ex-procureur et notaire et officier municipal, condamné à mort le 4 thermidor an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme conspirateur.

JUDE (J.), âgé de trente-cinq ans, coiffeur, né à Corbigny, département de la Nièvre, condamné à mort le 22 messidor an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme complice de la conspiration de la prison du Luxembourg où il était détenu.

LABOULAYE, dit MARILLAC (JEAN-N.-AMBROISE), ex-noble et officier, domicilié à Nevers, département de la Nièvre, condamné à mort le 17 messidor an II par le tribunal criminel du département de l'Allier comme émigré.

LABUSSIÈRE (HENRY), ex-noble, âgé de quarante-neuf ans, né et domicilié à Billy, département de la Nièvre, condamné à mort le 25 ventôse an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme contre-révolutionnaire.

LABUSSIÈRE (JACQUES-JEAN), ex-noble et capitaine au ci-devant régiment d'Auvergne, âgé de cinquante-quatre ans, né à Angalion (?), département de la Nièvre, domicilié à Nevers, même département, condamné à mort le 16 floréal an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme complice d'un complot qui a existé le 9 août 1792 de la part du dernier tyran-roi et d'autres.

LA FAYE (EDME-ÉTIENNE), âgé de trente-sept ans, homme de loi, accusateur public près le tribunal du district de Cosne, né à La Charité, département de la Nièvre, domicilié à Cosne, même département, condamné à mort le 22 prairial an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme complice d'une conspiration dans la commune de Cosne.

LARDENELLE (JEAN-BAPTISTE-ALEXIS), *alias* **LARDEMELLE**, lieutenant-colonel du 10^e régiment de chasseurs à cheval, domicilié à Clamecy, département de la Nièvre, condamné à mort le 25 ventôse an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme contre-révolutionnaire.

LAROCHE-LUPY (E.), âgé de soixante-quatre ans, né à Lupy, département de la Marne (1), domicilié à Nevers, même département, ex-noble, condamné à mort le 4 thermidor an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme conspirateur.

LAUL (JEAN), ci-devant trésorier de France, âgé de quarante-cinq ans, né à Coulange, département de la Nièvre, domicilié à Moulins, département de l'Allier, condamné à mort comme conspirateur le..... an II par la Commune révolutionnaire séante à Lyon.

(1) On remarquera quelques erreurs soit dans l'orthographe des noms propres, soit dans celle des localités ; l'auteur de cet article a tenu à reproduire sans modification la nomenclature fournie par Prudhomme.

LAURENT (JEAN-PIERRE), ex-curé et maire de La Celle-sur-Loire, âgé de cinquante-huit ans, né et domicilié à Donzy, département de la Nièvre, condamné à mort comme conspirateur le 27 messidor an II par le tribunal révolutionnaire de Paris.

LAVILLETTE (CHARLES-LÉONARD), administrateur du district de Montargis, âgé de quarante-cinq ans, natif de Clamecy, ci-devant président de l'élection, depuis juge du district, domicilié à Montargis, département du Loiret, condamné à mort le 18 germinal an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme convaincu d'être complice de manœuvres pratiquées de la part du tyran-roi et de ses suppôts dans l'intervalle du 20 juin au 10 août 1792.

LAXALDE (J.-B.), âgé de quarante-deux ans, né à Ainhout, département des Pyrénées-Orientales, domicilié à Nevers, département de la Nièvre, commis aux ponts et chaussées, condamné à mort comme conspirateur le 4 thermidor an II par le tribunal révolutionnaire de Paris.

LÉCLERC (PIERRE), âgé de quarante-six ans, ci-devant notaire, commissaire national près le tribunal du district de Cosne, né à Aleny, domicilié à Cosne, département de la Nièvre, condamné à mort le 22 prairial an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme complice d'une conspiration qui a existé dans la commune de Cosne.

LEMPEREUR (M.-E.), âgé de soixante-six ans, né et domicilié à Nevers, département de la Nièvre, ex-garde du tyran-roi, condamné à mort comme conspirateur le 4 thermidor an II par le tribunal révolutionnaire de Paris.

MARION-LEMAULE (P.-B.), âgé de cinquante-neuf ans, né à Nevers, département de la Nièvre, domicilié audit lieu, condamné à mort comme conspirateur le 4 thermidor an II par le tribunal révolutionnaire de Paris.

MEIGNAN, dit CHAMPROMAIN (ANDRÉ-ÉTIENNE), juge de paix du canton de Cosne, âgé de quarante-huit ans, né à Druget (?), département de l'Yonne, domicilié à Cosne, département de la Nièvre, condamné à mort le 22 prairial an II par le tribunal

révolutionnaire de Paris comme complice d'une conspiration : dans la commune de Cosne.

MILLIN DU PERREUX (JÉRÔME-ROBERT), ex-administrateur des loteries, âgé de soixante-deux ans, né à Nevers, département de la Nièvre, domicilié au Perreux, département de la Seine, condamné à mort le 13 prairial an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme conspirateur.

PIRENT (ANTOINE), âgé de cinquante ans, natif de Clermont-Ferrand, département du Puy-de-Dôme, domicilié à Cosne, ex-président de l'administration du district de Cosne-sur-Loire, ex-curé de ladite commune, condamné à mort le 22 prairial an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme conspirateur en traitant les patriotes de scélérats, gredins à guillotiner, les accusant de ne faire les taxes révolutionnaires sur les riches que pour s'en approprier le montant et disant qu'ils étaient des tyrans qui voulaient ruiner les riches.

PORTEPAIN (JACQUES), âgé de soixante-treize ans, ex-curé de la commune d'Ouagne, né et domicilié à Nevers, condamné à mort comme contre-révolutionnaire le 25 ventôse an II par le tribunal révolutionnaire de Paris.

PRACOMPTAT (A.-C.), âgé de soixante-deux ans, né à Rouy, département de la Nièvre, domicilié audit lieu, ex-noble, condamné à mort le 4 thermidor an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme conspirateur et ayant facilité l'émigration de son neveu.

PRISSY-LIMOUZ (C.-A.), âgé de cinquante-sept ans, né à Nevers, département de la Nièvre, domicilié à Germigny, même département, ex-officier municipal, condamné à mort le 4 thermidor an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme conspirateur.

RAMEAU (JEAN-LOUIS), âgé de soixante-deux ans, natif de Neuvy-le-Républicain, ci-devant seigneur, avant la Révolution juge et subdélégué de l'intendance d'Orléans et depuis ex-député et suppléant de l'Assemblée constituante, vice-président du directoire du département de la Nièvre, ex-député à l'Assemblée législative, demeurant à Cosne, condamné à mort le

18 floréal an II par le tribunal révolutionnaire de Paris, comme complice d'une conspiration dans la commune de Cosne.

RAMEAU (JEAN-FRANÇOIS), âgé de cinquante-sept ans (ailleurs vingt-six ans), natif de Neuvy-le-Républicain (ailleurs de Rury?), assesseur du juge de paix, ex-député à l'Assemblée législative, domicilié à Cosne, département de la Nièvre, condamné à mort le 18 floréal an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme complice d'une conspiration dans la commune de Cosne.

REMIGNY (ANT.-HENRI), âgé de trente-sept ans, né à Nevers, département de la Nièvre, y demeurant, ex-noble, condamné à mort le 4 thermidor an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme complice du tyran Capet à la journée du 10 août et affectant de porter des fleurs de lys jusque sur son gilet.

REPOUX, dit CHEVAGNY (DENIS), ci-devant auditeur des comptes de Dele, âgé de soixante-douze ans, né et domicilié à Luzzy, département de la Nièvre, condamné à mort le 14 floréal an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme convaincu d'avoir tenu des propos tendant à rétablir la royauté.

ROBILLARD (J.-P.), notable et officier municipal, âgé de trente-trois ans, né et domicilié à Nevers, département de la Nièvre, condamné à mort le 4 thermidor an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme ayant fait déployer le drapeau rouge dans la commune de Nevers pour égorger les patriotes et ayant rédigé une adresse au tyran-roi.

ROCHET (JEAN), âgé de vingt-sept ans, toucheur de bœufs, natif d'Orléans, département du Loiret, domicilié à Cosne, département de la Nièvre, condamné à mort le 22 prairial an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme conspirateur, en appliquant à son profit la ration destinée pour la subsistance des bestiaux qu'il était chargé de conduire.

RONAT (NICOLAS), instituteur, âgé de quarante-cinq ans, natif de Brunoy (?), département de la Nièvre, domicilié à Antrane (1), même département, condamné à mort le 25 ventôse

(1) Pour Entrains sans doute.

an II par le tribunal révolutionnaire contre contre-révolutionnaire ayant chanté le *Domine salvum fac regem* à une messe célébrée le 10 pluviôse en l'église de Saint-Cyr.

SAINT-JUST (ANTOINE), âgé de vingt-six ans et demi, étudiant, député à la Convention nationale, natif de l'Isère (?) (1), département de la Nièvre, domicilié à Paris, département de la Seine, mis hors la loi par décret de la Convention nationale du 9 thermidor an II comme traître à la patrie, — exécuté le 10.

SAVE (PIERRE), huissier et maire, âgé de quarante-quatre ans, natif de Savisy (?), département de la Nièvre, domicilié à Saint-Sulpice, même département, condamné à mort le 9 messidor an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme ennemi du peuple, en disant que ce n'était pas ce que la Convention avait fait de mieux que de faire mourir le roi, qu'il se foutait des lois, que la Convention faisait les lois, mais qu'elle ferait mieux de nommer un roi.

SEGUIER, veuve REMIGNY (SUZANNE-THÉRÈSE), ex-noble, âgée de soixante-six ans, née à Paris, département de la Seine, domiciliée à Nevers, département de la Nièvre, condamnée à mort le 4 thermidor an II par le tribunal révolutionnaire de Paris, comme ayant caché ses titres de noblesse et ses terriers, en logeant dans une chambre à charbon un commandant de bataillon et en faisant mettre son drapeau dans une écurie, et en disant à un tailleur qu'il perdrait ses pratiques s'il n'abandonnait la Société populaire.

TENAILLE, dit CHAMPTON (LOUIS-ÉTIENNE), ex-garde du dernier tyran-roi, âgé de quarante-quatre ans, né et domicilié à Clamecy, département de la Nièvre, condamné à mort le 25 ventôse an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme convaincu d'avoir participé aux crimes commis par Capet dans la journée du 10 août 1792.

TENAILLE, dit LESNAUX (J.-B.-MARIE), ex-garde du dernier tyran-roi, âgé de vingt-neuf ans, né et domicilié à Clamecy,

(1) Decize.

département de la Nièvre, condamné à mort le 25 ventôse an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme convaincu d'avoir participé aux crimes commis par Capet dans la journée du 10 août 1792.

TOURET (CLAUDE-NICOLAS), ancien ingénieur des ponts et chaussées, âgé de trente-trois ans, natif de Moulins, département de l'Allier, domicilié à Decize-le-Rocher, département de la Nièvre, condamné à mort le 11 nivôse an II par le tribunal révolutionnaire de Lyon comme contre-révolutionnaire.

TOMYON (ÉTIENNE-JULIEN), âgé de soixante-quatre ans, natif de Coulouge, ci-devant curé de Saint-Cypre (1), demeurant à Saint-Cypre-des-Antrain, district de Clamecy, condamné à mort le 25 ventôse an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme complice d'une conspiration contre le peuple le 10 août 1792.

TRÉCHAUX (François), âgé de vingt-six ans, né à Guvigny (2), département de la Nièvre, y demeurant, condamné à mort le 4 thermidor an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme contre-révolutionnaire et ayant dit qu'il aurait mieux aimé se faire tuer que de partir pour les frontières, et que sa maxime favorite était « sauve-qui-peut ».

VALORI, veuve de **FRANÇOIS-ÉTIENNE MAZIN (MARIE-FLORENCE)**, ex-noble, âgée de soixante-sept ans, native du Quesnoy, département du Nord, domiciliée à Dampierre, département de la Nièvre, condamnée à mort le 16 prairial an II par le tribunal révolutionnaire de Paris comme contre-révolutionnaire ayant cherché à s'évader de la maison d'arrêt de Cosne, où elle était détenue.

VIGNAUT (BARTHELMEY), vivant de son revenu et clerc de procureur, âgé de trente ans, né à Saint-Saulge, département de la Nièvre, domicilié à Paris, département de la Seine, condamné à mort le 24 messidor an II par le tribunal révolution-

(1) Saint-Cyr.

(2) Sans doute Guérigny.

naire de Paris comme chef de la faction fédéraliste et l'un des agents de Brissot.

VILLARD (ANTOINE-FRANÇOIS), ex-noble, ci-devant commissaire de la marine, âgé de quarante-sept ans, natif de Bayonnet (Gard), domicilié à Nevers, département de la Nièvre, condamné à mort comme contre-révolutionnaire le 23 nivôse an II par la commune de Lyon.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, cette liste nécrologique est probablement incomplète ; elle ne fait pas mention des exécutions qui ont dû avoir lieu à Nevers même ; et je fais ici appel aux souvenirs et traditions de famille de chacun pour compléter ces tristes documents.

Imphy, 7 février 1874.

Chevalier **HENRY DE PIERREDON DE FERRON**.

La bibliothèque de Nevers possède un volume fort curieux et assurément très-rare aujourd'hui : c'est une collection de nombreux numéros de :

» La liste générale et très-exacte des noms, âges, qualités
» et demeures de tous les conspirateurs qui ont été condamnés
» à mort par le tribunal révolutionnaire établi à Paris par la
» loi du 17 août 1792, et par le second tribunal établi à Paris
» par la loi du 10 mars 1793 pour juger tous les ennemis de
» la patrie.

Vous qui faites tant de victimes,
Ennemis de l'égalité,
Recevez le prix de vos crimes,
Et nous aurons la liberté.

» L'an deuxième de la République, une, indivisible et
impérissable. »

Ce douloureux martyrologe se vendait quinze sols le numéro, chez tous les libraires et « marchands de nouveautés ».

On rencontre en le parcourant tous les noms des victimes nivernaises qui figurent dans l'extrait du dictionnaire de Prudhomme, plus les quatre suivants que, grâce à l'obligeance de M. le Bibliothécaire de la ville, je puis ajouter à la liste précédente, savoir :

BERTON (E.), âgé de quarante-ans, né à Thouars (?), département de la Nièvre, marchand de vin.

LAURENÇOT (P.), âgé de soixante-quatre ans, natif de Nevers-La-Charité, forestier.

PERRIOT (C.), âgé de quarante ans, né et demeurant à Cosne, officier de santé.

VAUCARET (P.), âgé de trente-cinq ans, natif de Guilenay(?), département de la Nièvre, ex-noble, ex-chevalier de l'ordre du tyran.

Ch. H. DE P. F.



RELATION PUREMENT HISTORIQUE

D'UN VOYAGE DE SOIXANTE-UN PRÊTRES, DU DÉPARTEMENT DE
LA NIÈVRE, DE NEVERS A BREST. 1794.

Les faits que l'on va raconter seraient à peine croyables si chacun d'eux ne pouvait se vérifier. Ils sont exposés avec candeur et vérité, sans réflexion, sans prévention.

Avant de détailler les événements du voyage, il est bon de rappeler certaines particularités qui l'ont précédé.

Les prêtres insermentés du département de la Nièvre, exceptés de la déportation, à raison de leur âge ou de leurs infirmités, étaient reclus à Nevers, depuis le mois de novembre 1792, à l'ancienne abbaye de Notre-Dame, avec la liberté de sortir tout le jour pour vivre ou s'approvisionner en ville. Jamais ils n'en abusèrent. Mais le citoyen Marché, concierge de la maison, spéculant sur le profit qu'il aurait à les nourrir lui-même, fit révoquer la permission qui leur avait été accordée

d'aller en ville, et, sous de faux prétextes, il obtint la clôture absolue de la maison, força les plus aisés à accepter sa table au prix qu'il voulait, et les plus indigents à acheter près de lui les comestibles à un prix plus élevé qu'ailleurs. Il fit plus, il s'arrogea le droit de lire toutes les lettres que les prêtres recevaient de leurs familles et celles qu'ils leur envoyaient. Il présidait aux entretiens des détenus avec leurs parents ; il exigeait un paiement excessif pour les commissions que lui seul ou les siens avaient droit de faire. Il traitait les prisonniers avec une hauteur, un mépris, des propos injurieux qu'on ne se permettrait pas envers des portefaix. Il alla plus loin, il augmenta à volonté le prix de sa pension, quoiqu'il eût retranché, de son autorité, et sans qu'on pût articuler la moindre plainte, les déjeuners et les desserts. Il fit interdire la sortie aux servantes de quelques-uns qui allaient chaque jour en ville acheter des vivres, et parvint même, dans la suite, à les chasser absolument de la maison de réclusion, pour qu'on ne pût s'adresser qu'à lui.

On avait laissé aux détenus, pour promenade, outre le jardin qu'on leur amodia, l'usage d'une belle terrasse. Le gardien, ayant calculé qu'il aurait des fruits à recueillir sur cette terrasse, obtint pour lui le privilège exclusif d'en jouir, et la ferma. Sa femme, à son exemple, sans respect pour l'âge, injuriait même les plus respectables; ses enfants étaient autant d'espions. Leur double motif était de s'enrichir rapidement et d'humilier les rectes : ils ont satisfait leur cupidité, mais ils ont trouvé des hommes pacifiques, résignés, patients, supportant tout avec joie, bien loin de se plaindre, des hommes conséquemment qu'ils n'ont pu humilier.

Le 3 septembre 1793, V. S., ils furent transférés au ci-devant séminaire, dont le local plus étroit était cependant plus aéré. A cette époque ils étaient au nombre de quarante-huit. Le citoyen Fouché, représentant du peuple à Nevers, avait, quelques jours auparavant, élargi une dizaine de prêtres assermentés aussi reclus ; il avait même donné la liberté à plusieurs insermentés, sur les demandes des communes, ne jugeant pas, avec raison,

qu'ils fussent coupables pour le refus d'un serment que la loi leur permettait de faire ou de ne pas faire, et probablement il l'eût rendue à tous les détenus, si les clameurs de quelques membres de la Société populaire de Nevers ne l'eussent décidé à faire réincarcérer les insermentés élargis, à l'exception d'un seul qui jouit encore de la liberté.

Vers ce temps on abolit le culte catholique dans le département de la Nièvre, c'est-à-dire le 27 vendémiaire, 2^e année républicaine (le 18 octobre 1793). La maison de réclusion fut tout-à-coup investie par une troupe de gardes nationaux armés. Une partie entra dans la maison, ayant à sa tête le citoyen Callot, agent national du district, et les citoyens Rousseau, Talbotier, Bompis et autres municipaux. Au mépris de la permission accordée aux reclus par la municipalité de dire la messe dans de petits oratoires qu'ils avaient décorés, les gardes et leurs chefs se portent aux trois chapelles, enlèvent ce qu'ils jugent à propos, brisent tous les christs, les foulent aux pieds, renversent les autels, crachent dans les linges servant aux saints mystères, déchirent les livres, profèrent mille blasphèmes, mille impiétés. De là, comme des furieux, ils entrent dans la chambre de chaque reclus, les accablent d'injures, leur font mille menaces, renouvellent leurs profanations, lacérant avec dérision les saintes images, les bréviaires qu'aucune loi n'a prohibés, brisent les crucifix, les bénitiers, emportent les chapelets, et, sous le prétexte d'habiller des pauvres ou de les aider, ils enlèvent au plus grand nombre des prêtres des chemises, des serviettes, des draps, de la bougie, du papier et tous les petits effets qui tombent sous leurs mains, sans autre règle que leur rapacité. Ils ravirent à plusieurs leurs couverts d'argent, le peu de numéraire qu'ils avaient, les assignats qui étaient en leur possession ; ils allèrent jusqu'à les imposer, les uns à 100 fr., les autres à 150, au gré de leurs caprices. Partie des effets était sur-le-champ attribuée aux gardes. Un d'eux, voyant qu'on venait de prendre à un reclus sa montre, la réclama pour lui, « Tiens, la voilà, lui dit un des chefs ; depuis longtemps tu en cherches une. »

Le 30 octobre, c'est-à-dire douze jours après, nouvelle visite des mêmes agents, même conduite : on enleva les matelas doubles, les lits de plume, les oreillers, les draps et tout ce qui ne peut se cacher.

Sur la fin de décembre 1793 se répandit, à Nevers, le bruit de la déportation des prêtres ; elle fut arrêtée peu de temps après par le représentant Pointe, pour le 14 février 1794, contre son vœu et celui de la majorité de la Société populaire de Nevers. Cette nouvelle dut paraître d'autant plus invraisemblable que dans les trois décrets concernant les prêtres et la déportation (celui du 26 août 1792, celui de mars 1793 et celui du 30 vendémiaire, 2^e année républicaine), les prêtres sexagénaires ou infirmes, dûment constatés, étaient condamnés à la réclusion et non à la déportation ; or, les trois quarts des reclus de Nevers étaient ou sexagénaires ou infirmes, les valides du département ayant profité de la loi du 26 août 1792 pour sortir de France. C'est dans le seul département de la Nièvre qu'on s'est permis, sans motif, sans raison, cette infraction à la loi ; dans tous les autres départements de la République, les sexagénaires ou infirmes, légalement constatés, étaient retenus en réclusion.

Le jour fatal, 14 février 1794, approchait ; pour préluder à ce jour, les citoyens Callot, agent national du district, Henriot, agent du comité révolutionnaire, et Paulmier, agent militaire, escortés d'un fort détachement de canonnières, vinrent au ci-devant séminaire pour achever les pillages faits trois mois et demi auparavant ; ils réitérèrent cette opération le lendemain. C'était les 12 et 13 février. Ils prétendaient, en annonçant la déportation sans exception pour le lendemain, ne laisser à chacun que trois chemises, trois mouchoirs, etc., et 30 fr. en assignats. Ils s'emparèrent, en conséquence, des malles, les déposèrent dans un lieu fermé, n'adjugèrent à chaque reclus que ce qu'ils voulurent, en fouillèrent plusieurs, prirent les montres qui avaient échappé aux précédentes exactions, les couteaux, ciseaux, canifs, assignats ; à un grand nombre, les livres de piété, d'histoire, de littérature, seule consolation des prisonniers ; leur disant à tous : « Vous n'aurez plus besoin de

· tout cela. » Ils soupçonnaient que des calices, des ornements, de l'argenterie, du numéraire, des couverts avaient été cachés; ils firent décarreler un corridor, mais ne trouvant rien, leur rage augmenta. Partie des effets enlevés fut aussitôt la récompense des gardes; et cependant on agissait, disait-on, au nom et au profit de la nation.

Il faut observer que pendant quinze mois qu'a duré la réclusion à Nevers, les prisonniers n'ont pu obtenir du département le moindre secours, à l'exception d'une somme de 600 fr. partagée entre soixante. Tandis que dans tous les autres départements on leur faisait une pension plus ou moins suffisante, à Nevers on les laissait dans la plus honteuse nécessité. Ceux qui étaient aisés aidaient leurs confrères; quelques aumônes suppléaient aux besoins urgents; et si tous au moment du départ avaient conservé quelques ressources, ils ne le devaient qu'au soin qu'ils eurent de cacher ce qu'ils avaient soustrait aux perquisitions.

Le 18 février, veille du départ, chaque reclus dut penser à préparer son porte-manteau; mais il était impossible d'y renfermer ce qui lui restait de hardes ou d'effets; il y avait d'ailleurs à craindre une nouvelle perquisition. Quant aux meubles et ustensiles de ménage qu'ils s'étaient procurés, ils ne pouvaient les emporter. Le grand nombre fit cadeau de ces objets au citoyen Marché, gardien de la maison, quoiqu'il eût assisté à tous les pillages, qu'il y eût contribué et qu'on fût assuré qu'il donnait les indications. Il eut donc gratuitement des draps de tous, du bois, du linge, des habits, des lits entiers; il demanda à acheter un secrétaire, des montres d'or et d'argent; il convenait du prix et promettait d'en remettre le montant en cachette dans le bateau. Plusieurs firent avec lui ces accords et leur crédulité les rendit dupes. Il n'a tenu aucunes de ses promesses et ne parut point au moment du départ. Il alla jusqu'à retenir des couvertures, des chemises, du linge, de petits objets que chacun l'avait prié de faire porter secrètement au bateau; entre autres, il garda une montre d'or et quelques assignats du citoyen Bouard, provenant de l'échange de son argenterie. Sa femme, sa belle-mère

semblaient mettre le plus grand zèle à ces commissions secrètes. Rien n'a été rendu, tout a été retenu.

Prévenu de l'époque du départ, le citoyen Marché n'avait permis aux reclus de faire leurs provisions de bois et de vin qu'à la dernière extrémité, bien assuré qu'il serait maître de tout peu de jours après. Cette manœuvre lui était d'autant plus facile, que lui seul vendait le bois et le vin à tel prix qu'il voulait.

Un reclus ayant en ville un ami qui craignait d'être connu, en reçut une voiture de bois. Marché se l'arrogea sans dire mot, et le reclus se tut pour ne pas révéler son ami. Un dernier trait : un très-grand nombre de prêtres avaient à la cave chacun un poinçon, quelques-uns un quart de vin, presque tous pleins, Marché et sa femme les supplièrent de les leur donner, disant qu'il valait mieux qu'ils en profitassent que la nation. C'était un don forcé, extorqué ; mais on y consentit, et la nuit entière fut employée à transférer les poinçons et les quarts dans la cave à l'usage de Marché. Ainsi, ces malheureux dépouillés aidèrent-ils leur propre spoliateur. Ils étaient maîtres de ce qu'ils donnaient, ils pouvaient en disposer. Sans exagération, on peut dire que Marché a acquis plus de six mille livres dans les deux jours et la nuit qui ont précédé le départ des prêtres. Quant aux pillages des 18 et 30 octobre 1793, des 13 et 14 février 1794 par les autorités, on ne peut les évaluer ; ils étaient bien plus considérables.

Vint enfin le jour tant désiré des ennemis des prêtres, que la loi respectait même en les condamnant ; elle ne pouvait approuver aucune de ces violences, de ces exactions. Les prisonniers ne craignirent pas d'interpeller ces mêmes ennemis, de déclarer si pendant leur réclusion ils avaient donné lieu à la moindre plainte, à la moindre dénonciation ; si pendant qu'on les dépouillait, il leur était échappé un seul murmure, le plus simple reproche.

Le 14 février 1794 (25 pluviôse, l'an II^e de la République française une et indivisible), jour de mémoire impérissable, à neuf heures du matin, les porte-manteaux ayant été transférés au

bateau sur la Loire, les reclus, sans distinction d'âge et d'infirmités, sont sommés de descendre de leurs chambres. Ils traversent une foule compacte et consternée, plusieurs pleurant et gémissant; la garde nationale forme haie. Ils gagnent la rivière et entrent dans un frêle bateau couvert, où ils trouvent onze prêtres, partie assermentés, venant des autres maisons d'arrestation de la ville, condamnés comme eux à la déportation. Le citoyen Duguet, vicaire épiscopal constitutionnel, et le citoyen Paviot, curé assermenté de Saint-Saulge, leur ayant été adjoints depuis deux mois, ils se trouvèrent en tout soixante-un. Voici leurs noms, âges et qualités :

Gestat	80 ans,	ancien curé de Coulanges.
Blandin	74	ex-chanoine de Nevers.
Bouard	71	ex-chanoine de Nevers.
Grillot	74	ex-curé de Saint-Aricle.
Animé	77	ex-bénédictin de Nevers.
Adelon	74	ex-curé de Neuffontaines.
Gagnard	69	ex-curé de Marigny.
Marchais	70	ex-curé de Concressant.
Parigot	69	ex-grammontin de Nevers.
Rousseau	68	ex-chanoine de Nevers.
Moreau l'ainé	68	ex-jésuite.
Moreau cadet	64	ex-curé de Château-Chinon.
Deschamps	68	ex-curé de Thiangés.
Gasté	68	ex-curé d'Asnan.
Lejault	66	ex-curé d'Imphy.
Dutrenil	62	ex-curé de Munot.
Custode	65	ex-chanoine de Nevers.
Robillard	68	ex-chanoine de Nevers.
Lempereur	64	ex-chanoine de Nevers.
Lachasseigne	60	ancien chanoine de Nevers.
Estève	60	ex-chanoine de Nevers.
Pirel	62	ex-curé de Saint-Hilaire.
Berthauld l'ainé	63	ex-curé d'Arleuf.
Berthauld jeune	60	ex-curé de Glux.

Boussière	61 ans,	ex-curé de Chalaux.
Pautras	65	ex-curé de Chaluzy.
Bouffechon	60	ex-capucin.
Follereau	60	ex-curé de Ville.
Lagrange l'aîné	66	ex-curé d'Anthien.
Lagrange jeune	60	ex-curé de Mars.
Marille	60	ex-curé de Vielmanay.
Jolly	60	ex-semi-prébendé de Nevers.
Duménil	51	ex-curé de Challuy.
Mallapart	57	ex-curé de Luzy.
Jamet	52	ex-curé de Chevenon.
Vadier	54	ex-curé d'Huban.
Cantal	46	ex-curé de La Nocle.
Geoffroy	42	ex-curé de Fleury.
Leneveu	53	ex-prieur des Carmes.
Ledeviller	48	ex-chartreux.
Frébaut	44	ex-curé de Saint-Pierre-le-Moûtier.
Pougaut	50	ex-curé de Tintury.
Pannetrat	41	ex-curé de Poussignol.
Descolons	37	ex-chanoine de Nevers.
Durand	36	ex-vicaire de Luzy.
Saclier	30	ex-vicaire de Luzy.
Dubois	27	ex-chanoine de Nevers.
Imbert	27	simple prêtre sans fonctions.
Dugué	68	ex-curé de Saint-Sauveur.
Pariot	53	ex-curé de Saint-Saulge.
* Rousset	63	ex-curé de Mingot.
Chaillot	60	ex-chanoine de Nevers.
Etienne	58	ex-curé de Saint-Germain.
Lebon	51	ex-curé de Bussy.
Saint-Surin	41	ex-curé d'Assarts.
Leclerc	48	ex-curé de Beuvron.
Guyot	41	ex-curé d'Oudan.
Badoinot	44	ex-curé de Saint-Martin-les-Donzy.
Chezeau	37	ex-bénédictin , vicaire épiscopal de Nevers.

Fromont	36 ans, ex-bernardin de Bourras.
Ducrot	30 ex-vicaire de Bazoches.

Celui désigné par une étoile et les suivants venaient des maisons d'arrestation.

Nota 1^o. — Ce dernier, condamné par le tribunal criminel de Nevers à être exposé sur l'échafaud et à dix ans de détention pour être resté en France après avoir pris, en septembre 1792, un passeport pour la déportation volontaire, ayant subi son jugement, n'en a pas moins été proscrit. C'est punir deux fois la même faute.

Nota 2^o. — Qu'on n'a mis ici que l'âge des sexagénaires et au-delà, sans parler des infirmités réelles et constatées de presque tous. Quant aux autres, ou ils étaient infirmes légalement constatés avant le départ, ou ils ont aujourd'hui des infirmités graves résultant de l'état affreux où on les a tenus en route pendant plus de trois mois. La preuve est facile à faire, et on le croira d'autant plus aisément que de soixante-un qu'ils étaient, il n'en reste à Brest que quinze aujourd'hui 8 frimaire, 3^e année républicaine ou 28 novembre 1794; tout le reste ayant péri dans le voyage, et de seize laissés à Nantes, on pense qu'il n'y en a plus que quatre vivants. A peine à l'instant du départ y en avait-il quinze sujets à la déportation. De ces quinze, plusieurs sont morts, les autres sont atteints de maladies incurables.

A côté du bateau où l'on entassa les prêtres de manière à ce qu'ils ne pussent qu'être assis ou debout, était une autre petite barque convertie, communiquant à la grande et destinée aux seize gardes qu'on leur donna pour les escorter jusqu'à Nantes. Le commandant de cette garde choisie était le citoyen Gallois; ses soldats étaient les citoyens Morizot, Jussianne(?), Pelle, Gouvernel, Casiot, Blousat, Camuzat, Cocheux père, Cocheux fils, Baudiot, Sergent, Marchand, Thomas, Cornu et Aubri. Ils témoignèrent à leurs prisonniers le regret de les conduire, disant qu'ils y avaient été forcés; que du reste tous n'auraient qu'à se louer de leurs procédés; ils ajoutaient qu'instruits de la con-

duite et des exactions du citoyen Marché, ils le dénonceraient à leur retour, le qualifiant de voleur, de scélérat, etc.; qu'ils étaient indignés des pillages faits les jours précédents sous les ordres des citoyens Collot, Henriot et autres. On verra dans la suite si cette pitié n'était pas feinte ou plutôt si ce n'était pas un piège.

Le citoyen Vincent, entrepreneur de la conduite des prêtres, avait pour adjoints et bateliers les citoyens Pessin père et son beau-père, Pessin fils et Senille. La femme Pessin mère avec ses deux filles, dont l'une épouse de Vincent, se trouvèrent au bateau comme pour y préparer les vivres; elles déclarèrent d'abord qu'elles ne pouvaient y rester si on ne les dédommageait, et fixèrent leur salaire à 800 fr. pour elles trois. Le besoin urgent décida les prêtres à se cotiser, et la somme fut donnée.

Le district de Nevers ayant remis au citoyen Gallois une somme à répartir chaque jour entre les prêtres, pour frais de route, à raison de 6 sols par lieue, on convint de réserver ce modique viatique pour le souper; quant au dîner dans la cabane on s'arrangea avec Vincent, à raison de 14 sous par tête, puis le prix fut porté à 15, le vin excepté. Les reclus avaient fait déposer au bateau un quart de vin et plus de soixante bouteilles, outre quelques-unes de vin vieux; au deuxième jour, il n'y en avait plus, les gardes le buvant sans formalité. Le district avait aussi donné une provision considérable de pain pour les prêtres, les gardes et les bateliers; les gardes n'en mangeaient point, parce qu'il était très-mauvais, et les prêtres ayant consommé leur part, en trouvant d'ailleurs du plus beau dans les villes et les villages sur la route, ils en achetaient parfois. Les gardes s'y opposèrent et les contraignirent à manger encore leur contingent qu'ils leur vendaient. Plusieurs fois ayant fait le soir la visite du bateau, ils prirent ce qu'on y laissait, le beau pain, le vin, l'eau-de-vie. On achetait de très-mauvais vin blanc du citoyen Vincent à tel prix qu'il avait fixé, et, malgré les premiers mécontentements fondés qu'on avait de lui et des gardes, on se concerta et on convint de les traiter

tous les soirs à souper à la même table que les prêtres. On dépensait 2 fr. 10 c. ou 3 fr. par tête.

Après ces préliminaires indispensables, venons au narré du voyage.

Le premier jour on ne fit que trois lieues, et on coucha à Aubigny, partie dans une auberge, partie chez le citoyen Dumont; les prêtres lui doivent, ainsi qu'à son épouse et à sa famille, de la reconnaissance pour les soins qu'ils en reçurent et les égards qu'ils leur témoignèrent.

Le deuxième jour on fit six lieues et on coucha à Pouilly. Le peuple y manifesta de la commisération; on fut distribué par la municipalité dans les différentes auberges. Là les gardes firent à dessein courir le bruit de l'arrivée subite de Henriot et de Paulmier. Un d'eux, Morizot, alla embrasser deux prêtres dans leurs lits, les plaignit, leur dit que les pillages allaient recommencer, qu'il avait vu Henriot et Paulmier, et qu'il fallait lui remettre ce qu'on avait, promettant de le rendre exactement. Mais on ne se laissa pas prendre; Henriot et Paulmier ne parurent pas; et l'on verra dans la suite si l'on eut raison de ne rien confier à ces dépositaires infidèles.

Le troisième jour on fit huit lieues: on coucha à Neuvy. Le peuple et la municipalité marquèrent de l'intérêt aux prêtres.

Le quatrième jour on fit six lieues; on débarqua dans un château appelé Cursi, sur les bords de la Loire. Avant d'y entrer, le commandant de la garde nationale vint demander quels étaient les gens qu'on amenait. « Ce sont soixante-un galeux; » dit sottement et insolemment Blouzat. Le jeune et nouveau propriétaire de Cursi et sa mère firent tous leurs efforts pour réchauffer, nourrir et coucher les prêtres. Deux vastes chambres encore peu meublées furent couvertes, partie en matelas, partie en paille, et les gardes seuls eurent des lits qu'ils s'attribuèrent.

Le cinquième jour on fit dix lieues; on coucha à Chirwy (1),

(1) Nous reproduisons les noms tels qu'ils sont portés dans le manuscrit, sans en garantir l'exactitude.

bourg à quelque distance de la Loire. Le peuple, assemblé dans la ci-devant église, en sortit et vint en foule au-devant des prêtres. Le maire, le juge de paix, voyant qu'on ne s'accordait pas pour le logement, opinèrent pour qu'on se rendit à l'église; là ils invitèrent les citoyens à loger chacun le nombre qu'il pourrait, donnant eux-mêmes l'exemple; on leur obéit avec empressement, et on ne coucha pas à l'église, comme le désiraient quelques gardes.

Le sixième jour on fit huit lieues. Sans s'arrêter à Orléans, on alla coucher à Beaugency, dans les auberges. Le peuple parut sensible au sort des prêtres.

Le septième jour on séjourna à Blois. La municipalité se présenta avec une garde, montra de l'humanité et conduisit elle-même les prêtres dans différentes auberges, exprimant le regret de ne pouvoir faire mieux. Le peuple partageait ces sentiments; plusieurs personnes les manifestèrent ouvertement.

Le huitième jour on séjourna à Blois, à raison du vent contraire; les gardes obtinrent que les prêtres fussent gardés par des citoyens de la ville, et ainsi ils eurent eux-mêmes le temps de se reposer et de prendre leurs ébats.

Le neuvième jour on fit dix lieues; on vint coucher à Amboise. La nuit était déjà obscure; il fallut traverser la rivière pour être logé dans une autre partie de la ville. Là le fils Pessin prouva aux prêtres son attachement; habile à conduire un bateau, il voulut se trouver dans les deux barques qui successivement traversèrent la Loire, et rassura ainsi plusieurs prêtres qui craignaient, non sans raison, qu'on ne les submergeât. En effet, le bruit avait couru à Nevers, avant le départ, que c'était là le sort qui les attendait. Les bateliers près de Briare leur montrèrent un endroit dangereux où, disaient-ils, on croit à Nevers que nous vous coulerons bas; « mais soyez tranquilles, disaient Pessin père et fils, vous n'avez rien à craindre, nous périrons avec vous. » Cette conduite n'était pas feinte; les gardes eux-mêmes répétaient à chaque instant qu'ils avaient le droit de se défaire des prêtres, soit en les égorgeant, soit en les noyant; mais, ajoutaient-ils, c'est à Nantes qu'on frappera les grands

coups. Ils étaient instruits des fusillades et noyades faites dans cette ville, et savaient que deux bateaux chargés de prêtres y avaient été coulés à fond. Bien mieux, ils osèrent emprunter la plume et la main d'un des prêtres pour écrire à la Société populaire de Nevers : « que jusque-là ils n'avaient pas trouvé l'occasion de se défaire des prêtres, qu'ils n'avaient qu'à se louer de leur soumission et de leur douceur (1). » S'ils eussent été justes, ils eussent ajouté : et de leur générosité. On voit que la crainte d'un certain nombre à Amboise était bien fondée. Le lendemain matin, on repassa la Loire avec un bataillon de volontaires dont on eut à subir quelques propos injurieux.

Le dixième jour on fit six lieues. On arriva à Tours, où quelques personnes du peuple et quelques volontaires insultèrent les prêtres. On les logea dans un faubourg, de l'autre côté de la Loire.

Le onzième jour on fit trois lieues, et l'on coucha à Luines, où l'on n'eut qu'à se louer de la population.

Le douzième jour on fit quatre lieues ; on vint coucher à Langest. Le peuple s'y comporta comme à Luines.

Le treizième jour on fit sept lieues ; on débarqua à Candes. N'ayant pu tous y loger, on conduisit à pied les prêtres à Montsoreau, bourg à un quart de lieue de Candes. Rassemblés au château avec la municipalité, les prêtres allaient être logés deux à deux, quatre à quatre, chez des particuliers aisés qui s'étaient offerts, lorsque les deux gardes Jussianne et Blouzat s'y opposèrent avec menaces, disant qu'on ne pourrait surveiller les prisonniers, qu'ils en étaient responsables, que du reste on pouvait les mettre en prison. S'il y eût eu des auberges, ils n'auraient pas cherché cette querelle ; mais voyant que les prêtres allaient souper gratuitement, ils en conclurent qu'eux-mêmes ne soupéraient qu'à leurs propres dépens. Cependant le commandant Gallois prenait tout sur lui, et les citoyens de Montsoreau répondaient de tout ; n'importe, il fallut céder aux oppo-

(1) Leur secrétaire dans cette circonstance était l'excellent et charitable abbé Imbert.

sants qui, jusque-là, avaient consenti à de pareils logements, et l'on entendit cette parole adressée comme à des forçats : *Au bateau; on y couchera.* Les habitants du lieu témoignèrent tous leurs regrets, et l'on revint nuit fermée à Candes, où, par grâce, on obtint de souper et de coucher dans une chambre basse et humide, sur de la paille infecte, plusieurs sur de méchants meubles. Les prêtres avaient fait leur repas avec un peu de pain et un verre de vin. Pendant ce temps, les gardes se dédommageaient dans le bourg et les habitants du lieu faisaient la garde.

Le quatorzième jour on vint coucher au Rosier, bourg sur la Loire. Les habitants de cette localité se montrèrent très-bienveillants. On y fut distribué dans les auberges.

Le quinzième jour on fit quatre lieues ; on arriva au pont de Cé vers les trois heures de l'après-midi. On eût pu aller plus loin, mais on avait des desseins cachés. Des bataillons de volontaires s'y permirent envers les prêtres les injures les plus grossières. On leur fit traverser la ville escortés de ces volontaires, les gardes de Nevers s'étant retirés ; et vers la nuit on conduisit les prisonniers dans un ci-devant monastère servant alors de casernes ; on les divisa en deux bandes, dont une fut enfermée dans un cachot ténébreux et infect, l'autre dans une chambre servant d'écurie et dont on venait d'enlever le fumier. Quelque peu de mauvaise paille, du pain et de l'eau furent apportés. Le cachot était si étroit qu'on ne pouvait ni s'y asseoir ni se coucher ; plusieurs passèrent la nuit debout. De temps en temps venaient à un soupirail des gens prier ces malheureux de leur remettre leurs assignats, tant on était persuadé qu'ils allaient être noyés, comme cela s'était pratiqué six semaines auparavant à Angers, au Pont-de-Cé et à Nantes. L'écurie était ouverte à tous les vents et il faisait froid. Le lendemain on y mit aussi ceux du cachot, et tous furent étonnés des visages souffreteux, livides et décolorés qu'ils se trouvaient réciproquement. Ce jour, l'après-midi, on les ramena avec les mêmes appareils et les mêmes huées au bateau. *Voilà de quoi engraisser les aloses*, disaient les volontaires. Alors reparurent les gardes

de Nevers, ayant leur commandant en tête ; prétextant des dangers sur la route, à cause de la Vendée dont on incendiait alors les villes et bourgades, il était allé consulter le comité révolutionnaire à Angers ; il voulait ou cesser de conduire les prêtres, ou avoir de la force armée, ou les faire dépouiller à Angers ; ce qui semblerait avoir été concerté à Nevers avant le départ par les autorités, car Angers n'est pas sur la Loire, mais bien sur la Mayenne ou la Maine, à une lieue du Pont-de-Cé par terre, et à deux lieues et demie par eau.

Le seizième jour on ne fit qu'une lieue et demie ; on quitta la Loire et l'on s'arrêta pour coucher au village de Bouche-Maine, ainsi nommé du confluent de la Maine dans la Loire. On y fut logé dans les maisons particulières et les auberges. Les citoyens, sachant que les prêtres allaient à Angers, les plaignaient ; ils leur firent le détail des horreurs passées. Et en effet, depuis le Pont-de-Cé les prêtres trouvaient à chaque instant sur la grève ou sur les rochers des cadavres garrottés, flottant au gré des eaux ; spectacle qu'ils eurent jusqu'à Angers, et d'Angers à Nantes.

Le dix-septième jour on fit une lieue et demie, et à midi on arriva par la Maine à Angers. Il est à observer que, pendant la route, arrivèrent au bateau le citoyen Gallois, qui la veille était allé prendre conseil à Angers, quelques gardes et les femmes des bateliers qui, par curiosité, s'étaient rendus aussi à la ville. A leur retour, on ne parlait que des malheurs (et les prêtres s'y attendaient) ; on s'apitoyait sur leur destinée, on s'indignait contre les autorités d'Angers. « Vous allez être dépouillés, leur disait-on ; sans ressource, vous irez ensuite au château, et probablement nous ne vous reverrons plus. » Les gardes, instruits par le citoyen Gallois de ce qui devait arriver, se répandirent dans le bateau, et ils engagèrent avec instance les reclus à leur confier ce qui leur restait d'assignats, leur promettant, sous la foi du serment, qu'ils les leur remettraient, après la perquisition, ou les enverraient à leurs familles en cas qu'ils ne pussent les voir. Plusieurs prêtres donnèrent dans ce piège grossier, et, sans exagération, on peut assurer que, soit à Gallois, soit à Thomas, Pellé, Baudiot et autres, on confia plus

de six mille livres, et cela publiquement devant les bateliers. Gallois faisait faire par un prêtre la liste et l'état des sommes confiées. C'était un moyen de mieux jouer son jeu.

Entre les gardes formant haie, et à travers quelques rumeurs du peuple, les prêtres montèrent au ci-devant évêché, lieu des séances du comité révolutionnaire. Là, deux membres de ce comité, dont on ignore les noms, firent garder les détenus dans une première salle, puis on les introduisit l'un après l'autre dans la salle suivante, où étaient les susdits membres du comité révolutionnaire avec Gallois et quelques gardes. On fit sur chacun les recherches les plus indécentes, les plus révoltantes; on alla jusqu'à en déshabiller quelques-uns complètement. On trouva quelques assignats dans les habits, les doublures; on s'empara de tout : assignats, couteaux, ciseaux, linge, mouchoirs, etc. On faisait pour la forme le mémoire des objets saisis. On prit des brevétaires à quelques-uns, avec accompagnement de blasphèmes et de paroles abominables contre la religion. On dit à Gallois : « Tu as été bien sot de les amener jusqu'ici; que n'as-tu coulé bas ces b...-là? » Cependant les gardes de Nevers présents indiquaient ceux qu'il fallait fouiller plus exactement; ils aidaient aux spoliateurs, maltraièrent les prêtres avec une malice satanique, et avaient l'impudeur de dire avec jurements, quand ils surprenaient de plus grosses sommes : *Les b... avaient tant d'argent, ils savaient que nous étions si mal payés et nous faisaient crever de faim en route.* On ne leur devait assurément rien, et on se rappellera que chaque soir on leur payait leur soupe et souvent plus de vin que n'en buvaient les prêtres; on pouvait en appeler à leur propre témoignage. Cette atroce calomnie était pour eux un prétexte d'insulter leurs prisonniers et un moyen d'aigrir encore plus le comité révolutionnaire, dont les membres se rassemblaient successivement. Chose incroyable, Gallois, si bien traité par les prêtres, dépositaire en partie de leur avoir, n'a pas eu le courage de donner le démenti à ses soldats. « Ces b...-là, disait-il, nous ont chargés en route de mettre à la poste des lettres pour leurs familles, des pétitions pour la Convention; nous n'avons pas été si sots : tout a été lu,

tout a été brûlé. » Au fur et à mesure qu'on les avait ainsi dépouillés, on les faisait passer dans une troisième salle ; ceux de la première, ignorant ce qui se passait, imaginaient voir la lumière pour la dernière fois. Habiles à profiter de tout, quelques gardes de Nevers leur exagéraient encore le danger, leur insinuaient qu'ils étaient sans ressources, et les pressaient de leur remettre ce qui leur restait d'assignats et de petits effets, promettant de les leur rendre ou de les remettre plus tard à leurs familles. Plusieurs les crurent encore et se dessaisirent de tout. Cette opération cruelle étant terminée, tout semblait fini ; point du tout : on les fit encore sortir un par un et on enleva les manteaux, redingotes ou habits doubles et les boutons des manches. Tel qui était vêtu pour l'hiver fut réduit à un mince habit d'été.

Enfin, à neuf heures du soir (on avait commencé à une heure après midi), à la lueur des torches, escortés par les gardes de Nevers, les prêtres furent conduits au château. On les déposa dans une cour, puis dans une autre, comme si on eût été indécis où les mettre. Ces irrésolutions, jointes au spectacle dont ils venaient d'être acteurs et victimes, les glaçaient d'effroi. Enfin, on les divisa en trois bandes, dans autant de cachots du château, sans communication de l'un à l'autre. De pareils traitements, réservés aux seuls criminels (et il s'agissait de gens sans reproches), leur présageaient une mort prompte qui devait mettre fin à tant de tourments. Dans ces cachots remplis de vermine, on leur apporta du pain, de l'eau et de la paille pourrie. Dans l'un d'eux étaient deux malheureux prisonniers presque sans voix, sans habits, sans secours, qui expiraient dans les plaintes et les douleurs. Après une nuit cruelle, on espérait voir le matin les gardes de Nevers et retirer les dépôts ; on désirait surtout avoir des nouvelles des portemanteaux et des autres objets laissés au bateau. Ils ne parurent pas ; on a su depuis que les portemanteaux avaient été déposés au tribunal révolutionnaire, que les bateliers avaient vendu leurs deux bateaux et que les gardes, contents des dernières expéditions, étaient tous partis deux jours après pour Nevers.

On doit dire ici que le citoyen Gallois, qui auparavant remettait chaque soir aux prêtres le montant de leurs six sols par lieue, leur retint cette somme depuis le Rosier, c'est-à-dire le paiement de cinq lieues, ou la somme de 91 l. t. 10 s. On peut aussi avancer, sans crainte d'erreur, que le vol des porte-manteaux, joint au pillage fait par le comité, excédait la somme de 20,000 l. t.

C'est ici le lieu de mentionner la vive reconnaissance des prêtres pour les bateliers en général, mais surtout pour le citoyen Pessin fils. Auprès d'Angers, les prêtres, en se cotisant, firent une somme de 100 l. t. ou de 120 l. t. qu'ils offrirent à ce brave garçon et remirent celle de 15 ou 20 l. t. à Senille. Pessin les avait partout défendus avec chaleur contre les gardes et surtout contre son beau-frère Vincent, insatiable sangsue et indigne détracteur qui assista au pillage et y prit part. Pessin visitait les prêtres dans les auberges et sur la route, leur disait ce dont ils étaient menacés ; il voulut même, persuadé que tous allaient périr, en sauver quelques-uns des plus jeunes en les suppliant de s'enrôler. Il démasqua les friponneries de Vincent et les escroqueries des gardes ; il fut témoin du pillage, mais témoin consterné, et accompagna les malheureux jusqu'aux portes des cachots.

Si la plupart n'étaient pas morts, on connaîtrait les sommes déposées et les noms des gardes dépositaires. Un seul prêtre est parvenu par les démarches de sa famille à recouvrer la somme de 600 l. t. qu'il avait confiée au citoyen Gallois et celle de 50 l. t. confiée au citoyen Baudiot. Ils n'ont pu nier le dépôt, mais ils l'avaient mangé en commun, disaient-ils. Le représentant du peuple à Nevers a donné un bon pour percevoir ces sommes dans une caisse publique.

Il y avait trois jours que les prêtres étaient enfermés dans ces affreux cachots, lorsqu'on vint leur ouvrir, pour leur faire prendre l'air dans un lieu très-étroit, près des latrines, au milieu des cadavres que l'on traînait des autres cachots ; car, dans cette vaste prison, chaque jour il y mourait nombre de malheureux pêle-mêle avec tous les autres prisonniers. Les

jours suivants on permit aux prêtres de respirer dans une plus grande tour, où l'infection et la vermine étaient pour eux les moindres inconvénients à craindre. Plusieurs tombèrent malades, soit à cause de l'air infect, soit à cause du froid. Et tous y contractèrent le germe des maladies cruelles qui, quelque temps après, en enlevèrent un grand nombre si rapidement. Ce fut en vain que du fond des cachots ces infortunés réclamèrent la justice par différentes pétitions, invoquant les droits de l'humanité ; en vain, ils établirent l'infraction de la loi à leur égard ; on ne les écouta pas, et les exécutions fréquentes qui se faisaient alors à Angers semblaient leur annoncer que leur tour approchait.

Enfin le 10 mars, à minuit, on vint crier à leurs cachots : *Département de la Nièvre !* Les horribles verrous se tirent, les portes s'ouvrent ; à la lueur de quelques torches, tous furent sommés de sortir. Des gens armés, tenant en main des cordes, les gendarmes, les ténèbres, etc., tout indiquait quelque chose de sinistre. On sort, on fait l'appel ; on garrotte les reclus deux à deux ; on les fouille et on leur prend encore des assignats et quelques petits effets, etc. Un détachement de cinquante hommes du 78^e régiment, ci-devant Penthhièvre, commandé par le citoyen Marquet, les enveloppait. Ce fut le citoyen Marquet qui en enchaîna le plus grand nombre lui-même. Ordre est donné de marcher du côté de la rivière ; on y arrive. Les bateliers n'y étant pas, on resta depuis une heure de la nuit jusqu'à sept heures debout, ou assis sur des tas de pierres, exposé au vent et au froid.

Pendant ce temps on alla chercher quinze prêtres septuagénaires et infirmes reclus dans la ville. On les surprit endormis ; la frayeur les avait saisis, et ceux qui les amenèrent eurent l'impudence de dire qu'ils les avaient trouvés tous ivres. Enfin les bateliers vinrent. On embarqua les prisonniers dans le bateau couvert de Nevers, au nombre de soixante-seize, y compris les quinze prêtres angevins, tous serrés, pressés, jusqu'à n'avoir au plus qu'un pied en carré chacun, et le détachement du 78^e régiment monta dans la petite barque de côté. Le citoyen

Goupil, membre du comité révolutionnaire, maire d'Angers, avait été nommé commissaire pour conduire les prêtres et leur remettre les six sols par lieue jusqu'à Nantes.

Le 14 mars ou le vingt-huitième jour après le départ de Nevers, on fit huit lieues et l'on arriva vis-à-vis Jugrande. En route, Marquet détacha quelques-uns des plus jeunes pour servir les vieillards, et répéta souvent qu'il avait étourdiment brisé un sabre de 120 l. t. en entrant dans le bateau. On lui avait remis suffisante quantité de beau pain pour les prêtres ; il le mangea, lui et ses soldats, en donnant quelques petits morceaux comme par grâce et par aumône à deux ou trois prêtres, et réduisit les autres à manger les restes d'un pain détestable qu'on leur donnait dans les cachots, restes qu'ils avaient cru devoir apporter par précaution. Une chaloupe canonnière accompagnait les deux barques, soit, disait-on, à cause du voisinage de la Vendée, soit pour couler bas les prêtres, s'ils osaient entreprendre quelque chose. Un canonnier vint à la barque, un crucifix à la main, et en frappa rudement plusieurs prêtres au visage, en proférant des blasphèmes et des imprécations horribles. Partie des gardes avec le commandant Marquet et le commissaire général allèrent coucher à Jugrande. Les prisonniers restèrent au bateau et y passèrent la plus cruelle nuit. Ils ne pouvaient s'étendre. Il faisait froid, plusieurs étaient malades et poussaient des cris de douleur ; on n'avait pas de paille, on était plongé dans les ténèbres les plus profondes.

Le vingt-troisième jour, on fit six lieues et on vint vis-à-vis Oudon. Marquet se plaisait à annoncer des choses sinistres, disant « qu'il savait ce qu'il avait à faire si les Vendéens se » présentaient sur la rive de la Loire ; que d'ailleurs on aurait » tout à craindre à Nantes. » Le citoyen Goupil remit en deux fois aux prêtres la somme de 240 l. t. pour le chemin fait jusqu'alors ; il réservait, disait-il, les 216 l. t. qui lui restaient pour payer la route jusqu'à Nantes et acheter des chemises aux plus indigents. On verra bientôt qu'il jugea plus à propos de garder cette somme pour lui.

Dans le second jour de route, les prêtres n'ayant pas de linge

pour changer, s'habillaient sans chemise et lavaient celle qui leur était restée, ainsi que leurs mouchoirs. Les soldats du 78^e régiment leur enlevaient adroitement ces effets pendant qu'ils séchaient. Bien plus, un de ces soldats étant tombé imprudemment dans la Loire, on l'en retira tout mouillé et transi de froid. Un prêtre, témoin de ce spectacle, eut la charité d'offrir son habit pour le réchauffer, on l'accepta. Le lendemain, voyant qu'on ne le lui rendait pas, souffrant lui-même du froid, il le demanda sans pouvoir l'obtenir. Il crut devoir s'en plaindre au commandant Marquet, qui dit faiblement : « Il sera » rendu. » Puis, quelques heures après : « Il n'y a rien à faire. » On entendit le citoyen Goupil dire le même jour à un batelier : « Au signal que je te ferai, tu m'amèneras un petit bateau » pour passer à l'autre bord de la rivière. » On pense avec raison qu'on ne devait rien augurer de bon de cette précaution. Le soir Marquet fit sortir les prêtres du bateau pour prendre l'air sur le rivage pendant une demi-heure. Etant rentrés, quelques-uns de ses soldats vinrent lui dire qu'en se promenant ils avaient tué un Vendéen qui gardait un troupeau. Ils en dressèrent procès-verbal. Il est vrai que de temps en temps les soldats sortaient et apportaient des volailles, des oies qu'ils tuaient dans le voisinage. On coucha donc vis-à-vis Oudon dans le bateau, et, comme la veille, le commandant et partie de ses soldats allèrent souper et coucher dans le bourg. Cette nuit fut aussi cruelle que la précédente. Un grand nombre furent atteints par la fièvre, d'autres eurent les jambes enflées, etc.

Le troisième jour, ou 15 mars, on fit quatre lieues et on arriva à Nantes. Avant de débarquer, le commandant Marquet et le commissaire général Goupil allèrent près des autorités savoir où ils devaient déposer les prêtres. Il était encore de bonne heure ; ils revinrent et dirent qu'on allait descendre jusqu'à une demi-lieue au-dessous de la ville, vis-à-vis la Sécherie, et qu'on serait placé dans une galiote hollandaise ; mais qu'avant tout on serait fouillé et dépouillé encore plus sévèrement qu'à Angers. Sur les 240 l. t. que leur avait remis Goupil, les prêtres n'avaient pas dépensé plus de 20 l. t. pour quelques bou-

teilles de vin que leur achetaient en route les soldats du 78^e. Effrayés, ils crurent devoir confier les 200 l. t. à peu près qui leur restaient au citoyen Marquet, qui promit de les leur rendre après la fouille ou le lendemain ; mais il a gardé les 200 l. t. pour s'indemniser de son sabre, comme Goupil a gardé les 216 l. t. destinées à acheter des chemises. Les soldats, autorisés par ces exemples, persuadés d'ailleurs que les prêtres allaient périr, s'apprétaient aussi à faire curée. Un prêtre ayant un flacon au gousset en forme de montre, Marquet le prévint que ses soldats savaient qu'il avait une montre, et lui conseilla en ami de la leur donner. Ils virent le flacon et furent confus de leur bêtise ; le prêtre le leur donna pour les satisfaire. Ils guettaient les meilleurs chapeaux et le moment de s'en emparer.

Enfin, à huit heures du soir, nuit fermée, on arriva près de la galiote hollandaise. Une échelle était tendue pour monter de la barque sur le pont, où étaient Goupil et un membre du comité révolutionnaire de Nantes. Pendant que les vieillards et infirmes montaient, les soldats du 78^e les dépouillaient de leurs chapeaux, vestes, souliers, boucles, etc., fouillaient dans les poches des autres. Pour descendre du pont à la plus affreuse prison, il y avait une autre échelle. On mettait des cordes sous les bras de ceux qui ne pouvaient descendre, on les traînait durement sur l'échelle, on les contusionnait ; quelques-uns furent descendus dans un état de nudité révoltante ; de ce nombre un mourut le lendemain. La perquisition annoncée par Marquet n'eut pas lieu. Celle que firent ses soldats suffit, et lui-même n'en avait menacé, ce semble, que pour que chacun lui remit et à ses soldats ce qui lui restait.

Débarqués dans la galiote, au milieu des ténèbres, après les plus durs traitements, les prisonniers cherchaient à tâtons une place pour s'asseoir et y passer la nuit. Des cordages entassés servirent de lit ou d'oreiller à quelques-uns ; ils s'étendirent en grand nombre près de la quille ou s'y assirent. Bientôt on s'aperçut qu'on était dans l'eau et que cette eau croissait. On crut le dernier moment arrivé, surtout en se rappelant les menaces

faites et les moyens pratiqués à Nantes six semaines auparavant. Cette galiote avait servi jusqu'alors de prison aux gens qu'on destinait à être noyés. Elle était étroite à ne pas contenir, du moins pour coucher, quarante personnes et nous étions soixante-seize. Elle était infecte, parce qu'on n'y recevait l'air que par une écoutille de deux pieds à peu près en carré, qu'on tenait ouverte ou à demi-fermée, et parce que des prisonniers précédents y avaient caché sous des cordages un baquet de latrines non vidé, que les prêtres ne découvrirent par hasard que huit jours après. Cependant l'eau ne crut pas davantage et l'on s'arrangea comme on put pour dormir quelques instants.

Il est des choses qu'on ne peut rendre qu'en les éprouvant, et au moment où on les éprouve : telle fut cette nuit dont il est impossible de décrire les horreurs. Ce qui l'avait précédée, ce qui l'accompagna en donnera du moins une idée au lecteur.

On avait placé sur le pont une garde de quatre ou cinq hommes qui, selon leur humanité ou leur barbarie, tenaient ouverte ou fermée l'écoutille par laquelle seule respiraient les prêtres. Le jour vint; on fut étonné de se trouver tous en vie. Une innocente galeté, une parfaite sérénité, répandues sur les visages de tous, eût fait croire que ces malheureux n'avaient rien souffert, si la pâleur, la fièvre, la faim, les douleurs vives n'eussent prouvé le contraire. Bientôt on vit que l'eau, dont on avait été alarmé, venait de ce qu'on n'avait pas fait jouer la pompe depuis longtemps. On en parla aux gardes, qui permirent de monter sur le pont. On pompa l'eau et la galiote s'assainit. On adopta des places; on désigna les plus jeunes pour servir les malades, et on attendit le pain dû aux prisonniers. Il n'en vint pas ce premier jour, et l'on ressentit les premières horreurs de la faim, d'autant plus qu'on avait déjà souffert pendant les deux jours et demi de route d'Angers à Nantes, où l'on n'avait mangé que le reste du pain des cachots, qui était très-mauvais, comme on l'a déjà fait observer.

Ce jour, 17 mars, il périt deux prêtres, les curés Bouard et l'obillard, si inhumainement maltraités par les soldats du

78^e régiment. Le soir, on s'étendit sur les planchers et l'on attendit un sommeil forcé. Un des gardes placé sur le pont vint par l'écouille à demi fermée, au milieu de la nuit, appeler un de ces malheureux et lui offrir du pain pour tous, si on voulait lui en remettre le prix, disant qu'il irait en cachette le chercher près d'un bataillon qui en avait de réserve et qui partait le lendemain. On le crut sur parole ; un des prêtres lui donna 5 l. t. Il revint jusqu'à trois fois, disant qu'il n'y avait pas assez ; on ajouta 2 l. 10 s. Il ferma l'écouille sans écouter les prières et les supplications qu'on lui adressa pour qu'elle demeurât entr'ouverte.

Il but les 7 l. 10 s. avec ses camarades, ne procura pas de pain, et le lendemain les prêtres, s'en étant plaints par écrit à l'officier du poste, ils n'en reçurent aucune réponse.

Le deuxième jour, il ne vint pas encore de pain, quoiqu'on eût averti le corps-de-garde et fait une pétition à la municipalité. Un spectacle qui ne peut se peindre est celui de ces soixante-seize victimes au moment où ils reçurent de la charité de quelques âmes bienfaisantes un morceau de viande d'à peu près trois livres ; il fut partagé et dévoré d'une seule bouchée. Quelques-uns mangeaient avidement les miettes sèches qu'ils tiraient de leurs poches, d'autres trouvèrent dans les cordages quelques croûtes moisies qu'ils dévorèrent. Le soir on exigea des prêtres, ce qu'on a toujours exigé depuis, qu'ils montassent eux-mêmes sur le pont leurs morts avec des cordes ; là l'officier public prenait le nom des morts et faisait transporter les cadavres sur un bateau, d'où ils étaient portés en terre, souvent après avoir été exposés nus sur le rivage une partie du jour.

Le citoyen Bigot, concierge de la galiote, faisait les commissions des prêtres, mais à grands frais ; il exigeait et obtenait d'eux tout ce qu'il voulait. Dans la suite, il doubla le prix du vin ou des comestibles qu'il procurait. Tel jour lui a valu plus de 25 l. t. de profit ou d'escroquerie. Il poussa la rapacité plus loin encore ; souvent il vendit aux prêtres les provisions que des âmes charitables leur envoyaient par son entremise.

Quelques-uns des gardes poussèrent l'inhumanité jusqu'à

dire : « Si ces b...-là bougent, il faut tirer dessus. » Un d'eux demanda 25 l. t., promettant d'apporter du pain ; il revint sans rien apporter et feignait de n'avoir rien reçu ; il demandait encore 25 autres l. t. ; on le convainquit de mensonge ; il fit de nouvelles promesses, on s'y laissa prendre. La faim est mauvaise conseillère ; cette fois il ne revint plus.

Du reste, tous les gardes ne ressemblaient pas à ces derniers. Plusieurs, touchés de compassion, venaient consoler en secret les prêtres, donnaient partie de leurs repas à quelques-uns et cherchaient à intéresser en leur faveur les cœurs sensibles.

Dès le premier jour, ayant eu la liberté de rester sur le pont, les prisonniers en profitaient pour laver leurs méchantes hardes ; les jours de décade surtout on apercevait des foules de curieux sur le rivage pour les voir. On commença à recevoir dès le soir du second jour les aumônes et les charités envoyées secrètement de ville. Dans les trente-trois jours que passèrent les prêtres dans la galiote, il en fut peu où les personnes sensibles, instruites de leur sort, ne leur envoyassent des secours en linge, nourriture, vin, remèdes et assignats ; ils n'en perdront jamais le souvenir, et ils se plairont toujours à proclamer les bienfaits de leurs bienfaiteurs ; ils voudraient qu'il leur fût possible d'enregistrer leurs noms.

La municipalité de Nantes avait fait publier la défense de boire de l'eau infecte de la Loire. Outre la marée, très-sensible dans cette ville, les cadavres qu'on voyait à chaque instant flotter sur la rivière en rendaient l'eau dangereuse ou du moins très-dégoûtante. Les prêtres n'en eurent pas d'autre à boire. Cependant, au bout de quelques jours, Bigot leur en procura d'un roc voisin, mais à prix d'argent.

Cette seconde journée et les suivantes furent encore plus cruelles que la première ; on était sans force, sans énergie, à peu près sans nourriture ; les maladies putrides se déclarèrent ; on dormit peu. Enfin, le neuvième jour, arriva le pain de la municipalité : une livre par prisonnier et un quarteron de riz accommodé à l'eau et au sel. Bientôt on réduisit à une demi-livre de pain et à une once de riz. On ignore si cette réduction fut

faite par autorité. Quoi qu'il en soit, on mangea avec avidité et l'on s'occupa du soin des malades. Un vieillard âgé de quatre-vingts ans, le curé Gestat, mourut ce jour 19 mars et dit en expirant : « Je meurs de faim. » Au défaut d'aliment il faut joindre le froid, l'humidité, le méphitisme du navire, la clôture barbare de l'écoutille, parfois la disette de secours, même d'eau chaude, la nécessité de coucher sur les planches, l'odeur des baquets à latrines, etc. Aussi se déclara-t-il une espèce de dysenterie générale qui n'a épargné qu'un petit nombre, et, en vingt-cinq jours, il en périt trente, dont on trouvera ci-après les noms.

Les prêtres crurent devoir réclamer auprès des autorités de Nantes ; ils firent plusieurs pétitions aux représentants qui faisaient partie du comité révolutionnaire ; ils protestèrent contre la violation de la loi à leur égard, rappelèrent le dépouillement injuste du comité d'Angers, exposèrent leur disette absolue, l'insalubrité de la galiote, les décès multipliés, et demandaient, selon la loi, une maison de réclusion. On parut les écouter, on leur donna quelque espoir ; mais le tout se borna à quelques visites des commissaires du comité, du district, de la municipalité, qui n'osaient même pas descendre dans l'entrepont ; on ne pouvait y pénétrer qu'avec du vinaigre des quatre voleurs sous le nez. Quelques-uns témoignaient aux prêtres de la commisération et le regret de ne pouvoir faire mieux pour eux.

On était depuis huit jours dans cet état, lorsqu'on amena dans la galiote vingt-sept prêtres des Côtes-du-Nord, tous valides, les sexagénaires et les infirmes étant restés en réclusion à Saint-Brieuc. On comprit l'impossibilité et le danger de les laisser avec ceux de la Nièvre, et deux heures après on vint les chercher pour les conduire dans une autre galiote à quelques pas au-dessous de la première. Des commissionnaires de la municipalité de Nantes, loin de les dépouiller, vinrent quelques jours après leur amener leurs malles pleines d'effets déposées d'abord en ville. On leur laissa tout : linge, assignats, etc. Peu de temps après, on conduisit près d'eux sept autres prêtres du Mont-Blanc, ci-devant Savoie :

Le nombre des morts s'augmentait dans une progression effrayante ; on les comptait jusqu'à quatre par jour. On disait publiquement à Nantes que la contagion était dans la galiote ; alors les gardes refusèrent d'y aller et on ne fut plus gardé. Il fut impossible d'obtenir ni visites de médecins, ni remèdes. Un grain d'émétique, un seul verre d'eau tiède eussent sauvé le curé Dubois, jeune homme de vingt-sept ans, et on eut la douleur de le voir expirer sans pouvoir lui procurer ces secours. Tous les prêtres angevins succombèrent promptement, à l'exception d'un seul. On eût dit que tous ces infortunés étaient condamnés à une mort cruelle et forcée, pour s'exempter de l'odieux d'une noyade.

Voici les noms des morts et la date de leur décès :

De Nevers.		D'Angers.
Bouard,	17 mars.	Bruette.
Robillard,	17 mars.	Ganeau.
Gestat,	19 mars.	Geli.
Dubois,	26 mars.	Chapeau.
Dugué,	27 mars.	Pasquier.
Jamet,	28 mars.	Saint-Père.
Bouffechon,	1 ^{er} avril.	Lefebvre.
Fromont,	1 ^{er} avril.	Bruneau.
Boussière,	3 avril.	Poulicain.
Parigot,	4 avril.	Gradsau.
Rousset,	5 avril.	Agrafel.
Moreau,	6 avril.	Papiot.
Cantal,	6 avril.	Joubert.
Chezeau,	6 avril.	Boulleroi.
Rousseau,	8 avril.	
Pautras,	10 avril.	

On ignore la date de leur mort, un seul leur a survécu : le curé Bouchette, brisé par l'âge et les infirmités.

Pour se préserver de l'épidémie qui régnait dans la galiote, les moins malades étaient contraints de transporter les moribonds plus près de l'écouille, leur donnaient à boire, lavaient leurs chemises, les changeaient avec celles qu'ils recevaient

d'aumône et leur rendaient tous les services possibles ; mais ils avaient le cœur brisé en les entendant trembler de froid, pousser des cris continuels, ou les voyant déchirés, gangrenés, exposés à la rigueur de la saison sous l'écoutille, etc. Cependant des gardes, indignes du nom d'hommes, insultaient aux cadavres montés sur le pont, et se plaisaient à faire un fracas épouvantable sur les planches pour troubler le repos et le sommeil des autres. Tous les soins possibles dans ce malheureux navire furent prodigués aux mourants par ceux qui étaient encore valides ; ils en étaient venus au point de voir la mort, non pas seulement avec indifférence, mais comme une libératrice bien aimée.

Enfin, le 18 avril, vinrent quatre commissaires annoncer le départ de ceux de la Nièvre pour Brest, de ceux des Côtes-du-Nord pour Rochefort et de ceux du Mont-Blanc pour Lorient. Ils demandèrent à ceux de la Nièvre s'ils avaient reçu du vin et du fromage qui leur avaient été envoyés en aumônes : on répondit qu'on avait reçu seize bouteilles de vin bouché, mais rien de plus. Il paraît qu'on avait escamoté le fromage et les bouteilles de vin destinées à l'autre galiote. Les commissaires, assistés d'un officier de santé, avaient la veille fait la visite et dressé la liste des plus malades ; ce jour ils leur proposèrent de rester dans la galiote, leur promettant des secours et leur translation dans un autre lieu. Tous étaient plus ou moins malades ; les plus forts et les plus jeunes étaient harassés par suite des soins qu'ils avaient donnés aux moribonds. Il n'y en eut que quinze qui aimèrent mieux rentrer dans la galiote que de s'embarquer pour Brest ; ce furent les curés Gagnard, Animé, Etienne, Dumenil, Guyot, Lagrange l'aîné, Lagrange jeune, Follereau, Pariot, Lebon, Saint-Surin, Geoffroy, Marchais et Bouchette. Nous n'avons su quel a été leur sort depuis, s'ils ont été secourus ou transférés ailleurs ; la plupart, d'ailleurs, étaient presque à l'extrémité. On n'a reçu aucune nouvelle directe. On a conjecturé seulement de la déposition de Bigot dans l'affaire de Carrier (déposition très-infidèle et faite à dessein de taire le grand nombre des prêtres morts dans la galiote) que

de quinze il n'en survivait que six le 1^{er} novembre 1794. Une lettre particulière semblait depuis n'en supposer que quatre vivants.

On en laissa de même un dangereusement malade dans l'autre galiote, et réunissant, dans une mauvaise gabare, les trente-un de la Nièvre qui restaient aux trente-un des Côtes-du-Nord et du Mont-Blanc, en tout soixante-deux, on les fit partir sous la conduite d'un gendarme de la marine et de seize volontaires. Un des commissaires dit à haute voix aux prêtres : « Voilà votre pain, votre viande et votre riz. » On leur retrancha la viande en route, et le troisième jour les gardes leur en firent acheter une partie. Pour le pain, il était si mauvais que quelques jours après on voulut l'échanger dans la corvette *le Jean-Bart* pour le donner à la volaille. On devait, de Nantes, aller rejoindre cette corvette, qui était en station près de Saint-Nazaire. Là il fallait se séparer pour aller les uns à Brest, les autres à Rochefort et à Lorient. Etant parti le 18 avril, après avoir fait deux lieues et demie, on se trouva vis-à-vis Corron. On coucha dans la gabare et sur le pont, aussi mal que dans la galiote, et les gardes allèrent au village acheter quelques bouteilles de vin aux prêtres.

Le lendemain on fit huit lieues; on se trouva près de Paimbœuf, où les gardes achetèrent encore quelques comestibles et des effets pour les prêtres.

Le troisième jour, 20 avril, on ne fit qu'une lieue et demie; on était proche Saint-Nazaire, où l'on fit faire quelques acquisitions, et l'après-midi on monta dans la corvette *le Jean-Bart*, de vingt-quatre pièces de canon. Le lieutenant Perron montra de l'humanité, fit mettre les soixante-deux prêtres à la ration des matelots, leur fit faire une tente pour la nuit et leur donna des voiles pour se coucher. Il est vrai que, deux jours après, il n'en garda que quatorze sur son bâtiment et fit déposer les autres dans une gabare tout près de lui, y envoyant chaque jour les vivres nécessaires. On se trouva trop serré dans la gabare et très-mal à l'aise, surtout pour coucher. Le citoyen Perron, informé de cet état, demanda à Paimbœuf un autre bâtiment.

On lui envoya une gabare qui avait servi à transporter du sel ; elle était humide et étroite, mais cependant couverte ; là précédente ne l'était pas. Il fallut y aller malgré les obstacles. Là les maladies recommencèrent, et il mourut trois prêtres, les nommés Deschamps, Custode et Lempereur ; leurs corps furent jetés dans la mer. On était à la fin d'avril.

Le 3 mai on embarqua sur sept bricks ou petits bâtiments marchands les vingt-huit prêtres de la Nièvre, quatre par quatre, plusieurs presque agonisants, tous malades. Ceux des Côtes-du-Nord étaient partis la veille pour Rochefort, où l'on sait qu'ils ont éprouvé bien des malheurs, et ceux du Mont-Blanc pour Lorient. Il périt encore trois prêtres sur les bricks ; les nommés Marcha (?) l'athé, Frébaut et Lachasseigne.

Le *Jean-Bart* devait escorter ces bâtiments jusqu'à Brest et leur donner des vivres. Il en donna d'abord pour les trois jours, puis le capitaine ordonna aux capitaines des bricks d'en fournir, promettant de leur en tenir compte sur le pied de la ration des matelots. De ces capitaines, les uns étaient très-humains, les autres très-durs et âpres dans leurs propos et leur conduite. On arriva le soir au Porto-Navello, à trois lieues de Vannes et quinze de Saint-Nazaire. Le vent étant contraire, on fut obligé d'y rester jusqu'au 10 mai. Là on reçut d'abondantes aumônes en biscuits, vin, pain, viande, eau-de-vie, beurre, etc. ; et si l'on ne fût parti subitement de ce lieu, on eût été encore plus largement secouru. Le bruit de l'arrivée des prêtres s'étant répandu à Vannes, les personnes charitables de cette ville cotisées se proposaient de leur envoyer de grands secours, d'après le récit de ceux qui apportèrent les aumônes précédentes.

Le 10 mai on leva l'ancre ; mais le vent étant encore contraire, on resta mouillé dans la baie de Quiberon, à trois lieues de Porto-Navello, jusqu'au 15 qu'on se remit en route.

Les 15, 16 et 17 mai furent sans événements remarquables, et le 18, après avoir fait quarante lieues depuis Quiberon, on arriva à Brest à trois heures du matin ; mais il fallut passer la journée à attendre l'arrivée du *Jean-Bart* que le vent avait

éloigné et qui ne nous joignit que le soir. La traversée de Nantes à Brest fut de soixante-dix lieues.

Le 19, deux gendarmes allèrent prendre les prêtres en rade et les conduisirent dans la maison d'arrêt dite Pontanion, destinée aux matelots, dont on leur donna aussitôt la nourriture, c'est-à-dire une livre et demie de pain par jour, la soupe et de la purée ; quatre fois par décade de la soupe grasse et le bouilli et une once de fromage ou de beurre le soir. On les partagea en deux petites chambres où l'air était peu sain. On leur donna un matelas de chanvre et une couverture pour deux. Dès le lendemain ils furent visités par un officier de santé, et on envoya successivement les plus malades à l'hospice de la marine, ci-devant l'hôpital Saint-Louis. Là, malgré les soins qu'on leur a prodigués, dix ont péri du 19 mai au 27 novembre 1794. Ce sont les nommés :

Adelon, 19 mai.	Ledeviller, 28 mai.
Leclerc, juin.	Grillot, juin.
Mallapart, juin.	Estève, juin.
Badoinot, juin.	Gasté, 19 août.
Chaillot, 25 novembre.	Vadier, 27 novembre.

Des trente-un embarqués à Nantes, six ayant succombé en mer et dix à l'hôpital de Brest, il n'en reste que quinze, dont huit sont à l'hôpital et sept à Pontanion ; ce sont :

A l'hôpital.	A Pontanion.
Dutreuil,	Blandin,
Berthaud,	Lejault,
Pougault,	Moreau,
Leneveu,	Marille,
Decolons,	Joly,
Durand,	Pannetrat.
Ducrot,	Saclier.
Imbert.	

Les quinze prêtres survivants, le reste de soixante-un, saisissent avec empressement l'occasion d'acquitter ici leur dette de reconnaissance envers toutes les autorités de la ville de Brest. C'est là seulement qu'ils ont trouvé de l'humanité, c'est là seulement qu'ils ont rencontré des êtres sensibles à leur déplorable sort, qu'on leur a donné des vivres, des remèdes, des soins, des consolations, qu'on a prolongé leur existence. Leur santé est altérée pour la vie. Tous sont souffrants ou languissants; mais chaque jour ils se rappelleront ceux qui les ont arrachés aux horreurs de la mort.

Toutefois, pendant leur séjour à Brest, les prisonniers eurent bien quelques réclamations à faire. M^{sr} Sargent, évêque de Quimper, se trouvant à Brest, découvrit une pièce importante provenant des prêtres nivernais qui s'y trouvaient internés; c'est un résumé de la relation précédente; cependant elle doit trouver ici sa place. M^{sr} Sargent a pensé avec raison que cette pièce devait faire partie des archives nivernaises; il s'est empressé de nous l'adresser.

*« Aux citoyens choisis pour être les défenseurs officiels
des détenus à Brest.*

» CITOYENS,

» Le zèle courageux avec lequel vous vous êtes chargés de la défense des détenus à Brest, décide les prêtres du département de la Nièvre à rompre le silence qu'ils s'étoient prescrit. Ils sont depuis près de dix mois les victimes de la tyrannie. Un précis de leur translation de Nevers à la maison d'arrêt de Pontanion à Brest va vous démontrer cette vérité.

» En exécution de la loi du 26 août 1792, les vieillards et infirmes insermentés se rendirent, dans les premiers jours de novembre suivant, à la maison commune qui leur fut indiquée par des circulaires de leur département. Ils y jouirent pendant quatre mois d'une liberté honnête, et ils n'en abusèrent

jamais, mais elle déplut à leur gardien. Ils pouvoient sortir et s'approvisionner eux-mêmes; et par là sa rapacité se trouva entravée, sur la plupart des objets sur lesquels il avoit fondé l'espoir de son agrandissement; il parvint à leur faire retirer la permission de sortir et de se faire apporter du dehors. Il fallut en conséquence lui demander sa table ou des provisions. Il se trouva très-bien de ce nouvel arrangement. Les prêtres payèrent très-cher de leur bourse; car pendant seize mois ils n'ont pu obtenir le plus léger secours. Ils furent très-mal nourris, et le gardien fit promptement de riches affaires. Cette exaction ne leur arracha aucune plainte. Ils étoient destinés à des traitements plus atroces.

» Le 18 octobre 1793, les citoyens Callot, agent du district; Henriot, agent du comité révolutionnaire, et Paulmier, agent militaire, se rendirent à la maison commune qu'ils avoient fait investir de gardes nationales; ils entrèrent dans toutes les chambres et en firent enlever tout ce qu'il y avoit de bon dans les lits, la plus grande partie du linge à l'usage des prêtres; ils leur firent également donner tout leur numéraire, et à peu de choses près tous leurs assignats.

» Ce n'étoit encore là qu'un foible prélude de ce qu'ils devoient exécuter les 12 et 13 février suivant. A ces deux époques, avec le même appareil qu'au mois d'octobre, les mêmes agents vinrent avec le gardien, et firent main basse sur tout ce qui étoit resté. Ils disoient aux prêtres : *Vous n'avez plus besoin de tout cela; nous vous avons fait une destination qui fera cesser tous vos besoins.*

» En effet, les prêtres étoient instruits que, sans exception d'âge, n'y d'infirmités, il existoit un arrêté du district qui les condamnoit tous à la déportation à Nantes ou à Brest, en supposant qu'on ne réussit pas à les faire périr avant d'y arriver. Cet arrêté fut pris contre le vœu de la majorité de la Société populaire et du C. Noël Pointe lui-même, représentant du peuple à Nevers: il le signa cependant ensuite complaisamment en cédant à l'importunité des trois agents.

» La nuit qui précéda le départ, le gardien se fit donner plu-

sieurs pièces de vin, dont il avoit lui-même vendu une partie et dont il avoit été bien payé. Il se fit donner plus de trois cents bouteilles, des lits de plume, des matelats, des draps, des couvertures, beaucoup de faïence, des montres et autres effets qu'il conseilloit aux prêtres de ne pas emporter, parce qu'on devoit les leur enlever, leur disoit-il, ou que la nation s'en empareroit immédiatement après leur départ, et qu'il valoit mieux les lui céder pour un prix qu'il payeroit. Le lendemain, il eut tout à bon marché, car il n'a pas même payé une obole; on a calculé que son pillage de cette nuit valoit au moins six mille livres.

» Le 26 pluviôse arrivé, sur les dix heures du matin, on ordonna à tous les prêtres de sortir de la maison commune; on les fit marcher deux à deux entre deux hayes de gardes nationales jusqu'à la rivière. Ils trouvèrent sur leur passage une multitude innombrable, mais ils ne virent couler que des larmes, ils n'entendirent que des soupirs et des sanglots; quatre ou cinq polissons au plus vomirent quelques injures, mais l'indignation de la très-grande majorité étouffa leur voix.

» Arrivés au bateau, ils y furent empilés au nombre de soixante et un; ils n'avoient pour s'asseoir chacun qu'un demi-pied en quarré; ils furent à peine partis que les bateliers leur dirent qu'ils avoient ordre de les faire périr, mais qu'ils étoient bien éloignés d'exécuter un ordre aussi barbare. Tous les jours de leur navigation on leur renouvelloit les ordres de se défaire d'eux; les gardes eux-mêmes qui formoient leur escorte ne s'en cachoient pas. Ils engageoient tous les prêtres à leur confier ce qu'ils pouvoient avoir échappé à la fouille qui avoit été faite à Nevers. Plusieurs d'entre eux trop crédules leur remirent en effet leur dernière ressource, et malgré leur promesse de rendre, ils n'en n'ont pu rien recouvrer. Ces gardes savoient à peine signer leur nom; ils furent obligés d'avoir recours à un des prêtres pour établir leur correspondance avec la Société populaire, et sous leur dictée, il écrivit leur excuse sur ce qu'ils ne s'étoient pas encore défait des prêtres.

» Après quinze jours environ de navigation, on arriva au Pont-de-Cé. Ce fut alors que les prêtres commencèrent à craindre pour leur vie. On les débarqua la nuit pour les placer tous dans deux cachots si étroits que le plus grand nombre fut obligé de passer la nuit entière debout.

» Le lendemain on les rembarqua sur la Mayenne pour les conduire à Angers. Ils y arrivèrent vers onze heures du matin, et on les mena sur-le-champ au comité révolutionnaire. Là, un à un, ils furent fouillés dans les endroits les plus secrets. On les dépouilla de leurs habits, de leur linge, de leurs bas, de leurs souliers, de leurs mouchoirs, de leurs livres et de ce qui leur étoit resté d'assignats ; on estime que ce dépouillement montoit au moins à quinze mille livres. A dix heures du soir on les conduisit dans trois cachots de la citadelle. La nuit étoit très-froide, ils étoient presque nus, et on ne leur donna que quelques brins de paille pour se coucher. Le lendemain on leur donna de très-mauvais pain et de l'eau ; ils ont passé onze jours et onze nuits dans ce misérable état, qui a été le principe de la mort du plus grand nombre d'entre eux.

» La onzième nuit, à dix heures, on les fit sortir de leurs cachots, et le citoyen Démarquet, commandant un détachement de cinquante soldats du 78^e régiment, les lia deux à deux et les fit marcher du côté de la rivière, sur laquelle on ne put parvenir à les embarquer que le lendemain à six heures, parce qu'on ne put avoir les bateliers qu'à cette heure.

» On joignit aux prêtres de Nevers quinze prêtres angevins qu'on arracha de leurs lits au milieu de la nuit. Ils étoient tous extrêmement âgés ou infirmes. Le commandant avec le citoyen Goupille, nommé commissaire *ad hoc* jusqu'à Nantes, étoient chargés de pourvoir à la subsistance des prisonniers sur le pied de six sols par lieue. Ils le firent avec la plus sordide économie, sous prétexte d'épargner de quoi acheter à un chacun une chemise à Nantes pour pouvoir changer. On y arriva le troisième jour ; mais on n'a vu n'y les économies, n'y les chemises, n'y plus de 400 l. t., fruit de l'épargne du pain qu'ils devoient fournir.

» On arriva d'assez bonne heure à Nantes, mais on attendit la nuit pour faire passer les prisonniers sur une galiotte hollandoise qui avoit servi de prison à tous les malheureux qu'on y a noyés ; il en sortoit un air absolument infect. En les y précipitant, les soldats du 78^e régiment leur prirent leurs chapeaux, leurs mouchoirs, leur tabatière, et à deux d'entre eux, dont l'un, âgé de soixante et onze ans, mourut le surlendemain, jusqu'à leurs habits et leurs culottes. La première nuit, ils avoient au moins un demi-pied d'eau partout. Ils y passèrent trois jours et demi sans pouvoir obtenir de pain, que quelques morceaux que le déchirement arracha à leurs gardes. Aussi en vingt-six jours trente des prisonniers succombèrent sans pouvoir obtenir le plus léger secours, malgré les pétitions les plus capables d'attendrir en faveur de l'humanité souffrante.

» Ces morts en si grand nombre, et qui se suivirent d'aussi près, déterminèrent à ne plus donner de gardes à ces malheureux moribonds dans la crainte de la contagion. On prit le parti d'embarquer pour Brest tous ceux qu'on croyait encore en état de supporter la navigation, il en resta quinze dans la galiotte, ils étoient pour la plupart agonizants, et on en fit partir trente-un dont dix-neuf sont morts soit dans la traversée, soit à l'hôpital du séminaire de Brest, qui est le premier endroit où ils aient trouvé de l'humanité ; en sorte que de soixante-seize ils sont maintenant réduits à douze, dont sept sont encore à l'hôpital et cinq à Pontanion, qui auroient grand besoin d'y être ; mais pleins de sensibilité et de reconnoissance pour les procédés humains qu'on a constamment tenus à leur égard, ils craindroient de devenir à charge en demandant tous d'y aller.

» Voilà, citoyens, un précis bien abrégé de tout ce qu'ont souffert les prêtres de la Nièvre depuis leur départ de Nevers jusqu'à leur arrivée à Brest ; ils n'ont cependant rien fait, et ils soutiennent qu'on ne pourra jamais prouver qu'ils aient rien fait qui puisse les rendre indignes d'être compris dans l'exception formelle portée en faveur des vieillards et des infirmes, par les loix du 26 août 1792, des 21 et 23 mars 1793, et du 30 vendémiaires de la deuxième année de la République.

» Pourquoi le département de la Nièvre est-il seul dispensé d'observer des loix qui ont été si exactement gardées dans tous les autres départements? Les douze prêtres qui existent encore à Brest sont tous des vieillards ou des infirmes constatés légalement, et cependant ils sont depuis plus de neuf mois dans une maison d'arrêt malsaine, à la ration des matelots prisonniers, qui consiste en pois pour l'ordinaire, parce qu'il est impossible au gardien d'obtenir de la viande par suite des réquisitions en faveur des armées de terre et de mer et des hôpitaux. Ils n'ont aucun moyen de prendre l'air ; ils sont sans feu, sans lumière, sans vin ; ils ont pour toute couche un mauvais matelat de chanvre sans draps n'y couverture. Les laisser dans cet état, c'est prolonger leur supplice.

» Ils ne demandent pas leur liberté, ils la recevraient cependant avec reconnaissance, bien résolus de ne pas en abuser, mais ils désireroient d'être renvoyés dans une maison commune de leurs districts respectifs. Ils y seroient mieux et plus exactement surveillés, ils y couteroient bien moins à la République, aux lois de laquelle ils promettent la plus exacte soumission.

» 22 vendémiaire an troisième de la République. »

APPENDICE.

L'auteur de cette pétition était le bon abbé Imbert, dont Nevers n'a pas oublié le zèle et le dévouement lorsqu'il était curé de la cathédrale et doyen du chapitre. Sa démarche ne fut pas sans résultat. Une autorisation émanée du district de Brest permit au citoyen Imbert de circuler librement dans l'enceinte de la commune et dépendances, mais sous la surveillance d'un garde. Un peu plus tard une autre autorisation portait : *Le citoyen Imbert pourra sortir sans garde, mais non de l'enceinte de la commune.* Ces permissions s'étendirent ensuite aux autres prisonniers ses confrères, auxquels on finit par assigner la ville pour prison.

Le 18 ventôse, l'an III de la République, le représentant du peuple Guillemardet, délégué dans les départements de Seine-

et-Marne, de l'Yonne et de la Nièvre, flétrissait par un arrêté la conduite des anciens administrateurs du district de Nevers, et ordonnait le retour des prêtres déportés par cet abus de pouvoir. Hélas ! au lieu de soixante-un ils n'étaient plus que les douze dont les noms suivent :

Berthault jeune, curé de Glux ;
Blandin, chanoine de Nevers ;
Descolons, *id.* ;
Le Jault, curé d'Imphy ;
Étienne, curé de Saint-Germain ;
Moreau jeune, curé de Château-Chinon ;
Jolly, chanoine semi-prébendé de Nevers ;
Pannetrat, curé de Poussignol ;
Marille, curé de Vielmanay ;
Durand, vicaire de Luzy ;
Saclier, vicaire de Luzy ;
Imbert, prêtre de Nevers.

Comme le plus jeune et sans doute le plus résolu, l'abbé Imbert a rendu d'éminents services à ses confrères. Il avait eu soin, en quittant Nevers, de se munir de l'huile des infirmes ; grâce à cette précaution, tous les moribonds, un seul excepté, ont pu recevoir l'extrême-onction avant de mourir.

A Angers, en fouillant les prisonniers, on trouva sur lui la fiole qui contenait les saintes huiles ; on lui demanda ce que c'était, il répondit sans hésiter que c'était un remède pour les yeux, et on la lui laissa. C'est à cet excellent prêtre qu'on est redevable d'intéressants détails sur ce qui s'était passé sur la galiote. « On n'a jamais su, dit-il, que, dans notre galiote de Nantes, il y avait eu deux communions générales, précédées de touchants discours, de confessions publiques, de rétractations de serment, » car plusieurs des prisonniers avaient eu la faiblesse de le prêter.

Nous terminons par la lettre dont il a été question à la page 81 ; elle est aussi, comme nous l'avons dit, de l'abbé Imbert ; ce fut lui qui servit alors de secrétaire.

« Citoyens administrateurs, malgré les vents contraires que nous avons essuyés depuis notre départ, nous sommes arrivés à Orléans aujourd'hui de très-bonne heure ; notre voyage a été des plus heureux et des plus agréables. La garde nationale s'est bien conduite, mais n'est pas contente de n'avoir pas eu l'étape en nature ; souvent elle manque de vivres. Les prêtres réfractaires dont nous sommes chargés ne bougent pas ; ils sont aussi soumis que s'ils avaient cinquante hommes de garde pour les accoutumer à la fatigue. Dès la première nuit, nous les avons fait coucher à la grange, quoique nous eussions pu peut-être aller plus loin ; ils ont couché encore d'autres fois à la paille, et n'ont dit mot. Ils sont réduits, citoyens administrateurs, et, malgré notre petit nombre, nous n'avons rien à craindre de leur part. Si la garde nationale et nous n'eussions pas eu autant de satisfaction dans cette traversée, nous ne les aurions pas conduits si loin, il y a long-temps que nous en serions débarrassés ; mais nous en sommes contents et nous les conduirons à leur destination, à moins qu'ils ne nous manquent, ce que nous ne craignons pas. Faites part de cette lettre à la Société populaire pour l'instruire de notre conduite. Je presse ma route et me hâte de retourner auprès de vous, parce que j'espère que la seconde voiture que vous m'avez promise sera prête à mon retour.

» Salut et fraternité.

» Si vous voulez nous donner des nouvelles de nos frères et amis, écrivez-nous à Nantes, poste restante. »



SÉANCE DU 5 MARS.

Présidence de M^r CROSNIER.

Sont présents : MM. Crosnier, *président* ; Roubet, *vice-président* ; de Toytot, *secrétaire* ; Lebœuf, de La Maison-neuve, de Pierredon, Gueneau, Chatel ; les abbés Fouché, Crosnier (Michel), Valois, Delost ; MM. Subert, de Villefosse, Morlon, le docteur Mignot, de Rosemont.

M. Noellas, membre de l'Institut des provinces, assiste à la séance.

On donne lecture du procès-verbal de la séance précédente ; il est adopté.

MM. de Rosemont et de Pierredon proposent l'admission de M. le baron Berthier de Bizy. Cette proposition est favorablement accueillie. M. de Bizy est admis.

M. le Président rappelle à la Société que la date pour l'admission au congrès des sociétés savantes est fixée au 15 mars ; il invite en conséquence ceux qui auraient l'intention de se rendre à Paris à faire leur demande avant cette époque, pour obtenir leurs cartes d'admission et de voyage à prix réduit.

M. de Toytot présente diverses observations relatives à l'impression de l'*Armorial du Nivernais*, en vue de bien fixer les conditions.

M. Roubet donne lecture d'une pièce intéressant l'histoire locale du Nivernais, intitulée : *Le drapeau rouge à Decize* ; procès-verbal relatif aux troubles qui ont eu lieu dans cette localité en 1790 ; il y joint un extrait de compte de la commune de Decize.

M. le Président expose que la Société s'est occupée depuis longtemps de réunir tous les documents relatifs au Nivernais, mais qu'il manque un travail important, l'*Histoire des ordres religieux* dans notre pays. En effet, ajoute-t-il, les monastères ont été l'origine de la plupart de nos paroisses et même de certaines villes, telles que Saint-Pierre-le-Moutier, La Charité-sur-Loire, Corbigny, Saint-Saulge, etc. L'histoire de la province se rattache donc essentiellement à l'histoire de ces établissements.

M. le Président a l'intention de publier dans la *Semaine religieuse* une série d'articles sur cette intéressante matière; l'ensemble de ces articles formerait une histoire complète des ordres religieux dans cette contrée. Comme il fait conserver la composition et qu'il tire ces articles à part, il laissera à la Société la faculté de se procurer le nombre d'exemplaires qu'elle désirerait. Cette proposition est accueillie avec empressement.

M. Noellas, membre de la Société de Saint-Étienne, demande la parole pour une communication. Il s'agit de la lecture d'un curieux travail sur des cavités anciennes ou refuges présumés habités par les hommes de l'âge de pierre, et admis ensuite comme des redoutes par les hommes de guerre du seizième siècle.

L'intéressante communication de M. Noellas établit que ces lieux de refuge étaient occupés par des hommes de la première époque, ainsi que le prouvent les instruments en pierre éclatée qu'il a rencontrés en plusieurs circonstances.

M. Noellas fait remarquer une certaine corrélation entre ces cavités et les habitations de l'époque lacustre dans le voisinage desquelles il les a rencontrées plus particulièrement. Une discussion animée s'établit entre divers membres et l'auteur de ces découvertes.

M. de Rosemont exprime le désir que nos collègues, occupant des localités diverses dans le département, fassent des recherches dans le but de savoir si dans leurs environs il n'existerait pas des lieux de refuge de ce genre. Les membres présents s'associent sur ce point à M. de Rosemont. A cette occasion il fait mention d'un lieu connu sous le nom de Champ-Sarrazin, voisin de Pont-Gibaut (Puy-de-Dôme), qui pourrait bien être un refuge.

M. le Président entretient la Société sur la cité de Barbarie, qui occupait un emplacement proche La Machine; il lui attribue une certaine importance comme station celtique, qui n'aurait pas été négligée plus tard à l'époque gallo-romaine. Deux grandes voies partant d'*Aquis Nisinei* (les eaux de Saint-Honoré) semblent se réunir vers cette localité. Il serait à désirer qu'une députation de la Société pût visiter les lieux, et consigner ensuite ses observations dans le *Bulletin*. Malheureusement la cité de Barbarie est couverte de bois, et il sera peut-être difficile de l'explorer.

SÉANCE DU 26 MARS.

Présidence de M^r CROSNIER.

Sont présents : MM. Crosnier, *président*; Roubet, *vice-président*; de Toytot, *secrétaire*; l'abbé Boutillier, *archiviste*; Lhospied, *pro-secrétaire*; le docteur Subert, *trésorier*; Chatel, de La Maisonneuve, de Villefosse, de Pierredon, Morlon, les abbés Valois et Fouché, etc.

Plusieurs membres expriment le désir que l'heure des réunions soit fixée irrévocablement à deux heures en hiver et à trois heures à partir du mois d'avril au mois de novembre. Il a été déclaré qu'on donnerait, à l'avenir, satisfaction à cette réclamation.

MM. Subert et Monnot présentent M. Marlier comme membre de la Société.

MM. de Toytot et de La Maisonneuve présentent M. le comte de Chabrol.

MM. Marlier et de Chabrol sont admis.

M. Roubet lit un complément de son travail, communiqué à la dernière séance, sur les documents relatifs à la ville de Decize.

M^{gr} Crosnier communique à la Société ses premiers articles sur les congrégations religieuses dans le Nivernais. Cette lecture est écoutée avec intérêt.

M. Boutillier donne lecture d'une curieuse recherche relative aux anciens prédicateurs de la ville de Nevers pendant le Carême et l'Avent, depuis le quatorzième siècle jusqu'en 1790.



SÉANCE DU 7 MAI.

Présidence de M^{re} Crosnier.

M. le docteur Subert, trésorier, rend compte de la situation de la caisse de la Société au 5 mai courant; ses comptes sont reconnus exacts et approuvés.

M. le Président soumet à la Société une épreuve de la carte de l'ancien diocèse de Nevers qu'il vient de dresser, et donne lecture de notes explicatives qu'il juge utile de joindre à ce travail. Il veut bien encore entreprendre la carte de la province; mais il ne se fait pas illusion sur les difficultés nombreuses qui se présentent pour l'exécution de ce projet, les auteurs des anciennes cartes ayant commis beaucoup d'erreurs dans leur confection.

M. le docteur Subert lit une communication de M. Munier, membre correspondant, au sujet de tombeaux gallo-romains en briques découverts sur les bords de l'étang de Thau, département de l'Hérault. L'impression de ce mémoire est votée.

Cette lecture provoque d'intéressantes observations de la part de M. Arthur de Rosemont sur les questions géologiques que soulève le travail de M. Munier. Le même membre rend compte des résultats de la visite faite à la cité de Barbarie, à La Machine.

La question des pierres vitrifiées, provoquée par les dissertations précédentes, donne naissance à de nouveaux détails de la part de MM. de Pierredon et de Villefosse. De son côté, M. le Président rappelle que l'étude des murs vitrifiés, qu'on rencontre en grand nombre dans l'Ecosse et même sur certains points de notre Bretagne, avait été recommandée, il y a une vingtaine d'années, aux membres du Congrès archéologique de Bourges, et que sur place on avait pu constater des fragments considérables des anciens murs de Bourges qui avaient été soumis à cette opération.

Sur la proposition de MM. Crosnier et Riffé, M. Chonez, président de chambre à la cour de Bourges, a été admis membre de la Société. M. d'Espiard, propriétaire à Mazilles, a été également admis, sur la proposition de MM. Morlon et Roubet.

M. Morlon fait part à la Société de la découverte d'un cippé gallo-romain dans la commune de Chantenay, avec cette inscription : D. M. M. CALPVRN SECVND.



SÉANCE DU 6 JUIN 1874.

Présidence de M^r CROSNIER.

Etaient présents : MM. Crosnier, *président* ; Roubet, *vice-président* ; de Toytot, *secrétaire* ; le docteur Subert, *trésorier* ; l'abbé Boutillier, *archiviste* ; le docteur Jacquinet,

Pinet de Manpas, de La Maisonneuve, de Pierredon, le docteur Comoy, l'abbé Crosnier (Michel), l'abbé Laborde, H. d'Assigny, l'abbé Valois, le comte George de Soultrait, de Brimont, Morlon, de Villefosse.

M. le Curé de Saint-Louis, de Fourchambault, annonce la découverte, récemment faite dans l'enceinte de l'usine de M. Bouchacourt, des ruines d'une ancienne villa, avec débris d'amphores, de vases gallo-romains, de trois médailles, de ferrements, etc.

M. le docteur Subert donne lecture d'une lettre adressée par M. Guillemain, membre de la Société, habitant Château-Chinon. M. Guillemain envoie le dessin et la description d'une statuette gallo-romaine et d'un couvercle d'urne, objets trouvés à Cizely.

M. le Président communique à la Société une épreuve de la carte de la province, destinée à être jointe aux tables de l'*Inventaire de l'abbé de Marolles*. A la suite d'observations échangées entre M. de Soultrait et M. le Président, il est convenu qu'on établira, par des teintes variées, les trente-quatre châtellenies indiquées dans le travail de l'abbé de Marolles, sans se préoccuper des autres délimitations relatives aux élections, généralités, etc., pour éviter des confusions qui nuiraient à la netteté de la carte. Quelques notes explicatives suffiraient pour remplacer ce travail, dont l'exécution paraît impossible, à moins de dresser une troisième carte, ce qui n'entre pas dans la pensée de la Société. Il est décidé qu'on s'en tiendra aux deux cartes, avec les explications proposées.

M. l'abbé Laborde donne lecture d'un intéressant mémoire sur le vol des oiseaux. Ce mémoire prendra place dans le *Bulletin*.

M. Roubet mentionne, pour l'histoire des médecins du Nivernais, un mémoire de 1787, qui signale l'insalubrité des environs de Saint-Pierre-le-Moutier, en raison de l'étang qui avoisine cette ville (1). Ce mémoire est de M. Simonet, médecin ordinaire du roi.



SÉANCE DU 9 JUILLET 1874.

Présidence de M. ROUBET.

Sont présents : MM. Roubet, de Toytot, l'abbé Boutilier, l'abbé Pot, curé de Magny ; Leblanc-Bellevaux, de La Maisonneuve, de Pierredon, Comoy, Bouveault, l'abbé Valois, Chevalier, Laroche, le docteur Subert, Morlon, Lhospied.

M. le Curé de Magny dépose sur le bureau une petite boîte contenant dix-neuf médailles en argent, trouvées dans le domaine de Verrières. On les attribue à Charles VII ou Charles VIII.

M. de Pierredon offre à la Société deux statuettes en bois provenant de l'église de Tamnay ; l'une représente la sainte Vierge assise ; elle était anciennement peinte et dorée ; on peut l'attribuer au treizième siècle ; l'autre est un enfant ; sa facture accuse le quinzième siècle.

M. Morlon dépose sur le bureau une petite brochure de M. Pierre de Champrobert ; c'est la biographie du maréchal de Vauban.

(1) Cet étang a été supprimé depuis cette époque.

MM. Bouveault et Morlon présentent à la Société MM. Métairie, Harpin, Prosper Bertaux et Locquin. Ces propositions sont admises.

On arrête d'une manière définitive le choix du papier à employer pour l'impression de l'*Armorial du Nivernais*.

M. Roubet donne lecture d'une description de moulage trouvée dans le voisinage de La Guerche, et provenant de potiers romains. Un spécimen est déposé sur le bureau. Le titre de ce mémoire est : *Fictorum nomina* ; plus une page intitulée : *Documents inédits pour servir à l'histoire du Nivernais*.

M. l'abbé Valois offre à la Société une bandelette de papier chinois servant de sauvegarde aux missionnaires pour leur bagage.



SUR TROIS SÉPULTURES GALLO-ROMAINES

DES BORDS DE L'ÉTANG DE THIAU (HÉRAULT).

Après avoir remercié la Société Nivernaise des lettres, sciences et arts, qui lui a fait l'honneur de lui ouvrir ses portes, M. Achille Munier communique le mémoire suivant.

Déployons, Messieurs, une carte du département de l'Hérault, et, côtoyant ensemble la mer aux flots bleus, parcourons la plage de Maguelonne à Cette : nous remarquerons de suite un cordon montagneux d'une faible altitude (220 mètres au plus) qui, se pliant en arc de cercle sensiblement parallèle à la courbure du golfe de Lion, appuie son extrémité Est sur Montpellier, tandis que la montagne de Cette est le dernier saillant de son

extrémité Ouest: c'est la Gardéole, région aujourd'hui entièrement dénudée, où tous les vents de terre et de mer ont pris barre; et semblent lutter à qui tourmentera de secousses plus violentes, les arbrisseaux rabougris d'une flore inconnue de Montenoison et du Beuvray.

Ces croupes monotones où le soleil implacable vous calcine, quand le mistral, non moins implacable, ne vous culbute pas; voilà mon domaine, mon champ d'études, hier encore ignoré de tous: et ce n'est pas sans un légitime orgueil, que j'entreprends de livrer à des compatriotes aimés, les secrets qu'un à un j'ai arrachés à ces lieux.

Je veux commencer, Messieurs, par les choses connues, admises, indiscutables; et si votre bienveillance consent à donner quelque autorité à mes scrupuleuses investigations, je me sentirai enhardi à vous prier de me suivre dans le domaine du *moins connu*; puis, qui sait? la confiance étant venue, nous arriverons peut-être, la logique inflexible et l'analyse intégrale nous y poussant, à planter quelque audacieux jalon dans l'inconnu ténébreux!

Cette classification répondra en altitude, sur nos petites montagnes, à trois phases bien distinctes de l'habitat humain: le premier, qui ne dépasse pas 30 mètres au-dessus du niveau actuel de la mer, couvre les plaines du *Diluvium*, et nous présente les débris romains et gallo-romains; le second, qui s'élève à 80 mètres, a ses *tumuli*, ses grottes sépulcrales et ses foyers du bronze et de la pierre polie; enfin, le troisième couvre les sommets, et la classification des restes qu'il a conservés ne saurait encore être assise sur des bases assez sérieuses.

Ces délimitations, vous le concevez, Messieurs, ne sauraient être absolues; et nous constaterons, en temps et lieu, les traits d'union qui les relient parfois au point de les confondre.

Occupons-nous aujourd'hui des Romains et des Volsques.

Je vous ferai grâce, Messieurs, des circonstances, connues de tous, de la conquête du littoral méditerranéen par les légions du consul Domitius Enobarbus, pour vous transporter de suite aux temps qui lui ont succédé: les légionnaires ont colonisé le

pays et tous les monticules de la côte nous montrent aujourd'hui les vestiges des innombrables villas qu'ils y avaient élevées.

Les bords de l'étang de Thau, surtout, avaient attiré leur attention; un sol fertile, des eaux limpides et poissonneuses, des ombrages séculaires, et, par-dessus tout, un ciel toujours bleu; aussi, c'est par centaines qu'il faut compter les ruines romaines et gallo-romaines que dans ces lieux je trouve chaque jour sous mes pas.

L'une des plus intéressantes se trouve dans la propriété de M. G. Bénézech (*Mas d'Alézieu*), indiquée sur toutes les cartes d'état-major au fond de la baie de l'étang de Thau, faisant face au flanc nord-est de la montagne de Cette.

A environ 200 mètres du bord de l'étang, et à une altitude de 3 mètres au-dessus de son niveau actuel, les travaux de culture de la vigne ont amené la découverte de plusieurs sépultures renfermant des restes humains qui ont été mutilés et dispersés. Appelé sur les lieux, je soupçonnai l'existence d'autres tombes, et mes recherches immédiates eurent le résultat le plus complet.

Les trois sépultures que je découvris alors sont toutes bâties de même façon : longues et larges tuiles à onglet formant caisse; au-dessus du couvercle, une couche de chaux de 0^m 10 d'épaisseur empâtant une grande quantité de débris de briques et de tuiles cassées, mélangés à des os d'animaux brisés et à des coquilles de bivalves : restes habituels de l'habitat romain.

Dans la première sépulture, un squelette mâle de grande taille et âgé; dans la seconde, couchés côte-à-côte, deux squelettes mâles de grande taille aussi, mais jeunes encore, à en juger par la conservation des dents; enfin, dans la troisième, un squelette de femme âgée, de petite taille, et tenant entre les dents une pièce de monnaie en bronze.

Ce qui me frappa tout d'abord, ce fut l'orientation de la première sépulture, placée à angle droit sur l'orientation des deux autres; les squelettes de ces dernières ayant la tête à l'Ouest et les pieds à l'Est, tandis que celui de la première avait la tête au Nord et les pieds au Sud.

Mon étonnement fut bien plus grand quand, déblayant cette première caisse, je m'aperçus que les pieds et la tête étaient presque au même niveau, tandis que le bassin se trouvait à 0^m 50 au-dessous d'eux, les os longs des bras et des jambes formant un angle ouvert à 120° et le squelette étant plié en forme de V. L'examen m'amena à constater que les tuiles du fond de la caisse, en haut et de chaque côté, étaient intactes et inclinées suivant la direction soit du torse, soit des jambes, tandis que la tuile du milieu, sur laquelle reposaient les vertèbres coccygiennes, était fracturée dans le sens de sa largeur et repliée en V.

De même, les tuiles des côtés étaient restées verticales dans leur auget, sauf celles du milieu qui, des deux côtés, étaient brisées, les deux briques voisines se croisant et se doublant vers leur sommet opposé par-dessus les débris de la tuile du milieu.

Un croquis indiquera mieux que dix pages de description et la position de ce premier squelette et celle des tuiles constituant la cavité sépulcrale. (*Voyez fig. 1.*)

Cette disposition étrange me conduisit à étudier les autres sépultures, et mon étonnement fut sans bornes. Celle qui contenait les deux cadavres se trouve à 1^m 50 environ à droite de la première; les tuiles de la couverture et celles du fond avaient à peu près conservé leur position horizontale, sauf une dépression longitudinale qui les avait fait légèrement relever du centre de la sépulture vers ses deux côtés: les tuiles de ces côtés au contraire avaient brisé leur onglet supérieur et s'étaient inclinées et rapprochées par leur sommet de façon à former deux pentes opposées au-dessus des deux squelettes. La perturbation qui s'était produite avait manifesté sa violence, sur la première sépulture, dans le sens de la tête aux pieds; dans la seconde, elle la manifestait dans le sens des côtés opposés. (*Voyez fig. 2.*) La troisième présentait les caractères de la seconde sépulture, mais très-affaiblis, tant à cause de son éloignement que de ses moindres proportions.

Les vignettes qui précèdent indiquent exactement, *au trait*, la

position des briques *en coupe* au moment de ma fouille, et *en pointillé*, leur position normale au moment de l'ensevelissement.

L'examen scrupuleux des squelettes m'eut bientôt convaincu que la perturbation qui causait ma surprise était postérieure, et de beaucoup, à l'inhumation; en effet, la cassure des os correspondant au sens de la cassure des briques était nettement verticale par rapport à leur longueur; son bord était effrité comme par un frottement, et elle n'avait pas l'aspect en bec de flûte et les esquilles qui certainement se seraient produits si les os avaient été cassés *frais*. De plus, j'ai observé que les terres lors de l'accident avaient déjà envahi la cavité, à la suite de la décomposition et des phénomènes qui lui font cortège; sans quoi, s'il en eût été autrement, les débris de toute sorte amassés sur le couvercle eussent pénétré dans le vide laissé autour des corps, et je les y aurais rencontrés pêle-mêle avec les ossements; le contraire a été scrupuleusement constaté par moi.

La terre qui remplissait la cavité sépulcrale était fine, compacte, tamisée, mais sans grande cohésion, et prenait au contact des ossements cette teinte brune, poudreuse, si connue de ceux qui savent les fins dernières du corps humain !

Alors, il me revint à l'esprit que si les sépultures n° 1 et n° 2 et 3 avaient subi un choc ayant produit des accidents divers, par rapport à la position et à l'orientation des cadavres, ce choc n'en était pas moins unique, puisque dans les trois cas il se manifestait du Nord au Sud.

L'idée d'un mouvement du sol postérieur à l'inhumation s'était emparée de moi, et le géologue se mit en quête de donner à l'archéologue une explication satisfaisante.

Parcourant attentivement la surface de la vigne, j'avisai bientôt un banc de *molasse*, ou *calcaire marin miocène*, faisant légèrement saillie à 30 mètres à l'Est de la première sépulture, et dépassant de 0^m 20 la surface du *terrain lacustre miocène* dans lequel les sépultures sont enfouies à 0^m 75 de profondeur seulement.

Or, le lieu où nous nous trouvons est de 15 mètres environ en contre-bas du sommet de la falaise et à 3 mètres à peu près au-dessus du niveau de l'étang de Thau; il dessine assez exactement une crique semi-circulaire dont les eaux se seraient retirées depuis un temps relativement peu éloigné.

D'un autre côté, l'étude de la falaise *en place*, c'est-à-dire sans remaniements postérieurs à sa formation, nous donne la coupe suivante, en partant du niveau de l'étang.

Miocène marin, épaisseur 3 mètres; miocène lacustre, épaisseur 15 mètres. Total de la hauteur de la falaise, 18 mètres au-dessus du niveau de l'étang de Thau.

Cette coupe une fois faite, si nous établissons la coupe du terrain à sépultures indiqué plus haut, nous trouvons, en partant du niveau de l'étang N, une épaisseur de 1 m. 50 de *molasse* en B', puis en A' une épaisseur à peu près égale de *lacustre*, et au pied de la falaise en B le point d'affleurement de la *molasse* mis à nu par la cassure pressentie, et enfin en A l'épaisseur de 15 mètres de *lacustre* jusqu'à la surface C.

Le total de cette coupe équivaut au 18 mètres de hauteur de la coupe précédente.

Ces deux coupes exigent *un plan* indiquant le lieu par où nous les faisons passer. A est la coupe par l'abrupt, B la coupe par les tombeaux; la forme en arc de cercle C est l'affleurement de *molasse* au bas de l'abrupt, C' la *molasse* faisant promontoire dans l'étang. L' est le *lacustre* supposé éboulé du plateau L.

Pour justifier l'hypothèse d'une cassure et d'un éboulement, j'ai dû étudier longuement le phénomène produit par l'action érosive des flots contre la falaise et, durant plusieurs hivers, par les vents de sud-ouest les plus violents. Voici, Messieurs, ce que j'ai constamment observé:

Le flot, revenant sans cesse à la charge, sape la base de la falaise à une profondeur qui parfois atteint 5 mètres et plus; alors, à la surface de la falaise, et à une distance rigoureusement double de celle de la profondeur de l'excavation de la base: s'ouvre une crevasse principale en arc de cercle, et des crevasses

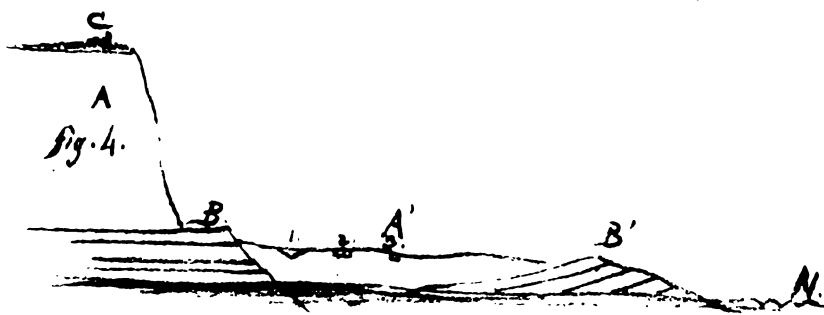
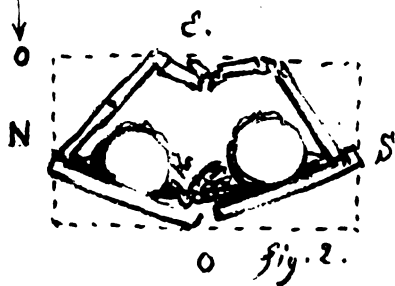
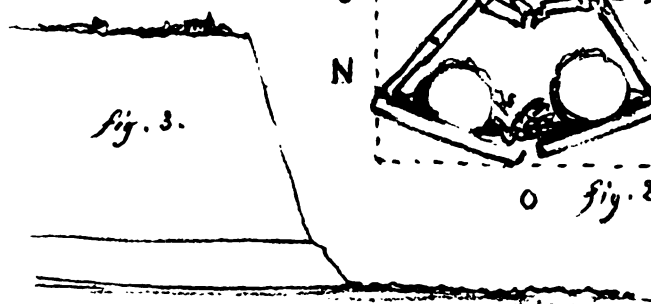
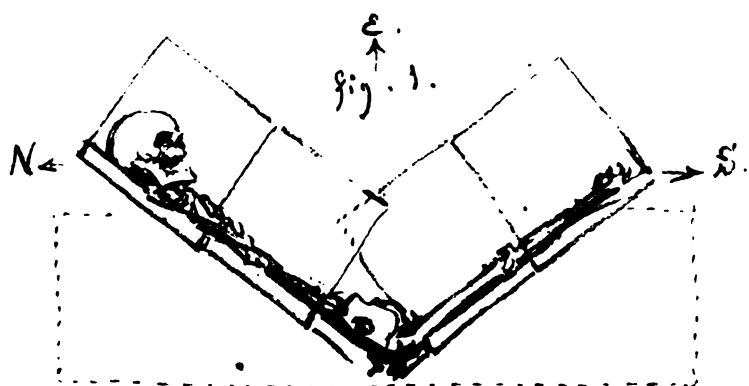


Fig. 5.

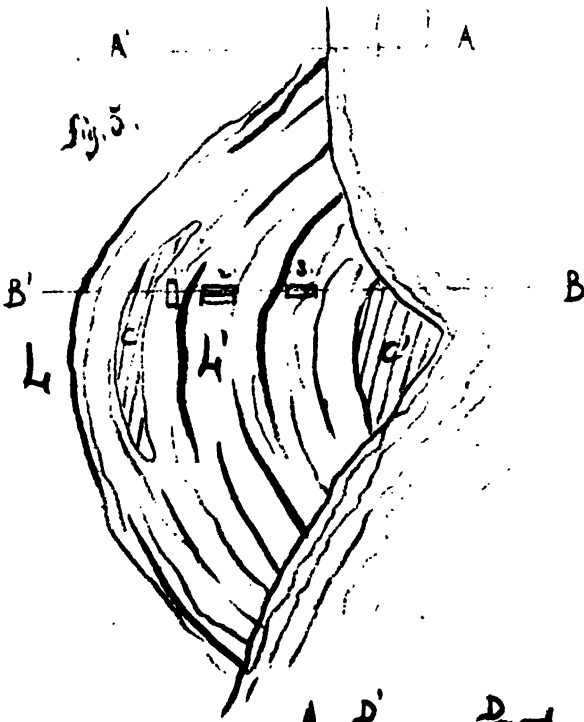


Fig. 6.

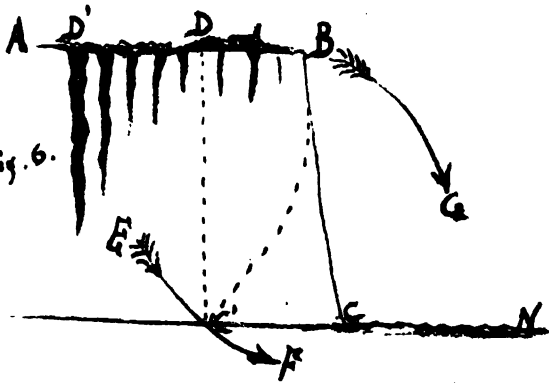


Fig. 7.





secondaires se déclarent bientôt entre celle-ci et le point attaqué par la vague.

Soit A B la surface de la falaise, B C son abrupt, N le niveau de l'étang. (Fig. 6.) L'action violente des eaux, rongeanl l'obstacle, amènera bientôt la ligne B C à prendre la courbe B C'. C'est à ce moment, que se déclare la crevasse D', le triangle-rectangle B D C' sollicité par la force centripète, mais retenu par la force de cohésion de la masse; entraînant avec lui une partie sensiblement égale à son propre volume, et équivalent au second triangle-rectangle D' D C'.

Ainsi s'est formé un triangle à peu près équilatéral D' B C', lequel repose sur son sommet battu par les flots; alors, contrairement à l'idée généralement admise, la masse, au lieu de tomber à l'eau, suivant une ligne B G, glisse en C', suivant une ligne E F, et s'étale au fond du lac sans que la surface D' B soit profondément modifiée; il arrive même, quand le mouvement est brusque, que le point B reste en saillie et forme promontoire.

A' B' forme alors un gradin représentant l'ancienne surface A B. (Fig. 7.)

Si nous comparons la coupe fig. 3 avec la fig. 6, nous remarquerons que dans la première le lacustre repose sur un banc de molasse, tandis que dans la seconde, *qui est théorique*, toute la falaise est supposée terrain homogène: la molasse étant beaucoup plus dure que le lacustre, présente une plus grande résistance aux entreprises du flot, qui se venge sur le banc de lacustre et le ronge profondément; de là l'explication de la fig. 4.

La molasse B B' a subi une diminution de près de 1 m. 50 c. du pied actuel de la falaise au niveau de l'étang, mais le lacustre éboulé a été rongé en dessous à ce point qu'il n'a plus que de 1 m. 50 c. à 2 m. d'épaisseur, là où auparavant il avait 15 m.; et enfin, la molasse en place sous la falaise, apparaissant en B, me paraît une preuve irréfutable du mouvement accompli.

Si mes observations sont exactes et que vous consentiez, Messieurs, à en appliquer les conséquences aux sépultures qui

nous occupent, leurs dislocations, je l'espère, vous paraîtront suffisamment expliquées. Le n° 1, placé sur une gerçure plus importante, a été plié en V, tandis que les autres sépultures parallèles à la même gerçure, et obéissant au même mouvement, se sont plus ou moins cassées dans le milieu de leur longueur, suivant qu'elles se sont trouvées plus ou moins éloignées de la cassure principale du glissement.

Ceci admis, vous conclurez certainement avec moi, Messieurs, que depuis l'inhumation des Gallo-Romains en question, une partie de la falaise, dans laquelle ils ont été inhumés, s'est affaissée et a glissé à l'étang, se trouvant aujourd'hui à 15 m. au-dessous du niveau qu'elle occupait alors.

La dernière conclusion, Messieurs, est tout entière réservée à vos lumières et à votre savoir ; vous examinerez la monnaie de bronze que j'ai enlevée de la bouche du squelette n° 3 et que je confie à vos soins éclairés. C'est vous qui me ferez connaître depuis quelle date précise s'est opéré le phénomène que je me suis efforcé de vous expliquer (1).

L'hospitalité bienveillante d'un virtuose de mérite, M. Gustave Bénézech, propriétaire de la campagne que j'ai fouillée, m'a permis de mener à fin cette étude, que vous voudrez bien agréer, tout imparfaite que je la sache, comme un témoignage de mon bon vouloir pour votre œuvre et de ma vive gratitude envers vous.

A. MUNIER.

Frontignan, ce 26 avril 1874.

(1) Cette monnaie présente à l'avvers une tête laurée de Gratien, dont le nom se lit distinctement. — Au revers, la légende est effacée, sauf les deux lettres habituelles S. C. Comme Gratien est mort en 383, à Lyon, assassiné par l'usurpateur Maxime, nous avons une date probable des tombeaux découverts par M. Munier ; la Société est heureuse de lui témoigner ici sa reconnaissance pour son intéressante communication.

(Note de la commission.)



DOCUMENTS INÉDITS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU NIVERNAIS.

DECIZE.

Extrait des comptes présentés par Léonard Robinot, receveur des octroys de la ville de Decize, pour l'année 1787.

L'état des finances de la ville était prospère.

La recette, y compris les reliquats antérieurs, s'élevait à la somme de. 156,969 l. 11 s. 2 d.
et la dépense pour l'année 1787 s'éleva à. 26,022 4 4

Dans l'énumération de ces dépenses, il en est quelques-unes qu'il est intéressant de signaler.

On y voit figurer :

1^o Une somme de 12,800 livres, pour le dernier paiement du contrat d'acquisition de l'hôtel de ville ;

2^o Une somme de 200 livres payée à M. de La Brusselle, prédicateur du Carême, en l'année 1787 ;

3^o Une somme de 40 livres payée à Joly, qui a sonné la retraite depuis la Saint-Michel jusqu'au dimanche des Brandons ;

4^o Une somme de 120 livres pour les frais de quatre processions, payée à MM. les Maire et Echevins ;

5^o Une somme de 1,700 livres pour gages au sieur Gounot, recteur des écoles ;

6^o Au sieur Coquille, messenger, 200 livres pour six mois de ses gages ;

7^o Au garde des vignes, une somme de 120 livres ;

8^o Aux maire et échevins, pour voyages et députations, une somme de 200 livres ;

9^o A M. Grenot, receveur fabricien, pour le vœu de Montbeugny, 60 livres ;

Et enfin une somme de 400 livres payée à MM. les Maire et Echevins, pour les étrennes dudit an.

OBSERVATIONS.

I.

La charge, office et état de receveur des deniers communs d'octroi et patrimoniaux de la ville de Decize était à la nomination du duc.

En 1685, Guillaume Marynier, bourgeois de la ville, était nouvellement pourvu de cette charge ; il versait entre les mains de J.-B. Méricot, revêtu des pouvoirs de monseigneur le duc de Nevers, la somme de 1,300 livres pour la finance de son office.

II.

LE VŒU DE MONTBEUGNY.

Montbeugny était une paroisse du Bourbonnais, aujourd'hui canton de Montréal (Allier).

Saint Roch y était en grande vénération ; sa dévotion y attirait un grand nombre de pèlerins.

En 1778, une maladie contagieuse sévissait fortement dans la ville de Decize ; les habitants résolurent de faire un vœu à saint Roch, pour obtenir la cessation de l'épidémie.

J.-M. Grenot, deuxième échevin, et le sieur Marynier, conseiller de ville, reçurent mission de se rendre à Montbeugny.

Le vœu devait être acquitté pendant une certaine période d'années, que vint interrompre la révolution.

III.

Léonard Robinot, receveur des octrois de Decize, n'était autre que le grand-père maternel de Saint-Just, né à Decize, le 25 août 1767.

LE DRAPEAU ROUGE A DECIZE.

Au siècle dernier, sans parler de celui dans lequel nous vivons, plus d'une fois la ville de Decize devint le théâtre d'émeutes populaires, prétextées par la cherté des grains.

Déjà, le 18 avril 1790, le bureau de l'hôtel de ville avait eu à fixer l'indemnité due par les habitants à un sieur Pascauld, marchand à Nevers, qui, sur le port de Decize, avait vu arrêté et pillé le chargement de blé qui lui appartenait.

Cette indemnité s'éleva à 2,848 livres (1).

Mais le 28 mai suivant, premier jour de l'assemblée primaire, et en même temps jour du marché au blé, une insurrection plus sérieuse devait avoir lieu.

Elle avait été prévue par les officiers municipaux, et dès la veille, à midi, un détachement de cinquante hommes, du régiment de Royal-Piémont, en garnison à Nevers, faisait son entrée dans la vieille cité, sous le commandement de M. le vicomte de Verthemont ; et pourtant les beaux cavaliers du régiment furent obligés de n'assister que comme simples spectateurs aux scènes séditieuses qui allaient se produire.

Voici donc la copie du procès-verbal qui fut dressé dans cette circonstance, tel qu'il se retrouve entre nos mains.

§

« Cejourd'hui, 28 may 1790, dès les six heures du matin, les cinquante hommes du détachement de Royal-Piémont, commandés par M. le vicomte de Verthemont, et Messieurs de la milice nationale de cette ville, commandée par M. François-Victor Burgat de Saint-Hylaïre, se sont placés et distribués par détachements, tant sur le pont de Loire et sur celui de Crotte qu'en différentes places de ladite ville, pour y tenir l'ordre de

(1) En 1322 les échevins de Douay condamnaient deux femmes à être bannies, après avoir eu la langue coupée, parce qu'elles avaient excité une émeute à l'occasion du blé, sur le marché de Douay.

la tranquillité et éviter qu'aucun ne s'attroupât, ne commît aucun excès, voies de fait ou insurrections, et que chacun se comportât en bon citoyen.

» La maréchaussée, au nombre de quatre hommes, commandés par le sieur Sallé, brigadier, étant aussi sur les ponts et places.

» Environ les huit heures, il s'est présenté du côté du faubourg Saint-Privé et à l'entrée du pont qui communique à la ville, une foule d'hommes de différentes paroisses, notamment de celle de Saint-Léger, qui, comme citoyens, venaient à l'assemblée primaire, et dont la majeure partie était armée de bâtons.

» Prévenus par M. le Commandant de la garde nationale et le brigadier de la maréchaussée d'avoir à déposer dans une maison bourgeoise dudit faubourg leurs bâtons, plusieurs d'entre eux y paraissaient décidés, mais d'autres obstinés les en détournèrent, ce qui excita une rumeur qui les porta à exiger que la troupe se retirât et rompit la haie qu'elle avait formée.

» Il leur fut représenté que la garde nationale et la troupe n'avaient été placées que pour tenir le bon ordre et éviter qu'il n'arrivât entre eux aucune dispute et voie de fait, et que si on les engageait à quitter le bâton, c'est qu'ils ne pouvaient paraître dans l'assemblée avec des bâtons.

» Ces gens ont persisté avec imprécations et menaces, les méchants d'entre eux se sont portés même à dire qu'il fallait s'armer pour forcer la garde citoyenne et défaire l'ordre de ladite cavalerie.

» Les attroupements s'augmentant de plus en plus, ainsi que leurs résistances et violences, les citoyens de la ville se craignant exposés, il fut demandé que l'on présentât à la foule animée le DRAPEAU ROUGE.

» Ce drapeau rouge fut apporté et présenté au milieu du pont, dans l'espérance de leur en imprimer et de les contenir.

» En effet, un nombre des principaux citoyens de ladite ville leur ayant fait des représentations et les ayant engagés à

la paix, ils ont quitté alors leurs bâtons et les pierres qu'ils avaient amassées et sont entrés paisiblement dans la ville, où le calme a régné jusqu'à une heure après midi.

» Sur les onze heures, tous ces particuliers se sont réunis et formèrent un nombre considérable, hommes, femmes et enfants ; ils se portèrent au marché à blé, et au mépris d'une publication faite authentiquement et au son de la caisse, au nom des sieurs Mathieu, fermier d'Anlezy, et Piquet, fermier de Villecourt, qui, menacés depuis plusieurs jours de la vie et du feu, avaient fait annoncer leur blé,

» Savoir : le seigle, à raison de vingt-quatre sols le boisseau, poids de vingt livres, et le froment, à raison de trente-quatre sols,

» Ont exigé que ledit blé fût livré à vingt et trente sols.

» Leurs cris et menaces ont déterminé un des blatiers à ouvrir le marché à ces derniers prix, et il fut alors vendu plus de deux mille boisseaux de l'une et l'autre espèce, tandis qu'aux marchés précédents, même les plus forts, la vente n'avait jamais dépassé quatre cent cinquante boisseaux.

» Sur les deux heures après midi, la même foule s'est transportée à l'hôtel de ville, est entrée dans les salles et corridors, a garni la rue en demandant qu'il fût fait taxe du pain proportionnellement au prix du blé, savoir : le pain bis, à raison de six liards la livre, et le pain blanc, à raison de deux sols.

» Il leur a été représenté par nous, officiers municipaux, qu'ils n'auraient point dû investir l'hôtel commun et s'attrouper dans les salles d'icelui ; que si le blé avait été mis à vingt et trente sols, ce n'était que par les violences et menaces qu'ils avaient faites aux marchands ; et que sur une insurrection de cette espèce, il n'était point possible de faire la taxe qu'ils exigeaient, parce qu'elle occasionnerait la ruine des boulangers pourvus de grains au prix de quarante et quarante-deux sols le boisseau.

» Ces gens se sont animés de plus en plus et ont fait menaces très-vives auxquelles il a fallu céder, n'ayant pas au moment la force suffisante, l'habitant se trouvant confondu dans

la foule ; et que si on eût exercé la voie de rigueur pour repousser cette insurrection, on aurait pu perdre un nombre de bons citoyens sans châtier les méchants qui ont fait proclamer, au nom de la municipalité, le pain bis à un sol six deniers, et le pain blanc à deux sols, en contraignant le préconiseur à faire cette publication et en forçant deux officiers municipaux d'en donner l'ordre.

» Ensuite, un peloton de cette foule s'est transporté chez le sieur Gessier, marchand de vin et porte-drapeau de la milice nationale, a investi sa maison et a voulu l'avoir pour lui couper la tête, sous le prétexte qu'il avait porté le drapeau rouge.

» Mais de bons citoyens ont écarté ce projet et les ont décidés à se retirer.

» Ce peloton s'est à l'instant réuni à d'autres groupes, et ensemble sont venus de nouveau à l'hôtel de ville, où ils ont demandé à nous, officiers municipaux, de taxer le vin rouge à raison de trente livres la pièce et le vin blanc à vingt livres, et que les cabanes des marchands fussent à l'instant rasées et démolies.

» Nous, officiers municipaux, leur avons dit ne pouvoir faire cette taxe ni ordonner cette démolition, que ce serait ruiner les marchands qui avaient acheté leur vin plus de soixante livres la pièce et avaient fait à gros frais l'établissement de leurs magasins.

» Cette réponse ayant excité ces méchants, pour les tranquilliser et les rappeler à la paix, il a été par nous consenti qu'il serait publié que les marchands déposeraient leurs vins dans la huitaine ailleurs que dans leurs magasins ; mais cette décision ne leur ayant point paru suffisante, plusieurs d'entre eux se sont détachés pour aller chercher les marchands de vin, les réunir et leur faire passer un acte par lequel ils se soumettraient à donner leur vin rouge à trente livres la pièce et le vin blanc à vingt livres.

» A cet effet, ils ont requis et contraint M^e Edmond Decray, notaire, de rédiger ledit acte, qu'ils ont fait publier et lire par

le préconiseur dans les lieux accoutumés; de suite se sont transportés aux magasins desdits marchands de vin, ont forcé d'ouvrir les portes d'iceux et de leur donner du vin comme convention entre eux énoncée en leur acte.

» Les marchands, craignant la fureur de ces gens, ont ouvert leurs magasins, où ils ont choisi, bu et débité, depuis les quatre heures jusqu'à neuf heures du soir, deux à trois pièces de vin, en annonçant qu'ils laissaient le surplus pour le lendemain, que cela leur donnera du courage et de l'esprit pour faire autre chose, et enfin se sont retirés après ces différentes vexations.

» La municipalité, dans toutes ces démarches, a cru qu'il était plus intéressant d'user de prudence que d'employer la force, d'autant qu'il y avait confusion de bons et mauvais citoyens, et a porté son attention à faire découvrir les auteurs principaux de ce soulèvement.

» Dont et du tout nous, officiers municipaux, avons fait et rédigé le présent procès-verbal.

» A Decize, en l'hôtel commun, les jour et an que dessus, sur les neuf heures du soir, en présence de M. François-Victor Burgat de Saint-Hilaire, commandant de la garde nationale; MM. Clément, Douette, Grenot du Pavillon, Raboué et Donjan, officiers de ladite garde, et Sallé, brigadier, commandant la maréchaussée, et notre secrétaire. »

§

Notre but n'est pas ici d'apprécier les *démarches* de MM. les Officiers municipaux de Decize, c'est-à-dire la nécessité de leur *prudence* ou de leur *tolérance*.

Nous disons seulement que l'exhibition du drapeau rouge qui devait en *imprimer* à la multitude séditieuse était un symbole qui signifiait à la fois *appel* aux bons citoyens et *mise hors la loi* de tous les émeutiers.

En 1790, il se manifesta une émeute sérieuse, et la *loi martiale* fut proclamée par l'exhibition du drapeau rouge à la principale fenêtre de l'hôtel de ville.

Nous ajouterons que le séjour du détachement du Royal-Piémont coûta 3,872 livres 16 deniers à la bonne ville, patrie de Guy Coquille.

Il est vrai qu'il fut utilement employé pour *en imposer*, le 1^{er} juin, au marché de Vandenesse, et le 2 juin, au marché d'Anlezy.

L. ROUBET.



EXTRAIT DU TERRIER

DE LA CHASTELLENIE DE CHATEAUNEUF-SUR-ALLIER,
COMMENCÉ EN 1607.

C'est le terrier de la chastellenie de Châteauneuf-sur-Allier, de Planchevienne et les Ulmes de Menay, leurs appartenances et dépendances, situées entre les rivières de Loire et Allier, proche la ville de Nevers et de Saint-Pierre-le-Moustier, fait et commencé par Gilbert Chevrier, notaire royal, tabellion et garde-note sous le scel de Saint-Pierre-le-Moûtier, pour très-haut et très-puissant prince Mgr Charles de Gonzagues de Clèves, duc de Nivernois.

La châtellenie de Châteauneuf est membre du duché de pays de Nivernois et s'étend en dix ou douze paroisses : Mars, Maigny, Cours-Soubs-Magny, Rouziers, partie de Langeron, Meaulce, Saint-Quaize, Aglan, Challuy, Sermoise, Chevenon, Jaugenay, tant en paroisses que hameaux, et plusieurs directes desdites paroisses circonvoisines, comme Neufvis, Luthenay, Saint-Parise et autres, au nombre de quinze ou seize paroisses.

Et est la justice de ladite châtellenie belle, grande, et s'étend depuis et près Saint-Antoine-lès-Nevers, à la séparation de la justice du chapitre, Challuy, et à celle de Sermoise, bois de Pully, au long des justices de Chevenon et de la tour de Chevenon, Saint-Parise, Lange, les Granges et attendant à la justice du trésorier, à cause du bourg de Magny, passant dessous

ledit bourg de Magny, prenant l'hostel, moulin, estang, motte et fossés de Rabotin, lesquels sont entièrement en la justice de mondit seigneur, et *s'appelait anciennement le lieu de Rabotin-Planchevienna.*

Et d'illec tournant par-dessus le bourg de Magny, montant vers le village de Lourcé, prenant les maisons, granges des Douets, Burdots, Sauvard et Gousins en la justice de mondit seigneur.

Et d'illec suivant la justice dudit seigneur de Boisvert, d'un costé à la justice du seigneur de Chevenon, prenant les bois de la Bouteille dudit seigneur de Chevenon, en la justice de mondit seigneur, et le bois du Coudray, et d'illec à la justice de Saint-Parise et Lange et aux justices des granges de Sermoise, bois de Pully, Challuy, d'Aglan et du seigneur du Marais, en retournant au long des justices de Saint-Quaize et l'Isle et à la rivière d'Allier, d'autre costé prenant icelle rivière entièrement depuis sentier Martin, à la séparation des justices de Meaulce, d'Aspremont et de Neufvis, montant jusques à l'endroit du ruisseau d'Alligny, qui est proche et dessus le village d'Aude et à la séparation des justices de La Ferté-Chaudron et de Mornay, pays de Bourbonnais, et de Neufvis au quartier de Nivernois et de ladite rivière, montant au long des justices de Rozay, appartenant au seigneur prieur de Saint-Pierre-le-Moûtier, du seigneur de Langeron au quartier de Bourbonnais, suivant certaines bornes qu'on dit faire séparation du Nivernois et Bourbonnais, dont l'une est proche la maison Thibault, appartenant à M. Louis Lamoignon, tirant droit d'icelle à travers les terres et prés, à une borne proche quatre chemins à un quarray nommé la justice à la Renarde, où se traverse le chemin qui va dudit Châteauneuf à la maison seigneuriale de Bonnay, appartenant au seigneur de La Chastellette, laquelle borne par-dessus les prés tirant aux Marauls à la chaume commune et d'illec à une borne derrière la maison et pré de Laurent Baignerault, qu'il porte dudit seigneur de Chevenon, qui sont entièrement en la paroisse et justice de Mars; de ladite borne du puits de la Maison-Rouge, et dudit puits suivant la rue des Champs-Brissons par

le milieu à une borne estant en une terre appelée le Poirier-de-Magdelaine, territoire de Mauchamp, que tient à présent M. André Lesvesque, au lieu desdits Brissons, à bourdelage de mondit seigneur, et de ladite borne tirant droit à travers lesdites terres de Mauchamp par une borne qui est en la chaulme de Parseux, qui fait séparation des justices de Dury, Villars et dudit Châteauneuf.

Lesquelles bornes on dit faire séparation des justices de Châteauneuf et du prieur de Saint-Pierre-le-Moittier, et de ladite borne qui est en ladite chaume de Parseux montant au long de la justice dudit Villars, à travers les terres des Montfours, par un petit sentier, et outre le pré et terre de Jean Petit, que tient Jean Mogne du seigneur de Villars, tirant à une borne qui est outre le pré des Savins et le pastureau desdits Savins, proche le chemin allant dudit Châteauneuf à Saint-Parize ; et de la borne traversant ledit chemin tirant au long de la haye de la vigne et terres des Savins, aux osches Cliveau, de présent appartenant audit Chevrier et à Anthoine des Ulmes, Pierre Péricard, personniers, lesquelles osches Cliveau sont totalement en la justice dudit Châteauneuf et de la paroisse de Mars.

Et de la font Grimault tirant le long du chemin allant au gué Poirier, au long de la justice de Roussy et de celle des Granges, le long du chemin qui va dudit gué Poirier audit village de Cotonneau et Soulangi, suivant toujours la limite et séparation de la justice des Granges.

Tellement que la justice de Chastelneuf est enclavée et enclose entre vingt-cinq ou trente seigneurs circonvoisins, *néanmoins tous vassaux de mondit seigneur*, sauf du côté de Langeron, Dury et Mornay et Magny, Sallé et Chapitré.

Y a tous droits afférant à châtellenie, car il y a l'hospital et l'ancienne place dudit Chastelneuf, appelé Châteauneuf, proche et attenant la rivière d'Allier, qui est fort grande et spacieuse ; et à l'enclave des murs et fossés il y a bien la semence de douze boisselées de terre

Il y a la chapelle Saint-Savin, dotée et fondée à la collation

et présentation de mondit seigneur, à laquelle il n'y a à présent que des murailles.

Audit chastel y a encore autour quelques murs de fort ancienne matière, et partie d'une grande tour sur une motte au pied de laquelle passe lādite rivière d'Allier, et sous laquelle on dit y avoir des caves et chambres qui sont ruinées par l'inondation de la rivière, qui de longtemps a pris son cours de ce côté, passe et remplit lesdites caves et chambres d'eau quand la rivière est grande ; laquelle anciennement passait à plus de cinq cents pas au-dessus du côté de Neufvis, par les gours qui sont encore de présent, descendant depuis Mornay, le long de la prée dudit Neufvis jusque aux bouillats et boiros d'Aspremont et Maulce.

Laquelle terre de chastel de la Roche est tenue à bourdelage de mondit seigneur par Pierre Burdin, les Ravaux et Rabottons, en laquelle il y a plusieurs grands et gros noyers, qui démontrent lādite place avoir esté ruinée de longtemps et par bruit commun de plus de trois cents ans.

L. ROUBET.



SUR LE VOL DES OISEAUX.

Lorsqu'on examine attentivement l'intérieur d'un être vivant, l'on voit que chaque organe est excellemment disposé pour le but qu'il doit atteindre ; et plus on l'étudie avec soin, plus on trouve admirable l'œuvre du Créateur.

Il en est de même des fonctions extérieures : ainsi la marche ou la course réunissent un concours d'opérations si parfaitement combinées ensemble, qu'aucune machine sortie de la main des hommes ne pourrait donner une idée de cette perfection.

A ce point de vue le vol des oiseaux présente un merveilleux ensemble de causes et d'effets, et plus on l'étudie, plus

on y découvre de nouvelles ressources mises à la disposition du petit être dont il est un des premiers besoins.

Chacun sait que l'oiseau trouve un point d'appui dans l'air en y abaissant rapidement ses ailes. Mais ce qui paraîtra surprenant, c'est que, dans une certaine mesure, il y trouve encore un point d'appui en les relevant.

C, figure première, représente le corps de l'oiseau et A A les deux ailes placées au plus bas point de leur course. Je vais expliquer leur effet sur l'air, à mesure qu'elles se relèvent. Les parties inférieures présentent déjà deux plans inclinés perpendiculaires aux flèches F F; mais dès le premier effort de l'oiseau pour écarter les ailes, ces plans, subissant la résistance de l'air, s'inclinent et s'étendent davantage, ainsi qu'on le voit dans la deuxième figure; et l'oiseau est poussé de bas en haut suivant la diagonale D du parallélogramme indiqué par les deux flèches.

Dans la troisième figure la poussée de bas en haut ne fait que compenser celle qui se fait sentir de haut en bas au-dessus des ailes.

Enfin, dans la quatrième figure tout est perte pour l'oiseau, et c'est probablement dans cette période que son corps s'abaisse dans un vol lentement effectué.

Ces figures ne présentent bien entendu que des coupes théoriques destinées à mieux faire saisir l'explication; car dans la réalité l'oiseau dirige aussi ses ailes en arrière, et les plans inclinés qu'elles présentent à la résistance de l'air en se relevant le poussent non-seulement de bas en haut, mais encore d'arrière en avant.

Je ferai remarquer en outre que la surface qui s'incline le plus devant la résistance de l'air est située à l'extrémité de l'aile, là où un parcours plus étendu et plus rapide donne à la poussée de bas en haut une plus grande valeur.

Voilà pourquoi le papillon, dont l'aile n'est pas courbée comme celle de l'oiseau, s'abaisse presque autant quand il relève ses ailes qu'il remonte quand il les abaisse, et il n'a peut-être pour se soutenir que sa propulsion en avant

voir
page 234

et la surface inclinée qu'il présente à l'air vers lequel il s'avance.

En prenant son vol, l'oiseau abaisse toujours plus les ailes que lorsqu'il est lancé; il profite alors du plan incliné qu'elles présentent à leur partie inférieure et qui l'aide à se soutenir, même quand il les relève. Lorsqu'on assiste au départ d'une volée de pigeons, l'on entend souvent les deux ailes frapper l'une contre l'autre au-dessous du corps de l'oiseau; car il sent le besoin de faire appel à toutes les ressources du vol pour vaincre l'inertie au moment où il s'ébranle.

M. Marey, qui a étudié avec tant de soin et de succès le vol des oiseaux, a fait remarquer très-judicieusement que, dans un vol rapide, ils trouvent un point d'appui plus ferme dans l'air sans cesse renouvelé sous leurs ailes, et s'y soutiennent plus facilement.

En effet, l'air qu'ils rencontrent ayant toute son immobilité, est plus difficile à ébranler, et présente plus de résistance que celui qui a déjà fui sous l'impulsion des ailes.

Voilà pourquoi l'oiseau qui s'élève verticalement ou qui stationne dans l'air, comme l'alouette, est obligé d'agiter continuellement les ailes.

J'ajouterai une remarque qui a sa valeur, c'est que le mouvement de l'air, chassé par l'aile qui s'abaisse, n'est pas une force entièrement perdue; à un certain moment il est refoulé sous le corps de l'oiseau et lui donne une force ascensionnelle. Que l'on se figure un livre ouvert, le dos tourné vers le ciel; si l'un des côtés se ferme rapidement, le livre tout entier sera poussé de bas en haut par la résistance de l'air.

Le corps de l'oiseau d'un côté et son aile de l'autre forment deux plans inclinés en sens contraire; en se fermant rapidement ils éprouvent le même effet.

Mais ce qui contribue le plus à soutenir l'oiseau dans un vol rapide, c'est qu'il allonge le cou en avant, et commence ainsi un plan incliné qui s'élargit sous la poitrine et se termine aux pattes qu'il rejette en arrière. Le mouvement horizontal se transforme alors en force ascensionnelle, parce que la résis-

tance de l'air sous le plan incliné le pousse continuellement de bas en haut. Aussi voit-on alors l'oiseau, qui n'a plus pour se soutenir qu'à alimenter le mouvement horizontal, lancer ses ailes en arrière afin d'accélérer sa course.

Un fait d'un autre genre vient confirmer celui-ci : lorsqu'un oiseau un peu lourd vole lentement, il trace dans l'air une suite d'oscillations ascendantes et descendantes, selon qu'il abaisse ou qu'il relève ses ailes ; mais lorsqu'il est lancé à grande vitesse, le plan incliné suffit alors pour le soutenir, et comme il agit uniformément, les oscillations disparaissent et l'oiseau file droit comme une flèche.

Le plan incliné joue un rôle très-varié dans les évolutions de l'oiseau. Lorsqu'au milieu d'un vol rapide il veut fondre sur une proie, il n'a qu'à se pencher en avant, et son plan incliné en sens contraire transforme le mouvement horizontal en vitesse de descente. S'il arrive trop promptement vers le but qu'il se propose, il relève son corps et ajoute la surface de ses ailes devant la résistance de l'air ; souvent cette double action le fait remonter perpendiculairement, ou bien encore, dirigeant de côté la surface qu'il présente à l'air, il trace une spirale autour du point qu'il a choisi pour s'arrêter. L'on voit souvent toute une volée d'oiseaux : perdrix, pigeons ou alouettes, décrire ainsi un demi-cercle avant de s'abattre par terre.

De tout temps le vol des oiseaux a fait rêver des inventeurs envieux de l'imiter ; mais leurs tentatives ont toujours été inutiles.

On peut bien fabriquer des ailes, mais la force de l'homme n'est pas en proportion du poids qu'il faudrait soulever sur un point d'appui aussi faible que l'air.

L'on pourrait cependant, en imitant l'oiseau, transformer la vitesse horizontale en force ascensionnelle. L'expérience se ferait sans danger en installant sur le toit d'un wagon un large plan incliné, retenu par quatre cordes lâches, et, après quelques voyages, l'on saurait quelle surface, quelle inclinaison et quelle vitesse suffisent pour soulever un poids équivalent à celui d'un homme.

Cette expérience, seulement curieuse, pourrait peut-être donner plus tard le moyen d'amortir la chute du mécanicien ou chauffeur obligé de se jeter sur la voie lorsqu'une collision est inévitable. Dans ces circonstances, ce n'est pas la chute verticale qui est à craindre, mais la propulsion en avant qui serait atténuée par le plan incliné; car si la résistance de l'air contre lequel il s'avance tend à le soulever, le poids qu'il supporte tend à le rejeter en arrière.

Malgré toutes les recherches que l'on a faites sur le vol des oiseaux, il est douteux qu'on en possède le secret. Plus d'une fois, du haut d'une tour, j'ai vu d'assez près des oiseaux de proie planant dans l'air; ils ralentissaient leur mouvement, revenaient sur eux-mêmes, et continuaient leur route sans descendre et sans faire un seul mouvement d'ailes. Je me faisais alors cette réflexion : Si un oiseau mort, ayant le même poids, la même surface et le même mouvement, était à leur place, il tomberait comme une pierre. L'oiseau vivant aurait-il un moyen de se soustraire à la pesanteur ou de la combattre ? Poser cette question c'est dire n'y touchons pas; car l'on ignore ce que c'est que la pesanteur. On a dit récemment qu'en étendant les ailes et sans effort actif de sa part, il pouvait être soutenu par certains mouvements de l'air circulant au-dessous de lui. Il faudrait pour cela un courant d'air ascendant continu et rapide, ce qui arrive assez rarement. Ce serait par conséquent s'engager volontairement dans le faux que d'expliquer un fait très-commun par une cause tout à fait exceptionnelle.

L'oiseau qui plane dans l'air sera longtemps encore une énigme vivante, et comme un défi porté à la sagacité de physiiciens.

6 juin 1874.

L'abbé LABORDE.



SÉANCE DU 17 AOUT 1874.

Présidence de M^r CROSNIER.

Sont présents : MM. Crosnier, *président*; Roubet, *vice-président*; de Toytot, *secrétaire*; Lhospied, *pro-secrétaire*; le docteur Subert, *trésorier*; l'abbé Boutillier, *archiviste*; l'abbé Soyer, de Villefosse, de Rosemont, l'abbé Rolland, l'abbé Michel Crosnier, de La Maisonneuve, de Villenaut, l'abbé Valois, le docteur Comoy, Andrieux, Charles Morizot, Bouveault, Locquin.

M. le Président dépose sur le bureau la carte de la province.

MM. Crosnier et de Toytot présentent, comme membre résidant, M. Massillon, architecte-inspecteur de la cathédrale. Cette proposition est agréée.

Le nouveau membre demande la parole pour donner des explications sur les objets trouvés dans l'église des Minimes; il est prié de rédiger pour le *Bulletin* un mémoire à ce sujet.

M. Massillon croit encore devoir signaler un magnifique bas-relief qu'il a remarqué dans une maison de la place de la Halle: c'est la tombe d'un chanoine, nommé Millon, remontant à la fin du quatorzième siècle.

La Société décide qu'il sera donné à M. Massillon plein pouvoir : 1° pour faire transporter le plus tôt possible la frise, les colonnes et autres objets provenant de l'église des Minimes, afin de les conserver; 2° pour tâcher de conclure à des conditions raisonnables l'acquisition du bas-relief de la tombe du chanoine Millon, et, dans le cas où cette acqui-

sition ne pourrait s'effectuer, d'en faire exécuter l'estampage ou le moulage.

Le docteur Subert annonce à la Société que, sur la demande de M. Busquet, directeur des mines de La Machine, une somme de 300 fr. est mise, par la compagnie du Creuzot, à la disposition de la Société pour qu'il soit procédé aux fouilles de la cité de Barbarie, localité qui a déjà été l'objet des investigations de la Société nivernaise.

M. Subert profite de la circonstance pour entretenir la Société d'un tumulus découvert aux environs de Clamecy, dans lequel on aurait trouvé, dit-on, quantité d'objets assez curieux. Ces objets doivent nous être communiqués.

M. Roubet donne lecture de l'extrait d'un terrier qu'il a analysé ; il concerne l'ancienne châtellenie de Châteauneuf-sur-Allier.

M. Pot, curé de Magny-Cours, offre à la Société des monnaies trouvées récemment sur le territoire de cette commune.

M. le Président rend compte des fouilles opérées près Fourchambault, dans la vallée occupée par l'usine de M. Bouchacourt. On y a découvert des constructions de l'époque gallo-romaine, d'une certaine importance quant à l'étendue, mais d'une exécution fort négligée. M Bouchacourt s'est empressé d'accompagner M. le Président sur le terrain où les fouilles avaient été pratiquées, et de lui faire visiter ensuite les fragments de poterie, les quelques médailles et les autres objets qu'on y avait recueillis.



SÉANCE DU 3 DÉCEMBRE 1874.

Présidence de M^r CROSNIER.

Sont présents: MM. Crosnier, de Toytot, Boutillier, le docteur Subert, de Pierredon, Rolland, Fouché, Laroche, le docteur Jacquinot, Massillon, Michel Crosnier, de Maumigny, de Rosemont.

M. Massillon a la parole; il donne lecture de son rapport sur la démolition d'objets d'art de l'église des Minimes.

M. de Toytot, secrétaire de la Société, communique une note-circulaire qu'il se propose de faire insérer dans les journaux du département et d'adresser aux membres de la compagnie, pour leur rappeler qu'il avait été décidé que ceux qui n'auraient pas réclamé au 1^{er} janvier l'exemplaire du *Sacramentaire* auquel ils pourraient avoir droit seraient déchus de ce droit.

M. le Président annonce à la Société qu'il est dans l'intention de rééditer son livre sur l'*Iconographie chrétienne*, et entre à ce sujet dans quelques détails intéressants; il fait observer, entre autres choses, que depuis l'impression de cet ouvrage, en 1848, il a fait deux fois le voyage d'Italie, celui de Belgique et de Prusse, ce qui l'a mis en position de compléter ses études iconographiques.

M. de Pierredon est prié de rendre compte de l'excursion faite à La Machine relativement aux fouilles à exécuter sur l'emplacement de la cité de Barbarie. D'après les détails fournis par M. de Pierredon, on aurait cru trouver la trace d'une jetée qui aurait relié le plateau central à un ouvrage

avancé de fortification. Un endroit qui porte le nom de Vieux-Château se fait particulièrement remarquer par des amas de pierres vitrifiées. Les visiteurs ont déterminé quatre endroits spéciaux sur lesquels il y aurait lieu de faire des fouilles. M. Busquet a bien voulu se charger de faire exécuter, à cet effet, des travaux jusqu'à concurrence des 300 fr. accordés par l'administration du Creusot. Les plans généraux du terrain ont été préparés et on doit en remettre un calque à la Société.

Suivant M. Laroche, la première enceinte serait romaine, la seconde serait celtique.

Mgr Crosnier se propose, à la première réunion, de déposer sur le bureau la carte de Peutinger qui indique, vers la cité de Barbarie, la réunion de deux voies romaines, ce qui établirait l'importance qu'aurait eue alors cette localité.

M. Adolphe de Rosemont remet à M. le Président la lettre suivante dont il est prié de donner lecture à la Société :

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

J'ai l'honneur de vous adresser, pour être déposés dans les collections de la Société nivernaise, à la porte du Croux, quelques objets antiques trouvés cette année à Lury-le-Châtel. Ce sont :

1° Un fragment de vase en pierre calcaire, d'un travail assez soigné. Si on veut voir en ce vase un mortier, on pourrait croire qu'une boule en pierre, qui l'accompagnait, aurait pu servir de pilon. Le vase a été fabriqué dans le voisinage, car la pierre est celle du pays.

2° Un phallus en pierre calcaire d'un autre grain plus fin et qui abonde aussi dans la contrée. Cet objet est grossièrement taillé et très-volumineux. Il ne paraît pas avoir appartenu à une statue. Sa présence sur le territoire de Lurcy pourrait peut-être justifier l'étymologie de *Luperciacum* qu'on a mise en avant à une certaine époque. Je dis peut-être, car malgré le phallus, la tradition des Lupercales me paraît très-hasardée.

3° Quelques débris de vases en verre, dont les uns paraissent romains et les autres du moyen-âge.

Outre ces objets, il y en a encore quelques autres que, jusqu'à nouvel avis, je garde pour les étudier. Ce sont :

1° Des poteries romaines ;

2° Un fragment d'os orné de dessins du douzième siècle, qui a pu servir à décorer la gaine d'un poignard ;

3° Un fragment d'os marqué d'entailles grossières rappelant celles qu'on trouve sur certains os dans les cavernes et les stations préhistoriques ;

4° Des médailles du moyen-âge, dont une est marquée aux armes d'Angleterre et de France.

Dans le courant des années 1872 et 1873 on a trouvé, dans ce qui paraît avoir été une cour, un squelette enseveli sur un foyer, dans le genre de ceux qu'on trouve à Solutrè, près Mâcon, une hache en pierre polie et un poignard en bronze.

Dans le voisinage, on ramasse de temps en temps des médailles romaines.

Les ruines, couvrant une superficie assez étendue, occupent un plateau élevé et le versant est. Elles dominent toute la riche vallée de Lurcy.

D'après ce qui précède et d'après le caractère de ces ruines, on doit croire qu'il y a eu à Lurcy-le-Châtel d'abord un *oppidum* gaulois, qui devint un poste fortifié sous les Romains et un château au moyen-âge. Il fut plus d'une fois brûlé et rétabli. Dans le quinzième siècle, pendant les guerres qui désolèrent le

pays, il subit un dernier incendie, et depuis n'a plus été occupé.

Si la Société nivernaise était plus riche, je lui proposerais de faire des fouilles en ce curieux endroit. Jusqu'à présent on n'a fait que des travaux sans suite ni méthode. Les résultats qu'ils ont donnés seraient centuplés si la Société voulait les diriger et les encourager.

Pour beaucoup de gens les antiquités gauloises, dont nous avons à Lurcy quelques spécimens, sont préhistoriques et remontent si loin dans le passé que toutes les vieilles traditions de l'humanité en doivent être ébranlées. A voir les trouvailles qui se font de divers côtés, on reconnaît facilement qu'il n'en est pas ainsi, et que bientôt le préhistorique va se trouver simplement historique. La géologie s'est déjà emparée des stations les plus anciennes et démontre qu'elles sont presque contemporaines de l'époque du déluge. L'archéologie, en étudiant des stations plus récentes, démontre qu'elles se rapprochent de nous d'une façon qui, au premier abord, paraissait improbable. C'est par des monographies dans le genre de celle que nous pourrions faire à Lurcy qu'on est arrivé à ces résultats importants, mais encore incomplets.

En finissant permettez-moi, Monsieur le Président, de me faire auprès de vous l'organe de l'Académie de la Val-d'Isère, siégeant à Moutiers (Savoie), et de vous prier d'associer, par l'échange de leurs publications, la Société nivernaise et l'Académie de Moutiers. J'ai eu occasion de séjourner l'été dernier dans la Tarentaise; j'ai assisté à une séance de son académie; j'ai constaté avec quelle activité on y travaille, j'ai appris aussi qu'on est en train d'entreprendre d'importants travaux d'archéologie gauloise.

Les montagnes de la Tarentaise, du Chablais et du Faucigny abondent en monuments gaulois qui sont mieux conservés qu'ailleurs, parce que l'activité dévorante des grands centres ne les a pas trop défigurés. J'en ai vu quelques-uns, et j'ai reconnu combien leur étude nous sera utile pour rechercher dans notre Nivernais des monuments analogues.

Le président de la Société de la Val-d'Isère est le chanoine Alliaudi et le secrétaire le chanoine Million, vicaire général.

Veillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

Art. DE CHAMBRUN DE ROSEMONT.



NOTES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE LA COMMUNE DE MONTARON (NIÈVRE),

RECUEILLIES PAR M. V. GUENEAU,

Percepteur à Vandenesse,

Membre de la Société éduennne et de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts.

Ex labore decus.

UN MOT.

Quelques personnes, très-bienveillantes pour nous du reste, nous ont donné le conseil, après avoir lu nos *Notes pour servir à l'histoire de la commune de Vandenesse* d'élargir un peu notre manière d'écrire, ou plutôt, disons le mot, d'éviter la sécheresse en adoucissant les rouages par des considérations politiques ou sociales.

La Société nivernaise voudra bien nous excuser de n'avoir pas suivi ce conseil et d'avoir continué, dans la nouvelle étude que nous lui présentons aujourd'hui, nos vieux errements. Elle trouvera notre justification dans les lignes suivantes :

« Il y a deux manières de travailler pour l'histoire : l'une » qui consiste à présenter sous un jour brillant les renseigne- » ments que l'érudition des siècles passés a péniblement amas- » sés, l'autre dont le but est de rechercher, réunir et préparer » les matériaux inconnus à l'histoire, et de tracer dans des » champs inexplorés des sentiers nouveaux, où l'historien pourra » plus tard s'avancer sans crainte, à l'aide d'un guide sûr. Le » travailleur de la première manière est à peu près assuré du » succès ; son rôle, à lui, est tout extérieur, et plus ses allures » seront vives et décidées, plus le public applaudira, sans trop » s'inquiéter souvent si la valeur du fond correspond à la richesse

» de la forme. Le travailleur de la seconde manière n'a point à
» espérer d'aussi prompts succès, et c'est lentement qu'il suivra
» le chemin qui conduit à la renommée ; il usera son intelli-
» gence, et peut-être sa vie, à réunir les pierres d'un édifice
» qu'un autre construira ; heureux si ceux qui plus tard en fran-
» chiront le seuil daignent jamais s'apercevoir et le louer de
» l'ardeur désintéressée qu'il aura mise au service de l'œuvre
» commune. — De ces deux voies si différentes, la plupart des
» sociétés de France ont eu le bon esprit de choisir la moins
» brillante. » (*Documents inédits pour servir à l'histoire de
Bourgogne*, par M. Marcel Canat. — Introduction.)

Nous sommes un travailleur de la seconde manière.

V. GUENEAU.

Vandenesse, le 23 octobre 1874.

CHAPITRE I^{er}.

MONTARON. — COMMUNE, BOURG, PAROISSE ET SEIGNEURIE.

Si nos souvenirs sont exacts, la bulle du pape Eugène III (1151) donne à ce pays le nom de Montoirant. Pendant le treizième siècle, les notaires écrivirent Monterrant, en latin *Mons Errans*. En 1511, on trouve Monteron, et en 1547 Montarron. Peu après, on écrivit Montaron, et depuis cette orthographe n'a pas varié.

La commune de Montaron, qui fait partie du canton de Moulins-Engilbert, fut formée par la réunion des anciennes paroisses de Montaron, de Chevannes-Saint-Barthélemy (*alias* Chevannes-sous-Montaron) et de Pouligny-sur-Arron.

D'après le cadastre, qui porte la date de 1834, son territoire, en partie calcaire, en partie argilo-granitique, comprend 2,590 hectares 34 ares 10 centiares. Il est traversé par le Saint-Michel, petite rivière qui prend sa source à la Queudre, com-

mune de Saint-Honoré, et par le ruisseau Dauzon ou de la Chèvre, qui vient aussi de Saint-Honoré et se jette dans le Saint-Michel. La réunion de ces deux rivières forme la rivière de Poussery, qui va grossir les eaux de l'Arron. On trouve dans cette commune 171 maisons et 1 moulin. Le dernier recensement compte 753 habitants, auxquels on donnait jadis le nom de sorciers, mais qui, aujourd'hui, sont généralement de braves gens, tout en étant un peu difficiles de caractère. Les archives du château de Vandenesse nous ont fait connaître sur eux un trait, qui est trop à leur louange, pour que nous ne le relations pas ici.

La terre de Verou, appartenant à M. le duc de Périgord, devant être vendue nationalement, fut divisé en deux lots : le gros domaine de Verou, situé dans la commune de Thaix, et le petit domaine de Verou, situé sur les communes de Thaix, d'Isenay et de Montaron. Hubert Commaille, notaire public, et Lault La Coulongette, commissaires délégués par le directoire du district de Decize-le-Rocher, se rendirent, les 21, 23 et 24 germinal an II, dans les communes de Thaix, d'Isenay et de Montaron pour procéder à la vente. Ils trouvèrent de la résistance à Montaron et l'écrivirent ainsi dans leur acte : « Et le » même jour, 24, nous nous sommes transportés sur la » municipalité et commune de Montaron. Ayant requis Joseph » Martin, officier municipal de ladite commune, de venir avec » nous pour être présent à notre opération des articles situés » dans leur dite commune, dépendant du petit domaine de » Veroux, lequel nous a déclaré ne vouloir venir, en nous disant » qu'il ne connoissoit que le district de Moulins-la-République » pour le leur, et que « sa commune lui avoit défendu de con- » sentir ny signer aucunes choses relatives à nos opérations, » » laquelle réponse nous avons prise pour refus, et attendu que » nos dites opérations concernent l'intérêt particulier de la » République, nous les avons continuées..... »

La commune de Montaron dépend de la perception et du bureau de poste aux lettres de Vandenesse. Elle ne possède malheureusement qu'une école mixte dirigée par un instituteur.

Il y a quelques années seulement, le petit village de Montaron ressemblait beaucoup à ceux du Morvand ; devant chaque maison des mares de fumier exhalaient des odeurs méphitiques. Il est probable que le maire, suivant le vieux dicton de *minimis non curat pretor*, ne se doutait pas que les magistrats dussent avant tout à leurs administrés, un air pur, une bonne eau et un sol qui ne soit point imprégné de miasmes (1).

Grâce à l'impulsion intelligente du maire actuel, ce village commence à prendre un air de propreté qui fait plaisir au touriste. Le cimetière, qui était abandonné aux animaux, vient d'être agrandi et entouré de murs. La cure est restaurée. L'église verra peut-être aussi son jour d'embellissement.

D'après le *Register vocatus polio beneficiorum insignis Nivernensis ecclesie*, la cure de Montaron était à la collation du prieur de Mazilles (Isenay). Elle était comprise dans l'archiprêtré de Moulins-Engilbert et devait quinze sols à l'évêque de Nevers (2).

On ignore l'époque où les paroisses de Montaron et de Pouligny furent réunies. En 1647, M. Reullon prenait, dans ses actes, la qualité de curé de Montaron et Pouligny.

Sur le territoire de ces deux paroisses, la dîme se payait au treize de toutes espèces de choses qui se semaient et se récoltaient dans les champs. Elle appartenait au curé, moyennant une redevance annuelle, sous le nom de droit de patronage, qu'il payait, savoir : cinquante sols au prieur de Mazilles et cents sols aux religieux de Semelay (3). La dîme pouvait valoir annuellement de 2,400 à 3,000 livres, non compris les fonds appartenant à la cure. Le pouillé de Nevers ne donne pas un chiffre aussi élevé ; il dit que la cure de Montaron produisait 800 livres et celle de Pouligny 1,000 livres.

(1) Voir à ce sujet le très-intéressant ouvrage du docteur Burgræve, *De la longévité humaine*.

(2) Registre-terrier de l'évêché de Nevers.

(3) Feu M. l'abbé Belin, auquel nous empruntons ces détails, écrit : aux religieux de Paray. Nous verrons, en parlant de Pouligny, que M. Belin s'est trompé.

La pauvre église de Montaron est orientée et placée sous le vocable de l'Assomption de la bienheureuse vierge Marie; aussi la fête du pays se célèbre-t-elle le 15 août (1). Cette église se compose d'une nef non voûtée, d'un chœur au-dessus duquel s'élève un clocher, dont la flèche est assez légère, et d'une abside en cul-de-four ovoïde. Elle doit dater du douzième siècle et fut, dit-on, brûlée par les huguenots en 1570 (2). Le portail, probablement refait depuis l'incendie, est carré avec deux colonnettes et surmonté d'un tympan en plein-cintre orné d'une croix sculptée en relief et de deux écussons grattés.

Dans le chœur, plusieurs pierres tombales attirent l'attention. L'une d'elles est remarquable encore, malgré l'usure que lui ont fait subir les pas du prêtre et ceux des enfants de chœur. Elle doit recouvrir le corps d'un des membres de la famille de Reugny, et ressemble beaucoup, quoique moins bien conservée, à une pierre tombale que nous sommes allé voir à Savigny-sur-Canne, dans un jardin où était jadis l'église de ce pays (3).

La cure « dont Marie-Philippine Bruneau de Vitry, damoiselle âgée de trois ans un mois et vingt-un jours (4), posa la première pierre, a été bâtie par les soins et à peu près aux frais du sieur François Belin, curé dudit lieu ».

Depuis longues années cette reconstruction était demandée. Le 25 avril 1725, à la requête de messire Symon Theveneau (5), curé dudit lieu, M^e Duruisseau, notaire royal à Moulins-Engilbert, se rendit « au-devant de la grande porte de l'église à » l'issue de la messe, où étant il interpelle les habitants dudit » Montaron à ce qu'ils aient à se transporter dans la maison » curiale avec charpentiers, convreurs et massons, à l'effet de

(1) Par un singulier adoucissement de langage, les gens du pays disent, en parlant de leur fête patronale, *la mijou* (mi-août).

(2) Celle de Saint-Honoré fut détruite en 1569.

(3) Ce jardin a été pour nous un lieu de profonde tristesse. Il est littéralement couvert d'ossements.

(4) Elle fut baptisée le 13 février 1778. C'est donc en 1781 que la cure fut reconstruite.

(5) Et non pas Etuveneau, comme l'a écrit M. l'abbé Baudiau.

» convenir des réparations qui y sont à faire, attendu qu'elle
» est entièrement en ruines et hors d'état de loger ledict sieur
» Theveneau ». Plusieurs des habitants répondirent à cet appel
et convinrent que des réparations étaient à faire.

La cure possédait, soit en propre, soit autrement, divers héritages. Le 3 mai 1748, messire Henry du Crest, chevalier, seigneur de Vilaine, Villars et autres lieux, demeurant en son château de Vilaine, paroisse de Commagny, reconnut tenir et porter à titre de bordelage de messire Simon Theveneau, prêtre, curé de la paroisse de Montaron, stipulant pour lui et pour ses successeurs, curés de ladite paroisse : un buisson qui était autrefois pré, situé au finage de la paroisse de Chevannes, appelé « le Chapel a Gonnin », tenant à la rivière qui vient de l'étang de Chevannes, descendant au moulin de Poussery, à la rivière qui vient de Saint-Firmin, descendant audit Poussery, etc., sous l'annuel et perpétuel bordelage de six sols, un boisseau avoine, mesure de Cercy-la-Tour, et une géline, payables chacun an audit sieur curé et ses successeurs, rendu conduit à la cure de Montaron, à chacun jour et fête de saint Martin d'hiver.

Vingt ans plus tard, le 28 juin 1768, M^e François Belin, curé de la paroisse de Montaron et Pouligny, son annexe, reconnaît, pour lui et pour ses successeurs, tenir à titre de bordelage du marquis de Fussey, seigneur du Tremblay, Isenay et Montaron en partie : 1^o trois boisselées de terre dans le champ du Chail-lou, finage de Creule, sous la charge de trois sols six deniers, payables au château du Tremblay, chaque jour de saint André, apôtre ; 2^o le champ au Clerc, finage de Montaron, sous la charge de deux sols six deniers ; 3^o la Nouë-Gassaut, maintenant appelée la Grande-Ouche, joignant le chemin de Corcelles à Pouligny, sous la charge de trois sols trois deniers et un demi-boisseau avoine, mesure de Cercy. Plus, à titre de cens, une hâte de pré assise en la prairie de Pouligny, appelée l'hâte Cothion, sous le cens annuel de deux deniers et demi. Il fut convenu dans cet acte que pour tenir lieu des profits de tiers deniers, reversions, lods et ventes, qui seraient dus si lesdits

héritages « étoient en mains habiles », le curé et ses successeurs payeraient à perpétuité pour « droit d'indamnité », outre les charges ci-dessus, vingt-cinq livres de vingt années. en vingt années.

M. l'abbé Belin, curé de Montaron, avant et après la Révolution, fut un grand travailleur. Il a fait l'analyse de tous les registres de l'état civil, dressé des tables très-intéressantes et laissé des notes précieuses encore inconnues. On prétend, mais personne ne l'affirme, qu'il était presque toujours au château de Poussery, qu'il chassait beaucoup et qu'il ne disait guère la messe que le dimanche. Il est certain qu'il employa une partie de son temps au château de Poussery.

Précepteur des enfants de la maison de Reugny, sa présence au château est toute justifiée (1). Quant à son amour pour la chasse, si tant est qu'il ait eu de l'amour pour cet exercice, il le partageait avec beaucoup d'autres prêtres. « Pauvre défunt » M. le curé de Chapaize (2), » qui détruisait tant de loups et de sangliers, répondait tranquillement aux rares reproches qu'on lui faisait de chasser : « Les canons me condamnent, mais l'humanité m'absout; et quand je dis mon bréviaire en allant à cheval au rendez-vous, j'ai peut-être moins de distractions que lorsque je lis au coin de mon feu les jours de pluie. La grande affaire pour nous autres prêtres, c'est que nous ne soyons jamais dans l'oisiveté. »

Quant à ne dire que rarement la messe, il ne serait peut-être pas inutile de tenir compte du temps où vivait M. l'abbé Belin. Comme il a écrit ce qu'il a fait, nous allons le laisser parler, sans faire aucune réflexion, le lecteur jugera.

(1) Né en 1739, il était en 1758 en philosophie et précepteur des enfants de Mme de Reugny. (Voir, registres de l'état civil, l'acte du 14 juin 1758.) Il n'était pas encore prêtre. De 1764 à 1768, il est vicaire à Vandenesse et y demeure. En 1767 il rédige les actes de l'état civil comme vicaire de Vandenesse. En janvier 1768, il est curé de Montaron.

(2) Voir les *Gentilshommes chasseurs* du marquis de Foudras.

« Pendant le règne de la philosophocratie et l'empire des
» timocrates, Fuché (*sic*), de Nantes, en qualité de représen-
» tant du peuple, étant dans le département de la Nièvre, créa
» une armée révolutionnaire et donna ordre, dans une séance
» publique, « à laquelle j'assistais par hasard, » aux monstres
» qui la composaient, de parcourir les villes et les campagnes
» du département et de poursuivre les prêtres comme des
» bêtes féroces, et promit trois cents livres par chaque tête de
» prêtre qu'on lui apporterait. Depuis ce moment, les curés
» furent poursuivis à toute outrance, on les traînoit en masse
» dans les prisons ; je fus du nombre des quarante-sept qui
» furent enfermés à Saint-Saulge. Plusieurs de nous furent
» réunis à d'autres qui étoient déjà emprisonnés à Nevers ; on
» en embarqua soixante-quinze, qui furent conduits à Nantes,
» où ils périrent tous, à la réserve de cinq qui échappèrent
» miraculeusement. Pendant l'absence des ministres, les
» églises furent pillées, les clochers renversés. On s'empara
» des cloches, des vases sacrés, des linges et des ornements,
» on brûla ce qu'on ne put emporter. Montaron et Poulligny
» furent de ce nombre. Les dimanches et les fêtes furent abolis,
» le culte catholique cessa d'être observé dans tout le départe-
» ment..... Enfin la révolution du 18 brumaire an VIII arriva,
» les prêtres qui avoient échappé au massacre reparurent, mais
» ils ne reprirent leurs fonctions et ne les exercèrent publique-
» ment qu'après la loi du 18 germinal an X, relative à l'orga-
» nisation des cultes. Jusqu'à ce moment je disois la messe
» dans une chambre du château de Pousseri. Je fis réparer à
» mes frais l'église de Montaron ; il m'en coûta, tant pour la
» couverture du clocher que celle de l'église, pour l'autel et le
» tabernacle, environ trois cents livres pour la main-d'œuvre
» seulement. Les linges, les ornements et le calice qui servent
» actuellement pour la célébration des mystères appartiennent
» à Mme de Vitry, ainsi que l'écharpe pour la bénédiction.
» Le ciboire, le porte-Dieu, les vases pour les saintes huiles,
» les livres de chant, missel et rituel, m'appartiennent, ainsi que
» le bassin qui contient les eaux baptismales..... »

Après avoir indiqué qu'il était né le 14 juillet 1730 et qu'il avait prêté, entre les mains du sous-préfet de Château-Chinon, le serment prescrit alors, M. François Belin donne copie de son institution de desservant signée : *Philibertus-Claudius Groult, diœcesis augustodunensis administrator apostolicus sede vacante*, et de son certificat de communion délivré par M. François de Fontange, archevêque-évêque d'Autun, puis il écrit : « La population de la paroisse de Montaron est de six » cents individus. La cure et l'église ont été achetées par mon » frère le 27 messidor an IV pour la somme de 2,196 francs, » sans préjudice des intérêts depuis le 11 vendémiaire » an V. »

L'église et la cure avaient été vendues nationalement. L'acquéreur, Pierre-Marie Belin, ne fut sans doute qu'un prêtre-nom, car ces édifices furent compris dans la vente de la terre de Poussery faite à M. de Leusse par MM. de Vitry. M. de Leusse en fit don à la commune de Montaron, en ajoutant au presbytère un enclos qui en fait la plus agréable résidence de ces contrées.

Nous ne pouvons quitter le presbytère sans adresser un mot d'adieu au si regretté et si regrettable abbé Soubrier qui, jusqu'à sa mort, resta jeune, aimable et bon.

Dans un bâtiment, à côté du presbytère, M. Belin avait créé une imprimerie dont tout le monde parle encore, mais dont il n'a rien dit dans ce que nous avons lu de lui, et sur laquelle nous n'avons pu découvrir que le document suivant :

« SÉANCE PUBLIQUE DU DIRECTOIRE DU 25 PLUVIÔSE AN IV
» DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

» Ont assisté :

» Les citoyens Gallois, président ; Parent l'aîné, Passot,
» Bernard-Tenaille, Jouselin, administrateurs, Bougnelet,
» commissaire du pouvoir exécutif, et Frottier, secrétaire en
» chef.

» Vu le mémoire des impressions faites et livrées pour le
» service de l'administration du district de Moulins-Engilbert
» depuis le 15 fructidor an III de la République jusqu'au
» 13 brumaire dernier, par le citoyen Belin, imprimeur,
» demeurant commune de Montaron, montant à la somme de
» 3,971 livres 12 sols 6 deniers. — Le certificat du district de
» Moulins-Engilbert étant au dos.....

» Arrêtent qu'il lui sera délivré un mandement de la
» somme de 3,971 livres 12 sols 6 deniers sur le receveur
» des domaines nationaux au bureau de Moulins-Engilbert... »

Dans ses *Souvenirs du bon vieux temps*, M. Jaubert rapporte qu'une imprimerie fut établie à Moulins-Engilbert pendant la Révolution « par les soins et sous la direction d'un homme » fort capable, de M. Belin, ancien curé de Montaron. »

Qui pourrait aujourd'hui donner des renseignements sur les imprimeries fondées à Moulins et à Montaron par l'abbé Belin ?

Seigneurie. — La seigneurie en toute justice de Montaron n'eut jamais de château féodal et fut longtemps divisée entre le seigneur de Champveaux (1) et le seigneur de Poussery. La seigneurie de Poussery et celle du Tremblay (paroisse d'Izenay) étant tombées dans les mains d'une même famille, il arriva souvent, à la suite de partages, que la seigneurie de Montaron à la part de Poussery devint à la part du Tremblay. Plus tard les seigneurs de Poussery et du Tremblay se partagèrent la seigneurie entière de Montaron.

L'*Inventaire des titres de Nevers* indique (page 212) un hommage fait au comte de Nevers en 1323 par Jean dit Le Bidaud de Monterrant pour sa maison de Thaix. En parcourant les parchemins poussiéreux et rongés par les rats qui se trouvaient sur un des greniers du château de Poussery et qu'on a bien voulu nous permettre de lire, nous avons trouvé un acte

(1) Commune de Cercy-la-Tour.

du jeudi avant la fête de saint Georges (1396), d'après lequel Jean Boquin, de Chaumigny, confessait tenir à titre de bordelage de noble damoiselle Marguerite de Marry, dame de Poussery, veuve de noble seigneur Jean Le Bidaud de Monterrant (*de Monte Errante*) et de ses filles Alips et Jeanne, divers héritages situés au finage de Chaumigny, sous la charge de quatre boisseaux de froment, mesure de Cercy.

Les Le Bidaud de Monterrant, complètement inconnus aujourd'hui, étaient, nous dit l'auteur de la *Généalogie de la maison de Courvol*, parents des La Foudre de Monterrant. Guillaume La Foudre de Monterrant, damoiseau, fit foi-hommage au comte de Nevers, en 1322, pour divers héritages situés à Savigny-Poil-Fol (1). Un autre acte, qui se trouve dans les archives de Poussery, et qui porte la date du 12 août 1407, indique que Philibert de Lanty, écuyer, au nom d'*Alips Bidaulde*, damoiselle sa femme, tient en foi et hommage de noble et puissant seigneur Mgr Pierre de Nourry, chevalier, à cause de son château de Vandenesse : « la moitié de la maison » forte de Poussery... item le molin, à l'exception de quatre » mines soille et sept sols, lesquels feu messire Hug. La Foudre » avoit sur ledit molin (2)... »

Le samedi après la Saint-Martin d'été (6 juillet 1415), Gaucher de Courvol III, époux de Jeanne Le Bidaud de Monterrant, fit foi-hommage à Jean de Chevenon, à cause de damoiselle Philiberte de Digoine, sa femme, seigneur et dame de Champlevoix, pour quelques héritages à Monterrant. D'après cet acte, la seigneurie de Montaron à la part de Poussery relevait du seigneur de Champlevoix. Nous donnons plus bas d'amples renseignements sur ce fait intéressant, et pour ne pas nous répéter, nous renvoyons le lecteur à l'article Poussery, pour prendre connaissance des seigneurs de Montaron à la part de Poussery.

La seigneurie de Montaron à la part de Champlevoix com-

(1) *Inventaire des titres de Nevers*, page 206.

(2) Voir pièces justificatives, n° 1.

prenait une partie du bourg de Montaron et les villages de Corcelles et de Champmartin. Ce dernier village qui, croyons-nous, devait se trouver entre Corcelles et Chevannes, a complètement disparu, son nom même est inconnu (1). Les plus anciens seigneurs étaient membres de cette illustre maison de Digoine dont Saint-Julien a fait l'apologie, en disant qu'ils étaient « de cette qualité de gentilshommes qui, bien nays et » bien créez, ayment mieus parraître par leurs bienfaits que » par leur beaucoup dire et piaffes (2). »

M. l'abbé Baudiau rapporte que Philiberte de Digoine ayant épousé Jean de Chevenon, écuyer, capitaine des bois de Vincennes et huissier d'armes du roi, ce seigneur fit aveu, le 19 août 1399, pour la haute justice de Montaron, la blairie valant douze boisseaux d'avoine, et pour les tierces, qui produisaient autant de seigle (3). Nous n'avons pas eu connaissance de cet aveu.

Le 2 janvier 1441, Guillaume Tixier le jeune reconnaît tenir à titre de bordelage de noble homme Guillaume de Ferrières, écuyer, seigneur de Champlevoix et Montaron, divers héritages au finage de Montaron. Guillaume de Ferrières fut, le 10 septembre 1454, l'un des témoins du mariage de Philibert de Courvol avec Agnès de Saint-Julien. Ne serait-ce pas lui qui fut l'auteur de *Chansons et Saluts d'amour*, ouvrage réédité en 1856, à Paris, chez Aubry ?

Cent ans plus tard, François de Ferrières, seigneur de Maligny, Champlevoix, Chausseron, le Maigny et Montaron, fait foi-hommage pour les terres et seigneuries de Champlevoix, Chausseron et le Maigny.

La maison de Ferrières a pris son nom de l'ancienne seigneurie de Ferrières, aujourd'hui hameau de la commune

(1) Dans des reconnaissances de 1627 on indique encore « la rue » tirant du pont de Champmartin à Corcelles ».

(2) Page 359. Philippe de Digoine, chevalier, fit hommage au comte de Nevers, en septembre 1276, pour sa maison-fort de Champlevoix.

(3) *Le Morvand*, t. 1^{er}, p. 571.

d'Andryes (Yonne), et portait *d'argent, au sautoir dentelé de gueules*. Après le mariage de François de Ferrières avec Louise de Vendôme, les membres de cette famille portèrent : *Écartelé, aux 1 et 4 d'argent, au sautoir dentelé de gueules*, qui est de Ferrières ; *au 2 d'argent, au chef de gueules, au lion d'azur brochant sur le tout*, qui est de Vendôme ancien ; *au 3 d'azur, semé de fleurs de lys d'or*.

Grâce à l'extrême obligeance de M. Challe, président de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, nous avons pu lire la *Vie de Jean de Ferrières*, seigneur de Maligny, vidame de Chartres, par M. de Bastard d'Estant, ouvrage excessivement rare et où nous avons trouvé de précieux renseignements pour notre pays.

François de Ferrières était, en 1516, chambellan du duc Charles (connétable de Bourbon). D'après Paradin, auteur contemporain, il « étoit un des plus adroits et preux chevaliers qui ayt » manié les armes de son temps, et tel est le jugement des » princes et seigneurs qui sont du mestier, qui ont connu ledict » seigneur. Icelluy, pour retribucion de ses vertus et vaillances, » mérita d'épouser une très-sage princesse, Mme Loïse de » Vendôme. » Louise de Vendôme était fille de feu Jacques de Vendôme, vidame de Chartres, et de Louise de Graille, fille de l'amiral de ce nom ; elle était sœur de Louis de Vendôme, prince de Chabannais, vidame de Chartres. Le mariage de François de Ferrières avec Louise de Vendôme ne fut pas du tout la récompense des vertus ni de la valeur de François, et ne se fit pas dans des conditions aussi tranquilles que Paradin le laisse supposer. Louis de Vendôme, voulant garder pour lui les biens de sa sœur, s'opposa au mariage. Il fit enlever Louise, la fit enfermer aux châteaux d'Amboise et de Blois et garder par Mme d'Aumont, qui ne lui laissa pas même une femme pour la servir. François de Ferrières, auquel Louise de Savoie, mère du roi, n'avait pas pardonné ses dédains, fut chassé de la cour. Nous avons pu nous procurer les protestations de François de Ferrières. Le contrat de mariage ne fut signé que le 12 septembre 1519. Les époux se retirèrent

à la campagne. Champlevoix et Maligny (1) les virent tour à tour. C'est dans ce dernier endroit que François de Ferrières fit son testament, le 23 décembre 1539.

Le 7 janvier 1542, Clément Bourgeois, paroissien de Montaron, vend à Thomas Bouquin une pièce de terre située au finage de Montaron, appelée le Cray-du-Moulin, et un pré assis au finage de Champmartin, moyennant cent sols tournois et sous la charge de six deniers tournois de rente au seigneur ou dame de Champlevoix. Ce même Clément Bourgeois, ayant vendu, en 1544, diverses parcelles de vigne au finage de Corcelles, paroisse de Montaron, à Jean Moreau, sous la charge annuelle de trois deniers tournois de rente et cens à Mme de Champlevoix, à cause de sa terre et seigneurie de Montaron, Erard de Chaugy, seigneur de Saint-Gratien, au nom et comme procureur de haute et puissante dame Louise de Vendôme, veuve de feu noble et puissant seigneur messire François de Ferrières, en son vivant chevalier, seigneur de Maligny et de Champlevoix, ne voulut donner l'investiture à l'acquéreur, le 12 décembre 1545, qu'à la condition que les trois deniers tournois dus chaque année seraient portés à huit et payables le jour et fête de Notre-Dame de mars, rendu et conduit au chastel de Champlevoix.

Le 12 août 1547, Louise de Vendôme requit le premier sergent de sa justice de Montaron de saisir la terre et seigneurie de Montaron, « que par cy-devant souloient tenir et porter en » fief feuz nobles hommes Jean de Courvol et maistre Guy de » Courvol, » par faute de foi-hommage non fait et dénombrement non fourni par noble homme Jacques de Reugny, écuyer, seigneur de Riéjot et du Tremblay, et damoiselle Jeanne de Courvol, sa femme. Jean Perrin, sergent de la justice de Montaron pour Louise de Vendôme, fit la saisie, et le quatorzième jour du mois de septembre audit an il écrivit : « Me suis trans- » porté dudit lieu de Montaron au lieu de la Tour-du-Tremblay,

(1) Commune du département de l'Yonne, à vingt kilomètres à peu près N. E. d'Auxerre.

» auquel lieu, après obéissance de justice par moy requise,
» ay, en la présence de noble et scientifique personne maistre
» François de Thiangès, écuyer, seigneur, prieur commenda-
» taire de Mazille, et de noble seigneur Jean Dupplaisseiz (?),
» écuyer, seigneur dudit lieu, de la bouche notifié et faict savoir
» mondict exploit à damoiselle Jehanne de Corvol, femme de
» noble seigneur Jacques de Reugny, écuyer, seigneur du
» Tremblay et de Montaron à ladite part... »

Un mois après, le 14 octobre 1547, Jacques de Reugny et Jeanne de Courvol, sa femme, se rendirent à Montaron, près de l'église, et là, « par la voye dudit écuyer, en parlant aux per-
» sonnes de messire Jehan Reullon, prebtre-vicaire dudit
» Montaron, ont dict telles parolles ou ressemblables en effect
» et substance : Messieurs les habitans, dame Loyse de Ven-
» dosme, vesve de feu messire François de Ferrières, est-elle
» icy demourant ou les enfans dudit seigneur et d'elle...
» Lesquels dessus habitans ont faict response que non et que
» ladicte dame et sesdicts enfans estoient demourants au pays
» de Champagne... » Alors Jacques de Reugny demanda où
était le lieu seignorial de Montaron, appartenant à Louise de Vendôme, et sur la réponse des habitants que « le lieu le plus
» seignorial estoit une place près du cymetière, où d'ancienneté
» estoient les hardz de la justice de ladicte dame, » il déclara
être venu exprès pour faire foi-hommage de ce que sa femme
tenait en foi-hommage à Montaron, comme héritière d'Antoine
de Courvol, son père, et de Louis de Courvol, son frère. Puis il
alla trouver Jean Cossard le jeune et Jean Cossard dit David,
prévôts de la justice pour Louise de Vendôme, et avec eux
il se rendit « en ladicte place près du cymetière », où Jeanne de
Courvol, sa femme, fit foi-hommage. Le 7 novembre suivant,
ils recommencèrent absolument la même cérémonie, en offrant
« un teston du coing du roy » pour les frais de la saisie.

François de Ferrières et Louise de Vendôme eurent pour
enfants : 1° Jean de Ferrières, seigneur de Maligny (appelé
Maligny l'aîné), qui fut vidame de Chartres et qui, tout jeune,
abandonna la religion catholique. M. de Bastard d'Estant a

écrit sa vie et dit de lui qu'il sacrifia à la défense de sa cause son patrimoine, son repos et sa vie. 2^e Edme, dit Maligny le jeune, protestant aussi. Il se noya dans le lac de Genève en se baignant. 3^e Béraude, qui épousa en premières noccs Dieu-donné de Barratz, seigneur de Bedeuil, dont elle était veuve le 5 juin 1553, et en secondes noccs Jean de La Fin, seigneur de Beauvoir-la-Nocle, par contrat du 17 avril 1559. 4^e Quatre filles, qui furent religieuses. Le 11 avril 1585, messire Jean de La Fin, chevalier, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, seigneur de Beauvoir, se faisant fort pour noble et puissante dame Béraude de Ferrières, son épouse, dame de Maligny, Lassay et Montaron en partie, vendit à noble damoiselle Catherine de Loron, épouse de noble Charles de Reugny, écuyer, seigneur de Tremblay, moyennant sept cents écus d'or au soleil (1), la terre, justice et seigneurie de Montaron à la part de Champvevoix, avec haute, moyenne et basse justice, cens, rentes, bordelages « qui se montent par chascung an à » la somme de quinze escuz quarante-neuf sols, ung boisseau » froment, trente-six boisseaux deux couppes avoine, le tout » mesure de Cercy-la-Tour, quarante-une gelines et un quart » de geline, quarante-cinq corvées, savoir : quinze pour faul- » cher, quinze pour moissonner et quinze pour vendanger. » L'acte fut passé au Tremblay par maîtres Pierre Pierre et Jean

(1) L'acte dit : « Payés en huit-vingt escuz sol et le reste en testons, » quartz d'escuz et monnoye, et déduction de la somme de deux cent » vingt-huit escuz deux tiers cinq soubz faicte par ladicte de Loron à » noble Claude de Coussay, escuyer, seigneur de Chaulmigny, sur les » debtes par luy deuz auxd. Reugny et de Loron. Et moyennant ce, » led. de La Fin est demouré quicte de semblable somme que » icelly de La Fin estoit tenu et obligé aud. de Coussay. Laquelle » somme lesdicts de Reugny et de Loron ont affirmé estre provenue » de deniers proucedant de la vente faicte par eulx à noble et saige » maistre Claude Bargedé, bailly de Vezelay, de plusieurs héritages » à lad. de Loron appartenant assis au lieu de Vezelay et » environs. » — Dans la vente furent compris : le bois Guichard, la Garenne, l'hâte Saint-Jud, un tiers de la forêt de Champommery, l'étang Philippe, etc.

Deschamps, notaires, en présence de Guy de Sallins, seigneur de La Nocle, et de Claude de Cossay, seigneur de Chaumigny.

Quatorze ans après, le 20 novembre 1599, les acquéreurs firent, par procureur, foi-hommage à Françoise d'Orléans, princesse de Condé, duchesse d'Enghien, comtesse de Soissons, à cause de sa seigneurie de Château-Chinon, et lui payèrent cent douze écus pour les deux tiers des quint et requint, l'autre tiers leur étant remis « pour certaines bonnes considérations. »

À la suite d'affaires assez embrouillées d'argent, la terre de Champlevoix fut saisie, en 1608, sur Béraude de Ferrières, veuve de Jean de La Fin. Il résulta de cette saisie une procédure immense dont nous avons pu, à grand'peine, faire sortir la lumière.

Anne de Champron, dame de Gitry, héritière, sous bénéfice d'inventaire, de Marie de Champron, sa sœur, était créancière dans la succession de feu Jean de Ferrières, vidame de Chartres, « de plusieurs grandes sommes de deniers », et spécialement d'une rente de XLI livres tournois dont les arrérages n'avaient pas été payés depuis 1581. Béraude de Ferrières, sœur et héritière de Jean, ayant été, par cinq ou six arrêts de la cour de Paris, condamnée au remboursement de toutes les sommes dues, Anne de Champron fit appeler par-devant la cour les détenteurs des héritages de Jean et particulièrement Jean de Reugny, seigneur du Tremblay, et Jean de Champrobert, « qui jouissent des fiefs de Montaron, des Brules, » de l'étang Bafinot, pour délaisser lesd. héritages affaictés » et ypolhéqués au payement et continuation de ladite rente, » passer tiltre nouvel et recongnissance et payer lesd. arrérages sy mieux nayment quicter et deguerpy..... »

Anne de Champron, qui était veuve de Jean de Chaumont, chevalier, seigneur de Gitry (1), mourut bientôt. Sa fille,

(1) *Titres de Nevers*, page 112. — 1450, feu Guillaume de Chaumont, chevalier, seigneur de Quित्रy.

Jeanne, dame de Champlevoix, majeure de vingt-cinq ans, demeurant à Paris, rue de la Poterie, au logis de M. le président de Gespin, continua l'affaire. Une transaction arrêta tout.

Jean et François de Reugny frères, seigneurs du Tremblay, payèrent, le 28 avril 1612, à la poursuiante, une somme de treize cent cinquante livres tournois, « moyennant quelle »
» somme elle se désiste et départ de l'action ypotécaire intentée
» par ladite feue dame de Champron, sa mère..., pour raison
» de la terre, justice et seigneurie de Montaron à la part de
» Champlevoix. »

Depuis cette époque, la seigneurie de Montaron se divisa entre les seigneurs de Poussery et ceux de Tremblay. Les seigneurs de Poussery s'intitulèrent seigneurs de Montaron « en la plus grande partie » ; néanmoins les seigneurs de Poussery et ceux du Tremblay avaient les mêmes droits de chasse et de pêche dans l'étendue de la justice. Une transaction du 24 janvier 1752, conclue entre Louis-Alexandre de Reugny, comte du Tremblay, et Anne-Édouard de Reugny, son frère, seigneur de Poussery, régla définitivement que, « à l'égard de »
» la justice et seigneurie de Montaron et propriété des bois et
» usages d'ycelle paroisse, elles seront partagées en trois, dont
» une portion appartiendra au seigneur du Tremblay... et le
» seigneur de Poussery aura les deux autres tiers et la pré-
» sence pour les droits honorifiques de l'église et les deux
» tiers dans la propriété et émoluments des bois usages dans
» lesquels néanmoins ny lun ny l'autre desdits seigneurs
» frères ne pourront accorder de nouveaux droits à qui que
» ce soit, ne pourront non plus accorder de part ni d'autre
» aucuns droits de peches dans la riviere d'Aron, dans l'étendue
» de ladite riviere qui sera commune entre eux, le fil de leau
» faisant séparation de justice, et pourront y pecher et faire
» pecher lorsqu'ils aviseront bon être à tous engins et tirer
» leurs filets à l'endroit et de quel côté ils jugeront le plus
» commode... »

CHAPITRE II.

POUSSERY.

Poussery était la résidence, sinon du seul, au moins du plus puissant seigneur de la paroisse de Montaron. C'est là qu'était véritablement le pouvoir.

Le dernier terrier de Poussery porte la date de 1764. Fait par M^e Jean-Baptiste Delageneste-Desgarbois, commissaire aux droits seigneuriaux et arpenteur, originaire de la ville et paroisse de Varennes-sur-Allier, province du Bourbonnais, il a été reçu et signé par M^e Arvey, notaire royal en la ville de Moulins-Engilbert. C'est d'après ce terrier que nous donnons la nomenclature des droits du seigneur de Poussery.

« Le seigneur de Poussery jouit des droits honorifiques dans
» chacune des églises de Montaron et Pouligny-sur-Aron :
» préséance dans lesdites églises, processions et assemblées,
» présentation d'eau bénite, goupillon et pain bénit, banc permanent. Il a droit de sépulture dans le chœur et de litre ou
» ceinture funèbre, tant au dedans qu'au dehors desdites
» églises, avec faculté de faire appliquer ses armoiries et écussons de distance en distance sur ladite ceinture funèbre. A
» l'exclusion de tous autres seigneurs, il a droit de haute,
» moyenne et basse justice à Poussery, dans l'étendue de la
» paroisse de Pouligny et du fief Bazoïs et dans la plus grande
» partie de la paroisse de Montaron. Il crée dans ses justices
» des juges, des procureurs d'office, des greffiers, des sergents
» et autres officiers, qui tiendront les jours et audience quand
» bon leur semblera, pour affaires instruire et définir toute
» cause criminelle jusqu'au dernier supplice inclusivement ; et
» matière civile faire adjuger amende arbitraire, pécuniaire et
» autre au profit du seigneur, suivant l'exigence des cas. Il
» perçoit les langues de toutes les bêtes aumailles qui sont
» tuées et abattues dans ses justices, et lesdites langues devront

» lui être portées en son château de Poussery vingt-quatre
» heures après l'abat, à peine de tous dépens, dommages et
» intérêts. Il a le droit de faire équarteler les boisseaux et au-
» tres mesures, tant de grains que de vins, qui se vendent en
» détail dans le détroit de ses justices. Il a le droit de faire
» édifier des fourches patibulaires et planter des poteaux avec
» leurs carreaux. Lui seul peut chasser toutes sortes de bêtes
» fauves et autres, de pêcher à toutes sortes d'engins dans
» l'étendue de ses justices ; il n'est permis à nul autre de ce
» faire, à l'exception du seigneur du Tremblay, qui a les
» mêmes droits de chasse et de pêche, mais seulement dans
» l'étendue de la justice de Montaron et non ailleurs. Il a le
» droit de blairie sur tous ses vassaux et sujets de Pouigny et
» du Bazois. Tous les justiciables de Poussery, Montaron, Pou-
» ligny et le Bazois sont expressément tenus de mener moudre
» au moulin banal de Poussery tous les bleds et autres grains
» qu'ils consommeront. »

L'énumération entière de ces droits fut lue, avant midi, le dimanche 11 août 1765, au-devant de la principale porte de l'église paroissiale de Montaron, « le peuple sortant en foule de la messe, qui vient d'être célébrée à la manière accoutumée », écrit le notaire Arvey.

Puis arrive la désignation détaillée des seize étangs qui, en total, contenaient douze mille d'empoisonnement ; enfin, la description suivante du château :

« Le château, maison forte et seigneuriale de Poussery, »
» couvert en thuille et esseaulnes, consistant en un corps de »
» logis, un pavillon, une grosse tour quarrée appelée la tour »
» de Champlevoix ; deux montées d'escalier, l'un pour ledit »
» pavillon, l'autre pour ladite tour, dans lesquels bastiments »
» sont plusieurs chambres de mattres, antichambres, *colidors* »
» (*sic*), une grande salle, chambres pour les domestiques, les »
» greniers à côté ; le ré-de-chaussé consistant en une grande »
» cuisine à deux cheminées, un garde-manger, les fours, deux »

» ,chambres au bout de ladite cuisine, deux caves et les latte-
» rines. Plus une volière attenante à un corps de bastiments
» consistant en un toit de justice, quatre écuries à chevaux,
» deux toits à bœufs, une batte de grange, les gerbiers et
» fenils au-dessus, un chenil à côté du colombier, deux pou-
» lailliers, une petite tour quarrée et attenante lesdits basti-
» ments appelée la tour des écuries. Lesdits corps de logis,
» pavillon et tour quarrée à main droite en entrant et les
» autres à main gauche, séparés par une cour pavée. Plus un
» grand portail à porte cochère, un pont de pierre devant
» ladite porte cochère du côté du midy. Tous lesdits bastiments
» et édifices tenant ensemble et entourrés de fossés plain d'eau
» en toutes saisons de l'année, au-delà desquels fossés, du côté
» d'occident, est un jardin nouvellement construit, appelé le
» Jardin-Neuf, renfermé par des hayes d'aubépine et entourré
» de canneaux qui fluent dans lesdits fossés. Le pré de la
» Motte et un champ qui fut pré appelé le champ de la Motte,
» dans lesquels pré et champ est une motte entourrée de fossés
» pleins d'eau où existoit anciennement un château et une
» maison forte, appelé le château de la Guillemette, qui joint
» la rivière de Poussery d'orient déclinant vers septentrion. »

Du château féodal, que M. de Soultrait croit dater du quinzième siècle et avoir été complètement restauré au dix-septième, il ne reste plus qu'une assez passable habitation bourgeoise. En 1834, il était encore entouré de ses fossés pleins d'eau ; le cadastre l'avait trouvé presqu'intact. Aujourd'hui, portail, pont, escaliers, tours et fossés, tout a disparu. Le jardin seul est encore à peu près entouré de ses canaux ; depuis quelques années il offre, grâce à ses fleurs et sa magnifique charmillie, un attrait tout particulier au chercheur qui vient de visiter la motte du château de la Guillemette. Cette motte, se trouvant dans un pré, est encore bien conservée. Elle est ronde et mesure environ vingt-huit mètres de diamètre. Son approche était défendue par des fossés larges et profonds qu'alimenterait encore facilement la rivière de Poussery. Nous avons découvert

à Vandenesse l'emplacement de la forteresse de Boéssart; nous venons de découvrir à Montaron la place de la forteresse de la Guillemette; le lecteur comprendra sans peine notre satisfaction.

La plus ancienne pièce concernant Poussery qu'il nous ait été donné de lire est un acte de vente du mercredi après la fête de saint Pierre-ès-Liens 1355 (1). Nous possédons une copie de cette pièce que M. de Villefosse, le savant conservateur des archives de la préfecture, a bien voulu nous faire. D'après cet acte, Horricus, dit d'Arbouse, damoiseau, reconnaît que son cousin germain, Jean de Poussery (*Johannem de Pousseto*), damoiseau, pour lui, pour sa mère Ysabelle et son frère Jean, a vendu à Guillaume Le Muet, moyennant trois cent cinquante livres, sa maison de Poussery avec le pourpris, murailles, granges, etc. (2).

Peu de temps après, le mardi fête de sainte Catherine (1371), aveu et dénombrement du fief de Poussery est fourni par damoiselle Jeanne, dite Le Bidaud de Monterrant, à Robert de Billy, chevalier, seigneur de la tour et maison de Verou, à cause de ladite tour et maison de Verou (*Varo*).

Nous avons donné, à propos de la seigneurie de Montaron, les maigres renseignements que nous avons pu recueillir sur la famille Le Bidaud. L'auteur de la *Généalogie de la maison de Courvol* cite un jugement du jeudi avant la fête de saint Mathieu (20 septembre 1375), rendu par le bailli d'Autun et Montcenis en faveur de Jean Le Bidaud de Montaron, par lequel il lui est accordé mainlevée des brandons du duc de

(1) Les archives du château de Vandenesse doivent renfermer un acte latin de 1323 ayant trait à une foi-hommage du fief de Poussery au seigneur de Verou, acte passé par-devant Jean de Cossay, notaire.

(2) Les renseignements que nous avons pu nous procurer sur la famille Le Muet sont très-courts. En 1312, Jacquet Le Muet, de Clamecy, était clerc notaire sous le scel de la prévôté de cette ville. En 1413, Hugues Le Muet était bailli de Donzy pour le comte de Nevers. En 1789, M. Le Muet de Thurigny était seigneur de la potée et baronnie d'Asnois.

Bourgogne mis dans les maisons de plusieurs de ses hommes taillables et de main-morte. Le 2 mai 1377, Pierre de Nourry, seigneur de Vandenesse, ayant acheté de Jean de Billy une partie de la terre de Verou, se fit fournir, le 28 mai 1378, le dénombrement du fief de Poussery par dame Marguerite de Marry, veuve de Jean Le Bidaud. Jean Le Bidaud et Marguerite de Marry eurent deux filles : Alips et Jeanne. Alips épousa Philibert de Lanty. Jeanne fut mariée 1° à Guiot de Champ-robert (1); 2° à Gaucher de Courvol, III^e du nom, seigneur du Tremblay, le 31 janvier 1401. Alips et Jeanne n'ayant pas partagé Poussery, cette seigneurie resta longtemps indivise. Nous allons essayer d'en suivre le mieux possible les divers seigneurs.

*Gaucher de Courvol, III^e du nom, était de l'ancienne famille de Courvol qui vient de s'éteindre et portait : *De gueules, à une croix ancrée d'or, accompagnée en chef de deux étoiles d'argent*. Il était frère de Huguette de Courvol qui épousa le fameux Perrinet Grassey, écuyer, panetier du duc de Bourgogne, capitaine-général des pays de Nivernais et Donziais et de La Charité-sur-Loire (2).

Le 12 août 1407, Philibert de Lanty, écuyer, à cause d'*Alice Bidaude*, sa femme, reconnut tenir en foi-hommage de Mgr Pierre de Nourry, à cause de son château de Vandenesse, « et soloit estre du fie de Vero », la moitié par indivis de la maison-fort du Poussery, avec les fossés, granges, etc.

La maison de Lanty remonte à Hugues de Lanty qui prit la croix à l'assemblée de Vézelay en 1146. Guillaume, l'un des

(1) De ce premier mariage elle eut : Jeanne de Champrobert, mariée à Jean de Charency; Marie de Champrobert, mariée à Alexandre de Saint-Gratien, et Georges, auquel nous n'avons pu trouver d'alliance. Jean de Charency était capitaine de Luzy. En 1446 il fit un échange avec noble homme Philippe de Champrobert, dit de Pouligny, écuyer, cousin de sa femme, d'héritages situés dans les châtellenies de Luzy et Moulins-Engilbert.

(2) Voir *Documents inédits pour servir à l'histoire de Bourgogne*, par Marcel Canat.

Jeanne Le Bidaud était morte en 1441 et dut être inhumée dans l'église d'Isenay, si on a respecté sa volonté, exprimée dans son testament du 16 janvier 1438. Elle avait eu de son union avec Gaucher de Courvol : Jean, Philibert, Etienne, Hérard, Catherine mariée, à Jean de Marry ; Jeanne, mariée à Simon Coignet, et Guillaume, qui fut prieur de Commagny.

Jean de Courvol, qui épousa, le 26 juillet 1441, Jeanne de La Tournelle, fut, avec Philibert, seigneur d'Isenay et de Poussery.

Le Tremblay, Thaix, Montaron et Faveray furent partagés entre Philibert et ses autres frères.

Jean et Philibert de Courvol obtinrent en 1447, du roi Charles VII, la permission de fortifier le Tremblay, parce que la place de Poussery était trop éloignée pour donner assez de sûreté, en temps de guerre, à leurs hommes et à leurs vassaux. Cette permission est possédée par M. Petit de Tou-teuille, propriétaire actuel du Tremblay.

Jean mourut en 1463, sans postérité.

Philibert, qui avait épousé en

descendants de Hugues, suivit saint Louis dans la croisade de 1248. A l'époque où nous sommes, cette illustre famille ne possédait plus la seigneurie de son nom. Elle portait : *D'azur, à trois fasces d'or, accompagnée de dix étoiles, 4, 3, 2 et 1* ; c'est ainsi du moins que ces armes sont indiquées dans des papiers concernant le mariage de Magdeleine Espiard avec Olivier de Lanty, écuyer, seigneur de Railly en Avalonnais, capitaine des gendarmes de Louis de Bourbon, prince de Condé (1).

L'*Inventaire des titres de Nevers* donne pour armes à cette famille : *D'argent, à la fasce de gueules, accompagnée de cinq merlettes de même, posées trois en chef et deux en pointe*. Peut-être ces armes appartiennent-elles à la famille de Philibert de Lanty, qui devait être un du Box. Lui et ses successeurs sont désignés par ce nom dans la *Généalogie de la maison de Courvol*, dans les

(1) Ces papiers nous ont été communiqués par M. Henry d'Espiard, notre excellent ami et très-savant collègue aux Sociétés éduenne et nivernaise. — Magdeleine Espiard était veuve en 1649.

1454 Agnès de Saint-Julien, fournit, en 1456, dénombrement de Poussery à messire Louis de Beaufort, comte d'Alais, marquis de Canillac, seigneur de Vandenesse. Il était mort en 1404, laissant : Anne, mariée à Guillaume de Baudoin ; Jeanne, mariée à Ortongue d'Assue ; Gaucher, qui fut seigneur du Tremblay et de Thaix ; Jean, seigneur de Montaron ; Alexandre, seigneur de Favray et de Villiers-sur-Noyn ; Antoine, seigneur d'Isenay et de Thaix, et enfin Guy, prêtre, licencié es-décrets, prieur commendataire de Saint-Victor de Nevers, seigneur de Poussery et Montaron.

Guy, hérita de son frère Alexandre et donna tous ses biens, sous réserve d'usufruit, à Antoine, qui reçut de Gaucher le même don

Antoine de Courvol épousa : 1° le 12 juin 1500, Jeanne de Cesac, qui mourut deux ans après ; 2° Philiberte de La Perrière, fille de Jean, seigneur de la Boue et de Saint-Michel-en-Longue-Salle, et de feue Jeanne de Maumigny. Il n'existait plus en 1518, époque à laquelle Philiberte de La Perrière donna à ses enfants, Louis et Jeanne,

archives du château de Vandenesse et dans les archives du château de Poussery. De du Box on fait du Bosc, puis du Bois, ce qui est toujours le même nom.

Philibert de Lanty, seigneur de Poussery, assista au siège de Château-Chinon en 1412. Il obtint, le 4 novembre 1422, un jugement au bailliage de Saint-Pierre-le-Moûtier, qui lui fut commun avec son beau-frère, et par lequel les habitants de Montaron et de Poussery furent condamnés à faire le guet-et-garde au château de Poussery en temps de guerre.

En 1448, certains baux nous indiquent que Jean du Box, dit Lanty, est seigneur de Poussery en partie.

Le 17 août 1452 ce Jean du Box, dit Lanty, fit avec Louis de Beaufort, seigneur de Vandenesse, une transaction dont nous parlerons en étudiant le fief Siat.

Un bail du 6 mars 1486, conservé aux archives de Poussery, nous a fait découvrir qu'à cette date noble homme Jean du Pontot, écuyer, seigneur dudit lieu et de Poussery en partie, agissant pour lui et pour Etienne, son frère, absent, donne à bor-

certaines seigneuries, sous réserve d'usufruit, craignant qu'étant dans la résolution de se remarier son mari ne l'engageât à quelque vente préjudiciable à leurs intérêts. Elle épousa, en effet, la même année, Jean de Lodine, dit Jean-Pierre, écuyer.

Son fils, Louis de Courvol, se maria, le 16 mars 1531, avec Philippe de Saint-Père, fille de feu Jean de Saint-Père et de Paule Le Bourgoing. Il mourut peu après son mariage sans avoir eu d'enfants. Sa sœur, Jeanne, héritière de tous les biens de sa branche, fut alors dame du Tremblay, Isenay, Montaron en partie, Faveray, Thaix, etc.

Jeanne de Courvol fut mariée par son tuteur, François de Boisserand, seigneur de Lamenay, le 8 octobre 1526, à Jacques de Reugny, seigneur de Riejot et de Lancray, fils de Philippe, seigneur de Reugny, Riejot et Promesson, et de Catherine de Marry. Elle était veuve en 1548, époque à laquelle une transaction fut faite entre elle et noble homme Charles du Merlier, seigneur de Montigny-sur-Canne, qu'elle avait failli faire tuer « exprès »

delage divers héritages sis au Chaillou (1). Ce bail fut fait en présence de Jean du Bois, « usu- » fruitier de Poussery. » Nous n'avons pu découvrir à la suite de quels faits la maison du Bois avait cédé, sous réserve d'usufruit, sa part de Poussery à la maison du Pontot.

La maison du Pontot, qui tire son nom du fief du Pontot, situé en la paroisse de Cervon, avait pour armes : *Écartelé, aux 1 et 4 d'azur, au lion d'argent, à la bande de gueules brochant sur le tout ; aux 2 et 3 losangé d'argent et d'azur.* Elle occupa les charges les plus importantes auprès des comtes de Nevers. Un Jean du Pontot, peut-être celui dont nous venons de parler, était, en 1460, panetier du comte de Nevers ; il avait épousé Jeanne de Maumigny. En 1464 il fit hommage au comte pour la seigneurie de l'Epaut, châtellenie de Moulins-Engilbert, et pour celle de la Forêt, châtellenie de Nevers. En 1486, Fran-

(1) Le Chaillou est appelé aujourd'hui la Vendange. Ce nom lui a été donné au siècle dernier par un nommé Susanne dit La Vendange, qui possédait le Chaillou avec M. du Crest, seigneur de Vilaine.

par « aucuns gens de guerre (1). » Elle épousa en secondes noces, le 19 juillet 1552, Gilbert Le Groing, écuyer, seigneur d'Er-culat, diocèse de Bourges.

Le 24 juin 1554, Gilbert Le Groing, pour lui et pour dame Jeanne de Courvol, sa femme, seigneur et dame du Tremblay et de Montaron en partie, empruntèrent à noble seigneur Charles du Pontot, seigneur du-dit lieu, de la Forêt-des-Chau-mes, de Poussery et de Pouli-gny-sur-Aron, l'un des cent gentilshommes de la maison du roi et bailli du Nivernais, deux cents livres tournois. Le 2 jan-vier 1555 ils firent au même un nouvel emprunt de sept cents livres.

Un autre acte du 22 avril 1558 nous apprend que les mi-neurs, dont nous parlerons tout à l'heure, issus du mariage de Jeanne de Courvol avec Jacques de Reugny, ayant besoin d'un curateur, parce que Gilbert Le Groing avait remontré « qu'il

coise d'Albret lui fit don de 53 livres tournois.

Jean du Bois étant mort, Guy Bréchar d et Marguerite de La Forest, sa femme, et Ysabelle Bréchar d, se disant héritiers de Jean du Bois, voulurent dessai-sir Etienne et Jean du Pontot de la maison et seigneurie de Pous-sery, qu'ils firent mettre sous séquestre.

Une ordonnance du roi, du 2 juillet 1491, renvoya plai-gnants et suppliants par-devant le bailli de Saint-Pierre-le-Moûtier, accordant, « par ma-» nière de provision », la jouis-sance du revenu à « bien-amez » Estienne et Jean du Pontot ». Il est probable que le jugement fut favorable aux défendeurs, car ils restèrent paisibles pos-sesseurs de leur part de Pous-sery.

Un bail du 9 mai 1516 nous fait connaître que noble homme Etienne du Pontot, capitaine de la ville et château de Moulins-Engilbert, et noble seigneur messire Léonard du Pontot, chevalier, bailli de Nivernais, frères, étaient, à cette époque, seigneurs de Poussery.

En 1523, Marie d'Albret, comtesse du Nivernais, qui fut durant sa vie, dit Guy-Coquille,

(1) Quand nous pourrons écrire l'histoire de Montigny-sur-Canne, nous rapporterons cette transaction, qui porte la date du 15 avril 1548. Jeanne de Courvol paya six cents écus d'or au soleil ses violences et celle de ses complices.

» est mal saing de sa personne
» et chargé d'autres biens de
» mineurs par la tutelle de
» Claude Le Groing, demeu-
» rant au pays d'Auvergne, »
on fit appeler nobles seigneurs
Antoine de Maumigny, seigneur
dudit lieu et de la Boue ; Guil-
laume de Changy, seigneur de
Saint-Gratien ; Jean de Guerri,
seigneur de Plotot, beau-frère
des mineurs ; Lyon de Bridière,
seigneur de Grosbouz ; Jean
de Thianges, seigneur de Crouze ;
Jean de Balorre, seigneur de
Mussy, et Pierre de La Croix,
seigneur de Champmoreau, pour
choisir un curateur. Les mi-
neurs demandèrent tous Jean
de Guerri, leur beau-frère. On
accéda à leur demande. Jeanne
de Courvol était veuve de son
second mari en 1561. Elle
avait eu de Jacques de Reugny :
1^o Edme, seigneur de Faveray
et de Villiers, époux de Louise
de Bongards, dont il eut Edme
et Jean, morts sans alliances, et
trois filles, desquelles on ne sait
rien ; 2^o Charles, seigneur du
Tremblay, Isenay, Baudoin,
Thaix, marié, le 13 septembre
1560, à Catherine de Loron, qui
acheta la seigneurie de Monta-
ron à la part de Champvevoix ;
3^o Jacques, seigneur de Riejot

« un miroir très-clair de vertu
» et d'honneur, excellente en
» sagesse et bonté, aimant ses
» sujets, se rendant familière
» avec eux pour connoistre
» leurs necessitez et leur faire
» secours en icelles, » visita ses
bonnes villes. Elle fut accompa-
gnée dans son voyage par plu-
sieurs grands seigneurs, parmi
lesquels nous trouvons Léonard
du Pontot, chevalier, seigneur
dudit lieu et de Poussery, son
bailli en Nivernais. Decize la
reçut le 4 octobre 1523, Luzy
le 16 du même mois et Moulins-
Engilbert le 29. A Moulins, elle
fut reçue par Etienne du Pon-
tot, capitaine-gouverneur, à la
tête de ses hommes d'armes,
par le clergé et les habitants en
grande joie. On lui offrit six
tasses d'argent artistement cise-
lées, dont elle se montra « moult
» reconnaissante (1) ».

Le 10 novembre 1524, Etienne
du Pontot acquit de Jeanne et
Louis de Courvol, mineurs,
noble homme François de Bois-
serand, seigneur de Laménay,
leur tuteur, stipulant pour eux,
la tour, cour, fossés et héritages

(1) Voir *Inventaire des titres de
Nevers*, page 414, et *Bulletin de la
Société nivernaise*, t. V, page 436.

et Lancray, qui épousa une demoiselle de La Bastie; 4^e Claude, seigneur de Thaix et du Plessis; 5^e Jean, prieur du Pré-les-Donzy; 6^e Antoinette, mariée, le 17 mars 1546, à Louis de Marie, seigneur de Pouvie ou des Poiriers; 7^e Marguerite, épouse de Jean de Guerry, seigneur de Plotot; 8^e Claudine, épouse d'Antoine de Maumigny, qui dut se remarier avec Jean de Ponard, seigneur de Giverdy.

de Poussery, ainsi que nous le verrons plus tard. Depuis lors, la seigneurie de Poussery appartint tout entière, moins Montaron, à la famille du Pontot. Nous n'en avons pas moins continué, d'autre part, à suivre les anciens seigneurs jusqu'à la mort de Jeanne de Courvol.

En 1525, Léonard du Pontot, bailli du Nivernais et gouverneur de Gien, fut élu avec Mgr Louis, cardinal de Bourbon, évêque et duc de Laon, tuteur et curateur de Mgr François de Clèves, comte d'Eu, en l'absence de Mgr Louis de Clèves, comte d'Auxerre, détenu prisonnier en Espagne avec le roi.

Le 3 août 1526, il acquit à Lormes, de messire Sébastien de Vesigneux, chevalier, « tout, tel droict, part et portion » qu'il pouvait avoir, en deux cents livres tournois de rentes sur les terres, justices et seigneuries de Cervon et le Mex-Richard, acquises par ledit de Vesigneux de Jeanne de Lespinasse, veuve de Jean de Damas, en son vivant seigneur de Brèves; de François de Damas et Ysabeau d'Arces, sa femme; messire et révérend père en Dieu de Beduer, abbé de Vézelay; maître Philippe de Villaret, curé de Mondragon, prieur de Saint-Nicolas de Nevers, le 24 juillet 1524. La vente, consentie moyennant 2,740 livres, fut passée en présence de messire Salladin de Montmorillon, chevalier, seigneur de Bazoches; de nobles hommes Pierre Loron, écuyer, seigneur de Domecy; Guillaume de Certaines, écuyer, seigneur dudit lieu, et de maître Jean Gorlier, licenciés ès-lois (1).

(1) Le prix d'acquisition fut payé en 852 écus soleil, six-vingts angelots, 68 ducats, 35 écus couronne, 10 écus à l'église, 18 saluts, 24 écus vieux, 23 doubles doubles ducats, 39 réaux, 25 lyons, 6 francs à cheval, 10 nobles à la rose et 10 nobles de Henricus.

Le 10 juin 1531, Léonard du Pontot, bailli de Nivernais, rendit une ordonnance « pour faire que la vente du bétail de » la foire du lendemain de Saint-Cyr, établie en tout temps » au marché des bêtes de cette ville de Nevers et autres lieux » circonvoisins, devant et auprès de l'église de Saint-Cyr, » se tienne hors de lad. ville, derrière la Saulaye et au-delà » de la porte du pont aux Chizeaux, pour obvier au danger de » la peste (1). »

En 1540, Etienne du Pontot est curateur des enfants de feu messire Léonard du Pontot, son frère, et de dame Anne de Montaulieu.

Léonard du Pontot et Anne de Montaulieu eurent plusieurs enfants, parmi lesquels Etienne et Charles. Les archives du château de Poussery nous laissent sans renseignements pendant plusieurs années sur la famille du Pontot. Une transaction du 17 juillet 1575 est heureusement venue jeter quelque lumière sur cet espace de temps. Nous allons analyser cette pièce (2).

En 1575, un des enfants de Jacques de Reugny et de Jeanne de Courvol, Charles de Reugny, seigneur du Tremblay, chercha chicane à dame Claude du Pontot, veuve de messire Charles

(1) *Inventaire des titres de Nevers*, page 96.

(2) Pour combler cette lacune, nous citons ici les renseignements que nous avons puisés dans l'*Inventaire des titres de Nevers*. — « 1555. Vente des droits de justice et seigneurie en la paroisse de » Remilly, appartenant au duc de Nevers, à noble homme Charles » du Pontot de Saint-Éloy, gentilhomme de la maison du roi, bailli de » Nivernais. » (Page 427.)

« 1559, 11 août. François du Pontot, seigneur dudit lieu et du » Rosay, demeurant au Rosay, vend au duc de Nevers les sei- » gneuries de Saint-Éloy, Arlot et Gand-Gibeaup, pour 32,000 livres. » (Page 146.)

« 1567. Dénombrement de la seigneurie du Pontot par François » du Pontot, chevalier, seigneur dudit lieu, à cause de la seigneurie » de Lorme à la part de Château-Chinon, pour Louis de Bourbon et » Françoise d'Orléans, prince et princesse de Condé, seigneur et dame » de Lorme et de Château-Chinon. »

de Giverlay, en son vivant chevalier de l'ordre du roi, seigneur de Champoulet, dame de Poussery, héritière de feu messire François du Pontot, en son vivant chevalier, seigneur de Poussery.

Charles de Reugny, comme héritier de Jeanne de Courvol, sa mère, et à la suite de partage fait entre lui et ses frères, prétendait devoir posséder la vieille tour du château de Poussery, avec la moitié de la basse-cour et fossés, divers héritages et la justice en tous ces lieux ; que la dame du Pontot et ses prédécesseurs en étaient *détempteurs* sans aucun titre ni moyen valable.

Claude du Pontot répondait que feu Etienne du Pontot, son oncle, avait acquis à bons et justes titres ladite tour, cour, fossés et héritages ; qu'elle était en possession prescrite de plus de trente-cinq ; que par transaction faite par feu noble François de Boisserand, seigneur de Lamenay, tuteur de Jeanne de Courvol, mère du réclamant, et de Louis de Courvol, frère de Jeanne, du 10 novembre 1524, devant Jean Dorlet, notaire, ledit François de Boisserand avait délaissé à feu Etienne du Pontot la tour, cour, fossés et héritages, moyennant une rente de dix livres tournois qu'Etienne du Pontot avait retirée des vénérables chanoines et chapitre de Notre-Dame de Moulins-Engilbert ; et, en outre, qu'Etienne du Pontot avait payé quatre-vingts livres tournois pour être employées à l'acquit des dettes des pupilles. « Pour nourrir paix, » noble homme Charles de Franay réunit les parties le 17 juillet 1575 en son château et maison-fort d'Anisy. Là, il fut convenu par-devant M^e Enfer, notaire royal, que Charles de Reugny se désistait de toutes ses prétentions.

L'*Inventaire des titres de Nevers* nous a renseigné sur Claude du Pontot. Nous avons trouvé dans ce précieux livre, page 428, que le 4 juin 1571, au château de Lantilly, noble seigneur Charles de Giverlay, chevalier de l'ordre du roi, seigneur de Champoulet et d'Aunay, et dame Claude du Pontot, sa femme, héritière pour le tout de feu messire François du Pontot, son frère, vendaient la seigneurie du Pontot,

moyennant quinze mille livres tournois, à noble damoiselle Valentine de Charlus, veuve de noble homme Pierre de Viel-Chastel.

Charles de Giverlay, mari de Claude du Pontot, mourut donc entre 1571 et 1575 (1). Ils avaient marié à Champoulet, bailliage de Gien, le 3 septembre 1565, leur fille Anne de Giverlay, avec Claude de Regnier, écuyer, seigneur de Garchy, fils de feu Edme de Regnier et de Françoise d'Etampes.

Dame Claude du Pontot se remaria. Nous la trouvons en effet désignée, dans un acte de 1579, comme épouse de noble seigneur Louis de Regnier, chevalier, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, seigneur de Champloiseau.

La mère et la fille étaient par conséquent entrées l'une et l'autre dans la famille de Regnier, qui descendait de Jean Regnier, écuyer, bailli d'Auxerre en 1441, et qui fournit plus tard trois barons à la seigneurie de La Guerche, des lieutenants-généraux assez distingués et un grand-prieur de France (2).

Le 11 juin 1580, Louis de Regnier, époux de Claude du Pontot, fit foi-hommage à noble dame Suzanne de Chabannes, dame de Vandeneasse, épouse de noble seigneur messire Jean Olivier, chevalier de l'ordre du roi, gentilhomme ordinaire de sa chambre, baron de Hommet et de la Rivière, seigneur de Leuville, en leur hôtel, sis à Paris, rue des Deux-Bouilles, pour la maison et le fief de Poussery.

(1) La famille de Giverlay nous est inconnue. D'après l'abbé Vertot, Olivier de Giverlay-Champoulet, chevalier de Malte en 1593, diocèse de Sens, avait pour armes : *Fascé d'or et d'azur*. Le *Recueil d'armes* de Magnoney indique : *D'azur, à trois fascés d'or*. L'*Inventaire des titres de Nevers* cite, en 1519, un Jacques de Giverlay comme époux de Marie des Ulmes. En 1586, Jean de Giverlay, seigneur de Chartres, était marié à Jeanne de Chastellux.

(2) D'après l'abbé Vertot, la famille de Regnier devait porter : *D'argent, à six tourleaux d'azur*, 3, 2, 1. Le *Recueil d'armes* de Magnoney donne pour armes à M. Regnier de Guerchy, grand-prieur de France en 1602 : *D'azur, à six besants d'or*, 3, 2 et 1.

Suzanne de Chabannes, après cet acte, leva les saisies qu'elle avait fait faire sur les fiefs de Poussery, Siat et du Bazois, à la condition que le seigneur de Champloiseau payerait cent écus au soleil pour les frais et fournirait dénombrement du fief de Poussery « pour la Toussaint prochain ».

Le 11 avril 1584, Benott Bouquin se rendit à Moulins-Engilbert et se présenta « en l'hôtel » du notaire Martin Enfer, lieutenant ordinaire de la justice de Vandenesse, et chez honorable homme Jean Langlois, marchand, accenseur du revenu de la terre de Vandenesse. En vertu d'une procuration de dame Claude du Pontot, il offrit un dénombrement de ce que ladite dame tenait en fief, foi et hommage de Suzanne de Chabannes. Enfer répondit qu'il était lieutenant au bailliage de Vandenesse pour le fait de la judicature seulement, mais qu'il n'avait pas charge pour recevoir « aveux ni dénombremens ». Langlois, de son côté, répondit qu'il était accenseur et rien autre chose. Nous ne savons comment finit cette petite malice. Une seule pièce du 10 février 1588 nous apprend que Louis de Regnier était gouverneur de Mgr le duc de Rethelois et lieutenant de sa compagnie d'hommes d'armes.

Du mariage d'Anne de Giverlay, dame d'Aunay, le Baffort, Champoulet, Poussery, la Forêt-des-Chaumes, le Bazoy, Pouligny, Vandenesse en partie, Remilly et Mongrimbault, avec Claude de Regnier, seigneur baron de Guerchy, vint, entre autres enfants, une fille, Charlotte (1), qui épousa le 7 novembre 1594 Jean de Reugny, chevalier, seigneur du Tremblay, Isenay, Thaix, Montaron et Baudoin. Jean de Reugny, « fort employé au service du roi et ayant eu plusieurs fois » des compagnies de cavalerie, » nous dit la *Généalogie de la*

(1) Charlotte fut grand'tante de messire Louis de Regnier, marquis de Guerchy, lieutenant-général des armées du roi, gouverneur des ville et château de Huningue. De son mariage avec Jean de Reugny vinrent : Georges, comte du Tremblay; Catherine, qui épousa François Popillon, chevalier, baron du Réau; Gabrielle, mariée à François d'Estutt, seigneur de Tracy; Anne, religieuse bénédictine.

maison de Courvol, était petit-fils de Jeanne de Courvol et de Jacques de Reugny et fils de Charles de Reugny qui, un moment, disputa la propriété de la vieille tour de Poussery à Claude du Pontot. Cette union réunit plus tard la seigneurie de Tremblay à celle de Poussery.

Le 31 janvier 1597 Anne de Giverlay était veuve de Claude de Regnier.

Poussery ayant été saisi féodalement par la duchesse de Nevers, à cause de son château et châtellenie de Moulins-Engilbert; par la princesse douairière de Condé, dame de Château-Chinon; par puissant seigneur messire Philippe de Bigny et Antoinette de Saint-Père, son épouse, seigneur et dame d'Aynay, et par messire Claude de Cossay, seigneur de Chaumigny, Anne de Giverlay obtint de prêter serment de foi-hommage en main souveraine à Saint-Pierre-le-Moûtier, afin de se mettre à l'abri. Le seigneur de Vandenesse n'eut pas plutôt connaissance de cette nouvelle qu'il fit saisir les fiefs de Poussery, du Bazoy et « celui qui fut à Jean du Bois dit » Lanty (1). »

Le 13 mai 1606, Anne de Giverlay se présenta au château de Vandenesse où, étant en présence de messire Pierre du Bois, seigneur de Fontaine, le Plessis et Vandenesse, et de dame Françoise Olivier, son épouse, « de présent en leur château de » Vandenesse », elle leur déclara qu'elle était *illic* pour leur faire foi-hommage et serment de fidélité du fief Siat, de la seigneurie du Bazoy et obtenir garantie des saisies faites de la seigneurie de Poussery par le prince de Nevers, le prince de Soissons, etc. Les seigneur et dame de Vandenesse répondirent qu'ils étaient prêts à la recevoir à foi-hommage sans conditions. Anne de Giverlay répliqua vivement qu'elle irait faire son devoir à la porte du château de Vandenesse si on n'accédait à sa

(1) Plus anciennement on écrivait « le fief qui fut aux hoirs Siat ». C'est ce fief qui permettait à Anne de Giverlay de se faire appeler dame de Vandenesse en partie, au grand déplaisir du seigneur de Vandenesse.

demande. La cérémonie de foi-hommage s'accomplit après que le notaire requis pour la circonstance eut écrit les protestations de chacune des parties (1).

Quatre ans après, le 24 septembre 1610, Mme de Guerchy (Anne de Giverlay) fit son testament. Nous donnons copie de ce testament aux pièces justificatives. Elle recommande à celle qui l'aura le mieux aimé de l'ensevelir et de la mettre dans un cercueil avec une petite croix entre ses bras, puis elle ordonne que « sera faict deux douzaines de torches qui se porteront par » vingt-quatre pauvres, savoir treize garçons auxquelz sera » donné chacun un aulne de drap noir au nom des treize » apôtres, et onze filles auxquelles sera aussey donné chacune » une aulne de drap blanc au nom des onze mille vierges. Et, » de l'avis et en la présence de mons. le grand-prieur de » France Guarchy, son beau-frère », elle donne à son fils aîné, pour tous droits successifs paternels et maternels, les terres et seigneuries de Guerchy, Champloiseau et Champoulet; à son second fils, la terre et seigneurie d'Aunay; à sa fille du Mas, la terre de la Forêt; aux enfants de feu sa fille du Tremblay (c'était Charlotte, épouse de Jean de Reugny), la terre de Poussery; à sa fille de Pingeoles, la terre de Reze avec la métairie des Aulnois. Puis, considérant que la terre de la Forêt n'est ni si grande ni si bien bâtie que ses autres terres, elle ordonne que sa fille du Mas ne rendra pas les seize cents écus que feu M. du Mas lui avait empruntés.

Anne de Giverlay vécut encore plus de dix ans après avoir fait son testament. Le 13 juillet 1613, une sentence des requêtes du palais mit fin aux saisies féodales dont nous avons parlé ci-dessus, en déclarant que la seigneurie de Poussery relevait de la baronnie de Vandenesse et condamnant aux dépens, dommages et intérêts, les intervenants.

Cinq ans plus tard, le 20 juin 1618, le seigneur de Vandenesse fit sommation à Mme de Guerchy d'avoir à se transporter au château de Vandenesse dans la huitaine, pour lui faire foi-

(1) Voir la pièce entière au chapitre IV : *Fief Stat.*

hommage de son fief de Poussery. Le 8 mars 1619 seulement, Anne de Giverlay envoya son gendre, Jean de Reugny, au seigneur de Vandenesse qui, « à cause de l'indisposition et » grand âge de ladite dame, et combien que l'hommage soit » personnel, » voulut bien le recevoir « pour cette fois seule- » ment et sans tirer à conséquence. » L'hommage demandé en 1618 ne fut fait qu'en 1619, et le dénombrement ne fut fourni qu'en 1620.

D'après les dispositions testamentaires d'Anne de Giverlay, Poussery échut aux enfants de feu sa fille Charlotte de Regnier, qui avait épousé Jean de Reugny. Nous avons indiqué en note que ces enfants furent : Georges, Catherine, Gabrielle et Anne.

Par lettres royales du 28 mars 1626, Jean de Reugny, capitaine de cinquante cheveau-légers, seigneur du Tremblay, Isenay, Baudin, Denay, Peron, tuteur de Georges de Reugny, son fils, et de défunte dame Charlotte de Regnier, écuyer, seigneur de Poussery, Poulligny, Remilly, Montgrimbault, Montaron, Lanty et Vandenesse en partie, obtint de refaire le terrier des seigneuries échues à son fils. Ce terrier fut rédigé, en 1626 et 1627, par M^e Gabriel Reullon le jeune, notaire royal à Moulins-Engilbert ; il n'en reste que quatre cahiers concernant des reconnaissances qui ont eu pour témoins : Etienne Rabian, curé de Montaron ; François de Jacquinet, seigneur de Faulin, demeurant en la paroisse de Villapourçon ; Gilbert de Ponard, écuyer, demeurant à Vandenesse ; François de Balorre, seigneur de Mussy, y demeurant ; Claude de Rogel, seigneur de Créanges, demeurant en la paroisse de Saint-Martin-du-Tronsec ; Pierre de Rogel, seigneur de Sablonnière, demeurant en la paroisse de Chanay, au val de Bargis ; Jean Sauvaget, curé de Remilly ; Jacob Esmaille, licencié ès-lois, juge ordinaire d'Isenay, et autres, demeurant à Decize, etc.

Le mardi 26 janvier 1627, Jean de Reugny « a manussis et » affranchy Benoît Mathé, chef de sa communauté, laboureur, » demeurant à Creule, paroisse de Montaron ; Jehanne Maignen, » sa femme ; Thomas Moyne et Jehanne Tixier, sa femme ; » Claude Reuilly, veuve Jehan Aulmin, et autres, ses personniers,

» leurs hoirs présents et à ligner, nés et à naistre, afin que
» doresnavant ils se puissent dire et maintenir francs, manussis
» et affranchys comme les francs bourgeois de Paris, Lyon,
» Nevers et autres villes, moyennant quarante livres tournois et
» à la charge de tenir à titre de bordelage les héritages qu'ils
» tenaient de servitude. »

Georges de Reugny, comte du Tremblay, seigneur d'Isenay, Poussery, Pouligny, Montaron, Remilly, Savigny, Saint-Gratien, Vandenesse en partie et du Péron, mestre de camp du régiment d'infanterie qu'il leva pour le service du roi, l'an 1645, épousa : 1^o le 26 juin 1635, Claude-Anne de Choiseul, fille de Claude-Alexandre de Choiseul, chevalier, baron d'Esguilly, et de Marie Brisson ; 2^o le 4 novembre 1644, Julitte de Saulieu, fille de Jean de Saulieu, seigneur de Rameron, Niault et le Pavillon de Trangy, et de Catherine Tenon.

Quand, le 7 avril 1672, la France lança contre la république hollandaise une déclaration de guerre, Georges de Reugny, commandant l'escadron de la noblesse du Nivernais, se trouva au passage du Rhin avec les cent mille Français dirigés par Turenne, Condé et Luxembourg. N'est-ce pas là que

Louis, les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur, qui l'attache au rivage.

Il y avait alors cinq ans qu'il avait, ainsi que nous le verrons plus tard, échangé le fief Siat au seigneur de Vandenesse pour finir toutes discussions. Cependant il ne put s'empêcher de temps à autre de troubler son puissant suzerain. Il revendiqua la possession du bois de la Garenne-Damont et y fit couper plusieurs arbres. Un procès s'ensuivit. Par une sentence des requêtes du palais, du 26 avril 1686, Louis du Bois, seigneur de Vandenesse, fut maintenu dans la possession du bois contesté, et Georges de Reugny fut condamné à payer, suivant estimation, les arbres qu'il avait fait couper et en trente livres de dommages-intérêts.

Il mourut peu après, le 28 novembre 1686, âgé d'environ quatre-vingts ans (1).

De son union avec Claude-Anne de Choiseul il eut :

1° Jacques de Reugny, mort sans enfants de son mariage avec Marie-Anne-Louise de Bretagne de Nansouty, qui fut inhumée dans le chœur de l'église d'Isenay, le 29 août 1676;

2° Louis de Reugny, qui va suivre;

3° Catherfine, religieuse ursuline à Nevers.

Avec Julitte de Saulieu il eut :

1° Jacques, seigneur de Saint-Gratien et Savigny-sur-Canne;

2° Etienne, mariée d'abord à Hector d'Escrots, seigneur d'Estrée, puis, le 12 décembre 1676, à François de L'Hôpital, seigneur de la Roche, au diocèse de Clermont;

3° Françoise-Louise, mariée à Montaron, le 4 juillet 1675, à Edmond de Saint-Hilaire, comte de l'empire romain, chevalier, seigneur de Saint-Hilaire.

Louis de Reugny, chevalier, seigneur du Tremblay, Isenay, Poussery, Montaron et autres, était marié, en 1680, à Françoise de Cossay, qui fut inhumée dans l'église d'Isenay le 8 avril 1686. Il se remaria en septembre 1687 avec Magdeleine Garnier, fille de messire Jean Garnier, président trésorier général de France en la généralité de Moulins, et de dame Jeanne Hardy.

Il eut trois fils :

1° Louis, mort sans alliance;

2° Louis-Alexandre, comte du Tremblay, qui épousa, le 7 janvier 1732, Marie-Etiennette Hugon de Pouzy (2), fille de

(1) Les renseignements que nous donnons sont puisés dans les registres de l'état civil d'Isenay et de Montaron.

(2) Sa sœur, Louise-Henriette Hugon de Pouzy, épousa, le 15 janvier 1737, à Isenay, messire Denis Robert Bruneau, chevalier, baron de Vitry, seigneur de Champlevrier.

Pierre Hugon, seigneur de Pouzy et de Fourchaud, et de dame Gabrielle Baugy de Rochefort (1);

3^e Anne-Edouard, seigneur de Poussery.

Par testament du 31 janvier 1707, reçu Guillier, notaire, Louis de Reugny donna à Louis-Alexandre la seigneurie du Tremblay, et à Anne-Edouard celle de Poussery. Dame Magdeleine Garnier, dans son testament du 16 avril 1709, ajouta :
« Les acquisitions que j'auray faites et les reversions qui me
» seront ou me sont échues dans les terres du Tremblay,
» Isenay, Saint-Gratien, Savigny-sur-Canne, Pron et dépen-
» dances, appartiendront à Louis-Alexandre; et celles que
» j'ay faites ou que je feray, aussi bien que les reversions qui
» me sont arrivées ou qui m'arriveront avant mon décès dans
» l'étendue des terres de Poussery et de Bazois, et dans la
» paroisse de Montaron et Pouligny, appartiendront à Anne-
» Edouard. »

Anne-Edouard de Reugny, chevalier, seigneur de Poussery, Montaron en partie, le Bazoy et autres, épousa à Saint-Gratien, le 4 novembre 1747, Gabrielle Millot de Montjardin (2), fille de messire Millot, chevalier, seigneur de Montjardin, Chaumigny, la Chatonnière et autres lieux, grand voyer, président trésorier de France au bureau des finances de Moulins, et de dame Anne-Magdeleine Gascoing.

C'est Anne-Edouard de Reugny qui transigea, le 24 janvier 1752, avec son frère Louis-Alexandre, comte du Tremblay, au sujet de la seigneurie de Montaron, « pour éteindre tous procès et prévenir ce qui pourrait altérer les sentiments d'amitié et

(1) De cette union vinrent : Anne-Elisabeth, née le 20 janvier 1738, mariée à Isenay, le 17 septembre 1752, à messire Nicolas, marquis de Fussey, capitaine de cavalerie dans le régiment de Crussol, chevalier, seigneur de Sernizy, Chissey, Esbaugis, et qui devint par son mariage seigneur du Tremblay et de Montaron ; — Jeanne-Louise, née le 28 août 1741, chanoinesse.

(2) Elle mourut à Poussery, le 18 ventôse an XII. C'est elle qui, en 1764, fit refaire le terrier de Poussery.

» d'union qui fait le bonheur et la force des familles. » Nous avons cité ci-dessus une partie de cette transaction.

Il fut inhumé, le 13 septembre 1753, dans l'église de Montaron, ayant eu de son mariage avec Gabrielle Millot de Montjardin : Anne-Edouard, né le 25 octobre 1750, chevalier, cheveu-léger de la garde du roi, qui mourut à vingt-deux ans et fut inhumé, le 17 décembre 1772, dans le chœur de l'église de Montaron ; Louis-Magdeleine, né le 2 juillet 1753, et qui ne vécut que jusqu'au 13 septembre suivant ; Gabrielle, qui porta la seigneurie de Poussery dans la maison de Vitry, en épousant, le 30 juin 1773, à Montaron, haut et puissant seigneur messire Pierre-Etienne Bruneau, chevalier, seigneur marquis de Vitry, fils majeur de haut et puissant seigneur messire Denis-Robert Bruneau, baron de Vitry, chevalier, seigneur de Champlevrier et autres, et défunte haute et puissante dame Louise-Henriette Hugon, de la paroisse de Chiddes, diocèse d'Autun.

D'après les registres de l'état civil de Montaron, les enfants issus de ce mariage furent :

- 1° Denis-Robert, baptisé le 12 septembre 1774;
- 2° Marie-Philippine, le 13 février 1778 (mariée à M. Thiroux de Saint-Félix);
- 3° Louis-Antoine-François, le 10 juin 1780;
- 4° Louis-Marie-Gabriel-César-Anne-Elisabeth, le 26 décembre 1781;
- 5° Henriette-Pierre-Magdeleine-Euphrasie, le 27 avril 1783 (qui épousa M. François Sallonnyer de Chaligny, ancien sous-préfet de Château-Chinon);
- 6° Louis-Alexandre, le 9 novembre 1784.

Le marquis de Vitry eut maille à partir avec très-haut et puissant seigneur François-Marie, marquis de Mascrary, seigneur comte de Château-Chinon, baron de Lorme à la part de Château-Chinon, Ouroux, Brassy, Dun-les-Places, seigneur de Villiers-sous-Saint-Leu et autres lieux, demeurant à Paris, en son hôtel, rue Charlot, au Marais, paroisse Saint-Nicolas-des-Champs. L'affaire dura plusieurs années et s'envenima surtout

à cause du domaine de Drazilly, dont nous parlerons tout-à-l'heure, et dont M. de Mascrary voulait faire un fief relevant de son comté de Château-Chinon. Commencée en 1776, nous la voyons continuer en 1782.

Le 6 novembre 1781, le marquis de Vitry se rendit à Château-Chinon, en l'hôtel de Lazare-Alexis Richou, avocat en Parlement, bailli et garde du scel du bailliage de la ville et comté de Château-Chinon, pour Mgr François-Marie de Mascrary, afin de « faire et porter la foy et hommage, et prêter le serment » de fidélité qu'il est tenu faire et porter à mondit seigneur » comte de Château-Chinon, à cause du fief, justice et seigneurie » de Drazilly, situé en la paroisse de Montaron, audit sieur de » Vitry appartenant, à cause de l'acquisition qu'il en a fait de » M^e Henry Souchon, avocat en Parlement, receveur au grenier » à sel de Moulins-Engilbert, dans le cas, toutes fois, où mondit » seigneur justifiera du titre de laditte justice et de laditte » féodalité, déclarant qu'il n'a aucun titre concernant la féodalité du domaine et justice de Drazilly, au moyen de quoy » proteste que la présente foy et hommage ne pourra lui nuire » ny préjudicier, dans le cas où ledit seigneur comte de » Château-Chinon ne justifiera pas des titres... »

Un mémoire, portant la date de 1782 et signé Le Roy, avocat à Paris, traite longuement toute l'affaire.

Le domaine de Drazilly était dans la censive de Poussery, et M. de Vitry possédait nombre d'actes en prouvant la roture. M. de Mascrary s'appuyait sur un acte du 26 septembre 1396, qu'il ne montrait pas. Mais, depuis lors, en supposant que Drazilly ait été tenu noblement et en fief à cette époque, la nobilité s'était éteinte par une sorte de convention tacite, et il n'était plus possible de la faire revivre.

Un aveu et dénombrement de 1399 ne parlant point de Poussery, paraît-il, M. de Mascrary concluait que Poussery n'existait pas alors, ou que, s'il existait, il faisait partie du fief de Montaron, et qu'en conséquence M. de Vitry était tenu de porter en fief, du comté de Château-Chinon, la totalité de ses héritages. Heureusement, des actes multipliés, des arrêts contra-

dictoires, — nous en avons cité — prouvaient que depuis plusieurs siècles le fief de Poussery était dans la mouvance de Vandenesse. « Il serait à désirer, dit le mémoire, que le » seigneur de Château-Chinon n'exercât pas ses droits avec une » âpreté dont les personnes de condition donnent rarement » l'exemple... Si les gens d'affaire de M. de Mascrany mettoient » de la bonne foi dans leurs poursuites et de l'honnêteté dans » leurs procédés, le procès pourroit se terminer en très-peu de » temps. »

Mais il paraît que M. et Mme de Vitry prenaient des titres trop pompeux pour des vassaux qui doivent respecter leur seigneur. C'était là l'un des griefs les plus piquants du comte de Château-Chinon, qui aurait voulu du « monseigneur » et auquel on n'en donnait pas. L'auteur du mémoire défendit expressément de lui en donner, « parce qu'il n'est pas en droit d'usurper » ce titre éminent qui n'appartient qu'à la première classe des » grands du royaume dans laquelle il n'est pas. Si M. de Mascrany ose blâmer un aveu parce qu'on ne le traitera pas de » haut et puissant seigneur ni de monseigneur, on emploiera » contre lui les armes de la loi, et il sera bien heureux si, » en perdant sa cause, il ne se couvre pas d'un ridicule inef- » façable. »

Nous ignorons comment finit ce procès.

M. l'abbé Baudiau raconte que la marquise de Vitry fut renfermée, pendant la Terreur, dans les prisons de Moulins-Engilbert et que le commissaire Paulmier la remit en liberté le 19 novembre 1793, avec injonction de divorcer, sous peine d'y être réintégrée, « en deux fois vingt-quatre heures (1) ».

Poussery fut acquis au commencement de ce siècle par M. Emile de Leusse, qui fit don à la commune de Montaron de

(1) Nous n'avons pu contrôler l'assertion de M. l'abbé Baudiau, mais nous remarquons que les *deux fois vingt-quatre heures* ont été largement dépassées. La mise en liberté étant du 19 novembre 1793 et le divorce ayant eu lieu le 4 messidor an II (22 juin 1794), l'écart entre les deux dates est de sept mois.

l'église et du presbytère. M. de Raigecourt, gendre de M. de Leusse, en est aujourd'hui propriétaire.

Du château féodal et de ses dépendances le conseil général de la Nièvre a tenté de faire une ferme-école dirigée par M. Salomon, fermier de M. de Raigecourt. D'abord entretenue par une société particulière, puis subventionnée par le Gouvernement, la ferme-école fut établie le 1^{er} mai 1845. Vingt demi-bourses accordées par le conseil général furent immédiatement occupées, savoir : quatre par Château-Chinon, cinq par Cosne, cinq par Clamecy et six par Nevers. 8,000 fr., sans compter les transports, furent dépensés pour l'appropriation des bâtiments, ainsi que 3,200 fr. pour frais d'ameublement de vingt cellules.

L'agriculture, l'économie des animaux domestiques sont professés avec succès par le directeur de l'école et de la vacherie ; l'instruction religieuse est donnée aux enfants par M. le curé de Montaron. Bientôt les demandes d'admission se multiplient. Le conseil général vote cinq nouvelles demi-bourses à 150 fr. l'une, et les frais d'ameublement de dix cellules, à raison de 160 fr. l'une, et il ne s'arrête pas là. Mu par une généreuse pensée, il fonde à Drazilly un asile agricole pour les enfants orphelins et abandonnés. Des travaux d'appropriation sont faits pour recevoir quarante-huit enfants. On établit des logements pour les surveillants (frères de Saint-Viateur), une cuisine, une buanderie, etc. On déclare que les enfants qui seront admis à l'asile devront être âgés de dix ans.

« Ainsi, s'écrie M. le Rapporteur du conseil général, nous
» verrons bientôt se former ce premier noyau d'une école
» primaire d'agriculture destinée à répandre dans le pays les
» connaissances pratiques agricoles, à lui donner d'intelligents
» valets de charrue. Ainsi, par une éducation morale, reli-
» gieuse, presque paternelle, nous rattacherons au sol ces êtres
» isolés qui, sans liens, sans affections, menacent sans cesse la
» société où ils ne peuvent trouver place ; nous les rappellerons
» à nous, nous les légitimerons, pour ainsi dire, en leur don-
» nant un état honorable, en leur montrant un avenir assuré... »

Hélas ! que sont devenus vacherie royale et asile !

En 1853, le rapport du conseil général nous apprend que le nombre des admissions à l'asile a toujours été croissant, et qu'une somme de 9,000 fr. est portée annuellement au budget pour cet objet ; qu'il y a lieu d'inviter M. le Directeur à placer, dès à présent, comme domestiques, les élèves actuellement à Drazilly ayant atteint l'âge de quinze ans... A la suite de ce rapport, le conseil général vota : 1° 7,500 fr. pour pensions à l'école ; 2° 300 fr. pour supplément de traitement au médecin attaché à l'asile ; 3° 1,500 fr. pour surveillance annuelle de l'école ; 4° 1,400 fr. pour établissement de dortoirs à l'asile. Il chargea de plus M. le Préfet de veiller au séjour continu des trois frères préposés à la surveillance dans l'établissement et d'empêcher que l'un d'eux ne soit distrait de son service par la tenue d'une école dans la commune de Montaron.

La suppression de l'asile fut votée en 1854, à la suite du rapport de M. de Magnitot, alors préfet, rapport contenant ces mots : « A côté de Poussery existe un établissement, moitié de » charité, moitié agricole, que les subventions du département » avaient converti en un véritable asile pour les orphelins. » Originellement fondé pour quinze lits, l'asile de Drazilly » avait été successivement étendu à trente, à quarante-cinq, » puis réduit à quinze. L'an dernier, des motifs d'économie » m'ont forcé de supprimer toute allocation... Par un senti- » ment qui fait honneur à son esprit charitable, M. Salomon » n'en a pas moins conservé l'entretien de l'asile à ses frais. » Dix-sept enfants y sont encore entretenus aujourd'hui ; seu- » lement nous devons ajouter qu'il n'a gardé que ceux qui » étaient d'un âge à pouvoir atténuer par leur travail les frais » de leur séjour à l'asile. Ainsi s'est trouvée réalisée la combi- » naison que vous aviez en vue, et qui avait dicté votre décision » l'an dernier. » Peu après il n'y avait plus d'asile.

Depuis quelques années la ferme-école a été transportée à Saint-Michel-en-Longue-Salle, commune de Rémyilly.

CHAPITRE III.

POULIGNY-SUR-ARON, PRINGY, LE BAZOY, MUSSY ET SAIZY.

D'après le *Registre-Terrier de l'évêché de Nevers*, rédigé en 1287 et publié par M. René de Lespinasse en 1869, la cure de Pouligny (*Polegum*) relevait de l'archiprêtré de Moulins-Engilbert et devait dix sols à l'évêque de Nevers. M. l'abbé Belin a écrit, d'après nous ne savons quels titres, que, dans le principe, la cure de Pouligny était desservie par les religieux de Paray-le-Monial, et que plus tard elle fut à la nomination de ces religieux. M. l'abbé Belin a dû se tromper, puisque le *Register vocatus Polio* dit que la cure de Pouligny était à la collation du prieur de Semelay (*prioris de Semelay : cura de Polliniaco*). Nous avons dit qu'on ignorait l'époque à laquelle la paroisse de Pouligny avait été réunie à celle de Montaron. M. de Soultrait indique la date de 1478 sans entrer dans de plus grands détails. Nous ne croyons pas cette date exacte, puisque le *Polio*, qui fut rédigé à la fin du quinzième siècle, parle de cette cure. M. de Soultrait ajoute que l'église de Pouligny, dédiée à saint Bénigne, fut détruite en 1760. Détruite n'est pas le mot, car l'église existe encore, sans clocher, il est vrai. Elle sert d'habitation à un bon propriétaire de l'endroit. Elle fut interdite pendant quelque temps en 1669. M. Gautherin, curé d'Isenay, baptisa, le 15 juillet 1669, dans l'église d'Isenay, un enfant de la paroisse de Pouligny, « l'église dudit » lieu étant interdite ». L'interdiction ne dura pas longtemps ; le 13 janvier 1670 le même curé fit un baptême dans l'église de Pouligny, mais cette interdiction se renouvela en 1692. Il est à remarquer cependant qu'on y fit des inhumations jusque dans les premiers jours de 1776. Les registres de l'état civil, que nous avons suivis avec un soin scrupuleux, nous en ont donné la preuve.

Quoiqu'il n'y ait plus ni paroisse ni église, les gens du pays ne manquent jamais, chaque année, de se régaler le jour de la

fête de saint Benigne, dont ils ont fait, hélas! « saint Bou-
» gnigne ».

Une pièce latine de 1335, *die lunæ ante festum sancti Petri ad vincula*, dit qu'Agnès, veuve de Hugon Le Besoit de Poligny, *quondam domicelli*, confesse tenir *a nobili viro Guillermo Moardi domicello domino de Demain*, les choses lui venant dudit defunt : sa maison de *Polignyaco-super-Arronem*, etc. Nous avons en vain fouillé les *Titres de Nevers* pour recueillir des renseignements sur ce Moardi ; nous n'avons trouvé, page 168, qu'un hommage rendu au comte de Nevers en 1327 par Guillaume Moardy, damoiseau, pour la maison de Champallement. Ce Moardy est-il celui de Pouligny ? Quoi qu'il en soit, Pouligny était un fief en toute justice appartenant, le 18 février 1469, à messire Erard de Digoine, chevalier, seigneur de Savigny-sur-Canne et Saint-Parize-le-Châtel en partie. Il passa plus tard dans la maison de Troussebois par le mariage de Marguerite de Digoine avec noble seigneur Jean de Troussebois, seigneur de Faye (1).

Au commencement du seizième siècle la famille de Chaugy possédait Pouligny.

Le dernier de juin 1552, Erard de Chaugy, seigneur de Saint-Gratien, et Antoinette de La Boutière, sa femme, se faisant forts pour Guillaume de Chaugy, leur fils, et Reine Dangloix, sa femme, vendirent à Antoine Courtois, marchand de Moulins-Engilbert, « moyennant cinq cents livres tournois, » une aulne de velours, une aulne de satin noir et un chap-
» peaul », la tierce partie de la terre, justice et seigneurie de Pouligny, le tout partant par indivis, pour les autres deux tiers, avec Charles et Guillaume de Chaugy, frères, neveux d'Erard de Chaugy (2).

Le 12 septembre suivant, Guillaume de Chaugy, écuyer, seigneur de Chissey et Pouligny, emprunte huit-vingt-quatre

(1) Plusieurs actes de 1514 indiquent Jean de Troussebois comme seigneur de Pouligny-sur-Aron.

(2) Cet acte et les suivants font partie de notre cabinet.

livres à Antoine Courtois, auquel il vend, le 28 du même mois, « se disant majeur de vingt-cinq ans », moyennant cinq cents livres, sa tierce partie de la terre, justice et seigneurie de Pouligny. Un an après, le 13 septembre 1553, Melchior de La Boutière, écuyer, seigneur de la Chaume et de Magneules-Arnay-le-Duc, au nom de Catherine de Bryenne, sa femme, racheta, par retrait lignager, la tierce portion vendue par le seigneur de Chissey. Guillaume de Chaugy, seigneur de Saint-Gratien, prétendant que ce retrait était frauduleux, entama un procès qui se termina amiablement à Nevers le 9 juin 1554. Melchior de La Boutière renonça à ses droits en faveur du seigneur de Saint-Gratien, qui avait déjà cédé les siens à noble homme Charles du Pontot, seigneur de Poussery, bailli du Nivernais. Charles du Pontot paya cinq cent trois livres dix sols à Antoine Courtois, au nom de La Boutière, et s'intitula, le 24 du même mois, seigneur de Pouligny. Il est probable qu'il acquit le reste de la seigneurie, car, depuis cette époque, Pouligny appartint aux seigneurs de Poussery.

Un livre de comptes de 1568 nous apprend que « tous les » manans et habitans de la terre de Polligny-sur-Arron doib- » vent au seigneur de Poussery, le jour de la Nativité N.-S., » chascung ung boisseaul avene pour leurs usaiges. »

Nous ne savons quel charme le village de Pouligny pouvait présenter jadis aux petits seigneurs, mais une foule de « nobles » hommes » y demeuraient aux quinzième et seizième siècles. Parmi eux nous citerons : Gilbert de La Perrière, dit de Champ-robert, et Eugénie de Reugny, sa femme ; André de La Perrière et Antoinette Carillon, sa femme ; Benoist de La Forest, George de Berthelon ; Pierre Robin, époux de Marie de Chargères, marchand ; Etienne Robin, qui épousa Gabrielle de Balorre, puis Edmée d'Escorailles. Les registres de l'état civil donneront encore d'autres noms aux lecteurs qui voudront bien avoir la patience de les parcourir.

Pringy. — La découverte la plus intéressante que nous ayons faite est assurément celle de la seigneurie de Pringy.

Nous avons trouvé, en 1873, un acte du 7 avril 1534 concernant la vente d'une pièce de terre assise au finage de Pouligny, appelée le Grand-Champ, « tenant au chemin allant » de Pouligny à Montaron et au seigneur de Pringy, d'autre » part. » Vivement étonné, nous nous mîmes aussitôt en campagne pour essayer d'apprendre quelque chose des vieux habitants du pays. Personne ne sut ce que nous voulions dire, rien ne rappelait Pringy; le cadastre, que nous avons lu tout entier, n'en citait pas même le nom. Nous laissâmes alors la découverte de côté. Quelque temps après, l'acte du dernier de juin 1552, concernant la vente de la tierce partie de la seigneurie de Pouligny par Erard de Chaugy à Antoine Courtois, nous fit trouver dans l'énumération des parcelles vendues « une » haste de pré tenant par dessoubz au pré du seigneur de » Pringy. »

Nous étions fort intrigué par le seigneur de Pringy quand, par un rare bonheur, nous mîmes la main sur une « copie du » partaige de la seigneurie de Pringy, située en la paroisse de » Pouligny-sur-Arron. »

Le notaire a eu l'excellente idée d'écrire à la suite de l'acte ses réflexions dont l'intérêt n'échappera à personne :

« Fault entendre que André Carillon, desnommé au présent » partaige, a esté exécuté par la justice extraordinaire pour » raison de l'homycide par luy commis sur la personne de feu » prieur de Mazilles. Et par la sentence, tous les biens dudict » Carrillon sont confisquezz au seigneur féodal. — Jay veu lad. » sentence en grosse. — En oultre est dict par lad. sentence » que sera prins quarante livres t. sur les biens dicelluy Car- » rillon pour faire prier Dieu pour lame dud. feu prieur de » Mazilles. Par quoy semble que la succession dud. André » Carrillon est mal assurée pour led. de La Perrière et » Anthoynette sad. femme, et pour lad. Marie, leur niepce, » qui en jouyssent par souffrance. En oultre fault entendre que » lad. seigneurie de Pringy nest mouvante dud. André de La » Perrière, et ny a rien que par sa femme seur dicelluy

» deffunct André Carrillon. Quant à lad. Marie, propre nyepce
» dicelle Anthoynette Carrillon, est tousiours vivante et joys-
» sante paisiblement de son droit, qui est ung tiers dicelle
» seigneurye de Pringy et est demourante avec led. de Fron-
» senylle, son père. »

Il est regrettable que le notaire Loys ne nous ait pas donné le nom du prieur de Mazilles tué par André Carillon.

A la suite du partage se trouve un autre acte du 3 juin 1552, par lequel noble homme André de La Perrière et damoiselle Antoinette Carrillon sa femme, de la paroisse de Pouligny-sur-Aron, vendent à honorable homme Jean de Billy, marchand de Moulins-Engilbert, le champ Petier et un pré tenant au pré de messire Gernain Cothion, prêtre, moyennant quatorze livres trois sols quatre deniers tournois, franchement, quittement, sans charges quelconques.

Le vendeur, André de La Perrière, n'était pas bien dans ses affaires, si on en juge par la phrase suivante, inscrite par le notaire Loys au bas de l'acte : « Ne se fault arrester au bien ne » héritages appartenant aud. de La Perrière, à cause de son » chef combien qu'il soit yssu de noblesse, car sesd. héritages » sont affectez à grosses choses bourdelières envers plusieurs » seigneurs. Et le scay certainement, parce que ung sien frère » et luy sen sont accordez par-devant moy en contractant de » leurs affaires. »

Les curieuses réflexions du notaire Loys nous ont paru présenter de l'intérêt.

Partagée en trois, la seigneurie de Pringy ne fut bientôt plus qu'un souvenir. On en retrouve encore le nom intact dans le terrier de Poussery de 1626. Cent ans plus tard, le 2 novembre 1724, Mme Magdeleine Garnier, relicte de feu messire Louis de Reugny, vendit à Gilberte Ansiot, veuve de Charles Pasquier, demeurant en la paroisse de Pouligny : 1° un quartier de pré, appelé « le pré Prainzy, » tenant du soleil levant à l'ouche du Croux du domaine du Bazoy, de midi au grand chemin allant de Decize à Moulins-Engilbert, de septentrion au pré de Creule ;

2^o l'ouche Bernard, tenant de soleil levant au pré « Prinsy » cy-dessus déclaré, sous les charges seigneuriales dues aux seigneurs directs de qui lesdits héritages sont portés, mais que les parties n'ont pu dire, sinon qu'elles croyaient qu'ils étaient portés de la seigneurie de Vandenesse. Aujourd'hui rien ne rappelle Pringy, ni même Prinsy.

Le Bazoy. — Le fief de la Forest, qui devint la seigneurie du Bazoy, relevait de Vandenesse. Il appartient dans le principe à la maison de La Forest. Cette maison, qui fut alliée aux familles Desprez, de Cossay, de Franay, etc., avait pour armes : *De gueules, au chevron d'argent, accompagné de trois croix ancrées de même, 2 en chef et 1 en pointe.*

Le samedi après la fête de saint Georges 1376, Jean de La Forest, époux d'Alice Desprez, fournit aveu et dénombrement du fief de la Forest à Pierre de Nourry, seigneur de Vandenesse (1).

Le fief de la Forest étant situé dans la paroisse de Pouligny-sur-Aron, certains seigneurs de ce fief se firent appeler seigneur de Pouligny en partie.

Le 1^{er} avril 1448, noble homme Philibert de Cossay, seigneur de Chaumigny et de Pouligny-sur-Aron en partie, époux d'Anne de La Forest, fit foi-hommage pour le fief de la Forest entre les mains de Louis de Beaufort, marquis de Canillac, seigneur de Vandenesse (2).

(1) Alice Desprez devait être veuve de Jean Sent.

(2) Archives du château de Vandenesse : Le 20 juin 1448, Jean de La Forest, seigneur de Martigny, fournit à Philippe de Saint-Père, seigneur de la tour de Verou, aveu et dénombrement de son fief de Martigny, relevant de ladite tour. — En 1566, Reine de La Forest était veuve de Guillaume de Franay, seigneur d'Anisy. — Une branche de la famille de La Forest resta à Pouligny et y dégénéra. D'après un acte du 5 octobre 1597, passé à Thaix, noble homme Benoît de La Forest, se faisant fort pour Anne Bally, sa femme, vendit à Jacques Perrin, laboureur à Pouligny, moyennant douze écus d'or au soleil, sur lesquels ledit Perrin ou ses ayants-cause seront tenus d'en payer dix à la femme du vendeur ou à la fille de sa femme, après son décès, « la maison où il fait sa » résidence, avec cour, jardin..... »

Peu de temps après, Claude de Bazay, écuyer, époux de Jeanne de La Forest, est indiqué comme seigneur de ce fief.

La famille de Bazay est presque inconnue. Hugues de Bazay accompagna Jean de Rochefort, chevalier-banneret, au siège de Château-Chinon. Un Guyot de Bazay, écuyer, épousa une demoiselle de La Boutière, qui est désignée comme veuve en 1495.

Le 7 août 1515, Philibert de Courvol, demeurant dans la paroisse de Saint-Maurice-les-Saint-Saulge, épousait, d'après un contrat passé à Pouligny-sur-Aron, Jeanne de Bazay, fille de Claude de Bazay, écuyer, et de Jeanne de La Forest. Anne de Courvol, sœur de Philibert, avait déjà épousé Jean de Bazay, de la même famille. Il y avait, par conséquent, double alliance entre Courvol et Bazay.

Le mercredi 9 juin 1529, noble homme Jean de Bazay, écuyer, « seigneur de Pouligny en partie, » et damoiselle Charlotte de Bazay, sa sœur, usant de ses droits, se faisant forts pour Héliachim de Bazay et pour damoiselle Anne de Courvol, femme de Jean de Bazay, empruntent à Antoine Courtois, de Moulins-Engilbert, douze livres tournois. Petit à petit, de 1533 à 1536, ils vendent tout ce qu'ils possèdent dans le pays.

Cette famille, fort bien alliée, avait vu, le 14 novembre 1527, damoiselle Léonarde de Bazay épouser Pierre Decouze, paroissien de Montaron. Les Decouze étaient de simples laboureurs habitant Creule. Mais

Comment se peut ung pource cuer deffendre,
Quand deux beaulx yeulx le viennent assaillir?
Le cuer est seul, désarmé, nu et tendre,
Et les yeulx sont bien armés de plaisir (1).

Les Decouze restèrent longtemps attachés aux seigneurs de Poussery, dont ils dépendaient. Le 16 août 1686, Georges de Reugny donne à Antoine Decouze, demeurant en la ville de Nevers, paroisse Saint-Victor, « cy-devant son serviteur domes-

(1) Charles d'Orléans.

» tique, » pour les services qu'il en avait reçus, la maison du Port, avec granges, ouches et héritages, moyennant certaines redevances (1).

Antoine Courtois, marchand à Moulins-Engilbert, seigneur de Turigny, l'un des hommes les plus habiles de son temps, avait fini par acquérir tout le fief du Bazoy. Le 18 mars 1566, il en fit l'échange, sous la charge de fief envers le seigneur de Vandenesse, à François du Pontot, écuyer, seigneur de Poussery, qui lui céda plusieurs redevances dans les paroisses de Cronat et Maulaix. Depuis lors, le Bazoy fut possédé par les seigneurs de Poussery.

Le 16 juin 1579, noble seigneur messire Louis de Regnier, seigneur de Champloiseau, Poussery et autres lieux, époux de noble dame Claude du Pontot, confesse tenir en fief, foi-hommage, de noble dame Suzanne de Chabannes, épouse de noble seigneur Jean Olivier, dame de Nourry, Pouligny-le-Bois et « Vandenesse en partie (2), » à cause de sa châtellenie de Vandenesse: « c'est assavoir la terre, justice et seignorye de la Forestz, » dit le Bazoy, assise en la paroisse de Polligny-sur-Aron et es » environs... en laquelle y a toute justice, haulte, moyenne et » basse, appartenant auxdits recongnoissants; *item* une maison, » deux granges, court, jardin, ousche devant ladicte maison, » le tout entretenant ensemble, assis au finaige et justice dudit » Bazoy, tenant d'une part au grand chemin par lequel lon vad » de Molins-les-Engilberts à Decize, d'autre au chemin par » lequel on vad dudit Polligny en la prairie dudit Polligny... »

Le dernier de mars 1581, dame Claude du Pontot signa *manu propria* une nouvelle reconnaissance de la terre, justice et seigneurie du Bazoy. Cette terre est encore aujourd'hui possédée par M. de Raigecourt, propriétaire de Poussery.

(1) Port, aujourd'hui de la commune de Montaron, était autrefois de la paroisse de Pouligny.

(2) Nous verrons au fief Sciat la suite donnée à cette malencontreuse qualification.

Saisy et Mussy. — Saisy et Mussy, aujourd'hui réunis sous le nom de Saisy, formaient deux petits fiefs avec maisons fortes relevant de Poussery. Saisy fut-il un moment dans le ressort du prieuré de Mazilles ? On pourrait le croire si on s'en rapporte à un acte du 7 novembre 1323, dont une assez mauvaise copie est possédée par M. Henry d'Espiard. D'après cet acte, frère Gauthier, humble abbé du monastère de M. Saint-Germain d'Auxerre, de l'aveu du prieur de Mazilles, considérant « que » les manans dudit lieu et de Saisy étaient fort chargés de » tailles, abonnées, corvées et autres dettes ; qu'ils n'avaient » point d'usages pour leurs nécessités et pour leurs bestiaux, et » pour cette cause étaient en voye plusieurs desdits manans de » soi retraire ès-bois ou en aller hors du pays... accorde des » droits d'usage dans les bois du prieuré... »

La copie que nous citons est suivie de cette mention : « Copie » conforme à celle annexée à une sentence arbitrale rendue en » faveur des habitants de Mazille et Saisy, le 20 octobre 1656, » déposée en l'étude de Decolons, alors notaire à Nevers. Visé » pour timbre et enregistré à Nevers sur minute, le deux bru- » maire de l'an dix. Bareau, notaire à Nevers, dépositaire des » minutes dudit feu Decolons. » Il serait désirable que la Société nivernaie fît faire une bonne copie de cet acte.

Le 23 août 1572, Jacques de Charry, prieur de Mazilles, affranchit Pierre Imbert, Blaize Toullon, Gilbert Dechamp et leurs femmes, tous communs personniers, après leur avoir fait reconnaître qu'ils tiennent du prieuré de Mazille leurs maisons et autres héritages situés au village et finage de Saisy.

En 1583, Michel de La Perrière, demeurant à Pouligny, était seigneur de Saisy.

Les précieuses archives de M. d'Espiard nous ont donné connaissance d'une transaction passée le 22 juillet 1699 entre Louis de Reugny, seigneur du Tremblay; Jean de Sarraudes, seigneur de Mussy, et Jean Robin (1), d'une part, et messire Pierre de Marcelanges, prieur de Mazille; Jean Pougault et

(1) Jean Robin était beau-frère de Jean de Sarraudes.

Jean Millet, d'autre part. Il fut convenu par cette transaction que le bois appelé la Brosse de Saisy appartiendrait pour un quart au seigneur du Tremblay et pour le reste à Jean de Sarraudes et Jean Robin; que le fief de Mussy relevait en plein fief et totale justice de Poussery; que l'étang du Crot-Jean-Gerbet appartiendrait au prieur de Mazilles, lequel pourrait construire un étang sur le ris de Saisy...

Le 30 août 1579 se présentèrent au château de Poussery nobles hommes Amot d'Aynay (1) et Esme de Balorre, écuyers; d'Aynay au nom de Louise de Balorre, sa femme, Esme de Balorre en son nom et au nom de Louise de Balorre la jeune et de Claude d'Aynay. En présence de messire Louis de Regnier et de dame Claude du Pontot, sa femme, « lesdicts Daynay et » de Balourre ayant la teste nue et a genoulx ont dict et déclaré » auxd. seigneur et dame que leur font le fief et hommages es » noms et qualitez susd. de la terre et seignorye de Mussy et » de tout ce qu'ils tiennent et possèdent aud. lieu de Mussy, » village de Saisy, paroisse de Pouligny-sur-Arron. »

Le seigneur et la dame de Poussery tinrent quittes Amot d'Aynay et Esme de Balorre des droits de quint denier qui leur étaient dus à cause de l'acquisition faite par feu damoiselle Françoise de Thibœuf, mère desdits de Balorre et Claude d'Aynay, de noble Antoine des Vernay, seigneur de Moncoubroux, et de Jeanne de Thibœuf, sa femme, à cause d'elle, de la huitième partie de la seigneurie de *Mussy et Saisy*.

Mussy appartient donc à la famille de Thibœuf que M. l'abbé Baudiau nomme Thibert (Voir *le Morvand*, p. 518), en racontant que Jean de Thibert, tuteur des enfants de Jean de Balorre, fit devoir en 1578, au nom de ses pupilles, pour la quatrième partie de la seigneurie de Ponay.

(1) *Inventaire des titres de Nevers*, p. 114 (1583). Messire Gilbert d'Ainay, seigneur de Beuvron en partie, considérant les bienfaits qu'il a reçus de Jean de La Chaume, écuyer, mari de Yolande de Fonfalans, sa nièce, fille de feu Guillemette d'Ainay, sa sœur, donne à Magdeleine de La Chaume, fille de Jean, tous ses meubles et immeubles et ses droits sur la seigneurie de Beuvron.

L'*Inventaire des titres de Nevers*, page 207, qui cite ce devoir, dit : « Jean de Thibœuf, écuyer, tuteur de Louise de » Balorre la jeune et de Claudine d'Aynay, enfants de Jean de » Balorre et de Françoise de Thibeuf, dame de Ponay : » *D'argent, à trois bandes de gueules.* » Nous avons trouvé Thibœuf dans l'acte du 30 août 1579 que nous venons de citer et Thibers dans un autre acte du dernier jour de novembre 1554. Ce dernier acte, qui fut rédigé par Bertho, notaire du duché de Nivernais, concerne certaines ventes faites par noble homme André de La Perrière à Jean de Billy et Jean Goussot, son gendre, marchands à Moulins-Engilbert, d'une moitié de maison assise au village de Saisy, dont l'autre moitié avait déjà été achetée par les acquéreurs de Léonard de La Perrière, et divers héritages, parmi lesquels l'un tient « d'ung cousté à la » court de la maison, aisances... des hoirs de feu noble homme » Claude de Thibers, en son vivant seigneur de Mussy. »

Des Thibers, ou Thibœuf, Mussy passa par mariage à la maison de Balorre, dont le plus ancien membre connu, Pierre de Balorre, était en 1384 mari d'Aalis de Bourbon.

En 1627 François de Balorre, seigneur de Mussy, y demeurant, était marié à Françoise du Crest.

Jean-Claude de Sarraudes, écuyer, ayant épousé, le 21 avril 1673, Claude de Balorre, fille de feu Louis de Balorre et de damoiselle Jeanne de Chargère, devint seigneur de Mussy. Jean de Sarraudes, issu de ce mariage, est indiqué en 1697 comme époux de Jeanne-Françoise Bergeron.

Un M. de Sarraudes, écuyer, seigneur de Mussy, fut inhumé le 4 janvier 1717 dans l'église de Montaron.

M. Buteau, receveur général du marquisat de Vandenesse, acquit Mussy et en fit la reconnaissance au milieu du siècle dernier. Cette reconnaissance nous fait connaître ce qu'était Mussy : « La maison seigneuriale dudict Mussy, couverte » desseaulnes, consistant en une maison, deux petites cham- » bres, un grenier au-dessus, une petite maison joignant icelle, » servant de fournier, la place d'un colombier rond en pied » devant et a l'entree dicelle maison seigneuriale, une grange

» couverte à paille, consistant en une batte de grange, un
» gerbier en pied et deux tors doubles, avec un autre petit
» bastiment consistant en une etable, une cour au milieu desd.
» bastiments, un jardin, verger et ouche, le tout tenant
» ensemble, aisances et appartenances, dont le circuit contient
» environ cinq boisselees de cemençe, situe au lieu appelé
» Saizy, paroisse de Pouligny-sur-Arron, qui joint la rue des
» ouches de Saizy aud. Saizy d'orient; l'ouche Jacquelin des
» ayans cause feu Pierre Robin, une haye vive entre deux, de
» midy declinant orient; le chemin tendant de Mazille à Saint-
» Michel-en-Longue-Salle d'occident declinant midy; et le pré
» Mussy cy-après déclaré de septentrion, etc. »

Chevannes. — Dans une vallée, à l'est de Montaron, Chevannes-Saint-Barthélemy ou Chevannes-sous-Montaron formait, avec le hameau de Chèvres, une paroisse à la collation du prieur de Saint-Révérien, paroisse qui devait trois sols à l'évêque de Nevers et pouvait produire huit cents livres de revenu.

L'église, placée sous le vocable de saint Barthélemy, existe encore, mais sans clocher; elle sert d'écurie et de grange (1).

L'ancienne maison prieurale et seigneuriale, complètement restaurée, a perdu tout caractère. C'est tout à fait à tort que M. l'abbé Baudiau indique l'église comme démolie et la maison seigneuriale comme existante. Nous avons vu, de nos yeux vu, église et maison.

Dès 1674, Chevannes était annexe de Vandenesse.

Le 4 janvier 1522, messire Michel Lebault, prêtre, curé de Chevannes, fit certaines acquisitions de Jean Perrin, paroissien de Vandenesse, moyennant cinquante-cinq sols et sous la charge de trois deniers dus à « monsieur de Reverien, » prieur et seigneur de Chevannes.

(1) La nef était éclairée par quatre petites baies de quinze centimètres de largeur sur quatre-vingts de hauteur.

Le prieur de Chevannes était, en effet, seigneur du lieu ; il avait droit de haute, moyenne et basse justice.

Nous ne savons qui possède les archives de Chevannes. Peut-être faudrait-il aller à Saint-Révérien, voire même à Cluny. Malheureusement notre position nous interdit les voyages. Que le lecteur veuille donc se contenter, pour le moment, du résumé de quelques actes que nous avons pu retrouver.

Le 1^{er} septembre 1533, Jean Roy fait une reconnaissance, au profit de l'abbaye de Cluny, de plusieurs héritages situés au finage de Chèvres.

Le 15 avril 1603, Gilbert de Jacquinet, sieur de La Pannessière, consent, au profit de l'abbaye de Cluny, une reconnaissance de divers héritages situés au finage de Chèvres, sous la charge de vingt sols trois deniers de rente.

Par acte reçu Bonneau, notaire, du 14 avril 1679, damoiselle Jacqueline Boiret, veuve d'Erard Raffard, consent reconnaissance des mêmes héritages sous la même charge.

Le 1^{er} mars 1691, Benoît Roy, collecteur des tailles de la paroisse de Chevannes, déclare qu'il n'y a ni usages ni communaux dans ladite paroisse (1).

En 1721, M. de Chéry était prieur de Chevannes. Au moment où on refit le terrier de Vandenesse, il fut assigné au lieu de *la Croisette*, où commence la justice de Vandenesse et finit celle de Chevannes.

Les témoins requis pour la confection de ce terrier affirmèrent au notaire Guillier, qui le rédigeait, « avoir vu les » officiers de la justice de Vandenesse faire expédition des » jours dud. Vandenesse en une ouche près l'église de Chevannes, enclos en la justice de Poussery, et porté dudit » seigneur à cause de son marquizat... près de laquelle et du » grand chemin il y a une place en laquelle on tien quelque- » fois taverne les jours des apports Saint-Barnabé et Saint-Barthelemy, lesquels jours les officiers, commis, receveurs

(1) Tous ces actes font partie des archives du château de Vandenesse.

» ou accenseurs dud. seigneur levent une pinte de vin de celui
» qui fait taverne pour le droit de la place, lequel doit tenir
» mesure de Vandenesse et faire equarteler sa painte aud.
» Vandenesse avant de pouvoir vendre vin. »

On voit, par cette citation, que le marquis de Vandenesse avait d'assez grands droits dans la seigneurie de Chevannes.

Depuis la Révolution, les forêts de Chevannes et de Buremont, qui appartenaient au prieuré de Chevannes, font partie du domaine de l'Etat.

Saint-Firmin. — Dans les bois, au sud, Saint-Firmin avait, dit-on, une chapelle dépendant de la chartreuse d'Apponay. M. l'abbé Baudiau écrit que dom de Maugarny, prieur d'Apponay, retira, le 26 mars 1636, des mains de Jeanne, fille de Gaston de Condé, le domaine de Saint-Firmin, qui avait été engagé pour une rente de quarante-trois livres quinze sols (1).

Les registres de l'état civil de Montaron donnent, à la date du 5 février 1662, le baptême de Charles, fils de Charles de Raffin, gentilhomme, demeurant à Saint-Firmin, et de Jeanne de Condé. Noble Charles de Condé fut parrain et Jacqueline Boiret marraine. L'acte est signé : Charles de Comdet, Jacqueline Boiret, Danthault, curé. Il y avait vingt-six ans, d'après la date donnée par M. l'abbé Baudiau, que Saint-Firmin avait été retiré des mains de Jeanne de Condé, et cependant elle y demeurait encore. Comment expliquer cette différence ?

Le parrain, Charles de Condé, devait habiter la paroisse de Commagny. En lisant les registres de l'état civil de cette paroisse, annexée aujourd'hui à Moulins-Engilbert, nous avons trouvé, à la date du 29 août 1660, le baptême de Jean, fils de Charles de Condé, écuyer, et de damoiselle Claudine Correfour.

(1) *Le Morvand*, tome I^{er}, page 469. — Dom Anthelme de Maugarny, pendant les trente-cinq années de sa gestion (1627-1662), fit disparaître la misère de la chartreuse d'Apponay. (*Histoire de la Chartreuse d'Apponay*, par A. Duvivier.)

Nous sommes allé voir Saint-Firmin, comme tous les hameaux de la paroisse de Montaron. Les anciens s'accordent généralement pour dire que Saint-Firmin dépendait d'Apponay, mais aucun d'eux ne se souvient avoir entendu parler de l'existence d'une chapelle. A côté du domaine, au milieu du champ Prot, au bas duquel coule un petit ruisseau, un assez grand espace de terrain est recouvert de pierres et de fragments de tuiles romaines. Il y eut là de très-importantes constructions; mais qu'étaient ces constructions? La propriétaire seule, Mme Rochet, pourrait faire faire des fouilles utiles.

CHAPITRE IV.

LE FIEF SIAT.

Nous parlons ici du fief Siat pour deux raisons. La première, c'est que, quoique situé en plein Vandenesse et mouvant de Vandenesse, il appartenit longtemps aux seigneurs de Poussery. La seconde, c'est que nous avons dit dans nos *Notes pour servir à l'histoire de Vandenesse*, que nous manquions de renseignements et que de longues recherches seraient nécessaires pour arriver à reconnaître entièrement ce fief très-intéressant, mais très-inconnu.

Les archives du château de Poussery nous ont fourni à peu près ce que nous désirions; aussi allons-nous suivre pas à pas les destinées de ce fief, qui permit aux seigneurs de Poussery de s'intituler seigneurs de Vandenesse en partie, au grand déplaisir des seigneurs de Vandenesse.

Le fief Seat a pris son nom de la famille Seat, qui le possédait. Les notaires et autres écrivains en ont barbarisé le nom en l'écrivant Siat, puis Scyat. Cette dernière orthographe a dû causer bien des ennuis aux chercheurs d'étymologie, sans nous compter. Il consistait en la quatrième partie de la justice de Vandenesse, avec tous droits et devoirs y attachés. Il releva

dans le principe de Château-Chinon. Jean Seat, de Vandenesse, écuyer, en fit aveu et dénombrement au comte de Château-Chinon au commencement du quatorzième siècle.

Il passa ensuite dans la maison de Lanty, et, comme Poussery, devint mouvant de Vandenesse.

Le 31 décembre 1383, Henry de Lanty, écuyer, fournit à Pierre de Nourry, seigneur de Vandenesse, un dénombrement pour les places, maisons, motte et circuits de la Motte-Siat à Vandenesse. Ce dénombrement fut renouvelé, le 4 décembre 1405, par Philibert et Guyot de Lanty, et, le 31 décembre 1448, par Jean du Bois, dit Lanty.

Le 24 juillet 1451, noble homme Jean du Bois, écuyer, seigneur de Poussery, ayant été mis « en bonne possession et » saisine » d'une pièce de pré assise « es crays de Vandenesse », tenant à sa terre d'une part, aux terres de Mgr de Nourry, de deux parts, à la terre Henry de Vandone d'autre part, au chemin qui va de l'église de Vandenesse au Mousseau, et de la quarte partie de toutes les tierces et forcenages dudit Vandenesse, et des appartenances, par indivis avec noble et puissant seigneur messire Louis de Beaufort, comte d'Alais, marquis de Canillac, au nom et à cause de noble dame Mme Jeanne de Nourry, sa femme, « afin que nul ne puisse prendre juste cause » d'ignorance, jay, Huguenin Tartin, sergent du roy notre sire, » mis et apposé en lad. pièce de terre assise esd. crays de » Vandenesse, ung brandon royal, et jay signifié à... (une » vingtaine d'individus sont désignés ici), en leur deffendant à » tous et à chacung deulx en et sur paine de dix l. paris., à » appliquer au roy notre sire, quilz ne fussent si ozés ne sy » hardis de troubler led. Jehan du Bois en ses presentes possession et saisine.

Le 17 août 1452, il fut convenu entre Louis de Beaufort et Jean du Bois, dit Lanty, que chacune des parties aurait et percevrait en son particulier les rentes, cens et autres droits seigneuriaux sur chacun de leurs héritages, hommes et femmes, et tènements d'eux, qui sont dus dans la justice de Vandenesse, et que quant à ceux qui sont hors de ladite justice, le seigneur

de Vandenesse en aurait les trois quarts et le seigneur de Poussery l'autre quart.

Le 3 juin 1461, par-devant Guillaume Loyseau, prêtre, notaire-juré, Louis de Beaufort et Jeanne de Nourry, sa femme, firent un échange avec Jean du Bois. Par cet échange, Jean du Bois céda l'hâte de bois appelé « l'hâte Seat, assis es bois de » Norry ; » quatre boisseaux de froment, quatre boisseaux de seigle et quatre boisseaux d'avoine, qui lui étaient dus sur les terres de Vandenesse, « à cause des Bidaud (1) ; tous ses droits sur « le pré des Vevres ». Il reçut en contre-échange l'hâte de bois appelé « le Petit-Vauvré », tenant à la forêt de Chevannes, au ruisseau de Ruée, au bois Pringy (2), un fossé entre deux ; une pièce de terre « en Saulieu » ; un « chenasson » terre assis « en bousche Seat », tenant au chemin passant parmi le Fichault (3).

Cet échange commençait à mettre le seigneur de Vandenesse à son aise. Nous avons cité dans nos *Notes sur Vandenesse* un acte qui montrait que le curé de Vandenesse était logé dans une maison dépendant du fief Siat ; un vieux livre de comptes de la seigneurie de Poussery, portant la date 1568, nous a fait connaître, au titre : *Vandenesse*, que les seigneurs de Poussery avaient, comme seigneurs du fief Siat, leur chapelle dans l'église de Vandenesse. Voilà l'inscription textuelle :

« *Vandenesse.*

» Pierre Anxeaul et ses personniers doivent chacun an de
» bourdelaige audit chevalier seigneur de Poussery, oultre
» leurs tailles :

- » LXXI s. VIII d. t.,
- » II boiss. et dem. avene,
- » II gelines et dem.,

(1) Le Bidaud de Monterrant, seigneur de Poussery.

(2) Il est assez curieux de retrouver ici le nom de Pringy.

(3) C'est le village qu'on appelle aujourd'hui, à Vandenesse, le Quart.

» sur laquelle somme de soixante-unze solz huit deniers t. se
» paye ung chac. an par ledit chevalier seigneur dudict Poussery et dudict Vendenesse en partie trente et unze sols huit deniers tournois pour une messe fondée par les deffunctz seigneurs dudict Poussery, en l'église dudict Vendenesse.
» Laquelle le curé dudict Vendenesse est tenu de celebrer en lad. église tous les premiers mercredis des mois de l'an. Et en outre estre tenu, si ledict seigneur de Poussery ne se treuve, appeler lung de leurs hommes pour assister à icelle messe, laquelle se doit dire en la chapelle desdicts seigneurs de Poussery qui est en lad. église de Vendenesse. Partant ne reste que la somme de XL s. t. (1).

Le mardi 5 janvier 1580, Suzanne de Chabannes donna un reçu constatant que Louis de Regnier, mari de Claude du Pontot, avait mis ce jour entre ses mains un aveu « écrit en parchemin » contenant huit rôles, pour dénombrement de la quatrième partie de la justice, terre et seigneurie de Vendenesse.

Dans l'aveu donné, Louis de Regnier et Claude du Pontot nommèrent Suzanne de Chabannes « dame de Vendenesse en partie. » Suzanne se révolta. Un procès s'ensuivit. Par un arrêt du 18 janvier 1586, il fut ordonné que « les reconnoissants nommeront par leur adveu ladicte intymée dame simplement de ladicte terre et seigneurie de Vendenesse, et néantmoins se pourront dire et nommer seigneurs en partie de Vendenesse... et aussy seront tenuz de payer et contribuer à la quarte partye de la despense des officiers de ladicte seigneurie de Vendenesse lorsqu'ilz tiendront leurs plaictz aud. lieu. Ensemble de contribuer à la quarte partye des fraiz quil conviendra faire à la refection des fourches patibulaires dud. lieu. »

(1) Cet article est suivi par celui-ci qui nous donne le nom d'un curé de Vendenesse: « Venerable personne messire Grégoire Poytou, prebtre » dud. Vendenesse, doit de bourdelaige chacun an VIII s. demy boiss. » avene, demy géline. »

Le 9 mars 1606, le seigneur de Vandenesse fit saisir « le fief » qui fut à defunt Jean du Boux, dit Lanty. » Nous transcrivons littéralement l'acte de foi-hommage qui fut fait deux mois après la saisie (3 mai), parce qu'il met complètement au jour le fief Siat :

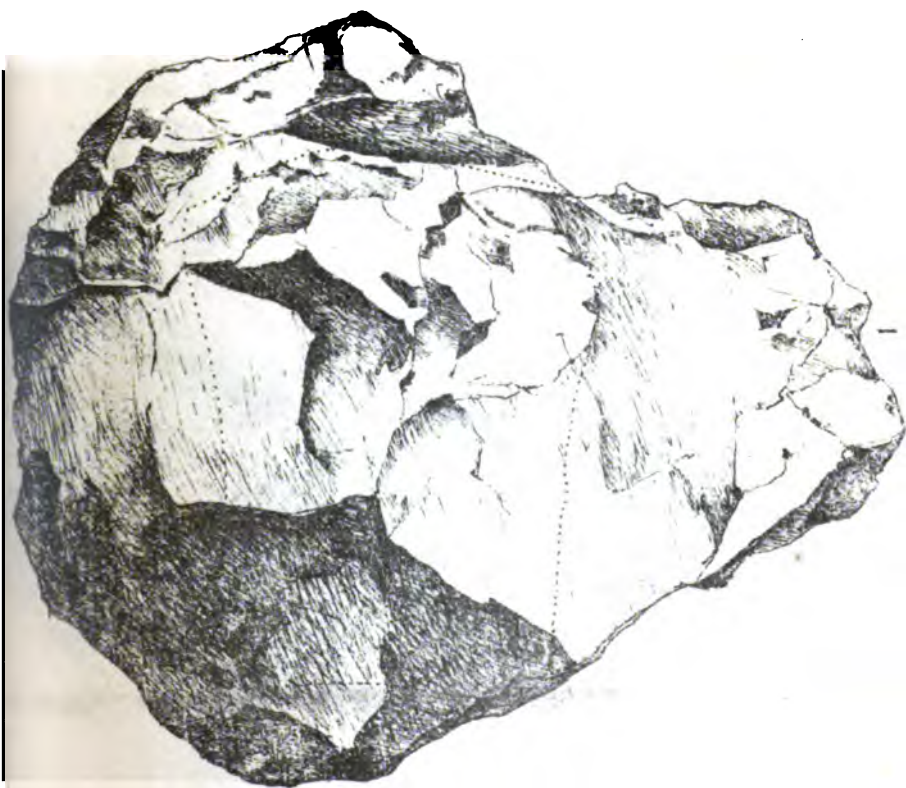
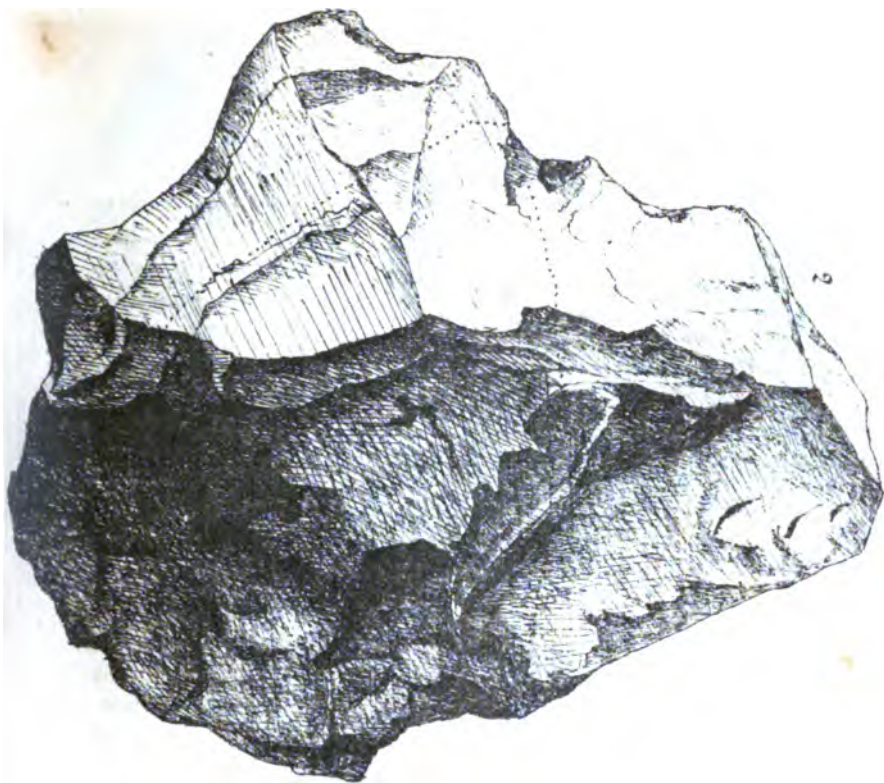
« Cejourd'hui troiziesme jour de may mil six cens six, environ midy, au chastel et maison-fort de Vandenesse, par-devant moy s'acré Darneau, notaire royal, tabellion et garde-notte au bailliage et siege présidial de Saint-Pierre-le-Moustier sous-signé, comparut puissante dame Anne de Giverlay, dame de Guerchy, Champloiseau, Champoulet, Forest des Chaumes et en partie de Vandenesse, laquelle s'est adressée à puissant seigneur messire Pierre Dubois, chevalier, seigneur de Fontaine, Le Plessis, Barbe, La Rochebouldert et Vandenesse, et à dame Françoise Ollivier, son épouse, seigneur et dame desd. lieux, estants de présent en leur chastel de Vandenesse, auxquels elle a dit quelle estoit illic portée pour leur faire les foy-hommage et serment de fidélité du fief Siat, assis en lad. paroisse de Vandenesse, « ensemble d'une mothe enclose de fossez appelée la mothe Siat, près le pré des Verrieres en ladite paroisse », de la quatriesme partie de la totale justice haulte, moyenne et basse dudit Vandenesse, prez, terres labourables, bois, estangs, cens, rentes, tailles, bourdelaiges, corvées, champars, droit de moulage, droit de pesche, »
(1), blairies, four bannal, peage, confusions, amendes, main-mortes et autres droits seigneuriaux à elle appartenant en la terre, justice et seigneurie dud. Vandenesse, ainsy que ses predecesseurs et elle en ont cy-devant jouy et quelle baillera plus particulièrement par dénombrement (2). Outre ce leur faire la foy et homage de la justice et seigneurie du Bazoy haulte, moyenne et basse, cens, rentes, bourdelaiges et autres droits seigneuriaux,

(1) Espace laissé en blanc dans l'acte.

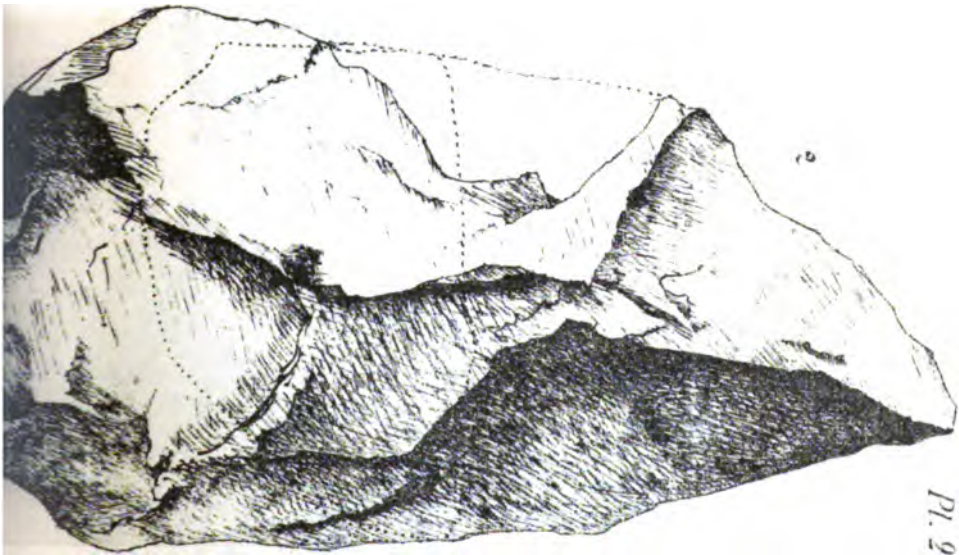
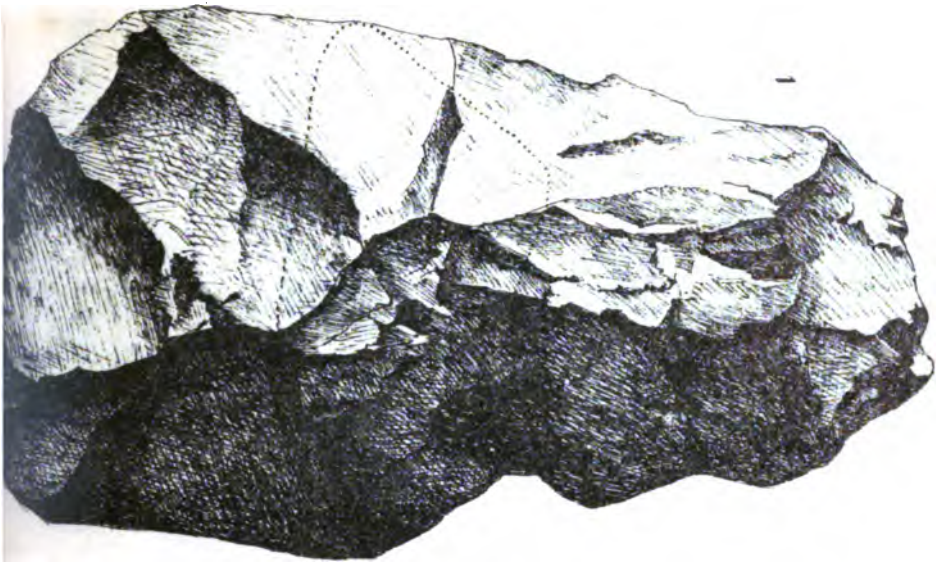
(2) Nous n'avons pu découvrir ce dénombrement.

» desquels ses predecesseurs et elle en ont jouy et que sembla-
» blement elle bailleroit par dénombrement à la charge que
» lesdits seigneur et dame de Vandenesse seront tenus de la
» garantir envers contre tous desdites foy et homage et faire
» dire que led. fief Siat et quatriesme partie de la terre, justice
» et seigneurie de Vandenesse, ensemble de ladite terre du
» Bazoy, sont portez d'eux en plain fief à cause de leur terre de
» Nourry et Vandenesse, pour ce que à la resqueste de monsieur
» le prince de Soissons, à cause de Chastel-Chinon, monsei-
» gneur le prince de Nevers à cause de Moulins-Engilbert,
» messieurs de Chandiou et de Chamigny (1), à cause de la
» tour de Verou, M. le Procureur du roy au bailliage de
» Saint-Pierre-le-Moustier, prétendant que la seigneurie de
» Poussery, membres et dépendances dicelle, est portée deux
» en fief et a cet effait l'ont fait saisir à cause de quoy elle s'est
» mise sous main souveraine et y en a proces indecis par-
» devant M. le bailli de Saint-Pierre-le-Moustier, requerant
» estre reçue par lesdits sieur et dame dudit Vandenesse à faire
» les foy et homage pour lesdits fiefs, par protestation de ne
» faire faux aveu et quen se faisant mainlevée luy soit faite
» desd. fiefs saisis en payant les frais raisonnables. Lesquels
» seigneur et dame ont dit estre prêts de recevoir lad. dame a
» foy et hommage du fief Siat, assis en cette paroisse, et encore
» a aultre foy-hommage du fief de Bazoy, assis en la paroisse de
» Poulligny. Lesd. fiefs tenus d'eux à cause de leur chastel et
» chastellenye de Vandenesse, a la charge toutes fois que lad.
» dame leur fera cette foy et homage desdits deux fiefs pure-
» ment et simplement et sans condition, sans ausy que la
» recongnoissance que lad. dame veult faire du droit de pesche
» puisse prejudicier parce que led. droit est demouré indecis et
» à terminer par l'arrest cy-devant donné entre lesd. sieur et
» dame de céans et dud. Poussery. Et pour lequel debat il y
» eut reglement entre lesd. parties qui est demeuré sans pour-
» suite quoyque se soit nest differe (?). Sans prejudice aussi

(1) Chaumigny.

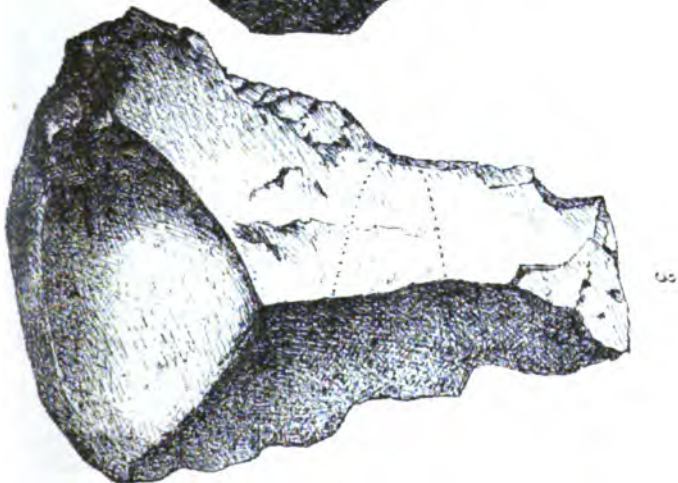
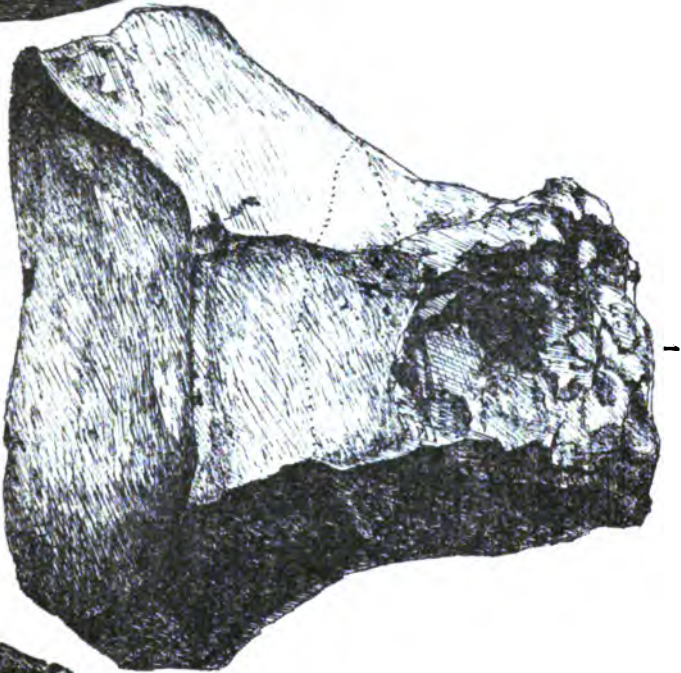
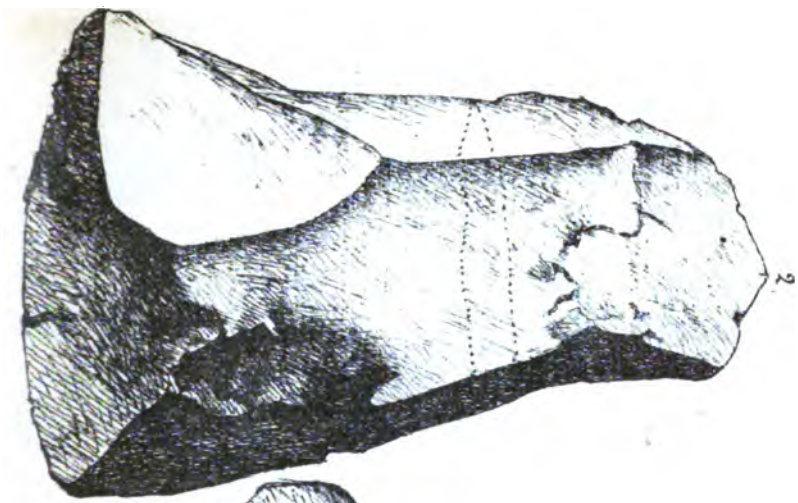




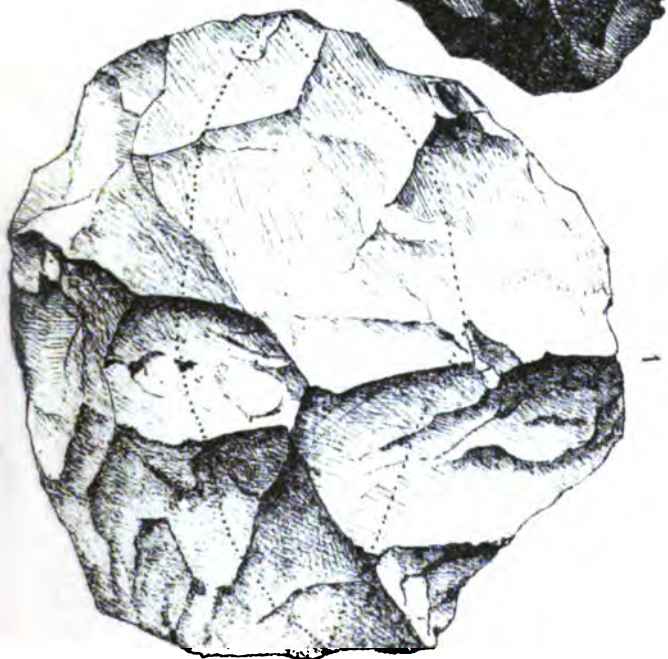
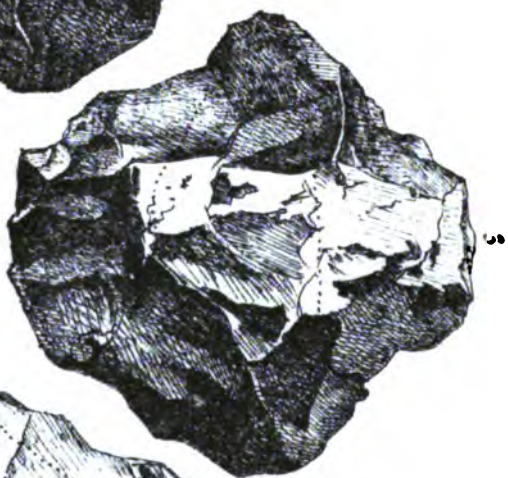


Pl. 2.



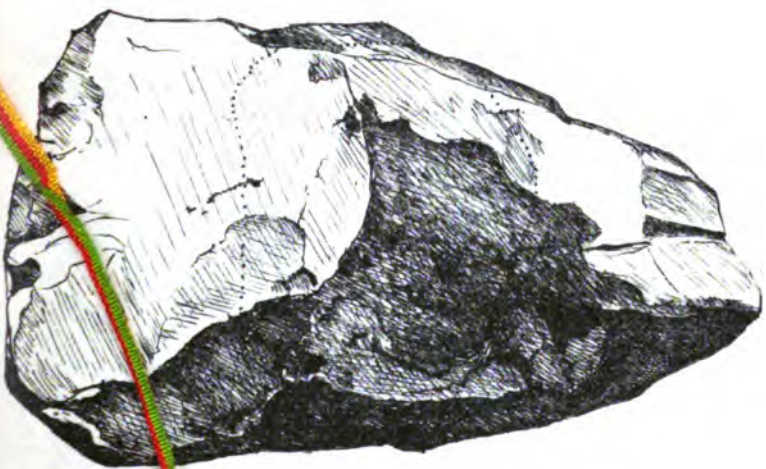




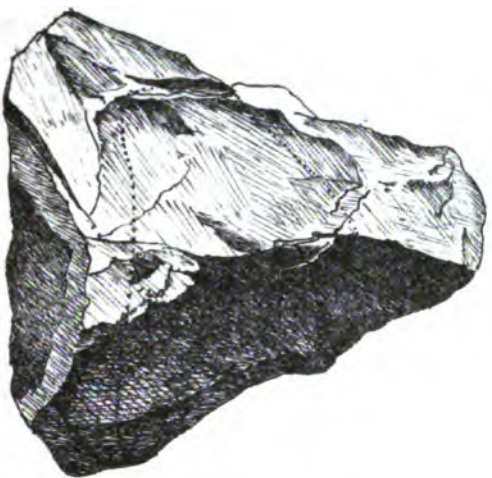




1



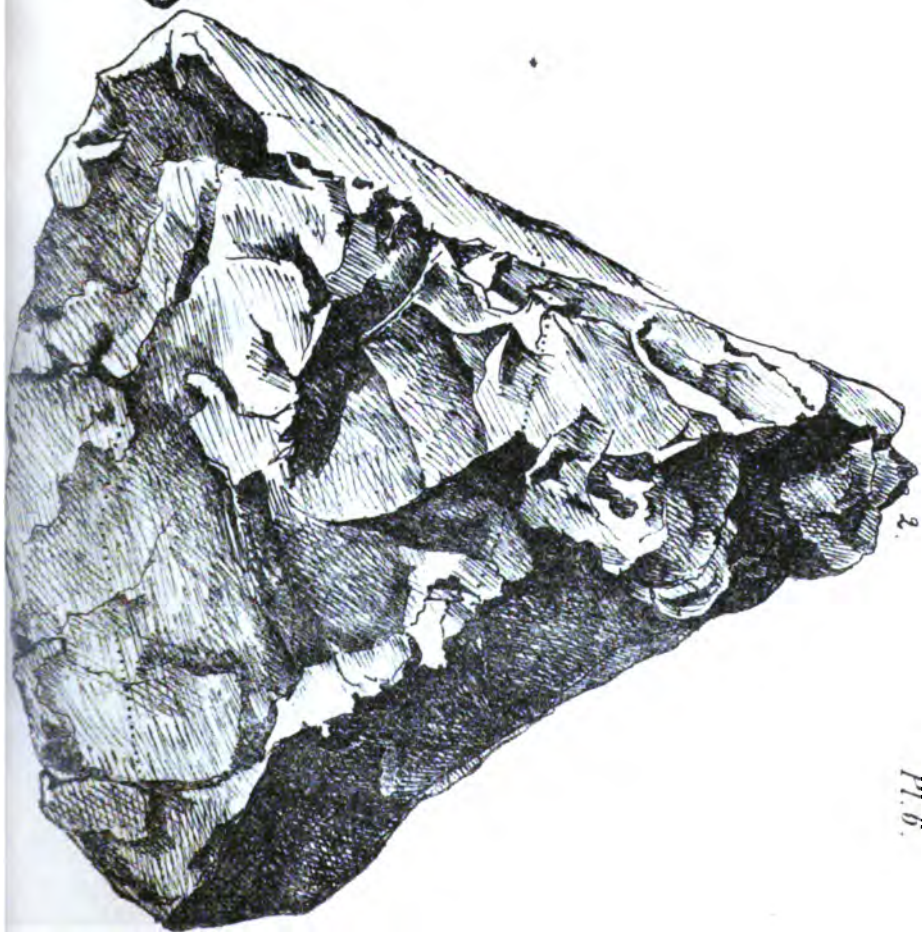
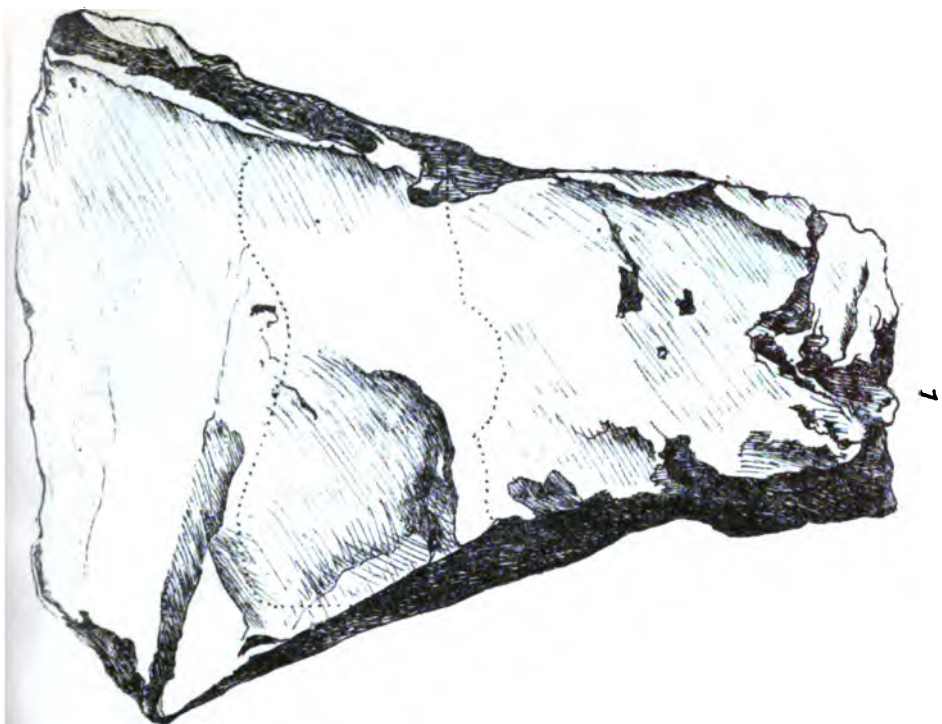
2.



3.

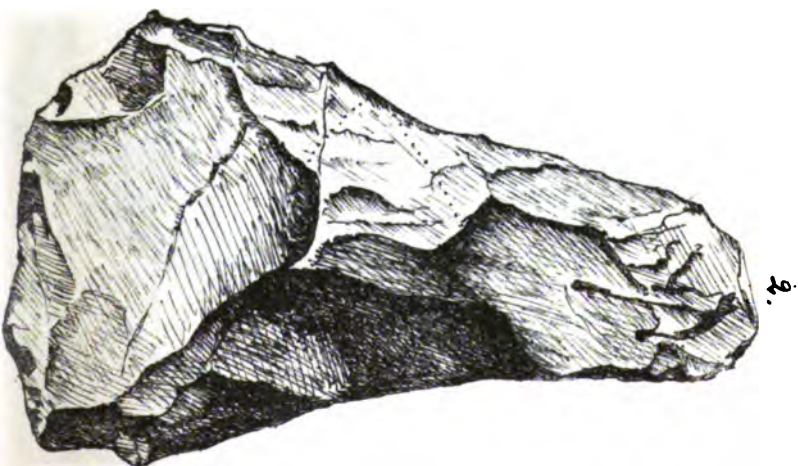
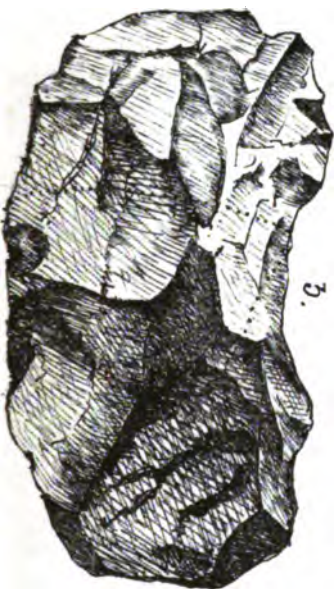
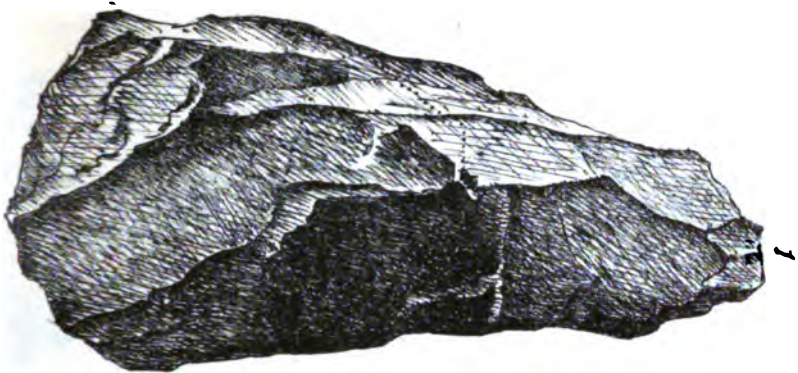




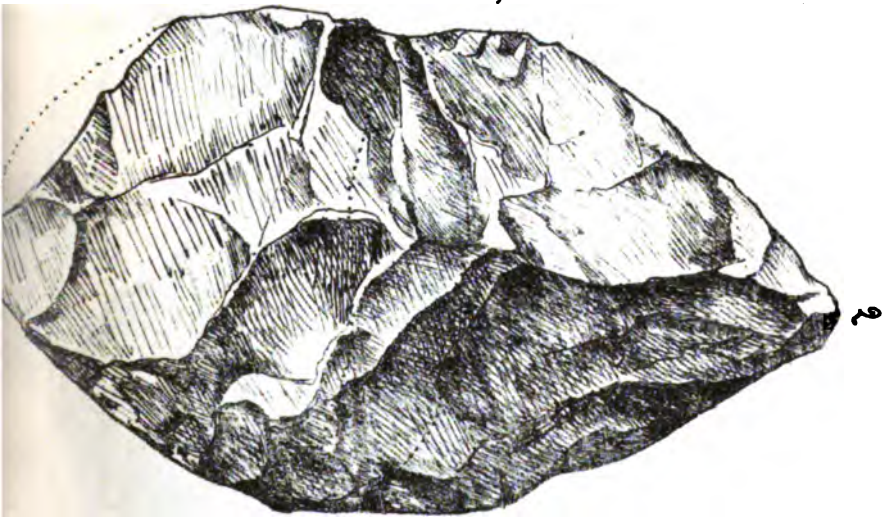
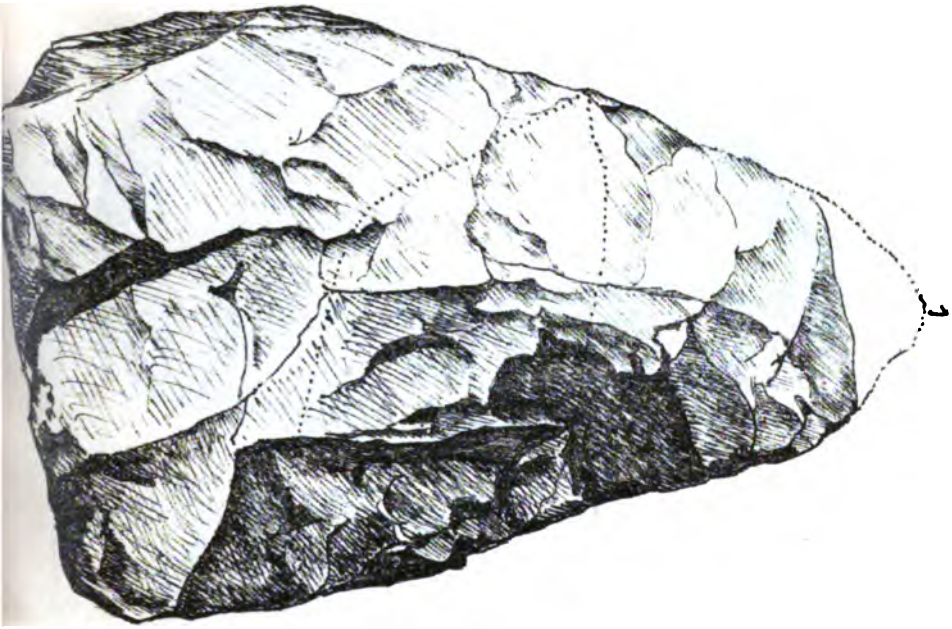




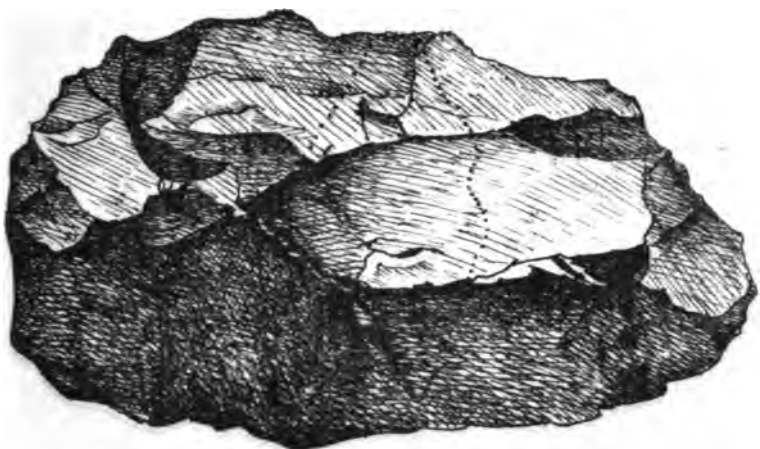
—



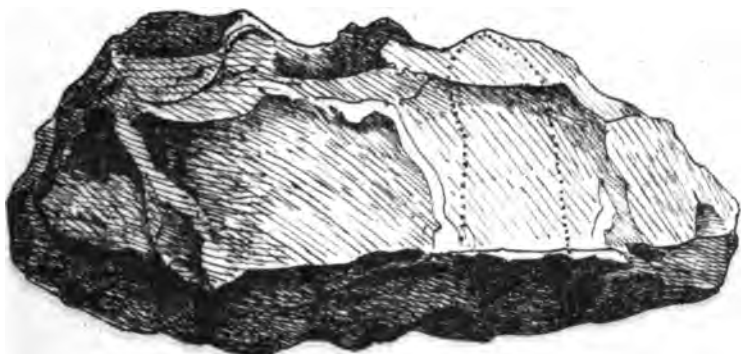




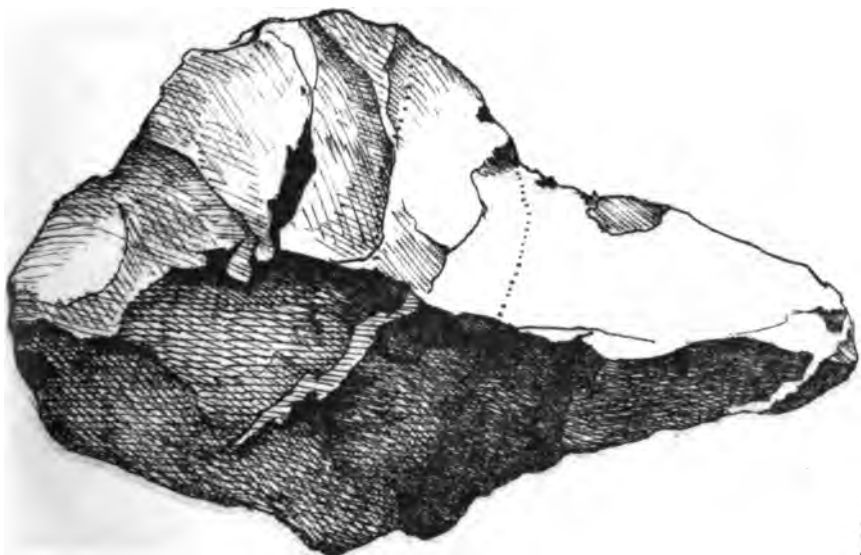




1



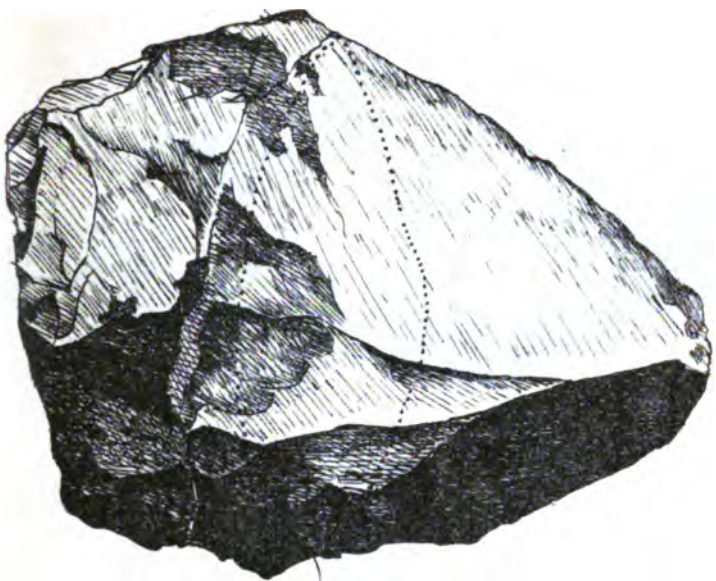
2



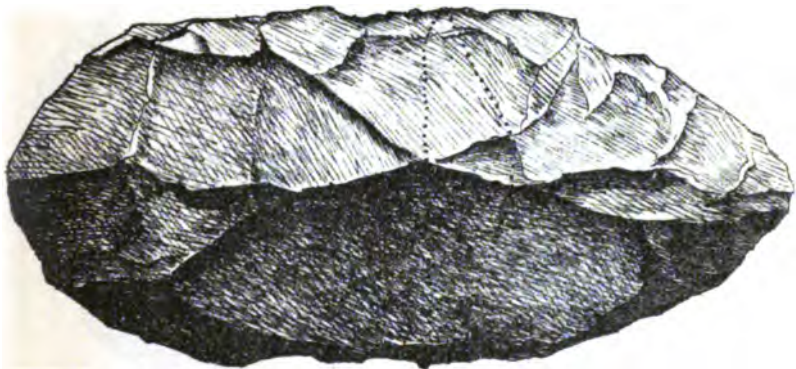
3

Pl. 9.

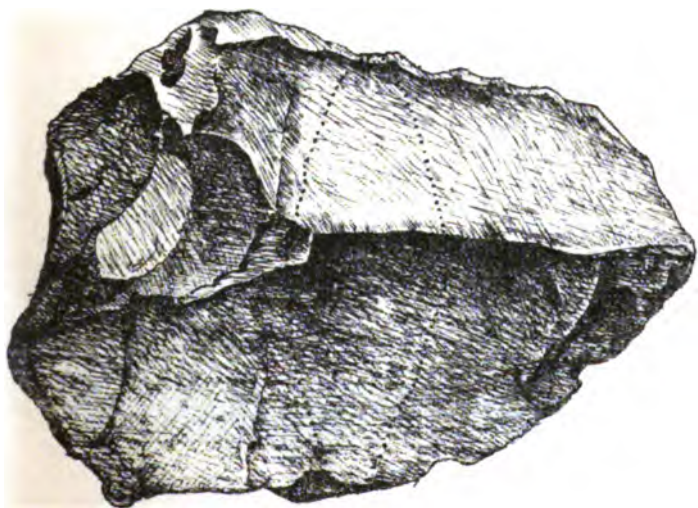
1



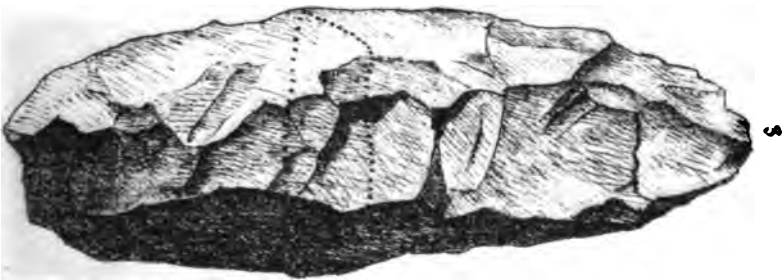
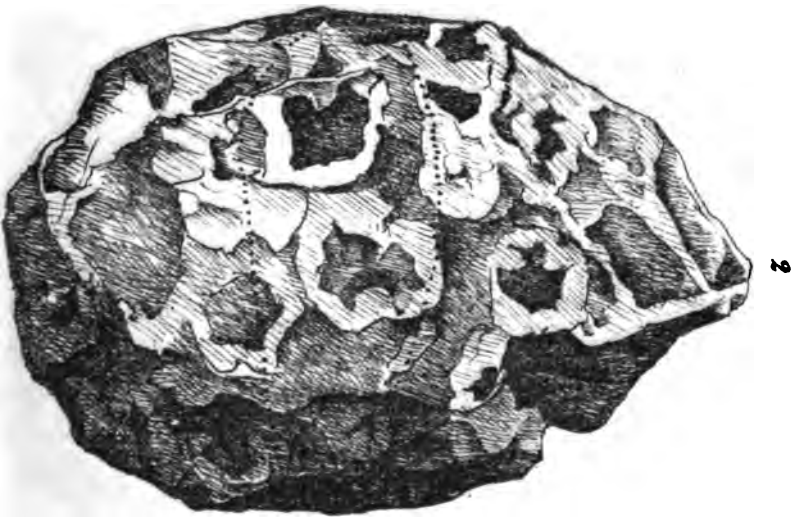
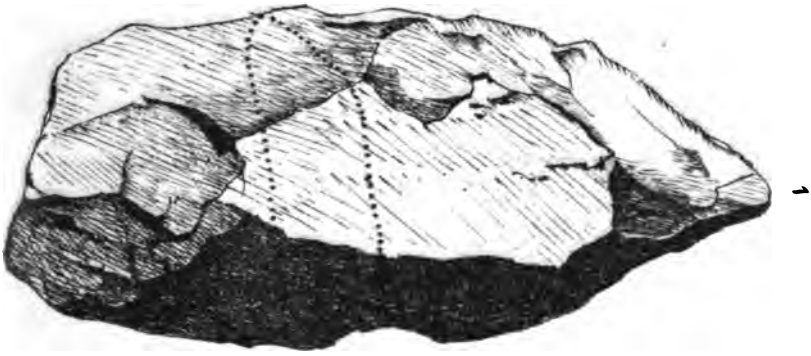
3



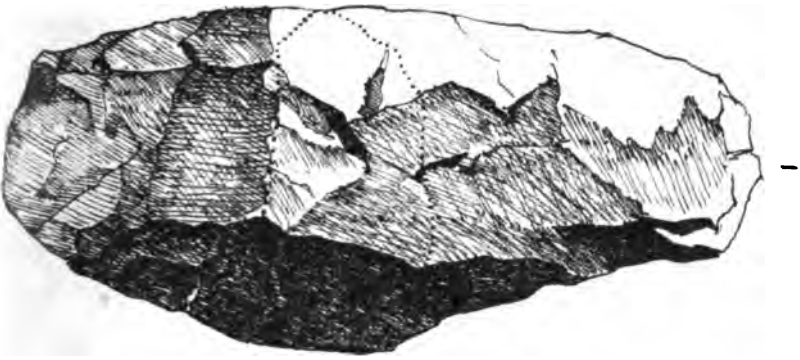
2



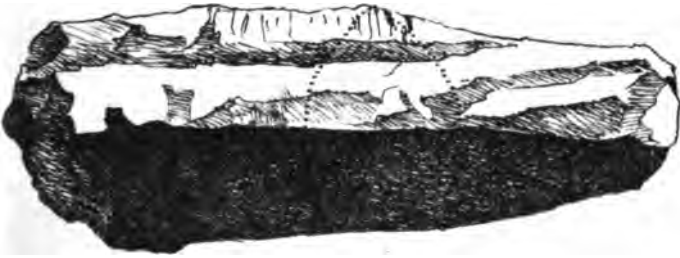








1



2

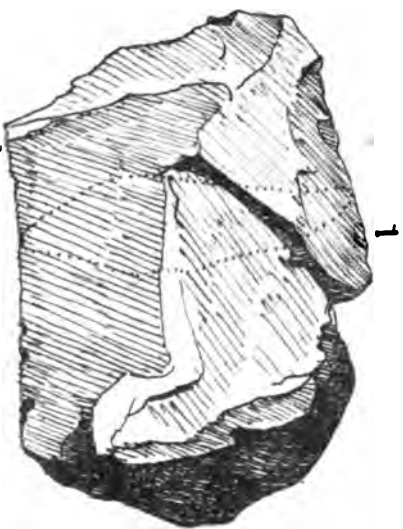


3

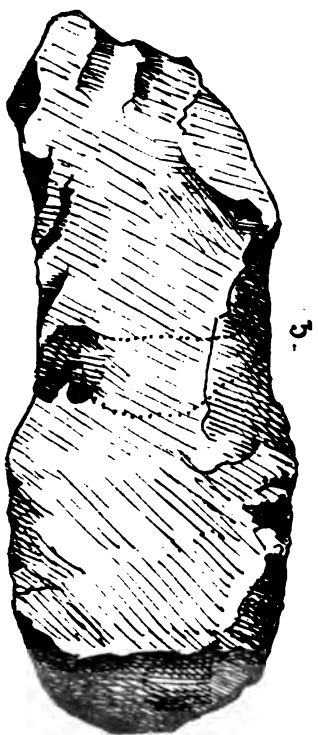


4

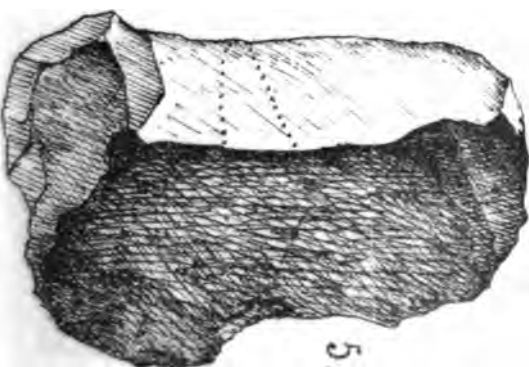
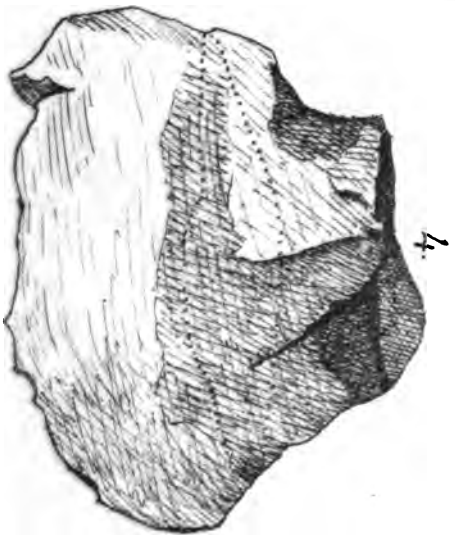
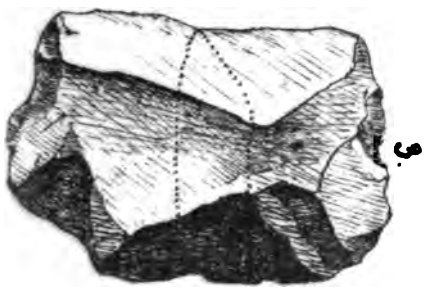




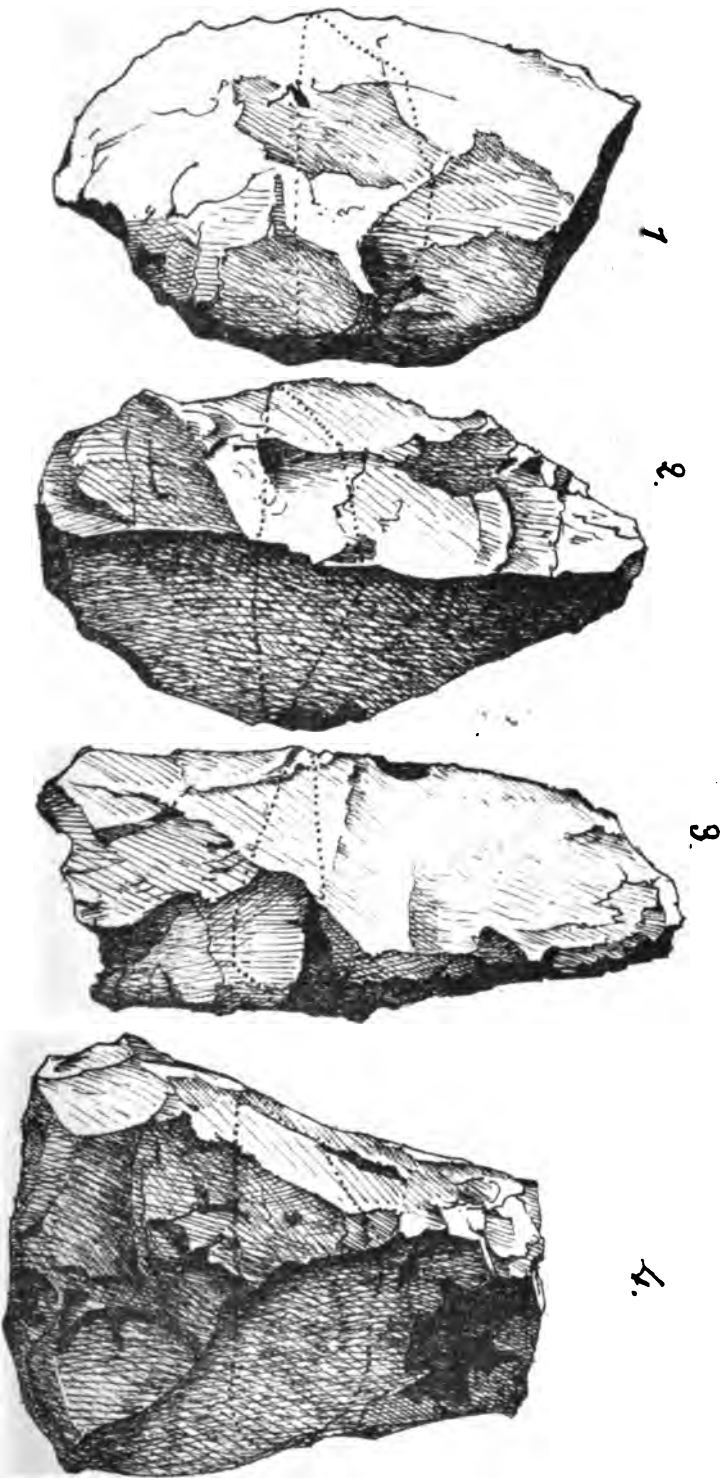
Pl. 13.





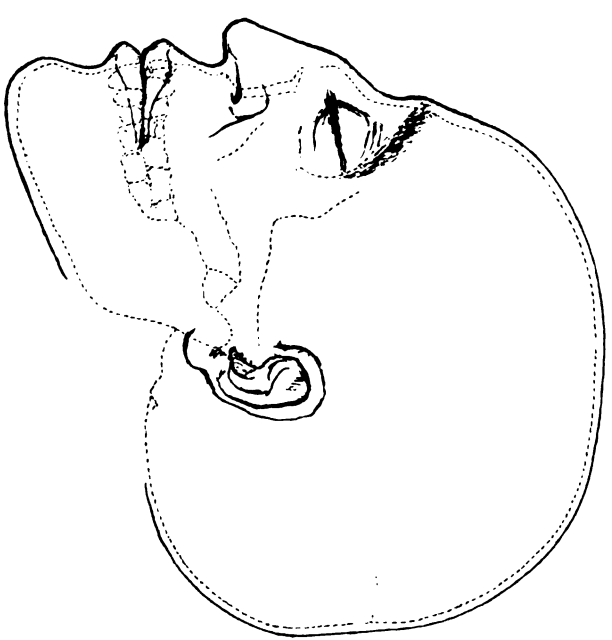






Pl. 15.





» hommage des deux fiefs ont esté cy-devant fait a feu messieurs
» et dames leurs predecesseurs sans conditions ny charges de
» garantie, a quoy et sous ces protestations cy-dessus ils sont
» prests de recevoir lad. dame, disant nestre sujets a aucune
» garantie dautant que lad. dame nen a esté inquiétée ains seul-
» lement pour la terre de Poussery. Et soubz les protestations
» susdites respectivement faictes par les parties, ont lesd. sei-
» gneur et dame de Vandenesse reçu lad. dame auxd. foy et
» hommage desd. fiefs après que lad. dame a fait les solennitez
» portées par la coutume et aux charges de bailler ses denombre-
» ments. Et baillent mainlevée desd. fiefs à la charge de payer
» les frais desd. saisies qui ont esté payez comptant. Desquelles
» protestations, foy et hommage... j'ai octroyé acte auxd. parties,
» en presence d'honorable homme messire François Simonnet
» et honneste homme Claude Goussot, de la ville de Moulins-En-
» gilbert, témoins..... Signé à l'original: Fontaine Dubois,
» F. Ollivier, de Giverlay, Goussot, Simonnet, et du notaire
» soussigné, Darnau. »

Il résulte de cet acte que la motte du fief Siat était enclose de fossés et située près le pré des Verrières, paroisse de Vandenesse. Le pré des Verrières touche au château de Vandenesse. Nous n'avons rien aperçu près de ce pré indiquant l'existence d'une motte féodale.

Le 7 avril 1667, messire Georges de Reugny, seigneur du Tremblay, Poussery et autres lieux, céda le fief Siat à Louis du Bois de Fiennes-Olivier, marquis de Givry, moyennant huit mille livres et plusieurs redevances bordelières et censivrières dans les paroisses d'Isenay, Montaron et Poulligny-sur-Aron.

CHAPITRE VII.

ARMORIAL.

Nous rectifions ici quelques erreurs qu'on rencontre dans d'autres notices :

D'Aynay.

De Balorre : *D'azur, à la croix engrêlée d'or.*

De Baudoin : D'or, à la croix pattée de gueules.

De Bazay.

De Beaufort : D'argent, à la bande d'azur, accompagnée de six roses de gueules.

De Billy.

Du Bois de Fiennes : D'or, à trois clous de la Passion de sable, au chef d'azur, chargé de trois aiglettes d'argent.

De Boisserand : De sable, à la croix ancrée d'argent.

Le Bourgoing : D'azur, à la croix ancrée d'or.

De La Boutière : D'azur, à une fasce d'or, accompagnée de trois croissants de même.

De Bréhard : Bandé d'argent et d'azur de six pièces.

Bruneau de Vitry : D'azur, à la fasce d'argent, chargée de trois merlettes de sable et accompagnée de trois étoiles du second émail.

De Chabannes : De gueules, au lion d'hermine, armé, lampassé et couronné d'or.

De Champrobert.

De Changny : Écartelé d'or et de gueules.

De Chéry : D'azur, au chevron d'or, accompagné de trois roses d'argent boutonnées du second émail.

De Cossay : D'argent, à la fasce de sable, accompagnée de trois tourteaux d'azur.

De Courvol : De gueules, à la croix ancrée d'or, accompagnée en chef de deux étoiles d'argent.

Du Crest : D'azur, à trois bandes d'or, au chef d'argent, chargé d'un lion issant de sable, lampassé et armé de gueules.

De Digoine : Echiqueté d'argent et de sable.

De Ferrières : Écartelé, aux 1 et 4 d'argent, au sautoir dentelé de gueules, qui est de Ferrières ; au 2 d'argent, au chef de gueules, au lion d'azur brochant sur le tout, qui est de Vendôme ancien ; au 3 d'azur, semé de fleurs de lys d'or.

De La Forest : De gueules, au chevron d'argent, accompagné de trois croix ancrées de même.

De Giverlay : D'azur, à trois fascés d'or.

Le Groing : D'argent, à trois têtes de lion arrachées de gueules et .

couronnées d'or, posées 2 et 1, et un croissant de sable en abîme.

De Lanty : *D'azur, à trois fasces d'or, accompagnées de dix étoiles, 4, 3, 2 et 1.*

De Leusse : *De gueules, à deux brocheis adossés d'argent, accompagnés d'une croix de Malte d'or en chef et côtoyés de deux autres du même.*

De Loron : *De sable, à une fasce d'argent.*

De Marry : *Tranché d'azur, à un demi-sautoir d'or et d'argent, à trois hermines de sable.*

De Maumigny : *D'argent, au chevron de sable, accompagné en pointe d'une étoile de gueules, au chef cousu d'or.*

De Nourry : *De gueules, à la fasce d'argent.*

Olivier de Leuville : *Ecartelé, aux 1 et 4 d'azur, à six besants d'or, au chef d'argent chargé d'un lion issant de sable, lampassé et armé de gueules, qui est d'Olivier; aux 2 et 3 d'or, à trois bandes de gueules, celle du milieu chargée de trois molettes d'éperon d'argent, qui est de Noviant.*

De La Perrière : *D'argent, à la fasce de gueules, surmontée de trois têtes de léopard du même, couronnées d'or, rangées en fasce.*

Du Pontot : *Ecartelé, aux 1 et 4 d'azur, au lion d'argent, à la bande de gueules brochant sur le tout; aux 2 et 3 losangé d'argent et d'azur.*

De Raigecourt : *D'or, à la tour de gueules.*

De Regnier : *D'argent, à six tourteaux d'azur, 3, 2 et 1.*

De Reugny : *Palé d'argent et d'azur de six pièces, à un croissant de gueules sur le tout.*

De Sarraudes.

De Thibœuf : *D'argent, à trois bandes de gueules.*

De Trousebois : *D'or, au lion de sable, couronné, lampassé et armé de gueules.*



LES TEMPS PRÉHISTORIQUES

DANS LA NIÈVRE.

DÉCOUVERTE D'UN GISEMENT DE LA PIERRE TAILLÉE

DANS LA COMMUNE DE SAUVIGNY-LES-BOIS,

SUIVIE D'OBSERVATIONS SUR L'ANTHROPOLOGIE.

Jusqu'ici les sciences préhistoriques ont été peu étudiées dans la Nièvre.

Le hasard d'abord, puis des recherches incessantes m'ont fait découvrir dans la commune de Sauvigny-les-Bois un gisement de l'âge de la pierre paléolithique d'un type nouveau, qui fait l'objet du présent mémoire.

Je m'efforcerai, après cette publication, de rassembler les matériaux qui constituent l'époque néolithique, âge des dolmens et de la pierre polie.

Enfin, dans un troisième mémoire je tâcherai de donner une description des tumulus, c'est-à-dire de l'âge du bronze. Il existe peu de ces anciens monuments dans notre pays, ou du moins on en connaît fort peu ; et le nombre des publications sur ces matières est à peu près nul.

Il me faudra faire de nouvelles recherches et parcourir dans ce but le département de la Nièvre ; je prie donc mes sçavants-collègues de la Société nivernaise, ainsi que les amateurs de la science préhistorique, de vouloir bien m'aider dans ces recherches, et de me communiquer toutes les indications qu'ils pourraient posséder sur la présence dans leurs communes de monuments mégalithiques et des grottes ou cavernes.

Je leur en serai fort reconnaissant ; qu'ils en reçoivent ici d'avance mes sincères remerciements.

MESSIEURS,

L'année dernière j'ai eu l'honneur de vous annoncer la découverte que je venais de faire dans la commune de Sauvigny-les-Bois d'un gisement de la pierre taillée.

Je vous avais promis de vous donner quelques détails sur ce sujet intéressant. Si j'ai tardé jusqu'ici à remplir ma promesse, c'est que les silex taillés ne sont pas très-abondants, et qu'il m'a fallu chercher beaucoup et longtemps afin de recueillir un certain nombre de types qui pussent donner à l'ensemble de ma trouvaille son véritable cachet.

Mais avant d'entrer dans la description de ces monuments des temps préhistoriques, je crois qu'il est bon de jeter un coup d'œil rapide sur les diverses classifications qui ont été proposées ; cela nous aidera à déterminer la place que doivent y occuper nos silex taillés, et en facilitera l'intelligence à ceux de nos collègues peu versés dans cette science.

I.

CLASSIFICATIONS.

L'âge de la pierre a été divisé en deux grandes époques :

1^o L'époque paléolithique ou de la pierre taillée ;

2^o L'époque néolithique ou de la pierre polie. Cette dernière ne paraissant pas se rapporter quant à présent à notre sujet, nous ne nous en occuperons pas ici ; plus tard cette époque sera l'objet d'un deuxième mémoire.

L'époque paléolithique a subi elle-même plusieurs divisions. On a d'abord pris pour base les animaux dont les restes étaient mélangés aux objets de l'industrie humaine. C'est ainsi qu'on a appelé âge du mammoth et âge du renne les époques où ces animaux ont paru être très-abondants.

Rien cependant n'était moins régulier que la présence ou l'absence des animaux éteints ou émigrés; aussi, dans ces derniers temps, le savant directeur-adjoint du musée de Saint-Germain, M. de Mortillet, laissant de côté les caractères si variables tirés de la faune, a proposé une nouvelle classification basée, suivant la méthode archéologique, sur les formes des objets de l'industrie humaine.

C'est ainsi qu'il établit pour l'époque paléolithique quatre divisions :

1^o L'époque de Saint-Acheul, la plus ancienne selon lui, caractérisée par l'abondance des haches taillées à moyens éclats et affectant les formes amygdaloïdes et lancéolées.

Ce type *acheuléen* se trouve sur différents points des alluvions quaternaires de la Somme, dits des hauts niveaux, tels que Saint-Acheul, Abbeville, puis à Vaudricourt, Sotteville-les-Rouen, etc., etc.;

Sur les plateaux, tels que Beaumont, la Ganterie, Tilly (Allier). Ce dernier découvert par notre savant confrère, M. le docteur Bailleau.

2^o L'époque du Moustier, grotte de la Dordogne, caractérisée surtout par la présence « de pointes de lance retailées » d'un seul côté, et généralement à un seul bout, et par des » racloirs plus ou moins grands, également unis sur une de » leurs faces (1). »

Ces racloirs sont des instruments assez grossiers, présentant un dos épais et un tranchant légèrement convexe.

Indépendamment de la grotte du Moustier, on trouve les mêmes types dans d'autres grottes, entre autres celles de la Martinière et de l'Ermitage (Vienne), Cœuvres (Aisne), etc. On en trouve aussi dans les alluvions des bas niveaux de la Seine, tels que Levallois, Grenelle, Clichy, Le Pecq, etc.

3^o L'époque de Solutré ou type solutréen. Ici les racloirs font place aux grattoirs; de plus, les lances sont taillées finement

(1) Voyez *Revue d'anthropologie*, 1872, n° 3, page 432.

des deux côtés, en forme de feuilles de laurier. On commence à trouver des objets d'art sculptés en pierre, etc.

A Laugerie-Haute, Badegols, Saint-Martin-d'Excideuil, on trouve les mêmes types qu'à Solutré.

4^e Enfin, l'époque de la Madeleine ou type magdalanéen. Là on ne trouve plus les haches et les instruments grossiers des époques précédentes, mais des lames ou couteaux en grand nombre, des grattoirs et une foule d'instruments destinés à travailler l'ivoire et le bois des Cervidés. Cet âge avait aussi reçu le nom d'âge des couteaux.

Cette époque tire son nom de la grotte de la Madeleine (Dordogne). Le type en est très-répandu et se trouve dans une foule de grottes et abris presque tous situés dans le midi de la France.

Nous ne nous étendrons pas davantage dans la description de ces différents types et de ces diverses époques, qui se trouve tout au long dans les ouvrages spéciaux. Ce que j'en ai dit suffira pour la comparaison et la détermination des silex taillés de Sauvigny.

Ces classifications ne sont pas, du reste, définitives ; elles devront nécessairement être modifiées avec le temps, par suite des découvertes qu'on ne peut manquer de faire. Ce sont des jalons qui indiquent le chemin déjà parcouru et la route à suivre.

Nous adopterons ici la classification de M. de Mortillet, d'autant plus que le gisement, se trouvant en plein air à la surface du sol, les ressources de la paléontologie nous font complètement défaut. Ici pas d'ossements des espèces émigrées ou éteintes, pas d'instruments en os, corne ou bois. Le silex seul a traversé les siècles. La couche quaternaire est de peu d'épaisseur, mais elle s'étend sur de vastes surfaces ; il faudrait des fouilles étendues et prolongées et un hasard heureux pour espérer y rencontrer quelques débris de la faune contemporaine.

II.

GISEMENT.

Lorsqu'on quitte Nevers par la route de Châtillon, on trouve aussitôt, au sortir de la ville, une plaine sablonneuse. Au lieu dit la Baratte, on a même ouvert une carrière d'où l'on extrait du sable employé aux mêmes usages que celui de la Loire.

Ces couches sablonneuses sont d'anciennes alluvions ou *diluvium*. Teintées en vert-clair sur la *Carte géologique de la Nièvre* dressée par M. Ébray, elles ne s'étendraient que jusqu'à la limite Est de la commune de Saint-Eloi ; mais elles vont plus loin ; je crois qu'elles s'étendent jusqu'à l'ancien château de Faye. Là se montrent les premières collines argilo-calcaires, là commencent les terres fortes et fertiles des Amognes.

L'éminent géologue Ébray a sans doute été plus préoccupé d'indiquer les terrains sous-jacents, qui offrent, en effet, une importance plus grande.

Une partie de la commune de Sauvigny offre donc aussi ces alluvions quaternaires. Seulement l'élément sable y est davantage mélangé d'argile et d'humus. Les terres sont de meilleure qualité.

C'est dans ce limon que se trouvent dispersés de nombreux débris de silex meulière, et parmi ceux-ci un assez grand nombre d'instruments taillés de différents types.

Ces silex ne sont point également répandus dans ce terrain quaternaire. On peut, à la vérité, en trouver un peu partout. Mais c'est surtout sur le plateau de Tracy, qui domine l'ancien étang de Charbonnière, et dans un autre grand champ dit « champ des Bondes », situé entre la route de Nevers à Imphy et l'ancien fourneau de Charbonnière, et distant du premier d'environ deux kilomètres, qu'ils se trouvent en plus grande abondance.

Ces deux champs peuvent contenir : le premier de vingt à trente hectares environ, le second environ dix hectares.

Il est à croire que le grand courant qui a amené ces couches de limon allait de l'est à l'ouest, traversant ainsi les gisements étendus de silex tertiaire de la commune de La Fermeté, où ce silex est exploité pour la fabrication des meules de moulin.

On pourrait même supposer que d'anciens et vastes ateliers de silex taillés doivent se trouver sur le gisement tertiaire même. J'ai fait quelques explorations, mais je n'ai trouvé qu'un sol exclusivement composé de roches de silex de toutes tailles, au milieu de mousses et de broussailles, et dans un pays couvert de forêts. Peut-être d'autres explorateurs seront-ils plus heureux que moi.

La couche archéologique est de peu d'épaisseur, autant que j'ai pu en juger. Dans le grand champ de Tracy, on a creusé le sol pour extraire un tuf calcaire blanc, compact, et qui est destiné à être converti en chaux; cette roche est recouverte d'une couche végétale d'un mètre d'épaisseur en moyenne. La moitié inférieure est une argile rougeâtre et ferrugineuse; au-dessus se trouve le limon sableux, dans une épaisseur de cinquante centimètres environ.

Il est à croire que sur d'autres points ce limon offre des profondeurs variables; il faudrait, pour obtenir une bonne moyenne, faire des fouilles sur différents points, ce qui n'a pu être fait.

Les fragments de silex de différents volumes se trouvent disséminés tout à la fois dans l'argile sous-jacente et dans le limon. Mais les silex taillés se trouvent seulement dans la couche d'alluvion.

On peut supposer que la station ou atelier se trouvait sur le sol tertiaire argileux; et qu'alors les courants quaternaires ont roulé et englobé les silex taillés et ceux qui ne l'étaient pas; ils se sont ainsi mélangés au limon sableux.

Ce qui tendrait à prouver cette supposition, c'est que les silex taillés se trouvent bien plus abondamment dans deux endroits déterminés, tandis qu'ils sont rares partout ailleurs.

Chaque année la charrue enfouit les silex et en ramène de nouveaux au jour; il faudra ainsi plusieurs évolutions de culture pour que le sol soit convenablement exploré.

III.

DÉTERMINATION ET CLASSEMENT DES SILEX.

Au début de ma découverte, en voyant les silex accumulés sur certains points, j'avais été porté à regarder ce gisement comme un atelier de l'époque néolithique, analogue à celui du Grand-Pressigny et à plusieurs autres de cette même époque, dans lesquels on retrouve des silex de plusieurs époques mélangés et superposés. Mais l'examen et la comparaison des formes des divers instruments me démontrèrent clairement qu'il fallait abandonner cette idée et remonter bien plus haut aux premiers temps de la taille du silex.

Le gisement de Sauvigny est donc de l'époque paléolithique. Mais ses types diffèrent sensiblement de ceux des époques de Saint-Acheul et du Moustier, à côté desquels il vient se placer.

On y trouve, à la vérité, quelques rares échantillons de ces deux époques, mais la masse en diffère notablement.

Nous avons vu, en parlant des classifications, que le type de Saint-Acheul était déterminé par la prédominance des instruments appelés haches, de forme plus ou moins allongée et taillés sur les deux côtés ;

Que celui du Moustier contenait peu de haches, mais beaucoup de pointes et de racloirs.

Le gisement de Sauvigny se distingue des deux précédents :

1° Par le type de ses haches ou massues très-primitives, grossièrement taillées, de forme globuleuse, terminées en pointe courte et obtuse à une extrémité et de l'autre arrondie, massive et offrant un tranchant sinueux et grossier.

Ces haches représentent bien celles de Saint-Acheul, mais la forme en est différente.

2° Par l'abondance des types hachettiformes, au nombre de vingt au moins, tous différents;

3° Par le volume exagéré de certains de ces instruments, dont quelques-uns pèsent de un à deux kilogrammes, ainsi que nous le verrons plus loin;

4° Par la présence d'une certaine quantité d'outils qui n'ont pas été encore, que je sache, ni décrits, ni figurés, tels que ciseaux, gouges, rabots, etc., et peut-être instruments de chirurgie (1).

Enfin, de même qu'à Saint-Acheul et au Moustier, il ne s'y trouve que très-peu de lances ou couteaux.

Il en est de même pour les flèches, armes qui, comme nous l'avons vu, sont au contraire abondantes aux époques de Solutré et de la Madeleine. A la vérité, ces objets, étant ordinairement d'une grande ténuité, sont plus difficiles à trouver.

Les quelques pointes qui se rapportent à ce genre d'armes sont d'une dimension un peu développée et paraissent plutôt avoir servi de javelines destinées à être lancées à la main.

Quant aux grattoirs, ils existent, mais sous diverses formes. Deux seulement semblent se rapprocher de la forme de Solutré.

IV.

ANCIENNETÉ.

Ici se présente la question d'ancienneté, en d'autres termes, les types acheuléen, moustérien et sauvinéen sont-ils plus anciens les uns que les autres?

M. de Mortillet pense que les hauts niveaux de la Somme sont plus anciens que la grotte du Moustier; il part de là pour regarder les haches de Saint-Acheul comme les outils les plus primitifs. De plus il regarde cette arme comme à peu près unique à cette époque. Cela paraît peu admissible. Les haches

(1) Voir le mémoire de M. le docteur Prunières sur le trépan préhistorique. (Congrès de Lille, 1874.)

amygdaloïdes et lancéolées de la Somme sont bien faites, régulières, mais elles ne pouvaient répondre à tous les besoins de l'homme. La nécessité des couteaux, des scies, etc., s'imposait, et l'homme qui taillait les haches pouvait et devait fabriquer une foule d'autres instruments. Du reste, Boucher de Perthes en mentionne plusieurs. La hache de Saint-Acheul se retrouve un peu partout, dans la grotte du Moustier même, dans les alluvions de la Seine, à Levallois et à Clichy, explorées avec tant de persévérance et de succès par M. Reboux. Sur les plateaux et dans une foule de lieux, partout elle se trouve mêlée avec une foule d'autres instruments.

Je citerai aussi les cavernes de la Belgique, de l'âge du mammouth, explorées si minutieusement par M. Dupont. Les types, assez grossiers, sont bien ceux de Saint-Acheul; mais il y a aussi des pointes moustériennes et peu de types nouveaux, ce qui semblerait indiquer le synchronisme de ces deux époques.

On doit aussi trouver nécessairement des différences suivant les localités. Ainsi, la grotte du Moustier est séparée de Saint-Acheul par une grande distance. Sauvigny se trouve entre les deux.

D'un autre côté, l'époque paléolithique a duré une incommensurable série de siècles; il n'est donc pas étonnant que les types se trouvent modifiés suivant les localités et suivant les âges.

Quant à l'ancienneté relative, on a trouvé dans tous ces gisements les animaux éteints, tels que le grand ours des cavernes, le mammouth, le rhinocéros *ticorhinus*, le grand félin des cavernes, etc., etc., à l'exception toutefois de Sauvigny, quant à présent.

La taille des instruments, faite sur les deux faces, ne me paraît pas non plus une preuve de plus grande ancienneté. On verra plus loin, par la description de nos différents types, que la taille sur les deux faces n'est pas plus commune que la taille éclatée d'un côté. Tous les types présentent ces deux formes, et on ne peut les regarder comme étant d'époque différente.

Ce n'est donc pas un caractère; je pense que l'examen des silex de Sauvigny le prouvera surabondamment.

On taillait et on éclatait à l'âge du mammoth. Les premiers hommes qui ont taillé le silex se sont vite aperçus de la propriété et de la facilité de cette pierre de se fendre en éclats conchoïdes.

En résumé, si nos déterminations sont exactes, le paléolithique primitif se trouvera représenté :

Dans les profondes alluvions quaternaires, par le Saint-Acheul ;

Dans certaines grottes et alluvions des bas niveaux, par le Moustier,

Et enfin, dans les alluvions limoneuses et superficielles, par Sauvigny.

Indépendamment des plateaux tertiaires, où se trouvent souvent mélangés des silex de toutes les époques, tels que le Grand-Pressigny, etc.

DESCRIPTION DES SILEX.

EXPLICATION DES PLANCHES.

On connaît le prix élevé des planches pour ces sortes de publications. Aussi, en me concédant quinze planches, la Société nivernaise, vu ses ressources bornées, a fait en ma faveur un grand sacrifice dont je lui suis profondément reconnaissant.

J'ai tâché de faire figurer les principaux types, surtout ceux qui caractérisent le type de Sauvigny; mais il m'en reste encore un grand nombre dont je donnerai une courte description.

Les planches, faites par un artiste habile, mais peu accoutumé à ces sortes de travaux, laissent quelquefois à désirer. D'un autre côté, le format du *Bulletin* de la Société nivernaise ne nous a pas toujours permis de représenter les objets de

grandeur naturelle ; aussi nous en donnerons l'exacte mesure dans nos descriptions.

HACHES ET INSTRUMENTS HACHETTIFORMES.

Planche 1^{re}, n° 1. — Cette hache, ou plutôt massue, est le représentant à Sauvigny des haches de Saint-Acheul. Cependant elle en diffère notablement. Les haches de Saint-Acheul sont en général assez aplaties, taillées régulièrement sur les deux faces et terminées d'un côté par une pointe plus ou moins aiguë, de l'autre par un tranchant demi-circulaire.

Les haches de Sauvigny sont épaisses, presque globuleuses, offrant une pointe courte et obtuse d'un côté et de l'autre un large tranchant convexe, irrégulier, relevé dans son milieu.

Les deux faces sont également bombées et grossièrement taillées à moyens éclats.

Il y en a de toutes tailles ; les moyennes, les plus communes, ont environ 12 cent. dans leur longueur sur 10 cent. de largeur. Il y en a de petites et de très-grosses ; mais, par exception. J'en possède une taillée grossièrement qui pèse deux kilos et demi.

Quelques-unes sont plus arrondies et conduisent aux disques dont nous parlerons plus bas ; d'autres, au contraire, sont plus allongées et pour ainsi dire pentagonales. La courbe antérieure se divisant en trois parties.

Il me paraît impossible d'emmancher ces massues. Ce type me paraît inédit et devra servir à caractériser en partie le type de Sauvigny.

Planche 1^{re}, n° 2. — Cette hache est semblable à la précédente ; elle en diffère en ce que le dessous est plat et formé soit par un large éclat, soit par plusieurs moyens éclats. On verra plus bas que la plupart des types sont indifféremment taillés sur les deux côtés ou offrent une surface lisse sur un des côtés. Ce qui démontrerait, ainsi que je l'ai déjà dit plus haut, qu'à la même époque on éclatait ou taillait indifféremment des deux côtés.

Elles sont bien de la même époque.

Planche 2, n° 2. — Hache allongée, assez régulière, pentagonale, une extrémité en pointe allongée, l'autre tranchant transversal, plate en dessous, arête en dessus partant de la pointe et se divisant pour encadrer le tranchant.

Longueur, 16 cent.; largeur moyenne, 8 cent.

Il y en a de plus petites.

Planche 3, n° 1. — Hache quadrilatère, à tranchant transversal, sommet épais, irrégulièrement quadrilatère, le dessous plat, formé d'un seul éclat, le dessus taillé à facettes quadrilatères irrégulières, très-curieuse hache, grandeur naturelle.

Planche 3, n° 2. — Quadrilatère, allongée, plate en dessous, d'un seul éclat, légèrement convexe en dessus, avec deux arêtes latérales, tranchant légèrement convexe, bien ménagé, patine blanche, opaque, épaisse, — grandeur naturelle.

Planche 3, n° 3. — Aplatie et légèrement concave en dessous, rendue prismatique en dessus par une arête se divisant par un éclat concave qui détermine le tranchant, — bords taillés, sinueux, — sommet tronqué, patine brune luisante. — Grandeur naturelle.

DISQUES OU HACHES DISCOÏDALES.

Ce type est des plus curieux ; les divers échantillons varient singulièrement de taille et de forme ; il y en a environ dix variétés différentes, plus ou moins rondes, plus ou moins allongées.

La première et la plus grosse ressemble exactement, au premier abord, aux disques acheuléens ou moustériens qui ont été souvent figurés. Cependant, en l'examinant avec soin, on voit qu'elle n'est pas ronde ; il y a un sommet tronqué ; de ses angles partent deux lignes qui viennent rejoindre le tranchant et former pour ainsi dire une figure pentagonale ; la moitié antérieure formant le tranchant est demi-circulaire.

Largeur, 10 cent.; longueur, 9 cent.

Planche 4, figure 1^{re}. — Cet échantillon prend davantage la forme de hache, en ce que le sommet se prolonge un peu. Le dessous est légèrement convexe et enlevé d'un seul éclat. — Grandeur naturelle.

Planche 4, figure 2. — Grandeur naturelle. — Plat en dessous par plusieurs retailles, très-convexe en dessus; les deux côtés un peu élargis et le tranchant un peu allongé. Très-joli et curieux échantillon.

Il conduit au n° 3 (*planche 4*), grandeur naturelle, dont le dessous est également aplati, mais dont les côtés en ailes lui donnent un peu la forme de trèfle; sommet tronqué, tranchant horizontal plus large que dans le précédent.

Ces disques sont des haches dont la forme procède des grosses haches ou massues (*planche 1^{re}*), de même que dans ces derniers le tranchant est souvent interrompu au milieu par un éclat qui le rend sinueux et en forme d'accent circonflexe.

HACHES TAILLÉES A GRANDS ÉCLATS.

Planche 6, figure 2. — Cette superbe hache, offrant la forme de nos haches d'abordage, a une pointe assez effilée d'un côté, qui va s'élargissant en un large tranchant convexe. Sur les deux faces ce tranchant se trouve fait par l'enlèvement d'un ou deux grands éclats. Ce tranchant est vertical.

Longueur, 16 cent. ; largeur du tranchant, 14 cent. ; pèse 1 kilog. 200 gram.

Planche 6, figure 1^{re}. — Grandeur naturelle. — Forme de nos haches de fer. Une extrémité épaisse et irrégulièrement quadrilatère, tranchant large et droit, vertical, formé par un grand éclat sur chaque face. Épaisse patine blanche. Paraît avoir subi l'action du feu.

Il est à remarquer que ces deux haches offrent les formes des haches de fer de nos jours ; cela montre combien l'homme a conservé, à travers les siècles, ses types de fabrication et ses coutumes.

Cette dernière hache conduit aux suivantes, qui affectent plutôt la forme de coin.

Planche 5, figure 3. — Grandeur naturelle. — Cette petite hache ou coin est à peu près un quadrilatère allongé. Le dessous est plat, le dessus taillé en éclats longitudinaux. Le sommet, tronqué et épais, présente l'ensemble d'un coin, à tranchant un peu élargi.

Un autre échantillon est un peu plus gros; il a un sommet aplati, large, épais et un tranchant rétréci.

Je regarde ces instruments comme des coins.

HACHETTES.

Je placerai en première ligne une jolie hache, ovale, plate en dessous, convexe en dessus. Une moitié est grossièrement taillée, destinée à recevoir le manche. L'autre moitié, au contraire, taillée avec soin, présente un tranchant circulaire bien ménagé.

Longueur, 11 cent. ; largeur, 7 cent.

Planche 7, figure 1^{re}. — Grandeur naturelle. — Jolie hachette allongée, étroite à une extrémité, et s'élargissant insensiblement jusqu'à l'autre, qui est convexe mais peu large. Taille à moyens éclats sur les deux faces.

Le dessous est un peu aplati. Il y en a de plus larges; leur forme est en général un peu irrégulière.

Planche 7, figure 4. — Hachette ovale, globuleuse, à sommet tronqué, deux faces convexes taillées avec soin à petits éclats, bords tranchants, finement retaillés sur tout le pourtour. Ce spécimen, figuré de grandeur naturelle, est le plus petit, mais le mieux taillé de tous ceux que j'ai trouvés. Il est figuré de grandeur naturelle. Il y en a de différentes grandeurs. L'un a 8 cent. de long sur 6 de large.

Planche 7, figure 3. — Grandeur naturelle. — Silex ovale, allongé, plat en dessous, convexe en dessus, avec un sommet central d'où partent en rayonnant les arêtes des éclats; les deux extrémités sont circulaires et médiocrement tranchantes, ainsi

que le pourtour. — Taille à moyens éclats en dessus et d'un seul éclat en dessous. Il y en a de différentes tailles. Le plus grand a 11 cent. de longueur sur une largeur de 6 cent.

Planche 9, figure 3. — Cette curieuse pièce ressemble à certaines haches lancéolées de Saint-Acheul ; une de ses extrémités, étroite et allongée, se prolonge en une pointe d'une longueur de 6 cent et est légèrement arrondie, puis à sa base elle s'élargit jusqu'à l'autre extrémité, qui devrait peut-être être demi-circulaire, mais qui est irrégulière et d'une taille imparfaite.

Le dessous est lisse, enlevé d'un seul éclat. Le dessus présente une arête longitudinale qui le rend prismatique. La pointe est retailée avec soin sur les bords.

Exemplaire unique. — Longueur, 16 cent. ; plus grande largeur, 9 cent. Cet outil me paraît être une tarière.

Planche 7, figure 2. — Grandeur naturelle. — Cette petite hache ressemble à la précédente, mais elle est beaucoup plus courte, à l'exception de la pointe qui est très-longue et forme à elle seule les deux tiers de l'instrument ; elle se termine de l'autre côté en un renflement qui lui donne l'aspect d'une petite hache lancéolée. — Taillée à moyens éclats sur les deux faces. — L'emmanchement était facile.

Je mentionnerai, en terminant, un instrument en forme de hache. Sommet tronqué, étroit, côtés s'élargissant jusqu'au tranchant, qui est un peu arrondi et assez épais, face inférieure lisse, d'un seul éclat, avec bulbe de percussion, face supérieure avec deux arêtes irrégulières. Plutôt un gros grattoir qu'une hache.

Longueur, 11 cent. ; largeur au tranchant, 7 cent.

Autre des mêmes dimensions et forme que la précédente, mais très-mince et ayant le tranchant très-fin. Jolie hachette, dessous lisse, avec bulbe de percussion, dessus irrégulièrement taillé.

POINTES ET LANCES.

Planche 8, figure 1^{re}. — Ce remarquable instrument a quelque analogie avec le type de Saint-Acheul, mais ce n'est pas une hache ; la pointe est tronquée, mais devait être assez aiguë. La base est large, droite, et ne paraît pas avoir été taillée ; elle est recouverte d'un cortex rugueux ; les deux bords sont tranchants, bien taillés ; les deux faces, légèrement convexes, sont taillées à moyens éclats.

Silex opaque, jaune-pâle, paraissant avoir été exposé au feu. Cette arme était probablement une lance à main, de même que les massues. Son emmanchement me paraît difficile. Elle faisait l'office de poignard.

En tenant compte de la pointe tronquée, cette lance devait avoir environ 16 cent. de longueur ; largeur de la base, 10 cent.

Planche 8, figure 2. — Cette forte pointe se rapproche aussi des formes de Saint-Acheul, mais ne peut être considérée comme une hache. Sa forme régulière est celle d'une lance ; elle est régulièrement taillée des deux côtés à moyens éclats. Sa forme générale est amygdaloïde. Elle a probablement été pourvue d'un manche. Elle est en caillou jaune et opaque.

Longueur, 13 cent. ; largeur, 8 cent.

Planche 9, figure 1^{re}. — Cette lance est celle qui se rapproche le plus du type amygdaloïde de Saint-Acheul. Elle est taillée en dessus et en dessous à moyens éclats. Une des faces est un peu plus aplatie que l'autre ; bords sinueux, tranchants, pointe un peu mousse, en ogive ; autre extrémité épaisse, mais susceptible d'être emmanchée.

Longueur, 12 cent. ; largeur, 7 cent.

A côté de celle-ci se place une belle lance très-acheuléenne, un peu amygdaloïde, aplatie, mais taillée sur les deux faces. La pointe est ovalaire. Le talon, aminci par un éclat, est susceptible d'être emmanché.

Longueur, 10 cent.; largeur, 5 c. 1/2.

Autre semblable, mais à talon rétréci et à pointe presque arrondie, plate, taillée des deux côtés.

Autre plus petite, très-régulièrement taillée à petits éclats. Le talon très-étroit et rétréci, pointe mousse, ogivale.

Est-ce bien une lance?

Longueur, 9 cent.; largeur, 4 cent.

Planche 11, figure 2. — Très-singulière lance, convexe en dessus, concave en dessous, et retaillée sur toute la surface en petits éclats conchoïdes, formant de petites cavités arrondies qui lui donnent un aspect particulier; ovale, pointe assez aiguë, talon arrondi.

Longueur, 10 cent.; largeur, 7 cent.

Les types de lances qui vont suivre sont de plusieurs grandeurs et de plusieurs types, mais toutes sont planes en dessous, par le détachement d'un grand éclat, avec bulbe de percussion; elles se rapprochent ainsi du type moustérien. La partie supérieure, au contraire, présente le plus souvent une arête qui se bifurque vers la base, probablement pour amincir cet endroit et lui permettre d'entrer dans le manche.

On peut en distinguer trois types principaux: le premier, large, triangulaire, rappelle le type du Moustier; d'autres, au contraire, sont allongées, et enfin le troisième type est court, épais et prismatique.

1° *Type moustérien (planche 10, figure 1^{re}).* — Ressemble par la taille et la forme à une hache acheuléenne; mais elle est plate en dessous et présente une arête supérieure, se bifurquant à sa partie moyenne. La pointe est obtuse, presque arrondie; l'autre extrémité est imparfaite et grossièrement taillée.

Longueur, 10 cent.; largeur, 8 cent.

Planche 10, figure 2. — Très-voisine de la précédente, un peu plus petite et à pointe plus aiguë, une seule arête en dessus. L'autre extrémité, ou talon, amincie par deux éclats et échancrée, est plus régulière que la précédente.

Longueur, 9 cent.; largeur, 7 cent.

Je rapprocherai de ces types plusieurs autres pointes triangulaires, larges à la base, à pointe plus ou moins obtuse. Arête à la partie supérieure, simple ou bifurquée, quelquefois taillée à petits éclats sans arêtes. Bords quelquefois festonnés.

Planche 10, figure 3. — Grandeur naturelle. — Très-jolie lance, régulière, très-aplatie, allongée, plate en dessous et taillée en dessus, sans arête notable, retournée sur les bords.

Paraît moins ancienne par sa perfection, de même que la suivante.

Planche 11, figure 3. — Grandeur naturelle. — Elle est plus étroite, deux arêtes avec des éclats transversaux.

Planche 9, figure 2. — Lance de la taille des précédentes. Deux arêtes dorsales. Un des côtés est échancré par deux éclats qui déterminent deux fortes dents obtuses. — Cette particularité a été mal rendue dans le dessin.

Les deux types suivants n'ont point été figurés. Le premier est robuste, épais, prismatique, à pointe aiguë et solide; le talon imparfaitement taillé, comme dans la plupart des pointes.

Le même type, d'une exécution tellement soignée que je l'ai pris un moment pour une pointe de l'âge de la pierre polie. Mais le dessous est lisse et éclaté, et la grosse extrémité ne présente ni soie ni aucune facilité pour l'emmanchement. L'arête dorsale est arrondie à petits éclats. — Joli silex véritable, veiné de blanc.

La longueur de ces deux lances est de 8 cent.; largeur moyenne, 4 et 5 cent. Je possède, en outre, plusieurs autres types très-primitifs, d'une fabrication grossière. Ce sont des pointes aiguës, allongées et solides, de diverses formes.

D'après ce qui précède, on voit que les habitants primitifs de Sauvigny étaient bien armés. Les massues, haches, avec ou sans manche, les lances de toutes sortes étaient abondantes. Les armes de jet, arcs, etc., étaient au contraire rares, si l'on en juge par le petit nombre de pointes de flèches qu'on rencontre. Il peut se faire aussi que ces instruments soient plus difficiles à trouver, à cause de leur ténuité. Toutefois, ceux que j'ai rencontrés étaient d'une certaine taille; ils me paraissent plutôt

destinés à armer des javelines qui devaient être lancées à la main.

Les formes varient : il y en a d'aiguës, d'autres en forme de feuilles, étroites à la base, larges au sommet et à pointes obtuses ; d'autres ressemblent à de petites lames de couteau, dont le sommet aigu est recourbé d'un côté, soit à droite, soit à gauche. Il ne m'a pas été possible de les faire figurer.

Nous allons maintenant décrire les outils ; leur nombre est tout aussi considérable que celui des armes, et leurs formes très-variées, ce qui prouve que les massues, lances et autres instruments en bois dur, os, corne, etc., jouaient un grand rôle. De là la multiplicité des outils pour travailler ces matières.

La première série qui s'offre à nous est celle des instruments auxquels on a donné le nom de racloirs. Ce type, à Sauvigny, varie beaucoup. Les véritables racloirs moustériens ne s'y trouvent pas ; ils sont beaucoup plus perfectionnés et affectent plusieurs formes. Le premier (*planche 13, figure 2*), que j'appellerai hache-racloir, est mal représenté ; il est ovale, dos épais et rugueux, tranchant circulaire bien ménagé, taillé à éclats sur les deux faces. C'est un racloir perfectionné. Il y en a de plusieurs tailles. Le plus grand a 10 cent. dans son plus grand diamètre, sur une largeur de 7 cent. — Le plus petit de 6 sur 4.

Planche 13, figure 1^{re}. — Après la hache-racloir ou racloir ovale, vient le racloir quadrilatère ; il est de forme carrée. Trois bords sont tranchants, l'autre est épais et grossier. Le dessous uni avec un fort bulbe de percussion. Le dessus taillé à grands éclats. C'est le racloir moustérien perfectionné.

Longueur, 8 cent. ; largeur, 7 cent.

Planche 13, figure 4. — Racloir en croissant, type tout à fait particulier, forme d'un croissant plus ou moins arrondi, circonférence tranchante, bord supérieur épais, échancré plus ou moins largement, face inférieure aplatie, face supérieure convexe, faite d'un seul éclat, bords retaillés. Celui qui est représenté a 12 cent. de large sur 9 de haut. Il y en a de plus grands.

Je rattache à cette forme de petits racloirs arrondis, à l'exception d'une partie tronquée, taillés d'un seul éclat, tranchants sur tout leur contour ; une face est plane, l'autre au contraire convexe ; c'est celle qui a été éclatée ; le tranchant est très-fin ; il y en a de très-petits ; ce sont de véritables éclats, mais leur forme est bien intentionnelle.

Viennent ensuite les racloirs ailés.

Planche 14, figure 4. — Ces outils ont une forme quelque peu arrondie, sommet et base tronqués ; de chaque côté les bords tranchants, s'élargissent à partir du sommet, ce qui leur donne une forme ailée. Le dessous est lisse avec le bulbe de percussion. L'autre face présente une légère arête dans son milieu. Les côtés sont plus ou moins taillés.

Plusieurs autres petits modèles se rattachent plus ou moins à ce type. Ces petits instruments me paraissent destinés à polir le bois ou la corne.

Je rattache aussi aux racloirs certains instruments à dos épais, à lame étroite et allongée, à tranchant grossier ou dentelé, semblable à une lame de couteau ; c'est le racloir allongé, peut-être des couteaux ou scies grossières.

GRATTOIRS.

Planche 14, figure 1^{re}. — Grandeur naturelle. — Ce joli outil parfaitement taillé est le passage des racloirs aux grattoirs. Il est arrondi avec une extrémité en pointe obtuse, dessous conchoïde d'un seul éclat, le dessus légèrement convexe. Très-finement taillé et tranchant dans tout son pourtour. Très-peu épais (grattoir concave).

Je dois citer ici en première ligne un instrument qui se rapproche le plus de celui auquel on donne ordinairement le nom de grattoir et qui est de l'époque de Solutré et de la Madeleine. Toutefois, le nôtre est plus grossier et plus primitif. Il est rare. Des deux échantillons que je possède, l'un a son tranchant et son sommet infléchis à droite, l'autre à gauche. Le dessous est une cassure conchoïde à un seul éclat. Le dessus

est épais, prismatique, avec arête longitudinale, tranchant sur les deux bords, une extrémité tronquée et me paraissant destinée à être emmanchée ; l'autre irrégulièrement arrondie, terminée par une légère pointe infléchie à droite.

Longueur, 10 cent.; largeur, 3 cent.

Planche 14, figure 5. — Grandeur naturelle. — Le deuxième type, assez nombreux, se rapproche du grattoir des Esquimaux, souvent figuré. Seulement il est plus allongé. Extrémité arrondie et tranchante, deux bords parallèles et tranchants. Autre extrémité un peu élargie, peut-être destinée à recevoir un manche. Face inférieure plane. Face supérieure traversée par une arête longitudinale se fondant à l'extrémité arrondie.

Planche 14, figure 3. — Grandeur naturelle. — Une variété plus petite de ce grattoir porte au milieu de l'extrémité arrondie une petite échancrure qui me paraît avoir été faite à dessein. Cette extrémité me paraît aussi plutôt carrée, arrondie sur les angles.

Indépendamment de ces types, qui sont les plus communs et les plus connus dans tous les gisements, on trouve à Sauvigny des outils arrondis ou allongés, mais dont la partie tranchante est toujours arrondie. On peut les regarder indifféremment comme grattoirs ou racloirs.

J'ai également fait figurer (*planche 14, figure 2*, grandeur naturelle) un couteau-grattoir à double tranchant, pièce rare et curieuse, plat et légèrement convexe en dessous, prismatique en dessus. La moitié inférieure paraît servir de manche.

OUTILS DIVERS, CISEAUX, GOUGES, ETC.

La plupart de ces outils consistent en une tige allongée, étroite, le plus souvent prismatique ou arrondie, plate en dessous, et terminée par un tranchant plus ou moins large, droit ou arrondi. Voici les principaux :

Planche 12, figure 1^{re}. — Forme de hachette allongée, taillée sur les deux faces, qui sont légèrement convexes. Les deux extrémités présentent un tranchant arrondi, plat d'un

côté, un peu convexe de l'autre. Il n'y a pas de symétrie pour les deux extrémités; tandis que l'une est aplatie d'un côté, l'autre présente le même côté convexe, et *vice versa*.

Deuxième type. — Ciseau simple. — Ce ciseau, plat, à tranchant droit, ressemble à une pointe de lance dont l'extrémité aurait été tronquée et transformée en un mince tranchant. Face inférieure plane. Face supérieure présentant deux arêtes parallèles. Le tranchant a une largeur de 2 cent. $1/2$. Il n'est pas complètement horizontal, mais un peu oblique. L'extrémité opposée est large et tronquée.

Longueur, 9 cent. $1/2$; largeur, 5 cent.

Planche 12, figure 4. — Ciseau ou gouge. — Silex allongé, étroit; solide, plat en dessous, rugueux et arrondi en dessus. Arête médiane irrégulière, terminée par une pointe circulaire assez aiguë et paraissant destinée à faire des rainures dans du bois. L'autre extrémité est assez grossièrement taillée.

Longueur, 12 cent. $1/2$; largeur, 3 cent.; largeur de la pointe, 1 cent. $1/2$.

Planche 12, figure 3. — Grandeur naturelle. — Etroit, allongé, d'une largeur égale partout. Plat en dessous, prismatique en dessus. Une seule extrémité tranchante et arrondie. Diffère du précédent par la largeur de la partie tranchante, qui est de 3 centimètres.

Planche 12, figure 2. — Grandeur naturelle. — Très-curieuse pièce, forme hachette allongée. Une arête traverse les deux faces, qui sont taillées assez finement. L'extrémité la plus étroite est arrondie et un peu tranchante; l'autre, un peu plus large et demi-circulaire, présente dans son milieu un petit appendice arrondi et tranchant. (Type unique.)

Indépendamment de ces principaux types d'outils, il y en a d'autres qui s'y rattachent par la forme et en diffèrent plus ou moins par la taille et la forme du tranchant, mais qui toutes paraissent destinées à façonner le bois et autres matières; d'autres enfin dont la forme bizarre n'indique en rien la destination et dont la description est des plus difficiles.

Je ne dois pas oublier de mentionner ici un outil des plus

Fig. 1.

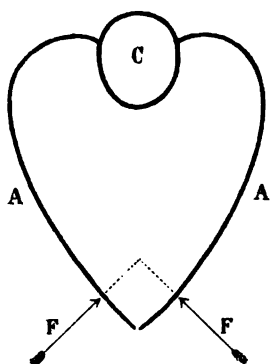


Fig. 2.

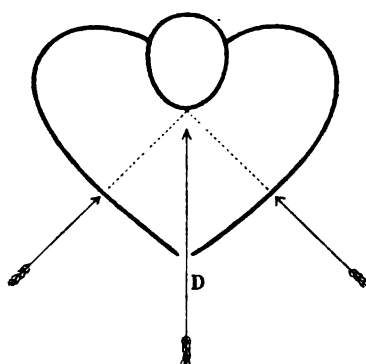


Fig. 3.

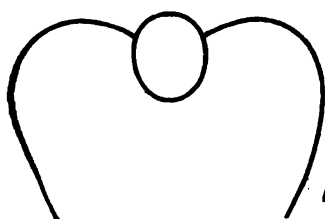
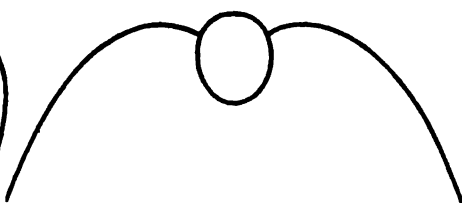
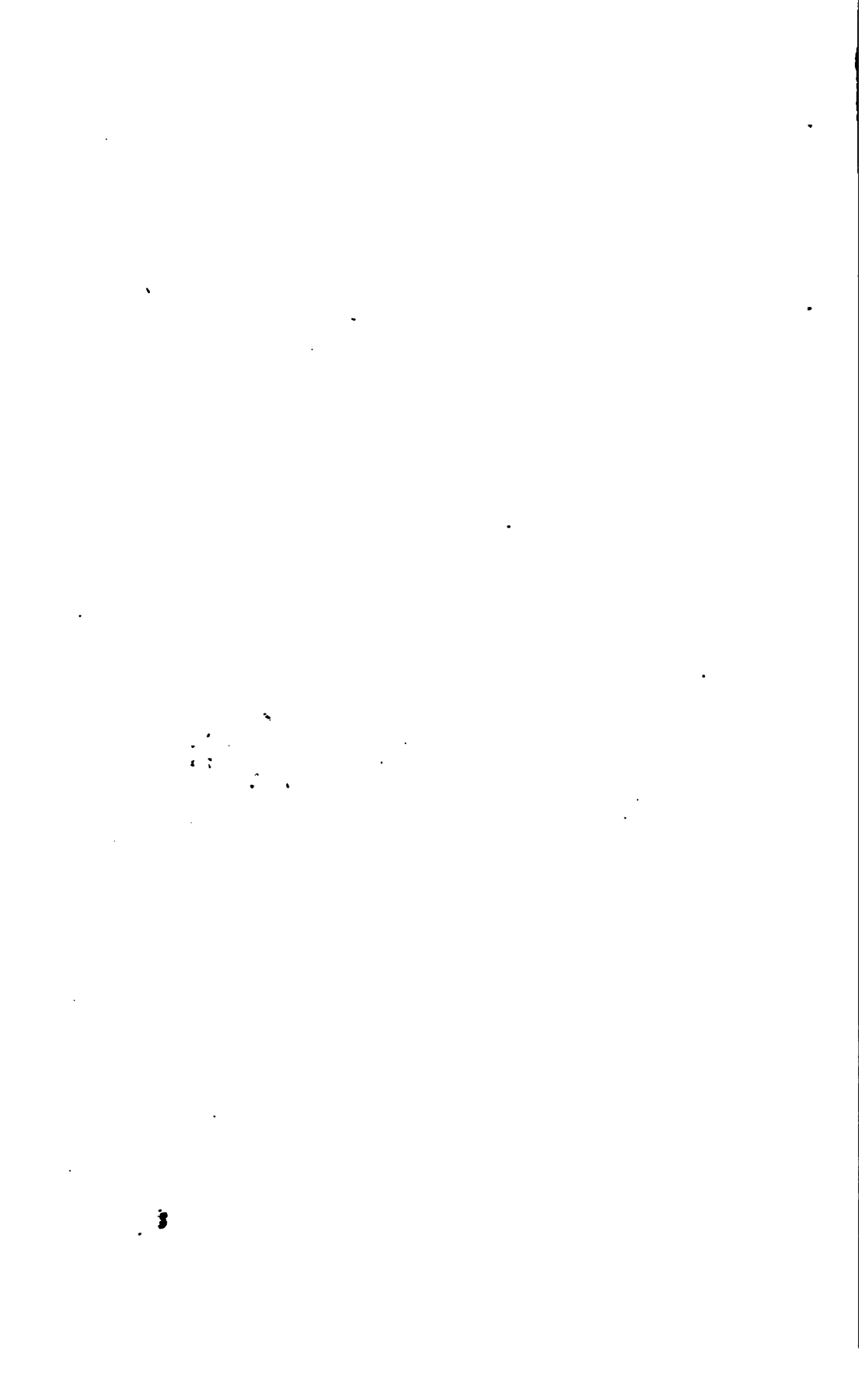


Fig. 4.





curieux, trouvé trop tard pour être dessiné. C'est un couteau à talon, analogue aux haches ainsi nommées ; il a 12 cent. de long sur une largeur moyenne de 6 cent. Le tiers inférieur présente le talon, arrondi, rugueux ; les deux autres tiers forment la lame, qui est épaisse et droite sur le côté opposé au tranchant, qui, lui, est un peu recourbé et sinueux. (Pièce unique.)

PERÇOIRS.

Je n'ai pu faire figurer les différents types de perçoirs ; ils ne sont pas en grand nombre et ne paraissent pas présenter des types bien déterminés de forme et constamment reproduits. Leur forme, tout en variant, se borne toujours à une pointe plus ou moins allongée, arrondie ou aplatie, quelquefois recourbée à droite ou à gauche.

La partie tenue à la main ne paraît pas avoir de forme bien déterminée.

NUCLEI ET PERCUTEURS.

Les *nuclei* sont en assez grand nombre, mais aucun ne présente ces lignes allongées d'où l'on détachait des lames ou couteaux. Ils sont généralement petits par la même cause. Il y a pourtant des rognons de silex d'assez grande taille ; quelques-uns, de forme arrondie, paraissent destinés à servir de percuteurs. Ces derniers sont assez nombreux. D'abord *nucleus*, puis s'arrondissant peu à peu par les chocs multipliés ; il y en a de toutes tailles, et même de très-petits.

La forme varie aussi ; elle est quelquefois allongée, mais de forme à bien tenir dans la main. D'autres enfin ont atteint, par l'usage, la forme tout à fait arrondie.

J'ai dit plus haut que le gisement de Sauvigny se distinguait par la grande taille de certaines pièces ; le nombre en est cependant restreint quant à présent. Voici les principaux :

1° Une grosse hache du type massue, assez semblable aux deux haches de la planche 1^{re} ; elle est grossière et pèse 2 kil. 1/2.

Silex opaque paraissant avoir subi l'action du feu.

Longueur, 18 cent.; largeur, 16 cent.

2^e *Planche 15, figure 4.* — Diffère de la précédente par sa forme quadrangulaire. Sommet tronqué, aplati, dessous d'un seul éclat, dessus prismatique. Une forte arête se divise en deux vers le milieu, et vient former le tranchant qui est large, épais, très-obtus. Plutôt massue ou marteau que hache, et peut-être inachevé.

Longueur, 15 cent.; largeur, 9 cent.; poids, 1 kil. 2 hect.

3^e Autre type unique, très-curieux. Hache allongée, plate en dessous, convexe et épaisse en dessus. D'un côté, une extrémité large, arrondie, tranchante; de l'autre, un épais et large talon arrondi.

Longueur, 16 cent.; largeur, 9 cent.; poids, 1 kil. 360 gr.

4^e Cet autre instrument présente quatre faces allongées, irrégulièrement quadrilatère, un sommet à talon, un tranchant carré et tronqué, plutôt un marteau qu'une hache.

Longueur, 18 cent.; largeur, 8 cent.; poids, 1 kil. 150 gr.

LANCES.

Planche 15, figure 2. — Représente une énorme pointe de lance de forme losangique. Le dessous est aplati; le dessus présente une arête longitudinale dans toute sa longueur. La pointe est tronquée. Cet instrument est-il une pointe destinée à être tenue à la main, ou bien un outil d'agriculture à l'aide duquel on pouvait faire des trous en terre, ou enfin un coin destiné à fendre des arbres?

J'en possède deux identiques.

Longueur, 22 cent.; largeur, 13 cent.; poids, 1 kil. 325 gram.

Autre lance, plate en dessous, irrégulièrement convexe en dessus, pointe un peu infléchie à gauche, type acheuléen.

Longueur, 19 cent.; largeur, 9 cent.

Autre dont les deux faces sont taillées à moyens éclats, pointe tronquée, type acheuléen.

Longueur, 16 cent.; largeur, 9 cent.

Planche 15, figure 1^{re}. — Énorme racloir ou couperet, dos épais de 6 cent. 1/2, tranchant bien ménagé.

Longueur, 18 cent.; largeur, 10 cent.; poids, 1 kil. 125 gram.

Planche 15, figure 3. — Autre couperet ou couteau, tranchant, bien ménagé.

Longueur, 20 cent.; largeur, 9 cent.; épaisseur du dos, 5 cent.

Silex de forme ovoïde-cylindrique, un peu aplati, arrondi aux deux extrémités, taillé en dessus et en dessous à moyens éclats concaves, espèce de massue ou marteau.

Longueur, 18 cent.; largeur, 11 cent.; poids, 2 kil. moins 150 gram.

Je dois mentionner aussi un large disque aplati sur ses deux faces, à peu près arrondi, taillé à moyens éclats, présentant une série de petites concavités. Paraît avoir subi l'action du feu. Je le regarde comme une pierre de foyer sur laquelle on faisait peut-être cuire les aliments. Son diamètre est de 27 cent., sa circonférence de 84 cent., son épaisseur d'environ 6 cent. Pèse au moins 6 kil.

J'en possède deux exemplaires.

Le terrain quaternaire de Sauvigny vient jusque sur le milieu des collines qui bordent la Loire; c'est là sa limite. L'alignement de démarcation d'avec les argiles tertiaires est très-visible et parfaitement limitée. Là on ne trouve plus de silex meulière, mais des cailloux plus ou moins roulés, opaques, le caillou des routes, en un mot, au milieu desquels j'en ai rencontré quelques-uns taillés et offrant les formes les plus primitives. Il m'a fallu en trouver plusieurs du même type et former une série, pour être convaincu que j'avais bien réellement devant les yeux des ouvrages de l'homme.

Je citerai en première ligne la singulière hache figurée *planche 5, figure 1^{re}*. Qu'on se figure un caillou ovale. Un choc l'a pour ainsi dire fendu en deux, et formé une base unie,

légèrement concave; un autre choc a déterminé en dessus un tranchant oblique et transversal. J'en possède sept ou huit échantillons de toute taille.

Le plus grand a 13 cent. de long sur une largeur de 8 cent.

Le plus petit offre 6 cent. de long sur 3 de large.

2° La lance figurée *planche 8, figure 2* en provient également (silex jaune opaque).

3° Une petite hache ou marteau. (*Planche 5, figure 2.*) Face inférieure lisse, face supérieure prismatique, une arête venant jusqu'à la ligne courbe, qui détermine un tranchant très-obtus.

Enfin plusieurs autres outils, mais tellement primitifs que je ne pourrai en aborder la description que lorsque j'aurai des séries bien complètes ne laissant aucune place au doute

CRÉCY-SUR-CANNE.

Depuis ma découverte du gisement de Sauvigny, je n'ai pas manqué d'explorer les terrains quaternaires toutes les fois que j'en ai eu l'occasion. Ces recherches, quoique peu prolongées, ont été suivies de succès. C'est ainsi qu'à Crécy-sur-Canne j'ai trouvé dans un champ dont le sol était analogue à celui de Sauvigny (limon sableux mélangé de silex opaques) quelques outils dont la forme me paraît offrir la plus grande analogie avec les silex de Sauvigny.

Ces recherches, que je compte reprendre quelque jour, m'ont donné :

1° Une hache assez volumineuse (*planche 2, figure 1^{re}*), allongée, irrégulièrement quadrilatère, taillée sur les deux faces. L'extrémité la moins large légèrement arrondie, tranchant obtus. L'autre extrémité est plus large et présente un tranchant transversal.

Longueur, 15 cent.; largeur moyenne, 8 cent.

2° Une petite hache ou marteau semblable à la figure 2 de la planche 5, plus petite et mieux faite.

3° Deux belles pointes de lances, plates en dessous, légèrement concaves, double arête en dessus, très-bien taillées, plus allongées que le type du Moustier. L'une d'elles est courbée à la pointe, l'autre est figurée (*planche 11, figure 1^{re}*) de grandeur naturelle.

4° Une belle pointe, large, triangulaire, plate en dessous, deux arêtes en dessus. L'analogue se trouve dans les carrières de Levallois, près Paris, et a été figurée par M. Reboux.

5° Enfin, plusieurs autres pointes se rapprochant du type du Moustier.

MARZY. — MAGNY. — CHEVENON.

Les environs de Nevers offrent aussi des quaternaires limonneux, entre autres la commune de Marzy. Mon excellent confrère, M. le docteur Subert, a trouvé dans cette localité plusieurs ébauches de pointes et de haches d'un type très-primitif. Dans une course faite en sa compagnie dans cette direction, j'ai recueilli le superbe grattoir que j'ai fait figurer réduit (*planche 13, figure 3*). — Je lui conserve ce nom de grattoir, quoique son volume l'éloigne sensiblement des instruments de ce genre, de l'époque de Solutré et de la Madeleine. Seulement, comme ces derniers, il est plat en dessous et offre une extrémité arrondie. C'est une pièce massive, rendue prismatique par une forte arête médiane; l'autre extrémité est tronquée. Il pèse 625 grammes.

Longueur, 15 cent.; largeur, 8 cent.; épaisseur, 4 cent.

M. le docteur Subert a également trouvé des silex taillés, en petit nombre jusqu'à présent, au Chaumont, commune de Chevenon. Enfin, mon fils a trouvé, sur la commune de Magny, un grattoir du même type que ceux de Marzy. Il est à croire que ces localités, bien explorées, donneront des moissons abondantes.

De sorte qu'il pourrait bien se faire que le type de Sauvigny devint, en se généralisant, le type nivermois.

Je signale avec plaisir ces localités à l'attention de plusieurs de nos collègues amateurs des silex taillés ; ils pourront et devront examiner ces localités avec chance de succès.

Je leur indiquerai aussi, d'après la carte de M. Ébray et celle de l'état-major, les localités suivantes comme contenant des alluvions quaternaires :

Pougues, Soulangy, Germigny ;

Mèves, environs de Pouilly ;

Mars, environs de Magny, Langeron, Saint-Pierre-le-Moûtier ;

Chantenay, Toury-sur-Jour, sur une grande étendue ;

Sauvigny, Saint-Éloi, Trangy, etc.

CONSIDÉRATIONS

SUR LES POPULATIONS PRIMITIVES DE LA GAULE

ET SUR QUELQUES POINTS DE L'ANTHROPOLOGIE.

I.

D'après tous les spécimens de l'industrie humaine que nous venons de décrire, on peut conjecturer qu'une population nombreuse habitait, dans les temps préhistoriques, le territoire de la petite commune de Sauvigny-les-Bois, qui compte à peine cinq cents habitants aujourd'hui. Ainsi, il est à croire qu'aux temps les plus reculés existait une population peut-être plus nombreuse que celle de nos jours.

Les changements géologiques se sont bornés à une couche de limon de peu d'épaisseur et ne couvrant que quelques parties du sol. Tout se réunissait d'ailleurs pour concentrer sur ce point de nombreuses tribus : les forêts qui couvrent encore le

sol, les nombreux ruisseaux dont les diminutifs existent encore aujourd'hui ; les lacs ou vastes étangs, dont celui de Charbonnière est la dernière expression, et qui s'étendaient depuis la Loire jusque dans les vallées de Montigny, et dont on peut encore juger aujourd'hui l'emplacement par les prairies verdoyantes qui leur ont succédé.

Le voisinage de la Loire qui, alors, s'étendait jusqu'aux collines de Chevenon ; enfin, et plus que tout cela, la présence de gisements étendus de silex, qui vont de Sauvigny à La Fermeté, expliquent parfaitement la présence de nombreuses peuplades.

Je ne prétends pas dire que la population des autres parties de la Nièvre était proportionnellement aussi nombreuse. C'est surtout dans les localités où abondait le silex que la population augmentait. Cet objet était alors de première nécessité, et il est probable que les habitants primitifs de Sauvigny en fournissaient à toutes les Amognes, contrée qui en est à peu près dépourvue, et dans un rayon assez étendu.

Ces hommes ne connaissaient pas l'agriculture. Le besoin des animaux domestiques, ces auxiliaires si utiles, ne se faisait pas encore sentir. La chasse et la pêche fournissaient amplement à leurs besoins.

Les nombreux outils de formes si diverses, à tranchant bien ménagé, indiquent un peuple industriel, se livrant à la fabrication d'objets de bois, d'os ou de corne, et à la préparation des peaux qui formaient ses vêtements, et probablement ses habitations.

Mais, il faut le dire, ces haches puissantes et ces nombreuses lances n'étaient pas seulement faites pour le gibier ; il est très-probable que, comme dans tous les pays à l'état sauvage, la guerre existait de tribus à tribus.

Il est à présumer qu'à ces mêmes époques toutes les contrées de la Gaule, aussi favorisées sous le rapport du sol que celle de Sauvigny, étaient aussi très-peuplées.

En jetant les yeux sur l'immense carte de la Gaule qui couvre une des parois du musée de Saint-Germain, et qui représente

toutes les stations préhistoriques : grottes, abris, stations en plein air, et plus tard les dolmens et les tumulus, etc., on est étonné de voir ce vaste pays si peuplé à ces époques lointaines.

Et cependant la totalité des stations préhistoriques est loin d'être connue. Je crois même qu'on n'en connaît qu'une très-faible partie, et que dans peu d'années, aujourd'hui qu'on se livre avec ardeur à ces recherches, on en aura signalé à peu près partout.

Les populations primitives ont traversé de longs siècles dans cet état qu'on a appelé sauvage et dont un grand nombre de pays nous offrent encore les exemples de nos jours.

Les progrès se sont faits lentement, précisément à cause du manque de contact avec des voisins plus avancés en civilisation ; car c'est là ordinairement le point de départ du progrès.

Nous pouvons donc, jugeant du connu à l'inconnu, nous faire une idée assez exacte des mœurs et des habitudes des antiques habitants de la Gaule par ce que nous voyons dans les deux Amériques, en Afrique et dans diverses contrées de l'Océanie.

La comparaison la plus exacte serait peut-être, pour la similitude des mœurs et du genre de vie, avec les habitants des contrées sud et nord de l'Amérique. Là, en effet, les tribus vivent de chasse et de pêche. Le climat a de l'analogie avec celui de l'époque glaciaire et préglaciaire. Les hivers y sont rigoureux. De nos jours les indigènes ont encore peu changé ; seulement, sans être pasteurs et agriculteurs, ils sont arrivés à l'époque de la pierre polie, et ils connaissent certains animaux domestiques, entre autres le chien et le cheval.

Ainsi, de même que les indigènes des deux extrémités de l'Amérique, les peuples primitifs de la Gaule étaient chasseurs, les animaux sauvages étaient fort nombreux, les troupeaux de rennes, de chevaux, de bœufs, suffisaient amplement à tous leurs besoins, de même que les bisons en Amérique et les diverses espèces d'antilopes au sud de l'Afrique.

D'autres peuplades habitant près des bords de la mer, ou les rives des fleuves, se livraient plus spécialement à la pêche.

On a voulu aussi comparer les insulaires de l'Océanie aux anciens habitants de la Gaule. Mais les points de comparaison ne sont pas toujours exacts. Les premiers, en effet, vivent sous un climat doux et tempéré, où le vêtement est à peine nécessaire, où les fruits poussent, pour ainsi dire, sans culture, et où la chasse n'existe pas, les mammifères y manquent absolument. Il n'y a avec les Océaniens que quelques points de ressemblance au nombre desquels il faut citer la guerre, ce grand fléau de l'humanité, et probablement l'anthropophagie.

Il est à présumer, quoi qu'en disent plusieurs ethnologues, que ces populations n'étaient point nomades dans le sens absolu du mot. La disette seule devait les forcer à changer de lieu. Cependant plus tard, à l'époque de la Madeleine, puis de la pierre polie, des communications de peuplade à peuplade existaient, même dans un rayon étendu. Il y avait même un certain commerce. Avant le bronze et le fer, on transportait des blocs de silex et probablement des silex taillés. C'est ainsi que les troglodytes des bords de la Lesse (Belgique) et de l'âge du renne, allaient en Champagne chercher les silex destinés à faire leurs armes, et que dans les Ardennes on trouve le silex de Spiennes apporté là pour les mêmes usages.

Puisque j'ai nommé les troglodytes, je dois dire que, selon moi, il n'y a pas eu de populations n'habitant essentiellement que les cavernes (ces deux mots : nomades et troglodytes, semblent s'exclure) ; par la bonne raison que dans les contrées de la Gaule même les plus favorisées sous ce rapport, les cavernes et grottes ne sont qu'en petit nombre. Il est certain que ces habitations devaient être très-recherchées. Elles offraient des avantages qui devaient être très-appréciés, et leur possession a dû quelquefois être la cause de guerres sanglantes. Mais enfin elles ne pouvaient abriter que quelques individus, quelques familles privilégiées, les chefs probablement. Le reste de la tribu, la masse de la population, se construisait des demeures de bois ou de roseaux, ou campait sous des tentes de peaux.

La plus grande partie de ces cavernes ont été habitées pendant toute la longue période de l'âge de la pierre. On y trouve superposés les ossements des grands animaux éteints, puis ceux du renne, et enfin les objets de la période néolithique et de l'âge du bronze, montrant ainsi les modifications graduelles et non interrompues et les progrès de l'industrie humaine.

Dans le principe, les familles, s'augmentant peu à peu, ont formé des tribus; celles-ci, à leur tour, devenant plus nombreuses et le pays ne fournissant plus une alimentation suffisante, ont dû se scinder et aller occuper des régions voisines. De proche en proche, les différentes contrées de la Gaule se sont ainsi peuplées, puis chacun a eu ses territoires de chasse, sur lesquels les tribus voisines ne pouvaient empiéter; de là les délimitations de territoire et l'origine de la propriété territoriale.

Cet état de choses a duré de longs siècles. Ainsi ont pu à la longue se former ces nombreux petits peuples que nous voyons répandus sur toute la surface de la Gaule au moment de l'occupation romaine.

II.

En contemplant ces vestiges d'un passé si prodigieusement éloigné de nous, la question si ardue de l'origine des peuples de l'Europe s'impose à l'esprit. Tous ceux qui étudient l'antiquité trouvent là un sujet des plus intéressants pour leur réflexions.

Je n'ai point la prétention de traiter ici ces questions si compliquées et qui demanderaient de grands développements; j'en dirai seulement quelques mots d'une manière sommaire, afin de constater l'état de la science anthropologique de nos jours et dans le but seulement de donner une idée de cette science aux personnes de notre société nivernaise qui n'ont pas jusqu'ici tourné leurs études vers les sciences préhistoriques.

L'examen des divers crânes qui ont été trouvés soit dans

les grottes sépulcrales ou les anciennes alluvions a montré qu'il existait à ces époques reculées deux types de forme de crâne qu'on a voulu rattacher à deux races distinctes : les uns ayant le crâne arrondi, à peu près aussi long que large, sont dits brachycéphales; les autres, allongés d'avant en arrière, ont reçu le nom de dolichocéphales. Les uns ne paraissent pas plus anciens que les autres, nonobstant des discussions sur ce sujet.

Un savant anthropologue, le docteur Pruner-Bey, qui jouit, en fait d'appréciation crânienne, d'une autorité et d'une notoriété incontestables, regarde les brachycéphales comme étant de race mongole, et il les appelle Mongoloïdes. Au premier abord, cette idée d'Esquimaux, qui habitent aujourd'hui les régions glacées du Nord avec des troupeaux de rennes, a quelque chose qui séduit l'esprit. On s'est dit : Le renne a disparu après la période glaciaire, ne pouvant plus vivre sous des climats devenus plus chauds. Il a émigré vers le Nord, et l'homme, le Mongoloïde, avec lui. Cela, au premier abord, paraît plausible.

Mais en examinant les faits avec attention on trouve d'abord que dans cette longue émigration, où les troupeaux de rennes auraient dû laisser sur leur route de nombreuses traces de leur séjour et de leur passage, il n'en est rien.

Dans les stations préhistoriques du Danemarck et de la Scandinavie on ne trouve pas trace du renne. Seulement le savant professeur Nilson mentionne des bois de renne trouvés dans des tourbières. Ils n'appartiendraient pas, selon lui, à l'espèce qui existe aujourd'hui dans le Nord et seraient plutôt les représentants de l'espèce qui existait dans le midi de l'Europe aux temps préhistoriques.

Cette espèce serait donc distincte; elle se serait éteinte à la fin de la période glaciaire et n'aurait pas émigré. Du reste, dans la nature il y a très-peu d'animaux doués de l'instinct d'émigration. — La zoologie en a dressé la liste.

Le très-grand nombre des animaux périssent lorsque les conditions climatériques nécessaires à leur existence viennent

à changer; on sait aussi que beaucoup d'espèces ont été détruites par l'homme. Depuis les temps historiques beaucoup d'espèces ont disparu.

Enfin, pourquoi le renne seul aurait-il émigré, tandis que les autres espèces se sont éteintes (1) ?

Mais, ajoute M. Pruner-Bey, les Mongoloïdes n'ont pas disparu en entier. Les populations actuelles du Midi, « plusieurs » centaines de mille, pour ne pas dire des millions, » offrent encore ce type. On y rencontre de petits hommes bruns, trapus, à cheveux noirs et lisses. Ce sont les descendants des Mongoloïdes.

Ainsi, d'après ce système, les Esquimaux du Nord et les habitants du midi de l'Europe seraient les représentants d'une même race !

Cette opinion de M. Pruner-Bey compte encore beaucoup de partisans, partisans attardés, il est vrai. Quant à moi, j'ai parcouru à plusieurs reprises tout le littoral du midi de la France, depuis Port-Vendres jusqu'à Nice, avec cette idée de rechercher et de comparer les différents types. J'ai bien trouvé des hommes petits, trapus, bruns, etc., mais qui, pour moi, ne présentaient en aucune manière le type mongol.

J'irai plus loin et je dirai : le type mongol est tellement différent de celui qu'offrent aujourd'hui les habitants du nord de l'Espagne et du midi de la France, que les personnes même totalement étrangères à la science anthropologique ne pourraient s'y tromper et ne confondraient pas des Mongols avec le rameau de la race caucasique qui habite ces contrées.

Que conclure de là ?

M. Pruner-Bey a dû certainement trouver une ressemblance

(1) En 1845, j'ai publié dans l'*Annuaire de la Géographie et des Voyages* un mémoire par lequel je m'efforçais de démontrer que les baleines, par suite de la chasse dont elles étaient l'objet, n'émigraient pas vers le Nord, ainsi qu'on le supposait, mais, au contraire, qu'on les avait peu à peu détruites. L'avenir a donné complètement raison à ma manière de voir, et les armateurs qui l'ont adoptée se sont réjouis de n'avoir pas continué des armements ruineux.

entre les crânes des Ibères, Basques, Ligures, etc. et les crânes des Esquimaux. Eh bien ! cela prouverait une fois de plus que la forme des crânes est un caractère des plus incertains pour la détermination des races humaines, ainsi que nous le verrons plus loin.

Quant aux crânes dolicocéphales, suivant le même anthropologiste, ils appartiendraient à des Aryas. Seulement ces derniers n'apparaîtraient, suivant lui, qu'à l'époque de la pierre polie. Mais aujourd'hui il est prouvé que des crânes dolicocéphales se sont trouvés à toutes les époques, et sont peut-être plus anciens que les brachycéphales. A l'âge du renne et de la pierre polie on constate le mélange et la présence simultanée, je ne dirai pas de ces deux races, mais de ces deux formes de crânes.

Ainsi, voilà la Gaule peuplée au commencement par des Mongols venus on ne sait d'où et par des Aryas venus du centre de l'Asie.

Je crois qu'avant d'adopter de semblables hypothèses on ne réfléchit pas assez à ce qu'il y a de matériellement impossible, que des populations entières se mettent en marche sans but pour ainsi dire, au hasard, et n'ayant pour tout auxiliaire que quelques lances et quelques haches de pierre. Point de bêtes de somme, partant point de chariots, point de vivres, point de provisions d'aucune espèce. Il est évident qu'une tribu se mettant en marche dans de pareilles conditions n'irait pas loin. Ayant à traverser des obstacles de toutes sortes, fleuves, lacs, montagnes, forêts impénétrables, sans chemin tracé d'aucune sorte, ayant à lutter à chaque instant contre des bêtes fauves ou des populations hostiles. Dans de pareilles conditions elle serait bientôt décimée, et plus elle serait nombreuse plus tôt elle serait anéantie.

Une émigration sur une vaste échelle est seulement possible à un peuple connaissant l'usage des métaux, et par suite les animaux domestiques et l'agriculture, et encore dans ces conditions elle est hérissée de difficultés.

En me résumant, je conclus que les premiers habitants de la

Gaule ne sont pas des émigrants ; ils n'ont pu venir, vu leurs faibles moyens, à l'époque où nous les voyons tailler le silex, de contrées lointaines.

Les anciens historiens (1) les considéraient comme autochtones. C'est le nom qu'on donne partout aux populations dont l'origine étrangère ne peut être démontrée.

Et j'ajoute : les peuples de la Gaule sont restés à peu près sans mélange jusqu'à l'époque des métaux, traversant ainsi une longue période de siècles, dans l'état primitif qu'on a appelé sauvage, et dont des populations de nos jours nous offrent de nombreux exemples sur les divers points du globe.

En effet, les peuples qui s'altèrent et se mélangent le plus ne sont pas les peuples sauvages qui vivent en tribus isolées dans la crainte et la méfiance des nations voisines avec lesquelles elles ont fort peu de communications, mais bien plutôt les nations arrivées à un certain degré de civilisation ; là, au contraire, tout aide et dispose au croisement des races.

III.

Je disais plus haut qu'une opinion qui parait aujourd'hui généralement admise, c'est que toute l'Europe, ou à peu près, a été peuplée par des hommes venant du centre de l'Asie, par des Aryas ou Ariens. Aujourd'hui on dit les Ariens de France, les Ariens d'Espagne, etc.

Je crois cependant qu'il y a dans cette manière de voir un peu d'exagération. Il y a eu certainement des communications avec ces peuples éloignés ; mais il me semble au moins singulier, qu'une contrée située si loin de l'Europe, et qui n'a brillé dans l'histoire ni par ses lumières, sa science ou ses conquêtes, ait fourni de loin en loin des myriades d'émigrants et de guerriers, et comme une vaste ruche ait envoyé ses essaims périodiques qui seraient venus s'abattre sur toutes les contrées de l'Europe, à travers mille obstacles.

(1) Voyez Amédée THIERRY, introduction à l'*Histoire des Gaulois*.

Ce qui a donné naissance à de semblables croyances, c'est que les philologues ont découvert que dans les langues de l'Europe il y a une certaine quantité de mots et de tournures grammaticales analogues à la langue sacrée de l'Inde ou sanscrit.

Or, dans la classification des langues, partant de ce principe, on a donné aux langues européennes la dénomination de langues indo-européennes.

Quoi qu'il en soit, que cette classification des langues soit exacte et rationnelle, il ne s'ensuit pas rigoureusement que les peuples de l'Europe soient des Indous.

L'identité de langue ne constitue nullement l'identité d'origine, et les races les plus dissemblables par leurs caractères physiques parlent la même langue. Je pourrais en citer une foule d'exemples.

Nous ne sommes donc pas des Ariens, et cette idée a reçu une nouvelle consécration au récent congrès de Stockholm.

L'éminent professeur d'anthropologie, M. de Quatrefages, disait :

« Il m'est démontré que l'immense majorité des populations
» actuelles est formée par les descendants des populations
» anciennes que les Aryas ont soumises en leur imposant leur
» langue, mais sans les faire disparaître ni les absorber. »

Dans le même congrès, un autre savant, M. Oppert, professeur au collège de France, disait à propos des langues :

« Si l'on a quelquefois méconnu l'importance de la linguistique, on l'a aussi quelquefois exagérée, surtout en Allemagne. Il y a bien des langues indo-européennes, mais il n'y a pas une race indo-européenne. Il y a eu sur le sol de l'Europe des mélanges, des invasions qui ont imposé aux vieilles populations européennes une famille de langues que son origine a fait nommer indo-européenne. C'est ainsi que les Espagnols, bien que parlant une langue néo-latine, ne sont pas des Romains, mais des Ibères. De même, bien que nous

» parlions des langues qui ont pour origine le sanscrit, nous
» n'avons pas les Indous pour pères. »

Ces déclarations, faites par des savants aussi éminents, dans des ordres d'idées différents, sont une des choses les plus considérables du congrès.

Il me semble aussi que, dans cette détermination de races, on n'a pas assez tenu compte des caractères physiques ou anthropologiques. Quel est le type arien ? On est très-peu fixé là-dessus. Suivant les uns, il est brun et dolicocéphale ; suivant les autres, il est blond, à peau blanche, etc. D'après mes idées sur la persistance des races, je crois que les Ariens devaient avoir le type que nous offrent aujourd'hui les Persans, et dont ils étaient un rameau.

« La constitution physique des Persans, dit Malte-Brun, les
» rapproche des Syriens, des Arabes et des Juifs. Le sang est
» beau, mais le teint, même dans les provinces septentrionales.
» est un peu jaunâtre. Ils ont les cheveux noirs, le front haut,
» le nez aquilin, les joues pleines, le menton large et la coupe
» de la figure le plus communément ovale. »

En terminant, j'ajouterai que les peuples d'aujourd'hui sont les mêmes que ceux d'autrefois; le type a peu changé, par cette raison que le petit nombre ne donne pas son type au plus grand; c'est le contraire qui a lieu. Les envahisseurs sont ordinairement des guerriers en nombre bien inférieur à la population asservie, et ils se fondent dans celle-ci.

IV.

On a comparé les races que présentent les animaux domestiques aux variétés du genre humain. Suivant moi, c'est une grave erreur.

Je ne connais pas une bonne définition de la race; mais si mon opinion pouvait être de quelque poids, voici celle que je proposerais :

La race est l'œuvre de l'homme; l'espèce est l'œuvre du Créateur.

La race essentiellement mobile, variable, éphémère; l'espèce immuable.

L'homme a en apparence le pouvoir de créer, mais ses créations sont éphémères. Il change à son gré l'aspect de la terre; sous son influence les forêts tombent, des plaines et des horizons sans bornes leur succèdent, des marécages immenses et des lacs se changent en prairies verdoyantes; par contre, des montagnes aux sommets dénudés se couvrent d'une épaisse végétation.

La flore primitive disparaît ou se mêle à une végétation nouvelle; la verdure perpétuelle des conifères venus de toutes les contrées du globe se mêle au feuillage des chênes et des hêtres. Une multitude d'arbres, remarquables par leur floraison abondante ou leurs larges feuilles, se répandent partout et sont l'ornement des parcs et des jardins.

Une multitude de fleurs à simple corolle deviennent énormes par la culture, les étamines se changent en pétales; leur couleur, leur taille varient à l'infini.

Les fruits petits et d'un goût âcre, à l'état sauvage, atteignent des dimensions considérables et un goût exquis.

Enfin les animaux domestiques, venus des points les plus opposés du globe, se mélangent, donnent des variétés douées de propriétés remarquables, l'excellence de la chair, le développement du tissu cellulaire, la finesse et l'abondance de la toison.

Bien plus, des espèces qui paraissent éloignées et qui, à l'état sauvage, se fuient ou sont en hostilité se rapprochent sous l'influence des artifices de l'homme et produisent des métais féconds. Un des plus récents de ces accouplements est celui du lièvre et du lapin.

Mais toutes ces créations n'ont qu'un temps, elles sont essentiellement éphémères; que l'action de l'homme cesse un moment de se faire sentir, et tout disparaît. La nature reprend tous ses droits.

Supposons un moment qu'un de ces fléaux tels que la guerre, la peste ou la famine, ou tous ensemble, car ils se suivent ordinairement et sont souvent l'œuvre de l'homme lui-même, viennent à sévir sur un coin de terre des plus favorisés et où l'homme a rassemblé à grands frais les raretés de tous les règnes et de toutes les contrées du globe. Que se passe-t-il ? Les années succèdent aux années, les plus somptueuses et les plus gigantesques constructions se lézardent et s'usent peu à peu, les pierres se détachent une à une, puis à un moment donné tout s'écroule, les plantes des ruines prennent possession de leur domaine, l'humus avec le temps recouvre tout, et à un certain moment, à la place du palais ou du château on ne voit plus qu'une colline verdoyante et qui ne se distingue des collines environnantes que par son exigüité.

La flore d'autrefois a repris complètement le dessus.

Les fruits des vergers ont donné naissance à de nouveaux arbres qui se couvrent aussi d'épines et donnent de petits fruits amers.

Les arbustes et les rosiers qui produisaient ces fleurs magnifiques sont devenus des buissons épineux et sauvages.

Enfin les animaux domestiques eux-mêmes ont fui dans les forêts, et le chien, chargé naguère de les garder, leur donne la chasse pour en faire sa proie.

Le règne de l'homme a passé, toute trace de son influence a disparu. L'ordre immuable de la création reprend sa marche un instant interrompue.

V.

Quels sont les caractères qui différencient et séparent les différentes races humaines ? Voilà la question que se pose l'anthropologie depuis qu'elle est constituée à l'état de science.

Il y a environ trente ans, après avoir parcouru le monde et vu la plus grande partie des peuples qui l'habitent, j'ai cru qu'il était de mon devoir, dans la faible mesure de mes forces.

de parler de ce que j'avais vu, et surtout de cette science bien peu avancée alors : l'histoire des races humaines.

A cette époque, l'archéologie préhistorique n'était point encore découverte, et la question des races humaines était des plus embrouillées ; plusieurs hommes éminents, quittant les sentiers battus, érigeaient les races à l'état d'espèces. C'est ainsi que Virey le premier divisa le genre humain en deux espèces, comprenant elles-mêmes six races ; puis Desmoulins distingua seize espèces distinctes. Bory de Saint-Vincent, dans son article *Homme* du *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, qui eut un grand retentissement, reconnaît dans le genre humain quinze espèces qui, elles-mêmes, se subdivisent en races, de même que dans les classifications précédentes.

Ces divisions, établies à tort ou à raison, un peu arbitraires et souvent défectueuses, en raison du peu d'observations régulières faites par les voyageurs, dont les idées n'étaient point encore appelées sur cette science, et par l'absence de musées et de collections anthropologiques, avaient pourtant toutes une base commune, la vraie suivant moi ; elles reposaient sur les véritables caractères physiques ou anthropologiques. Voici comment je les résumais dans un mémoire lu à l'Académie des sciences (1).

Selon moi, les caractères anthropologiques se divisaient en extérieurs et en intérieurs ou anatomiques.

« Les caractères *extérieurs*, disais-je, sont les traits du
» visage, la couleur de la peau, des muqueuses, de l'iris, des
» ongles ; la nature, la couleur et la rareté des poils et des
» cheveux, les formes et les proportions des diverses parties du
» corps.

» Les caractères *intérieurs* sont tirés de la forme et de
» l'épaisseur des os du crâne et du squelette, de la couleur, du
» volume et de la substance des organes.

» Ces derniers caractères sont très-importants, sans doute ;

(1) Comptes-rendus, juillet 1845.

» mais, par plusieurs motifs, ils me paraissent inférieurs aux caractères extérieurs.

» D'abord, ils rentrent en quelque sorte dans ces derniers, car les formes du crâne et du squelette se traduisent au dehors, et il est facile d'apprécier sur l'homme vivant le plus ou moins de flexion de la colonne vertébrale, l'ampleur et la direction du bassin, la longueur de la courbure des os longs, etc.

» Ensuite, ces caractères tirés du crâne et du squelette, très-distincts entre des races éloignées, deviennent extrêmement difficiles, pour ne pas dire impossibles à distinguer dans la foule des races et variétés voisines. » J'ajouterai qu'on est souvent forcé de négliger la forme du crâne chez les races vivantes, en raison de l'épaisse chevelure qui le recouvre, quelquefois laineuse, épaisse, ébouriffée, et qui voile complètement la forme de la boîte osseuse.

Appliquer ces caractères à la détermination des restes de l'homme primitif était naturellement impossible; on ne pouvait se servir que de ce qu'on possédait, c'est-à-dire de crânes et de squelettes brisés et incomplets. C'est donc surtout sur la forme du crâne que se portèrent les investigations des anthropologistes. On remarqua d'abord que certains de ces crânes présentaient une forme à peu près arrondie, tandis que d'autres étaient au contraire allongés; de là la brachycéphalie et la dolichocéphalie. On crut d'abord à deux races bien distinctes, mais on s'aperçut bientôt que ces formes n'étaient pas les seules; que le crâne de l'homme, naturellement ovale, passait insensiblement et par degrés de la brachycéphalie à la dolichocéphalie.

Ces deux divisions extrêmes, créées par le professeur suédois Retzius, étaient donc insuffisantes. Aussi l'éminent professeur P. Broca créa trois subdivisions nouvelles : la mésacéphalie, qui tient le milieu entre les deux extrêmes, puis la sous-brachycéphalie et la sous-dolichocéphalie. Comme on le voit, on aurait pu créer encore des divisions intermédiaires.

M. le professeur Huxley propose six divisions.

Après avoir étudié et mesuré, d'après ce système, une quantité considérable de crânes de toutes les races, M. le professeur Broca présenta dans son ensemble le résultat de ses recherches dans un tableau où il rattache les différents peuples les uns aux autres, d'après leur plus ou moins d'allongement de l'ovale du crâne.

Eh bien ! il faut le dire sans ambages, ce tableau prouve de la manière la plus formelle et la plus évidente combien ce système des formes du crâne est incertain, disons plus, antipathique à toute classification des races vivantes.

En effet, sous prétexte de dolicocephalie, on trouve rangés ensemble les peuples les plus disparates du globe et habitant les climats les plus opposés : des Australiens, des Cafres, des Hottentots, des Arabes, des Kabyles et enfin des restes de l'homme de Cro-Magnon, du diluvium parisien, de la pierre polie, etc., etc.

Pour les quatre autres divisions c'est absolument la même chose ; c'est une confusion complète de tous les peuples du globe et sans aucun lien ni aucune transition.

Il est à remarquer que dans chacune de ces cinq divisions il se trouve des Français ! — Voilà donc notre nation divisée en cinq races de par la forme du crâne !

Ainsi, une foule de peuples sont rapprochés les uns des autres sous prétexte d'une forme analogue du crâne ; mais cela ne constitue pas une race. Comment les distinguera-t-on maintenant les uns des autres ?

Du reste, le savant et judicieux professeur ne s'y est point trompé ; il ne donne pas les diverses divisions de la forme du crâne comme des caractères sûrs, mais seulement comme des *indices*.

La classification de Retzius lui paraît évidemment systématique ; il ne la regarde pas « comme une base de classification, » mais comme élément de description » ; et, la trouvant très-insuffisante, il cherche d'autres moyens d'investigation dans l'indice nasal, l'indice orbitaire, etc.

Ces nouveaux caractères donneront-ils des résultats plus

satisfaisants ? Pour cela il faudrait que ces divers caractères s'accordassent avec ceux tirés des formes du crâne, c'est-à-dire qu'on trouvât dans la même race tout à la fois les caractères tirés de l'indice céphalique, de l'indice nasal, de l'indice orbitaire, etc.

Si cet accord n'existait pas, il pourrait arriver qu'un homme fût caractérisé et rangé dans une race à cause de son indice céphalique.

Puis, dans une deuxième race, par son indice nasal ; dans une troisième, par son indice orbitaire.....

Il résulte ainsi de ces divers systèmes, ainsi que d'autres qu'il serait facile d'établir sur des bases analogues, qu'ils pourraient s'exclure les uns des autres.

Voilà où conduisent les systèmes. Agir ainsi, c'est juger de l'ensemble d'un édifice par un petit détail isolé de son architecture.

Mais je ne fais ici que de simples hypothèses. Il est permis au contraire de croire que l'ingénieur et savant professeur, poursuivant ses laborieuses études et ses investigations persévérantes, parviendra, avant peu, à doter la science anthropologique de ce qui lui manque, c'est-à-dire de caractères bien définis, servant à classer d'une manière méthodique et rationnelle les diverses races humaines, vivantes et primitives.

En nous résumant, disons que l'indice céphalique n'est point un caractère distinctif des races humaines. De nos jours, ne trouve-t-on pas des dolicocéphales, des brachycéphales et toutes les formes de crâne, parmi des populations évidemment de la même race, sans compter l'innombrable série des formes de crâne individuelles, crânes coniques, aplatis, front déprimé, etc., et n'excluant pas pour cela l'intelligence ou le volume du cerveau ? N'en est-il pas de même, autrefois et aujourd'hui, parmi les races blondes du Nord ? N'a-t-on pas trouvé récemment que les Basques espagnols étaient dolicocéphales et les Basques français, au contraire, brachycéphales ?

La brachycéphalie et la dolicocephalie n'étaient dans le principe que des formes particulières à certaines familles qui se

sont reproduites et perpétuées dans les mêmes tribus qui, devenues peuples et ne s'étant pas alliées et mélangées avec d'autres familles, ont conservé cette forme crânienne. Plus tard des mélanges ont produit les différents degrés de l'ovale du crâne, sans pour cela altérer en aucune manière les caractères de race.

Ces mélanges ont pu ne se produire que fort tard et souvent résister aux siècles ; de sorte qu'il n'est pas étonnant de trouver encore aujourd'hui des populations dolicocephales dans le Midi, brachycephales en Auvergne et mésaticéphales dans le centre de la France.

Qu'on examine séparément un certain nombre d'individus franchement dolicocephales et qu'on voie si à ce caractère ils en joignent d'autres, tranchés et permanents, dans les formes de la face, dans l'ensemble du corps, etc., et différents de ceux qu'offriraient un pareil nombre de brachycephales ; alors, de cette comparaison et de leur ensemble on pourrait tirer des conséquences et des caractères de race. On aurait une base.

Mais il est à présumer qu'il n'en serait rien et que les formes du crâne seraient indépendantes des divers caractères du visage, etc.

Ces études, complètement insuffisantes pour la détermination des races vivantes, ont-elles au moins servi à celle de l'homme primitif ? Dans un sens, non ; car on ne peut admettre que l'homme de Cro-Magnon, du diluvium parisien, de la pierre polie, etc., soit semblable aux néo-Calédoniens, Nubiens, Hot-tentots, etc.

Seulement, ces crânes trouvés dans diverses localités de la Gaule, d'époques diverses et fort éloignées, offrant des ressemblances dans les formes réunies du crâne et de la face et en même temps avec les peuples de nos jours, cela tendrait à prouver que ces races antiques se sont perpétuées et sont encore à peu près celles de nos jours.

Quoi qu'il en soit, les études anatomiques auxquelles on s'est livré sont loin d'être sans résultat ; je crois qu'en se perfection-

nant on pourra, une partie de la tête étant donnée et les proportions des différents os entre eux étant bien connues, on pourra, dis-je, arriver à la reconstituer, c'est-à-dire à en tracer le dessin de l'ensemble d'une manière satisfaisante et régulière.

Lorsqu'on en sera arrivé là, il sera alors facile de se servir d'une méthode très-simple que j'ai imaginée pour la reconstitution des têtes entières.

Il s'agit seulement de recouvrir, par le dessin, la tête osseuse de son enveloppe, c'est-à-dire des tissus graisseux et musculaires qui la recouvraient pendant la vie. L'épaisseur et les proportions de ces divers tissus peuvent être déterminés à l'avance et assujettis à des règles précises. Il est certain que les traits du visage qu'on tracera ne s'éloigneront guère de la vérité, j'en ai fait plusieurs fois l'expérience, et les mêmes dessins faits à l'écart par diverses personnes diffèrent peu les uns des autres. On pourrait employer aussi, et peut-être avec plus de succès, le secours de la sculpture. On conçoit que sur une tête osseuse, dont les orbites, les fosses temporales, etc., etc., seraient remplies préalablement de plâtre ou d'une matière plastique, un sculpteur pourrait modeler un nez, des lèvres, dessiner les yeux, etc., avec une grande chance de succès de rappeler le type vivant.

Je n'attache pas à cette idée plus de valeur qu'elle n'en mérite. Je ne la regarde pas comme très-importante ; mais enfin je crois qu'il y a là quelque chose d'utile et susceptible de perfectionnement.

La planche 16 représente une tête reconstituée d'après cette méthode. J'en ai fait et fait faire de nombreux tracés, qui tous ont donné à peu de chose près le même résultat, c'est-à-dire la même tête et la même physionomie.

Je ne donne point cet exemple comme détermination de caractère de races, mais seulement comme procédé à employer.

Le crâne a été trouvé dans une sépulture romaine des environs de Constantine (Algérie), par M. Wahu, chirurgien d'armée.

Dans la détermination des caractères anthropologiques je dois signaler encore certaines causes d'erreur : c'est que tous les savants qui s'occupent de ces questions le font à des points de vue divers. Ainsi, les ethnologues, scrutant les profondeurs de l'histoire, les migrations, les envahissements, les mélanges qui ont pu en naître, etc., trouvent des différences de races qui ne sont souvent que des différences de peuples d'une même race, se ressemblant au physique, et où la véritable anthropologie n'a rien à voir.

Quant aux philologues, je ne puis mieux faire que de citer les paroles de l'illustre historien Amédée Thierry (1). « Nul » plus que moi, dit-il, ne rend justice aux études de linguistique et ne reconnaît les services qu'elles rendent à » l'histoire, quand elles n'ont pas la prétention de la refaire » et de se substituer aux textes qui la constituent essentiellement.

» Leur sphère est bornée comme celle de la numismatique » et de la science des inscriptions; elles assistent, elles éclairent, elles ne sont pas tout. Le dernier siècle et même celui-ci nous ont montré dans quels excès étranges peut s'égarer » parfois, dans les questions étymologiques, l'esprit de système » et de parti pris. »

Avec ces divers éléments, on a créé un grand nombre de races sur notre globe, et même en Europe les divisions augmentent sans cesse, de sorte que la confusion ne peut manquer d'en être le résultat final.

Les véritables anthropologistes ne doivent pas perdre de vue que, dans la distinction des races, il n'y a pas de meilleurs moyens d'investigation que la comparaison des formes physiques et anatomiques. Ce sont là, en effet, les plus sûrs et les plus rationnels.

(1) Am. THIERRY, préface de l'*Histoire des Gaulois*, page 13.

VI.

Puisque dans ces trop longues considérations j'ai effleuré la plupart des questions qui touchent à l'anthropologie, je ne veux pas terminer sans dire un mot d'un système fameux. Son auteur ne l'a point appliqué aux races humaines, mais ses partisans ont cru y trouver de nouvelles preuves à l'appui.

Je veux parler du transformisme ou Darwinisme, du nom de son auteur.

Vous avez tous entendu parler, Messieurs, du célèbre crâne de Neanderthal, au front bas, aux arcades sourcilières très-développées.

Les partisans de la doctrine en question se sont jetés sur ce crâne comme sur une proie.

On croyait y trouver, à coup sûr, le passage du singe à l'homme ! Idée bizarre, qui me paraît complètement fausse et qui ne mérite aucune réfutation : elle périra d'elle-même.

Il est donc bien inutile de rappeler ici les arguments péremptoirs à l'aide desquels l'éminent professeur de Quatre-fages a combattu cette doctrine (1), ainsi que la réfutation de M. Figuier (2).

J'ai vu à Java l'orang-outang. Cet animal est assez doux dans son enfance ; mais aussitôt qu'il devient adulte c'est un animal des plus féroces ; on ne peut le conserver en captivité, et on est obligé de le tuer.

Quant au transformisme, quelque ingénieux que soit ce système, je n'y crois pas, par la raison qu'il ne donne aucune preuve plausible.

Ainsi que je l'ai dit, je suis partisan de la doctrine de Cuvier. Pour moi, l'espèce est immuable, et je ne puis admettre que les animaux des périodes géologiques secondaires, puis tertiaires aient fourni les espèces de l'époque quaternaire ; il y aurait eu

(1) Rapports sur les progrès de l'anthropologie, 1868.

(2) Voir *l'Homme primitif*, chap. I^{er}.

alors non-seulement transformisme, mais encore une seule espèce en aurait produit plusieurs autres, et bien différentes les unes des autres. De là à de nouvelles créations il n'y a pas loin, et je dirai volontiers, avec le savant et vénérable abbé Bourgeois : « Les créations successives s'accordent bien avec la » puissance de Dieu ! »

Quoi qu'il en soit, le crâne de Neanderthal fut examiné et comparé avec soin, et il en est résulté que de nos jours il se trouve encore des individus offrant ce genre de conformation crânienne, et parmi eux on cite des hommes célèbres dans les arts et les sciences, des magistrats et un évêque.

Il est probable que tous ces personnages ne faisaient point tache parmi leurs concitoyens et qu'on ne les regardait pas comme faisant partie d'une race différente.

Il s'est trouvé aussi que, loin d'être celui d'une brute, ce crâne était au contraire très-bien partagé sous le rapport de l'intelligence, et qu'il avait une grande capacité relative, évaluée à 1,220 centimètres cubes, ce qui est une moyenne entre les extrêmes humains (1,781 et 859 centimètres cubes).

MESSIEURS,

La Société nivernaise, créée il y a environ vingt-quatre ans, comme la plupart des sociétés savantes des départements, pour élucider l'histoire locale et fournir des matériaux à une grande histoire de la Gaule, a pendant ce laps de temps, largement payé son tribut.

Il serait trop long de citer ici tous ces travaux et tous les ouvrages qui sont sortis de son sein.

Époque gallo-romaine, archéologie religieuse, mœurs, coutumes et légendes du moyen-âge, tout a été grandement exploré.

Aujourd'hui les investigations de la science se portent sur les temps les plus reculés. La connaissance de l'histoire de nos ancêtres, les récits homériques de leurs combats, si bien décrits par notre célèbre historien Amédée Thierry, ne nous suffisent

plus. Il faut remonter dans l'antiquité la plus reculée et tâcher d'en éclairer les ténèbres.

Notre sol, indépendamment des monuments gaulois et gallo-romains, contient encore des vestiges d'une plus haute antiquité. Les dolmens, les menhirs, ces monuments de l'âge de la pierre polie, dans lesquels on voyait naguère des autels druidiques et qui aujourd'hui sont reconnus comme des tombeaux, ont existé sur notre sol. Il en est de même des tumulus, ces tombeaux de l'âge du bronze, qui ont été très-peu explorés et dont on connaît peu de spécimens.

C'est à nous qu'il appartient d'en dresser la liste, de tâcher de conserver ce qui reste, ou au moins d'en consacrer le souvenir par des dessins et des descriptions.

Je vous parlais plus haut d'une immense carte de la Gaule qui se trouve au musée de Saint-Germain et sur laquelle sont indiqués les nombreux vestiges préhistoriques découverts sur notre sol depuis quelques années. Seuls, les départements du Centre, et en particulier celui de la Nièvre, sont en blanc ; ils paraissent n'avoir rien fourni et être par conséquent dépourvus de monuments préhistoriques, et cependant on voit que, d'après les premières recherches, les silex taillés s'offrent à nous en grand nombre.

Dans l'Allier, M. le docteur Bailleau a découvert depuis peu d'années au moins douze stations ou gisements de l'âge de la pierre.

C'est donc à nous, Messieurs, de combler cette lacune regrettable et de maintenir la Société nivernaise au niveau de ses congénères dans ces nouvelles recherches de l'antiquité.

H. JACQUINOT.



CÉRAMOGRAPHIE.

FICTORUM NOMINA.

L'époque gallo-romaine, dans les limites de notre ancienne province du Nivernais, vient de nous restituer encore quelques épaves qu'il est intéressant de signaler.

Un antiquaire de comédie adresse gravement à un honnête agriculteur la question suivante : Quand on laboure dans votre pays, qu'est-ce qu'on trouve derrière la charrue ?

Nous substituant pour un instant au laboureur, fort étonné de la question, nous allons répondre que dans le champ dit des Picoteries, commune de Patinges, nous avons trouvé, inscrits sur quelques fragments de poteries, des noms de potiers que nous sommes heureux de proclamer :

RVLLIN F.

MARTIALI F.

...OVTISSA F.

Les céramographes avaient déjà recueilli RVLLINVS F., qui se trouve sur une poterie provenant de Rheinzabern.

MARTIALIS était déjà connu ; il a été recueilli dans la commune de Bavay (Nord).

Le spécimen MARTIALI que nous produisons est très-curieux à cause de la forme de la lettre A dont la barre transversale se trouve parallèle au jambage de droite.

C'est là un indice de vieille origine.

Le nom ...OVTISSA n'est point complet. Il doit y manquer la première lettre qui, par similitude avec d'autres noms propres, pourrait bien être un T.

Ce nom de potier n'est point connu. M. de Longpérier nous fait observer que la diphtongue ov, est souvent employée pour v ou pour ev.

Peut-être qu'en suivant l'arrière de la charrue qui passera et repassera dans notre champ des Picoteries — *de Fictoribus*, — il sera permis un jour de compléter le nom ...OVTISSA !!

Sur le bord d'un vieux chemin qui traverse la *Villa-Sarrasin* que nous avons déjà indiquée dans la commune du Chautay, nous avons recueilli l'anse d'une amphore sur laquelle nous lisons :

EVISER PAVL.

C'est encore un nom nouveau de céramiste que notre contrée est heureuse de restituer.

Pour la joie intime des céramographes, nous ajouterons que dans le nom PAVL, la lettre L est adjointe avec la lettre v par abréviation,

Et que le fragment de poterie que nous possédons offre deux empreintes distinctes du poinçon EVISER PAVL, chevauchant en partie l'une sur l'autre. Cette empreinte, deux fois répétée, a eu pour raison sans doute que la première n'avait point paru aux yeux de l'ouvrier suffisamment réussie.

DE FIGULIS FORMÆ.

Nous avons aussi à signaler trois moules en terre cuite que nous a livrés le champ Fleury, dépendant de la commune du Chautay.

Le premier moule nous a donné la reproduction d'un petit mascaron circulaire et à rebord perlé.

Le centre est occupé par une tête de Minerve, vue de face.

La déesse a pour coiffure le mufle d'un lion.

Le second moule reproduit en ronde-bosse la tête, ou plutôt le buste d'une femme au tiers de grandeur naturelle.

Lés cheveux sont arrangés en bandeaux.

Le front est ceint d'un petit diadème composé de pierres enchâssées alternativement dans un cercle, un losange et une étoile.

Le troisième moule, qui est le plus intéressant, nous offre en plaquette un cavalier armé de la lance et du bouclier ; — *clypeus*.

Ce personnage doit représenter un gladiateur équestre. Sa tête est ceinte d'une couronne attachée par des bandelettes flottantes, *corona lemniscata*, signe d'une précédente victoire.

Ces moulages étaient sans doute destinés à servir *par application* à la décoration des vases qui ont dû se fabriquer dans le champ Fleury, qui touche d'un côté aux champs *Sarrasins* ou des *Arabes*, et de l'autre au bois *Barbaran*.

O rus amem ; c'est dire que nous retournerons un jour visiter le lieu où quelque *figulus* gaulois ou romain avait établi son atelier de céramique.

L. ROUBET.



DOCUMENTS INÉDITS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU NIVERNAIS.

CONSPIRATION CONTRE MELCHIOR RENAULD, ÉCUYER, ANCIEN
LIEUTENANT-COLONEL DE CAVALERIE, MAIRE DE DECIZE.

(Extrait des registres du Conseil d'État du roi.)

L'exposant présente sa requête au roi de la manière suivante :

« A peine le nouveau maire de Decize fut-il revêtu de sa charge, qu'il crut devoir s'occuper de la réformation des abus qui s'étaient introduits dans l'administration de cette ville.

» Un des principaux était la distraction, de la caisse de son trésorier, des fonds appartenant à la communauté. Par la *facilité* de cet officier, ces fonds se trouvaient la majeure partie entre les mains de divers particuliers qui s'en aidaient

pour leurs propres affaires, sans profit ni avantage pour les autres citoyens.

» Le suppliant les fit rentrer dans la caisse commune, dont ils n'auraient jamais dû sortir, si ce n'est pour les besoins et ouvrages publics; ce qui a déplu à ceux qui avaient coutume d'user de ces fonds pour leurs affaires personnelles.

» Les plus indisposés furent les sieurs Blondat de Levanges et de Laguérénne, qui lui ont juré depuis ce temps une haine implacable.

» En octobre et novembre 1788, ils adressèrent, sous le nom collectif des habitants, corps et communauté de la ville, sans y être autorisés et sans avoir provoqué aucune délibération, au sieur Laurent de Villedeuil, alors ministre et secrétaire d'État de la province, un mémoire d'inculpations au nombre de trente-neuf contre l'administration du suppliant.

» Ce mémoire lui fut communiqué par l'intermédiaire de l'intendant départi à Moulins.

» Il lui fut facile de détruire une à une toutes ces inculpations.

» La retraite du sieur Laurent de Villedeuil du ministère retarda la décision qui devait en être la conséquence.

» Quoi qu'il en soit, le nouvel état de choses qui s'est opéré depuis six mois dans le régime de la plupart des municipalités du royaume, a fourni aux ennemis du suppliant un nouveau motif de jalousie qui les a portés jusqu'à attenter à ses jours.

» Voici ce qui leur en a fourni l'occasion :

» *La terreur panique qu'inspira le bruit qui se répandit tout-à-coup, dans le courant du mois de juillet dernier, que des troupes de brigands et gens sans aveu se répandaient partout et commettaient les plus horribles ravages, s'étant communiquée à la ville de Decize, on y prit la résolution de s'armer pour se défendre et repousser les insultes et attaques des malfaiteurs.*

» En conséquence, tous les citoyens en état de porter les armes s'étant assemblés le 31 juillet dernier (1789) dans

l'hôtel de ville, arrêterent qu'attendu les circonstances, il leur paraissait intéressant d'établir une garde bourgeoise pour la direction de laquelle il était convenable de préposer un comité qui en aurait la police et jugerait des infractions qui seraient faites contre le bon ordre.

» Ils procédèrent de suite à la nomination de ce comité, ainsi qu'à celle des chefs-officiers, et déférèrent unanimement le commandement au suppliant.

» Mais, le danger passé, ses ennemis, désespérés de cette nouvelle marque de confiance donnée par les citoyens, sur la nouvelle qu'ils reçurent que plusieurs maires de villes et communautés dans le royaume avaient été les victimes de la fureur du peuple ameuté contre eux, les uns ayant été massacrés, les autres obligés de se sauver, prirent l'affreuse résolution de se défaire du suppliant à quelque prix et de quelque manière que ce fût.

» Ils espéraient sans doute pouvoir facilement après sa mort obtenir leur impunité en le chargeant de la haine publique et en couvrant leur forfait de l'apparence spécieuse de l'indignation générale.

» Pour arriver à leurs fins, après s'être associés une douzaine environ de mauvais sujets et scélérats, ils annoncèrent que la précipitation avec laquelle la milice nationale avait été établie à la fin de juillet 1789 était la cause de vices qui se trouvaient dans son organisation, qu'il était nécessaire de les réformer par un nouveau règlement qui, en l'expurgeant, établirait pour l'avenir et fixerait sa constitution d'une manière stable et perpétuelle.

» Sous ce prétexte ils demandèrent au suppliant une assemblée générale de la commune pour le 8 septembre 1789.

» Le suppliant ignorait leur dessein; il consentit à déférer à leur demande.

» L'assemblée fut indiquée pour le 8 septembre; on devait s'y présenter sans armes.

» Le jour arrivé, le suppliant se rend dans la salle de l'assemblée à l'heure fixée.

» A peine y a-t-il mis le pied qu'il se voit environné et serré par des gens dont il avait bien lieu de se méfier et qu'il savait avoir été renfermés depuis huit heures du matin chez le sieur Laguérénne, qui leur avait donné à dîner.

» Cependant il traverse la salle, va prendre place à son siège et fait l'ouverture de l'assemblée; il rend compte de ses motifs et annonce qu'il donnera la parole à ceux qui la réclameront.

» Aussitôt il se fit nombre de motions, toutes plus absurdes les unes que les autres.

» Les personnes qui n'étaient point du complot s'étant élevées contre les motions en en faisant voir le ridicule, les conjurés élevèrent alors la voix en jurant contre le maire; ils se plaignaient de ce qu'il n'imposait pas silence à ceux qui osaient les combattre.

» Pour faire cesser ces clameurs, le maire ordonna que chacun parlerait à son tour.

» Cet ordre, loin de faire cesser le tumulte, ne fit que l'augmenter; les cris recommencèrent avec plus de force et les imprécations redoublèrent.

» Au même instant, une dizaine d'hommes armés de fusils, commandés par un sieur Blondat-Modérat, huissier, entrèrent précipitamment dans la salle d'assemblée, et le commandant, arrivé jusqu'auprès du maire, lui fit les menaces les plus fortes, et en lui portant le poing sous le nez lui reprocha d'avoir gardé par devers lui 1,800 livres destinées au soulagement des pauvres *et d'avoir fait venir des troupes pour égorger les habitants.*

» Le maire prit aussitôt la parole pour repousser une pareille injure et se justifier de cette double inculpation calomnieuse; ce qui lui fut facile.

» Mais les gens honnêtes qui se trouvaient dans l'assemblée, effrayés du risque qu'il encourait en y restant, ayant d'un côté entendu Laguérénne donner le signal de l'assassiner par ces mots : *Enfants, nous sommes ici pour faire de la besogne;* d'un autre côté, ayant vu un de ses satellites s'avancer pour lui

porter le premier coup, dont il ne fut garanti que par un honnête citoyen qui se jeta entre lui et l'assassin, le repoussa en disant : *Malheureux, que vas-tu faire ?* le forcèrent de quitter l'assemblée et de se retirer chez lui.

» Aidés ensuite de ceux qui, à la vue des gens armés qui étaient entrés dans l'hôtel de ville, avaient ensuite couru chez eux pour prendre des armes afin d'être en état de repousser la force par la force, ces honnêtes gens parvinrent à chasser de l'assemblée tous les malveillants qui y avaient pénétré.

» Le lendemain, les factieux, après avoir dîné ensemble, s'emparèrent de l'hôtel de ville, y tinrent, au nombre de vingt, une assemblée, sous la présidence du premier échevin et de deux conseillers de la municipalité, qu'ils forcèrent de se mettre à leur tête.

» Ils y prirent une délibération dans laquelle ils destituèrent, de leur propre autorité, le suppliant de ses fonctions de maire ; et, malgré l'opposition du premier échevin et des deux conseillers présents, ils la firent porter sur les registres des délibérations de la commune.

» Mais, après leur départ, le premier échevin et les deux conseillers, ayant recouvré leur liberté, protestèrent contre la violence qui leur avait été faite et défendirent au greffier de délivrer aucune expédition de cet acte.

» Le suppliant, dans la crainte que la tranquillité ne fût troublée et ayant su qu'on avait mis sa tête à prix, instruisit l'intendant commissaire départi et lui adressa une requête signée par les trois quarts de tous les bons citoyens de Decize, pour lui demander la sûreté de sa vie et la punition de ceux qui seraient convaincus d'avoir voulu y attenter.

» La requête fut envoyée au lieutenant de la maréchaussée, à Nevers, pour informer. Il se transporta à Decize.

» Mais les sieurs Blondat de Levanges et Laguérénne, craignant d'être impliqués dans la procédure, prirent sagement le parti de quitter Decize et de se rendre à Paris. Arrivés là, ils surprirent à la religion de M. le Garde des sceaux un ordre au

lieutenant de la maréchaussée de suspendre toute procédure jusqu'à ce qu'il eût pris les ordres de Sa Majesté.

» Ce sursis a duré deux mois, au bout desquels le lieutenant reçut ordre de continuer la procédure.

» Il en résulta onze décrets contre les accusés, dont onze prises de corps.

» Un seul a pu être mis à exécution, les autres décrétés s'étant sauvés au moment d'être arrêtés.

.
» Entre temps les sieurs Blondat de Levanges et Laguérénne avaient fait admettre au conseil des dépêches leurs plaintes contre l'administration du maire, malgré les ordonnances rendues par l'intendant de Moulins en 1786 et 1787.

» Le suppliant requiert qu'il plaise à Sa Majesté d'ordonner que l'appel formé par les susnommés et les soi-disant habitants, corps et communauté de la ville de Decize, soit mis à néant et que l'amende à prononcer soit applicable aux pauvres de la ville de Decize. »

Nous ne connaissons point l'issue juridique de cette *conspiration*.

Nous savons seulement que l'avis du Conseil d'Etat fut que la requête devait être communiquée aux habitants, corps et communauté de Decize.

A quoi le roi Louis XVI appose sa signature en date du 12 avril 1790 pour le *soit communiqué*.

Les mots : *car tel est notre bon plaisir* qui précédaient ordinairement la signature se trouvent biffés.

L. ROUBET.



SÉANCE DU 14 JANVIER 1875.

Présidence de M^r CROSNIER.

Sont présents : MM. Crosnier, Roubet, Subert, Laroche, de Pierredon, Jacquinot, Michel Crosnier, Mirault, Morlon, de Villefosse, Bouveault, l'abbé Valois, de Toytot.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Président rappelle que dans la visite faite au monastère de la Pierre-qui-Vire, M. Achille Millien avait laissé quelques vers aux bons Pères qui nous avaient accueillis avec tant de cordialité. Un d'eux, qui n'était alors que novice, voulut répondre à M. Millien, mais nous étions partis et il ne savait où adresser sa réponse. Elle a été remise récemment à Mgr Crosnier qui en donne connaissance à la Société.

RÉPONSE AU POÈTE DE LA SOCIÉTÉ NIVERNAISE.

Poète, le sonnet échappé de ton âme
A réveillé ma muse et provoque mes chants ;
Mais, hélas ! il me manque un rayon de ta flamme
Et ma voix se dépense en efforts impuissants.

Nos rochers t'ont parlé, ta muse le proclame ;
Ton cœur a su goûter les attraits tout-puissants,
Dont loin d'un monde vain et des biens qu'il acclame
Le désert se revêt pour charmer ses enfants.

Sursum donc, ô mon frère ! Oui, de la pénitence,
Des larmes, du travail, des veilles, du silence.
Dis à tous et bien haut les secrètes douceurs ;

Le cloître est un autel, un Thabor, un Calvaire,
Où l'homme paie à Dieu la rançon de la terre ;
Exalte dans tes vers sa gloire et ses grandeurs.

Écrit au lendemain de la visite de la Société nivernaise.

D. P. C.

Sur la proposition de MM. Subert et Jacquinet, M. Darlet, professeur de mathématiques au collège de Clamecy, est admis comme membre de la Société.

Sur la proposition de MM. de Toytot et Roubet, MM. Gadouin, président du tribunal de Cosne, et Robert, juge au même siège, sont admis comme membres de la Société.

M. Roubet annonce un projet de monographie sur Sermoise et donne quelques explications à ce sujet.

M. Jacquinet prend la parole et entretient la Société sur l'emploi de la chaux du gaz dans l'agriculture. Il a remarqué que dans les endroits où il l'avait mise en œuvre toute végétation avait disparu et les vers de terre avaient été tués. On l'emploie avec avantage dans les allées, dont elle fait disparaître les herbes. M. Jacquinet pense qu'on pourrait s'en servir pour détruire le phylloxera.

Mgr Crosnier lit une note relative à Notre-Dame de l'Orme, près Nevers ; il l'a combinée à l'aide de certains renseignements extraits du *Livre noir* et d'une chronique manuscrite communiquée par le R. P. Senly, jésuite.

NOTRE-DAME DE L'ORME ET NOTRE-DAME DU FOUR- DE-VAUX.

Le vallon dominé par l'ancienne église de Saint-Gildard était jadis entièrement boisé. Deux jeunes pâtres qui gardaient leurs

troupeaux découvrirent un jour, dans la cavité d'un vieil orme, une statuette de la sainte Vierge ; ils la prirent et l'emportèrent dans leur chaumière. Leurs parents reçurent avec bonheur cette statuette et la placèrent aussi honorablement que possible ; mais quel fut leur étonnement quand, le lendemain, ils ne la trouvèrent plus. Les enfants reconduisirent leurs troupeaux du même côté que la veille, et ils retrouvèrent dans l'orme la même statue, qu'ils reportèrent à leurs parents. Nouvelle disparition, — nouvelle découverte pour la troisième fois.

Ces bons villageois comprirent qu'il fallait prévenir l'évêque de ces faits ; le prélat choisit dans son chapitre deux chanoines qui retirèrent eux-mêmes la statue de l'orme et la transportèrent dans la chaumière, ayant soin de tenir la porte bien close. Ils passèrent la nuit en prières, sans doute en se laissant abattre parfois par le sommeil. A leur réveil, la statue avait disparu. Ils allèrent à l'orme, où ils la trouvèrent ; cette fois ils se gardèrent de la retirer de son lieu de prédilection.

Le tout fut rapporté à l'évêque, qui comprit que la sainte Vierge voulait avoir un sanctuaire en ce lieu. Il s'y transporta lui-même avec le clergé de sa cathédrale, auquel s'étaient joints les autres ecclésiastiques de la ville. Bientôt on s'occupa d'élever la chapelle, à laquelle, dit-on, on se rendait souvent de Nevers en pèlerinage.

Dans le procès-verbal des funérailles d'Arnaud Sorbin, en 1606, il est fait mention de deux frères ermites de Notre-Dame de l'Orme ; ils marchaient dans le convoi, entre les confréries des différents états et les ordres religieux ; ils précédaient les capucins. *Illis succedebant duo fratres heremitæ capellæ beatæ Mariæ de Ulmo, deinde capucini*. La chapelle de Notre-Dame de l'Orme était donc à la disposition de deux ermites au commencement du dix-septième siècle.

M. le Président fait observer que plus tard on comprit le besoin de faire ériger au Four-de-Vaux (le four des vaux de Nevers) une chapelle pour les besoins de la localité. Quatre

des principaux habitants, après avoir obtenu l'assentiment de Mgr Tinseau, se sont chargés de sa construction ; c'étaient « MM. Jean Decolons, subdélégué de l'intendance de Moulins au département de Nevers (*sic*) ; Claude Lévesque, lieutenant en la maîtrise royale des eaux et forêts dudit Nevers ; Etienne Gounot, receveur des consignations du Nivernois, et dame Magdelaine Grillot, veuve Brisson, tous quatre propriétaires de maisons et héritages audit lieu de Four-de-Vaux, auxquels seuls la susdite chapelle appartient. »

Le marché fut arrêté le 5 octobre 1779, par acte reçu Riffé et son confrère, et, le 12 juillet 1780, « messire Guillaume Decantes, prêtre licencié ès-lois, grand-chantre et chanoine de l'église de Nevers et vicaire général du diocèse, en exécution d'une commission de Mgr l'évêque de Nevers, du 5 avril précédent, a fait la bénédiction de cette chapelle sous le vocable de Notre-Dame, en présence de M^e Jean-Pierre Hulin, curé de la paroisse de Varennes-les-Nevers... » Le procès-verbal imprimé est entre les mains de Mgr Crosnier.

Le docteur Jacquinot prend la parole relativement aux découvertes de l'âge de pierre qu'il continue avec succès.



SÉANCE DU 4 FÉVRIER 1875.

Présidence de M. ROUBET.

Sont présents : MM. Roubet, Subert, de Pierredon, Morlon, Jacquinot, Bouveault, de Villefosse, de Toytot, Massillon, de La Maisonneuve.

M. Subert dépose sur le bureau, de la part de M. Meslier, de Lormes, une clé qu'il offre à la Société. Elle est remarquable parce qu'elle est en cuivre forgé, et plus remarquable encore par la complication de sa fabrication. La Société accepte avec empressement cette offre et prie son secrétaire d'adresser en son nom au donateur une lettre de remerciement.

MM. de Villefosse, Subert et de La Maisonneuve présentent comme membres de la Société M. de La Malle, président du tribunal de première instance de Nevers, et M. Duplessis, médecin de la marine. Ces deux nouveaux membres sont admis.

M. Roubet signale quelques erreurs de noms dans la liste des personnes dont les têtes sont tombées sous le couteau de la Révolution. M. de Pierredon le prie de vouloir bien faire une note rectificative à cet égard. On fait observer aussi que le travail présenté par M. de Pierredon étant un extrait, il était obligé de le produire exactement, malgré ses imperfections.

M. le docteur Jacquinot présente différentes observations relativement aux lithographies à faire exécuter pour la reproduction des objets en silex trouvés sur le territoire de Sauvigny. La Société remet à la prochaine séance l'examen de ces propositions, à l'appui desquelles M. Jacquinot donne lecture du commencement de son travail. Il parle ensuite d'un squelette découvert à Varzy portant aux bras des bracelets en bronze.



SÉANCE DU 25 FÉVRIER 1875.

Présidence de M^r CROSNIER.

Sont présents : MM. Crosnier, Roubet, Subert, Bontillier, Laroche, Pinet, Fonché, Massillon, Jacquinot, Morlon, de Villefosse, de Toytot.

M. le Président donne lecture de deux lettres du ministre de l'instruction publique. La première est relative à des renseignements demandés concernant l'origine, le développement et les progrès de la Société nivernaise. M. le Secrétaire est prié de répondre à cette demande.

La seconde présente des détails relatifs au fonctionnement de la réunion des sociétés savantes à la Sorbonne qui doit avoir lieu à la fin de mars, et aux conditions exigées pour obtenir le voyage en chemin de fer à prix réduit.

M. l'abbé Cachet, aumônier de l'hospice, adresse à la Société une lettre pour la remercier d'avoir bien voulu lui accorder les six volumes de la seconde série du *Bulletin* pour la bibliothèque qu'il a fondée à l'hospice en faveur des malades civils et militaires.

Mgr Crosnier avait annoncé, dans une des précédentes séances, qu'il s'était déterminé à faire rééditer, comme on l'y engage depuis longtemps, son *Iconographie chrétienne*, mais en la complétant par un certain nombre de chapitres. Il a donné à la Société lecture du chapitre intitulé : *Danse macabre et Alphabet de la mort*. On a de nouveau félicité Mgr Crosnier de cette détermination qui conservera à la science et aux arts un ouvrage important.

M. Subert donne lecture d'une lettre de M. Albéric Gonat, de Saint-Pierre-le-Moûtier, annonçant qu'il a trouvé dans un champ de Chantenay un vase contenant sept sonnettes (*tintinnabulum*) en bronze, d'une patine verte admirable, une patère, deux médailles romaines, une d'Adrien et l'autre de Commode, et deux outils en fer rouillé, ressemblant aux ciseaux à tondre la laine. M. Gonat a aussi visité l'emplacement d'un camp romain dans la commune d'Azy-le-Vif, occupant un champ appartenant à M. de Chabrol.

MM. Subert et Comoy présentent comme membre de la Société M. Provost-Comoy. Cette demande est favorablement accueillie.

M. le Président rappelle les observations relatives à l'impression du travail de M. le docteur Jacquinot sur l'âge de pierre et aux planches qui doivent compléter ce travail. La Société vote l'impression de cet ouvrage qui contiendra quinze planches.

Le docteur Jacquinot donne lecture d'un intéressant travail sur l'anthropologie qui sera joint à son mémoire sur les pierres éclatées.



SÉANCE DU 1^{er} AVRIL 1875.

Présidence de M^r CROSNIER.

Sont présents : MM. Crosnier, Subert, Boutillier, l'abbé Valois, l'abbé Soyer, le docteur Jacquinot, de Pierredon, le docteur Duplessis, l'abbé Hurault, le docteur Comoy, de Toytot.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Le docteur Monot, de Montsauche, envoie des renseignements sur la chapelle de Savault, commune d'Ouroux. Cette pièce sera publiée dans le *Bulletin*.

M. Darlet signale des découvertes importantes faites par lui au Mont-Martin, près de Dornecy, remontant aux époques préhistoriques. M. le Secrétaire est prié d'écrire à M. Darlet, en le priant de nous tenir au courant de ses fouilles.

M. Gonat, de Saint-Pierre-le-Mouëtier, annonce qu'il a fait à Chantenay de nouvelles découvertes, consistant en une agrafe en bronze et des monnaies gauloises.

M. le Président fait part à la Société d'une lettre qu'il a reçue, il y a quelque temps, du docteur Heulhard d'Arcy, de Clamecy ; il lui signale une disposition particulière qu'il a remarquée dans les fenêtres de la chapelle de l'ancienne maladrerie de cette localité. Il pense que deux de ces fenêtres, placées diagonalement, étaient destinées à établir une ventilation propre à ces sortes d'établissements. Il demande si on aurait observé ailleurs une semblable disposition. M. le Président ne partage pas l'idée émise par le docteur Heulhard d'Arcy ; il lui aurait répondu plus tôt s'il eût pu se transporter jusqu'à la maladrerie de Saint-Antoine, près Nevers, pour étudier ce qui reste de cet ancien établissement ; il est encore forcé d'ajourner sa réponse.

Une lettre de la Société éduenne invite les membres de la Société nivernaise à se rendre au congrès scientifique qui aura lieu à Autun dans la première huitaine de septembre.

M. le docteur Subert présente un jeton de Marie d'Albret, comtesse de Nevers, trouvé dans un tombeau à

Gimouille au pied du château de Sampanges. Cette pièce porte pour exergue : O MATER DEI MEMENTO MEI.

Le D^r Jacquinot prend la parole relativement aux communications faites par lui dans la dernière séance, puis il lit une page de M. Louis Figuier concernant la science préhistorique dans ses rapports avec les idées religieuses.

M. Massillon commence la lecture d'un mémoire sur les causes, l'origine, la marche et les progrès de l'architecture en général.



SÉANCE DU 13 MAI.

Présidence de M. ROUBET.

Sont présents : MM. Roubet, de Toytot, l'abbé Boutilier, D^r Subert, l'abbé Laborde, Massillon, D^r Duplessis, l'abbé Fouché, de Villefosse, Leblanc de Lespinasse, Chatel, le comte de Soultre, Morlon.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Le D^r Subert, trésorier, fait connaître la situation financière de la Société, conformément au règlement.

MM. Roubet et de Toytot présentent comme membres de la Société MM. Sazerac de Forge, préfet de la Nièvre ; de Langle de Cary, juge d'instruction, et Adrien Faulquier, conseiller général de la Nièvre. Ces propositions sont favorablement accueillies.

M. de Toytot donne lecture d'une lettre de M. Guillemin, de Château-Chinon. M. Guillemin envoie un extrait des

archives du département du Nord qui intéressent spécialement le Nivernais. Il est donné lecture de ces pièces, qui peuvent fournir de précieuses indications pour un certain nombre de familles de cette province. La Société vote l'impression de ces notes au *Bulletin*.

M. de Toytot présente une hache en silex taillé trouvée dans les carrières de Chevroches par M. Darlet, professeur de mathématiques à Clamecy. M. Darlet a découvert un très-grand nombre d'objets en pierre éclatée ; il en a fait parvenir un certain nombre au Dr Subert qui ajoute à cet égard diverses explications à celles fournies par M. de Toytot. M. Darlet veut bien se mettre à la disposition de la Société et offre de lui adresser les notes qu'il prendra dans ses découvertes, en y joignant des spécimens des objets qu'il pourra rencontrer à l'avenir. M. de Toytot demande que la Société accorde une subvention à notre collègue de Clamecy qui puisse l'aider à continuer ses fouilles ; elles promettent d'ailleurs un grand intérêt à la Société pour l'étude de l'époque préhistorique. Une subvention de 60 fr. est votée à cet effet, et M. le Secrétaire est prié d'en faire part à M. Darlet, en lui adressant nos encouragements et nos remerciements.

M. Morlon propose, au nom de M. Dumoulin, d'échanger la collection de la *Revue historique* éditée par lui contre un certain nombre des ouvrages de la Société. Cet échange représenterait une somme de 188 fr. de la part de M. Dumoulin contre celle de 180 fr. que fournirait la Société. Cette proposition est acceptée. Il sera en outre formellement stipulé avec l'éditeur de la *Revue historique* qu'il continuera à nous envoyer cette revue en échange de nos publications.

M. Massillon continue la lecture du travail commencé à la dernière séance sur l'origine et la philosophie de l'architecture.

M. Roubet donne lecture d'un avant-propos de son travail sur Sermoise.



DOCUMENTS CONCERNANT LE NIVERNAIS.

ARCHIVES DU NORD.

CHAMBRE DES COMPTES DE LILLE.

B. 1565, in-folio papier de 234 feuillets. (Ce registre va de 1199 à 1338.)

- 1 Remise par Louis I^{er}, comte de Flandre (1), à Perrin, sire de Chantenelle (sans doute Chantemerle), de l'amende à laquelle l'avait condamné le bailli de Nevers, pour avoir maltraité un sergent de la châtellenie de Decize.
- 2 Annulation par Louis I^{er} d'une sentence rendue par le bailli de Nevers contre le prieur de Colonges, membre du prieuré de La Charité-sur-Loire, au sujet d'une larro- nesse qui jadis avait été prise dans le ressort de la ville de Maconge (?)
- 3 Levée de la main-mise sur les terres de Lurcy-le-Château et de Lurcy-le-Bourg, dont avait été dépouillé par le comte de Flandre, « pour de certaines et justes causes, Hughenin, sire d'Anlezy en Nivernois. »
- 4 Don à Symonette de Parèce d'une maison en Nivernois, confisquée sur Odenin de Crais, écuyer. — Craux, ancienne paroisse, commune de Lamenay. Voyez le *Dictionnaire topographique de la Nièvre* de M. de Soultrait.

(1) Louis I^{er}, comte de Nevers, 1296-1322.

- 5 Don à Hughenin de Clamecy, valet du comte de Flandre, de la succession de feu Brisejonc Le Menestrel, échue audit comte, pour cause de forfaiture et de la survivance du douaire dont jouit la veuve dudit Brisejonc.
- 6 Don à Thierry de Montaigu, chambellan du comte de Flandre, d'une maison sise à Clamecy, hors la porte, et 20 livres pour acquérir des terres qu'il tiendra en fief du comte.
- 7 Exemption à Jean Buchart, bourgeois de Clamecy, receveur du Nivernais, de toutes les dîmes des vins et blés croissant sur sa terre et sur le festage mis sur la maison qui dépend de ladite terre. — On voit plus loin que Jean Buchart fut nommé bailli de la baronnie de Donzy.
- 8 Collation par Louis de Flandre à Philippe d'Arbois, son chapelain, de l'office de l'écriture de la ville de Decize et d'une somme de 30 livres ;
A Perrin Voyseux, clerc de la clergie, de la prévôté de Nevers ;
A Gillebert de Chapiaux, de l'office de l'écriture de la ville de Donzy.
- 9 Nomination de Laurent Mauguin au poste de châtelain de Nevers ;
De Guillemain Vignaut au poste de receveur de la châtellenie de Decize et de Certy.
Voyez *Certy*, DE SOULTRAIT, lieu cité.
- 10 Nomination de commissaires pour gouverner et exploiter le château et terre de la Roche, saisis et mis aux mains du comte, par le suicide de Gérard de Châtillon, seigneur de ladite terre.
- 11 Restitution par Louis de Nevers à Jean de Châteauvilain, seigneur de Luzy, et Hérart d'Arties, seigneur de Chatenay, héritiers de feu Gérard de Châtillon, du château et de la terre de la Roche, que le comte avait jadis fait saisir sur ledit Gérard.
- 12 Abandon à Louis de Nevers, par Robert, seigneur de Châtillon-en-Bazois, de tout le droit que ledit Robert pouvait

avoir dans les biens délaissés par feu Gérard de Châtillon, son cousin.

- 13 Affectation par le comte de Flandre d'une somme de 1,000 livres au paiement de cent livrées de terre vendues audit comte par Robert de Châtillon.
- 14 Défense faite par Louis de Nevers à Gui de Bourbon, seigneur de La Ferté, de s'attribuer à tort et de force la terre de la Roche, qu'Isabelle de Chastel-le-Perron, sa femme, a reçue pour douaire de feu Henri de Châtillon, son premier mari.
- 15 Souffrance d'hommage accordée par Louis de Nevers à Gérard de Bourbon, fils de Gui, pour cause des fiefs qu'il tient du comte de Flandre, du chef de sa femme Jeanne, fille de feu Henri de Châtillon.
- 16 Union des trois hommages auxquels sont tenus envers le comte de Flandre Guyot de Thianges et ses deux frères, à cause du château, ville et dépendances, de Champallemand, qu'ils ont hérité de Guy des Barres, chevalier, leur oncle maternel.

Registre B. 1566. — De 1251 à 1368.

- 17 Confirmation par Louis de Male du testament de Marguerite de France, sa mère, du don qu'elle a fait à Marote, sa femme de chambre, d'une rente viagère de dix quartauts de froment et de deux tonneaux de vin, mesure de Clamecy, sur la recette du Donzinois.
- 18 Amortissement par Louis de Male, en considération de la dame sa mère, de certains héritages acquis par les frères mineurs de Nevers.



SÉANCE DU 3 JUIN.

Présidence de M. ROUBET.

Sont présents : MM. Roubet, Subert, de Pierredon, l'abbé Michel Crosnier, de La Maisonneuve, l'abbé Valois, de Brimont, de Villefosse.

M. de Brimont annonce la mort de M. l'abbé Cochet, le savant auteur de la *Normandie souterraine*. La Société exprime les regrets bien sentis de cette perte.

L'administration de l'hospice offre à la Société une tête mitrée d'un évêque ; elle est d'une bonne facture et peut être attribuée au quinzième siècle. Elle a été trouvée dans des fouilles exécutées dans ce moment sur l'emplacement d'un ancien cimetière, dans l'enclos de l'hôpital.

M. Roubet continue la lecture de son travail sur Sermoise.

SÉANCE DU 8 JUILLET 1875.

Présidence de M^r CROSNIER.

Sont présents : MM. Crosnier, Boutillier, le docteur Subert, l'abbé Delost, Laroche, Millien, Arthur de Rosemont, Adolphe de Rosemont, l'abbé Valois, Leblanc-Bellevaux, Massillon, de Pierredon, de La Malle, Provost-Comoy, le docteur Jacquinot, l'abbé Soyer, Leblanc de Lespinasse, Morlon, Chatel.

Le docteur Subert remet à la Société, de la part de O.-D. Blandin, membre correspondant, l'appendice à son catalogue des oiseaux de la Loire-Inférieure.

M^{gr} Crosnier présente à la Société une lance de l'époque de Solutré provenant de fouilles faites en travaillant au canal de Digoin. Tous les membres en admirent les larges dimensions et la facture ; c'est, sans contredit, un des plus curieux morceaux de ce genre. Il met ensuite sous les yeux des assistants un petit buste de Minerve qu'il a rapporté de Vichy, trouvé, avec d'autres objets de la belle époque romaine, dans un jardin de la rue de Paris. Ce buste se rattache aux objets de la collection Tudot et doit sortir des mêmes fabriques.

M. Subert lit une lettre de M. Darlet, de Clamecy, annonçant qu'il a découvert au Mont-Martin, à Saligny, près Clamecy, un tumulus qui renfermait dix-sept squelettes portant des anneaux de bronze ; il est possible que le nombre des squelettes soit encore augmenté en continuant les fouilles au même endroit.

Le docteur Subert demande la parole pour la lecture des premiers chapitres d'un travail entrepris par lui et intitulé : *les Erreurs nivernaises concernant la médecine de l'enfance*.

M. Massillon donne lecture de quelques renseignements relatifs aux monuments historiques, à l'occasion d'une visite faite par lui dans le département, en compagnie de M. Ruprick-Robert.

M. Arthur de Rosemont aborde les questions préhistoriques et donne sur la période glaciaire des explications fort intéressantes.

M. le docteur Jacquinet lit plusieurs lettres de félicitations qu'il a reçues au sujet de ses découvertes à Sauvigny, entre autres de M. de Longpérier et de M. de Quatrefages.

SÉANCE DU 5 AOUT 1875.

Présidence de M^r CHOSNIER.

Le docteur Subert rappelle une note envoyée par M. Darlet, de Clamecy, relativement à des pierres druidiques, auprès desquelles il croit avoir découvert un atelier de fabrication d'armes en silex. Il donne encore lecture d'un mémoire du même auteur sur des *tumuli* découverts à Saligny, près Tannay, et à Beaulien, près Clamecy.

Ces précieux renseignements seront insérés au *Bulletin*.

A l'appui du second mémoire, le docteur Subert dépose sur le bureau divers objets : anneaux de bronze, chaînettes, perles en verre, etc., que M. Darlet avait joints à son mémoire.

Plusieurs membres font des observations relativement aux termes de périodes ou époques d'incinération, d'époque d'âge de bronze, de fer, de transition, employés par l'auteur. Il leur paraît, et c'est l'avis de la Société, qu'il sera plus prudent d'employer le mot de *couches*.

Le docteur Subert dépose ensuite sur le bureau une brochure intéressante qui a pour titre : *Sur la découverte d'un cæcilianella fossile dans une brèche de la Gardiole, près de Frontignan (Hérault)*, par le docteur A. Paladilhé, de Montpellier. Cette découverte, ajoute le docteur, est due à « notre ami M. A. Munier, bien connu par ses travaux archéologiques et minéralogiques dans la Gardiole et le bassin de Frontignan. » Il s'agit d'une petite coquille fossile éburnée, parfaitement conservée, qui, *bien incontestablement, appartient à une espèce terrestre* du genre *cæcilia-*

nella. M. le docteur Paladilhe la dédie à M. Munier sous la dénomination de *cœcilianella Munieri*.

M. Massillon demande la parole pour présenter à la société de nouveaux détails sur les découvertes faites à Saint-Parize-le-Châtel dans les travaux d'agrandissement de l'église qui s'exécutent actuellement. Il dépose sur le bureau plusieurs dessins exacts du curieux tombeau qui a été signalé par Mgr Crosnier et qu'il considérait comme remontant à l'époque mérovingienne. Semblable dessin a été adressé à la commission des monuments historiques de Paris. La commission pense que ce sarcophage doit être attribué à l'époque carlovingienne, ce qui le rendrait plus précieux.

M. Massillon dépose aussi sur le bureau divers objets découverts au même lieu et dans les mêmes circonstances ; ce sont des vases de terre dont on ne saurait préciser l'âge, trouvés dans des tombeaux ; une custode en bronze doré du treizième siècle sans son *operculum* ; une monstrance du quatorzième, ayant d'un côté une main bénissante, l'autre était garni d'un verre qui a été brisé — un fragment de brigantine.

Mgr Crosnier est prié de faire insérer dans le *Bulletin* l'article qu'il a fait paraître dans la *Semaine religieuse* relativement aux sarcophages de Saint - Parize - le - Châtel.

M. Massillon présente plusieurs dessins et donne quelques détails relativement aux sculptures du douzième siècle provenant de la démolition de l'ancienne faïencerie de l'*Ecce-Homo*, près l'église Saint-Genest, à Nevers.

M. le Président prend ensuite la parole et donne lecture d'un extrait de son travail sur les congrégations religieuses

du diocèse, concernant les monastères placés sous la dépendance de l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre.

M. Roubet demande à être renseigné sur la signification du nom de *Barbara* qu'il a remarqué sur une cloche de l'église de Sermoise. Plusieurs membres font observer : 1° que le culte de sainte Barbe était habituellement attaché aux tours des églises ; la cathédrale de Nevers en offre un exemple ; 2° un nombre considérable des anciennes cloches du diocèse portent des inscriptions qui se rattachent à ce culte ; 3° enfin la légende de la sainte fournit sur ce point de très-curieuses indications, et donne à penser que sainte Barbe était, pendant le moyen âge, invoquée contre la foudre.

M. le Président donne connaissance de recherches faites par M. V. Gueneau, concernant une enquête qui eut lieu en 1579 au sujet des ruines occasionnées pendant les guerres de religion dans les paroisses de Villapourçon, Semelay, Chiddes et autres. Il est décidé que la lettre de M. Gueneau sera insérée au *Bulletin* avec un seul des procès-verbaux de l'enquête, les mêmes faits étant relatés par les autres témoins.

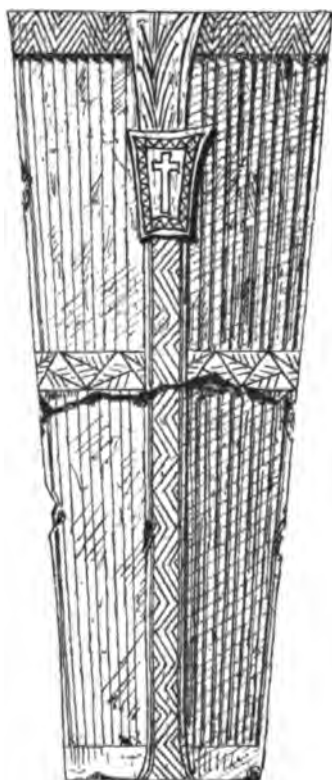


CIMETIÈRE CARLOVINGIEN A SAINT-PARIZE-LE-CHATEL.

Les lecteurs de la *Semaine religieuse* n'ont pas oublié que dans une visite faite dans le cours de l'année dernière à Saint-Parize-le-Châtel, Monseigneur, voyant avec peine l'insuffisance de la nef de cette antique église et son état de dégradation, ne balança pas à proposer aux habitants l'agrandissement et la restauration du monument. Immédiatement une souscription fut ouverte ; le pieux prélat voulut s'inscrire en tête des souscripteurs, et en quelques jours 20,000 fr. et plus couvraient

TOMBEAU DE S^t-PARIZE-LE-CHÂTEL.

Echelle de 0,05 p. 1 mètre.





une première liste. Le chiffre devait s'accroître encore ; le denier de la veuve venait se confondre avec les sommes plus considérables de la classe plus fortunée. Cependant on étudiait et on discutait les plans, et bientôt on fut en mesure d'entreprendre les travaux.

L'église de Saint-Parize-le-Châtel présentait un parallélogramme terminé à l'orient par une abside circulaire à l'intérieur, mais à pans coupés à l'extérieur. Dans la paroi septentrionale, des arcales avaient été pratiquées et donnaient probablement accès dans des chapelles seigneuriales, élevées à différentes époques par les puissants seigneurs qui avaient possédé Saint-Parize, à partir des Dreux de Mello. Plus tard ces ouvertures avaient été bouchées et le plan primitif avait été rétabli. Nous ne dirons rien de la curieuse crypte à trois nefs qui règne sous le chœur, et dont plusieurs des chapiteaux symboliques feront longtemps encore le désespoir des archéologues ; nous devons nous borner à l'étude des restaurations actuelles.

On s'est décidé à conserver la nef, en la voûtant en berceau, avec arcs-doubleaux venant retomber sur les chapiteaux de colonnes engagées. Mais il fallait trouver un moyen d'agrandissement ; on y arriva en lui imprimant un plan cruciforme. Cet agrandissement s'effectuait par les deux bras du transept ; de cette manière, la région de la nef devait présenter une surface d'un tiers en sus. Dans ce moment on creuse les fondations des croisillons au midi et au nord simultanément.

Dans cette opération on avait déjà enlevé une partie considérable des terres remuées, quand tout-à-coup on rencontra une suite régulière de sarcophages parfaitement orientés : c'était le cimetière primitif, remontant peut-être à l'apostolat de saint Patrice dans le *Bourg des Gentils*. La plupart de ces sarcophages sont formés de pierres de grès, rappelant ceux qu'on rencontre autour de l'église de Quarré-les-Tombes, dans le département de l'Yonne, et provenant sans doute de ce dépôt central. Tous ces tombeaux ne sont pas en grès de même nature ; les uns sont d'une teinte jaune, les autres sont d'une

teinte grise ; quelques-uns, deux ou trois, sont en pierre du pays. Leur largeur à l'intérieur est de 40 centimètres vers la tête ; leur longueur de 1 m. 80 c. environ à l'intérieur et de 1 m. 94 c. à 98 à l'extérieur. Le couvercle, formé généralement d'une seule pierre, est une dalle plate ou convexe, et dépasse les parois des sarcophages, établissant ainsi une espèce de larmier qui garantissait les corps des eaux supérieures et contribuait à leur conservation. On sait qu'il était anciennement d'usage, avant de clore un tombeau, de déposer auprès du mort un vase contenant de l'eau bénite, et un autre vase devant servir de cassolette, dans lequel on plaçait des charbons enflammés qu'on couvrait d'encens, puis on s'empressait de disposer le couvercle de manière à fermer hermétiquement. C'était un souvenir des parfums dont les premiers chrétiens se servaient en ensevelissant leurs morts. L'encens, symbole de la prière et des bonnes œuvres, rappelle dans cette circonstance le passage de nos livres saints : *opera enim illorum sequuntur illos*. A l'époque romane, ordinairement le petit vase à encens est percé sur la panse d'un nombre régulier de petits trous ; les quelques vases trouvés à Saint-Parize n'ont pas cette disposition, ce qui annoncerait déjà une époque plus reculée. Dans un, nous avons retrouvé les charbons indiquant sa destination primitive ; mais une large éclaboussure opérée dans un des côtés du vase nous a paru avoir été effectuée à dessein. Ajoutons que ces vases sont assez rares ; on ne les rencontre pas dans tous les sarcophages. Enfin, une dernière observation que nous avons faite, c'est l'absence d'armes, de fibules, de pièces de monnaie et autres objets qu'on trouve assez habituellement dans les tombeaux des temps mérovingiens ou carlovingiens, car c'est à cette époque que nous faisons remonter ce cimetière.

Deux sarcophages nous ont particulièrement intéressé : l'un est extrait entièrement, l'autre est demeuré à sa place primitive, ne nuisant en rien aux fondations. Celui qui a été retiré est entier, sarcophage et couvercle, mais le couvercle est brisé en deux morceaux. Le sarcophage est lisse, comme la plupart de ceux qu'on a découverts ; seulement à la paroi de la tête il

est garni extérieurement d'un grand nombre de croix, petites et grandes, qui se relient ensemble par une disposition particulière de leurs branches, se rattachant dans la partie supérieure à des arcatures au plein-cintre. On avait cru reconnaître entre les croix des cœurs, mais c'est une erreur : ce sont des feuilles de lierre, plante vivace et toujours verte, qu'on peut admettre comme un symbole d'immortalité. Le même genre d'ornement se rencontre sur les tombeaux des Catacombes à Rome, et s'est perpétué jusqu'aux septième et huitième siècles. Un sarcophage reproduisant absolument la même disposition a été représenté dans l'*Album du Nivernais* (1); il provient de la vieille église de Saint-Aricle de Nevers, et on croit généralement qu'il avait renfermé le corps de ce saint évêque.

Le couvercle présente un genre d'ornementation bien plus riche; nous ne pensons pas que, dans tout le Nivernais, aucun monument de ce genre puisse lui être comparé. Cet *operculum*, cintré extérieurement, est encadré dans une bordure enrichie de figures géométriques en usage à l'époque indiquée; ce sont en partie des lignes zigzagüées; la croix ornée des mêmes figures occupe le milieu du couvercle dans toute sa longueur et sa largeur; des stries anguleuses, dirigées de la tête aux pieds, garnissent les vides. Nous le répétons, ce sarcophage est sans contredit un des plus beaux connus des temps mérovingiens ou carlovingiens. Nous avons eu la pensée de le demander pour le musée de la porte du Croux, mais Monseigneur a émis un avis bien préférable; Sa Grandeur voudrait qu'on le conservât à Saint-Parize, et qu'il fût déposé dans la crypte.

Quant à l'autre tombeau, encore recouvert en partie, il offre une particularité dont nous ne pouvons nous rendre compte : au milieu des tombeaux orientés qui l'entourent de toute part, seul il présente une orientation insolite; il est tourné du nord au midi.

Pourquoi cette disposition qui certainement n'a pas été prise au hasard, car il devait s'agir d'un personnage important? Aux

(1) Tome I^{er}, page 103.

angles du sarcophage, regardant le nord-est et le sud-est, étaient établis deux énormes dés ; de semblables dés doivent exister aux angles opposés. Jusqu'à présent aucune inscription n'est venue en aide pour expliquer ce double problème. Peut-être ces dés étaient-ils destinés à soutenir une grille entourant le monument ; c'est ce qui nous paraît le plus probable. Quant à l'orientation, quelques personnes pensaient que le personnage déposé dans ce tombeau n'était peut-être pas catholique, ou qu'il était mort sous le poids d'une excommunication, par suite de laquelle, tout en le laissant inhumer dans un cimetière catholique, on aurait exigé qu'il pût être distingué des autres... Nous devons nous borner à constater le fait.



NOTE DE M. DARLET

SUR DEUX DOLMENS A CHATEAU-VERT, PRÈS CLAMECY.

Il y a quelque temps, mon attention fut attirée par deux énormes blocs de granit situés à cent mètres environ l'un de l'autre et placés sur une petite éminence à six kilomètres sud de Clamecy, près de Château-Vert. Ces pierres sont appelées par les habitants de la contrée *pierre Fiche* et *pierre du Sacrifice*. Je n'ai évidemment rien conclu de cette dénomination ; mais en examinant attentivement la forme et la situation de ces deux monolithes, j'ai cru reconnaître dans l'un d'eux un *menhir*. Sa hauteur verticale est de 2 m. 50 c., et il est entouré d'un cercle irrégulier de pierres beaucoup plus petites. Le second monolithe est long de quatre mètres et couché à plat sur la terre. Est-ce un dolmen dont les supports auraient été enfouis par les alluvions ? Je ne puis me prononcer. Toujours est-il que cette pierre présente deux cuvettes et ces prétendues rigoles dans lesquelles, du reste, je n'ai qu'une confiance très-limitée. Mais voici un fait qui est plus curieux. Ces deux blocs de granit se trouvent dans un emplacement qui me paraît avoir été, dans

les temps reculés dont nous nous occupons, un atelier de fabrication de silex. Tout autour d'eux et à une grande distance les champs sont couverts d'éclats de ces silex. La plupart me semblent avoir subi le travail de l'homme. Je vous envoie quelques échantillons, dont deux couteaux ou racloirs et une petite hachette.

L'un de ces deux racloirs ne présente point de patine et est plus parfait que l'autre, ce qui semblerait indiquer qu'il est d'une époque plus récente. La hachette est assez singulière comme forme, et je ne peux la comparer à aucun des types que j'ai vus jusqu'à présent.

Les monolithes dont j'ai parlé plus haut sont-ils des monuments mégalithiques, et les silex dont je parle seraient-ils contemporains de ces monuments? Voilà une question que M. le docteur Jacquinot va résoudre certainement. Quant à moi, je ne puis rien affirmer, mes connaissances sont trop faibles, et je dois me borner à des hypothèses.



NOTE SUR DES TUMULI DE L'ÂGE DE BRONZE.

SALIGNY.

Il y a quelque temps, deux entrepreneurs du chemin de fer de Clamecy à Cercy eurent l'idée d'exploiter un tertre situé près de Saligny, pour en extraire de la pierre propre à la construction du balast. Dès les premiers coups de pioche, on découvrit un squelette, dont les extrémités des bras et des jambes étaient entourées d'anneaux de bronze. Les ouvriers qui cherchaient là de la pierre ne se doutaient pas de l'importante découverte qu'ils venaient de faire, car nous sommes en présence d'un tumulus remarquable à tous égards. Etudions donc consciencieusement ces restes de nos ancêtres et voyons quelle est la date probable qu'on peut leur assigner.

Ce tumulus, situé à mi-côte, près de Saligny et à quatre kilomètres du Mont-Martin, présente des dimensions extraordinaires : quarante mètres ou plus en tous sens et deux mètres cinquante centimètres à trois mètres dans la plus grande hauteur ; ce qui équivaut à un amas de pierres de seize cents mètres cubes environ. Ces dimensions sont en rapport avec le nombre des squelettes qu'on a découverts jusqu'à présent : on en compte déjà plus de trente. Ce tumulus, qu'on pourrait presque appeler une nécropole, a dû servir à l'ensevelissement des morts pendant une longue suite d'années. C'est ce que va nous prouver la position des squelettes ainsi que l'étude des objets que l'on trouve avec eux. Et d'abord, ces squelettes sont placés à des étages bien différents ; on les rencontre depuis la surface du sol jusqu'à cinquante centimètres de la cime du tumulus. Leur orientation varie : on en a trouvé deux qui étaient opposés par la tête. Les autres regardent généralement le nord-ouest. L'un d'eux était accroupi. Leur ensemble est entouré de grosses pierres toutes placées verticalement. Ce qu'on trouve avec ces squelettes, c'est presque uniquement l'anneau de bronze qui entoure les extrémités des bras et des jambes, les doigts et le cou. Ceux qui existent à la partie inférieure du tumulus sont imparfaits ; mais si on arrive à une certaine hauteur, on rencontre des anneaux ciselés avec art, et, chose importante, on voit le fer représenté par deux anneaux provenant de la plaque d'un ceinturon probablement, mais point d'armes. La partie inférieure du tumulus est donc, à proprement parler, de l'âge de bronze, tandis que la partie supérieure correspond à une époque de transition qui séparerait l'âge de bronze de l'âge de fer, puisque là on constate en même temps la présence du bronze et du fer. D'après ces données, on peut donc conclure que l'origine du tumulus remonte au commencement de cette seconde époque, caractérisée par l'incinération des morts (1) ; ceci paraît peut-être en contradiction avec ce

(1) M. Darlet fait évidemment allusion à l'incinération dont on a découvert des traces à l'époque préhistorique.

que j'ai dit plus haut, car je n'ai trouvé que quelques fragments d'os carbonisés ; mais remarquons que cette coutume de brûler les morts n'était pas entièrement générale. Enfin, ce lieu de sépulture a dû être abandonné pendant l'époque gallo-romaine. Une longue suite d'années s'est écoulée pendant laquelle des tribus ou familles nombreuses ensevelissaient là leurs morts. Je dis tribus nombreuses, car ce tumulus n'est pas isolé ; j'en connais deux autres dont les dimensions ne sont pas moins remarquables que celles que j'ai citées plus haut. Et certainement ce ne sont pas les seuls qui existent dans ces parages. Je ne suis pas éloigné de penser que l'occupation du Mont-Martin par une tribu guerrière ne corresponde à l'époque du tumulus de Saligny. Une chose justifierait une assertion contraire : c'est que les ossements du Mont-Martin paraissent plus anciens que ceux de Saligny. Les premiers sont blancs, happent à la langue et se désagrègent complètement lorsqu'on les laisse séjourner deux ou trois jours dans l'acide chlorhydrique. De plus, les canalicules de Havers sont presque complètement obstrués par des sels calcaires. Les seconds, au contraire, ont une couleur plus foncée, sont plus légers et conservent une partie de leur trame organique lorsqu'ils ont été plongés dans l'acide chlorhydrique. J'ajouterai que si la partie supérieure du tumulus est de l'époque gallo-romaine, il n'y a rien d'étonnant à cela, si on considère que Saligny se trouve à peu de distance de plusieurs voies romaines, dont l'une passe à Brèves. Jetons maintenant un coup d'œil sur les objets qu'on a bien voulu me confier et sur ceux que j'ai sauvés de mains inexpérimentées. Voici d'abord une série d'anneaux (n° 1) qui nous représentent l'art rudimentaire de la métallurgie à cette époque. En voici trois (n° 2, 3 et 4) que j'ai trouvés moi-même. L'un d'eux, le plus grand, est un anneau de cou. C'est le type de l'anneau gaulois. Il a été coulé d'une seule pièce et ensuite coupé par deux coups de ciseau ou de scie, et une rupture, ainsi qu'on peut s'en convaincre en examinant la solution de continuité. Voici maintenant des anneaux de forme différente. L'ornement commence à paraître, le travail se perfectionne, et nous arrivons aux an-

neaux ciselés avec art. Celui qui paraît être le plus récent est l'anneau creux (n° 1), car en l'examinant attentivement on voit qu'il provient d'une lame qui a été martelée et amenée ensuite à l'état d'anneau. Je ne dirai rien de plus sur ces objets, leur inspection prouve qu'ils sont d'époques bien différentes.

BEAULIEU.

Je passe maintenant à l'étude de deux autres tumuli que j'ai découverts à deux kilomètres de Clamecy, sur la montagne de Beaulieu. Il y a longtemps que mon attention avait été attirée par plusieurs tertres qui occupent le point le plus culminant de la montagne. Si je n'avais reculé devant les difficultés d'un travail long et coûteux, ces tertres seraient maintenant détruits. Heureusement, encore, les ouvriers du chemin de fer nous viennent en aide. Nous trouverions en eux un puissant auxiliaire si les objets qu'ils trouvent n'étaient pas gaspillés et dispersés de tous côtés. Quoi qu'il en soit, ceux qui nous restent et ceux que nous pouvons encore trouver sont précieux pour ces études si intéressantes. Mon attention était donc tournée du côté des tumuli de Saligny, et je ne songeais nullement à ceux de Beaulieu, quand un de mes élèves vint m'apprendre qu'il avait remarqué à cet endroit des ossements à côté d'un amas de pierres. Immédiatement je suis allé au lieu indiqué ; j'ai bien trouvé les ossements que j'ai recueillis, mais plus de tumulus. Il avait été entièrement rasé et converti en pierre de balast. J'ai vu l'ouvrier qui l'a détruit et j'ai obtenu de lui des détails assez précis sur la position des deux squelettes qui se trouvaient dans ce tumulus. Des crânes, il ne restait plus que quelques parties encore très-friables. Ces deux squelettes étaient placés l'un à côté de l'autre ; comme à Saligny, ils regardaient le nord-ouest et étaient séparés par des pierres plates placées verticalement. Ils étaient également entourés d'un cercle de pierres brutes ; point d'armes, point d'anneaux, d'après ce

(1) Je n'ai plus cet anneau, qui ne m'appartenait pas.

que m'a dit cet ouvrier. Je me hâte de dire que les ossements que j'ai recueillis sont plus anciens que ceux de Saligny; ils ressemblent en tous points, du reste, à ceux que j'ai trouvés au Ouagne l'année dernière. J'ai découvert là des squelettes dont les crânes appartiennent au type dolicocephale (front fuyant, occipital très-développé). L'un d'eux, que je ne possède plus, a été examiné par M. le docteur Lortet, de Lyon, qui a déclaré qu'il était encore plus dolicocephale que ceux de Solutré. Cette conformation désavantageuse est bien en rapport avec les habitudes et les mœurs des Gaulois. Ces squelettes se trouvaient sur le penchant d'une colline, au-dessous de la terre végétale et entourés de pierres plates. Le squelette que j'ai découvert moi-même n'avait sur lui aucun objet de bronze, mais à côté était enfoui un cerf dont je possède encore l'une des cornes. Ainsi que le prouve leur examen, ces ossements sont très-anciens, et j'ajoute qu'ils se trouvent précisément dans les parages où j'ai recueilli le plus de silex taillés. Eh bien! les ossements du tumulus de Beaulieu sont à peu près semblables à ceux du Ouagne. Malheureusement les crânes ont disparu. Après avoir rassemblé tous les renseignements possibles, je suis allé voir le tertre que j'avais remarqué un peu plus loin. J'ai constaté qu'il était à moitié détruit. Celui-là est beaucoup plus grand que le précédent; il mesure quinze à vingt mètres en tous sens et trois mètres de haut. Les cadavres qui y ont été ensevelis ont subi pour la plupart la crémation, car on a trouvé au centre du tertre au moins sept ou huit mètres cubes de terre brûlée et de cendres, dans lesquelles j'ai remarqué une grande quantité de fragments d'os carbonisés. Tous les cadavres n'ont pas été brûlés, car j'ai retrouvé des portions de crânes, ou bien on ne les brûlait que partiellement. Ce cas s'est rencontré dans plusieurs tumuli danois. La même coutume était peut-être pratiquée dans nos pays. Dans cette cendre et cette terre brûlée qu'on peut encore voir à côté du tumulus je n'ai, en effet, rencontré aucun fragment d'os long qui ne fût carbonisé, mais des phalanges en quantité et, comme je l'ai déjà dit, quelques portions de crânes. Ce tumulus est donc plus récent que le

précédent et caractérise assez bien l'époque pendant laquelle on brûlait les morts. On laissait les restes du défunt sur le lieu même du bûcher ou bien on les recueillait dans une urne funéraire qui était ensuite placée dans un autre endroit du tumulus. Je crois, dans le cas qui nous occupe, que tous les restes ont été laissés sur place et que nous ne trouverons point d'urne funéraire, ce qui serait pourtant fort intéressant. Enfin, voici les objets que j'ai pu encore recueillir dans le tertre et les cendres : un anneau en bronze, analogue à ceux de Saligny, brisé en trois fragments, un petit anneau en bronze de la dimension de nos bagues actuelles, une petite chaînette également en bronze et deux perles en verre bleu caractéristiques de l'âge de bronze. A propos de ces perles, je me permettrai de dire que le verre a dû être connu dès le commencement de l'âge de bronze et que, probablement, les Phéniciens ne sont pour rien en ce qui concerne son introduction dans nos pays ; car le verre bleu ou vert est le résultat même de la fabrication du bronze, puisque cette substance n'est qu'un silicate à base de soude et de potasse qu'on retrouve dans les scories du bronze. Voici maintenant une coquille qui présente un trou artificiel et qui a sans doute servi d'ornement, puis enfin un petit fragment d'os présentant des arcs dessinés avec un instrument tranchant. Je ne vois pas quelle a pu en être la destination.

Je ne veux pas m'étendre davantage sur des considérations qui pourraient devenir fastidieuses. Je remercie encore M. le Président et mes honorables collègues de la bienveillance avec laquelle ils accueillent mes communications, et je serai grandement récompensé si mes recherches peuvent être de quelque utilité pour l'étude des mœurs et coutumes de notre pays dans les temps reculés dont nous nous occupons.

DARLET.

Clamecy, le 1^{er} août 1875.

M. le Président donne connaissance à la Société de la lettre suivante qu'il a reçue de M. Gueneau, de Vandenesse :

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

J'ai l'honneur de vous adresser d'autre part copie d'une enquête faite à Larochemillay, les 18 et 19 octobre 1579, au sujet des ruines causées dans ce pays et dans les paroisses de Villapourçon, Saint-Jean-Goux (*sic*), Chiddes et Semelay, pendant les guerres de religion. Noble homme Claude de Sirot, seigneur du Crot-au-Meunier, dans la paroisse de Verrière-sous-Glenne, dit positivement que les troubles dans ce pays eurent lieu en 1573. Les ouvrages publiés jusqu'à ce jour sont muets sur cette époque. Personne n'a parlé de la destruction de la belle cordelle du Beuvray, ni des églises de Larochemillay, Saint-Jean-Goux et Villapourçon. M. l'abbé Baudiau seul indique la destruction de l'église de Villapourçon en 1570. M. Abord, dans son *Histoire de la Réforme et de la Ligue dans la ville d'Autun*; M. Bulliot, dans son *Essai historique sur l'abbaye de Saint-Martin d'Autun*; M. Lavirotte, dans ses *Annales de la ville d'Arnay-le-Duc*, ne citent rien de l'année 1573.

Les dépositions dont j'offre copie à la Société nivernaise font partie des riches archives de mon ami, M. Léveillé, notaire à Moulins-Engilbert. Elles nous apprennent que le seigneur de Briquemaut, qui résidait habituellement à Saint-Léonard, surprit avec ses troupes le bourg de Larochemillay et détruisit les églises dudit lieu de Saint-Jean-Goux et de Villapourçon, comme auparavant le camp de messieurs les princes avait détruit la belle cordelle du Beuvray.

Deux remarques cependant sont à faire au sujet de ces dépositions :

1° Le seigneur de Briquemaut a-t-il pu détruire en 1573 les églises ci-dessus? Toutes les chroniques disent que, par arrêt du parlement de Paris en date du 27 octobre 1572, il fut condamné à être pendu.

2^e Noble homme Jean de Mérans, seigneur d'Ettevaux et de Pierrefite, dit que l'armée des princes, qui brûla le couvent du Beuvray, passa après les troupes de Briquemaut. Les autres déposants la font passer avant. M. de Mérans était capitaine de La Roche et garde du scel de la prévôté du lieu. Sa déposition me paraît, à cause de ses fonctions, être préférable.

Malgré ces remarques, je pense que la Société nivernaise voudra bien faire bon accueil à ma communication. Dans le cas où elle désirerait avoir copie de toutes les dépositions, il me sera facile de lui donner satisfaction. J'ai réuni déjà plus de douze cents titres concernant les seigneuries du Morvand depuis l'année 1500 jusqu'à l'année 1581, et je continue mon travail qui sera un jour, je l'espère, la mine où puiseront les chercheurs.

J'ai l'honneur d'être avec respect, Monsieur le Président, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

V. GUENEAU.

Vandenesse, le 4 août 1875.

DÉPOSITION DE CLAUDE DE SIROT.

Noble homme Claude de Sirot, seigneur du Crot-Meusnier, homme d'arme de la compaignye de monseigneur de Tavannes, aigé de vingt-quatre ans ou environ, demeurant à Verrieres soubz Glenne, pays de Bourgongne, enquis sur les susd. faictz par serment par luy presté, dict que durant les presedans troubles qui ont regné en ce pays, il a logé plusieurs et diverses foys de là gendarmerye tant audict pays de Bourgongne que es lieulx circonvoisins tenant le party du roy et icelluy de la prétendue nouvelle religion et mesmes au boürg de La Roches de Milay et es paroisses de Villezapoursons, Poy, Milay, Saint-Jehan-Goux et Chiddes, de la justice dud. lieu, esquelz lieu a esté exercé une tyrannye incroiable par les gens de guerre à

l'endroit des habitans desd. lieux, prenant les aulcungs diceulx prisonniers quilz lioient et garottoient jusques à ce quilz eussent payé à la voulonté des gens de guerre la finance qui leur demandoient pour leur ranson et pilloient au surplus tous les meubles quilz trouvoient es maisons desd. lieux, emmenoiënt leur bestial sans quilz eussent osé prendre la hardiesse de les suivre pour le renoncement d'icelluy. Tellement que pour satisfaire à tout ce que dessus furent iceulx habitans en grand nombre contrainctz d'affecter et hipotecquer de leur bien. Ce quil a dict scavoir parce que sa maison nest distante dud. lieu de La Roches que de troys lieues, où il fréquente ordinairement tant pour aulcunes de ses affaires que pour voir de ses amys gentilhommes quil a es environs. De mesmes durant lesd. troubles y a esté avec daultres gentilhommes pour prier les capitaines de respecter le seigneur à qui appartient lad. terre et baronnys et de faire peu de séjour aud. lieu et dy vivre modestement, de quoy ils ne tenoient grand compte, mais au contraire de ce et quelques prières que luy et les aultres gentilhommes leur sceut faire. Ils ne voulurent oncques remettre en liberté deulx des officiers dud. bourg de La Roches avec daultres des habitans dud. lieu quilz tenoient prisonniers, quilz ne leur eussent payé la renson à quoy ilz les avoient taxés, et pour y parvenir les transpourterent jusques au vilaige de Lucenay, distant dud. lieu de La Roches de trois grandes lieues ou leurs femmes et aultres leurs parents, furent contrainctz les suivre pour pourter lesd. rensons, aultrement eussent estés en dangier de leurs personnes. Scait sur ce enquis que durant lesd. troubles le seigneur de Bricquemaut surprint led. bourg de La Roches accompagné comme il paroissoit près de deulx mil chevaulx, auquel lieu il logea avec partye de ses troupes et le surplus allerent esd. paroisses de Villezapoursons, Saint-Jehan-Goux, Poy, Milay et Chides, où ils sejournerent ung jour et deulx nuictz entièrement, pendant lequel temps il y fust faict et commis sans aulcung respes et quelques requestes que on leur fist et mesmement de la pouvreté du peuple et situation du pays tant de pilleries et rensonnemens quil estoit impossible de plus.

De telle fasson que habitans desd. lieulx furent contrainctz eulx enfouir et se cacher es boys par la crainte quilz avoient deulx et ne sceurent encoures sy bien faire que ilz emmenerent beaucoup diceulx desquelz avant que de les eslargir en liberté, en tirèrent grandes sommes de deniers pour leur renson, bruslerent en oultre les esglizes dud. lieu de La Roches, Saint-Jehan-Goux et Villezapoursons qui nont encoure peu estre réédifiées pour leur peu de moyen. Comme avoit esté auparavant ars et bruslé ung fort beau couvent de lordre de Saint-François, lors du passaige du camp de messieurs les princes, basti et édifiye en la terre et baronnys de lad. Roches appelé le couvent de Beuvray. « Au mesmes temps desd. troubles, qui fust » en lannée mil cinq cens soixante et treize, » survint une sy petite cullette de bledz que la plus grand part des habitans desd. lieulx furent contrainctz mandier leur vye, voire réduictz à une sy extreme famine que aulcuns diceulx convertissoient foucheres en pouldre et en faisoient du pain pour vivre, de fasson que telle nourriture a causé la mort à plusieurs diceulx. Deppose sur ce enquis que la scituation dud. lieu de La Roches et aultres paroisses cy-dessus désignées est en pays fort stérile, montueux et de peu de rapport ou peu de personnes se habituent pour l'infertillité desd. lieulx, tellement que ceulx qui y sont à présent demourans à cause des susd. ruines et aultres choses cy-dessus désignées, sont réduictz à une sy extreme povreté quilz ne peuvent vivre, joinct les grandz subsides et tailles quil leur convient payer par chascung an au roy notre sire, sy bien que la plupart diceulx ont habandonné le lieu et délaissé les maisons vagues, car la nourriture quilz peuvent prendre aud. lieu a bien pener et travailler cest seulement de pain de seigle et avène, parce que aud. pays il ny croist aultres bledz encoures en bien petit nombre et quelques letaiges quilz ont du bestial quilz nourrissent es boys dud. seigneur de La Roches pour quelque droict dusaige quilz y ont, sans lequel ce qui reste desd. habitans seroient contrainctz habandonner leurs maisons pour aller ailleurs gagner leur vye. Et ne ce passe année ou peu sen fault que esd. lieulx ils ne soient assieges de

neiges à cause des grandes et hautes montagnes qui y sont qui durent quelquefois troys et quatre moys, tellement que le plus souvent quand elles sont fondues ilz ne treuvent aucune chose où auparavant ilz ont semé leurs bledz qui faict que de toutes parts ilz sont aux emprumpts pour vivre. Et sur le tout enquis a dict nen scavoir aultre chose.

Signé C. DE SIROT.

Après avoir reproduit la déposition de Claude Sirot, qui est sans contredit la plus importante de toutes, nous croyons devoir présenter quelques observations relativement à la contradiction qui se rencontrerait entre la date de 1573, année pendant laquelle le seigneur de Briquemaut aurait détruit les églises en question, d'après les pièces authentiques mises à la disposition de notre honorable collègue, M. Gueneau, et la date du 27 octobre 1572, qui est celle de l'arrêt du Parlement condamnant ledit seigneur à être pendu.

Ne peut-on pas croire qu'il aurait été condamné par contumace et qu'il aurait continué à exercer ses brigandages ? D'un autre côté, on sait que l'époque adoptée pour le commencement de l'année n'a pas toujours été la même, et que les auteurs, même contemporains, n'étaient pas uniformes sur ce point ; les uns adoptaient le 25 décembre, d'autres le 25 mars, d'autres le vendredi saint, quelques-uns le jour de Pâques; on avait même, dans certaines contrées de France, adopté l'usage d'attacher au cierge pascal les dates principales de l'année. A cette occasion, les auteurs de *l'Art de vérifier les dates* présentent des réflexions qui doivent trouver ici leur place :

« On ne peut marquer précisément le temps où cet usage a commencé en France ; mais nous savons qu'il a duré jusqu'à l'édit de Charles IX, donné à Roussillon, en Dauphiné, l'an 1564, édit par lequel il est ordonné de dater les actes publics et particuliers en commençant l'année avec le mois de janvier. Ce n'est que depuis cette loi que nous trouvons de l'uniformité dans nos dates de France. Pour les temps antérieurs, rien n'est

plus nécessaire que de bien se souvenir de tous ces divers commencements de l'année dont nous venons de parler, et d'un autre dont nous parlerons dans un moment qui est d'un an entier avant le nôtre. Sans cette attention, il n'est pas possible d'accorder une infinité de dates qui sont très-exactes et très-vraies, et l'on est continuellement exposé à trouver de la contradiction où il n'y en a point... Une chronique rapporte un fait, par exemple, à l'an 1000 ; une autre rapporte le même fait à l'an 999. On décide, sans hésiter, que c'est une faute dans l'une ou l'autre de ces deux chroniques. Cette faute, cependant, n'est pas toujours réelle, quelquefois elle n'est qu'apparente ; elle disparaîtrait si l'on était attentif aux divers commencements de l'année (1) ».

L'édit de Roussillon ne fut pas adopté universellement en France avant 1567 ; on peut croire même que dans ces moments de troubles il aura fallu longtemps encore pour le faire généralement admettre.

Ce fut en 1575 que les Pays-Bas adoptèrent ce projet ; le comté de Bourgogne attendit jusqu'en 1576 et la Lorraine en 1579.

L'enquête officielle faite par Gilles de Boudeuille, sergent royal au bailliage et siège présidial de Saint-Pierre-le-Moûtier, accompagné de Jacques Bailezy, notaire royal audit bailliage, les 18 et 19 octobre 1579, indiquant 1573 comme l'année des ravages exercés par les troupes du sieur de Briquemaut, on doit admettre cette date jusqu'à preuve du contraire.

On lit dans la déposition de Georges de Chaulgy, seigneur de Savigny, que le sieur de Briquemaut était habituellement fixé à Corbigny avec ses troupes. La chronique manuscrite de l'abbaye ne fournit aucun renseignement sur cette époque ; après avoir indiqué en 1562 le pillage et l'incendie de l'abbaye par les calvinistes, et, en 1564, l'occupation par des commissaires de ce qui restait du monastère, elle demeure muette jusqu'en 1578.

(1) Edition de 1770, p. vj et vij.

SÉANCE DU 4 NOVEMBRE 1875.

Présidence de M^r CROSNIER.

On donne lecture du procès-verbal de la séance précédente ; il est adopté sans observations.

M. le Président dépose sur le bureau une petite cuiller en bronze trouvée à Villars, près Alluy, où déjà avaient été découverts quantité d'objets de l'époque gallo-romaine. C'est un envoi de notre honorable collègue, M. l'abbé Clément, doyen de Châtillon-en-Bazois. Mgr Crosnier l'attribue à l'époque gallo-romaine ; d'autres membres lui donnent une origine contemporaine de la renaissance. M. Roubet partage ce dernier avis.

MM. Crosnier et de Toytot présentent comme membre titulaire de la Société M. de Cazes, préfet de la Nièvre. MM. Crosnier et Boutillier présentent au même titre M. l'abbé Dufrène, supérieur de l'institution Saint-Cyr. MM. de Cazes et Dufrène sont proclamés membres de la Société nivernaise.

M. le docteur Jacquinot demande la parole pour la communication d'un travail sur l'étude des temps préhistoriques dont il a été question au congrès scientifique de Châlons-sur-Marne. Cette lecture a vivement intéressé la Société. Ce mémoire sera inséré au *Bulletin*.

M. de Villefosse annonce qu'une découverte importante a été faite à Entrains dans le cours du mois de septembre dernier. Une grande statue en pierre, de trois mètres de haut, représentant Apollon assis, a été trouvée près du

cimetière d'Entrains. Le personnage tient en main une lyre parfaitement conservée ; l'autre main est appuyée sur une espèce de chaise curule. Le lieu de la découverte est un terrain marécageux qui fut autrefois occupé par un étang, dans lequel on présume que les premiers chrétiens auraient précipité l'idole. Il est à craindre, ajoute M. de Villefosse, que cette statue, demeurée si longtemps dans l'eau, ne soit pas transportable et qu'elle ne vienne à se détériorer davantage. La Société émet le vœu qu'on en fasse au plus tôt prendre un dessin pour en conserver au moins le souvenir.



SÉANCE DU 9 DÉCEMBRE 1875.

M. DE CAZES, préfet de la Nièvre, président d'honneur.

M. de Cazes, préfet de la Nièvre, assiste à la séance. Mgr Crosnier lui offre le fauteuil de la présidence. Comme M. le Préfet refusait de l'accepter, Mgr Crosnier lui fit observer qu'aux termes du règlement il est président d'honneur, ainsi que Mgr l'Évêque, et que déjà, en semblable circonstance, le président de la Société avait cédé le fauteuil. M. le Préfet occupa donc le fauteuil, ayant à sa droite le président de la Société.

MM. Crosnier et de Toytot présentent comme membre titulaire M. le comte de Laubespain.

MM. Robert et de Toytot présentent M. Collard, maire d'Arquian.

MM. de Langle et de La Maisonneuve présentent M. Berton, substitut.

MM. le docteur Subert et le docteur Jacquinet présentent M. Javillier, pharmacien.

MM. le docteur Subert et l'abbé Boutillier présentent M. Munier, déjà membre correspondant, désirant être admis parmi les membres titulaires.

MM. le comte de Laubespín, Collard, Berton, Javillier, Munier sont admis comme membres titulaires de la Société.

Lecture est donnée d'une note de M. Gueneau, percepteur à Vandenesse, sur le collège de Nevers.

M. de Toytot, membre de la délégation chargée de visiter la cité de Barbarie (1), près de La Machine, expose que les deux tumulus ont été parcourus et étudiés avec soin par les membres de la délégation. On a relevé avec une scrupuleuse exactitude les courbes et les niveaux des diverses enceintes, et il a été décidé que les tranchées seraient pratiquées, comme on en était convenu précédemment, au sommet du refuge et dans les passages présumés de l'enceinte. M. de Pierredon confirme les observations présentées par M. de Toytot et assure que c'est la seule détermination à prendre. Il est bien entendu, ajoute-t-il, qu'on ne pourra commencer les fouilles qu'après la saison rigoureuse de l'hiver.

Mgr Crosnier rappelle qu'il a obtenu de l'administration des forêts l'autorisation nécessaire pour effectuer les tranchées dans les bois qui appartiennent à l'État, comme anciennes dépendances des Minimes de Decize. La direction des forêts s'est montrée tout à fait bienveillante; elle

(1) Voir les séances des 5 mars 1874, t. VII, p. 110; — 26 mars, p. 112; — 3 décembre, p. 140.

n'a exigé qu'une seule chose : que le bois abattu serait mis en tas pour être vendu par ses agents au profit de l'État. Il fut encore stipulé que le garde général de Decize serait prévenu, afin que tout s'effectue avec ordre. Déjà, ajoute M. le Président, je me suis mis en rapport avec M. le Garde général, dont j'ai pu apprécier les dispositions bienveillantes.

M. le docteur Jacquinot donne lecture d'un intéressant travail sur les dolmens de la Gaule. Il combat l'idée de certains écrivains d'après lesquels les populations contemporaines de ces monuments seraient venues du Nord. Une courte discussion s'engage sur la question soulevée par la lecture du docteur Jacquinot.

Mgr Crosnier donne lecture de la première partie du compte-rendu de la dernière excursion faite par la Société nivernaise dans la direction de Clamecy, l'Avalonnais, l'Auxerrois et le Donziais.

M. Roubet soumet à la Société quelques observations sur la *Chapelle-aux-Chats*. Selon lui, c'est bien *Chapelle-aux-Chasses* qu'il faut dire. M. de Villefosse, de son côté, avait déjà pensé que *chat* voulait dire *châtaigne*, d'où le proverbe VENDRE CHAT EN POCHE, ce qui est rationnel s'il s'agit de châtaigne, mais ne signifie rien si on suppose qu'on met un chat dans sa poche. Il ne faut pas faire valoir que ce lieu se disait en latin *Capella Catorum*, car souvent on adoptait une consonnance sans s'occuper du sens. D'autres membres pensent qu'on est fondé à admettre la traduction naturelle.

M. Morlon donne lecture d'une demi-page de la *Revue historique sur les bâtards de la maison de Nevers*. Il ajoute qu'il a trouvé le nom d'un imprimeur, Nicolas Chauny, ayant publié à Nevers une brochure sur la mort du maréchal

d'Ancre. On lui fait observer que le nom de ce libraire ne prouve pas qu'il ait été imprimeur à Nevers. Nicolas Chauny a pu faire partie de ces imprimeurs ambulants qui traversaient les provinces et se mettaient au service de ceux qui avaient besoin de leurs modestes presses.

LES SCIENCES PRÉHISTORIQUES

AU CONGRÈS DE CHALONS-SUR-MARNE (1).

I.

Le 23 août dernier, la Société française d'archéologie tenait sa quarante-deuxième session à Châlons-sur-Marne. Ce pays est la terre promise de l'archéologie ; on sait combien y sont nombreuses les sépultures gauloises, gallo-romaines et mérovingiennes. Il suffit, pour ainsi dire, de fouiller le sol pour en faire sortir des vestiges nombreux des temps anciens.

Mais dans ce congrès, ce qui avait pour moi un puissant attrait, c'était le désir d'examiner les grottes de la vallée du Petit-Morin, Coizard, Courjeonnet, etc., de l'époque de la pierre polie, et qui devront porter le nom de grottes de Baye, du nom du jeune et habile archéologue qui les a explorées et fait connaître au monde savant.

Le programme du congrès avait fait une large part aux sciences préhistoriques, ainsi qu'on va en juger. Cela tenait sans doute à l'abondance des matériaux qui surgissent de

(1) Lu à la Société nivernaise des lettres, sciences et arts, le 4 novembre 1875.

toutes parts en Champagne ; mais cela prouve aussi l'intérêt qu'excitent ces sciences et le développement qu'elles prennent de jour en jour.

La moitié au moins des questions proposées par le congrès se rapporte aux sciences préhistoriques.

Voici un aperçu de cette partie du programme :

« 1° Quels sont les principaux points du département de la Marne où il a été reconnu des stations ou des ateliers des différentes époques de la pierre ?

» 2° L'époque de la pierre taillée, et notamment le type de Saint-Acheul, ainsi que l'époque dite des cavernes, sont-ils représentés par des découvertes faites dans ce département ?

» 3° Les découvertes des différents âges de la pierre y démontrent-elles l'existence de plusieurs populations contemporaines différentes ?

» Quelles sont les connaissances obtenues sur les mœurs, les coutumes ou les relations de ces populations par l'étude des armes, ustensiles, ornements, roches, silex et coquilles recueillis dans les stations préhistoriques de la Marne ?

» 4° Les découvertes faites dans les stations de la pierre polie du département ont-elles apporté de nouveaux éléments à la critique archéologique sur cette époque et enrichi par de nouveaux objets le mobilier préhistorique déjà connu ?

» 5° Déterminer les rapports chronologiques et artistiques qui peuvent exister entre les dolmens et les grottes du groupe de Baye (Coizard, Courjeonnet, Villevenard, etc.)

» 6° Quels sont les monuments mégalithiques, dolmens, menhirs, cromlechs, etc., reconnus dans le département de la Marne ?

» Ces dolmens ont-ils été fouillés, et quels ont été les résultats de ces fouilles ?

» 7° Etudier les nombreux *tumuli* du département au point de vue de leur époque, de leur destination, de leurs formes et des découvertes qui y ont été faites.

» 8° Quelles sont les découvertes faites dans le département

de la Marne de cimetières ou d'objets des époques du bronze et du fer ?

» Décrire les objets trouvés.

» 9° A-t-on découvert des objets appartenant aux époques étrusques ou s'en rapprochant ?

» 10° Signaler les découvertes de gisements archéologiques des époques gauloise, gallo-romaine et mérovingienne faites depuis le congrès tenu à Reims en 1861. »

Enfin, je signalerai encore comme se rapportant aux sciences préhistoriques la quatorzième question, celle des souterrains de refuge, Mardelles et Bauves, découverts dans le département de la Marne.

Déterminer les lieux où ils existent.....

Ces différentes questions n'ont pas été traitées isolément et d'une manière spéciale, mais chaque orateur est venu exposer ses découvertes et ses idées, se rapportant plus ou moins aux différentes questions, et sans suivre rigoureusement l'ordre chronologique. C'est ainsi que la question de la pierre polie a surtout été traitée sur la fin du congrès, et avait été réservée pour la visite des grottes de Baye.

Je n'ai point la prétention d'analyser et de faire connaître les divers et nombreux mémoires qui ont été produits, ainsi que les discussions qu'ils ont fait naître. Mon but seul est de vous donner une idée sommaire des principales questions qui ont été traitées et de tâcher de vous tracer la physionomie du congrès.

J'oublierai probablement bien des choses, peut-être même ferai-je quelques erreurs; cela ne saurait être autrement dans un congrès dont les séances prolongées ont lieu deux fois par jour, et où il est à peu près impossible de prendre des notes.

Du reste, les comptes-rendus des réunions de la Société française d'archéologie sont livrés au public dans l'année même qui suit le congrès, et c'est là où on trouvera le récit complet des séances et tous les développements désirables.

Dans le congrès, il y a pour moi trois choses saillantes. Je m'appesantirai davantage sur celles-ci :

Ce sont : 1^o Le mémoire de M. le Président de la Société académique de la Marne, M. Auguste Nicaise ;

2^o La visite des grottes de Baye et de la superbe collection qu'elles ont formée ;

3^o La riche collection et les mémoires de M. Morel.

Autour de ces trois points principaux viennent se grouper les mémoires, observations et découvertes moins importants et moins généraux des autres archéologues du congrès.

II.

Le premier orateur a été M. Auguste Nicaise, qui est non-seulement un chercheur ardent et un amateur éclairé, mais un archéologue de premier ordre. Dans un discours où l'intérêt du sujet se joignait à l'élégance de la forme, il a su captiver son auditoire pendant une longue lecture, dans laquelle il a passé en revue les différentes questions du programme.

Selon lui, on trouve à la surface du sol des haches des types de Saint-Acheul et du Moustier, et dans les *Grévières* des restes du mammoth et du rhinocéros *ticorhinus*.

Il n'existe dans le département ni grottes naturelles ni abris sous roches où la présence de l'homme ait été reconnue. Le renne n'a point été non plus rencontré. Cependant M. Nicaise est certain que cette contrée était habitée à l'époque du renne, et il en donne pour preuve les silex de la montagne de Reims, taillés par l'homme du renne, et qui ont été trouvés par M. Dupont dans les grottes de la Lesse (Belgique), qui sont bien de l'époque du renne.

Le renne peut n'avoir point existé dans la Marne, mais ce pays était habité à cette époque.

Les manifestations les plus remarquables de la pierre polie dans la Marne sont :

1^o Le cimetière de la pierre polie de Ligen ;

- 2° Les grottes funéraires de la vallée du Petit-Morin ;
- 3° La grotte-dolmen de Mizy ;
- 4° Les grottes taillées dans la craie de Sarans ;
- 5° Enfin les puits funéraires de Tours-sur-Marne .

On sait que dans un savant mémoire couronné par l'Institut, M. Al. Bertrand énonce ce fait qu'on ne trouve plus de dolmens dans l'est de la France; il n'y aurait plus que des tumulus. Sur la carte archéologique de la Gaule dressée par ce savant, une ligne passant par le département de la Marne sépare la région des dolmens de celle des *tumuli*. Il est probable cependant que l'époque de la pierre polie est représentée dans l'est comme dans l'ouest de la Gaule. Seulement ces manifestations peuvent revêtir d'autres formes; ainsi, les dolmens peuvent être remplacés par des grottes artificielles, des puits funéraires, etc. Les découvertes qui se font chaque jour et l'examen approfondi qu'on ne peut manquer d'en faire, éclairciront ce qui peut rester d'obscur dans cette question, à laquelle se rattachent d'intéressants problèmes ethnologiques. Quant à présent, M. Nicaise affirme qu'il existe encore aujourd'hui deux dolmens aux environs de Châlons. Ils sont situés dans le parc du château de Congy. L'un est à peu près intact. L'autre voit sa table renversée près de ses assises; il n'est pas certain qu'ils aient été scientifiquement fouillés.

Deux autres dolmens ont été détruits près de Mizy, arrondissement de Sézanne, il y a environ quinze ans. Quant aux menhirs, M. A Savy, agent-voyer en chef et membre de la Société scientifique de Châlons, a publié un intéressant mémoire sur les antiquités du département en 1859. Il cite deux menhirs dans la même localité de Congy, l'un connu sous le nom de Pierre nue et l'autre sous celui de Pierre frite. Il cite aussi un cromlech à Durpenne, sur le chemin du Courjeonnet. M. Counhay en signale également un à Potangis.

Les gisements de la pierre polie donnent haches, couteaux, haches emmanchées avec bois de cerf, flèches barbelées, et surtout les flèches à tranchant transversal. En Champagne,

pour une flèche à ailerons et à pédoncule on trouve cent flèches à tranchant transversal.

Les gisements de la pierre polie renferment aussi des grattoirs, racloirs, nuclei, percuteurs, grains de collier en cardium, calcaire, bélemnites, coquilles, etc. ; des instruments en os, tels que perçoirs, lissoirs, etc. ; des polissoirs à main en grès et en schiste ; enfin des ornements en vertèbres de poisson.

Je parlerai plus au long de ces objets en traitant des grottes de Baye.

Les grottes explorées par M. Nicaise sont situées à mi-côte du mont Sarran et dites grottes de Sarran. Comme celles de la vallée du Petit Morin, dont nous donnerons plus bas la description, elles sont taillées dans la craie et offrent la plus grande analogie avec ces dernières. Au congrès de 1855, M. Savy avait déjà présenté un dessin et un plan d'une de ces grottes, qui présente aussi un petit vestibule ou antigrotte.

M. Nicaise a traité aussi un genre de sépultures des plus intéressants et dont les découvertes augmentent de jour en jour. Je veux parler des puits funéraires. Ceux explorés par M. Nicaise paraissent appartenir à l'époque de la pierre polie ; cependant il en existe d'autres évidemment gaulois, sur lesquels ce savant prépare un travail. Ce genre de sépulture aurait donc traversé les époques de la pierre polie et du bronze pour être encore en vigueur à l'époque gauloise. La rareté de ces sépultures peut peut-être s'expliquer par la difficulté de les trouver. Placées au ras du sol et comblées, n'offrant aucun signe extérieur, le hasard seul peut les faire découvrir. Il est peut-être à propos de mentionner ici un fait qui m'a été indiqué par M. Counhay, de Suippes, chercheur aussi heureux qu'infatigable : c'est que l'habitude fait parfaitement découvrir les fosses des cimetières gaulois. Suivant certaines circonstances atmosphériques de sécheresse ou d'humidité, le rectangle de la fosse se dessine sur le sol et n'échappe pas à des yeux exercés.

Suivant M. Nicaise, l'âge du bronze est représenté par des haches de plusieurs types, soit à douille carrée et anneau latéral, soit à talon médian ; par des ciseaux en bronze de diffé-

rents types, par des colliers, bracelets, surtout en bronze repoussé, de la deuxième époque du bronze.

L'âge du fer se manifeste dans les nombreux cimetières gaulois ; on y trouve, dans les plus anciens, des types se rapprochant de ceux de Halstatt. Ils sont riches en épées, lances, couteaux, fibules, colliers et bracelets en bronze ; en vases de toutes formes et de toutes tailles.

Enfin, M. Nicaise cite les cimetières mérovingiens qui sont aussi très-nombreux. Ils donnent des armes, framées, angons, scramasax, couteaux, ciseaux, colliers en ambre et en verroteries émaillées, fibules d'or, d'argent, de bronze, boucles de ceinturon ciselées, étamées, damasquinées d'argent, etc.

On y trouve aussi des vases nombreux.

Les monnaies gauloises et romaines sont très-communes ; on a fait, à plusieurs reprises, des trouvailles de plusieurs milliers de ces dernières.

Comme on le voit, M. Nicaise a traité de toutes les époques et de toutes les questions préhistoriques du congrès. Il l'a fait avec une grande supériorité. Son mémoire fait vivement désirer un grand travail d'ensemble sur l'archéologie de la Marne, avec tous les détails et les figures qu'il comporte. Nul plus que M. Nicaise n'est à même d'entreprendre et de mener à bien un semblable travail.

III

La visite des grottes de Baye avait été réservée pour les derniers jours du congrès. On devait employer pour cela une journée entière. Nous partîmes en effet de Châlons le jeudi, à six heures du matin, par le chemin de fer jusqu'à Epernay, et là nous trouvâmes deux vastes omnibus, à deux étages, qui faisaient autrefois le service du camp de Châlons, et dans lesquels soixante personnes s'installèrent à l'aise. Nous avions six ou huit lieues à faire. A dix heures nous arrivâmes au village de Coizard. C'était là où nous devions visiter les grottes. Jusqu'alors la route avait suivi ces immenses plaines maréca-

geuses si communes dans la Champagne ; mais devant nous s'étendait une chaîne de collines, couvertes de bois au sommet et de vignes sur les coteaux. Coizard est situé au pied de cette colline, et c'est à mi-côte que se trouvent les grottes — elles regardent le Midi. — Pour les pratiquer on a fait une tranchée plus ou moins profonde de 50 centimètres à 4 mètres, et là on a creusé la grotte dans la masse crayeuse. L'ouverture est étroite, plus ou moins arrondie ; il faut s'accroupir pour entrer ; on se trouve alors dans un petit vestibule ou antigrotte dont l'étendue est variable, mais généralement petite ; deux personnes peuvent à peine s'y mouvoir. Une seconde ouverture, plus étroite encore que la première, donne accès dans la grotte. Ces grottes ne sont pas toutes de la même grandeur. — Voici, d'après M. de Baye, les mesures exactes des deux principales visitées par nous (1) : « La première grotte se trouve à 2 m. 75 c. de profondeur. La première entrée extérieure est haute de 1 m. 10 c, large de 58 centimètres. L'antigrotte a 1 m. 90 c. de long sur 1 m. 08 c. de large. La hauteur est de 1 m. 25 c. La deuxième entrée a 83 centimètres de hauteur et 57 de largeur. La grotte proprement dite a 4 m. 10 c. de largeur et 3 m. 40 c. à partir de l'entrée jusqu'à la paroi opposée. Sa hauteur est de 1 m. 28 c. » — Comme on voit, on ne peut s'y tenir que courbé, et plus de six personnes y respirent à peine. Un de nos compagnons, entré des premiers avec cinq ou six autres personnes, sortit aussitôt en disant qu'on étouffait. On juge au premier abord que ces grottes n'ont pas été construites pour servir d'habitations. Si les entrées étaient fermées, on n'aurait pas la quantité suffisante d'air pour y respirer. — Si on y allumait du feu, on serait aussitôt asphyxié par la fumée qui ne trouverait aucune issue. — Ce sont donc bien des grottes sépulcrales. On a trouvé en effet dans toutes ces grottes de nombreux squelettes entassés. Nous visitâmes ainsi quatre de ces grottes les plus curieuses et les plus spacieuses.

(1) *Grottes de la vallée du Petit-Morin*, par M. J. de Baye. — Extrait des *Bulletins* de la Société d'anthropologie. — 1875.

Dans l'une d'elles, on voit sur la paroi gauche de l'antigrotte une figure de femme très-grossièrement et naïvement tracée (1).

A l'entrée d'une deuxième grotte se trouvait encore une figure, un peu plus complète que celle dont je viens de parler et de mêmes dimensions (60 centimètres environ de haut); elle était un peu mieux faite, les yeux avaient des proportions raisonnables, ainsi que le nez et la bouche. Des cheveux couvraient la tête et se prolongeaient sur les côtés de la face et sous le menton. Du reste, absence de bras et de membres inférieurs; on eût dit un enfant emmaillotté. On serait porté à penser que les contours qui enserrent ces figures dénotent un manteau ou une longue robe. Ces deux figures représentent des femmes. Deux cercles tracés sur la poitrine de la première et en demi-relief sur la seconde figurent les seins.

M. de Baye a cru voir là une idée de la Divinité. Cela se pourrait, mais rien ne le démontre. En pareille matière, il faut être très-circonspect : l'imagination marche vite. Je crois que, pour émettre de semblables idées, il faut des faits plus certains. Les découvertes ultérieures nous aideront peut-être quelque jour à éclaircir ces mystères. Ce qu'on peut seulement regarder comme un signe de religion, c'est le culte des morts, qui indique une croyance à une autre vie.

Je crois qu'on a voulu tracer tout simplement l'image d'une des personnes inhumées dans la grotte.

Indépendamment de ces deux figures, on trouve à l'intérieur des grottes des représentations de haches dans leur gaine et emmanchées. Elles sont sculptées en demi-relief sur les parois ; on y voit aussi la figure d'un instrument qui était probablement en bois, car on n'en a retrouvé aucun exemplaire au milieu du mobilier funéraire si varié de ces grottes. Il a la forme d'une petite pelle avec un trou au milieu. Peut-être est-ce un casse-tête ou une massue de bois.

(1) Cette figure et les suivantes, que j'ai dû me borner à tracer sur le tableau, doivent se trouver dans les publications de M. J. de Baye.

Toutes ces grottes, au nombre de quarante-trois environ, ont été complètement déblayées et explorées par M. de Baye. Aujourd'hui, quatre seulement, les principales, sont accessibles; toutes les autres ont été recombées.

Lorsque M. de Baye explora ces grottes, elles contenaient toutes un certain nombre de squelettes. Il les divise en trois catégories (1) : dans la première se trouvent des grottes d'un travail plus négligé, peu profondes et sans vestibule. L'étendue est relativement petite. Dans ces grottes, les sujets sont accumulés en nombre considérable : il y en avait jusqu'à quarante.

Dans cette première catégorie de grottes, les morts étaient entassés et séparés par des pierres plates et de la terre. Ces sépultures paraissaient avoir été pratiquées successivement. Les ossements étaient ceux d'individus d'âge et de sexe différents.

Dans cette même catégorie, M. de Baye range des grottes où les sujets sont tous jeunes, si on en juge par les dents. « Point d'enfants, rien que des sujets robustes. »

Ces derniers étaient moins nombreux que dans les sépultures où ils étaient mélangés. « Dans ces sépultures, ajoute M. de Baye, j'ai trouvé dix haches emmanchées, debout entre la paroi latérale et les corps. Enfin, les grottes de cette catégorie étaient en petit nombre comparativement aux autres. »

La deuxième catégorie se compose de grottes simples, mais profondes, très-soignées, établies dans des conditions de solidité et de sécurité qu'on chercherait en vain dans celles de la première catégorie. Les sujets déposés étaient toujours moins nombreux, deux, trois, quatre, cinq et rarement plus de huit sujets. Ces grottes étaient obstruées par des pierres meulières énormes. Dans cette seconde catégorie le mobilier funéraire était plus abondant et plus varié.

Les grottes de la troisième catégorie sont pourvues d'un vestibule ou antigrotte. Creusées à une grande profondeur (ce

(1) Op. cit.

sont celles que nous avons visitées), les squelettes y étaient peu nombreux ; dans les plus grandes, deux ou trois squelettes seulement. C'est dans ces grottes qu'on a recueilli le plus grand nombre d'objets.

Dans certaines grottes très-spacieuses, on a trouvé seulement deux ou trois squelettes.

C'est dans cette dernière catégorie que M. de Baye a remarqué, au milieu d'un amas de cendres, des ossements brûlés. Ils étaient séparés en petits tas et paraissaient avoir été apportés en différentes fois.

M. de Baye hésite à se prononcer sur la destination de ces différentes catégories de grottes. Pour moi, il y a une explication qui me paraît fort simple. Dans tous les pays et à toutes les époques on trouve l'inégalité même dans la mort ; la fosse du pauvre à côté du mausolée du riche.

Ainsi les grottes de la première catégorie seraient les sépultures du peuple, espèce de fosse commune où on entassait les cadavres, femmes, enfants, vieillards.

Les grottes où on ne trouve qu'un petit nombre de corps, et seulement ceux d'hommes jeunes et robustes, sont la sépulture des guerriers morts au combat. Ce qui le prouve, ce sont ces dix haches rangées entre les squelettes ; c'est là aussi probablement qu'ont été rencontrées ces quantités de pointes de flèches à tranchant *transversal*.

M. de Baye s'étend assez longuement sur ces flèches (1) à tranchant large et en forme de ciseau. Il est bien évident que ce sont des *pointes* de flèches. J'en ai vu une au musée de Copenhague qui était encore fixée à l'extrémité d'une portion de manche.

Quant aux quantités qui se trouvaient au-dessous des corps couchés dans ces grottes, cela peut s'expliquer de deux manières.

1^o Rien n'empêche de croire que plusieurs de ces guerriers morts au combat n'eussent reçu dans différentes parties du

(1) Op. cit.

corps une certaine quantité de flèches. 2° La coutume étant de placer à côté du mort ses armes, telles que haches, lances, couteaux, etc., on a dû aussi y placer des faisceaux de flèches, soit à côté, soit sur le cadavre même. Par suite de la destruction des tissus et du bois des flèches, les pointes en silex, par leur propre poids, sont tombées dans l'intérieur des cavités thoraciques et abdominales. De là le grand nombre qui jonchent le sol sous les squelettes.

Mais revenons à nos grottes. Celles de la deuxième catégorie étaient les sépultures des personnages considérables, des familles de distinction. Les traces de fréquentation tiennent aux inhumations successives des divers membres de la famille, faites avec un certain appareil. Là, les objets funéraires sont plus soignés ; ils sont nombreux et variés.

Enfin, les grottes de la troisième catégorie, beaucoup plus vastes et plus soignées, celles entre autres qui présentaient les sculptures et qui ne contenaient que deux ou trois squelettes seulement, étaient la sépulture des chefs.

Les ossements brûlés et les amas de cendres se rencontrent assez fréquemment dans les dolmens et les grottes funéraires. Suivant quelques archéologues, « il est à croire que quelquefois on sacrifiait des victimes sur le corps du défunt, peut-être des esclaves... (1) »

On pourrait aussi supposer que ces ossements brûlés ont été déposés dans les grottes à une époque postérieure, peut-être même à l'âge du bronze. — On trouve des exemples de ce fait. Ainsi, d'après M. Savy (2), un tumulus présentait à la base une sépulture de la pierre polie, une autre du bronze au milieu, et enfin, au sommet, une sépulture de l'âge du fer. .

Les grottes explorées à Coizard seulement par M. de Baye sont au nombre de quarante-trois. Les localités voisines de Courjeonnet, Villevenard, etc., offrent également des grottes sépulcrales sur une étendue d'un myriamètre. M. de Baye en

(1) Voyez FIGUIER, *l'Homme primitif*, p. 285.

(2) Op. cit.

a visité environ cent vingt, et ce ne sont certainement pas les seules qui existent.

Toutes ces grottes ont bien évidemment été creusées à l'aide d'un outil en silex ; les expériences faites par M. de Baye ne laissent aucun doute à cet égard. Les grottes de Sarans, dont M. Nicaise a entretenu le congrès, appartiennent à la même époque de la pierre polie et sont construites de même. Cela indique qu'alors le pays était très-peuplé.

Nous avons dit que ces grottes ne pouvaient être des habitations. Ici se pose la question de savoir où étaient situées ces dernières. Plusieurs membres du congrès émettaient cette opinion que peut-être les villages étaient bâtis sur pilotis dans la plaine marécageuse, vaste lac autrefois, qui venait baigner le pied des collines ; en un mot, que les habitations étaient analogues aux palafittes des lacs de la Suisse.

Cette hypothèse ne présente rien d'impossible. Seulement jusqu'ici on n'a trouvé aucune trace de pilotis, ni rien de semblable, et cependant la plaine est desséchée et depuis de longues années livrée à la culture.

Il me semblerait plus admissible que le *village* était situé au sommet de la colline, qui affecte une forme de mamelon. De là l'œil découvre une vaste étendue de pays dans toutes les directions. On pouvait être averti aussitôt de l'approche d'une troupe ennemie.

Le village pouvait être facilement fortifié par des fossés, des enceintes et des agglomérations de terre, de pierre ou de bois.

Il est probable qu'au mont Sarran le village se trouvait aussi au sommet de la montagne.

C'est donc sur les sommets qu'il faudra chercher si on veut découvrir des traces d'habitations ; seulement cela sera difficile, car ils sont couverts de forêts.

La visite des grottes était terminée ; chacun y avait pénétré et en était sorti avec ses vêtements plus ou moins blanchis par la craie. L'excellent abbé Bordé, chargé de nous faire les honneurs des grottes, et qui se multipliait pour être agréable à

ses visiteurs, était blanc de la tête aux pieds. Qu'il reçoive ici l'expression de notre gratitude.

Nous remontâmes dans nos omnibus, et à une heure nous arrivions au château de Baye, où une somptueuse hospitalité nous attendait.

Après le déjeuner, nous pénétrâmes dans la superbe galerie que M. de Baye a fait construire à grands frais pour y loger les innombrables collections que lui ont fournies les grottes.

C'est là certainement la collection la plus complète de l'époque de la pierre polie qui existe en France. On ne peut lui comparer que les collections des palafittes de la Suisse.

Dans un examen trop superficiel et trop peu prolongé j'ai remarqué :

1° Une nombreuse série de haches polies en silex et en roches étrangères au pays, telles que la diorite, l'aphanite, etc. Elles sont en général de taille moyenne et de petite taille. Point de ces grandes haches du Danemark ou trouvées dans des dolmens. Leur tranchant est droit ou arrondi. Beaucoup d'entre elles étaient encore dans leur gaine de corne de cerf, percée d'un trou pour recevoir le manche. Il est probable que ce mode d'emmanchement était le plus répandu. Quelques haches sont à la vérité percées d'un trou, mais elles sont en petit nombre.

Ces instruments étaient aussi et surtout des armes. D'après les sculptures des grottes, le manche était court; il pouvait avoir 40 centimètres environ.

2° De beaux couteaux en silex, éclatés avec soin, et rappelant ceux de l'époque de la Madeleine; d'autres aigus à une extrémité peuvent être regardés comme des pointes de lance.

3° Des grattoirs arrondis très-nombreux; les grattoirs allongés l'étaient moins.

4° Des instruments allongés, subarrondis à une extrémité, assez grossièrement taillés, me paraissent être des outils.

5° Des pointes de lances et de javeline finement taillées, et enfin quelques flèches barbelées; mais le plus grand nombre

étaient des flèches à tranchant transversal dont j'ai parlé plus haut. M. de Baye dit en avoir recueilli trois mille !

Les percuteurs et les nuclei abondent aussi ; ils n'offrent rien de particulier.

Indépendamment des instruments de pierre, il y avait aussi une nombreuse collection d'instruments en os, tels que poinçons de diverses grandeurs, dont quelques-uns étaient peut-être des pointes de lances ou de javelines.

Les ornements destinés à être portés en collier sont nombreux et variés. On y remarque de petites plaques allongées et courbées en croissant, qui me paraissent être en schiste ardoisier ; elles sont percées de deux ou trois trous dans leur longueur ; puis des dents de chien ou de loup, de sanglier perforées à la base ; des coquilles marines, telles que buccins sciés en deux et percés ; des coquilles d'unio, et enfin des petits disques d'os humain, probablement du crâne, et percés de deux trous.

On remarque aussi plusieurs exemplaires de poteries grossières faites à la main, brunes, épaisses, de différentes tailles, et ayant la forme d'un gobelet légèrement conique.

Les ossements, crânes et squelettes sont nombreux. Un grand nombre ont été envoyés à la Société d'anthropologie et soumis à l'examen de M. Broca. Ce savant anatomiste a reconnu parmi les 44 crânes qui lui ont été présentés :

Brachycéphales.	4
Sous-brachycéphales.	8
Mesaticéphales.	10
Sous-dolicocéphales	12
Dolicocéphales.	10
	44

C'est-à-dire que toutes les formes de crânes étaient représentées comme elles le sont de nos jours. M. Broca en tire cette conséquence qu'il y a eu des mélanges entre la race dolicocé-

phale, nombreuse alors, et la race brachycéphale de Furfooz. Mais cette race de Furfooz n'est représentée jusqu'ici que par deux crânes qui se trouvent au musée de Bruxelles. Ces deux crânes suffisent-ils pour établir une race et tirer de semblables conséquences ? Du reste, dans toutes les cavernes de l'âge de la pierre polie, explorées en France, on a constaté cette dissemblance des crânes. M. Broca lui-même en a cité plusieurs exemples.

M. Broca, qui a visité les grottes de Baye, les regarde comme étant de la « deuxième moitié de la pierre polie (1). »

On remarque aussi parmi ces ossements des cas pathologiques, tels que fractures des os longs, etc.

Parmi d'autres ossements d'animaux, j'ai cru remarquer des mâchoires de cerf et de mouton.

Aucune trace de métal n'a été trouvée dans ces grottes. Elles sont bien de l'époque dite de la pierre polie, qui, là, me paraît faire une suite non interrompue à l'époque dite de la Madeleine, avec laquelle elle présente plusieurs points de contact, tels que les lames ou couteaux, les grattoirs allongés et racloirs arrondis, etc.

La collection de M. de Baye ne se borne pas seulement aux objets de la pierre polie recueillis dans les grottes ; mais elle contient encore de nombreux spécimens des époques gauloises et franques, dont les sépultures sont également abondantes dans le pays, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Après avoir visité en détail cette curieuse collection, le congrès se forma en séance. M. le docteur Aubriot, qui habite les environs, soumit à notre examen divers silex taillés trouvés à la surface du sol dans les localités environnantes. Parmi ces échantillons, nous remarquâmes quelques haches acheuléennes, ainsi que de larges pointes de lance du type du Moustier ; de plus, quelques haches de silex taillées avec soin, à moyens éclats et ayant à peu près la forme des haches polies, à l'exception cependant d'une des extrémités, ordinairement pointue dans les

(1) Voir *Bulletin de la Société anthropologique*, 1875, p. 30.

haches polies, mais plus large dans celles du docteur Aubriot ; de sorte que les deux extrémités de la hache étaient à peu près de même largeur.

MM. de Cessac et de Baye déclarèrent ces haches de l'époque de la pierre polie.

Quant à moi, j'ai un doute à cet égard. J'avais déjà vu des haches semblables à Paris chez M. Boban, provenant de fouilles faites pour amener à Paris les eaux de la Vanne.

Enfin, tout récemment, en visitant la collection de M. Nicaise, ce savant me fit remarquer deux de ces haches qui, pour lui, différaient de celles de la pierre polie.

Déjà à Sauvigny j'avais trouvé quelques instruments plus soignés que les autres et qui avaient attiré mon attention.

Je pense, jusqu'à plus ample informé, que ces instruments doivent être attribués à peu près à l'époque de Solutré. C'est ce que l'avenir nous démontrera.

Une autre preuve de ce que j'avance, c'est qu'au milieu du nombreux mobilier funéraire provenant des grottes de Baye, il ne se trouve aucune hache semblable. Les collections du musée de Saint-Germain n'en contiennent pas non plus.

A la fin de la séance, où M. de Baye lut un mémoire très-étudié et très-détaillé sur les grottes et leur contenu, M. le président de Cougny prit la parole et décerna à M. J. de Baye, au nom de la Société française, une médaille, récompense méritée de ses intéressants travaux. Cette flatteuse distinction fut ratifiée par les applaudissements unanimes de l'assemblée.

Notre visite à Baye était terminée ; plusieurs personnes émettaient l'avis de partir, mais les instances pressantes et cordiales de M. de Baye et de sa famille déterminèrent la majorité à accepter le dîner somptueux préparé en notre honneur et où le mousseux Épernay ne fut pas épargné.

A dix heures seulement nous montions dans nos véhicules et partions à la lueur des feux de Bengale, enchantés de notre excursion et de la gracieuse hospitalité qui nous avait été offerte. Cette charmante journée comptera dans les souvenirs de tous ceux qui y ont assisté.

A deux heures du matin nous étions de retour à Châlons.

Nous avons fait remarquer, en parlant des dolmens signalés par M. Nicaise, que le nombre en était restreint; il en cite quatre seulement. Or, nous avons vu qu'à l'époque de la pierre polie, la Champagne était très-peuplée. Si on rencontre peu de dolmens, c'est que la plupart du temps les matériaux manquaient, et qu'on ne trouvait point les énormes blocs de granit et autres roches nécessaires pour leur construction. Alors on s'est servi pour les sépultures des avantages que présentait le terrain. Les bancs de craie offraient tout à la fois la solidité désirable jointe à la facilité du travail, et les garanties de conservation des corps par l'absence d'humidité. On creusa alors des grottes qui ne sont autre chose que des allées couvertes, ou des dolmens sous tumulus. L'analogie entre ces diverses sépultures est frappante. Pour moi, c'est le même peuple qui a élevé les dolmens de la Gaule et qui a creusé les grottes de la Champagne. Il y a analogie parfaite dans la forme de tous les instruments qu'on y rencontre.

Puisque je suis amené à cette question des dolmens, qu'il me soit permis, avant d'aller plus loin, de dire quelques mots sur ce sujet intéressant et si discuté.

Suivant les uns, le *peuple* des dolmens serait venu du Midi en remontant au Nord. Suivant d'autres, et c'est je crois le plus grand nombre, ce genre de monuments funéraires aurait été introduit en Gaule par des peuplades guerrières venues du Nord, où, comme l'on sait, ces monuments sont très-répandus. Il me semble, cependant, qu'il n'est pas nécessaire de chercher l'origine des dolmens ailleurs qu'en Gaule. Cette contrée était assez vaste et assez peuplée pour avoir créé d'elle-même ce mode de sépulture.

Quoi qu'il en soit, qui dit âge des dolmens dit âge de la pierre polie. Or, qu'était la civilisation à ces époques reculées? Purement rudimentaire. Les outils et armes n'étaient toujours que des silex plus ou moins finement taillés. L'industrie était dans l'enfance, l'homme ne songeant qu'à satisfaire ses besoins,

commençait à peine à connaître les premières notions de l'agriculture et de la vie pastorale.

Quant à la navigation, elle était à son origine. Les vestiges qui ont été trouvés dans les tourbières, les palafittes, etc., et décrits avec soin par M. de Mortillet (1), nous montrent qu'un tronc d'arbre creusé par le feu et la hache de silex était la seule embarcation que l'on connût alors.

Comment, après cela, admettre des migrations que l'homme était dans l'impossibilité absolue de faire, surtout par mer ?

Il est tout à fait impossible que des milliers de ces frêles embarcations aient affronté les mers tourmentées du Nord pour venir aborder sur les côtes ouest de la Gaule.

Je ne fais qu'indiquer ici très-sommairement ces considérations, qui seront développées tout au long dans la deuxième partie de mon mémoire : *Des temps préhistoriques dans la Nièvre.*

IV.

A l'âge de la pierre polie a succédé la période du bronze, et les sépultures sous tumulus ont remplacé les grottes et les dolmens.

Jusqu'ici les trouvailles de l'âge du bronze proprement dit sont rares dans la Marne. Le riche cabinet de M. Morel ne contient que quelques échantillons trouvés au même endroit, et consistant en haches à ailerons, à douille, bracelets, etc. On parlait cependant d'une trouvaille récente plus considérable.

Avant d'aller plus loin, je dois dire que les tumulus de la Marne ne paraissent pas appartenir à l'âge du bronze, mais bien à l'époque gauloise ou âge du fer. Suivant M. Al. Bertrand, les tumulus de l'ouest de la Gaule sont seuls de l'âge du bronze.

D'après M. Nicaise, les tumulus seraient assez nombreux et d'assez grandes dimensions. Il en a fouillé plusieurs et n'a pas trouvé de squelettes, mais seulement des amas de cendres ne

(1) *Origine de la navigation et de la pêche.*

contenant pas traces d'ossements. Il tire de là cette conclusion que ces grands tumulus, placés de distance en distance, étaient des postes d'observation et servaient à faire des signaux au moyen de feux ou autrement.

M. Counhay a fouillé aussi des tumulus, et il confirme les assertions de M. Nicaise.

Cette opinion peut être fondée ; cependant les amas de cendres indiquent bien des sépultures par incinération. Il est à regretter que ces cendres n'aient pas été soumises à l'analyse chimique ou au microscope.

De plus, M. Savy, dont j'ai parlé plus haut (1), cite plusieurs tumulus de grande dimension, entre autres celui de Bussy-le-Château, fouillé par ordre de l'empereur ; il contenait vers le milieu et au niveau du sol naturel un squelette humain entouré de onze pots en terre de différentes capacités, un pommeau d'épée à ciselures (en bronze probablement), une chaînette en fer, etc.

Un autre tumulus, situé à environ cent mètres de celui-ci, contenait également un squelette entouré aussi d'une douzaine de pots.

« La coupe de ces fouilles, ajoute M. Savy, laissait aussi voir une couche de cendres noires qui décèle l'existence d'un ancien bûcher sépulcral, et qui prouve évidemment que ces buttes sont des tumulus. Les terres contiennent beaucoup d'ossements d'animaux, principalement de bœufs et de chevaux (2). »

Le tumulus de Poix a été aussi fouillé en 1858 d'après les ordres de l'empereur. On n'a pas trouvé de squelette, mais seulement, comme dans ceux cités par M. Nicaise, au centre les traces d'un brasier énorme et un grand nombre d'ossements d'animaux.

J'arrive maintenant à l'époque gauloise et à l'époque gallo-romaine. A l'exception des tumulus cités plus haut, et qui sont aussi de l'âge de fer, les sépultures sont en général creusées

(1) Op. cit.

(2) Op. cit.

dans la craie. Ce sont de vastes cimetières. — Le riche cabinet de M. Morel, percepteur des finances, et qui depuis vingt ans a fouillé avec grand succès environ trois cents sépultures, donne une idée complète de ces époques.

Un des côtés, garni d'armoires vitrées, contient par centaines les spécimens de la céramique ancienne. On y remarque d'abord quelques vases grossiers, épais, faits à la main, d'un noir brun, et qui sont des époques de la pierre polie et du bronze. Ensuite viennent les vases de l'époque gauloise. Chacun connaît ces vases, qui sont en terre, d'une couleur gris-foncé, faits au tour pour la plupart, et de forme ventrue à base conique. L'extérieur en est poli, souvent avec un léger vernis de plombagine. Ils sont ornés sur le col et la panse de lignes parallèles, de triangles, chevrons, etc.

A la suite on voit la poterie gallo-romaine en terre rouge-pâle, les spécimens en sont assez abondants, puis beaucoup de vases en faux samien, dont la pâte rougeâtre, épaisse, est bien loin de la perfection de la véritable poterie samienne dont M. Morel possède quelques beaux échantillons, mais brisés.

Les autres vitrines contiennent une multitude d'objets en bronze, torques, armilles, bracelets, épingles, fibules, etc., puis des épées et poignards à poignée de bronze et à lame de fer. Je citerai entre autres une épée courte à lame de fer dont la poignée de bronze figure un corps humain. Elle mesure 46 centimètres, y compris la poignée, qui en a 12. Cette arme a été découverte il y a deux ans à Salon (Aube), à côté d'un squelette, à 25 centimètres seulement de profondeur, et c'est la seule qui ait été trouvée en Champagne. M. Morel pense que la poignée est en fer et recouverte d'une feuille de bronze. Cette pièce unique et précieuse a été figurée et décrite dans les *Matériaux* au mois de mai dernier.

Je ne m'appesantirai pas davantage sur tous ces objets gaulois qui ne sont pas rares dans les collections ; ils appartiennent à cette époque qu'on a nommée Âge du fer, mais il y a plus de bronze que de fer. Le bronze est réservé aux ornements

et parures, le fer aux armes. C'est la fin de l'âge de bronze, époque de transition avec celle du fer proprement dite.

M. de Mortillet, dans un récent tableau synoptique de l'archéologie de la Gaule, donne aux objets de la Marne le nom de type marnien.

Indépendamment de la riche collection d'objets gaulois et gallo-romains, M. Morel possède encore une collection nombreuse d'objets mérovingiens, et dont j'ai déjà parlé plus haut en citant le mémoire de M. Nicaise.

J'arrive à la pièce capitale du cabinet de M. Morel, qui à elle seule remplit une haute et longue vitrine située au milieu de la salle. C'est la sépulture d'un chef ou guerrier inhumé sur son char. M. Morel a bien voulu me donner un exemplaire du dessin qu'il a fait faire de cette sépulture, et que je vous sou mets.

Le guerrier est étendu; de chaque côté le sol est creusé pour loger les roues du char. Toute trace de bois a disparu; on ne trouve plus que les cercles en fer des roues, des plaques de bronze ayant garni le timon; les mors des chevaux, des chevilles, frettes, boulons, etc.; des disques en bronze, jadis doré, au dire de M. Morel, ornements des chevaux, et enfin les armes du chef. A droite, une longue épée à fourreau et poignée de bronze très-bien ciselée et à lame de fer. A gauche, un long couteau ou poignard à la ceinture. Un superbe et large anneau d'or de forme cylindrique se trouvait à l'un des doigts. Puis trois ou quatre plaques de bronze, de forme carrée, à angles arrondis, finement découpées à jour. Ces plaques, que M. Morel croit être des phalères, me paraissent plutôt être les ornements du ceinturon. Sur la représentation qui vous est soumise les plaques occupent en effet la place de la ceinture. Les phalères eussent été placées sur la poitrine. De plus, ces signes distinctifs affectent ordinairement une forme arrondie, dont le milieu présente une tête ou autre ornement en relief. Une seule des plaques de M. Morel présente cette forme, mais elle n'a comme ornement que des cercles concentriques et point de figure en relief.

A gauche se trouvent trois tiges de fer qu'on croit être des javelines; enfin, aux pieds du squelette, on remarque un grand vase de bronze de forme étrusque, dit enochoë, garni sur le devant, dans le tiers de sa circonférence, d'un mince bandeau d'or très-orné au repoussé. D'après M. Morel, ce bandeau n'occupait, en effet, qu'une partie de la circonférence; il était détaché; mais M. Morel croit voir sur le vase l'empreinte de la feuille d'or. A côté se trouve une petite coupe étrusque à deux anses, en terre noire, avec une figure rouge au fond représentant un discobolè.

A l'extrémité de la fosse un conduit étroit aboutit à une petite fosse carrée; ce conduit logeait l'extrémité du timon, et dans la petite fosse on remarque divers ornements de la tête des chevaux, en nombre symétrique, et deux mors, ce qui indiquerait que le char était un bige.

Cette sépulture nous a valu un excellent mémoire de M. Morel, très-détaillé et très-bien fait. Il attribue cette sépulture à un chef gaulois de l'indépendance.

J'ai examiné minutieusement ces curieuses reliques, et je dois dire que je ne partage pas à ce sujet la manière de voir de cet archéologue. Ne doit-on pas admettre, au contraire, qu'on a devant les yeux, soit un chef romain, soit un chef gaulois soumis aux Romains et en ayant adopté toutes les coutumes. Le large anneau d'or n'est-il pas le signe du chevalier romain, et les phalères (si tant est que ce soient des phalères) ne sont-elles pas des insignes essentiellement romains?

Tout, en un mot, me paraît, dans l'ensemble de cette magnifique trouvaille, fabriqué sous l'influence de l'art gallo-romain. Je soumets cette question, Messieurs, à votre jugement éclairé.

Je dois dire ici que cette sépulture d'un guerrier sur son char n'est pas un fait isolé. Déjà, en 1839, M. Hiver communiqua à la *Chronique de Champagne* une trouvaille de ce genre faite auprès de Sillery.

Avant de quitter la collection de M. Morel, je vous annoncerai que ce savant antiquaire s'occupe de la publication des nombreux objets qui composent sa collection; déjà plusieurs

fascicules ont paru. L'atlas, d'un assez grand format, est très-soigné ; les dessins m'en ont paru bien faits et très-exacts : il serait fort à désirer que la Société en possédât un exemplaire. Le prix n'en est pas très-élevé. C'est la collection la plus complète des objets de l'époque gauloise.

Après la lecture du mémoire de M. Morel, son frère, M. l'abbé Morel, lut un mémoire très-érudit et bourré de citations grecques et latines, sur la coutume des anciens de couronner le vase des libations, etc.

Après lui, M. J. de Baye lut un mémoire sur l'art et la civilisation étrusques, très-étudié, rempli d'observations et qui devra être consulté en ce qui touche cette question encore si obscure.

Voilà, Messieurs, tout ce que j'avais à vous dire sur les sciences préhistoriques. La question des mardelles ou hauves a été aussi posée, mais elle ne me semble pas avoir fait un pas. La définition qu'en a donnée M. de Cougny : « une cavité plus ou moins large, plus ou moins profonde, en forme d'entonnoir, » peut tout aussi bien se rapporter à certains phénomènes géologiques causés par l'infiltration des eaux et les sources souterraines qu'à des habitations humaines, que des fouilles seules peuvent faire distinguer, et dont la commune de Sauvigny, que j'habite, offre quelques exemples ; je compte les examiner quelque jour avec le plus grand soin.

La question du camp d'Attila n'a pas non plus progressé. On sait que ce camp, situé à La Chappe, est romain ; il a été fouillé à plusieurs reprises et sur plusieurs points, et on y a trouvé beaucoup de débris romains. Il pouvait contenir 8 à 10,000 hommes. Attila a pu s'en servir ; mais son armée, d'après les différents historiens, était de 200 à 500,000 hommes.

Quelques excursions étaient projetées, mais elles n'ont pu avoir lieu à cause de la brièveté du congrès ; on devait entre autres assister à la fouille d'une sépulture gauloise, ce qui n'a pas eu lieu. On a dû se borner dans l'intervalle des séances à visiter les collections particulières, le musée de la ville, mais surtout les belles églises de Châlons. Celle entre autres dite

de Notre-Dame est des plus remarquables ; à part un portail latéral du quinzième siècle, elle offre un des plus beaux spécimens de l'architecture de transition du douzième au treizième siècle.

La cathédrale, autre magnifique église du treizième siècle, à l'exception de sa façade principale, qui a été rebâtie sous Louis XIV et dans le style de cette époque, est en réparation depuis longues années. Qu'il me soit permis à ce sujet d'exprimer à la société mes idées sur la restauration de nos belles églises gothiques en général.

Pour moi, ces monuments sont la plus haute expression de l'art humain. Ce sont les chefs-d'œuvre de l'architecture. Ils dépassent tout ce qui a été fait dans l'antiquité, et rien n'a été produit depuis qui les égale.

Il me semble que dans leur restauration on devrait se borner à consolider, à remplacer les pierres usées par les siècles, à refaire quelques ornements écroulés, mais dans la forme primitive seulement et sans rien ajouter ; respecter religieusement, en un mot, le plan du premier architecte et le style du siècle qui les a vu construire.

Au lieu de cela, que fait-on ? On ajoute une ornementation surchargée dont le style douteux est loin de se rapporter à la majestueuse simplicité primordiale. Cette ornementation prise en elle-même peut être agréable, mais elle nuit à l'ensemble, et la grande harmonie est détruite.

Il y a quelques années, l'administration de notre musée national de peinture prit la détermination, après mûr examen, de faire nettoyer par des artistes habiles plusieurs chefs-d'œuvre de la peinture noircis par le temps.

Cette opération réussit, et aujourd'hui les œuvres des maîtres de l'art sont resplendissantes de fraîcheur. Mais qu'eût-on dit si quelques-uns des artistes chargés de ces réparations s'étaient avisés d'y mettre du leur, c'est-à-dire d'ajouter aux tableaux quelques détails nouveaux ou quelques personnages ? C'eût été un *tolle* général, on aurait crié au vandalisme, et cela avec raison.

Eh bien, Messieurs, pour moi c'est la même chose à l'égard de nos cathédrales; j'éprouve un sentiment pénible lorsque je vois surcharger d'ornements d'un autre âge nos vieux monuments religieux.

Je ne fais ici qu'énoncer mon opinion d'une manière sommaire; s'il me fallait entrer dans des détails, les preuves abonderaient pour confirmer ce que j'avance.

Je pense donc, si ma manière de voir est partagée, qu'il appartient aux sociétés savantes des départements, mais surtout à la Société française d'archéologie, instituée pour la conservation de nos monuments historiques, d'émettre des vœux pour que la restauration de nos cathédrales se borne seulement à la consolidation et à la reconstruction des parties détruites, mais seulement dans le style et le plan primitifs, et sans aucune espèce d'addition ou d'ornementation nouvelle.



SÉANCE DU 15 JANVIER 1876.

Présidence de M^r CROSNIER.

Étaient présents : MM. Crosnier, *président*; de Toytot, *secrétaire*; le docteur Subert, *trésorier*; l'abbé Boutillier, *archiviste*; le docteur Comoy, l'abbé Fouché, le docteur Duplessis, Giraud, Paul Berton, le comte René de Savigny, de Langle de Cary, Morlon, Darlet, Adolphe de Rosemont.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Darlet présente à la Société une collection de silex taillés, trouvés sur le plateau des roches de Basseville, près Clamecy. Ces objets se composent de couteaux de silex non poli, de *nucleus*, de flèches, de haches, etc.

M. Darlet donne quelques explications sur les objets découverts par lui et annonce la prochaine publication d'un mémoire sur cette question. Une courte discussion, résultant des observations exposées par M. Darlet, s'engage sur le mode de sépulture des anciens, l'usage de l'incinération, les sacrifices humains, les amulettes et les usages adoptés dont on croit pouvoir retrouver des traces dans les objets découverts dans les grottes et les sépultures.

Le docteur Subert estime que ces silex sont contemporains de ceux qui ont été découverts dans les grottes d'Arcy, types de la Madelaine ; mais il rappelle que dans les grottes d'Arcy on a trouvé trois couches correspondant à trois époques différentes ; il pense que M. Darlet pourra peut-être aussi constater à Basseville et ailleurs plusieurs époques successives.

M. le comte de Savigny de Moncorps présente à la Société un exemplaire du *Sacramentaire nivernais* qu'il a fait enluminer complètement, sans oublier la dorure, conformément à l'exemplaire original de la bibliothèque nationale. Ce travail est extrêmement curieux ; il donne une valeur importante au *Sacramentaire* imprimé par la Société.

M. le docteur Subert demande si un travail sur les voies romaines d'une partie du Nivernais, fait par une personne étrangère à la Société et présenté par M. Sonnié-Moret, de Clamecy, peut être accepté pour le *Bulletin*. On pense qu'il ne peut y avoir aucune difficulté sur ce point, après examen du mémoire.

M. de Rosement parle de la lettre de Jeanne d'Arc publiée dans le livre de M. Wallon, relativement au siège de Saint-Pierre-le-Moûtier. Il existe, ajoute-t-il, une autre lettre de Jeanne d'Arc relatée dans le même ouvrage. On

fait observer que cette pièce a déjà été publiée par M. Roubet dans le *Bulletin* de la Société.

M. de Rosemont communique également le titre d'une pièce de la bibliothèque de Clermont qu'il serait bon d'insérer dans le *Bulletin*. Cette proposition est admise.

M^{gr} Crosnier continue la lecture du rapport de l'excursion faite par la Société à travers la Nièvre et l'Yonne.

Coutumier général du pays de Nivernais intitulé: Coutumes du pays et comté de Nivernais, enclaves, exemptions d'iceluy, accordées, lues, publiées, émologuées, en présence de gens officiers de Mme la comtesse de Nevers, de Dieu (?) et des trois états d'iceluy ; puis par nos seigneurs maîtres, Loys Boissard et Guillaume Bourgoing, conseillers du roy, notre sire, en sa court de parlement à Paris, et commissaires d'iceluy en cette partie et (depuis iceux)? en icelle cour.

Et fut achevé d'imprimer le dernier jour du mois d'août 1535, par Nicolas Hieman, imprimeur, pour honnête personne *Jehan le Noir*, marchand libraire, demeurant à La Charité, près la halle, à l'enseigne saint Jacques, où ils se vendent, et à Nevers, à l'enseigne saint Roc, rue de la Saveterie.

En tête du volume sont deux lettres portant ces inscriptions :

1^o *C. Natalis Bourgoinus, I. V. (juris utriusque), doctor pijs lectoribus Nivernicis S. (salutem dat);*

2^o *C. Natali Bourguino primo a cōsilio et actionibus illustrissimæ principis. Nivern. Mariæ. Leberto juris utriusque possessori S.*

L'amateur à qui appartenait le volume a ajouté en tête :

Les anciens privilèges, droits, libertez, immunitéz et franchises des eschevins, bourgeois, mananz et habitants de la ville de Nevers.

Le collectionneur a inscrit à la main :

Imprimé par Pierre Roussin, imprimeur de la ville de Nevers, 1602.



SÉANCE DU 3 FÉVRIER.

Présidence de M^r CROSNIER.

Sont présents : MM. Crosnier, *président*; Roubet, *vice-président*; de Toytot, *secrétaire*; le docteur Subert, l'abbé Boutillier, Lhospied, Devuns, Laroche, le docteur Jacquinet, l'abbé Laborde, le docteur Duplessis, Massillon, de Rosemont (Adolphe), de La Malle, l'abbé Fouché, l'abbé Dufréne, l'abbé Grenzard, l'abbé Valois, de Villefosse, l'abbé Rolland.

MM. Laroche et Jacquinet présentent M. Pierre Petit comme membre titulaire; cette proposition a été favorablement accueillie.

M. Roubet donne lecture d'un intéressant travail sur le *Fait de la justice féodale dans le Nivernais*.

M^{gr} Crosnier continue la lecture de l'excursion faite en 1873 par les membres de la Société. Il traite spécialement dans cette lecture de la partie relative aux monuments de Clamecy.



NOTE DE M. ROUBET SUR LA CHAPELLE-AUX-CHATS.

Dans une de nos séances, on a mis en discussion l'étymologie du nom de la CHAPELLE-AUX-CHATS que portait un petit prieuré de l'ancien diocèse de Nevers.

Nous apportons aujourd'hui à l'adjectif *aux-Chas* une interprétation à laquelle il n'avait point été songé, et qui tendrait à reformer le sens vulgaire que semblait indiquer l'acception phonique du mot.

Nous proposons donc d'écrire la Chapelle-aux-Chas.

Chas est un mot de la langue romane qui signifiait — galerie couverte ou mobile — travée.

C'est dans ce sens qu'il a été employé par l'historien contemporain de saint Louis.

« Le roy, dit-il, fet faire deux beffrais que on appelle *chas-chateil*, car il y a deux chateils devant les *chas* et deux maisons derrière. »

Nous supposons donc que la chapelle du petit prieuré dont il s'agit ne se trouvant pas toujours assez spacieuse pour contenir l'affluence des fidèles, on avait alors recours à l'adjonction de travées mobiles ou chas. De là serait venu le nom de la Chapelle-aux-Chas.

Cel expédient est encore mis en pratique dans quelques chapelles rurales de l'Italie.

Le peuple s'ingénie volontiers à chercher dans les noms des lieux-dits une acception prise au sens le plus vulgaire :

A Decize, on dit faubourg de *Crotte* pour faubourg de la Grotte.

A Paris, on dit rue aux *Ours* au lieu de rue aux *Oues*, qui est la vraie leçon.

N'a-t-on point traduit *tu ora*, écrit sur une tour, par tour-aux-rats.

Nous proposons donc de ne plus avoir recours à un mot emprunté à la race féline pour en faire une terminaison adjonctive et presque irrévérencieuse au nom de La Chapelle.

On nous dira peut-être que dans quelques chartes on trouve écrit *Capella Catorum* ; nous répondrons que dans d'autres chartes on trouve aussi *Capella Chatorum*. La présence de la lettre *h* n'est point indifférente à notre système d'interprétation.

Enfin, en terminant, nous dirons qu'en haute latinité le mot *catus* avait deux acceptions distinctes.

Synonyme de *felis* il signifiait *chat*.

Mais *catus* signifiait aussi *galerie, travée, chas*.



EXCURSION DE LA SOCIÉTÉ NIVERNAISE

DANS LES VALLÉES DE LA NIÈVRE, DU BEUVRON, DE L'YONNE,
DE LA CURE ET DU NOHAIN.

Quand une famille que la Providence a comblée des dons de la fortune veut compléter l'instruction d'un de ses enfants, elle ne balance pas à lui faire entreprendre, sous la conduite d'un guide habile et instruit, quelques voyages. Dans ces pérégrinations bien combinées, l'élève n'est plus restreint par des leçons parfois arides et dans lesquelles sa jeune imagination ressent les entraves. Il se laisse aller à ses impressions, il les communique à son guide, et presque toujours l'un et l'autre ont à gagner dans ces communications intimes.

Ce n'est pas sans raison que l'illustre fondateur des congrès archéologiques et scientifiques, le savant M. de Caumont, avait à cœur, dans le cours des séances, de consacrer un jour ou deux à des excursions ; il atteignait un double but : resserrer entre les savants, accourus de différents pays, les liens d'une véritable fraternité et établir un nouveau mode d'expansion pour le développement de la science.

La Société nivernaise a compris tous les avantages qu'on pouvait retirer de ces excursions, et elle a établi en principe que, chaque année, elle couronnerait ses séances, non plus par un jour ou deux, mais par quatre et cinq jours de voyages scientifiques. Tous nous avons pu, archéologues péripatéticiens, apprécier ce mode d'instruction pratique, disons le mot, d'école mutuelle, dont le fonctionnement met chacun de nous

en position de profiter des connaissances acquises par les autres, tantôt en suivant sur place l'histoire de notre vieille Nivernie, tantôt en étudiant ses monuments, tantôt en fouillant son sol pour en extraire les objets enfouis par le temps et les révolutions, objets qui nous initient à la civilisation d'un autre âge, d'autres fois en pénétrant jusque dans ses entrailles pour y découvrir ses couches géologiques. C'est dans cette vie de famille nomade qu'on se communique des observations qui échapperaient dans des voyages isolés, et, pourquoi ne pas le dire? qu'on apprend à se connaître d'une manière plus intime, qu'on s'estime davantage, qu'on s'aime plus cordialement encore. Ce sont là, en effet, les résultats qu'ont eus jusqu'à ce jour nos excursions scientifiques ; nous en sommes revenus plus instruits, plus heureux, plus amis. Comme elle est franche et loyale cette poignée de main de la séparation momentanée après le retour. Je ne m'étonne pas d'entendre dire que plusieurs sociétés voisines nous envient cette institution.

Telle surtout a été notre séparation lorsque, le 25 juillet 1873, nous revenions de cette excursion qui a été sans contredit une des plus attrayantes que nous ayons faites jusqu'alors. Nous venions de parcourir tant et de si beaux pays, nous avions étudié tant et de si curieux monuments : la vallée de la Nièvre, les rives du Beuvron, les coteaux qui environnent la montagne au haut de laquelle trône en reine la Madeleine de Vézelay ; la coquette ville d'Avallon, moitié bourguignonne, moitié morvandelle, presque nivernaise ; les bords ravissants de la Cure, puis ceux non moins splendides de l'Yonne que déjà nous avions admirés à Clamecy et que nous retrouvons à Auxerre ; Druye et ses belles fontaines, puis son château féodal où Mahaut la Grande aimait à se fixer ; Entrains avec ses étangs desséchés, mais dont la tourbe couvre encore tant de richesses celtiques et gallo-romaines ; Donzy, bâti au pied des murs de son vieux château qui a servi de prison à Pierre de Courtenay, puis les ruines imposantes de ses antiques monastères ; La Charité, fille aînée de Cluny, fière encore de ses vieux atours quoique déchirés par les révolutions ou usés par le temps.

Quelles mines fécondes pour l'archéologue et pour l'historien. Ah ! nous comprenons que souvent on ait réclamé le compte-rendu de cette magnifique excursion. Comme moi, tous eussent désiré que la plume facile et élégante de notre secrétaire, M. Ernest de Toytot, nous en eût retracé les détails. Plus que tout autre il était en position de le faire, ayant été dans tout le voyage notre *garde-notes*; mais ses occupations le forçant de remettre de jour en jour ce travail tant désiré, il a bien voulu nous confier ces notes qui vont nous servir de jalons dans cette relation.

LE DÉPART. — BEAUMONT-LA-FERRIÈRE.

Au jour indiqué pour le départ, le lundi 21 juillet 1873, tous les membres qui s'étaient fait inscrire furent fidèles au rendez-vous. A cinq heures du matin les voitures partaient de la porte de la Barre, et bientôt nous avions laissé derrière nous Coulanges, le Champ-d'Épreuve et le Pont-Saint-Ours. Nous ne tardâmes pas à saluer le château des Bordes qui s'élève majestueusement vis-à-vis Urzy, une des trois châtellenies restituées par Charlemagne à l'évêché de Nevers. Il y avait trois ans que la Société nivernaise avait fait une halte aux Bordes et avait examiné ce château dans tous ses détails.

Les fumées qui s'élèvent de la vallée de la Nièvre, les scories des forges nous indiquent les établissements métallurgiques dépendants de Guérigny que nous allons traverser. Nous ne devons pas nous y arrêter; cet établissement important de l'État a été déjà le but d'une de nos excursions. Au sortir de Guérigny, vis-à-vis les constructions récentes, nous abandonnons la route de Prémery pour nous engager dans un chemin de nouvelle création; laissant à gauche le château de Bizy et son gracieux étang encadré dans des monticules de laitier qui rappellent ses anciennes forges. Plus loin, c'est Frasnay-les-Chanoines, qui doit son nom à son ancienne collégiale séculière, une des plus anciennes du diocèse, car on en ignore l'origine, quoiqu'il en soit souvent question dans nos chroniques locales ;

elle était fière de son affinité avec le chapitre de l'église cathédrale. A peine maintenant si quelques ruines en désignent l'emplacement.

Un peu plus loin, c'est le bourg de Saint-Aubin-des-Forges, commune qui ne présente rien capable de nous intéresser ; son église, sans caractère, est une des plus pauvres de la contrée sous le rapport de la construction, nous n'osons pas dire de l'architecture.

Le château de Sauvages, que nous laissions à droite, nous annonçait que nous approchions de Beaumont-la-Ferrière ; on voit que cette contrée avait été habitée par les fils de Tubalcain ou de Vulcain ; les noms l'indiquent assez. Il était neuf heures ; comme la caravane respirait depuis avant cinq heures l'air frais du matin, les estomacs, qui n'étaient pas habitués aux jeûnes des trappistes, commençaient à réclamer pitance. Il était convenu avec notre aimable collègue, M. Millien, qu'il nous offrirait en passant *un morceau sur le pouce*, comme on fait aux chasseurs au moment du départ ; car notre déjeuner était préparé à Varzy. Déjà nous apercevions la flèche gracieuse et à effet pittoresque que M. Bouveault avait élevée au-dessus du portail de l'église, récemment restaurée par lui avec goût. Cependant, quand nous arrivâmes au pied du monument, tout en reconnaissant l'habileté incontestable de l'architecte, nous ne pûmes retenir les murmures de la critique ; on trouvait avec raison que l'auteur du projet n'avait pas tenu assez compte de l'unité de style dans l'exécution de cette flèche.

Après un coup d'œil rapide, nous allâmes prendre le prétendu *à-compte* que M. Millien nous avait préparé. C'était un véritable banquet. Il nous fut facile de comprendre que notre amphitryon ne se contentait pas de moduler de jolis vers, il savait encore combiner largement une harmonie d'un autre genre, à laquelle les estomacs sont loin d'être indifférents.

Toutefois, déjà nous avions entouré les vitrines qui renferment les nombreux et riches prix remportés par notre lauréat nivernais dans les concours et les jeux floraux.

Sans nous arrêter plus longtemps à admirer le résultat des

triomphes multipliés de notre collègue, nous regagnâmes les rives de la Nièvre, car la route suivait la vallée arrosée par un des bras de cette rivière, la branche partant de Bourras que nous devions saluer après avoir passé Dompierre-sur-Nièvre. Nous avons laissé sur notre gauche La Celle-sur-Nièvre et son église romane, construction modeste, mais assez bien réussie, de M. Paillard. Nous avons nommé Bourras, *Bonus-radius* ; c'est un des premiers monastères de Cîteaux. En 1114, Pontigny, seconde fille de Cîteaux, avait été fondé, et Bourras, première fille de Pontigny, prenait naissance en 1119, grâce aux libéralités d'Hugues de Tilio, seigneur de Champlemy. Quelques substructions, des colonnes trapues, avec leurs chapiteaux à feuilles grasses mais jonchées dans les cours d'une ferme, tels sont les restes de cette célèbre abbaye.

Tout en devisant sur ce monastère et ses ruines nous arrivions, en face du bourg de Saint-Malo, à la route de La Charité à Clamecy, connue sous le nom de route de Poitiers à Avallon, et bientôt nos coursiers, ranimant leur ardeur, nous entraînaient rapidement sur le versant qui nous conduisait à Varzy. Déjà, à droite nous laissions à mi-côte la chapelle de Saint-Lazare, construite à deux kilomètres environ de Varzy. L'intérieur de cette chapelle n'a rien de bien remarquable ; mais son portail présente les caractères des dernières années du douzième siècle. Un tore entre deux scoties forme les pieds-droits de la porte, et, dans son parcours, dessine un trilobe. Deux colonnettes couronnées de chapiteaux à crosses végétales s'élèvent de chaque côté. A partir de la base du tympan, trois tores, dont deux portent la pointe-mousse, forment au-dessus des colonnes une arcade au plein-cintre.

VARZY.

Nous voici à Varzy, qui nous rappelle saint Germain et les riches propriétés qu'il laissa en mourant à l'église d'Auxerre ; Varzy, la maison de prédilection des évêques de ce diocèse, qui se plaisaient à doter la ville d'institutions charitables et y

établissaient souvent leur demeure ; Varzy, fier de compter un certain nombre de ses enfants parmi ceux qui ont illustré la France par leur talents. C'était la patrie de Jean de Varzy, successeur de saint Thomas d'Aquin dans la chaire de théologie de Paris, et, de nos jours, des trois Dupin et de M. Delangle. Nous étions sur la place de l'Eglise, dédiée à saint Pierre ; les deux tours jetées sur les croisillons du transept ont quelque chose d'insolite qui ne manque pas de grâce.

Pendant qu'on faisait les derniers préparatifs du déjeuner, nous visitâmes l'église.

Une des plus jolies églises que l'ancien diocèse d'Auxerre nous ait léguées est sans contredit celle de Varzy, qui présente un mélange assez bien combiné des styles du treizième siècle et du quatorzième. Ce monument à trois nefs est divisé par six travées jusqu'au transept. Contrairement aux plans le plus généralement admis, le transept se dessine en élévation et la croix est tracée dans la voûte. Cependant ici les arcades de pénétration ont des proportions plus vastes que celles des bas-côtés et se rapprochent de la largeur de la grande nef.

Une autre travée précède l'abside à pans coupés. Cette région est garnie d'un triforium transparent à fenêtres trilobées accusant l'époque du style rayonnant, comme toutes celles qui éclairent le reste de l'église. En considérant les baies qui répandent dans le sanctuaire une lumière toute mystérieuse, on regrette de voir ces magnifiques vitraux, reproduisant la vie de saint Pierre, en partie brisés ou réparés à l'aide de fragments pris au hasard. Ils remontent au quatorzième siècle.

Les piliers cylindriques sont flanqués de colonnes cantonnées en croix, dont les chapiteaux sont garnis de crosses végétales terminées par des feuilles de vigne, de chêne, de fraisier ou autres feuilles de fantaisie. Les grandes arcades de pénétration entre la nef centrale et les collatéraux sont ornées de deux tores sans pointe-mousse et séparés par une simple gorge. Toutes les autres nervures portent la pointe-mousse fortement prononcée, rappelant les caractères du quatorzième siècle.

La partie inférieure de la construction est un peu plus

ancienne; au-dessus des arcades de pénétration on remarque une galerie aveugle; on sait que cette disposition était admise au treizième siècle seulement; le second étage est éclairé par des baies à compartiments rayonnants.

Parvenu au transept, on est frappé au premier aspect de voir retomber les grandes arcades sur des faisceaux de colonnettes qui n'existent pas ailleurs; cependant, on se rend compte de cet agencement quand on réfléchit à la masse plus considérable des piliers que l'architecte a voulu dissimuler ainsi. Ce changement est motivé par les deux clochers qui dominent les croisillons.

L'ornementation extérieure, en général, appartient plutôt au quatorzième siècle qu'au treizième. Les pieds-droits du portail de la façade sont garnis d'une légère colonnade dont les fûts élancés sont alternativement à tores purs et à pointe-mousse. Les chapiteaux sont ornés d'un côté d'une guirlande de feuilles de vigne, de l'autre de dragons becquetant des feuilles. Au-dessus s'élève une triple archivolt, avec le même genre d'ornementation qui distingue les chapiteaux de l'intérieur. La plus basse présente, au milieu de cette végétation lapidaire, des animaux divers et des figures grimaçantes. La façade est garnie d'une magnifique verrière, style rayonnant.

Il y a quelques années qu'en visitant l'église de Varzy l'archéologue s'écriait : « Quel malheur que les soubassements et même les bases des colonnes soient enfouis ! » Ce malheur est réparé; grâce aux membres du conseil de fabrique et aux administrateurs de la localité, on a rendu à ce monument sa grâce et ses proportions primitives, en enlevant les décombres amoncelés depuis de longues années.

Nous ne pouvions visiter l'église de Varzy sans demander à voir les reliquaires nombreux qui y sont conservés. Nous avons dit que les évêques d'Auxerre, seigneurs du lieu, se plaisaient à y établir leur domicile; c'était là qu'ils passaient le temps de leur villégiature, ils ne craignaient même pas d'en prolonger la durée. On ne s'étonnera pas de leur prédilection pour cette localité; la source abondante et pure de la fontaine Sainte-

Eugénie répandait autour de leur château une agréable fraîcheur. Ils ne se contentaient pas de gratifier la collégiale des précieuses reliques qu'ils pouvaient se procurer, ils les renfermaient dans de riches reliquaires.

On sait comment ces reliquaires ont été conservés à Varzy, tandis que beaucoup de paroisses voisines ont vu leurs églises pillées et les reliques profanées et dispersées. En 1790, on avait fait le récolement des reliques et reliquaires de la collégiale et on les transféra ensuite dans l'église paroissiale de Saint-Pierre. On raconte que l'année suivante les révolutionnaires se firent ouvrir le trésor où étaient déposés ces précieux joyaux, quand, tout-à-coup, ils reculèrent épouvantés, ce sanctuaire leur parut illuminé d'une vive clarté.

Peu d'églises de second ordre sont aussi riches en reliques et en reliquaires ; comme ces restes précieux des saints ont été apportés à Varzy à des époques variées et qu'il y eut des translations à différents siècles, ces petits sanctuaires, comme on les appelait alors, offrent une grande variété et ont vivement intéressé les membres de la Société nivernaise. Ici ce sont des édicules byzantins garnis de lames d'argent naturel ou doré ; là, des pavillons présentent sur chaque face un frontispice richement décoré, tel que le reliquaire de sainte Eugénie, qui accuse le treizième siècle avancé ou le quatorzième ; puis ce sont des monstrances de formes variées ou de petits tombeaux d'ébène rehaussés d'ornements dorés. Le trésor nous eût retenus bien plus longtemps, si nous n'eussions pas craint de nous écarter de l'heure réglementaire qui doit commander souverainement dans ces sortes d'excursions.

Cependant, nous ne pouvions nous éloigner de cette curieuse église sans jeter un coup d'œil sur le tryptique, qui retrace la vie de sainte Eugénie. Cette peinture du seizième siècle est évidemment due à un peintre flamand ; une inscription en cette langue nous eût donné des renseignements plus précis, mais personne de nous n'avait la connaissance de cet idiome.

L'extérieur du tryptique représente sur les volets le martyr de saint Étienne et celui de saint Laurent. Saint Étienne lève

les yeux vers la sainte Trinité; c'est au moment de son martyre, *video caelos apertos*; puis dans un clair obscur on remarque le jeune homme qui depuis devint l'apôtre des nations.

Saint Laurent est étendu sur un gril ardent; deux bourreaux armés de crocs de fer attisent le feu; Décius et Valère sont témoins de cette scène. Ce n'est pas sans motif que l'artiste a choisi pour complément des combats d'une des premières héroïnes du christianisme deux des plus célèbres martyrs de la primitive Église.

Si on ouvre le tryptique on aperçoit au fond, dans le tableau central, un intérieur de chapelle; des religieux portant l'habit de l'ordre de saint Benoît commencent l'office; le prêtre va monter à l'autel et sainte Eugénie, en costume monacal, se présente pour être admise dans le couvent. Au milieu du panneau, la même sainte est représentée au moment où elle va être décapitée en présence de l'empereur Gallien, placé sur son trône; derrière lui sont, à droite, des docteurs qui avaient eu la mission de surprendre la sainte dans ses réponses; à gauche, des familiers du tyran et d'autres personnages. Le bourreau est placé derrière la jeune vierge, le bras et le glaive levés. Entre les jambes écartées du bourreau on remarque un personnage qui semble monter les degrés du trône; on présume que cette figure est celle du peintre qui, selon l'usage alors admis, tenait à occuper une place dans cette scène remarquable d'iconographie chrétienne.

Dans une espèce de crypte on aperçoit deux personnages qui doivent être Prote et Hyacinthe, les fidèles serviteurs d'Eugénie. Nous avons l'époque précise de ce tableau, car on y remarque les armes de Mgr de Dinteville qui le fit exécuter. Sa devise s'y lit en toutes lettres : *Virtuti fortuna comes*. Deux évêques de ce nom se succédèrent sur le siège d'Auxerre, mais nous pensons qu'il faut l'attribuer à François I^{er} de Dinteville qui siégea de 1514 à 1530. Il fit restaurer la maison épiscopale de Varzy.

A l'intérieur d'un des volets, celui de gauche, Eugénie découvre sa poitrine pour repousser les calomnies de Mélan-

thie; elle est alors reconnue par son père ; des gardes et des licteurs occupent le second plan. Ces détails viennent expliquer a scène du tableau central, représentant Eugénie en costume monacal. Elle s'était, en effet, réfugiée avec des habits d'homme dans un couvent d'Alexandrie pour s'y consacrer à Dieu sous le nom d'Eugénus. Mélanthie, qui avait été miraculeusement guérie par Eugénus, dont elle ignorait le sexe, conçut pour son bienfaiteur une passion coupable qu'Eugénus repoussa avec indignation.

Devenue furieuse, cette méchante femme alla déclarer au gouverneur, qui n'était autre que le père d'Eugénus, que ce moine avait voulu la séduire et avait consommé le crime. Le gouverneur convoqua les chrétiens; il avait réuni tous les instruments de supplice, quand Eugénus, voulant avant tout sauver l'honneur du nom chrétien, fit connaître la pieuse fraude à laquelle elle avait eu recours et se découvrit la poitrine; son père, ignorant jusque-là ce que sa fille était devenue, la reconnut alors, et au même instant la foudre écrasa Mélanthie.

Plus tard, Eugénie fut martyrisée pour la foi, et après sa mort elle apparut à sa mère au milieu d'un groupe d'anges chantant le *Te Deum*. C'est cette scène qui est reproduite sur l'autre volet. On y voit, outre cette apparition glorieuse, le tombeau de la sainte.

Au sortir de l'église, plusieurs se rendirent sur l'emplacement où fut fondée jadis la collégiale de Sainte-Eugénie, à la source même du ruisseau qui porte son nom; quelques colonnes et leurs chapiteaux, au milieu de substructions du douzième siècle, tels sont les seuls restes attestant son existence à cet endroit.

Nous avions reculé le plus possible notre second déjeuner que notre collègue, M. Piffaut, avait bien voulu faire préparer; le premier avait été assez largement servi pour permettre ce délai désirable. Inutile de dire que la plus grande cordialité régna pendant le repas; le sel gaulois n'y fit pas défaut.

Nous ne pouvions oublier de visiter le musée; M. Grasset,

conservateur actuel, ne nous eût pas pardonné de passer si près de ces collections avec indifférence. Il nous accueillit avec empressement ; mais nous eûmes le regret de ne pouvoir jeter qu'un coup d'œil rapide sur tant d'objets, dont quelques-uns ont une valeur réelle. Nous devons nous rappeler que nous étions attendus à Clamecy.

Bientôt nos voitures roulèrent dans la vallée arrosée par le ruisseau de Sainte-Eugénie qui va se jeter dans le Beuvron, rivière flottable dont nous parcourons les bords jusqu'à Clamecy, saluant en passant Corvol-l'Orgueilleux, dont la papeterie occupe bon nombre d'ouvriers, puis Trucy, et laissant un peu plus loin, sur notre gauche, Billy et Oisy. Impossible de passer dans cette contrée sans penser au mont Musard que Billy paraît fier de posséder sur son territoire. Faut-il adopter l'interprétation du chroniqueur clamecicois Née de La Rochelle, qui fait de cette montagne comme un olympe gaulois consacré aux neuf Muses, *mons Musarum* ? Nous avouons que nous aurions peine à admettre cette origine un peu trop poétique et concordant peu avec nos anciennes chartes. Ce lieu y est désigné sous le nom de mont Murat.

Sur son sommet se trouvent encore des ruines considérables ; elles indiquent le lieu où s'élevait un des châteaux de Mahaut la Grande, comtesse de Nevers. Nous pourrions nous convaincre que la princesse aimait le grand air et les points de vue étendus : nous retrouverons sur les hauteurs de Druye un autre château plus considérable ; il y a quelques années, nous avions aperçu de loin les restes de celui de Montenoison. Mahaut se plaisait dans ces localités.

Déjà nous avons pu remarquer des mouvements de terrain fort tourmentés ; ils nous annonçaient le voisinage de Clamecy. D'ailleurs de temps à autre nous apercevions le sommet de la tour de Saint-Martin, semblant se cacher et reparaitre ; on dirait que, comme la folâtre Galatée de Virgile, qui se jouait entre les saules et les glaïeuls, elle se dérobaît à dessein de se faire désirer, *et se cupit ante videri*. Enfin nous traversons le pont du Beuvron, nous sommes à Clamecy.

CLAMECY.

Ce n'est plus ce hameau, situé sur les bords de l'Yonne, dont il est fait mention dans la charte de fondation de l'abbaye de Saint-Julien d'Auxerre, en 655 (1), n'ayant aucun titre ; il ne jouissait pas même d'un modeste oratoire et dépendait d'une paroisse voisine, comme l'avance Gillét. En effet, en 596, les statuts de saint Aunaire, évêque d'Auxerre, énumèrent les paroisses déjà existantes dans l'Auxerrois, et il n'est pas question de Clamecy. Saint Tétrice, qui a aussi fait paraître de nouveaux statuts en 691, avec la nomenclature des paroisses, n'en fait aucunement mention. Il est probable que Clamecy n'a dû réellement son origine et son extension qu'à sa collégiale de Saint-Martin, fondée en 1075 par Guy, vicomte de Clamecy, on ne sait à quelle occasion, peut-être pour la garde de quelques reliques du saint évêque de Tours. Quoi qu'il en soit, nous voilà en face de cette collégiale, portant l'empreinte d'époques diverses. Nous descendons de voiture, laissant à nos automédons le soin de prévenir l'architriclin de l'*hôtel de la Boule d'Or* de notre arrivée. Nous engageons les archéologues se rendant à Clamecy à choisir cet hôtel pour deux raisons : la première, parce qu'on ne s'y trouve pas trop mal ; la seconde... nous la ferons connaître plus tard.

Nous croyons prudent de visiter de suite rapidement l'intérieur de l'église pendant que le jour est encore favorable. C'est un parallélogramme divisé par trois nefs et six travées, avec colonnes cylindriques alternées avec d'autres flanquées de colonnettes cantonnées en croix. Un déambulatoire, coupé à angle droit, donne au fond du sanctuaire un aspect curieux et peu commun. Le style de la construction ancienne est loin d'être uniforme, quoique se rapprochant de la même époque. Sur plusieurs points on croit reconnaître la touche de l'architecte du chœur et des absides de Saint-Étienne d'Auxerre.

(1) MABILLON, *De re diplomatica*, t. I^{er}, p. 465.

Nous ne voyons rien qui puisse être attribué à l'édifice primitif, sauf peut-être quelques substructions qu'il serait difficile de bien définir ; mais une partie de cette curieuse église est peut-être contemporaine de la comtesse Ida et du comte Guy, son fils. Dans le but d'obtenir la guérison de ce jeune prince, sa mère avait établi une fondation considérable, à l'effet de rendre saint Martin favorable à sa demande ; c'était en 1175. Nous attribuons à l'époque de cette fondation la région du chœur et quelques travées de la nef actuelle. Quant aux constructions voisines du grand portail, elles accusent la fin du quinzième siècle et les premières années du seizième, ainsi que le portail lui-même et la tour.

Avant de sortir de l'église nous avons tous exprimé le regret de la voir défigurée par cette arche de pont jetée sur le chœur ; son effet disgracieux frappe les moins clairvoyants. Les piliers depuis longtemps avaient perdu leur aplomb, des poutres les contre-butaient et empêchaient le surplomb de s'accroître. Ces pièces de bois rappelaient une origine historique ; elles remontaient au passage de François I^{er} à Clamecy. Ce prince, étant venu dans cette église pour y entendre la messe, n'était pas rassuré pour sa royale existence. Au sortir de l'église, il dit aux principaux habitants qui l'entouraient : *Voilà une belle ratoire*, ajoutant que si on n'y remédiait promptement on avait à redouter la chute de l'édifice qui ensevelirait les habitants sous ses ruines. Il donna les fonds nécessaires pour faire établir les traverses qui ont été remplacées par la construction massive dont nous parlons. Au lieu de soutenir les voûtes et de reprendre les piliers en sous-œuvre, comme on a fait dans la restauration de la cathédrale de Nevers, on a préféré dépenser le double, pour défigurer le monument par cette arche de pont qui coupe ses lignes et rompt toutes les proportions.

Avant de sortir de l'église, un des membres fit remarquer combien étaient forts en archéologie certains historiographes du siècle dernier ; Née de La Rochelle, dont les *Mémoires sur le Nivernois* laissent bien à désirer sous d'autres rapports, dit

que cette partie de l'église, compris la tour, fut commencée en 1497. Nous admettons cette date, elle doit être exacte; mais il avance qu'elle aurait été construite par des architectes que Charles VIII aurait amenés d'Italie, ce qui ne paraît pas admissible; il ajoute, avec une admirable bonhomie, que le reste de l'église (partie que nous attribuons au treizième siècle) est plus moderne, et que les nouveaux architectes ont tenté, mais en vain, d'imiter les premiers.

Le portail est certainement, sous le rapport iconographique, des plus intéressants; nous venons d'indiquer l'époque approximative de sa construction. Sa quadruple voussure est garnie de trente-deux tableaux rappelant les principaux traits de la vie de saint Martin et des miracles opérés par son intercession. Les vitraux de la cathédrale de Tours ne comptent que dix-huit tableaux relatifs à la vie du saint évêque; on voit que Clamecy est bien plus riche sur ce point.

Nous devons faire remarquer que les tableaux sont placés sans ordre chronologique; leur position respective présente donc de grandes difficultés à celui qui entreprendrait d'en donner l'explication. Il est à croire que ces tableaux, sculptés sur le chantier et ayant à peu de chose près les mêmes dimensions, auront été mis en place par un poseur peu habile en histoire et en iconographie. D'un autre côté, plusieurs sujets sont altérés par le temps et par le salpêtre.

Il est cependant facile de déchiffrer un certain nombre de faits de la vie du saint et plusieurs des miracles opérés pendant sa vie ou après sa mort. On distingue parfaitement :

1° Saint Martin, catéchumène, partageant son manteau avec un pauvre.

2° Le Sauveur lui apparaît la nuit suivante, revêtu de cette partie du manteau dont le saint s'était dépouillé.

3° Baptême de saint Martin.

4° Ordination de saint Martin; il est à genoux devant un évêque accompagné de deux clercs.

5° Mort de l'évêque de Tours, auquel saint Martin devait succéder.

6° Le saint reçoit l'onction pontificale.

7° Il guérit un lépreux en l'embrassant.

8° Messe de saint Martin. Brice le sert à l'autel; deux femmes entretiennent conversation pendant le saint sacrifice; le diable dans un coin inscrit cette conversation sur une bannière.

9° Tentation de saint Martin. Il descend un escalier sur lequel le diable a répandu des noix pour le faire tomber; de plus, armé d'un croc, il cherche à déterminer sa chute, mais un ange le soutient.

10° Un globe de feu s'élève sur l'autel pendant que le saint thaumaturge célèbre; des anges environnent le sanctuaire.

11° Saint Martin impose les mains à des idolâtres qu'il a convertis.

12° Derniers moments de saint Martin; il est couché dans un lit; personnages qui l'entourent; le diable se retire.

13° Mort de saint Martin. Il est étendu sur son lit, la mitre en tête et un cierge à la main, qu'un des assistants soutient; le diable fuit en grimaçant; deux anges reçoivent l'âme du saint dans un linge et la portent à un personnage couronné (Jésus-Christ).

14° Corps de saint Martin déposé dans une barque; parmi les personnes qui l'accompagnent se trouve un évêque. C'est la translation du corps de saint Martin de Candes à Tours.

Tous les autres tableaux ont rapport à d'autres particularités de la vie du saint thaumaturge. On en remarque un qui serait indéchiffrable si on ne connaissait la vie du saint par Jean Gatinéau. Un certain nombre de tonneaux sont superposés et des individus les remplissent de liquide. Le fait se serait passé en Lombardie, lorsque saint Martin fit son voyage à Milan. L'hiver avait été excessif, toutes les vignes étaient complètement gelées, et quand arriva le moment des vendanges, à la vue d'une récolte insignifiante, on se préoccupait des moyens à prendre pour offrir dans l'année le saint sacrifice. L'évêque eut la pensée d'envoyer une ambassade à saint Martin, qui se trouvait dans les environs, pour savoir ce qu'il y aurait à faire,

disant qu'il avait fait chercher du vin en différents lieux, mais il ne s'en trouvait pas à vendre. Martin dit aux messagers de couper deux raisins suspendus à sa treille, hélas! ils étaient moult petits. Il les engagea à les porter à l'évêque, en lui recommandant de faire préparer des tonneaux, de les remplir d'eau, et de jeter dans chaque fût une graine détachée des grappes qu'on lui apportait. On obéit aux prescriptions du saint; l'eau se mit aussitôt en fermentation et bientôt elle devint d'excellent vin :

Comme si ce fût vin d'Auxerre
Ou d'Issodun ou de Sansserre.

Comme on éprouve du regret de ne pouvoir déchiffrer les autres sujets.

Les montants du portail ont aussi leur genre d'ornementation; ce ne sont que des demi-reliefs qui ont bien leur intérêt; ils présentent le genre adopté au commencement du seizième siècle. On y remarque les apôtres et les sibylles à gauche (droite du spectateur). La première sibylle porte une lanterne, comme ayant annoncé la venue de celui qui devait être la lumière du monde.

La deuxième, aux bras nus, tient un berceau; elle a prophétisé la naissance de l'Homme-Dieu.

La troisième a prédit qu'il serait couronné d'épines; elle porte la couronne douloureuse; un enfant nu se tient à sa robe.

La quatrième porte un biberon; elle avait annoncé qu'il serait allaité par une vierge.

La cinquième, placée au-dessus, a les cheveux échevelés; elle a un gant pour attribut; elle avait entrevu les humiliations du prétoire et que le Sauveur serait souffleté.

La sixième, le corps nu, n'ayant qu'un linge soutenu sur ses bras et retombant pour couvrir le bas du corps, est armée d'un fouet; c'est la sibylle de la flagellation.

Au côté opposé, la première soutient une église et un livre; c'est celle qui a prédit les triomphes de l'Église.

La deuxième porte un livre et une lance ; la troisième une croix de passion ; elles ont parlé des douleurs et des humiliations du Sauveur.

La quatrième, richement vêtue, a les jambes nues ; elle tient un miroir d'une main et de l'autre une tête de mort ; cette sibylle qu'on retrouve à Auch avec les mêmes attributs serait, selon nous, la prophétesse de la résurrection.

Au-dessus, une autre sibylle est armée de la croix triomphale ; c'est celle qui a annoncé que Jésus-Christ sortirait triomphant du tombeau.

La dernière ou douzième a la couronne royale en tête et un glaive à la main. C'est la sibylle des vengeances ; elle a fait entendre aux hommes les accents de la trompette qui doit les appeler devant le souverain Juge.

Outre les apôtres qui accompagnent les sibylles, on remarque des scènes particulières qui servent de remplissage.

On voit entre autres un homme couvert d'un vêtement de poils ; il va lancer une flèche. Un autre lui parle à l'oreille. On lit au-dessus : *Qui me frappe le tue.*

Cependant la nuit approchait, et il était temps de gagner la *Boule-d'Or*. Nous traversons bientôt le canal et la rivière d'Yonne et nous entrons à l'hôtel. Le dîner était prêt ; mais avant de nous mettre à table nous éprouvons le besoin de jeter un coup d'œil sur la salle à manger. Nous nous trouvions dans l'ancienne cathédrale des évêques de Bethléem qu'on avait partagée en deux étages, sans trop endommager les constructions de Reinier ; nous étions à la hauteur des chapiteaux garnis de crosses végétales. Cette église était aussi un parallélogramme parfait, mais à une seule nef. Trois fenêtres à lancettes garnissaient le fond.

Il était difficile de se défendre de quelque émotion en se voyant à table dans la partie supérieure du sanctuaire même de cette vieille cathédrale, unique dans tout le monde catholique. Par la pensée nous nous reportions jusqu'au moment où Guillaume IV, comte de Nevers, le persécuteur, comme son père et son aïeul, des religieux de Vézelay, partit pour la Terre-

Sainte, où il mourut en 1168. Avant sa mort, il exprima le désir d'être inhumé à Bethléem, et en même temps, prévoyant que les évêques de cette localité pouvaient être d'un moment à l'autre expulsés par les infidèles, il leur légua l'hôpital de Pantenor et ses dépendances, pour leur servir d'asile, le cas échéant (1). Ce que Guillaume avait prévu arriva un demi-siècle plus tard, et Reinier vint prendre possession des immeubles légués, construisit sa cathédrale, et d'âge en âge, jusqu'à la grande révolution française, le faubourg de Pantenor, qui prit le nom de faubourg de Bethléem, forma le modeste diocèse des successeurs de Reinier.

La journée avait été bonne, la soirée bien employée, l'appétit ne fit pas défaut ; le sommeil de la nuit fut parfait, et le matin les voyageurs, alertes et dispos, continuèrent leurs études. Ils descendirent dans un espèce de charnier ; c'était une crypte réservée aux évêques de Bethléem. Là se trouve la tombe de Philibert de Beaujeu. Le temps pressait ; nous avons quitté Clamecy avec le regret de n'avoir pu examiner le reliquaire donné en 1550 à la paroisse de Saint-Martin par cet évêque ; c'est une monstrance de l'époque, en bronze doré, renfermant une portion considérable de la vraie croix dans un caillou du Rhin, avec une inscription commémorative de ce don.

Vers huit heures, nos voitures roulaient dans la direction de Vézelay.

On nous fit remarquer en quittant Clamecy un endroit où quatre évêques pouvaient s'entretenir en demeurant chacun sur leur territoire. Armes était du diocèse d'Autun, Chevroches de celui de Nevers, Clamecy dépendait d'Auxerre, et l'humble évêque de Bethléem touchait à ces trois diocèses au point même où ils se réunissaient.

Il était difficile de nous éloigner de Clamecy sans nous rappeler que saint Bernard avait visité cette ville en revenant de Cosne. Partout le saint abbé répandait la bonne odeur

(1) L'hôpital de Pantenor avait été fondé par Guillaume II vers 1147, avant qu'il se retirât à la Grande-Chartreuse.

de sa sainteté et prouvait, par les miracles qu'il opérait, le pouvoir qu'il avait auprès de Dieu ; aussi les infirmes et les malades avaient-ils recours à lui. L'auteur de sa vie, Geoffroy, moine de Clairvaux, son contemporain, raconte que le saint, se trouvant à Cosne, fut supplié de se rendre auprès d'une femme qui depuis trois jours était dans les douleurs de l'enfantement, attendant la mort à chaque instant ; elle sollicitait une bénédiction du saint, convaincue qu'elle serait délivrée. Le saint abbé se contenta de bénir de l'eau qu'il lui envoya. La malade en but et aussitôt mit au monde un enfant mâle qui fut baptisé par Geoffroy, évêque de Chartres ; il lui donna le nom de Bernard, en mémoire de ce qui était arrivé à sa naissance. Cependant un clerc de Clamecy, nommé Girard, se mit à plaisanter de la foi du peuple, en voyant des malades atteints de fièvres malignes venir auprès du saint thaumaturge pour implorer leur guérison ; il alla même jusqu'à prononcer contre lui des paroles injurieuses ; mais atteint aussitôt du même mal, il eut recours aux mêmes moyens pour en être délivré ; il le suivit jusqu'à Auxerre. Bernard, touché de son repentir, le bénit et il fut guéri à l'instant même.

Bientôt nous laissons à notre gauche la jolie église d'Armes, de l'époque de transition (du douzième au treizième siècle), puis un peu plus loin celle de Dornecy, monument assez vaste à trois nefs, mais laissant beaucoup à désirer sous le rapport du style, si on peut se servir de cette qualification. On dit qu'on y voit un tableau de maître.

Jusqu'à Vézelay, le pays est accidenté ; coteaux et vallons, bois, champs et prairies se succèdent. Tout-à-coup nous apercevons dans le lointain les tours de Vézelay ; cet aspect nous a rappelé les querelles et les luttes parfois sanglantes que cette abbaye fameuse a eu à soutenir avec les comtes de Nevers dans le cours du douzième siècle.

Pour se rendre compte de ces luttes, il faut remonter jusqu'à la première fondation du monastère, en 867, sous Charles-le-Chauve, par Gérard de Roussillon, comte de Nevers, si connu dans nos vieux romanciers et si peu connu dans l'histoire. En

effet, il dut y avoir plusieurs princes du même nom, puisqu'on attribue à un Gérard de Roussillon la fondation de la collégiale d'Avallon un siècle et plus auparavant, en 746.

Le fondateur de Vézelay, petit-fils peut-être ou arrière-petit-fils du premier, était descendant d'un comte Leuther d'Alsace, qui lui-même aurait compté parmi ses ancêtres Erchinoald, maire du palais sous les derniers rois de la première race. Sa mère, Grimilde, était du sang royal de Bourgogne. Notre Gérard avait épousé Berthe, fille de Pépin, roi d'Aquitaine, et petite-fille de Louis-le-Débonnaire.

Ayant obtenu, par suite d'un échange avec Judith, seconde femme de Louis-le-Débonnaire, le village de Vézelay, qui était primitivement au pied de la montagne, il y fonda un monastère de filles soumis à la règle de saint Benoît; Ève, fille de Gérard, en fut, dit-on, la première abbesse. Ce monastère fut détruit par les Sarrasins; mais Gérard le rebâtit sur la montagne et remplaça les religieuses par des moines de saint Benoît. On prétend que ce seigneur, qui était aussi comte de Provence, envoya Baidilon à Aix pour rapporter à Vézelay les reliques de sainte Madeleine.

Les seigneurs fondateurs des monastères avaient à cœur de s'attribuer la garde-gardienne de ces établissements et de leurs dépendances, ce qui n'était pas toujours avantageux et était sujet à bien des abus. Mais leurs successeurs ne pouvaient prétendre à ces droits qu'autant qu'ils étaient véritablement les héritiers directs des fondateurs. Les comtes inamovibles de Nevers n'étaient pas dans ce cas; ils n'avaient aucuns titres aux privilèges dont jouissaient les comtes amovibles. Plusieurs fois les abbés de Vézelay avaient, par déférence, consenti à rendre aux comtes de Nevers des hommages spontanés en vue de la paix; Guillaume II, qui, en 1100, avait succédé à son père dans le comté de Nevers, voulut exiger ces hommages comme un droit. Ces simples observations nous expliquent la cause en partie des luttes dont nous parlons et qui se sont perpétuées pendant une grande partie du douzième siècle.

Guillaume II prétendit donc avoir sur Vézelay des droits de

suzeraineté et profita de toutes les circonstances pour faire valoir ses prétentions. Artaud, abbé du monastère, fut tué dans une sédition des habitants ; le comte crut l'occasion favorable pour arriver à ses fins ; il soutint les révoltés, mais il rencontra en 1138 un terrible antagoniste dans Pons de Montboissier, un des successeurs d'Artaud.

Guillaume, en 1147, se retira à la Grande-Chartreuse pour expier, dans la retraite et la pénitence, les vexations dont il s'était rendu coupable envers les religieux de Vézelay. Son fils, Guillaume III, devint à son tour le persécuteur des moines ; cependant il partit pour la Terre-Sainte avec Louis-le-Jeune. En revenant de la Palestine, le navire qui le portait était battu par une violente tempête ; rentrant en lui-même dans ce pressant danger, ce seigneur se recommande à sainte Madeleine et fait vœu de renoncer à ses injustes prétentions sur le monastère, qui renfermait ses précieuses reliques. Mais, échappé au danger, il oublie ses promesses et renouvelle ses persécutions. Les religieux, dans ces circonstances, avaient recours aux Souverains Pontifes, aux rois de France, aux seigneurs voisins ; mais souvent ces interventions demeuraient inutiles ; les comtes de Nevers semblaient céder, et bientôt ils renouvelaient leurs attaques. Saint Bernard lui-même, qui avait été choisi pour arbitre en 1146, quand il vint à Vézelay pour prêcher la croisade, vit ses efforts impuissants.

Les habitants, ballottés, se portaient du côté de l'abbé quand ils le voyaient soutenu par le roi, ils faisaient d'ailleurs valoir leurs serments ; puis ils se portaient du côté du comte quand celui-ci était parvenu, par des promesses mensongères, à éloigner ceux qui le tenaient en échec. Guillaume III était entretenu dans ses criminels projets par son épouse Ida, que Hugues de Poitiers dépeint sous les traits les plus affreux : « C'est à ses yeux la vieille Hérodiade, c'est la nouvelle Jézabel de la race d'Amalec, etc. » Après avoir attisé dans le cœur de son époux le feu de la discorde, elle continua à entretenir ces sentiments dans le cœur de ses enfants, Guillaume IV et Guy, qui lui succédèrent. Triste histoire, dont l'étude prouve le peu

d'importance qu'on attachait alors aux promesses les plus solennelles, souvent suivies de parjures.

Louis-le-Jeune avait entrepris de mettre fin à ces luttes déplorables; il avait ordonné au comte de comparaître devant lui à Orléans; il ne s'y rendit pas; il en fut de même pour un second rendez-vous à Paris, et un troisième à Laon. Cependant Guillaume, cette fois, promit de s'en rapporter à la décision souveraine.

Le roi fixa un jour à Sens pour une conférence à la suite de laquelle le comte se rendit à Vézelay; on dressa sur un autel la croix, les saints évangiles et les monstres qui contenaient les reliques des saints. Guillaume, à genoux, jura de maintenir ce qu'il avait promis; le jeune Guy, son frère, en fit autant. Quant à la comtesse Ida, elle demanda à en être dispensée; mais elle donna sa parole de contribuer de tout son pouvoir à l'accomplissement de ce que ses enfants avaient promis avec serment. Un de ses chevaliers jura au nom de la princesse, avec le consentement de l'abbé.

Cependant Guy, après la mort de son frère, travailla encore à soulever les habitants contre l'abbé; mais le roi vint à Vézelay et condamna les rebelles à 60,000 sols envers le monastère. Depuis cette époque les querelles cessèrent.

Tout en devisant sur l'histoire de Vézelay au douzième siècle, nous montions déjà la côte, et bientôt nous arrivions gaiement à l'*hôtel de la Poste* où nous étions attendus. Nous avions en effet pris nos précautions dans un double but: 1° d'avoir notre déjeuner prêt; 2° d'en arrêter le prix pour éviter toute contestation. Nous trouvâmes à notre arrivée un de nos collègues, M. Baudoin, d'Avallon, qui s'était rendu à notre rencontre, et M. Fourneron qui avait eu l'obligeance de traiter avec le maître d'hôtel de la Poste. Malgré les soins dévoués et empressés de notre pourvoyeur, notre déjeuner ne laissera pas dans nos impressions de voyage un souvenir de prestesse ni même d'agréable odeur.

Après nous être restaurés tant bien que mal nous pensâmes à gravir à travers la ville la côte abrupte qui devait nous con-

duire à la célèbre abbatale ; mais le pauvre président, fatigué depuis plusieurs mois par une entorse, déclara qu'il lui serait impossible d'entreprendre cette excursion. Cependant les touristes n'avaient pas oublié que c'était lui qui, en 1847, avait été chargé, au congrès de Sens, d'expliquer les détails iconographiques qui rendent si intéressante la Madeleine de Vézelay ; on tenait à ne pas faire sans lui cette visite. Notre maître d'hôtel proposa de mettre une voiture à sa disposition, ce qui fut accepté avec empressement.

Comme notre arrivée était connue, un certain nombre d'habitants, parmi lesquels se trouvait M. le Doyen de Vézelay, nous attendaient devant l'église et dans le narthex, dans le but de profiter des explications qui seraient données.

Parmi les œuvres dont la célèbre école de Cluny a enrichi l'antique diocèse d'Auxerre, réuni maintenant en grande partie à celui de Sens et à celui de Nevers, il est un monument qui, depuis longtemps, est devenu un but de pèlerinage artistique, tout en continuant à recevoir les nombreux pèlerins religieux qui s'y rendaient. En cheminant vers Vézelay, l'artiste a souvent rencontré sur la même route le touriste, le publiciste et l'historien. L'un, entraîné par une idée vague du beau, allait contempler le magnifique spectacle que devait lui offrir le plateau de Vézelay, dominé par son église, pour plonger ensuite du haut de ce plateau ses regards étonnés sur le brillant panorama qui l'environne, comme une glorieuse auréole ; les autres allaient visiter le berceau de la commune et assister à ses premiers vagissements, en se reportant, par la pensée, à sept siècles de distance ; puis se ranger à leur gré sous les étendards du comte Guillaume de Nevers ou de Pons de Montboissier, ou bien se croiser avec Louis-le-Jeune et la noblesse de France, subjuguée par l'éloquence de saint Bernard ; d'autres encore venaient vénérer les précieuses reliques de sainte Madeleine et implorer sa protection.

Aux jouissances que l'artiste pouvait partager avec ses compagnons de voyage, il en ajoutait une autre qui, en lui, les absorbait toutes ; la basilique de la Madeleine, sa riche orne-

mentation, les magnifiques guirlandes que le douzième siècle avait suspendues à ses murailles, son sanctuaire, dont le treizième siècle avait tracé les gracieux contours et dressé les légères colonnes, semblaient captiver son attention ; l'église était tout pour lui ; c'était l'église qu'il voulait étudier.

Le plan de l'église de Vézelay est la croix latine tracée dans les plus larges proportions, avec inclinaison du côté de l'épître. Elle est à trois nefs se prolongeant en déambulatoire autour du sanctuaire. Dix travées conduisent au transept. Ici toutes les arcades, sauf deux, sont au plein-cintre, ainsi que la voûte ; chaque arc-doubleau, soit dans la nef centrale, soit dans les bas-côtés, est orné d'un riche cordon de feuilles de fantaisie formant archivolte ; les claveaux rappellent l'école auvergnate et sont alternativement composés de pierre blanche et de pierre noirâtre, moins foncée cependant qu'en Auvergne. Les piliers sont flanqués de colonnes cantonnées en croix ; les bases sont garnies d'ornements variés. Au-dessus des arcs latéraux règne un cordon composé d'une élégante guirlande de fleurs à quatre pétales circonscrites par un cercle. Cette guirlande circule autour des colonnes et compose un premier cordon surmonté de méandres qui se détachent pour décrire un cercle de même dimension que les arcs latéraux, formant ainsi une seconde guirlande.

Les deux dernières travées qui précèdent le transept accusent une époque postérieure ; c'est la transition du douzième au treizième siècle avec ses arcs au tiers-point et ses croisées d'ogives, mais leur pureté n'est pas aussi marquée que dans les travées qui règnent entre le transept et le chevet. Là le treizième siècle s'accuse dans tous ses détails ; des faisceaux de colonnettes dissimulent la masse des piliers, le tore le plus saillant est garni de la pointe-mousse, un triforium obscur circule autour des croisillons du transept et se prolonge sur les basses voûtes autour du sanctuaire, formant une large galerie. Doit-on même lui donner le nom de triforium ? car il est garni d'une arcade ogivale géminée, avec deux colonnettes pour point d'appui central.

Il est à observer que le côté occidental du transept présente tous les caractères du douzième siècle, comme la nef.

Neuf chapelles absidales rayonnent autour du sanctuaire; les cinq du fond sont éclairées par des baies au plein-cintre, les autres sont à lancettes.

Les colonnes monolithes et monocylindriques du chevet portent en appendice une feuille qui unit la base à l'angle du soubassement. Les chapiteaux de cette région sont ornés de feuilles grasses dont l'extrémité se recourbe en crosse. Au-dessus des chapiteaux s'élèvent de légères colonnettes jusqu'à la retombée des voûtes.

Au-dessus du chœur est une crypte avec douze colonnes à cône renversé.

L'église de Vézelay est sans contredit une des plus vastes de France si on la considère sous le rapport de la longueur. Notre-Dame de Paris a 115 mètres de longueur; Vézelay porte en œuvre 119 mètres et plus. La largeur des trois nefs réunies est de 23 mètres 20 centimètres. La hauteur de la nef en berceau est de 18 mètres. Dans la partie ogivale, la clef de voûte est à 20 mètres 80 centimètres du sol et à 21 mètres 10 centimètres dans le chœur.

Le narthex est composé de trois nefs et de trois travées. Les arcs de la nef centrale sont au plein-cintre, ceux des collatéraux et ceux de pénétration prennent une forme ogivale, tout en conservant le genre d'ornementation de la construction romane. De profondes galeries règnent dans cette partie sur les collatéraux.

C'est assez pour avoir une idée de l'église de Vézelay sous le rapport purement archéologique; pourquoi, en effet, parler plus longtemps de son plan, de ses dimensions, des moyens de consolidation mis en usage par les moines architectes? Pourquoi rappeler la hardiesse de ses voûtes et dérouler tous les détails de sa splendide ornementation? MM. Mérimée, Martin, Violet-Leduc, Flandin et autres l'ont fait avec une habileté que nous ne saurions atteindre. C'est sous un nouveau point de vue que nous devons envisager le monument dont le diocèse de

Sens se glorifie à si juste titre ; sous le point de vue iconographique.

Si nous entrons dans l'église de Vézelay avec les seules notions de l'archéologie proprement dite, nous pouvons bien admirer et l'ensemble et les parties de cette vaste basilique ; mais jusque-là, ce n'est pour nous que le mystérieux silence qui régnait autour du sépulcre de l'Homme-Dieu. Laissons donc l'iconographie soulever la pierre de ce sépulcre et nous verrons la gloire du Seigneur. En effet, l'iconographie seule nous montre nos temples comme cette nouvelle Jérusalem descendue du ciel, dont les rues et les places retentissent de l'éternel *Alleluia* ; avec elle, les pierres s'animent, et quand les enfants de la grande famille des chrétiens cessent leurs divins concerts, elles continuent de répéter avec une indicible harmonie : « Gloire au fils de David : » *Hozanna filio David*. Ici on se trouve comme effrayé par l'abondance même des matières, et on serait réduit à se contenter d'une légère esquisse, si on voulait traiter tous les sujets qu'offre à notre étude l'église de Vézelay, car l'iconographie y a prodigué ses trésors. Après avoir considéré les merveilles de la création et l'histoire de nos premiers parents, nous rencontrons les traits les plus saillants de l'Ancien-Testament : l'histoire de Jacob dans tous ses détails ; on y remarque surtout la scène du vieillard palpan les mains velues de Jacob ; Sara, au pied du lit, joint les mains comme pour demander à Dieu que sa fraude ne soit pas découverte, ou peut-être en signe de joie, voyant que tout réussissait à son gré ; le veau d'or, l'ange exterminateur frappant le fils de Pharaon, le sacrifice de Jephté, Samuel tranchant la tête à Agag, qu'on reconnaît à son excessif embonpoint : *Pinguis ac tremens* ; le combat de David et de Goliath, la mort d'Absalon, et d'autres scènes des deux Testaments mêlées à des allégories et à des légendes. Qui ne reconnaît l'orgueil du sot dans cet âne fier de tenir un cahier de musique devant un lion qui joue de la viole ? L'histoire de saint Martin devait ici trouver sa place ; il est représenté au moment où les païens abattent l'arbre sous lequel il se trouve.

La protection de la Providence envers les saints est encore indiquée, dans un chapiteau voisin, par Daniel dans la fosse aux lions.

Mais ce qui frappe dans l'étude de cette église, c'est cette légion de diables accrochés à une grande partie des chapiteaux. On serait tenté de croire que l'auteur du fameux tableau des tentations de saint Antoine aurait puisé à Vézelay ses inspirations. Aucune église ne produit aussi souvent l'horrible figure du père du mensonge, on l'y voit partout et sous toutes les formes. Aurait-on voulu par là rappeler l'état déplorable de la patronne de cette basilique, de Madeleine, avant que le Sauveur l'eût délivrée des démons qui l'obsédaient ? Cette supposition ne serait pas invraisemblable ; cependant la pensée des moines artistes n'était pas, selon nous, aussi restreinte ; ils ont voulu peindre à larges traits la déplorable position de l'homme sur la terre, lui dont la vie n'est qu'un continuel combat, mais ils n'ont pas oublié que Dieu n'a pas abandonné l'homme à ses propres forces, et qu'il a ordonné à ses anges de veiller sur lui pour le protéger. Aussi, ils ont multiplié les anges à l'égal des démons. C'est partout l'homme, l'ange tentateur et l'ange protecteur ; c'est la lutte du prince des ténèbres contre la lumière ; c'est le triomphe de la vérité sur l'erreur, triomphe que complète le grand portail en nous montrant la mission de Jésus-Christ et l'établissement de son église, colonne et fondement de la vérité.

La première attaque de Satan contre le genre humain commence à Adam. Pour couvrir et atténuer la faute de nos premiers parents, les artistes de Vézelay, tout en s'attachant au récit biblique, nous montrent le serpent cueillant lui-même le fruit fatal qu'Ève reçoit. Elle est coupable sans doute, notre première mère, mais elle ne commet en quelque sorte que la moitié de la faute ; aussi, celui qui n'a pas tendu la main à l'ange déchu n'abandonne pas la postérité de la femme et vient au secours des enfants d'Abraham.

Non loin de la tentation de nos premiers parents, on voit l'adoration du veau d'or ; un petit diable horrible, qu'on pour-

rait appeler l'âme de Satan, voltige entre les cornes de l'idole et savoure l'odeur de l'encens et des victimes que lui offrent les juifs prévaricateurs; mais son triomphe ne saurait être de longue durée; Moïse paraît avec la table de la loi pour paralyser les efforts de l'esprit de mensonge, et lève un bâton pour renverser l'idole.

Auprès, un diable à cheval sur un griffon, symbole de la ruse, dirige une longue lance contre un autre diable subalterne qui, sans doute, n'a pas réussi au gré de son maître dans ses expéditions.

Ailleurs, trois diables, avec un rire horrible, torturent un individu barbu qu'ils renversent du haut d'une muraille.

Puis un homme vénérable, portant le costume de moine, est entre deux démons qui le tirent par la barbe. Le cloître ne met pas à l'abri de toutes les tentations.

Plus loin, un homme et une femme dans une tenue modeste conversent ensemble; un diable grimaçant se porte vers eux, mais un personnage nimbé le retient avec effort par le bras, pour l'empêcher de mettre à exécution ses détestables projets.

Ici, trois hommes courent au secours d'un enfant enlevé par un aigle monté sur un chien furieux. En considérant ce spectacle, un diable fait éclater sa joie.

Là, Satan ricane et tire la langue en voyant une femme désolée qui déchire de ses propres mains ses mamelles pendantes; cependant, un serpent, entrelacé autour de ses jambes, dévore les entrailles de cette victime du vice impur.

Une scène diabolique plus compliquée orne un des chapiteaux du bas-côté méridional; deux individus tiennent des instruments de musique; dans un angle, une femme, modestement vêtue, semble être sur ses gardes, tandis que dans l'angle opposé une autre femme, dépouillée de ses vêtements, est au pouvoir d'un démon dont les formes lubriques et les grossières caresses indiquent l'impureté. Nous avons cru reconnaître ici les tristes effets de la musique profane.

Une autre scène deux fois répétée porte avec elle son interprétation; une jeune femme, qui peut-être a succombé aux

séductions du démon de l'impureté, est maintenant tentée par celui du désespoir; l'ennemi lui souffle le mot effrayant *time*, en lui montrant des verges; heureusement, un prêtre lui montre au-dessus de sa tête une palme qu'elle peut mériter encore, et lui dit *spera*.

Nous retrouvons aussi deux suppôts de Satan au chevet du lit du mauvais riche mourant; ils reçoivent son âme, c'est leur propriété; ici leur triomphe est complet; non, c'est une erreur, car le triomphe de la vertu vient troubler leur joie. Dans un angle du même chapiteau, le pauvre Lazare n'a pas même la place d'étendre ses membres souffrants; il est accroupi, et, comme le Fils de l'homme, il ne peut reposer sa tête; sa patience aura bientôt sa récompense; deux anges reçoivent son âme, qui va prendre place dans le giron d'Abraham.

Si le démon tentateur est toujours à la poursuite de l'homme, les anges du ciel et ceux que Dieu a établis ici-bas pour être ses guides ne lui font point défaut, comme nous l'avons vu, et ce n'est pas sans motifs que nous rencontrons encore, au milieu de ces scènes diaboliques, Raphaël conduisant le jeune Tobie.

Considérons maintenant ce que nous pouvons nommer la région absidale des galeries du narthex, car on y trouve une niche en forme d'abside. La défaite du démon est complète; un ange gardien protège un enfant qu'un diable veut saisir, et un autre ange perce d'une flèche un second diable qui semble venir au secours du premier. Cependant un troisième (sans doute l'archange saint Michel) pèse une âme (une tête); Satan fait un dernier effort pour avoir une victime de plus, il pose sur le plateau de la balance son horrible griffe, pour le faire incliner de son côté. Vain espoir; l'archange le transperce de sa redoutable lance.

Dans cette région supérieure du narthex on retrouve encore sur les chapiteaux des scènes bibliques et évangéliques: c'est Tobie, accompagné de l'ange Raphaël, qui arrive dans sa patrie et guérit son père aveugle; puis ce sont d'autres scènes de cette famille patriarcale, avec les noms des personnages inscrits au-dessus de leurs têtes, ce qu'on ne remarque pas dans les

autres chapiteaux; on lit REBECCA, BODAI, JAASI, ESAV. Les deux noms du milieu présentent une énigme indéchiffrable à bon nombre de visiteurs. C'est une de ces fantaisies que se permettaient parfois nos moines du moyen-âge; ce sont les noms de IACOB et ISAAC inscrits à rebours.

On retrouve encore le chapiteau que nous avons déjà étudié avec les deux mots *Time, Spera*.

Le triple portail intérieur du narthex vient, comme nous l'avons dit, compléter la suite de ces différents tableaux; l'ange de lumière peut bien combattre l'ange de ténèbres; il peut bien remporter sur lui une victoire passagère; mais pour le terrasser, pour détruire son empire, il ne faut rien moins que la puissance de Celui auquel était réservé, selon l'énergique expression de l'Écriture, de briser les portes d'airain des enfers et d'en rompre les verrous. Le portail de gauche (droite du spectateur) nous expose la vie cachée du Sauveur, l'Annonciation, la Visitation, la naissance de Jésus-Christ, l'Adoration des Bergers et des Mages, et partout, auprès du second Adam, nous contemplons la seconde Ève, Celle qui devait écraser la tête du serpent infernal. Le portail de droite est réservé aux scènes différentes de la vie publique de l'Homme-Dieu; on le voit instruisant ses apôtres, conversant avec les disciples d'Emmaüs, etc. Si nous ne trouvons aucuns traits qui aient rapport à sa vie douloureuse, c'est sans doute parce que les artistes, chargés de l'exécution de ce magnifique plan, ont pensé qu'il n'y avait besoin ni d'images, ni de figures en présence de la réalité; le sacrifice du Calvaire doit tous les jours se renouveler sur l'autel, et, d'ailleurs, l'église cruciforme semblait les dispenser de tous autres détails. Contre la concupiscence, l'ignorance et la mort, tristes fruits du paradis terrestre, l'homme trouve des remèdes efficaces à Bethléem, dans les sublimes prédications de la Judée et au sommet du Golgotha; pour le démon, triple défaite, qui demeurerait cependant incomplète si Jésus-Christ, en quittant la terre, n'imprimait à son œuvre un caractère de perpétuité; c'est ce qu'il fait dans l'établissement de son Église, sujet du grand portail.

On est d'accord, en général, sur le sujet principal de ce magnifique portail; tout le monde y reconnaît la mission confiée aux apôtres. Mais quand on vient à en examiner les détails secondaires, ou on est forcé de reculer, ou les explications sont peu satisfaisantes. Nous allons ici élever la voix à notre tour, au milieu de tant de graves autorités qui ont tenté d'expliquer le portail de Vézelay, et exposer simplement nos observations.

Avant tout, il faut admettre en principe général qu'il y a ordinairement une certaine analogie entre le motif du tympan et les sujets secondaires qui ornent son encadrement; ils ne sont le plus souvent que le développement de la thèse, l'arrière-plan du tableau. Partant de ce principe, qui admet cependant quelques rares exceptions, nous avons cru remarquer dans toutes les sculptures de ce portail l'établissement et les conquêtes de l'Église. Le pilier symbolique est surmonté d'une magnifique statue du saint précurseur de Jésus-Christ. C'est le dernier des prophètes et le premier des évangélistes; il réunit les deux Testaments, il annonce la venue de Jésus-Christ, et déclare en même temps qu'il est arrivé : *Préparez les voies du Seigneur. Il en est un au milieu de vous que vous ne connaissez pas.* Il est naturel qu'il trouve ici sa place. Il tient devant sa poitrine un large disque, au milieu duquel était autrefois (1) l'Agneau dont le sang devait effacer les péchés du monde. Sur le socle on lit cette inscription :

AGNOScant omnes quia dicitur iste iohannes
ecce tenet populum demonstrans indice christum.

Qu'on reconnaisse ici celui qu'on nomme Jean.

Il captive le peuple et du doigt lui montre le Christ.

Au-dessus de la tête nimbée du saint précurseur s'étend un bandeau chargé de figurines et dont on n'a pas encore donné l'explication. M. Le Normand prétend qu'à gauche ce sont les péchés capitaux et à droite la sortie d'Égypte. Nous donnerons

(1) Il a été brisé, on n'en voit plus que la silhouette.

notre explication sur ce bandeau quand nous aurons considéré la scène principale.

Pour en découvrir le sens, il faut ouvrir les livres des deux Testaments. Le Sauveur, plein de majesté, la tête ornée du nimbe crucifère, est assis dans une gloire elliptique; il étend à droite et à gauche ses mains, desquelles s'échappent des rayons qui vont se reposer sur la tête des onze apôtres, car le traître Judas n'est pas encore remplacé. Il est facile de reconnaître les apôtres les plus proches de Jésus-Christ : Saint Pierre, à droite, avec ses clés mystérieuses; à gauche, le disciple bien-aimé avec sa figure d'adolescent : ils portent, comme tous les autres, le livre de la science divine, ce livre qui contient la doctrine et la morale de leur divin Maître. Il semble que Jésus-Christ, en répandant sur eux sa céleste lumière, leur adresse les paroles de l'Évangile : « Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; apprenez-leur tout ce que je vous ai moi-même enseigné. » Mais pourquoi ce fleuve qui, à la hauteur de la face du Sauveur, semble s'échapper, après avoir pris sa source dans la gloire qui l'environne ? Pourquoi de l'autre côté, à gauche, cette branche d'arbre dont le tronc est caché ? Demandons-le à l'apôtre saint Jean et il nous répondra : « L'ange me montra encore un fleuve d'eau vive, claire comme du cristal, qui coulait du trône de Dieu. Au milieu de la place de la ville, des deux côtés de ce fleuve, était l'arbre de vie, qui porte douze fruits et qui donne son fruit chaque mois ; et les feuilles de cet arbre sont pour guérir les nations (1). » Ce sont, comme on le voit, des images en rapport avec le sujet principal; le fleuve d'eau vive qui doit purifier le monde, l'arbre de vie dont les feuilles mêmes ont la vertu de guérir les nations.

Trois archivolttes encadrent le tympan; la première renferme huit tableaux qui n'ont pas été expliqués; en considérant la variété de costumes que l'artiste a donnés à ces personnages dans chaque tableau, et même à la physionomie particulière des

(1) Apocal., ch. xxii.

individus qui composent ces groupes, il nous a semblé remarquer la personnification de ces nations, différentes de mœurs et de langage, auxquelles les apôtres devaient porter la bonne nouvelle. Dans les tableaux qui composent cette série, on distingue des personnages aux formes monstrueuses; du temps de saint Augustin on croyait qu'il y avait des hommes dont les oreilles retombaient de chaque côté du corps, d'autres qui avaient des pieds d'une largeur excessive emmanchés à des jambes de dimensions extraordinaires. L'artiste a voulu que ces peuples eussent ici leur place; ils devaient comme les autres recevoir les prédicateurs de la bonne nouvelle.

Le linteau dont nous avons parlé représenterait les fruits de la prédication de l'Évangile. Saint Pierre se retrouve encore avec ses clés au milieu du bandeau qu'il domine de la moitié du corps; sa taille est gigantesque, si on le compare aux autres figurines qui, à droite et à gauche, se dirigent vers lui. On croirait entendre ici le prophète Jérémie s'écrier : « Ils viendront des extrémités de la terre et ils diront : En vérité, nos pères n'ont connu que le mensonge, leurs vaines erreurs ne leur ont été d'aucun secours (1); ou bien Isaïe parlant de la nouvelle Jérusalem : Lève les yeux, ô Sion, promène tes regards autour de toi et vois ces peuples nombreux qui se sont réunis pour vivre sous tes lois (2). » Nous ne sommes pas étonnés de voir ici Pierre au milieu de ce concours; chef de l'Église, c'est à lui de faire entrer les nations dans son sein; il a reçu la mission de paître et les agneaux et les brebis; mais sa présence au milieu des allégories indiquant les péchés capitaux ou des Juifs fuyant devant Pharaon deviendrait inexplicable.

La seconde archivoltte du grand portail représente les signes du zodiaque et les différents travaux qui correspondent à ces signes. Ne croyons pas que ce sujet qu'on retrouve fréquemment sur d'autres monuments ait été ici placé sans dessein : Catholique par l'étendue de son empire, l'Église le sera encore

(1) JÉRÉMIE, ch. xvi, 19.

(2) ISAÏE, ch. xliix, 18.

par sa durée; Elle verra se succéder les mois, les saisons et les années jusqu'au moment où son divin Époux viendra juger la terre, car il lui a promis de demeurer avec Elle jusqu'à la consommation des siècles.

Il est un chapiteau de l'intérieur de l'église qui se rattache par son sujet au magnifique ensemble que nous venons d'étudier; il représente les quatre fleuves du paradis terrestre personnifiés : trois sont appuyés sur leurs urnes d'où les eaux s'échappent avec abondance; le quatrième les rend par la bouche. Comme à Autun, ils sont couronnés, car ici ils ne sont que les symboles des quatre évangélistes dont les divins écrits devaient purifier et féconder la terre, et leurs couronnes royales annoncent l'établissement du règne de la vérité, la puissance de la loi évangélique.

Puisque nous avons parlé du zodiaque de Vézelay, il est important d'ajouter quelques observations sur les trente médaillons qui renferment les signes et les travaux qui leur correspondent.

JANVIER. — 2. Signe du Verseau. — 3. Vieillard qui se chauffe; un homme fort l'accompagne.

FÉVRIER. — 4. Les Poissons. — 5. Vigneron qui taille la vigne.

MARS. — 6. Bélier. — 7. Préparatifs de la chasse; homme avec deux chiens.

AVRIL. — 8. Taureau. — 9. Chasse. — 10. Femme nue couronnée de feuilles, allégorie des plaisirs.

MAI. — 11. Les Gémeaux. — 12. Faucheur.

JUIN. — 13. Cancer.

Les 14^e, 15^e, 16^e et 17^e médaillons, placés au sommet de l'arc, présentent des animaux fantastiques; on y remarque une syrène, une espèce de loup au corps allongé et replié sur lui-même, un personnage dans la même position et avec la même dimension. Ses pieds paraissent être les sabots d'un quadrupède.

JUILLET. — 18. Lion dévorant un homme. — 19. Moissonneur. — 20. Femme la tête couverte d'un voile, tenant d'une main une

branche de feuilles et des fleurs de l'autre ; c'est ici évidemment le signe de la Vierge ; il occupe comme les autres la place qui lui convient ; cependant nous avons lu quelque part que ce signe avait été oublié dans le zodiaque de Vézelay ; d'autres, sans examiner assez sérieusement si cette assertion était vraie ou non, ont prétendu que le signe de la Vierge avait été déplacé, et croyaient le reconnaître dans la syrène que nous avons indiquée au sommet de l'arc. — 21. Un homme bat le blé. — 22. Il monte un sac sur le grenier.

SEPTEMBRE. — 23. La Balance. — 24. Vendange.

OCTOBRE. — 25. Scorpion. — 26. Bûcheron.

NOVEMBRE. — 27. Sagittaire. — 28. Un homme en porte un autre enveloppé dans son manteau, allégorie de la vieillesse dont décembre est l'image ; c'est ici, sans doute, le pieux Énée portant son vieux père Anchise. L'hiver, qui suspend toute végétation, peut bien être comparé à l'homme parvenu à la caducité, auquel il ne reste qu'un principe de vie. L'inscription qui garnit le disque de décembre peut trouver ici son explication :

« L'image de décembre est reproduite dans les membres du vieillard. »

DÉCEMBRE. — 29. Capricorne. — 30. Il est difficile de reconnaître le sujet du dernier médaillon ; il présente un homme assis tenant un objet sphérique et un triangle ; c'est peut-être le symbole de l'éternelle Trinité qui doit être le principe et la fin de toutes nos actions. Autour du médaillon est cette inscription :

OMNIBUS IN MEMBRIS DESIGNATUR IMAGO DECEMBRIS.

Avant de nous retirer, un de nos collègues fit remarquer que souvent on a donné au narthex de Vézelay le nom d'église des Catéchumènes, dénomination évidemment fautive ; les portiques construits en avant des églises, destinés aux catéchumènes, n'existaient que dans les cathédrales et les églises paroissiales, quoique les églises monacales eussent aussi ces *pronaos*. En effet,

nous les voyons dans les abbatales ou prieurales tantôt à ciel ouvert, tantôt complètement fermés, comme à Vézelay, tantôt couverts, mais à côtés ouverts, comme à Saint-Benoît-sur-Loire et à Saint-Père-sous-Vézelay, etc. Ils devaient avoir une destination spéciale; peut-être même cette destination était-elle multiple.

1° Dans la plupart des communautés d'hommes et de femmes on se réunissait dans un édicule précédant l'église, pour y entrer processionnellement; c'est ce qui existe encore dans la plupart des monastères; le narthex de Vézelay pouvait avoir cette destination.

2° Cet édifice, complètement séparé de l'église, n'exigeait pas le même respect; les pèlerins qui venaient à certaines fêtes s'y reposaient avant d'entrer dans l'église.

3° Du haut des tribunes on pouvait leur adresser la parole sans troubler les exercices de la communauté.

Ces observations présentent la raison d'être de ce narthex qui nous a si vivement intéressés. Avant de descendre de la montagne, nous avons voulu encore jeter un coup d'œil sur la façade extérieure, flanquée de ses deux tours tronquées et laissant apercevoir les substructions primitives au milieu de constructions du quinzième siècle et de restaurations plus récentes.

De retour à l'hôtel, nous pressâmes nos voituriers d'atteler, pendant que notre trésorier réglait les comptes. Malgré les précautions prises à l'avance pour éviter toute contestation, nous fûmes loin d'être d'accord avec notre hôtelier. On était convenu de 3 fr. 50 c. par tête; il réclamait 5 fr. pour son mauvais déjeuner, non compris le café qui devait se payer séparément; plus il portait à 10 fr. la voiture qu'il avait fournie pour aller à l'église.

Ce brave homme, alléché par la bonne journée qu'il avait rencontrée la veille, car il avait traité le comte de Paris et sa suite, s'imagina qu'il devait exploiter noblement les princes de la science, en les rançonnant à merci.

Comme nos modestes escarcelles n'étaient pas aussi bien

garnies que celles de nos devanciers, nous dûmes rappeler les conditions et y tenir. Lui, de son côté, ne voulut pas céder ; nous établîmes le compte, qui fut déposé entre les mains de M. Fourneron. Il avait traité en notre nom, et de plus il était suppléant de la justice de paix. Puis nous quittâmes l'hôtel sans plus nous occuper des injures du citoyen hôtelier. Ajoutons que cette affaire demeura longtemps sans être réglée : pour en finir, on ajouta un supplément au prix convenu.

Les touristes qui visitent Vézelay ne peuvent se dispenser de se rendre à Saint-Père, joli bourg placé au bas de la montagne, sur la route d'Avallon. Nous n'avions pas à nous détourner de notre chemin ; c'était une simple halte à faire.

SAINT-PÈRE-SOUS-VÉZELAY.

Ne serait-ce pas là que Gérard de Roussillon et Berthe, sa femme, auraient fondé, au bas de la montagne, le monastère primitif de filles dont Ève aurait été la première abbesse ? Pour nous la chose est incontestable. Il est certain que ces seigneurs ont été les fondateurs de Saint-Père et que leur fille dirigea ce couvent (1).

La vue extérieure de cette charmante église a quelque chose de ravissant, grâce aux dentelles de pierre dont elle est environnée, comme de précieux atours. Et cependant on ne peut pas dire qu'il y ait unité de style ; plusieurs époques ont suspendu à ce monument leurs guirlandes avec leur genre parti-

(1) Plus haut, à la page 358, il a été question de ces seigneurs presque légendaires, à l'occasion de la date des fondations de Vézelay, Saint-Père et Avallon, qui pourraient être attribuées à plusieurs seigneurs du même nom ; cependant, après réflexion, nous pensons que ces deux ou trois établissements ont probablement les mêmes fondateurs. Au lieu de fixer la fondation de la collégiale d'Avallon à 746, il est plus rationnel de penser qu'il y a eu erreur de chiffre et qu'il faut lire 846. C'est la date admise par Gagnare et par M. l'abbé Baudiau.

culier. C'est ce qui frappe l'œil du visiteur à l'inspection du narthex et de la tour.

Le narthex est à trois nefs, correspondant à trois ouvertures. La principale est complètement ouverte ; les deux baies latérales sont en partie murées. Cette région date du treizième siècle ; on y remarque des substructions du quatorzième et du quinzième avancé. La grande arcade formant la porte principale a pour pieds-droits des faisceaux de colonnettes à chapiteaux historiés reposant sur des stylobates. Les voussures sont garnies de figurines sous des dais ; une guirlande de feuilles découpées les environne d'une gracieuse archivolt. Une seconde arcature trilobée est ornée d'un tympan représentant le grand sujet de l'époque : le jugement dernier.

Jésus-Christ est environné de ses anges, l'un portant la croix, un autre la lance qui est brisée ; deux autres sonnent de la trompette, les morts sortent de leurs tombeaux. A droite, Abraham reçoit dans son giron les âmes des justes ; à gauche, une tête de monstre engloutit les damnés.

Une des baies latérales est à simple lancette, l'autre renferme une arcade quintulobée garnie dans chaque lobe d'une contre-arcature trilobée.

Le portail, dont nous avons étudié les détails, est surmonté d'un fronton triangulaire qui rappelle celui de Vézelay ; sept arcades, disposées en forme pyramidale, abritent des statues. Les plus basses ont un évêque et un martyr, les deux autres saint Pierre et saint Paul, les troisièmes la sainte Vierge et une autre sainte, probablement sainte Madeleine ; enfin l'arcade trilobée qui s'élance vers la pointe du fronton a été réservée à Notre-Seigneur, au-dessus de la tête duquel deux anges soutiennent une couronne ; au-dessous de lui est l'apôtre saint Jean tenant un livre. La rampe du fronton est garnie de crosses végétales, dont trois disposées en croix forment antéfixe au sommet.

La tour est carrée au premier et au second étage, qui est couronné par une corniche soutenue sur des modillons disposés en arcature. Là se termine la partie du treizième siècle. Trois

autres étages presque à jour donnent à cette tour une légèreté étonnante. C'est l'œuvre de l'époque flamboyante ; on y remarque quatre anges sonnant de la trompette aux quatre angles opposés ; le tout est surmonté par une flèche octogone, dont les angles sont effacés par un tore.

En pénétrant dans le narthex on est étonné de se trouver dans une espèce de musée lapidaire ; à droite de la porte est un bas-relief encadré représentant deux figures qu'on croit être celles de Gérard et de Berthe ; dans un autre encadrement, c'est une figure sans tête ; vis-à-vis, quatre personnages sont au pied de la croix ; ils sont aussi privés de leurs têtes. Avant d'entrer dans l'église, on voit à gauche un tombeau qui semble être de l'époque du monument. Il porte, avec l'ornementation du milieu du treizième siècle, l'inscription suivante :

† CI : GIT : LA : FAME : HVGVES : GAVDRI : GVIBOVR : DEX : AIT :
L'ARME : DE : LI : QVI : TREPASSA : LOV : JOR : DE : L'APARICION :
DEX : LI : FACE : VERAÏ : PERDON : ANO DNI M^o CCL^o VIII^o.

« Ci-git la femme Hugues Gaudri Guibour ; que Dieu ait son âme ; elle trépassa le jour de l'Apparition (Épiphanie) ; que Dieu lui fasse vrai pardon. L'an du Seigneur 1258. »

Avant d'entrer dans l'église, saluons la sainte Vierge assise au-dessus du pilier symbolique, tenant sur ses genoux son divin Enfant.

Ce monument est à trois nefs, séparées par une double colonne. Ces piliers vus de l'entrée paraissent mono-cylindriques ; les chapiteaux sont garnis de crosses végétales. Une galerie sans balustrade, éclairée par une fenêtre à lancette géminée et surmontée d'une rose à six lobes, règne autour de la nef ; d'autres fenêtres éclairent les collatéraux.

Après cinq travées marquées aux caractères du treizième siècle le style change ; c'est le quinzième siècle déjà avancé ; la pointe-mousse qu'on remarque dans les voûtes des cinq premières travées n'est pas encore transformée en prisme parfait, mais elle est aplatie et présente deux angles. Partant des clefs

de voûte, les nervures viennent se noyer dans le fût des colonnes engagées.

Sept travées avec déambulatoire forment le sanctuaire et sept chapelles correspondant à chaque arcade rayonnent autour. La galerie que nous avons remarquée dans la nef continue dans la région du chœur ; mais comme la voûte ici est plus élevée, la galerie s'élève proportionnellement, et la transition s'opère au moyen d'un escalier disposé de chaque côté.

M. Mérimée prétend que cette église appartient aux *derniers temps du gothique* ; M. Flandin, avocat général à la cour de Poitiers, combat avec raison cette assertion, et dit qu'elle pourrait être du quatorzième ou du treizième siècle. Nous pensons qu'ils ont tort l'un et l'autre ; ils auraient dû tenir compte des deux époques qui la composent. L'un a été frappé par l'étude du chœur et de quelques parties de la tour ; l'autre a apprécié le tout d'après la vue de la nef et de l'ensemble du narthex.

L'église de Saint-Père, à partir de l'entrée du narthex jusqu'à l'extrémité de la chapelle absidale, mesure quarante-six mètres environ.

A quelques pas de cette église, du côté du midi, on remarque de curieuses ruines d'une époque bien antérieure ; elles sont peut-être les restes de la construction primitive. Le temps nous manquait pour nous livrer sur ce point à une étude sérieuse ; la soirée s'écoulait rapidement et nous étions attendus à Avallon. Nous avions cependant une autre halte à faire ; il était impossible de traverser le bourg coquet de Pontaubert sans consacrer quelques instants à la visite de sa charmante église.

Ici nous rencontrons un genre à part ; il ne ressemble en rien à ce que nous avons vu précédemment, et cependant nous nous trouvons encore en face d'une église monacale, ou du moins construite sous cette influence. On sait qu'à la même époque, dans les mêmes zones, avec l'emploi des mêmes matériaux, on remarque dans des monuments voisins des différences telles que les archéologues sont parfois déroutés ; on ne tient peut-être pas assez compte des écoles monacales. D'un côté,

Cluny déploie toute la magnificence de son style, comme à Vézelay, et joint aux détails historiques ou symboliques la richesse de l'ornementation végétale ; d'un autre côté, Cîteaux repousse des ornements superflus à ses yeux, et ne veut se distinguer que par la noble simplicité de ses lignes, se contentant habituellement d'orner ses chapiteaux de quelques feuilles grasses et de crosses végétales. Plus tard, à l'architecture monacale succédera, au treizième siècle, l'architecture hiératique, quand le clergé séculier se mettra en tête du mouvement artistique ; c'est le style que nous avons admiré à Vézelay dans la région du chœur, et à Saint-Père dans les premières travées.

Nous ignorons l'histoire de l'église de Pontaubert, mais nous croyons qu'elle a été construite sous l'influence de Cîteaux ; la noble simplicité de son style motive notre appréciation. Elle est tout entière construite en pierre d'appareil ; elle se compose de trois nefs et se termine par une abside à angle droit. Son style indique l'époque de transition ; le plein-cintre s'allie aux formes ogivales. L'iconographie ne s'est exercée qu'au portail principal ; on y voit la Vierge mère, l'adoration des Mages et l'Assomption. Marie, soutenue dans un linge, est enlevée au ciel par deux anges.

La nef est précédée d'un narthex ouvert sur le devant, dans lequel se trouve un sarcophage digne de fixer l'attention.

On y lit ces deux vers en caractères de l'époque mélangés, avec abréviations :

Gaufridi genitor Guido jacet hic tumulatus
Tam genitor quantum (sic) genitus genitore beatus.

Nous pensons qu'on doit traduire ainsi :

« Ci-gît Guido, père de Geoffroy.

» Le père comme le fils jouissent (on l'espère) de la félicité du Père céleste. »

La traduction ne peut rendre ce qu'il y a d'original dans le texte.

Après avoir quitté Pontaubert, une partie de la caravane abandonna les voitures pour se rendre pédestrement à Avallon en suivant la fraîche et pittoresque vallée arrosée par le Cousin. Plusieurs, de la race des tritons, car ils ne laissaient échapper aucune occasion de se plonger dans les rivières qu'ils rencontraient, voulaient sans doute connaître le degré de fraîcheur des eaux du Cousin.

Mauvaise méthode, disons-le en passant, mauvaise méthode dans une excursion de se séparer à volonté : on perd beaucoup de temps, l'ordre et la discipline n'existent plus, on décourage ceux qui sont habitués à tout faire avec précision, et les sociétés des localités visitées, qui seraient heureuses de serrer fraternellement la main aux arrivants, sont étonnées de se trouver en face d'une simple avant-garde qui ne peut donner aucuns renseignements sur les trainards. C'est bien ce qui arriva à Avallon. La société scientifique de cette ville avait été convoquée pour quatre heures ; on avait tenu à ne pas manquer au rendez-vous, et on fut forcé de se séparer avant notre arrivée, qui eut lieu seulement vers cinq heures et demie.

Nos voitures nous descendirent à l'hôtel de la Poste où nous étions attendus. Nous n'eûmes qu'à nous louer sous tous les rapports de notre séjour dans cet hôtel. Voulant profiter du jour, nous commandâmes notre dîner pour les huit heures et demie, et nous commençâmes nos études archéologiques, sans nous préoccuper des absents, errants encore dans la vallée du Cousin

« Avallon, dit avec raison M. l'abbé Baudiau, se distingue entre toutes les petites villes de province par sa propreté, son élégance, et surtout par sa belle situation. Assise au sommet d'un rocher escarpé, dont la rivière baigne le pied, entourée de trois côtés de ravins profonds, elle présente au sud un aspect imposant et très-pittoresque. On dirait une vieille ville féodale avec sa ceinture de fossés, ses hautes murailles, ses tours hérissées de créneaux, ses flèches aériennes... »

Nous nous empressons de nous rendre à l'église Saint-Lazare ; et, sans nous arrêter à l'extérieur, nous voulons avant tout

pénétrer dans l'intérieur pendant que le jour est encore favorable.

Ce qui frappe en entrant dans cette église, ce sont les degrés en cascade qui conduisent en descendant du portail jusqu'à l'autel. Déjà l'attention de la Société nivernaise avait été appelée sur une disposition analogue, mais en sens inverse, que présente la curieuse église de Jailly, près Saint-Saulge. L'architecte chargé d'élever l'église de Jailly contre le versant septentrional de la colline abrupte qui sépare cette localité de Saint-Saulge, ne voulut pas établir un terre-plein et adopter un plan uniforme ; il aima mieux, par caprice ou pour toute autre cause, suivre l'inclinaison du terrain, en sorte qu'il fallait monter un certain nombre de degrés pour arriver au portail. Après la première travée, trois à quatre degrés conduisaient à la seconde, et ainsi de suite de travées en travées jusqu'au transept. A Saint-Lazare d'Avallon, de la porte les regards plongent sur l'autel, en rencontrant à chaque travée des degrés ; à Jailly, on monte pour arriver au sanctuaire ; ici, on descend ; après une douzaine de degrés conduisant à la première travée, deux marches seulement conduisent à la seconde, quatre de la seconde à la troisième, deux de la troisième à la quatrième, et une seulement de la quatrième à la cinquième. Nous nous sommes réglés sur la hauteur des bases des colonnes pour établir ce calcul, lequel, on le comprend, n'est qu'approximatif. Ce plan cascadé se fait encore remarquer dans la disposition des chapiteaux et du riche cordon qui les surmonte et règne dans toute la longueur de l'église ; on le reconnaît encore dans les arcades ogivales dont le sommet suit l'inclinaison générale. A partir de la cinquième travée une pente prononcée dans tous ces membres d'architecture se prolonge jusqu'au sanctuaire.

Cette disposition rend boiteux les arcs de pénétration de la grande nef dans les bas-côtés, le segment des arcs, de la naissance au sommet, étant naturellement plus allongé d'un côté que de l'autre, selon le plus ou moins d'élévation des colonnes qui leur servent d'appui.

Dans des restaurations exécutées dans ce monument en 1862, notre collègue, M. Baudoin, a découvert sous le sanctuaire une crypte ancienne; elle remonte évidemment à l'époque de la translation des reliques de saint Lazare à Avallon; c'était le *martyrium* au-dessus duquel on éleva, comme de coutume, un oratoire. On le plaça au flanc oriental de la montagne granitique sur le plateau de laquelle Avallon était assis. Comme le nombre des pèlerins augmentait de jour en jour, on se vit forcé d'agrandir ce local, but du pèlerinage, et de remplacer l'oratoire par une basilique qui devint collégiale. On voulut toutefois conserver l'édicule primitif et le *martyrium* dut déterminer l'emplacement du sanctuaire.

Dans la nouvelle construction, deux projets étaient possibles: bâtir, comme à Jailly, à partir du bas de la vallée, de manière à élever l'église en amphithéâtre jusqu'à l'abside; mais que devenait alors la loi de l'orientation à laquelle nos architectes du moyen-âge ne voulaient point déroger? d'ailleurs, on eût obligé les habitants à descendre cette coline escarpée pour arriver à l'église. On fut donc forcé de construire la nef dans la direction du plateau et, par suite, de descendre au lieu de monter du portail à l'abside.

Cette église présente la croix latine en élévation, mais légèrement accentuée. Toutes les arcades dessinent une forme ogivale; les fenêtres seules sont au plein-cintre. En 1106, le pape Pascal II, qui avait consacré l'église de La Charité, consacra aussi au mois de juillet la collégiale d'Avallon.

Le double portail de Saint-Lazare présente à l'iconographe des détails excessivement curieux et qui rappellent les œuvres les plus remarquables de l'école clunisienne; les côtés sont garnis de ravissantes colonnes romanes lisses, cannelées, ornementées; on en remarque une surtout renfermée dans un filet à jour. Ces colonnes étaient jadis alternées avec des statues en cariatides qu'on a remplacées à une époque postérieure par des colonnes unies. Dans les entre-colonnements, on voit des fables, telles que *le Loup et l'Agneau*; des archivoltes formant voussure sont garnies des signes du zodiaque et des travaux

qui y correspondent. Six médaillons, précédant les signes du zodiaque, ont été en partie mutilés par le marteau révolutionnaire. Deux représentent un homme versant de l'eau d'une coupe et une femme soufflant : ses cheveux sont agités et le souffle qui s'échappe de sa bouche est indiqué par des lignes qui s'écartent. Nous croyons que les quatre derniers médaillons personnifiaient les quatre éléments, dont il ne reste que l'*Air* et l'*Eau*.

Le zodiaque d'Avallon présente des particularités qu'on ne rencontre pas ailleurs ; au lieu de commencer en janvier, comme à Vézelay, à Sens et ailleurs, il commence en mars. Il est à remarquer que le peuple, sans se préoccuper des usages civils ou ecclésiastiques, avait conservé généralement le souvenir du comput romain. Ces zodiaques placés aux portes des églises étant pour le peuple, les sculpteurs se soumettaient à ses exigences et faisaient partir l'année du mois de janvier, laissant de côté l'année légale et religieuse. A Avallon on agit d'une manière plus canonique ; avec l'Église on compte de l'*Incarnation* et on commence l'année au mois de mars.

Les autres parties de la voussure sont horriblement mutilées. Elles étaient garnies d'une suite d'anges aux ailes éployées et des vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse, couronnés en tête et accompagnant des sons de leurs harpes l'éternel trisagion.

Le lendemain mercredi, dès quatre heures du matin, tout le monde était prêt, sauf le docteur Thomas, qui se proposait de nous quitter pour regagner Nevers par Chastellux, Lormes et Corbigny. Nous devions aller déjeuner à Arcy, mais il était prudent de prendre ses précautions ; dès la veille, nous avions fait préparer des pâtés, des viandes froides, etc. La journée s'annonçait bien, nous traversions un pays ravissant et nous devions bientôt arriver à la vallée de la Cure.

Rien n'est pittoresque comme le cours de cette rivière ; après avoir traversé le Morvand nivernais et avallonnais, elle arrose, avant de se jeter dans l'Yonne, un pays plus plat mais toujours agréablement accidenté. Nous l'avions vue, dans une autre

excursion, se briser contre les blocs de granit qui encombrant son lit, former plus loin le lac des Settons ou se précipiter en cascade du sommet des rochers; nous l'avions vue plus tard serpenter en mugissant à travers les roches de Chastellux; nous la retrouvons aux approches de l'Yonne sous un autre aspect. On dirait qu'elle a dépouillé son caractère à demi sauvage pour prendre des allures plus posées et plus civilisées. Son cours devient plus majestueux et ses rives revêtent un autre genre de beauté. C'est une Morvandelle qui a substitué aux couleurs vives et tranchantes de son ancien costume les teintes plus douces des *pays bas* (1).

Telle est la Cure aux environs d'Arcy; et c'est sur ses bords que se trouvent les grottes curieuses auxquelles cette localité a donné son nom. On sait que saint Eptade, fuyant les honneurs de l'épiscopat, se réfugia d'abord sur les rives de la Cure; peut-être ces grottes lui ont-elles quelquefois servi d'asile?

Cédons maintenant la plume au docteur Subert et laissons-le traiter les questions préhistoriques; nous la reprendrons à Vermenton.

La route qui doit nous conduire d'Avallon à Arcy-sur-Cure est tracée presque parallèlement, pendant une grande partie du trajet, avec la voie ferrée qui relie ces deux pays à la station de Cravant. L'une des gares intermédiaires attire notre attention par un double motif. En premier lieu, elle nous frappe par son appellation si gracieuse de Sermiselles, dont l'étymologie nous semble singulièrement voisine de celles de notre petit village de Sermoise, près Nevers, et de Sermages, près Moulins-Engilbert. La seconde raison qui nous fait attacher un nouveau mérite à cette charmante campagne, c'est que de là nous pouvons encore jeter un dernier regard sur la masse, si noble d'aspect, de la basilique de Vézelay, qui nous apparaît à plus d'une lieue de distance.

(1) C'est ainsi que les Morvandaux qualifient le Bazois et les plaines qui environnent leurs montagnes.

A mesure que nous approchons d'Arcy, le chemin présente à droite et à gauche d'énormes blocs de rochers qui, bientôt, deviendraient pour le voyageur un obstacle infranchissable si l'on n'eût creusé là, dans le calcaire jurassique, un immense tunnel, sous lequel résonnent bruyamment les trois voitures qui nous emportent. Malgré sa longueur, le tunnel est promptement franchi, et lorsque nous en sortons nous touchons à la première étape de notre journée. Nous sommes, en effet, à quelques pas seulement des grottes d'Arcy ; mais nous en sommes séparés par la voie ferrée, défendue par sa palissade réglementaire. Forcés alors de remonter jusqu'au village, nous sommes assez heureux pour obtenir de suite du propriétaire des grottes la permission de visiter ces dernières. Nous prenons également le soin indispensable de nous faire accompagner d'un guide. Le hasard a voulu ce jour-là que cette fonction fût dévolue à une femme, qui arriva un peu plus tard munie d'une provision de bougies suffisante pour que chacun de nous en fût pourvu.

Notre groupe s'est augmenté de trois personnes : M. Beau-douin, architecte ; son neveu et M. C. Vigoureux. Ces personnes sont d'Avallon ; elles connaissent déjà les grottes, mais elles ont bien voulu venir avec nous pour nous fournir sur place des renseignements toujours recueillis avec empressement.

Pendant qu'on était allé au village chercher la personne qui devait ouvrir la porte des grottes, un grand nombre d'entre nous pénétrèrent dans une caverne à ossements, située à quelque distance, sur la même berge de la Cure. En guidant nos recherches au moyen d'une lanterne de voiture, qui renfermait le seul luminaire que nous ayons pour le moment à notre disposition, il fut aisé de récolter dans l'espace d'une demi-heure cinq silex travaillés et une notable quantité d'os de mammifères de toute espèce. Cette profusion de débris osseux n'a rien d'étonnant pour celui qui a étudié l'histoire scientifique de cette grotte connue, dans les ouvrages qui traitent spécialement de la préhistoire, sous le nom de *Grotte des Fées*.

C'est en 1860 que M. le marquis de Vibraye y entreprit les

recherches qui l'ont rendue célèbre. Il étudia successivement une série de dépôts géologiques sous lesquels il découvrit des fragments d'os humains en petit nombre, mêlés à une quantité considérable d'os plus ou moins intacts ayant appartenu à des espèces animales éteintes et récentes :

« La couche inférieure dans la caverne, dit Charles Lyell, ressemblant au diluvium gris de Paris, est composée comme lui de matériaux granitiques provenant, comme les premiers, de la dégradation des roches cristallines du Morvand. On en a retiré les deux branches d'une mâchoire inférieure humaine avec ses dents bien conservées, avec des ossements d'*elephas primigenius*, de *rhinoceros tichorhinus*, d'*ursus spelæus*, d'*hyaena spelæa*, de *cervus tarandus*, espèces toutes déterminées par M. Lartet. » M. de Vibraye fit examiner cette collection de fossiles à l'illustre géologue anglais et lui montra que les ossements humains et les autres étaient dans les mêmes conditions et avaient la même couleur.

Le collaborateur de M. de Vibraye, M. Franchet, a retiré également de ce dépôt un *atlas* humain (partie supérieure de la colonne vertébrale).

Cette mâchoire humaine a été soumise à l'examen approfondi de M. le professeur Broca, qui l'a rapprochée de celle non moins célèbre connue sous le nom de *mâchoire de la Naulette*.

Elles sont toutes les deux contemporaines de l'âge du *mammouth*, c'est-à-dire l'une des époques les plus reculées dont nous possédions des restes humains. (Lehon.) « Ces deux maxillaires inférieurs ont en commun bien des caractères, notamment leur épaisseur qui varie, selon les points, de quatorze à seize millimètres ; leur courbe, qui est elliptique ; leur faible hauteur verticale au menton, etc. »

Un objet des plus curieux fut recueilli par M. de Vibraye : il consiste en une sorte de *marque de chasse en ivoire*. « Elle présente une de ses faces luisante et presque polie à l'égal de l'ivoire frais. Un autre morceau est pourvu de profondes entailles ; il offre de vives arêtes tellement nettes et des angles

tellement aigus que l'ouvrier n'aurait pu les obtenir d'une substance ayant subi la première atteinte d'une décomposition. » (Victor Meunier.)

Au-dessus du gravier gris, le savant observateur mit à jour un lit d'*alluvium* rouge, composé de fragments de calcaire jurassique empâtés dans une gangue argileuse rouge, contenant des couteaux de silex, avec des *os de renne et de cheval*, mais pas d'animaux éteints.

Cette disposition ne peut s'expliquer que par la chute du plafond de la grotte qui s'écroula au-dessus du premier dépôt. (Lehon.) Le troisième étage géologique consistait dans une couche d'alluvion supérieure où furent trouvées des *haches de la pierre polie*, et enfin, recouvrant le tout, s'étendait une couche de limon ou boue des cavernes avec des antiquités *gallo-romaines*.

C'est avec une grande satisfaction, comme on doit le présumer, que les amateurs de la science préhistorique, qui commence à faire quelques adeptes au milieu de nous, ont pu explorer cette grotte fameuse où le chercheur rencontre les assises géologiques superposées correspondant aux grandes divisions généralement admises dans la science, et qui sont : 1° l'âge du mammoth et du grand ours ; 2° l'âge du renne ; 3° l'âge de la pierre polie, et 4° l'âge du bronze.

Arrachés trop tôt à nos fouilles improvisées, nous abandonnons à regret la caverne à ossements, pour nous enfoncer dans les profondeurs des grottes proprement dites et y jouir des surprises de l'admirable spectacle qu'elles présentent aux visiteurs.

Après être descendus pendant une distance d'environ six mètres, on se trouve dans la *salle du Grand-Désert*. La voûte est unie, et on y remarque le nom de M. de Vibraye écrit au moyen de la fumée d'une torche. Il est très-probable que cette première excavation a été le siège d'une exploitation pour la pierre à bâtir, car on y trouve en quelques endroits des traces de marteau.

Nous suivons ensuite un passage assez étroit connu sous le

nom de *passage de Madame* ; puis, après avoir admiré la *congélation*, nous pénétrons dans la *salle de la Vierge*, où les stalactites affectent des formes se rapprochant plus ou moins de la *statue de la Vierge*. Ces produits calcaires sont le résultat de l'évaporation des gouttes d'eau qui suintent de la voûte et qui déposent le carbonate de chaux qu'elles tiennent naturellement en dissolution. Dans cette salle, notons les *mille colonnes* et la *boucherie*, où l'on a cru voir l'ensemble d'un étalage de boucher. Un petit recoin a reçu le nom de *cabinet de Monsieur*.

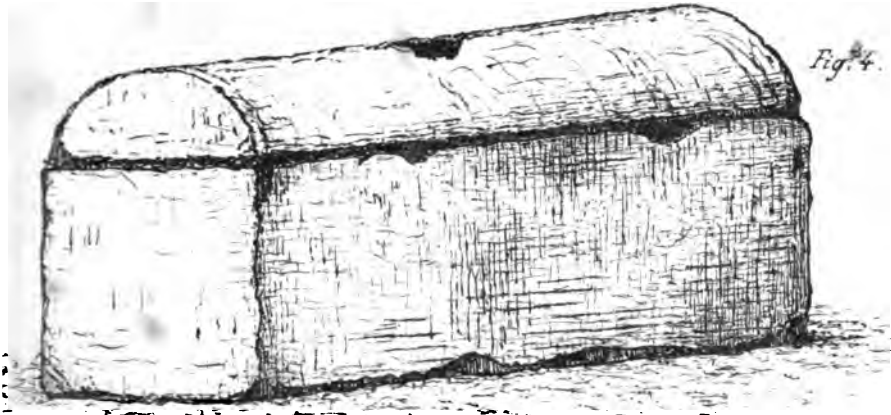
Nous franchissons un couloir assez étroit, et nous voici en présence du *pilier Saint-Jacques* et de la *draperie*, qui limitent d'un côté la *salle des Décors*, bornée à l'autre extrémité par le *calvaire*, la *tour de Babel* et le *pas de Babylone*, que nous dépassons pour nous trouver dans la *salle Sainte-Marguerite*, ainsi nommée d'une *fontaine* baptisée du nom de cette Bienheureuse. Le *pas du Défilé* est franchi à son tour, et nous pouvons contempler la *salle des Éboulements*. Nous n'avons pas le temps de nous laisser assombrir par cette sinistre appellation, car on nous annonce la *salle de Danse*, qui communique sans aucune interruption ni passage avec la *salle des Vagues de la Mer*.

Ces deux salles, qui n'en constituent réellement qu'une, occupent une surface de cent quatre-vingts mètres de long sur quarante mètres de large. Cet immense espace est continuellement traversé en tout sens par des milliers de chauves-souris auxquelles les lumières dont nous sommes munis inspirent une crainte salutaire. Elles sont pelotonnées en grappes sinistres aux parois de la voûte. A l'entrée de la *salle de Danse*, les regards se portent sur le *cierge pascal*.

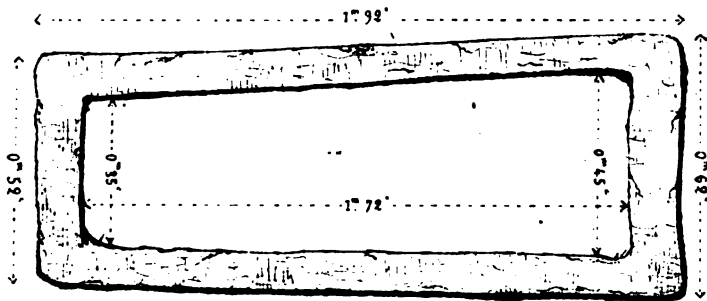
Notre excursion souterraine touche à sa fin, car l'on nous montre le *trou du Renard* ; c'est le passage le plus étroit que renferment les grottes ; il conduit à la *dernière salle*. Le trou du Renard est si resserré, qu'on ne peut y pénétrer qu'en rampant à plat-ventre. Diverses considérations nous firent reculer devant cet obstacle qui, du reste, eût été infranchissable pour

SÉPULTURE GALLO-ROMAINE.

Vue du Cercueil en place.



Plan du Cercueil découvert.



Coupe verticale passant par le milieu du Cercueil couvert.

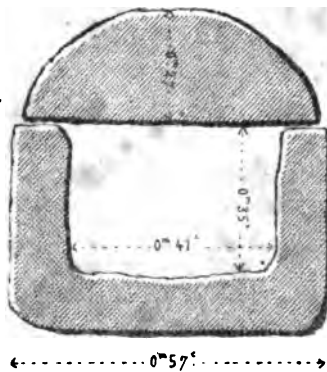


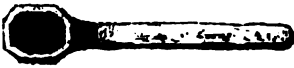
Fig. 6.



SÉPULTURE GALLO-ROMAINE.



Fig. 1.



••

Coupe.

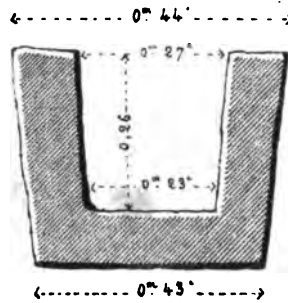
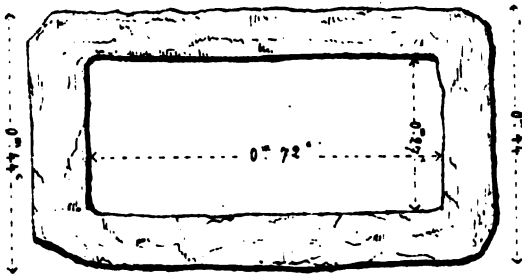


Fig. 2.

Plan.

Fig. 3.





plusieurs d'entre nous, et nous nous privâmes de la sorte de la contemplation de la *dernière salle*, qui a la réputation d'être « la plus grande et la plus belle de toutes ».

Nous revînmes sur nos pas, jusqu'au *passage de Monsieur*, qui donne accès à la *salle du Lac*. Ce lac souterrain est de petite dimension; il est circulaire et mesure douze mètres de profondeur. Les fées y viennent, prétend-on, laver leur linge à minuit. L'*entrée du lac* nous ramène à notre point de départ; nous traversons de nouveau le *Grand-Désert*, et quelques minutes après le soleil de midi séchait nos vêtements humides et souillés par la boue des grottes. La longueur totale des grottes est de huit cent soixante-seize mètres, abstraction faite des méandres et des détours que nous avons dû faire. Le plus grand nombre d'entre nous avaient revêtu des blouses de toile et des coiffures appropriées, car l'on a à combattre le froid et l'humidité. Les grottes ne sont, du reste, abordables qu'en été, et les gens des pays environnants y font une visite générale le 16 août de chaque année. Ce jour-là ces solitudes souterraines retentissent de chants joyeux et d'appels bruyants, et la tradition locale veut qu'on y improvise quelques quadrilles dans la *salle de Danse*. Après quoi l'on revient au grand jour, où les sauteries recommencent sur la pelouse, tandis qu'auprès fument les apprêts d'un repas champêtre.

Nous n'obéîmes qu'en partie à ces habitudes traditionnelles, en prenant rapidement notre part des provisions que nous avions eu la bonne idée d'amener d'Avallon.

Talonnés par l'heure du train que nous devions prendre à Cravant, nous remontâmes en voiture, largement satisfaits d'avoir vu et parcouru ces grottes célèbres, sur les parois desquelles on trouve des noms auxquels sont accolées des dates du treizième siècle.

Le grand Colbert les a fait visiter en 1670 par l'académicien Perrault. Buffon s'y livra en 1740 et en 1759 à des études géologiques qui lui dictèrent un des chapitres les plus intéressants de son *Histoire des minéraux*. Les noms de *passage Madame* et de *passage Monsieur* nous indiqueraient suffisam-

ment des visites princières, si nous n'avions trouvé sur les voûtes des fleurs de lys tracées par d'augustes mains. Nous avons vu, d'autre part, qu'elles avaient été visitées par des savants renommés.

Cette illustration, qui avait répandu le nom des grottes d'Arcy jusqu'à l'étranger, leur valut pendant la dernière guerre la triste humiliation d'une visite faite par un détachement prussien. Ils s'y comportèrent avec leur rapacité proverbiale, et c'est un serrement de cœur bien légitime qui nous étreignit quand on nous désigna les nombreuses mutilations qu'ils ont laissées sur leur passage. Nous n'avons emporté aucuns débris de stalactite; nous aurions trop redouté d'imiter les étranges naturalistes auxquels nous faisons allusion.

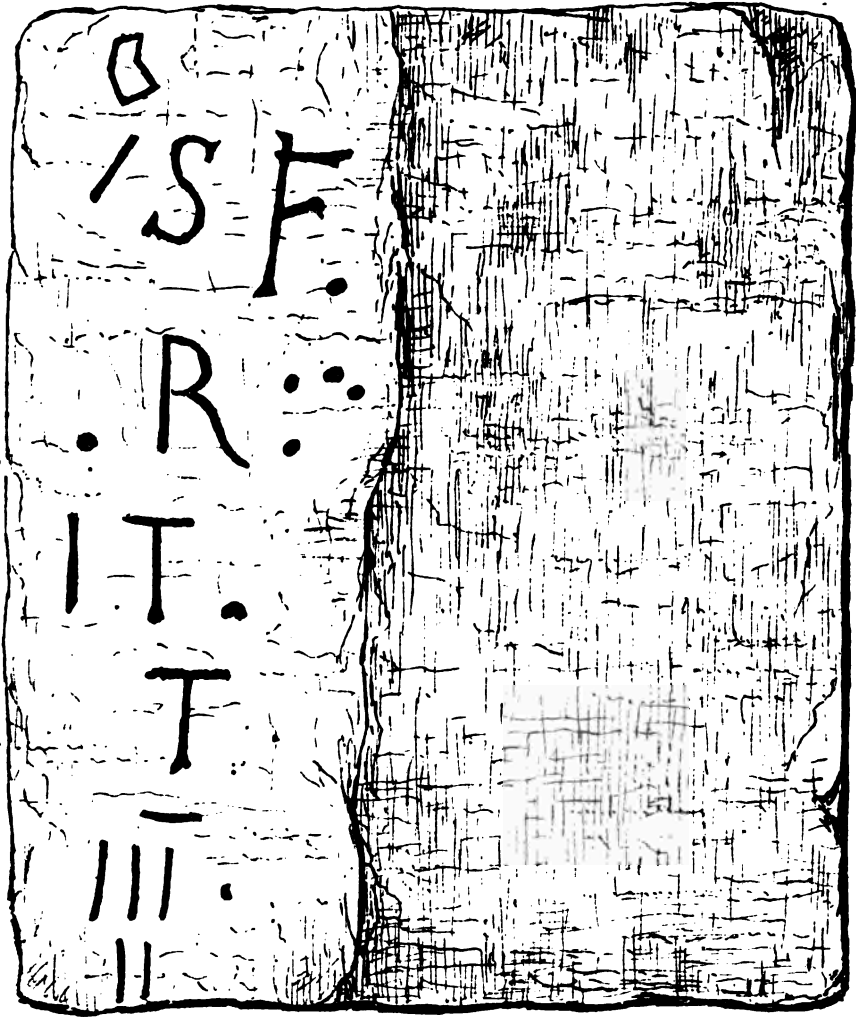
Oublions ces tristes détails pour nous reporter par le souvenir vers le grandiose spectacle que nous venions d'admirer. Le musée d'Auxerre devait quelques heures plus tard nous donner un regain de nos joies de naturalistes, si vivement éprouvées le matin. Nous eûmes la satisfaction d'y rencontrer, classée avec soin, la collection complète des silex trouvés dans les grottes d'Arcy et de pouvoir examiner ensuite un squelette intact d'ours des cavernes, long de trois mètres et d'une hauteur de deux mètres. Il y a là aussi dans la même salle des têtes énormes du *bos primigenius*, ce bœuf primitif qui appartient à la faune de la pierre polie et qui, selon Cuvier, serait la souche de nos bœufs domestiques. Nous laissons à d'autres le soin d'approfondir cette question, qui importe peu, du reste, à nos éleveurs nivernais.

Mais l'heure nous presse; nous jetons un coup d'œil rapide sur le village d'Arcy et sur le *château de Vaux-Sainte-Marie-Arcy*, et nous prenons, en toute hâte, le chemin de Vermenton.

Cependant nous ne pouvions nous éloigner d'Arcy sans reporter nos pensées vers Mgr Dufêtre, d'illustre mémoire, et sans nous rappeler qu'autrefois l'abbé Dufêtre, bien jeune encore, avait été l'instituteur du propriétaire de ce château, M. du Sablon, et qu'il avait fait de sa sœur la fondatrice d'un institut

SÉPULTURE GALLO-ROMAINE.

Fig. 7.





actuellement florissant, après l'avoir formée à la pratique des vertus religieuses (1).

Il avait été arrêté que nous laisserions nos voitures à Cravant, afin de donner un peu de repos à nos chevaux, et que nous prendrions le chemin de fer pour Auxerre. Cependant, nous ne pouvions pas traverser Vermenton sans jeter un coup d'œil sur sa curieuse église ; son portail seul nous eût déterminés à cette halte.

Ce portail accuse le milieu du douzième siècle. Quatre statues, deux de chaque côté, formant cariatides, avec chapiteaux pour couvre-chefs, garnissent les pieds-droits ; ces statues ont été horriblement mutilées. Parmi elles il est facile de reconnaître la Vierge mère ; quant aux trois autres, il est impossible de les désigner d'une manière précise ; elles nous ont paru être trois des femmes de l'Ancien-Testament, types de Marie, peut-être Bethsabée, Esther, Judith.

La triple voussure qui les surmonte est ornée : 1^o d'un rang d'anges ; 2^o du zodiaque commençant au mois d'avril ; on ne saurait en douter, le mot APRILIS est indiqué en toutes lettres.

Nous n'avions pas oublié les explications données au sujet du zodiaque d'Avallon, elles peuvent être appliquées à Vermenton ; le sculpteur a pris pour guide le commencement de l'année ecclésiastique, datant de l'Incarnation. Le troisième rang est à peu près détruit ; nous avons cru y reconnaître des musiciens, sans doute les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse et d'autres sujets que le temps ne nous a pas permis d'étudier.

L'église, à trois nefs, se termine par un sanctuaire à angle droit. Cette disposition se rencontre dans le Nivernais et dans l'Auxerrois ; on la retrouve à Montréal, et chez nous nous l'avons remarquée à Clamecy, à Tannay au treizième siècle et à Colmery au seizième.

A Vermenton, la travée qui avoisine le portail est du

(1) C'est la congrégation des sœurs de l'Enfant-Jésus, dont la maison-mère est à Claveizolles, dans le diocèse de Lyon. Cette congrégation compte actuellement plus de soixante-dix établissements.

douzième; la seconde travée, ainsi que le transept en partie, accusent le treizième ; le reste du monument a été construit au quatorzième siècle et au quinzième.

A une heure quinze minutes nous prenions à Cravant le chemin de fer qui nous conduisait à Auxerre, où nous arrivions à une heure cinquante. Les omnibus nous conduisirent à l'*hôtel de l'Épée* ; nous y étions attendus. Après avoir secoué la poussière du voyage et fait un peu de toilette, nous dirigeâmes nos pas vers le musée dont M. Quantin voulut bien nous faire les honneurs. Décidément, si nous sommes fiers, et à juste titre, de notre porte du Croux, si digne de recevoir une société archéologique, nos collègues de l'Yonne peuvent se glorifier de leur musée, si vaste et si bien disposé ; sous ce point de vue ils ont excité nos convoitises. A Nevers, la place nous manque, et notre musée lapidaire ne peut se développer ; on n'ose même plus rien nous offrir, connaissant notre embarras. Espérons que notre édilité nivernaise trouvera un moyen de nous venir en aide, comme a fait l'édilité auxerroise pour la société de l'Yonne ; nous travaillons dans l'intérêt de la ville. A Auxerre, c'est d'abord le musée lapidaire dans la salle du rez-de-chaussée ; un large escalier nous conduit aux salles supérieures, et nous nous trouvons au musée de peinture. La céramique a trouvé sa place dans une salle voisine ; puis ce sont les antiquités romaines, gallo-romaines et celles du moyen-âge. Les fossiles y sont réunis en abondance ; mais on ne pouvait oublier les précieux et nombreux débris de l'époque préhistorique découverts dans les grottes d'Arcy ; avec quel intérêt nous avons examiné l'ours des cavernes dont on a pu ressouder toutes les parties, le reconstituer et le dresser sur ses quatre pieds. Il aurait fallu plusieurs jours pour faire une étude un peu complète ; mais nous n'avions qu'une soirée, et dans ce court espace nous avons à visiter les curieuses églises de Saint-Étienne et de Saint-Germain, de Saint-Eusèbe et de Saint-Pierre. Nous étions donc forcés, à notre grand regret, d'abandonner le musée, après avoir jeté un coup d'œil rapide sur la bibliothèque.

SAINT-ÉTIENNE D'AUXERRE.

L'ancienne cathédrale de Saint-Etienne d'Auxerre est sans contredit une des plus belles églises que nous ait laissées l'époque ogivale.

Le vénérable Guy, qui tint le siège d'Auxerre depuis 933 jusqu'en 961, avait été obligé de faire reconstruire sa cathédrale à la suite d'un incendie; il n'oublia pas les cryptes qui entraient dans le plan général des grandes églises à cette époque. Ce monument fut encore réduit en cendres sous Hugues de Chalon, évêque d'Auxerre, et reconstruit ensuite vers 1030 par ce prélat. Au lieu de l'édifier en moellons, comme il était auparavant, Hugues en jeta les fondements sur le roc avec des pierres de taille et fit faire les cryptes telles qu'on les voit encore aujourd'hui sous le sanctuaire et une partie du chœur.

En 1075 un incendie ravagea la nouvelle église. Geoffroy de Champallement, évêque d'Auxerre, s'occupa aussitôt de faire réparer le désastre.

En 1215, Guillaume de Seignelay, qui avait refusé le siège de Nevers pour celui d'Auxerre, voyant que sa cathédrale menaçait ruine, entreprit de la faire reconstruire; il fit donc détruire le chœur, en conservant les cryptes pour fondations des constructions à élever dans cette région. Lorsque le chœur fut démoli, les deux tours placées de chaque côté, l'une au midi, l'autre au septentrion, n'étant plus soutenues de ce côté, tombèrent l'une sur l'autre et écrasèrent dans leur chute deux jubés élevés de chaque côté du chœur, sous lesquels se trouvaient deux autels. Cet accident eut lieu en 1217. On acheva de démolir ces tours qui ne furent pas reconstruites au même lieu.

La cathédrale d'Auxerre ne fut pas élevée d'un seul jet; il est facile de s'en convaincre par l'inspection des caractères architectoniques. Lebeuf, qui a fourni les dates citées précédemment, n'en assigne plus aucune autre, si ce n'est celle du portail du croisillon septentrional du transept commencé en

1415 sous l'épiscopat de Philippe des Essarts. Il paraît qu'on fut longtemps à l'achever, car il ne fut terminé que sous Jean Baillet, qui y contribua notablement. En 1528 on commença à garnir cette façade de vitraux. Le même évêque Jean Baillet contribua aussi à l'avancement de la tour méridionale du grand portail, qui est restée incomplète; on voit ses armoiries aux deux endroits.

Saint-Etienne d'Auxerre est moins grand que Saint-Cyr de Nevers, et ne mesure en longueur que 99 mètres, tandis que notre vieille basilique nivernaise compte 103 mètres. L'ancienne cathédrale d'Auxerre se divise en trois nefs avec déambulatoire. Six travées précèdent le transept. Le chœur, composé de quatre travées, se termine par une abside à sept pans. Quoique construite à différentes époques, cette église offre néanmoins un plan uniforme et gracieux; on est frappé, en l'examinant en détail, de voir que la région du chevet et le portail principal, compris la première travée, accusent le treizième siècle parfaitement accentué, tandis que le reste présente les caractères du quatorzième siècle et du quinzième; il en est de même de la travée dont nous venons de parler, à partir des chapiteaux (1).

Les chapelles rayonnant autour du sanctuaire sont bien du treizième siècle, si on en excepte une de celles du nord qui fut élevée au quinzième déjà avancé. Toutes les voûtes, sauf celles du chœur, remontent à cette dernière époque. Par suite de ces reprises, les chapiteaux varient dans le chœur, au déambulatoire et aussi à la première travée de la nef; ils sont garnis de crosses végétales; ailleurs, ce sont des feuilles déchiquetées. Il est à remarquer que cette église, contrairement aux autres de la même époque, ne paraît pas inclinée, ou du moins l'inclinaison serait imperceptible. Une autre observation à faire dans la région du rond-point, ce sont les têtes qu'on

(1) Nous avons fait ailleurs la même observation. Il est à présumer qu'on laissait la région intermédiaire comme chantier, pour éviter l'encombrement, se réservant de compléter plus tard cette partie des travaux.

remarque à la retombée des arcatures du déambulatoire. Ce sont des figures variées, des têtes de monstres, d'autres couronnées; on distingue aussi une tête de femme avec l'inscription SIBILLA. C'est bien un des faits iconographiques les plus anciens relativement aux sibylles. Nous avons remarqué dans l'église de Saint-Martin de Clamecy le même genre d'ornementation dans les arcatures du déambulatoire, ce qui nous a fait supposer que les deux constructions avaient pu être dirigées par le même architecte. Il nous a été impossible, en aussi peu de temps, de consigner tous les détails architectoniques de cette belle église. Nous devons réserver quelques instants pour l'examen de la crypte.

CRYPTES DE SAINT-ÉTIENNE D'AUXERRE.

Ce fut Hugues de Chalon, évêque d'Auxerre, qui, au rapport de Lebeuf, fit construire les cryptes vers 1030, et ici l'histoire et l'archéologie se trouvent parfaitement en accord, car les caractères architectoniques confirment la date indiquée par l'historien auxerrois. Il est à remarquer que ces caractères qui distinguent la crypte de Saint-Étienne d'Auxerre se rencontrent à Saint-Savinien de Sens et dans la crypte de Saint-Cyr de Nevers et la chapelle de Sainte-Julitte. On reconnaît dans ces trois monuments, qui portent la même date 1028 et 1030, une facture identique; de plus, on y remarque que les angles des chapiteaux et des bases sont dissimulés par une baguette. Ce caractère peut donc être attribué au premier quart du onzième siècle.

La partie principale présente un carré long, terminé à l'orient par un hémicycle, et est divisée en trois nefs, composées de six travées. De lourds piliers carrés, flanqués de quatre colonnes cantonnées en croix et aux deux tiers engagées, sont appuyés sur un socle circulaire sans ornements; les colonnes engagées au lieu de base ont un gonflement de quelques centimètres, et au lieu de chapiteaux un tailloir épais qui s'abat en chanfrein sur l'astragale. Des arcs-doubleaux, formés d'une simple plate-

bande dans les nefs latérales et d'une plate-bande garnie d'un énorme boudin pour celle du milieu, s'appuient sur les tailloirs. Au fond de l'hémicycle s'élève une arcade divisée par deux petits cintres ouverts reposant sur une colonnette qui les sépare. Le chapiteau de cette colonnette démesurément allongé est garni de trois rangs de petites feuilles étroites superposées, avec deux espèces de crosses végétales ou de crochets qui s'étendent jusque sous les angles du tailloir. Le tailloir est à chanfrein.

Autour de ces trois nefs circule un déambulatoire formant deux autres nefs. Mais ici on remarque une absence complète d'ornements ; ce n'est, à proprement parler, qu'une galerie souterraine composée d'une voûte en berceau dont les lignes se prolongent perpendiculairement au-dessous de la naissance du cintre ; de distance en distance, on rencontre des couloirs par lesquels on pénètre dans les premières nefs dont on a parlé plus haut.

Cependant la partie du rond-point a sa voûte à croisée d'ogive formée de grossiers et lourds filets sans aucune moulure.

Enfin, une chapelle absidale, placée derrière la colonnette qui supporte le double cintre, se prolonge d'une manière peu commune à cette époque ; ce n'est pas seulement un hémicycle avec sa voûte en coquille, c'est une petite chapelle parfaite ayant la nef et son abside ; elle est éclairée de trois fenêtres symboliques au plein-cintre ; sa voûte est en berceau et la coquille est en saillie sur la voûte. Cette coquille, à l'ouverture de l'hémicycle, a pour soutien deux colonnes assez semblables à celle dont il a été fait mention plus haut ; seulement, au lieu de trois rangs de feuilles, les chapiteaux n'en ont que deux, ce qui les rend plus gracieux.

L'iconographe rencontre aussi sa pâture dans cette crypte ; ce sont les fresques parfaitement conservées qui couvrent toute la voûte de la chapelle absidale ; la demi-calotte représente Jésus-Christ bénissant ; de sa main gauche, il soutient une longue croix qui paraît appuyée sur le livre symbolique ouvert sur ses genoux, de telle manière que le peuple puisse y porter

les regards ; on voit en grand caractère l'alpha et l'oméga. Une gloire à quatre lobes environne le Sauveur, qui n'occupe cependant que l'espace circonscrit par le lobe supérieur et le lobe inférieur ; les deux autres contiennent chacun un chandelier à sept branches. Dans les angles formés par la jonction des lobes se voient quatre autres petits lobes engagés renfermant les quatre animaux symboliques avec des nimbes. Au-dessus l'ange et l'aigle, au-dessous le lion et le taureau. Le lion est effacé au bas ; en dehors des lobes, deux anges balancent l'encensoir. Jésus-Christ porte le nimbe crucifère garni d'un orle perlé ; le fond du nimbe est rouge avec orle blanc, la croix est verte avec orle blanc.

La voûte en berceau est divisée par une grande et large croix, au milieu de laquelle on voit le Sauveur monté sur un cheval blanc ; il porte le nimbe crucifère à fond vert et orle blanc, tandis que la croix du disque est rouge avec orle blanc. Les vides placés entre les croisillons sont occupés par quatre anges ailés et nimbés, à cheval comme le Sauveur ; les formes, les poses, les draperies, l'ensemble de la composition, tout paraît indiquer une œuvre de la fin du douzième siècle.

Vers 1075, un évêque que le Nivernais s'honore d'avoir donné à Auxerre, Geoffroy de Champallement, fonda dans sa cathédrale des prébendes pour des ecclésiastiques habiles dans l'orfèvrerie, la vitrerie et la peinture. C'est peut-être à ces prêtres peintres, encouragés par Geoffroy, que nous sommes redevables de ces fresques curieuses. Le rouge, le jaune, le vert et le blanc sont les couleurs dominantes.

Aux cryptes de Saint-Étienne d'Auxerre est joint, comme à Nevers, un charnier, découvert depuis quelques années, et dont on ne soupçonnait pas l'existence. Il était destiné à la sépulture des chanoines ; au milieu de l'enceinte s'élevait un massif en maçonnerie divisé en différentes cases ; chaque case renferme deux corps. Il est étonnant qu'on ignorât l'existence de ce charnier, puisque parmi les inscriptions on en trouve plusieurs qui sont de la seconde partie du dix-huitième siècle. Ce charnier avoisine la partie orientale du croisillon méridional du

transept. Il ne paraît pas antérieur à la fin du quatorzième siècle.

Il nous restait encore à étudier les trois porches du grand portail et les deux façades du transept, d'une composition si ravissante. Le tympan de la façade du sud est occupé par la légende du martyr de saint Étienne, entouré d'anges et de prophètes ; la façade du nord est consacrée à l'histoire du grand saint Germain, mais elle est horriblement dégradée.

Quant à la façade principale, nous fûmes frappés par cette suite de sculptures qui garnissent la porte centrale. Ce sont les tableaux imposants qu'on rencontre habituellement dans nos grandes cathédrales. Le tympan est occupé par la scène du jugement dernier : Jésus-Christ est assis sur le globe au milieu d'anges, et ayant à genoux de chaque côté Marie et saint Jean ; à la droite du Christ, sur les montants, on voit les vierges sages portant leurs lampes allumées ; à sa gauche sont les vierges folles avec leurs lampes renversées. Le linteau est occupé par la scène de la résurrection des morts. Au milieu sont les anges du jugement pour le pèsement des âmes ; puis à gauche l'enfer figuré par une tête de monstre enflammée, faisant contraste avec ces âmes portées par les anges dans des linges au lieu de l'éternel bonheur. Les voussures sont garnies d'anges, des vieillards de l'Apocalypse et d'autres tableaux brisés.

Le portail à droite du spectateur reproduit les scènes de la vie de Marie, la visitation, — la naissance de Jésus-Christ ; — Marie est couchée ; on lave l'enfant ; — la circoncision, — le baptême de Notre-Seigneur, — la vocation des apôtres.

Le portail de gauche est bien dégradé ; la scène principale est le couronnement de Marie. Deux anges agenouillés portent des flambeaux.

Nous avons regretté de ne pouvoir étudier en détail tant de sculptures, dont nous eussions fini, malgré les dégradations, par deviner les sujets ; mais il fallait compter avec le temps et renoncer encore à déchiffrer les vitraux qui garnissent les baies.

L'ABBAYE DE SAINT-GERMAIN.

L'église de Saint-Germain, séparée de la cathédrale par une vallée assez profonde, est élevée sur une montagne abrupte qui domine l'Yonne ; elle doit à la disposition du terrain les deux cryptes superposées qui servent de soubassement au chœur et à la région absidale de l'église. Dans la partie qui avoisine la nef on remarque des fragments de construction primitive qu'on fait remonter à sainte Clotilde. Cette reine avait, en effet, fait construire dans cet endroit une magnifique basilique en l'honneur du grand saint Germain. Quelques colonnes conservent encore les formes ioniques. On éprouve malgré soi un sentiment de crainte respectueuse en visitant ces vénérables catacombes où reposent les corps de trente-deux évêques que l'Église honore d'un culte public.

Il est difficile de reconstituer par la pensée l'église supérieure ; on peut se faire une idée de ses dimensions quand on considère la tour romane qui devait, sans doute, flanquer le portail. Elle est placée à trente-huit mètres et plus de l'église actuelle. C'est l'œuvre du douzième siècle, dont les architectes ont utilisé les substructions primitives. Carrée à sa base, elle conserve cette forme jusqu'à la naissance de la flèche octogone. Les angles sont rachetés par quatre clochetons en pyramides flanqués à leur partie inférieure de huit colonnettes et couronnés d'imbrications ; entre chaque pyramide une baie à double tore est surmontée d'un fronton aigu renfermant un quatrefeuille.

L'église est sur le plan de la croix latine, avec trois nefs et déambulatoire. Les nefs sont divisées en quatre travées ; on y descend par dix-neuf degrés. La région du chœur nous paraît un peu plus ancienne que la nef ; elle accuse le quatorzième siècle, tandis que nous attribuons la nef au quinzième.

Nous ne pouvions oublier le portail septentrional renfermé dans l'intérieur de l'abbaye, actuellement l'hôpital général

d'Auxerre ; il remonte aussi au quatorzième siècle déjà avancé ; il est précédé d'un porche à jour, dont les croisées d'ogive retombent sur des colonnes avec chapiteaux à feuilles déchiquetées.

Le tympan du portail reproduit en trois étages l'histoire de saint Germain. On le voit d'abord à la chasse ; — la tête de cerf est suspendue à un arbre ; — par la tonsure il est initié à la cléricature ; — sa consécration épiscopale ; — suite de miracles. Le second étage le présente donnant le voile à sainte Geneviève ; — différents miracles. Au troisième étage, c'est la mort du saint évêque : deux anges sont agenouillés l'un à la tête, l'autre aux pieds de son lit. Le saint est assis sur son séant, mitre en tête ; il est visité par Notre-Seigneur. Il nous était impossible de nous livrer à une étude plus approfondie.

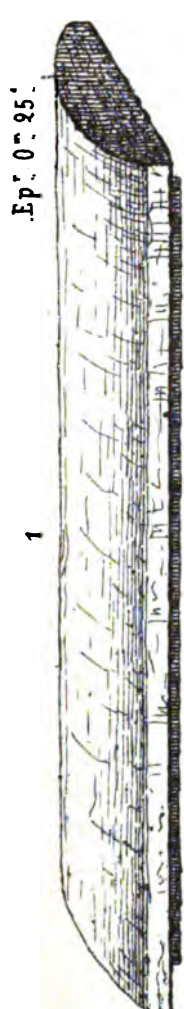
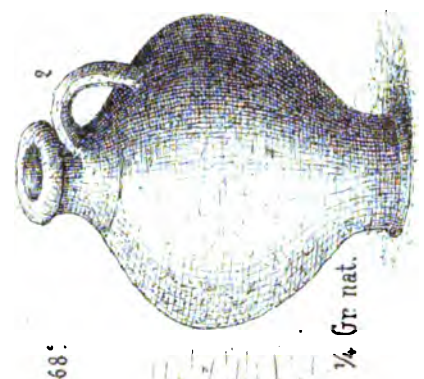
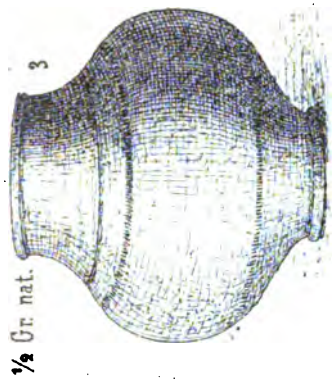
Nous n'avons consacré que quelques instants à l'inspection de l'église Saint-Pierre, située dans un autre quartier de la ville ; c'est une œuvre exécutée pendant le cours du dix-septième siècle, style grec avec certaines réminiscences de la dernière époque ogivale. Ce monument, bâti sur de larges proportions, ne manque pas de grâce.

Le jour baissait, les estomacs murmuraient, les jambes faiblissaient ; il était temps de regagner l'hôtel de l'Épée. Bientôt de fraternelles agapes firent oublier les fatigues de la journée.

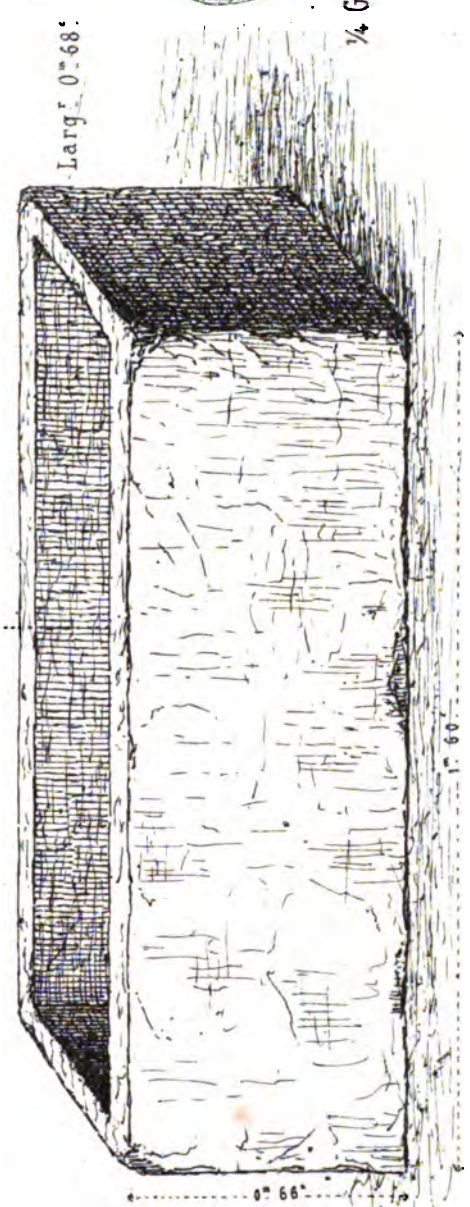
ÉGLISE SAINT-EUSÈBE.

Le lendemain, dès le grand matin, on se rencontrait à l'église Saint-Eusèbe, sans cependant s'y être donné rendez-vous. Ce monument touche les cours de l'hôtel de l'Épée.

Cette église, qui a été restaurée avec talent et bonheur par un de ses curés, M. l'abbé Bernard, remonte au douzième siècle ; ses piliers carrés, flanqués de colonnes engagées, cantonnées en croix, ses chapiteaux fleuris et garnis de bandellettes entrelacées, son triforium obscur, divisé à chaque travée par des colonnettes reproduisant les mêmes caractères, ne



Prof: 0^m 49^c





laissent aucun doute relativement à l'époque que nous lui attribuons.

La partie du rond-point fut reconstruite au seizième siècle. Ici, comme à Saint-Etienne et à Saint-Germain, on remarque dans la chapelle absidale plusieurs nefs séparées par des colonnes monocylindriques d'une incroyable légèreté, recevant les nervures à leurs retombées; une colonne centrale sert d'appui aux nervures, dont l'extrémité opposée repose sur les autres colonnes. Ce système hardi a quelque chose d'effrayant, et cependant trois siècles d'expérience peuvent rassurer.

C'est entre la nef et le chœur, sur le côté septentrional, que s'élève la curieuse tour de Saint-Eusèbe. Carrée jusqu'à la hauteur de l'église, elle devient ensuite octogone, mais à pans inégaux.

L'étage au-dessous de l'entablement est ajouré par des fenêtres géminées au plein-cintre, garnies d'archivoltes composées de tores entre deux lignes perlées qui viennent reposer sur les chapiteaux des pieds-droits. Ici on remarque les crosses végétales à l'état rudimentaire; les feuilles qui ornent la corbeille des chapiteaux sont peu fouillées, mais leur pointe forme le crochet. On y remarque aussi des figures grimaçantes. On peut dire que cette tour, tout en rappelant les détails admis à cette époque, présente certaines particularités qu'on rencontre rarement ailleurs.

Il fallait penser au départ; le chemin de fer ne respecte personne, pas plus les archéologues que les autres; nos voitures, d'ailleurs, nous attendaient à Vincelles. Notre trésorier s'empressa donc de payer notre maîtresse d'hôtel; il fut obligé de lui remettre ce qu'elle exigeait, on n'avait pas arrêté de prix. On se promit bien, à un prochain voyage à Auxerre, de laisser l'ÉPÉE de côté.

DRUYE-LES-BELLES-FONTAINES.

En quelques instants nous arrivons à Vincelles, d'où nous partons pour Druye. La caravane salue en passant Coulanges-la-Vineuse, qui a donné à Nevers un évêque célèbre, Maurice

de Coulanges, le défenseur au quatorzième siècle de la croyance en l'immaculée conception de la sainte Vierge. L'église de cette localité, remontant à la fin du seizième siècle ou au commencement du dix-septième, présente de belles proportions ; mais quel style froid ! comme tous les monuments de cette époque, lorsque l'art grec voulait s'allier aux derniers restes de la période ogivale. Nous ne pouvions oublier que Mahaut-la-Grande avait à Coulanges un de ses nombreux châteaux ; c'est de cette localité qu'elle a daté plusieurs chartes importantes, entre autres son testament, fait en 1257, l'année même de sa mort, une des pièces les plus intéressantes de l'époque, pour la statistique religieuse du diocèse de Nevers ; la comtesse y relate un grand nombre d'établissements dans lesquels elle a fondé son anniversaire. Plus loin, nous traversons la petite ville de Courçon, dont les carrières, renommées par leur blancheur, fournissent leurs pierres aux églises de l'Auxerrois et même du Nivernais. C'était la fête de l'adoration perpétuelle. Nous descendons devant l'église ; elle était remplie par les fidèles. C'est encore un monument assez considérable, mais qui ne saurait réjouir le cœur des archéologues ; nous regagnâmes promptement nos voitures.

Bientôt nous apercevons devant nous des ruines imposantes : ce sont celles du château de Druye. On y arrive de ce côté par une pente facile, quoique rapide ; mais, du côté du bourg, le vieux château se dresse sur cette montagne abrupte, au pied de laquelle jaillissent les magnifiques sources formant la rivière d'Andries qui va se jeter dans l'Yonne, auprès de Surgy. La route serpente autour de la montagne et nous conduit au centre du bourg, sur le bord des *Belles-Fontaines*. Il était temps de déjeuner ; mais dans le modeste *albergo* où on nous avait descendus on n'était pas en mesure de nous servir immédiatement ; il fallait se procurer les vivres nécessaires et les préparer ; nous dûmes en prendre notre parti et attendre patiemment. Alors la caravane se disperse : les uns vont visiter les sources, les autres montent au château, d'autres se rendent à la vieille église romane. Quant à nos tritons, ils suivent les

bords de la rivière jusqu'à la distance de trois kilomètres environ, cherchant un lieu écarté pour prendre leurs ébats. C'est un genre particulier de faire de l'archéologie. Rien, d'ailleurs, ne les empêchait de se reporter à mille ans et plus, et de méditer, en se baignant dans cette rivière, *Rivulus Burgundionum*, sur le récit de l'historien Nitard, relatif aux tristes détails de la bataille de Fontenay; peut-être même quelques-uns murmuraient-ils les vers composés en rythmes de l'époque par Angilbert, un des combattants, pour maudire le jour de cette épouvantable bataille, qui avait rougi du sang français ces eaux maintenant si limpides et ces rives verdoyantes.

« Maudit soit ce triste jour ! Qu'il ne compte pas dans le cercle de l'année, qu'il soit radié des fastes de l'histoire ! Que le soleil lui refuse sa lumière, et que l'aurore n'annonce pas son crépuscule ! »

Maledicta dies illa,
Nec in anni circulis
Numeretur, sed radatur
Ab omni memoria;
Jubar solis illi desit
Aurora crepusculo.

C'était le 25 juin 841; les enfants de Louis-le-Débonnaire se trouvaient réunis dans cette contrée avec tous les seigneurs engagés dans les différents partis; c'est là qu'a été livrée cette terrible bataille, la plus considérable qui ait eu lieu depuis le commencement de la monarchie; cent mille hommes et plus, d'après plusieurs historiens, jonchèrent le sol, et toute la noblesse de Champagne périt, au point qu'il fut permis aux veuves d'anoblir ceux qu'elles épouseraient. De là, dit-on, le vieux proverbe : *En Champagne le ventre anoblit*. A la vue de tant de sang répandu les vainqueurs furent consternés et demandèrent eux-mêmes aux évêques, présents à la bataille, d'ordonner un jeûne expiatoire auquel l'armée entière devait se soumettre; c'est ce qui eut lieu (1).

(1) LEBRUF, *Divers écrits*, tome I^{er}.

Cependant ceux de nos pèlerins qui avaient gravi la montagne s'extasiaient en contemplant cette imposante forteresse, dont il serait facile de reproduire le plan primitif, quoique des substructions d'époques postérieures l'aient modifié sur certains points. C'est un parallélogramme dont les angles sont garnis de tours rondes qui rappellent celles de Rosemont. On peut encore juger de la richesse de la construction par la suite d'arcatures du douzième siècle qui ornent la partie que nous considérons comme un premier étage. Parmi les travaux d'époques postérieures, il faut ranger les tours carrées, disposées sur trois faces des murailles. Ce château, comme les autres que possédait Mahaut de Courtenay, avait sa chapelle et son chapelain, jouissant de revenus déterminés et ayant, comme nous le dirions aujourd'hui, une existence légale ou du moins indépendante. En 1218, le comte Hervé et son épouse assignent à la chapelle du château de Druye un revenu annuel de dix livres, pour fonder leur anniversaire. Cette contrée souriait à la comtesse ; on la voit fixant son séjour tantôt à Murat ou à Entrains, tantôt à Coulanges ou à Druye. Ce fut de ce dernier lieu, *Apud Druyam*, qu'en 1257 elle confirma les biens que l'abbaye de Rigny possédait à Mailly-le-Châtel. Il paraît que le bourg dépendait de l'évêque d'Auxerre ; ce fut lui, en effet, qui, en 1285, donna à ses habitants une charte d'affranchissement, *Burgo de Druya*.

Pendant la visite du château, plusieurs qui ne s'étaient pas senti le courage de faire cette ascension fatigante contemplaient avec bonheur *les Belles-Fontaines*. Aucunes sources, dans le centre de la France, ne sauraient être comparées à ces eaux si abondantes, si pures, si limpides, sauf, peut-être, notre *Fontaine-d'Argent*, à Nevers (1). Pour trouver ailleurs un objet de comparaison, il faut recourir aux fontaines de Nîmes et aux courants transparents du Gave, dans la vallée de Bagnères-de-Bigorre. Ils ne pouvaient oublier l'église, contemporaine du château. Cette église, à trois nefs, dessine la croix latine en

(1) *La Fontaine-d'Argent* peut avoir la même limpidité, mais elle n'a pas la même abondance.

élévation; deux absidioles en hémicycle terminent les bas-côtés et flanquent le chœur et son abside semi-circulaire. Les piliers, garnis de colonnes engagées, présentent tous les caractères du douzième siècle ; mais nous avons pu remarquer que les moulures des bases et des chapiteaux étaient vigoureusement accentuées. Les bases sont unies aux angles des soubassements par une boule ou un appendice végétal ; la corbeille des chapiteaux est garnie d'un double étage de larges feuilles d'eau recourbées, avec des fruits sphériques suspendus à la volute. D'autres, conservant les mêmes dispositions, ont les feuilles enrichies de rangs de perles pointées ; ailleurs ce sont des besants, des têtes de clous, etc. On remarque aussi, soit au portail, soit à l'intérieur, des lions et des serpents en quantité, entrelacés les uns dans les autres, puis environnant une tête de monstre; ailleurs, on voit un lion, un coq et l'agneau pascal soutenant une croix triomphale. C'est partout le douzième siècle dans toute sa sévérité, mais avec des détails exécutés, pour les lignes géométriques, par un ciseau exercé.

Pendant cette visite de l'église nous avons recommandé à l'hôtel, qu'on nous pardonne l'euphémisme, de ne pas oublier les écrevisses de l'Andries; à notre retour elles se trouvèrent cuites à point. A deux heures du soir il était temps de déjeuner; on s'empressa de se mettre à table, qui sur des bancs plus ou moins bien rabotés, qui sur des chaises solides ou boiteuses. On avait déjà absorbé l'omelette et en partie le jambon sauté dans la poêle, quand arrivèrent les tritons, munis d'une abondante provision d'appétit. Ils se contentèrent de ce qu'ils trouvèrent. Pour compléter le repas, un café champêtre, situé proche l'église, nous fournit la fine tasse, et nous partons pour Étai.

Étai, bourg coquet, fier de son église à trois nefs : elle est de la fin du quinzième siècle. Ici, comme dans grand nombre d'églises de l'ancien Auxerrois, le rond-point est défiguré par un rétable de mauvais goût, œuvre du siècle dernier. C'est à Étai que se trouvait une ancienne tour carrée attribuée à Julien l'Apostat ; on en voyait encore des débris au commence-

ment de ce siècle ; les vieux cantonniers, s'il en reste, auraient peut-être pu nous dire si les pierres étaient dures et cédaient facilement aux coups de leur masse.

Étais, *Testæ*, et la montagne des Alouettes, qui l'avoisine, nous rappellent encore la bataille de Fontenay. Lebeuf a découvert dans le récit de Nitard l'origine de toutes les localités dispersées dans cette région : c'est Tury, *Tauriacus*; Bretignelles, *Brittas*; Fay, *Fagit*; Goulennes, *Solennat*; Druye, *Ruida*, qui donne son nom à la rivière formée par ses sources.

La montagne des Alouettes doit peut-être sa dénomination à une des légions de César connue sous le nom de *Alanda*. D'après Lebeuf, ce serait sur cette montagne qu'auraient campé les troupes de Louis et de Charles-le-Chauve; là aussi, Guérin, comte de Provence et de Nevers, à la tête de ses Provençaux, aurait rejoint ces princes.

A cette occasion, le savant sous-chantre de l'église d'Auxerre rappelle le pèlerinage de Charles-le-Chauve à Magny, près Nevers. L'historien auxerrois craignait sans doute qu'on rattachât ce pèlerinage à la bataille de Fontenay, tandis qu'il n'eut lieu que dix-huit ans plus tard. Il avait plu à Dieu de glorifier par des miracles le tombeau d'un saint prêtre qui avait édifié par ses vertus le bourg de Magny; Charles en avait eu connaissance, et comme il désirait ardemment voir la paix régner dans sa famille, il se rendit à Magny pour prier sur le tombeau du saint; il fit vœu de doter largement cette église si, par son intercession, la concorde se rétablissait entre les frères. Sa prière fut exaucée et le prince acquitta son vœu.

ENTRAINS.

Nous rentrons dans notre département, laissant sur notre gauche les sources du Nohain, *Noda amnis*. Cette petite rivière, dont le cours est de trente-huit ou quarante kilomètres, se grossit à l'aide d'un certain nombre de ruisseaux qui viennent dans son parcours lui apporter le tribut de leurs eaux. Son utilité est incontestable; les tanneries à Entrains, quantité de

moulins à blé établis sur ses rives jusqu'à son embouchure dans la Loire, les établissements métallurgiques de Donzy, de l'Éminence, de Bailly, de Vergers, de Cosne, qu'elle faisait jadis fonctionner, témoignent de l'abondance de ses eaux.

Entre sa source et Entrains on laisse encore, sur la gauche, le château de l'Abyrne, dont la légende, embellie par le génie poétique de notre compatriote, M. Guérin, est une des plus belles pages de l'*Album du Nivernais*. C'est une butte s'élevant sur les bords du Nohain, avec fossés et levée conduisant à Saint-Cyr. On ignore l'origine de ce château dont il ne reste que des ruines qu'il serait important de fouiller.

Le nom de Saint-Cyr nous a rappelé la translation d'Auxerre à Nevers des reliques des saints patrons de notre diocèse. C'était sous l'épiscopat de Tédalgrin, vers 933. On avait perdu les reliques obtenues précédemment par saint Jérôme; l'évêque de Nevers fit des démarches pour s'en procurer d'autres; il fut heureux de les obtenir, et le roi Raoul fournit l'or dont on confectionna la chässe. D'après les recherches qui ont été faites, la remise à Auxerre du précieux dépôt aurait eu lieu le 12 juillet, et leur arrivée à Nevers le 15, époque d'une de nos fêtes de saint Cyr. Il fallait bien, en effet, trois jours pour se rendre alors d'Auxerre à Nevers, tout en suivant les voies romaines qui facilitaient le trajet. Il était d'usage, dans ces sortes de translations, de dresser une tente sous laquelle on déposait pour la nuit les saintes reliques, et le plus souvent une chapelle ou une église ne tardait pas à remplacer la tente. D'après ces données, fondées sur de sérieuses études, nous pouvons assurer que Saint-Cyr-les-Entrains, distant d'Auxerre de quarante kilomètres environ, doit son origine à la première station de la translation des reliques de nos saints patrons; la seconde station aurait eu lieu auprès de Tracy, toujours sur la voie romaine, dans un endroit où on trouve les ruines d'une chapelle dédiée à saint Cyr; le troisième jour, Tédalgrin, ses clercs et le peuple rentraient solennellement à Nevers.

C'est à Saint-Cyr que commencent les étangs qui environnaient autrefois la ville d'Entrains, *Intaranum*, la ville de

Jupiter, dieu du tonnerre, ou *Interamnes*, placée au milieu des eaux, comme on la nommait au moyen-âge. Nous croyons que son véritable nom est celui que nous avons lu à Autun, jusqu'à trois fois, sur le fragment de marbre géographique découvert, il y a quelques années, dans la cité éduenne : *Intaranum*.

Entrains était, à l'époque gallo-romaine et antérieurement, un lieu déjà célèbre et important. D'après les actes du martyr de saint Pélerin, cette ville possédait un gouverneur qui ne craignait pas de prendre le titre de César. Saint Pélerin, disciple de saint Laurent et attaché au souverain pontife saint Sixte, avait été envoyé par ce pape dans les Gaules avec un certain nombre de compagnons, vers l'an 258 ou 259. Auxerre était le but de sa mission. Après avoir jeté dans cette ville la bonne semence de l'Évangile, il se dirigea vers Entrains, une des localités les plus importantes de la contrée, pour y prêcher la doctrine de Jésus-Christ. Il choisit à cet effet une circonstance qui devait attirer toute la population du voisinage : un riche aulerque avait fait élever un temple magnifique en l'honneur de Jupiter, et on devait l'inaugurer solennellement. Le saint évêque d'Auxerre éleva la voix au milieu de ce peuple, lui parla de l'absurdité du culte païen et exalta la doctrine du christianisme. La palme du martyr devait être la récompense de son zèle. Il fut arrêté et transporté à Bouhy, où il eut la tête tranchée.

Ce qui établit l'importance de l'antique *Intaranum*, ce ne sont pas seulement les voies romaines qui rayonnent en tous sens autour de cette ville, d'un côté sur le Beuvray et Autun, en traversant le Nivernais, de l'autre sur Saulieu, puis sur Auxerre, Cosne, Orléans, Donzy et Nevers ; ce ne sont pas encore les nombreux et magnifiques débris d'architecture qu'on rencontre à chaque pas autour de la ville actuelle, ici au milieu des champs, là enfouis dans les marais qui remplacent les anciens étangs ; c'est, outre les vieux cippes couverts de leurs inscriptions dont il avait été question à l'époque du congrès de Nevers, la multitude de statuettes en bronze découvertes à Entrains, les unes romaines, les autres se rattachant au culte oriental ; ce sont des Mercure, des

Vénus, des Jupiter, des Apollon, puis de petites idoles à quatre bras à tête d'onagre, d'autres aussi à quatre bras et à tête d'éléphant, d'autres rappelant le culte égyptien, etc. On avait aussi parlé de cette multitude incroyable de monnaies et de médailles, remontant à la plus haute antiquité, et confondues avec ces médailles consulaires tellement multipliées que plusieurs personnes assistant au congrès avaient peine à y croire. Les membres de la Société nivernaise ne sauraient plus maintenant avoir aucun doute à ce sujet. Dès leur arrivée à Entrains, ils se sont rendus chez M. Regnault qui, depuis plus de quarante ans, recueille avec une religieuse persévérance tous les objets qu'on découvre dans cette contrée; ce bon et agréable vieillard a bien voulu nous ouvrir les portes de son musée, concentré malheureusement dans des mansardes trop exigües. Qu'il reçoive ici l'expression de notre double reconnaissance : reconnaissance au nom de la science, reconnaissance pour le bon accueil que nous avons trouvé chez lui. Revenons à nos médailles.

Nous ne dirons rien des médailles romaines, il nous aurait fallu plusieurs jours pour les étudier, ni de celles de Marseille au type grec, si pur et si varié. Il en est d'autres qui devaient nous intéresser davantage. Ici, c'est le sicle d'argent des Hébreux, d'une conservation parfaite, avec les exergues hébraïques: MONTAGNE DE SION, JÉRUSALEM LA SAINTE ; ailleurs, ce sont les types de Syracuse, bronze avec une tête de femme et au verso un quadriges ; puis c'est un autre bronze de grand module de Ptolémée, roi d'Égypte ; un autre grand bronze de Lysimaque, successeur d'Alexandre, le même type en argent ; une autre médaille d'argent de Thèbes, timbrée d'un bouclier et d'une amphore ; un bronze de Philippe de Macédoine, belle tête ; au revers un guerrier à cheval ; deux chouettes d'Athènes en bronze et en argent ; un grand bronze d'Athènes, figure de Thémistocle ; au revers offrande d'un sacrifice ; une splendide agate ovoïde gravée en l'honneur d'Hérodote, avec figure et inscription dédicatoire, etc.

On ne peut expliquer la présence à Entrains de tant d'objets précieux qu'en se rappelant ce que dit Justin : que les princes

d'Orient avaient soin d'avoir autour d'eux des soldats gaulois, et qu'aucun d'eux ne se croyait assuré sur son trône s'il n'était protégé par des gardes de cette nation. Ils étaient les *gardes suisses* de l'époque. Quand l'âge, la fatigue ou l'amour de la patrie les déterminaient à revenir dans leur pays, ils y rapportaient avec eux des souvenirs de leurs pérégrinations lointaines.

Nous n'avions pas à nous occuper beaucoup de l'église, construction du moyen-âge, à une seule nef avec transept, reprise à différentes époques; cette église était probablement la chapelle du château. L'ancienne église paroissiale, dédiée à saint Sulpice, était élevée, dit-on, sur l'emplacement du cimetière actuel.

Le temps nous manquait; il nous a été impossible de visiter le *columbarium* situé dans un jardin appartenant à M. Ravary, et dont il a été fait mention dans le *Bulletin* de la Société. Nous le regrettons d'autant plus que ces sortes de monuments funèbres sont assez rares en France. Il fallait partir pour Donzy.

La route qui suit la rive gauche de Nohain nous découvre à chaque instant des traces de l'époque gallo-romaine. On remarque, en approchant de Nérondes, des ruines de cette époque à fleur de terre; sur l'autre rive on fait les mêmes observations; on rencontre dans les haies des moulins à bras en lave, et, si on s'avance dans les terres entre Entrains et Ciez, on trouverait à Jussy de riches débris d'une importante villa. Tout en devisant sur les fouilles qu'il y aurait à opérer dans cette contrée, nous arrivons à Couloutre, dont le château est, en contrebas du bourg, dans une vallée qui rejoint celle du Nohain. C'était, sous Charles VI, un des manoirs des Chabannes; il appartient actuellement à la famille de Périgord.

La rivière du Nohain n'avait pas seulement des usines sur ses bords, elle pouvait être fière des châteaux qui y étaient élevés. Avant d'arriver sur la plate-forme qui domine Perroy, nous laissons sur la rive droite de la rivière le château de La Garde, et un peu plus loin, sur la même rive, le curieux château de La Motte-Josserand, construction du quatorzième siècle, qui a appartenu au fameux Perrinet Grasset, gouverneur de La Charité pour le duc de Bourgogne, vers 1419.

DONZY.

Bientôt nous arrivons sur les hauteurs qui dominent la ville de Donzy, que nous apercevons dans la vallée, au milieu des méandres du Nohain. Il était tard, nous étions forcés de remettre au lendemain nos excursions ; le dîner avait été commandé au *Grand-Monarque*, nom bien sonore en temps de république.

Le vendredi, dès le grand matin, la caravane se dispersa sur différents points ; les uns prirent la route de l'Epeau, les autres se dirigèrent vers Notre-Dame-du-Pré, se promettant bien de se retrouver à huit heures à Donzy, pour assister à la bénédiction de la nouvelle chapelle de l'hospice et à la messe que devait célébrer le président de la Société. On avait voulu profiter de son passage pour cette cérémonie.

Rien n'est gracieux comme la vallée qui conduit de Donzy à l'Epeau, *Beata Maria de Spallo*, situé dans l'ancienne paroisse de Bagneaux. En quittant la ville pour entrer dans cette vallée, presque à l'endroit où la petite rivière de la Talvanne va se jeter dans le Nohain, on laisse sur sa gauche le pré Lamoignon. Là autrefois se trouvait un fief de ce nom, qui était le berceau de cette illustre famille; presque vis-à-vis, au pied de la colline, à droite de la route, sont les quelques maisons de Chizelles ; après les avoir passées, on fait voir à l'étranger le jardinnet au bas duquel de temps à autre jaillit une source, disons mieux, une rivière qui parfois vient inonder la ville. Au mois de mai 1836, le *bouillon de Chizelles*, c'est le nom qu'on donne à cette source intermittente, s'étant réuni aux eaux du Nohain qui avait rompu ses digues et à celles de la Talvanne, inonda Donzy au point que plusieurs de ses rues mesuraient jusqu'à un mètre trente ou un mètre cinquante d'eau en profondeur. Sur le chemin de Donzy à Cessy-les-Bois on rencontre, à trois kilomètres environ de la ville, un hameau gratifié par la Providence d'une source abondante et limpide : son nom est l'*Entonnoir*. Son ruisseau traverse un pré à l'extrémité duquel il disparaît, allant s'engouffrer dans un réservoir souterrain qui doit s'éten-

dre jusqu'à Chizelles. Quand, à la suite de grandes pluies, le réservoir se remplit, alors l'eau se fait jour dans le conduit préparé d'ancienne date par la nature, et le syphon fonctionne. En 1836, on assurait que le *bouillon* avait donné il y avait vingt ans environ; ce phénomène s'est reproduit assez souvent depuis cette époque. Après avoir passé Chizelles, on rencontre sur la gauche de la route une portion de pré connue sous le nom de *Cimetière des Chevaux* (1). Ce fut là, assure-t-on, que se passa ce drame épouvantable dont parle Lebeuf dans la *Prise d'Auxerre*. C'était en 1569, le sieur de Guarchy, accompagné du capitaine Bois et de plusieurs seigneurs huguenots, vint à la tête d'une troupe armée pour essayer de surprendre la ville de Donzy, en l'absence du duc de Nevers; il réussit dans son entreprise. Ces forcenés massacrèrent onze prêtres, tant de la ville que des environs, qui s'étaient réfugiés à Donzy. Une tradition constante rapporte que, par un raffinement de cruauté, ils les enterrèrent jusqu'à la tête dans l'endroit dont nous parlons et qu'ils leur firent subir les tourments les plus atroces. Quand plus tard les processions se rendant de Donzy à l'Epeau passaient dans cet endroit, le clergé s'arrêtait pour chanter un *Libera*, puis l'hymne *Sanctorum meritis*, car on honorait comme martyrs ces victimes de la barbarie des protestants.

Un peu plus loin, à droite, à mi-côte de la colline, c'est le joli château de Champ-Romain, appartenant à M. Faiseau-Lavanne, conseiller général de la Nièvre. Enfin on arrive à l'Epeau, qui rappelle encore Hervé et Mahaut de Courtenay, dont nous avons déjà parlé. En 1199, Pierre de Courtenay avait osé attaquer Hervé de Donzy, que la *Chronique de Tours* appelle un foudre de guerre; mais il ne fut pas heureux dans cette entreprise. Les troupes des deux seigneurs se rencontrèrent dans les plaines de Saint-Laurent-l'Abbaye; celles du comte Pierre furent mises en déroute et lui-même arrêté par Hervé qui le retint prisonnier dans son château de Donzy. Philippe-

(1) On prétend que les huguenots donnèrent ce nom à ce lieu parce qu'une de leurs victimes était Jean Cheveau, curé de Colmery.

Auguste s'entremet pour obtenir l'élargissement de son cousin ; mais Hervé n'y consentit qu'à la condition qu'on lui donnerait pour épouse Mahaut, fille de son captif, avec le Nivernais pour dot et la certitude d'y joindre plus tard les comtés d'Auxerre et de Tonnerre. Les conditions furent acceptées et le mariage eut lieu.

Cependant Hervé et Mahaut étaient parents à un degré prohibé par l'Église ; ce qui ne les empêcha pas de vivre ensemble une dizaine d'années, malgré les inquiétudes et les remords de la conscience. Enfin, à la sollicitation de Mahaut, Hervé fit auprès du Souverain Pontife les démarches à l'effet d'obtenir la dispense nécessaire pour faire réhabiliter leur mariage. Innocent III accorda la grâce sollicitée, mais à la condition que ledit Hervé ferait construire trois monastères sur ses terres. Le comte de Nevers se soumit, et le premier monastère fondé à cette occasion fut celui de l'Epeau, de l'ordre du Val-des-Choux. L'acte de fondation est de 1214 ; on croit que ce monastère avait été fondé dès 1209 ; Hervé, en lui assurant en 1214 de larges moyens d'existence, serait peut-être parvenu à le faire accepter comme un des trois monastères imposés.

Les deux autres monastères étaient Bellary et Coches. Une légende répandue dans la contrée, relativement à Bellary, s'éloigne peu de l'histoire : Deux époux, grands seigneurs du pays, avaient contracté mariage avec un empêchement ; au bout de quelques années, la dame ne pouvait plus supporter les remords qui l'agitaient ; sa tristesse était excessive, et souvent des larmes amères jaillissaient de ses yeux. Un jour qu'elle se promenait avec son époux dans les bois de leur dépendance, le seigneur lui dit : « Quelle est donc, *la belle*, la cause de votre douleur ? » — Elle lui répondit : « Comment voulez-vous que j'éprouve de la joie ; notre mariage a été contracté contrairement aux lois de l'Église. — Eh bien, reprit le seigneur, je vais faire demander au Pape la dispense, me soumettant à tout ce qu'il exigera. » — Alors *la belle a ri*, et quand la dispense fut accordée, le seigneur fit construire dans le lieu même où *la belle avait ri* un monastère qui, par son nom, perpétuait le souvenir de ce fait : BELLARY.

Revenons à l'Epeau.

Hervé avait pris au sérieux l'engagement qu'il avait contracté ; il fit construire près de *Balucolis* (Bagneau) une magnifique basilique, sur un gracieux plateau qui domine la rive gauche de la Talvanne. C'est une église à trois nefs, divisée en six travées jusqu'au transept, qui conserve la largeur de la nef principale ; les piliers sont composés de colonnes monocylindriques alternées avec d'autres flanquées de colonnettes cantonnées en croix. Les quatre piliers de l'intertransept qui devaient soutenir le clocher monacal sont composés de faisceaux de colonnettes.

Dans la région du chœur, une large travée précède le sanctuaire à pans coupés, éclairé jadis par de longues fenêtres à lancettes. La travée du chœur est flanquée de chaque côté par deux chapelles à angles droits. Toutes les moulures, les chapiteaux garnis de crosses végétales sont traités avec un soin tout particulier. A un des angles du croisillon septentrional, on remarque une tourelle destinée sans doute à un double emploi : à recevoir la cloche réglementaire du couvent et aussi à conduire au clocher ou lanterne dominant l'intertransept.

Nous ne pouvons parler de l'Epeau sans rappeler un usage qui se renouvelle constamment chaque année le jour de l'Annonciation, fête patronale de l'ancienne basilique. Les jeunes filles de Donzy et des environs, arrivées à l'âge nubile, se rendent en foule à l'Epeau pour y prier, à l'effet d'obtenir un bon mari ; mais il s'agit, disent-elles, de trouver la bonne dalle sur laquelle elles doivent s'agenouiller, ce qui les engage à changer de place pour débiter leurs *Pater* et leurs *Ave*. Cette croyance superstitieuse n'aurait-elle pas son origine dans le fait du mariage d'Hervé et de Mahaut, union malheureuse dans le principe, douce et agréable quand ils eurent réparé leur faute ?

En reprenant le chemin de Donzy, nos collègues ont voulu jeter un coup d'œil sur la verrerie qui a remplacé l'établissement métallurgique qui, il y a peu d'années, fonctionnait à la base du plateau de l'abbaye.

D'autres pèlerins avaient dirigé leurs pas du côté de Notre-

Dame-du-Pré ; c'est là que se trouve l'emplacement de l'ancienne ville de Donzy, séparée du château par la rivière. Cette ville, à l'époque romaine, devait être importante, si on en juge par les ruines qui y ont été découvertes. On avait remarqué qu'un conduit d'eau avait été mis à jour lors de la confection de la route de La Charité ; ce travail devait avoir été exécuté pour porter à Donzy-le-Pré, dépourvu de sources potables, les eaux d'une fontaine placée sur la rive gauche de la rivière, au sommet d'une colline connue sous le nom de *Coui, mons Cussius*, comme la nomment les anciennes chartes. Un aqueduc avait été probablement jeté au-dessus du Nohain ; d'après la direction des travaux, on pensa qu'un réservoir devait être établi entre l'église de Saint-Martin-du-Pré et le prieuré. Des fouilles furent pratiquées, et on arriva effectivement au réservoir d'eau. De l'autre côté de la rue, les caves présentent des constructions cyclopéennes du plus haut intérêt ; l'appareil rappelle celui du *Cloaca maxima* de Rome. Quant à la ville du moyen-âge, elle dut avoir aussi son importance ; une rue, actuellement déserte, porte le nom de rue des Orfèvres..

La fondation du prieuré du Pré, dépendance de Cluny, remonte aux premières années du douzième siècle ; elle est due à Hervé I^{er}, baron de Donzy. Hervé II accorda de grands biens à ce monastère, que les papes Anastase et Adrien IV prirent sous leur protection. Dans une bulle de 1155, Adrien fait mention de Donzy-le-Château, *Castrum Donziacense*. Donzy-la-Ville était donc bien au Pré. L'église prieurale avait été construite dans de vastes proportions, d'après le style clunysien ; elle était à trois nefs et s'étendait jusqu'à l'extrémité du cimetière actuel. Une crypte existe encore sous la partie jadis occupée par le sanctuaire : elle doit être comblée par les démolitions ; mais au versant de la colline qui s'étend jusqu'au Nohain on remarque encore dans les murs du cimetière les baies qui éclairaient la crypte. A l'époque de la prise du château de Donzy en 1170, par Louis VII et par Guy, comte de Nevers, cette église fut réduite à un état déplorable ; fut-on en position de réparer les désastres, ou bien fut-on forcé d'attendre de longues années avant de

penser à une restauration complète ? Nous l'ignorons ; les chroniques locales sont muettes sur ce point. Nous savons seulement qu'en 1364 une bulle du pape Urbain V accorde des indulgences à ceux qui visiteraient Notre-Dame-du-Pré à certaines fêtes, et y feraient des aumônes pour aider à la rétablir.

Lors de la prise de Donzy en 1569, le prieuré du Pré fut presque entièrement ruiné. Quand des jours plus calmes eurent succédé à ces temps orageux, les religieux se trouvèrent dans l'impossibilité de réparer le mal, car les titres avaient été brûlés, et ils ne pouvaient rentrer en possession des terres importantes qu'ils possédaient auparavant. Par une ordonnance de 1628, l'abbé de Cluny fut obligé de réduire le couvent au seul prieur et au sacristain. L'ordonnance portait que cette disposition subsisterait pendant seize ans, que le prieur s'occuperait de réédifier le prieuré, et qu'il ferait rétablir une petite chapelle en attendant la reconstruction de l'église.

Malgré tant de désastres, l'église était presque en entier après la Révolution, quand le conseil municipal de l'époque conçut le projet de la vendre, dans le seul but de se procurer quelques fonds. Ce projet fut mis à exécution malgré les protestations de M. Lamiral, alors curé de Donzy, et l'adjudicataire se mit à démolir. Cependant on fit valoir les droits de la fabrique sur cette ancienne église; c'est à ces démarches qu'on doit la conservation des magnifiques ruines qui existent encore. Le portail est un des plus beaux restes du roman fleuri. Les archivoltes, d'une richesse remarquable, encadrent un splendide tympan; il représente la Vierge-Mère assise et tenant sur ses genoux son divin Enfant. D'un côté est un ange qui balance l'encensoir, de l'autre un personnage à la coiffure orientale, tenant d'une main un philactère et de l'autre une branche d'arbre, ou une tige de fleurs ; rien de particulier n'autorise à le désigner d'une manière certaine.

Une riche frise règne horizontalement au-dessus de l'encadrement du tympan; c'est une suite de rosaces aux formes variées.

La tour qui flanque le portail, vers le nord, doit remonter aux restaurations exécutées au quatorzième siècle ; elle devint un

des points de triangulation choisis par Cassini pour sa carte de France.

A une portée de fusil du prieuré se voit l'église de Saint-Martin, qui est assez bien conservée ; on s'y rend processionnellement de Donzy aux Rogations pour y célébrer la messe. Le 11 novembre, fête patronale de cette église, et le 27 août, fête de saint Sulpice, on y dit encore la messe au milieu d'une grande affluence de peuple. Il y avait une église dédiée à saint Sulpice entre Saint-Martin-du-Pré et Sully-la-Tour ; c'est là l'origine de la dévotion à ce saint archevêque de Bourges.

L'église de Saint-Martin nous paraît contemporaine de celle de Notre-Dame-du-Pré, quoique ne présentant pas la même richesse d'ornementation et la même ampleur dans le plan ; elle remonte certainement aux premières années du douzième siècle.

On fut fidèle au rendez-vous ; à l'heure indiquée, les pèlerins de la science étaient presque tous réunis dans la cour de l'hospice. Ici encore les souvenirs historiques devaient nous reporter à plusieurs siècles en arrière ; nous nous trouvions probablement sur l'emplacement occupé jadis par la maladrerie dont il est fait mention dans les actes du treizième siècle. Vis-à-vis, dans les bâtiments qui servent actuellement à l'école communale, à l'hôtel de ville et à la gendarmerie, était établi l'hospice jusqu'en 1644. A cette époque, Pierre de Broc, évêque d'Auxerre, fut prié par le sieur Claude Regnier, seigneur de Guarchy, dont l'épouse, dame Lucie Brichanteau, voulait établir un couvent de sœurs de Notre-Dame récemment fondées à Matincourt par le bienheureux Pierre Fourier, de permettre à la ville de vendre à cet effet les bâtiments de l'hôtel-Dieu. L'évêque donna son assentiment ; mais il paraît que les religieuses ne prirent possession qu'en 1655 ; elles furent tirées de la maison de Laon et demeurèrent à Donzy jusqu'à la Révolution. Elles tenaient un pensionnat et donnaient aux jeunes filles de la paroisse une éducation gratuite.

A leur arrivée, il fallut se procurer un autre emplacement pour l'hospice ; il fut transféré dans les bâtiments qu'il occupe

encore aujourd'hui. En 1712, on fit venir de Gien des religieuses sous la règle de saint Augustin ; plus tard il fut administré par les sœurs de Nevers, qui y demeurèrent jusqu'à la Révolution. En 1814, des religieuses du même institut furent priées de reprendre les même fonctions, qu'elles remplissent depuis cette époque.

La chapelle, dédiée à saint Roch, avait été bâtie en même temps qu'on reconstruisait l'église paroissiale actuelle ; elle était petite et peu commode ; c'est ce qui a déterminé des personnes pieuses, dont nous nous abstenons de prononcer les noms pour ne pas blesser leur modestie, à faire élever à leurs frais la nouvelle chapelle dont la bénédiction devait avoir lieu.

Après les prières et les cérémonies liturgiques eut lieu la célébration de la sainte messe, après laquelle le célébrant prit la parole et crut devoir s'adresser surtout aux membres de la Société nivernaise. Il prit pour texte :

DEUS SCIENTIARUM DOMINUS (1) : « Le Seigneur est le Dieu des sciences, » qu'il développa à peu près en ces termes :

« Dans l'excursion que nous venons de faire, Messieurs et chers Collègues, nous avons admiré la sagesse de Dieu dans les œuvres de la nature ; en visitant ces riches vallées encadrées par des collines verdoyantes, notre âme, peut-être à notre insu, prononçait le cantique des trois enfants d'Israël dans la fournaise de Babylone : « Montagnes et collines bénissez le Seigneur ; » bénissez le Seigneur, plantes qui embellissez la surface de la » terre » : *Benedicite montes et colles Domino, benedicite universa germinantia in terra Domino*. En pénétrant il y a deux jours dans les grottes d'Arcy, à la vue de ces ossements appartenant à des animaux d'un autre âge, nous les faisons revivre par la pensée et nous poursuivions notre cantique : *Benedicite bestiæ et pecora Domino* ; en parcourant ces jours derniers ces ravissants pays arrosés par des sources fécondes, hier encore, à Druye-les-Belles-Fontaines, en considérant le cristal de ces

(1) I Reg., II, 3.

eaux si pures et si limpides, nous complétions sur ce point l'hymne de l'admiration et de la reconnaissance : *Benedicite fontes Domino* : « Fontaines, bénissez le Seigneur (1) ».

» Dans un autre ordre de choses, nous avons considéré avec un saint enthousiasme ce que peut produire le génie de l'homme dirigé par la foi ; Varzy, Clamecy, Vézelay, Avallon, Auxerre, l'Épeau, Notre-Dame-du-Pré, nous ont montré les monuments somptueux, les uns au complet, les autres en ruine, qui proclament hautement les sentiments religieux de nos pères, et nous avons pu dire en toute vérité : Oui, le Seigneur est le Dieu des sciences, lui seul a pu inspirer de telles merveilles : *Deus scientiarum Dominus*. Les maîtres de l'œuvre, comme on les nommait, avant de dresser leurs plans, s'inclinaient et méditaient en présence de Celui qui a tout disposé avec mesure, nombre et poids : *Omnia in mensura, et numero et pondere disposuisti* (2).

» Ici, Messieurs, sur le point de rentrer dans notre vieille ville de Nevers, nous sommes heureux de le saluer comme le Dieu de la charité : *Deus charitas est* (3). C'était bien lui, en effet, qui inspirait Mahaut-la-Grande quand, en 1257, elle dressait son admirable testament dans son château de Coulanges-la-Vineuse, que nous traversons hier. Elle n'oubliait pas la part des maisons-Dieu et des maladreries que la religion avait établies sur toute la surface de notre belle province. Donzy y trouvait sa place : *Domus leprosorum de Donziaco*. Aujourd'hui, sur le même emplacement peut-être, d'autres personnes charitables ont voulu, de leur vivant, venir en aide aux membres souffrants de Jésus-Christ, en joignant à l'aumône matérielle l'aumône spirituelle, bien préférable encore. La chapelle qui vient de recevoir les bénédictions de l'Église servira d'asile, dans les moments de douleur et de découragement, aux infirmes et aux malades recueillis dans cette maison ; ils viendront

(1) Daniel, III.

(2) Sapient., XI, 22.

(3) Joan., IV, 8.

déposer le fardeau de leurs souffrances aux pieds de celui qui a bien voulu souffrir pour nous, et alors le calme et l'espérance renaîtront en eux. Bénissons donc encore le Dieu de toute consolation : *Deus totius consolationis* (1). Nous ne nous retirerons pas sans nous unir à ceux qu'on nomme vulgairement les déshérités de la fortune, et que nous appelons, nous, les amis de Dieu, pour exalter la charité des personnes bienfaisantes qui ont élevé cette chapelle ; mais je dois taire leurs noms pour ne pas blesser leur modestie ; Dieu les connaît, et les pauvres les bénissent. »

Il nous restait encore à visiter avant notre départ l'ancienne collégiale de Saint-Caradeu (2), église paroissiale actuelle récemment restaurée ou plutôt réédifiée en grande partie. Construite au pied des murs du château, sur le flanc de la montagne, l'église de Saint-Caradeu doit sa fondation aux premiers barons de Donzy. En 1121, Hugues de Montaigu la mit sous la juridiction de Notre-Dame-du-Pré. On y déposa peu après les reliques du saint dont elle prit le nom. C'était un saint prêtre de la Grande-Bretagne dont le corps fut transporté à Donzy, on ne sait trop dans quelles circonstances ; son histoire est peu connue. En 1170, à l'époque de la prise de Donzy par Louis-le-Jeune, ce monument eut beaucoup à souffrir. Le 21 mai 1434, la ville, qui tenait pour le duc de Bourgogne, subit de nouveau toutes les horreurs d'un siège, l'église fut encore détruite, et, le 26 mai 1488 un incendie, dont on ignore la cause, la détruisit en grande partie. Jean Baillet, évêque d'Auxerre, largement aidé par Françoise d'Albret, comtesse douairière de Nevers, veuve de Jean de Bourgogne, s'occupa de faire réparer le désastre. Il profita de cette circonstance pour renouveler les statuts du chapitre de Saint-Caradeu. Les chanoines étaient au nombre de six, ayant le trésorier pour chef.

(1) II Cor., 1, 3.

(2) L'orthographe de ce nom n'est pas uniforme ; certains historiens écrivent *Caradheu*, *Caradheuc* ou *Caradoc*, qui se rapproche plus du latin *Caradochus*.

En 1560, après la prise de Donzy par les protestants, l'église fut pillée, les ornements sacrés et les saintes reliques jetés dans les flammes, et le feu fut mis à la collégiale. Depuis ce moment jusqu'en 1837 il avait été impossible d'entreprendre de sérieuses réparations, malgré le triste état du monument. A cette époque, on pensa à mettre la main à l'œuvre, sans sè laisser épouvanter par les difficultés, et, le 4 juillet 1843, la nouvelle église fut solennellement consacrée par Mgr Dufêtre. C'est une église à trois nefs, sans transept ni déambulatoire. Il est facile de reconnaître les reprises faites aux époques que nous avons indiquées. A partir du chœur, les bas-côtés rappellent les constructions primitives de cette église comme collégiale, c'est-à-dire la fin du douzième siècle. Le chœur et le sanctuaire, reconstruits après l'incendie de 1488, ainsi que le portail latéral et la chapelle contiguë, rappellent le style de cette dernière époque.

Dans la reconstruction récente, on a reproduit ce qui existait, en laissant aux bas-côtés le style de la fin du douzième siècle et en continuant dans la grande nef les constructions exécutées dans le chœur à la fin du quinzième.

Le moment était venu de nous éloigner de Donzy, car il fallait bien réserver un temps convenable pour la visite de l'église de La Charité; déjà nous avions salué en passant les forges de l'Éminence, qui doivent leur nom au cardinal Mazarin. Quand il acquit le Nivernais, en 1659, de Charles II de Gonzague, on les nomma forges de Son Éminence, et plus tard elles devinrent simplement les forges de l'Eminence. A deux portées de fusil plus loin c'est le village de Saint-Jean, au milieu duquel on remarque l'emplacement d'une chapelle sous le vocable de saint Précurseur; puis nous laissons dans la vallée, sur les bords du Nohain, Vergers, ancienne succursale de Sully-la-Tour, avec les restes de son vieux château et son église encore debout. Ce lieu était une des propriétés laissées par saint Germain d'Auxerre à sa cathédrale.

Nous eussions été heureux de pouvoir visiter Sully, dont nous apercevions la tour trônant au milieu du plateau. C'est

une belle église du quinzième siècle qui était demeurée inachevée et qu'on a terminée il y a quelques années. La tour est du seizième siècle; elle fut construite par Mlle de Sully en mémoire de son père qui avait été tué à la bataille de Cérizolles; un cartouche porte la date 1545. Nous regrettions encore de ne pouvoir visiter au-dessous de Sully le château des Granges et les peintures à fresques de la chapelle de ce château, travail dû au pinceau des artistes italiens appelés par les Gonzague dans notre pays. Sur notre gauche nous aurions rencontré d'autres fresques, ayant la même origine, dans la jolie chapelle de Chailloy, dépendance de la même paroisse.

En traversant le bourg de Garchy, on est étonné, en considérant l'abside de l'église, à pans coupés extérieurement, quoique ses fenêtres étroites, qui répandent dans le sanctuaire une lumière ménagée, et l'entablement garni de têtes de clous et soutenu par des modillons ornés de feuilles de fantaisie et des formes d'animaux hybrides, indiquent le douzième siècle; à l'intérieur l'abside est en hémicycle. On descendit un instant de voiture pour jeter un coup d'œil rapide sur l'ensemble du monument. Son portail romano-byzantin reproduit plusieurs des ornements de Notre-Dame-du-Pré et de Saint-Laurent-l'Abbaye. Les moulures sont largement dessinées et sont relevées par des lignes perlées. Les colonnes qui flanquent les pieds-droits ont leur base enrichie de moulures dentelées et garnie de perles; les chapiteaux, traités avec soin, ont leurs corbeilles garnies de feuilles d'acanthé et de feuilles de fantaisie. Les rampants du pignon n'ont pas été négligés; on y remarque le même genre d'ornementation.

Cette église est un carré long dont les murs, vers le chœur, forment une première retraite; une seconde retraite précède le sanctuaire. Ici encore perles multipliées. Les baies sont flanquées de colonnettes trapues.

Sur le ruisseau qui passe à Garchy se trouve en amont Vieux-Moulin, qui a appartenu à Théodore de Bèze.

A trois kilomètres environ de Garchy nous rencontrons Nancy, et à un kilomètre de là on aperçoit dans la vallée l'église

de Varennes-les-Narcy. Les églises de ces deux localités n'offrent rien de remarquable. Autrefois, dans cette dernière paroisse, existaient deux commanderies de Saint-Jean de Jérusalem, connues sous le nom de Petit-Saint-Jean et de Grand-Saint-Jean. Un peu plus loin, à la vue des ruines imposantes de Passy, hameau de la même commune, une partie de nos voyageurs ne peuvent résister à la tentation de voir ces ruines de plus près; à cet effet, ils traversent les champs qui séparent Passy de la route. Ces ruines, de la fin du treizième siècle, ont vivement intéressé les visiteurs. Le fameux Perrinet Grasset avait occupé ce château. Nous laissons sur notre gauche la fabrique de limes dite Sainte-Hélène et plus loin Raveau; et une demi-heure plus tard nous arrivons à La Charité, dont l'histoire pendant le cours du moyen-âge est si émouvante.

LA CHARITÉ.

Là était l'ancienne Seyr et les domaines de Rolland de Roussillon; là, dès le huitième siècle, avait été élevé un monastère occupé par des religieux de l'ordre de Saint-Basile; dévasté par les Sarrasins et reconstruit, il fut occupé par les enfants de saint Benolt; ruiné de nouveau, il fut abandonné en 1052 à Cluny, et grâce à la munificence de Guillaume I^{er}, comte de Nevers, et de Geoffroy de Champallement, évêque d'Auxerre, un superbe monastère remplaça ces ruines et devint l'origine de la ville de La Charité. Le temps nous manquait pour étudier en détail les restes de fortifications qui défendaient la ville. Nous dûmes nous contenter de porter notre attention sur la splendide basilique que fit élever dans le principe la *Fille aînée de Cluny*, nom qu'on donnait à ce célèbre monastère.

« Quand un archéologue habitué à comparer les différents styles considère attentivement l'église de La Charité, il peut facilement se convaincre que le corps de l'édifice se rattache à cinq époques diverses, et il se demande si l'église actuelle est bien celle qui a été consacrée par le pape Pascal II en 1106.

» Si, en effet, l'ensemble accuse la période romane, un œil exercé remarque dans le genre d'exécution une certaine variété qui le force à reconnaître deux époques distinctes, quoique se rattachant à la même période. Dans les murs des collatéraux, dans les absidioles du transept et à la naissance du déambulatoire, on distingue un genre de faire moins soigné ; c'est bien le roman, mais celui du onzième siècle, tandis que les parties supérieures des croisillons, le chœur et le sanctuaire appartiennent au roman fleuri, ainsi que la tour jointe au portail. Nous ne pensons pas que ces parties remontent au-delà du douzième siècle. Cette église aurait donc été complétée après le passage de Pascal II.

» Entre l'église actuelle et le portail, les arcatures de la galerie, garnies de crosses végétales, présentent un genre d'ornementation insolite dans notre région, et rappellent certains détails de l'église de la Trinité d'Angers. Si de là on passe au chevet de l'église, on rencontre une chapelle absidale assez profonde, œuvre du quatorzième siècle. Enfin le portail aurait été reconstruit au quinzième siècle déjà avancé.

» Transportons-nous par la pensée à huit siècles de distance, supposons-nous au milieu de cette église à cinq nefs, dont la longueur à partir de la tour jusqu'au fond de la chapelle absidale serait incroyable si on n'avait pas actuellement encore les preuves de ces gigantesques proportions ; portons nos regards d'abord vers le sanctuaire, enrichi des dons des évêques et des seigneurs ; considérons ces prélats et leurs assistants occupant autour de l'autel des sièges réservés (1) ; au-dessous d'eux, deux cents religieux et plus faisant retentir ces voûtes de leurs chants graves et pieusement modulés ; considérons encore devant le chœur ces nombreux seigneurs rangés d'après la hiérarchie de la chevalerie, avec la suite brillante de leurs barons, et enfin ces vastes nefs remplies de

(1) Aux principales fêtes de la sainte Vierge, l'archevêque de Bourges, les évêques de Nevers, d'Auxerre et autres, s'empressaient de se rendre à La Charité. L'évêque de Noyon y avait un logement.

pieux fidèles, venant demander à Notre-Dame de la Charité protection pour eux et leurs familles... Quel ravissant spectacle (1) ! »

Il nous restait à étudier, autant que le temps nous le permettait, les curieux chapiteaux des colonnes monocylindriques et des colonnes engagées qui ornent le transept et le chœur. Le serpent y joue un grand rôle : ici il mord la langue du calomniateur et rappelle les détracteurs de Daniel à Babylone, car en face un autre tableau corrélatif nous montre Daniel dans la fosse aux lions. On remarque encore la femme aux reptiles, emblème de l'impudicité, dont les seins sont dévorés par des serpents. En général, les chapiteaux, ou fleuris ou animés, sont traités avec le plus grand soin ; nous en dirons autant du bestiaire qui orne le pourtour du rond-point.

On nous fit observer que sous le badigeon qui couvre les absidioles septentrionales se trouvent de curieuses peintures à fresque ou à la cire. Dans une de ces absidioles se trouve saint Pélerin avec son serpent légendaire, en face de saint Étienne, accompagné d'une inscription en caractères grecs. On nous fit aussi remarquer dans l'abside centrale la dalle tumulaire qui couvre les restes mortels de dom Mauvielle, religieux, décédé à La Charité, en odeur de sainteté ; il mourut le 4 novembre 1628, victime de son dévouement en soignant les pestiférés. Dieu glorifia la mémoire de son serviteur par plusieurs miracles éclatants.

LA MARCHE ET BARBELOUP. — RETOUR A NEVERS.

Nous remontons en voiture et nous arrivons bientôt à La Marche, ancienne frontière du Nivernais et de l'Auxerrois, dont les puissants seigneurs se sont montrés tantôt les protecteurs, tantôt les persécuteurs du monastère de La Charité ; puis nous arrivons vis-à-vis Tronsanges. Là notre attention se trouve encore réveillée par un monument d'un nouveau genre : c'est une colonne commémorative du passage de Pie VII dans notre Nivernais.

(1) *Congrégations religieuses dans le diocèse de Nevers.*

Au mois de juin 1812, le vénéré pontife fut transféré de Savone à Fontainebleau ; des ordres avaient été donnés pour le faire voyager jour et nuit, malgré son état de faiblesse et de maladie ; craignant même les manifestations des populations, on avait eu soin d'établir des relais en dehors des grands centres ; de Nevers des chevaux de poste étaient allés prendre l'auguste captif à Plagny, et le relais de La Charité l'attendait à Barbeloup, commune de Tronsanges ; on était au 19 juin. Le Souverain Pontife, dévoré de fièvre et de soif, descendit un instant pour se reposer sous un cerisier placé sur le bord de la route, près de la maison élevée sur le plateau ; il demanda un peu de lait aux habitants, et aussitôt une femme s'empressa de procurer au saint vieillard ce qu'il désirait ; il prit ce lait avec plaisir, remercia cette femme et lui remit une pièce de monnaie. La tradition rapporte qu'elle y fit un trou, la suspendit à son cou et la porta le reste de sa vie comme une relique.

Cet arbre fut connu depuis sous le nom de cerisier de Pie VII ; cependant il fut abattu, soit par accident, soit par ignorance du fait. Il était important de conserver ce souvenir, et le président de la Société nivernaise fit part au général de La Malle d'un projet qu'il avait conçu d'ériger un petit monument commémoratif ; cette pensée sourit au général, qui se proposait de la mettre à exécution au moyen de souscriptions volontaires, quand sa mort vint suspendre ce projet. M. Victor Servois, devenu maire de Tronsanges, reprit cette œuvre, et bientôt on vit s'élever une gracieuse colonne en pierre, d'après les dessins d'un de nos collègues, M. Bouveault. Sur cette colonne repose une tiare appuyée sur deux clefs en sautoir et surmontée d'une croix. Sur le dé on lit cette inscription :

HIC

DIE XIX JVNII M.D.CCC.XII,

PIVS VII P. M.

PÈREGRINVS ET ÆGROTANS

MODICO LACTE REFICIEBATVR.

De torrente in via bibet ; propterea exaltabit caput.

Le 19 juin 1867, jour anniversaire du passage de Pie VII; Mgr Forcade bénissait ce monument, dont il avait favorisé et aidé l'érection, environné du clergé des environs et d'une foule nombreuse à laquelle il adressa une allocution après le chant du psaume : *Quare fremuerunt gentes.*

Il avait pris pour texte les paroles d'Isaïe qu'il développa :

Et venient ad te curvi filii eorum qui humiliaverunt te, et adorabunt vestigia pedum tuorum.

« Et les fils de ceux qui vous ont humilié viendront se prosterner devant vous et vénérer les traces de vos pas. »

Une heure et demie plus tard, nous rentrions à Nevers, heureux d'avoir effectué sans accidents cette intéressante excursion.

Faisaient partie de l'excursion : MM. Crosnier, Roubet, de Toytot, Boutillier, le docteur Subert, Ach. Millien, Morlon; Monteignier, le docteur Léopold Charpentier, Henri Ferrier, l'abbé Fouché, l'abbé Soyer, le docteur Edmond Thomas, Adolphe de Rosemont, Pinet de Maupas, Benjamin Laroche, de Villefosse, Henri Piffaut, Maurice d'Anchald, Baudoin, d'Avallon.



SÉANCE DU 2 MARS 1876.

Présidence de M^r Crosnier.

M. Boutillier donne lecture :

1° Du procès-verbal, qui est adopté après avoir subi de légères modifications ;

2° Du catalogue dressé par lui de tous les ouvrages offerts à la Société par ses divers correspondants ;

3° D'une lettre fort intéressante de l'abbé Lebeuf, adressée à dom Dollet, son ami ; on y trouve, sous forme d'une con-

versation charmante, des appréciations personnelles et l'indication de documents à consulter pour travailler à l'histoire locale.

Mgr Crosnier fait observer à ce sujet qu'on peut trouver aussi dans le *Mercure de France*, collection de 1715 à 1750, le seul journal de l'époque, des recherches curieuses sur l'histoire du pays et qu'on ne rencontre point ailleurs ; ces recherches pourraient prendre place dans le *Bulletin* et être ainsi tirées de l'oubli et mises à la disposition de tous.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. le Ministre de l'instruction publique qui convoque toutes les sociétés savantes au congrès du 26 avril prochain, en invitant MM. les Présidents à désigner cinq ou six membres par société pour assister à cette réunion ; il donne ensuite connaissance des formalités à observer pour que les délégués puissent jouir de la réduction de place accordée par les chemins de fer ; puis il achève la lecture du voyage dans les vaux de l'Yonne et de la Cure par la monographie détaillée de l'église de Vézelay. A l'occasion des démêlés survenus entre l'abbé de cette collégiale et le duc de Nevers, M. Roubet fait remarquer que ces démêlés ont occupé une grande place dans l'histoire du pays, et que s'ils ont existé sous le rapport temporel avec le comte de Nevers, ils se sont reproduits sous le rapport spirituel avec l'évêque d'Autun.

M. Subert donne de vive voix des détails curieux sur les grottes d'Arcy, sur celles de ces grottes renommées par leurs stalactites ; puis sur les grottes dites aux ossements, dans lesquelles on a trouvé des débris du renne, de l'homme, des os d'ours et toutes les formes de couteaux en silex, etc.

M. Massillon fait observer qu'en plantant sur la place Ducale les marronniers actuels, les ouvriers ont mis à jour une cave d'une assez grande profondeur, découverte toute naturelle, attendu que cette place était autrefois garnie d'habitations.

M. de Toytot annonce que M. le Ministre l'a informé qu'il prend pour les bibliothèques nationales vingt exemplaires de l'ouvrage de l'abbé de Marolles.



SÉANCE DU 6 AVRIL 1876.

Présidence de M^r CROSNIER.

Siègent au bureau MM. Roubet, *vice-président*; Subert, *trésorier*, et Lhospied, *pro-secrétaire*.

Le procès-verbal de la dernière séance, lu par M. Subert, est accepté sans modifications. Le même membre dépose ensuite sur le bureau une brochure du docteur Monnot, ayant pour titre : *les Nourrissons dans la Nièvre*. M. Subert rend hommage aux services rendus à l'humanité par son zélé confrère. Il fait verbalement ressortir les mérites de cet homme de bien qui, un des premiers, a signalé dans les feuilles publiques, dans de nombreuses brochures, dans des adresses au ministère et à la Chambre, la mortalité effrayante qui frappait journellement ces innocentes créatures importées de la capitale dans les campagnes. Tant de zèle et de persévérance ont été couronnés de succès. La Chambre, saisie de la question, a voté la loi Roussel, qui place ces enfants sous la surveillance de l'État, ainsi que

cela se pratique depuis longtemps par l'assistance publique. Les résultats bienfaisants de cette loi ne se sont pas fait longtemps attendre, et la mortalité est descendue rapidement de 67 à 17 p. 0/0 ; résultat inespéré, bien fait pour récompenser le docteur Monnot de ses peines et de son travail.

Mgr Crosnier revendique une part d'initiative dans la question en faveur de Mgr Dufêtre qui, dans ses tournées pastorales, avait été frappé de cette situation déplorable et en faisait du haut de la chaire un sujet de chaleureuses recommandations.

M. Roubet continue la lecture de son travail intitulé : *Du fait de la justice sur les excès, outrages et battures*. Ces coutumes et jugements du passé intéressent vivement tous les membres de la Société qui en demandent l'impression dans le *Bulletin*, après, toutefois, sur la demande de M. de Rosemont, que le sens des anciens termes de procédure aura été donné en manchettes.

Le docteur Jacquinet a ensuite la parole, et, dans un programme savamment motivé, il rend hommage aux progrès que la science historique locale a faits dans la Nièvre depuis la fondation de la Société ; mais il ajoute qu'il reste beaucoup à glaner, et que, par expérience, il est convaincu qu'il n'y a pas une commune qui ne renferme encore des trésors inconnus jusqu'ici ou imparfaitement explorés.

Il propose de rédiger dans ce sens un programme déterminé et de l'adresser à MM. les Maires, les Secrétaires des mairies, les Curés, les Instituteurs communaux et les Membres de la Société répandus dans le département, avec prière de nous signaler tous les débris du passé encore inexplorés : l'instruction plus répandue, le goût de recher-

ches plus développé, l'amour de l'inconnu ouvriront, dit-il, une carrière féconde et inépuisable qui fournira pendant longtemps du travail à la Société et le moyen de reconstituer l'histoire du passé. Cette proposition est très-favorablement accueillie et adoptée à l'unanimité, mais, à la condition, dit M. de Pierredon, qu'aucun document, d'où qu'il vienne, ne sera publié sans avoir été contrôlé.

M. le Président rappelle que ce moyen a été mis en pratique à l'arrivée de Mgr Dufêtre dans le diocèse, et n'a pas donné de bien grands résultats ; mais qu'aujourd'hui l'instruction plus répandue et le goût des recherches plus développé peuvent procurer ce qu'on n'a pas obtenu à cette époque.

M. Jacquinot dit qu'il a lu dans une brochure intitulée : *Matériaux pour servir à l'histoire primitive de l'homme*, l'annonce d'un dictionnaire orné de plans et de cartes, représentant tous les outils mis en usage par les ouvriers de l'âge de pierre. Cette annonce l'a porté à faire des recherches aussitôt couronnées de succès ; et il a trouvé sur la commune de Sauvigny-les-Bois des tarières, des ciseaux, des vrilles, etc., en silex, ayant la forme des outils en acier employés par les charpentiers de nos jours. Ces outils sont par lui déposés sur le bureau et offerts à la curiosité des membres de la Société.

Mgr Crosnier lit ensuite les épreuves de la partie du voyage dans les vaux de l'Yonne, relative aux grottes d'Arcy, et réclame le concours de tous pour l'aider à réparer les lacunes ou omissions qui pourraient exister dans ce compte-rendu. Enfin, il termine la lecture du récit de ce voyage à partir de l'article relatif à Vermenton.

M. Riffé fait hommage à la Société de son ouvrage inti-

tulé : *Essais généalogiques sur les anciennes familles du Berry.*

Pour la commodité de chacun, M. de Pierredon demande qu'en toutes saisons les séances de la Société s'ouvrent à deux heures et non à trois. Cette proposition est adoptée.



MESSEURS,

Les sciences préhistoriques sont pour ainsi dire nées d'hier ; aussi n'est-il point étonnant que les historiens qui se sont occupés de notre province n'aient fait aucune mention des monuments jusqu'ici appelés celtiques et druidiques.

C'est en vain que vous rechercherez dans Guy Coquille, dans Née de La Rochelle quelques indications sur les dolmens, menhirs, etc., qui cependant existaient à leur époque et ont été depuis détruits en grande partie.

Le consciencieux et véridique Gillet, qui semble s'être occupé le premier, dans ses *Annuaire*s, des antiquités du département, ne cite que quelques voies romaines, deux ou trois camps retranchés et quelques vestiges d'origine gauloise ou gallo-romaine.

Il faut arriver à notre époque pour trouver les premières mentions des âges de la pierre polie et du bronze. En 1838, quelques hommes zélés pour l'archéologie se réunirent et fondèrent l'*Album du Nivernais*. Cette publication, tout incomplète qu'elle soit, surtout sous le point de vue qui nous occupe, n'en est pas moins digne d'éloges ; on doit louer surtout l'honorable commandant Barat qui parcourut en tous sens le département avec une ardeur juvénile, recueillant une foule de notes et de dessins sur la plupart des mégalithes et des ruines antiques qu'il put rencontrer.

Ces matériaux furent coordonnés et décrits par M. Morellet, érudit professeur d'histoire au collège de Nevers.

En 1851, le congrès de la Société française d'archéologie se réunit à Nevers, et, au premier rang des questions de son programme, il avait posé celle des dolmens, menhirs, tumulus, etc.

Ces questions furent traitées par notre savant président, ainsi que par M. le commandant Barat et par M. Gallois, autre zélé archéologue et fondateur de notre petit musée nivernais.

Ils énumérèrent et décrivirent les monuments mégalithiques et les tumulus, en petit nombre, il est vrai, jusqu'alors découverts dans la Nièvre.

C'est à cette époque, et je crois grâce à cette circonstance du congrès, que notre Société nivernaise fut fondée (1); ses premiers *Bulletins* contiennent les récits et les descriptions de monuments d'une haute antiquité, et depuis elle s'est empressée de mentionner les trouvailles préhistoriques, à mesure qu'elles se produisaient.

En 1855, M. l'abbé Baudiau, curé de Dun-les-Places, publia son excellente histoire du Morvand. Cet auteur cite un certain nombre de dolmens, menhirs, enceintes, etc.; mais, hélas ! il nous apprend en même temps qu'ils ont été détruits, en grande partie, il y a peu d'années.

Je citerai aussi un de nos savants compatriotes, M. Charleuf, dont les sciences archéologiques déplorent la perte, et qui nous a fait connaître, dans différentes publications, quelques monuments mégalithiques bien observés.

Dans cette rapide énumération des auteurs qui ont écrit sur les antiquités du département, nous placerons encore notre excellent confrère, M. le docteur Bogros qui, dans son livre *A travers le Morvand*, a su orner l'archéologie, souvent si aride, de descriptions et de récits pittoresques et attrayants.

(1) Je dois dire, pour rendre hommage à la vérité, qu'en 1847, à l'occasion de l'acquisition par la ville de Nevers du musée Gallois, M. F. Wagnien, avocat et membre du conseil municipal, proposa la formation d'une *Société nivernaise des lettres, sciences et arts*. On n'était pas encore en mesure de donner suite à ce projet; le 12 mai 1851 une réunion préparatoire eut lieu à l'hôtel de ville, et le 5 juin suivant la société fut organisée et le bureau fut constitué définitivement.

Enfin, je ne dois pas oublier de mentionner les travaux importants de la Société éduenne, entre autres ceux de MM. Bulliot et X. Garenne qui, tout en s'occupant des antiquités du département de Saône-et-Loire, ont étudié aussi, sous ce point de vue, celui de la Nièvre, surtout dans les régions du Morvand.

Dans ces dernières années, la commission de la topographie des Gaules donna un nouvel essor à ces recherches. Notre savant président, nommé membre correspondant de cette société, dut y adresser la nomenclature de nos monuments préhistoriques.

Il le fit avec sa sagacité et son érudition accoutumées, et c'est probablement sur ses indications que le département de la Nièvre figura avec ses monuments antiques sur la carte archéologique des Gaules dressée par M. Al. Bertrand.

Mais Mgr Crosnier, malgré tout son talent et sa bonne volonté, ne pouvait que donner le catalogue de ce qui était connu alors, et qui est, disons-le, assez restreint comparativement à ce qu'offrent les départements voisins.

Est-ce à dire que nous connaissions toutes les ruines antiques de notre pays? Le vieux sol des *Ambibarres* et des *Vadicasses* a-t-il dit son dernier mot, et ne recèle-t-il plus de trésors de l'antiquité sous l'humus des siècles?

Pour ma part je suis fermement convaincu qu'il y a encore beaucoup à faire. Je crois qu'il ne s'agit que de chercher pour trouver. Or, jusqu'ici on n'a pour ainsi dire pas cherché; on s'est borné à enregistrer les découvertes dues la plupart du temps au hasard. C'est ainsi que le percement de nouvelles routes, le nivellement du sol par l'agriculture, etc., ont montré que certaines buttes étaient des sépultures des âges du bronze et du fer.

Je me suis livré à ce genre de recherches dans la petite commune de Sauvigny-les-Bois, que j'habite, fort ignorée jusqu'ici et où jamais on n'avait signalé aucune ruine antique; eh bien! là j'ai trouvé, indépendamment des gisements de l'âge de la pierre, plusieurs tumulus de pierre, un puits funéraire, des

sépultures et des vestiges gaulois et gallo-romains. A Imphy, auprès du menhir dit *Chaillou-Magnien*, j'ai constaté une demi-enceinte de rochers que personne n'avait encore mentionnée.

Mon ami, M. Benjamin Laroche, n'a eu qu'à faire quelques recherches aux alentours de sa résidence, dans le canton de Saint-Benin-d'Azy, pour découvrir un camp retranché, plusieurs buttes et tumulus, que nous nous proposons de fouiller prochainement.

Enfin, Messieurs, vous connaissez les découvertes importantes et toutes récentes de notre jeune et studieux collègue, M. Darlet, dans le canton de Clamecy, où il a découvert successivement des cavernes des époques quaternaire et de la pierre polie, ainsi que des tumulus des âges du bronze et du fer.

Je crois donc que l'exploration suivie et sérieuse de notre département amènera de nombreuses découvertes en ce genre.

Mais pour cela il faut parcourir le département en tous sens, explorer ses trois cent treize communes, ce qui demanderait beaucoup de temps. Pour cela il faut être jeune, et je ne le suis plus. Aussi, pour suppléer à ce qui me manque et atteindre le but que je désire et que je vous propose, il y aurait un autre moyen plus expéditif et peut-être plus productif aussi: ce serait d'intéresser dans nos nouvelles recherches, d'abord les membres de notre société résidant sur les différents points du département, puis MM. les Maires, MM. les Curés et Instituteurs, et enfin toutes les personnes qui s'intéressent à la science archéologique et à l'histoire de leur pays.

Je viens à cet effet, Messieurs, vous soumettre une circulaire que j'adresserais à toutes ces personnes individuellement, et que nous pourrions faire insérer, en outre, dans les journaux de la localité.

« MONSIEUR,

» Chargé par la Société nivernaise de dresser la carte archéologique du département, je m'adresse à votre obligeance

pour vous prier de vouloir bien me donner des renseignements sur les antiquités qui peuvent exister dans votre commune.

» Voici les objets sur lesquels je désire spécialement attirer votre attention :

- » 1^o Les grottes ou cavernes, naturelles ou artificielles.
- » 2^o Les monuments jadis appelés celtiques ou druidiques, tels que dolmens ou tables de pierre, menhirs ou pierres levées, enceintes de pierre, etc. S'il en a existé, à quelle époque ont-ils été détruits ?
- » 3^o Les tumulus, buttes, monticules, enceintes de terre entourées de fossés, et en général toute espèce de sépultures anciennes.
- » 4^o Les mardelles, cavités plus ou moins larges et profondes, en forme d'entonnoir, de dix à cinquante mètres de diamètre, et quelquefois d'une plus grande dimension ; elles se trouvent ordinairement dans les bois, la culture les ayant nivelées dans les champs.
- » 5^o Les souterrains dits de refuge.
- » 6^o Les traces des habitations gauloises, camps retranchés, armes ou outils de pierre, de bronze, de fer, débris de poteries, monnaies, traces d'antiques établissements de sidérurgie et de fouilles de mines, etc.
- » 7^o Enfin les vestiges de l'occupation romaine, sculptures, inscriptions, médailles, etc.

» La Société nivernaise sera fort reconnaissante des renseignements, même les plus minimes, que vous pourrez lui fournir. Vous contribuerez ainsi à l'avancement de la science archéologique, et à faire connaître notre département sous un aspect qui, jusqu'ici, n'a pas été suffisamment étudié.

» Veuillez agréer, Monsieur, avec mes sincères remerciements, l'expression de ma considération la plus distinguée.

» D^r H. JACQUINOT.

» NOTA. — On est prié d'adresser toutes les indications à M. le docteur Jacquinot, à Sauvigny-les-Bois (Nièvre). »

Notre savant collègue M. le comte de Soultrait vient de réunir en un volume les articles qu'il a publiés sous le titre de *Statistique monumentale*, pendant plusieurs années, dans l'*Almanach général de la Nièvre*. Vous avez apprécié ce précieux répertoire archéologique.

Mais je dois dire qu'il brille surtout par la connaissance approfondie et les descriptions des monuments du moyen-âge; ceux de l'époque romaine y sont indiqués, mais d'une manière un peu sommaire.

Quant aux monuments *celtiques*, ils sont à peine indiqués, et encore avec une nuance de doute.

C'est cette lacune que je voudrais combler, c'est un appendice à ce répertoire que je voudrais m'efforcer de mener à bien. Ce que sera ce travail, je l'ignore; cela dépendra du succès de nos recherches. Seront-elles fructueuses? J'ose l'espérer, si vous voulez bien, Messieurs et chers Collègues, m'aider de votre bienveillant appui et de vos précieux efforts.



OUVRAGES REÇUS PAR LA SOCIÉTÉ NIVERNAISE

PENDANT L'IMPRESSION DU SEPTIÈME VOLUME DU BULLETIN.



I. SOCIÉTÉS SAVANTES DE FRANCE.

Revue des sociétés savantes, 5^e série, t. V et VI, 1873 ; — t. VII et VIII, 1874 ; — livraisons de janvier, février, juillet et août 1875 ; — table générale du Bulletin du comité des travaux historiques et de la Revue des sociétés savantes, par M. Octave Teissier.

Bulletin de la Société d'émulation de l'Allier, t. XIII, 1^{re} et 2^e livraisons.

Annales de la Société des lettres , sciences et arts des Alpes-Maritimes, t. II, 1873 ; — t. III, 1875.

Bulletin de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace, 1874, 1875, 1876.

Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers, t. XV, XVI et XVII.

Bulletin de la Société d'études d'Avallon , 14^e année, 1873 ; — 15^e année, 1875.

Mémoires de la Société académique de l'arrondissement de Boulogne-sur-Mer , t. 1^{er}, 1864-1873 ; — t. II, 1^{er} fascicule, 1874.

Mémoires de la Société des sciences naturelles et historiques de Cannes et de l'arrondissement de Grasse , t. III, 1873 ; — t. IV, 1874.

Mémoires de la Société des antiquaires du Centre , IV^e vol, 1870-1872 ; — V^e vol., 1873-1874.

Mémoires de la Société historique et archéologique de Château-Thierry, 1872

Mémoires de la Société académique de Cherbourg , 1873.

Mémoires de l'Académie des sciences , belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand, t. XIV, 1872 ; — t. XV, 1873 ; — t. XVI, 1874.

Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse, t. IV, 2^e bulletin, 1873.

Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Colmar, 14^e année, 1873 ; — 15^e année, 1874.

Mémoires de la Société éduenne , nouvelle série, t. III, 1874 ; — t. IV, 1875.

Mémoires de l'Académie du Gard, 6^e série, t. II, 1872 ; — t. III, 1873.

Recueil des publications de la Société naturelle havraise d'études diverses, 39^e année, 1872.

Mémoires de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon, années 1872 et 1873.

Annales de l'académie de Mâcon, t. XI, 1872-1873 ; — t. XII, 1875.

Répertoire des travaux de la Société de statistique de Marseille, t. XXXV, 1873.

Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Marseille, années 1872 et 1874.

Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard, 2^e série, 5^e volume.

Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts de la Marne, 2 volumes, années 1872-73, 1873-74.

Mémoires de la Société académique de Maine-et-Loire, t. XXVII et XXVIII, 1872 ; — t. XXIX et XXX, 1874 ; — t. XXXI et XXXII, 1875.

Bulletin de la Commission historique du département du Nord, t. XII, 1873.

Bulletin de la Société archéologique de l'Orléanais, t. V, n^{os} 64 à 81 ; — t. VI, 1875.

Mémoires de la Société d'agriculture, des sciences, belles-lettres et arts d'Orléans, t. XV, XVI et XVII ; — t. XVIII, n^o 1.

Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord, t. I^{er}, 1874 ; — t. II, 1875.

Annuaire de la Société philotechnique de Paris, t. XXXIV, 1873 ; — t. XXXV, 1874.

Mémoires et documents publiés par la Société archéologique de Rambouillet, t. II, 1873-74 ; — t. III, 1875-76.

Travaux de l'Académie de Reims, t. L; — t. LI, 1869-70; — t. LII, 1870-71; — t. LIII, 1871-72; — t. LIV, 1874.

Romania, recueil trimestriel consacré à l'étude des langues et des littératures romanes. Du n° 7 (juillet 1873) au n° 16 (octobre 1875), 17 et 18 (janvier et avril 1876).

Mémoires de la Société des sciences naturelles et médicales de Seine-et-Oise, t. X, 1865 à 1873; — t. XI, 1875.

Bulletin de la Société archéologique, historique et scientifique de Soissons, t. III (2^e série); — t. IV, 1875.

Recueil de la Société des sciences, belles-lettres et arts de Tarn-et-Garonne, 1873-74.

Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Toulouse, 7^e année, 1873; — 8^e année, 1874; — 9^e année, 1875.

Académie de la Val-d'Isère, 2 livraisons.

Bulletin de la Société académique du Var, nouvelle série, t. VI, 1873; — t. VII, n° 1, 1876.

Société des sciences et arts de Vitry-le-François, t. V, 1870-72; — t. VI, 1873-74.

Société d'agriculture, de commerce et d'industrie du département du Var, 7^e série, t. II, 2^e, 3^e, 4^e et 5^e livraisons.

Bulletin de la Société des sciences historique et naturelles de l'Yonne, t. XXVII, 1873; — t. XXVIII, 1874; — t. XXIX, 1875.

Cartulaire de l'Yonne, 3 vol., par M. Quantin.

Bibliothèque historique de l'Yonne, 2 vol., par M. l'abbé Duru.

Lettres de l'abbé Lebeuf, 2 vol., édités sous la direction de MM. Chérest et Quantin.

Les Dyptères des environs de Paris, 2 vol., par M. Robineau-Desvoidy.

Ces derniers ouvrages, qui font un véritable honneur à la société de l'Yonne, sont en même temps pour notre société de magnifiques modèles et des mines fécondes où les travailleurs aimeront à puiser. Le *Cartulaire* et les *Lettres de l'abbé Lebeuf* contiennent notamment une foule de documents originaux concernant l'histoire de notre province.

II. SOCIÉTÉS ÉTRANGÈRES.

Bulletin d'archéologie chrétienne, par le commandeur de Rossi, 2^e série, 4^e, 5^e et 6^e années.

Description succincte des collections relatives à l'histoire de l'art et du travail, de M. Christian Hummer, à Stockholm.

Recherches sur la chronologie égyptienne d'après les listes généalogiques, par J. Lieblein. Christiania, 1873.

Enumeratio insectorum Norvegicorum. Fasciculus I. Christiania, 1874.

Annual report of the board of regents of the Smithsonian institution. 4 vol., années 1871, 1872, 1873, 1874.

Annual report of the chief signal-officer, année 1872.

6^{me} rapport annuel *of the United States geological survey of Montana Idaho, wyonning*, par F.-V. Hayden *United States geologist*, 1872.

III. OUVRAGES OFFERTS PAR LES AUTEURS.

M. OPPEPIN. — Le Barde aux pieds de Marie, 1868. — Les Brises du soir, 1870. — L'Hospitalité suisse envers l'armée française en 1871.

M. GRASSET. — Notice sur un cadran solaire en plomb de 1514, au musée de Varzy. — Lampe clepsydre du dix-septième siècle, 1876.

M. le comte DE SAVIGNY DE MONCORPS. — Jérusalem, Damas, Constantinople, journal de voyage illustré par par Rion et Alphonse de Neuville.

M. A. MUNIER. — Découvertes préhistoriques dans la chaîne des montagnes de La Gardéole. (Communication faite à l'Académie des sciences et lettres de Montpellier.)

M. Germain PICARD. — Violettes et Roses (2^e série). Sonnets et fantaisies.

M. le docteur SUBERT. — Rapport de la quinzième assemblée générale de la Société des médecins de la Nièvre.

M. Abel TOMMY-MARTIN, docteur en droit. — Éloge de Dupin aîné, bâtonnier de l'ordre des avocats.

M. le docteur BLANDIN. — Oiseaux migrateurs qui visitent la Bretagne et causes de leurs migrations. — Appendice au catalogue des oiseaux de la Loire-Inférieure.

M. A. BOUDARD. — Physiologie de la chèvre-nourrice au point de vue de l'allaitement des nouveau-nés.

M. le comte George DE SOULTRAIT. — Introduction de l'inventaire des archives de l'hospice de la Charité de Lyon.

M. Xavier GARENNE. — L'Église Saint-Pierre de Luzy (projet de restauration).

M. RUPRIGN-ROBERT. — Les arènes de Lutèce. — Extrait des annales de la Société centrale des architectes, 1874.

M. le docteur A. PALADITHE. — Sur la découverte d'un *cœcilianella* fossile dans une brèche osseuse de La Gardéole, près de Frontignan.

MM. JULLIOT et BELGRAND. — Notice sur l'aqueduc romain de Sens, 1875.

M. Charles DE LAUGARDIÈRE. — Sépulture gallo-romaine de Fontillet, commune de Berry-Bouy (Cher).

M. C. MONOT, de Montsauche (Nièvre). — Résumé d'un mémoire adressé à la commission permanente de l'hygiène de France, 1875.



TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Composition du bureau.	v
Membres honoraires.	v
Membres titulaires.	v
Membres correspondants.	x
Sociétés correspondantes.	xi
SÉANCE DU 3 JUILLET 1873.	1
Projet d'excursion.	3
Lettre de M. H. Fl. d'Assigny	4
SÉANCE DU 7 AOUT.	4
Requête de l'imprimeur de Nevers en 1622, par M. Boutillier. .	5
SÉANCE DU 6 OCTOBRE 1873.	7
Projet d'une carte de la province et d'une carte de l'ancien diocèse.	7
<i>Sacramentaire nivernais et Inventaire de l'abbé de Marolles.</i> .	8
SÉANCE DU 4 DÉCEMBRE 1873.	9
SÉANCE DU 8 JANVIER 1874.	11
Écoles monacales d'architecture, par Mgr Crosnier.	12
SÉANCE DU 7 FÉVRIER 1874.	15
Chapelle de Saint-Martin, sur le Beuvray.	16
Sarcophages dévouverts à Alluy.	17
Projet d'impression de l' <i>Armorial</i>	18
Compte-rendu du congrès de Châteauroux, par M. Roubet. . .	20.
Une question de céramographie, par M. Roubet.	36
Deux épisodes inédits de l'histoire des émailleurs de Nevers, par M. Boutillier.	43
Numismatique, par M. Roubet	51

	Pages.
Extrait du dictionnaire de Prudhomme, relatif aux Nivernais condamnés à mort par le tribunal révolutionnaire, par M. de Pierredon de Ferron.	54
Relation historique d'un voyage de soixante-un prêtres du départe- ment de la Nièvre de Nevers à Brest en 1794	69
Appendice à cette relation.	105
SÉANCE DU 5 MARS 1874.	107
Projet d'histoire des ordres religieux dans le diocèse de Nevers.	108
La cité de Barbarie, près La Machine.	110
SÉANCE DU 26 MARS 1874.	110
SÉANCE DU 7 MAI	111
SÉANCE DU 6 JUIN	112
Ruines d'une ancienne villa près Fourchambault.	113
Épreuve de la carte de la province	113
SÉANCE DU 9 JUILLET 1874.	114
Trois sépultures gallo-romaines des bords de l'étang de Than (Hérault), par M. Achille Munier.	115
Documents inédits pour servir à l'histoire du Nivernais, par M. Roubet.	123
Extrait du terrier de la châtellenie de Châteauneuf-sur-Allier, par M. Roubet.	190
Sur le vol des oiseaux, par M. l'abbé Laborde.	133
SÉANCE DU 17 AOÛT 1874.	138
Bas-relief existant à Nevers, place de la Halle.	138
La compagnie du Creuzot met à la disposition de la Société une somme de 300 fr. pour les fouilles de la cité de Barbarie. . . .	139
Fouilles de Fourchambault.	139
SÉANCE DU 3 DÉCEMBRE 1874.	140
Excursion faite à la cité de Barbarie.	140
Lettre de M. de Rosemont (Adolphe), relative à des objets antiques trouvés à Lurcy-le-Châtel.	141
Notes relatives à la commune de Montaron, par M. Gueneau, de Vandenesse.	143
Temps préhistoriques dans la Nièvre, par le Dr Jacquinot. . .	213
Considérations sur les populations primitives de la Gaule, par le Dr Jacquinot.	240
Céramographie, par M. Roubet.	263
Documents inédits pour servir à l'histoire du Nivernais, par M. Roubet.	265
SÉANCE DU 14 JANVIER 1875.	271
Notre-Dame de l'Orme et Notre-Dame du Four-de-Vaux. . . .	272
SÉANCE DU 4 FÉVRIER 1875.	274

